LIBRARY OF PRINCETON

PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

II

MISSION ARCHÉOLOGIQUE
EN ARABIE

I

DE JÉRUSALEM AU HEDJAZ
MÉDAIN-SALEH

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

MISSION ARCHÉOLOGIQUE
EN ARABIE

(MARS-MAI 1907)

DE JÉRUSALEM AU HEDJAZ
MÉDAIN-SALEH

PAR LES

RR. PP. JAUSSEN ET SAVIGNAC

Professeurs à l'École Biblique de St-Étienne, Jérusalem.



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, Rue Bonaparte, 28

1909

A MONSIEUR LE DUC DE LOUBAT

ASSOCIÉ ÉTRANGER DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES

MEMBRE DU COMITÉ CENTRAL
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

Aux frais duquel le voyage des PP. Jaussen et Savignac
a été entrepris.

LISTE

des membres de la Société française des fouilles archéologiques qui ont contribué par leurs libéralités généreuses aux frais de la publication du présent ouvrage.

Mesdames d'Auriol.
— Pauline Camps.
MM. Louis Stern.
— Arenberg (le Prince Auguste d').
— Bardac (Noël).
— Beylié (le général de).
— Clausse (Gustave).
— Cochin (Henri).
— Fournier-Sarlovèze (Raymond).
— Foy (le comte).
— Guimet (Émile).
— Jameson (Robert).
— Kergorlay (le comte Florian de).
— Koechlin (Raymond).
— Loubat (le duc de).
— Maciet (J.).
— Pereire (Henri).
— Peytel (J.).
— Poincaré (Raymond).
— Pozzi (le professeur S.).
— Rodocanachi (Emmanuel).
— Rouart (Alex.).
— Senart (Émile).
— Vogüé (le marquis de).

AVANT-PROPOS

C'était pour nous un devoir de mentionner, au frontispice de cet ouvrage, les noms des généreux donateurs dont la libéralité a permis aux PP. Jaussen et Savignac d'entreprendre leur expédition en Arabie et d'en faire connaître les résultats. Ce devoir rempli, on ne trouvera pas étrange que nous rendions maintenant hommage à la science et à l'intrépidité des deux voyageurs. Si la *Société française des fouilles archéologiques* a songé à confier aux auteurs du présent volume une mission à travers les contrées, encore si peu connues, de l'ancien monde arabe, nul n'ignore que ce choix était tout naturellement indiqué par l'exceptionnelle compétence des PP. Jaussen et Savignac en la matière. Leur qualité de professeurs à l'École biblique de Jérusalem était pour nous le plus sûr des garants. Il faudrait fermer les yeux à la plus éclatante lumière et n'avoir pas suivi, même de loin, le progrès de la science historique dans le domaine de la philologie et de l'archéologie orientales, pour ne pas reconnaître combien ce progrès a été favorisé par les travaux des Pères Dominicains en Palestine. Depuis près de vingt ans que leur École est fondée, ils n'ont cessé de parcourir, en véritables pionniers, la Terre Sainte et les régions voisines. Ils ont compris que l'histoire devait s'éclairer de toutes les données de la géographie et de l'archéologie locales, non moins que de l'étude des mœurs et des usages de la population actuelle. Faut-il rappeler ici leurs voyages de chaque année à travers la Palestine, la Syrie, la Transjordane, leurs expéditions déjà nombreuses au Sinaï, à Pétra, à Aqaba, partout enfin où quelque lumière nouvelle pouvait être acquise à la science de l'Orient? Tout le monde

sait que la résurrection de Pétra est due, en grande partie, aux voyages de l'École biblique et spécialement aux travaux des PP. Lagrange et Vincent qui ont découvert à nouveau la grande inscription nabatéenne devenue introuvable depuis si longtemps. Il faudrait faire ici une longue énumération de tous les textes qui figurent dans le *Corpus* des inscriptions araméennes et dont les copies sont dues aux mêmes savants. Les PP. Jaussen et Savignac ont aussi apporté leur contingent à ce trésor épigraphique, surtout pour la partie nabatéenne. Le premier ne s'est pas borné — dans ses voyages — à rechercher les vestiges du passé; il a étudié, avec une profondeur que pouvait seule lui permettre sa parfaite connaissance de la langue arabe, la psychologie et les mœurs du nomade actuel, si intéressantes pour la comparaison avec les usages patriarcaux. C'est le fruit de ces études qu'il a déjà livré au public dans ses *Coutumes des Arabes au pays de Moab*. Ce n'est pas ici le lieu de reprendre, par le menu, tant et tant de relations de voyages, de chroniques, travaux de détail, qui se juxtaposent, dans la *Revue Biblique*, aux plus pénétrantes études scripturaires et donnent à cette revue, fondée depuis dix-sept ans, une physionomie si vivante et si originale.

On comprend maintenant pourquoi, sur la recommandation de M. le comte Jean de Kergorlay, nous n'avons pas hésité à remettre entre les mains des PP. Jaussen et Savignac la mission en Arabie. Ce volume permettra d'apprécier avec quel courage et quelle science ils se sont acquittés de leur tâche. Les résultats ont dignement récompensé leur labeur. Leur modestie de savants ne s'offusquera pas si nous avons tenu à leur rendre ici un sincère témoignage d'admiration.

E. Babelon,
membre de l'Institut,
Président de la Société française
des fouilles archéologiques.

Paris, 15 mars 1909.

PRÉFACE

Notre première parole doit être un mot de remercîment pour les savants distingués, Président et Membres de la Société Française des Fouilles archéologiques, dont on a lu les noms au frontispice de cet ouvrage. C'est grâce à leur sympathie et à leur générosité que nous avons pu entreprendre ce travail et réaliser un projet de voyage en Arabie, caressé depuis longtemps à l'École Biblique et Archéologique de Saint-Étienne. Beaucoup d'autres amis dévoués nous ont prêté aussi leur concours; nous sommes heureux de pouvoir témoigner ici à tous notre profonde reconnaissance.

Au printemps de l'année 1907, nous partions pour Teima, Médâin-Ṣâleḥ et el-'Ela. Par suite de difficultés insurmontables, seule la seconde de ces localités put être alors visitée et étudiée à loisir; les deux autres ne nous ont été accessibles que dans une seconde et récente Mission, dont les résultats seront publiés ultérieurement. Le présent volume concerne donc seulement notre première expédition et on y traite surtout de Médâin-Ṣâleḥ, l'ancienne Ḥégrâ des Nabatéens, el-Ḥeǧer des géographes et historiens arabes.

Plus d'un explorateur avait réussi avant nous à atteindre Médâin-Ṣâleḥ; il suffit de citer les noms de Doughty, Huber et Euting. Mais aucun de ces trois hardis voyageurs n'avait été à même de produire une étude d'ensemble quelque peu détaillée sur ce centre important. Les *Documents Épigraphiques* de Doughty sont incomplets et ses observations archéologiques laissent à désirer surtout au point de vue graphique. Huber, lâchement assassiné au cours de son voyage, ne put réaliser les espérances qu'on avait fondées sur lui. Quant à

Euting, il a rapporté une magnifique moisson de textes, magistralement interprétés; mais, limité par le temps, il n'a pas eu le loisir d'étudier sur place l'architecture des monuments. Nous avons donc cru utile de reprendre à fond l'œuvre de nos devanciers et de la compléter, grâce à un séjour prolongé sur les lieux. Nous avions d'ailleurs, sur les explorateurs précédents, le précieux avantage de pouvoir faire, pour la première fois, usage de la photographie pour les monuments de Ḥégrâ.

Ce livre est divisé en quatre parties : Itinéraire, Épigraphie, Archéologie et Ethnographie.

L'Itinéraire comprend le récit du voyage de Jérusalem à el-Ḥeǧer, avec quelques notes sur les localités et les monuments rencontrés en cours de route. Un relevé à la boussole accompagne la description du chemin entre Muṣṭabġah et Médâin-Ṣâleḥ.

L'Épigraphie renferme surtout des inscriptions nabatéennes, plusieurs textes minéens et arabes, des graffites liḥyanites et tamoudéens. Dans le but de fournir au lecteur un ensemble complet, nous donnons toutes les inscriptions relevées, même celles qui avaient déjà été publiées. Des planches hors texte reproduisent les photographies des estampages sans aucune retouche. Quand la photographie de l'estampage était inutilisable, on l'a remplacée par une copie ou un fac-similé. La Commission du *Corpus* des Inscriptions sémitiques a fait héliograver par Dujardin les textes nabatéens inédits et les textes minéens. Ces héliogravures ont été gracieusement mises à notre disposition. Que ceux qui nous ont ainsi obligés veuillent bien recevoir ici tous nos remercîements.

La partie archéologique est plus spécialement originale et inédite; elle traite exclusivement des monuments de Médâin-Ṣâleḥ, funéraires et religieux. On s'est appliqué avant tout à enregistrer des faits réels et dans ce but on a multiplié les photographies, les dessins et les plans. Afin de rendre plus sensibles à l'œil certains détails d'architecture, une élévation géométrale accompagne parfois, ou remplace même, les photographies des façades de tombeaux. Le lecteur doit être prévenu que l'échelle donnée au bas de ces dessins n'est gé-

néralement qu'approximative, sauf là où sont inscrits des chiffres.

Toutes les catégories de tombes ont été passées en revue et nous avons donné de chaque classe plusieurs spécimens avec une description sommaire. Un tableau d'ensemble à la fin du volume permet de se rendre compte rapidement du style des monuments datés. Le sanctuaire du Diwân avec les autres lieux de culte secondaires et de nombreux échantillons de stèles, de niches votives et d'objets divers d'un caractère religieux sont étudiés dans un chapitre à part.

Les notes ethnographiques ne sont pas aussi complètes que nous étions en droit de l'espérer. On aura l'occasion de voir que nos études sur ce point ont été presque partout contrecarrées. Ce n'est guère qu'à Mâdabâ, à Ma'ân et à Tebouk que nous avons été à peu près libres de prendre des renseignements. Cependant tel récit, comme par exemple celui de la lutte entre les Beni Ṣaḫer et le Belqâ, écrit presque en entier sur le théâtre de la guerre, donnera à ces pages un cachet d'actualité en même temps qu'il initiera à nombre de coutumes des Arabes.

Sans vouloir donner la liste complète des livres et revues cités dans le cours de cet ouvrage, nous signalerons pour la commodité du lecteur ceux dont le titre revient le plus souvent et quelquefois en abrégé :

Békry, *Kitâb Mu'ǧam*. Édition Wüstenfeld.

E. Brünnow und A. von Domaszewski, *Die Provincia Arabia, I et II.*

Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes.*

Clermont-Ganneau, *Recueil d'Archéologie orientale.*

Corpus Inscriptionum Semiticarum (*CIS*), *Pars II Inscriptiones aramaicas continens. — Pars IV Inscriptiones ḥimyariticas et sabæas continens* (*CIH*).

Ch. Doughty, *Travels in Arabia Deserta. — Documents Epigraphiques recueillis dans le Nord de l'Arabie.*

R. Dussaud et F. Macler (*DM*), *Voyage archéologique au Ṣafâ et dans le Djebel ed-Drûz. — Mission archéologique dans les régions désertiques de la Syrie Moyenne.*

J. EUTING, *Nabatäische Inschriften aus Arabien. — Sinaïtische Inschriften.*

HOMMEL, *Süd-Arabische Chrestomathie. — Die Altisraelitische Überlieferung.*

IBN DOREID, *Kitâb al-Ištiqâq.* Édit. *Wüstenfeld.*

P. JAUSSEN, *Coutumes des Arabes au Pays de Moab.*

Kitâb el-Aġani.

E. LITTMANN, *Semitic Inscriptions* (Part IV of the Publications of an American archæological Expedition to Syria in 1899-1900).

MORDTMANN, *Beiträge zur minäischen Epigraphik.*

H. MÜLLER, *Epigraphische Denkmäler aus Arabien.*

A. MUSIL, *Arabia Petræa,* I, *Moab; II, Edom.*

REVUE BIBLIQUE (*RB*), publiée par l'École pratique d'études bibliques, Jérusalem.

WÜSTENFELD, *Register zu dem genealogischen Tabellen.*

YAQÛT, *Kitâb Mu'ġam al-Buldân..* Édit Wüstenfeld.

Zeitschrift der Deutchen Morgenländischen Gesellschaft (*ZDMG*).

Au cours du voyage et dans la rédaction des notes, nous avons constamment travaillé en commun. Néanmoins la traduction des inscriptions minéennes et arabes est l'œuvre du P. Jaussen ainsi que les études ethnographiques. Le P. Savignac est responsable de la partie archéologique et de la majeure partie de l'illustration.

PP. JAUSSEN et SAVIGNAC.

Jérusalem, 20 mai 1909.

SIGLES DE TRANSCRIPTION POUR L'ALPHABET ARABE

ا omis au commencement du mot : hamza transcrit ʾ

ب	b	ط	ṭ
ت	t	ظ	ẓ
ث	ṯ	ع	ʿ
ج	ǧ	غ	ġ
ح	ḥ	ف	f
خ	ḫ	ق	q
د	d	ك	k
ذ	ḏ	ل	l
ر	r	م	m
ز	z	ن	n
س	s	ه	h
ش	š	و	w (v)
ص	ṣ	ي	y
ض	ḍ		

voyelles ـَ a, ـِ i, ـُ u.

voyelles longues ـَا â, ـِي î, ـُو û (ou).

En plus de la transcription littéraire, on se sert, pour rendre la prononciation vulgaire, du tableau suivant :

ـَ a, e

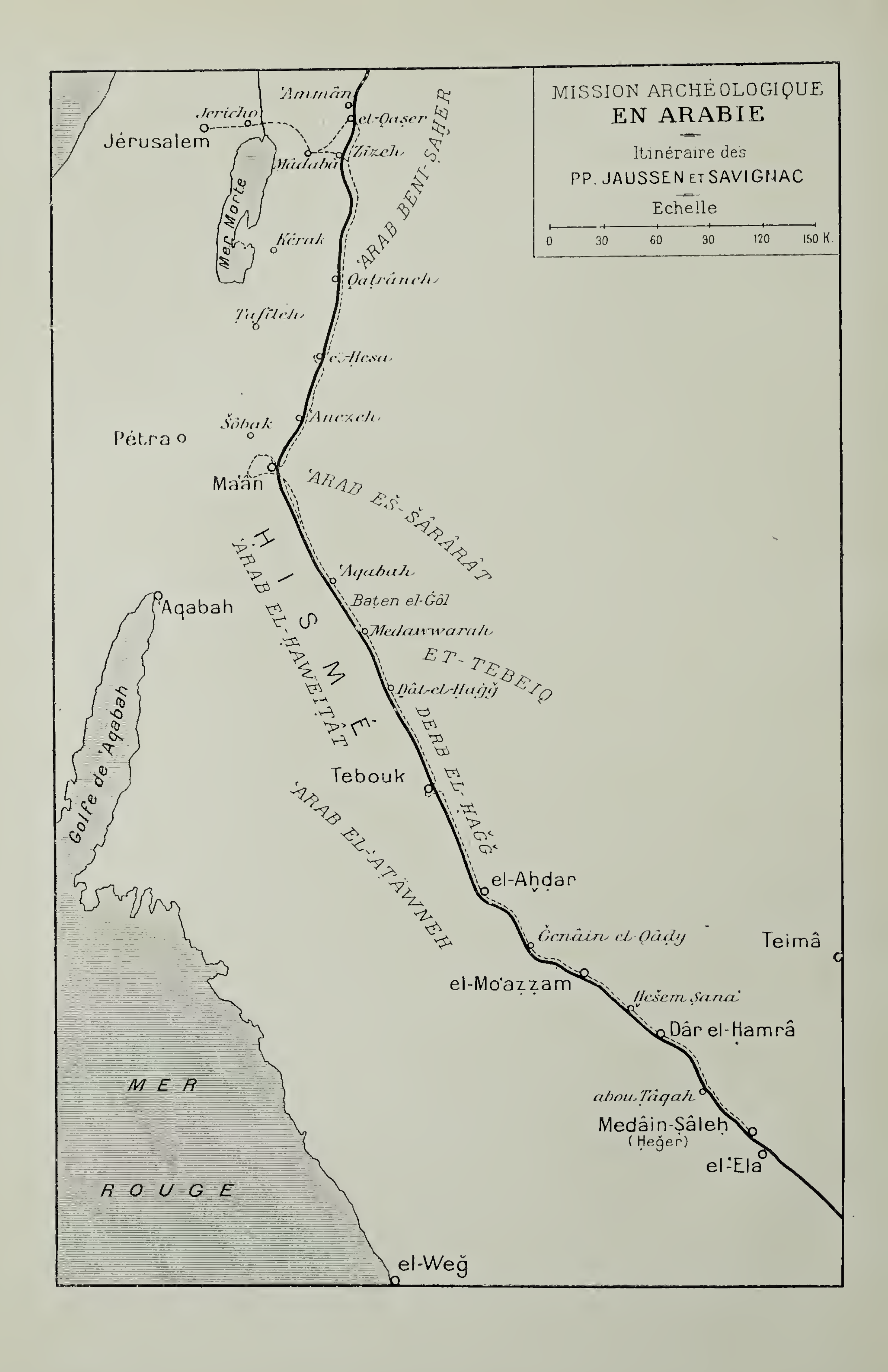
ـِ i, e

ـُ u, o, e

Diphtongues vulgaires { ـَي aï, ay, eï, ei. / ـَو aw, ô } suivant la prononciation.

Les mots devenus presque français, comme cheikh, ouâdy, etc., sont laissés dans leur orthographe ordinaire.

TABLE DES MATIÈRES


MISSION ARCHÉOLOGIQUE
EN ARABIE
Itinéraire des
PP. JAUSSEN ET SAVIGNAC
Echelle
0 30 60 90 120 150 K.
'Ammân
Jericho
Jérusalem
el-Qaṣer
Zîzeh
Mâdaba
Mer Morte
'ARAB BENI-ṢAḪER
Kérak
Qaṭrâneh
Tafileh
el-Ḥesa
'Anezeh
Šôbak
Pétra
Ma'ân
'ARAB EŠ-ŠARÂRÂT
H I S M É
'ARAB EL-ḤAWEIṬÂT
'Aqabah
Baṭen el-Ġôl
Aqabah
Medawwarah
ET-TEBEIQ
Dât-el-Ḥaǧǧ
DERB EL-ḤAǦǦ
Golfe de 'Aqabah
Tebouk
'ARAB EL-'AṬÂWNEH
el-Ahḍar
Ĝenâin el-Qâḍy
Teimâ
el-Mo'aẓẓam
Hešem Ṣana'
Dâr el-Ḥamrâ
MER
abou Ṭâqah
Medâin-Sâleḥ
(Ḥeǧer)
el-'Ela
ROUGE
el-Weǧ

MISSION ARCHÉOLOGIQUE
EN ARABIE

I

ITINÉRAIRE

I. — DE JÉRUSALEM A MA'AN.

Le dimanche 17 mars 1907, nous quittions Jérusalem dans l'après-midi pour descendre à Jéricho. Notre caravane comprenait simplement quelques fellahs du ǧebel el-Quds, costumés en bédouins, qui s'en allaient au delà du Jourdain cultiver les terres des nomades.

Le lendemain de bonne heure on était sur pied, car il s'agissait d'atteindre Mâdabâ avant le coucher du soleil. A peine nous partis, un gros nuage venant de l'ouest s'abattit soudain sur la plaine du Ġôr (الغور); en quelques minutes les chemins furent détrempés et le sol converti en « terre de savon », suivant l'expression de nos compagnons de route. Les bêtes de charge glissant à chaque pas n'avançaient plus; il fallut chercher dans le dédale des collines marneuses qui avoisinent le Jourdain un sentier (1) en dehors de la voie ordinaire devenue impraticable. Après maintes chutes, accompagnées de nombreuses invocations à *Allah,* au *Ḫaḍer,* à *Bédawy* (2), on atteignait enfin les bords du fleuve. Le voisinage en est annoncé communément par de grands cris qui partent d'auprès du

(1) Ce sentier, peu suivi d'ordinaire mais de beaucoup préférable en temps de pluie, est à quelques centaines de mètres au nord de la route des caravanes. Au moment où celle-ci va s'engager dans la région des collines, on prend à gauche et, après une descente presque à pic, peu encourageante au premier abord, on arrive au fond d'une petite vallée qu'il n'y a plus qu'à suivre.

(2) Bédawy est un ouély célèbre invoqué pour soutenir les bêtes chancelantes.

pont. Celui-ci, étayé sur quelques grosses poutres branlantes reliées entre elles par des planches, avec des liteaux et de grosses branches cloués sur les côtés et au-dessus, affecte la forme d'une longue cage soigneusement fermée à son extrémité (fig. 1). Un *publicain,* renforcé de deux assesseurs et d'un gendarme, détient les clefs et n'ouvre qu'après avoir perçu le droit de péage.

Pour un piéton, une chèvre ou une brebis on paie 6 centimes; pour un



Fig. 1. — Pont du Jourdain. Ǧisr el-Ġoraniyeh.

âne, 12 centimes; pour un cheval, un mulet, un chameau ou un âne chargé, 25 centimes; pour un cheval, un mulet ou un chameau chargés ou montés, 60 centimes. Ce droit est encore relativement considérable vu la pauvreté des gens; mais il faut bien que le fermier rentre dans ses frais. A l'en croire, il verserait au gouvernement plus de 2.000 francs par mois. Ce n'est pas toujours une petite affaire que de compter les têtes de bétail quand il passe un grand troupeau, ou bien de déterminer si une bête est chargée ou non. Aussi est-ce, à longueur de journée, des discussions fort animées, que terminent le plus souvent quelques coups de cravache du bachibouzouk.

Pendant l'hiver, le Jourdain roule une masse d'eau trop volumineuse pour être guéable. C'est seulement l'été, du mois de juillet au mois d'oc-

tobre, que les caravanes se hasardent à « couper l'eau », comme disent les Arabes. Quelques hommes vigoureux font alors le métier de passeurs, transportant d'une rive à l'autre les sacs de blé qu'on est obligé de décharger, les moutons ou même les personnes. Les percepteurs des droits du pont, pour qui ce trafic est fort ruineux, essaient de temps en temps d'encombrer, par quelques gros troncs d'arbres, le gué situé à une cinquantaine de mètres en aval, et d'obliger ainsi les pauvres bédouins à



Fig. 2. — Dolmen de tell Maṭâbah.

user des avantages de la civilisation et à payer. Nous imitons ces derniers et nous passons.

Les chemins gâtés par l'orage étaient encore envahis en maints endroits par les eaux de l'ouâdy Ḥesbân que les Ġawârneh avaient détournées pour arroser leurs champs d'orge et de froment; aussi, à midi sonné, à peine arrivions-nous au pied des monts de Moab. Nous revoyons en passant les beaux dolmens de tell Maṭâbah déjà visités bien des fois. Curieux, quoique fort ruiné, ce double dolmen central avec sa grosse dalle percée qui mettait en communication les deux compartiments (fig. 2). Un cercle de grosses pierres facilement reconnaissable l'enveloppait tout entier.

En temps ordinaire, quatre petites heures suffisent pour gravir les pentes

du Belqâ et atteindre Mâdabâ; il en fallut sept à nos bêtes éreintées par la marche pénible du matin. Nous ne pouvions songer à laisser les bagages en arrière, car les moukres inexpérimentés avaient besoin, à chaque instant, de notre concours pour refaire les charges et de plus la sécurité de la région laissait beaucoup à désirer. On apercevait les campements dressés à proximité les uns des autres comme pour se porter un prompt secours et des cavaliers en vedette allant d'un sommet à l'autre. La guerre venait d'éclater entre les Belqâwiyeh et la puissante tribu des Beni Ṣaḫer campés à l'est de Mâdabâ. Le sang avait coulé de part et d'autre et les hostilités commençaient à atteindre leur paroxysme. Elles devaient durer encore de longs mois.

Pendant ces temps de luttes, des groupes de quinze à vingt cavaliers errent à l'aventure, cherchant à surprendre une tente ou un troupeau, et des compagnies de maraudeurs et de gens sans aveu s'organisent pour pêcher en eau trouble. Aussi tous les soirs au coucher du soleil on scrute l'horizon pour épier les mouvements de l'ennemi et l'on monte la garde durant la nuit entière. Les gens de Mâdabâ avaient été enveloppés dans ce différend et faisaient cause commune avec le Belqâ. Ils se trouvaient même les plus exposés par suite de leur situation et redoublaient de vigilance, surtout depuis qu'ils s'étaient laissé surprendre une nuit et avaient eu deux blessés. Nous les avions prévenus de notre arrivée et vers dix heures du soir nous pûmes pénétrer sans encombre dans le village et aller frapper à la porte de la mission latine, où nous sommes habitués déjà depuis longtemps à recevoir la plus cordiale hospitalité.

La vieille cité de Mâdabâ, déserte il y a trente ans, s'est relevée promptement de ses ruines depuis qu'elle est devenue le patrimoine de quelques tribus chrétiennes obligées de s'expatrier de Kérak (1). Elle compte aujourd'hui plus de deux mille habitants définitivement installés, quoique tous les ans, en automne, le plus grand nombre aille passer encore quelques mois sous la tente. On commence même à remplacer les maisons un peu trop simples des premiers débuts par des constructions en bel appareil régulier, magnifiques pour l'endroit.

Bâtie sur une faible éminence au bord d'une plaine fertile la ville de Mâdabâ, grâce à sa position, semble avoir été toujours prospère, aux temps de la domination de Moab ou d'Israël comme à l'époque du royaume nabatéen et de l'occupation romaine. Elle jeta cependant un éclat particulier du IVe au VIe siècle de notre ère et ce sont principalement des restes

(1) Voir Jaussen, *Coutumes des Arabes*, p. 417 ss.

de cette période glorieuse qu'on y va admirer de nos jours (1). On a retrouvé, en construisant le village moderne, les ruines de douze églises toutes ornées de superbes mosaïques dont le plus bel échantillon est la carte mosaïque qui possède déjà toute une longue littérature. C'était vraiment la ville des mosaïques et il vaudrait la peine de faire un *corpus* des chefs-d'œuvre de ce genre qu'on y a mis à jour. Nous nous sommes con-



Fig. 3. — Mâdabâ. Le Mašnaqah.

tentés, cette fois, d'ajouter aux documents que nous possédions, deux photographies du Mašnaqah (2) (fig. 3 et 4), et une autre de quelques débris de sculpture byzantine déposés à la mission latine (fig. 5).

C'est à Mâdabâ que nous avions résolu de faire nos derniers préparatifs. Deux jours devaient suffire amplement à cette besogne, mais des circonstances imprévues nous forcèrent à retarder encore notre départ. Depuis une semaine, le chemin de fer du Hedjaz, que nous désirions utiliser autant que possible pour gagner du temps, n'acceptait plus de voyageurs.

(1) Voir sur Mâdabâ, Séjourné, *RB.*, 1892, p. 617-644.

(2) On donne le nom de Mašnaqah, « potence », à deux colonnes supportant une architrave, qui se trouvent à l'ouest du village dans le cimetière latin et présentent de loin l'aspect d'une potence.

On venait de réquisitionner tout le matériel disponible pour rapatrier les pèlerins de la Mecque et il fallut attendre jusqu'au samedi suivant avant que le service régulier entre Damas et Ma'ân fût repris. Les employés turcs nous racontaient plus tard avec orgueil qu'il était passé neuf trains de pèlerins sans compter les *ḥağğys* les plus fervents qui revenaient à pied à travers le désert. Cela supposerait un total d'environ trois mille personnes, qui n'a rien d'exagéré.



Fig. 4. — Mâdabâ. Un des chapiteaux du Mašnaqah.

Nous mettons à profit notre repos forcé pour tenir diwan et causer longuement sur la grande question du jour, la guerre entre le Belqâ et les Ṣeḥour. Les gens se font un plaisir de raconter dans le détail les causes et les péripéties de la lutte ; on en trouvera plus loin un récit complet (1). Nous faisons aussi deux sorties du côté de Mâ'în, d'el-Mereiğât et du Maṣloubiyeh.

Depuis une dizaine d'années quelques familles du Kérak, de la tribu des Ḥaddâdîns, et quelques fellahs de la montagne de Jérusalem sont venus chercher un asile au milieu des ruines de Mâ'în, l'antique Ba'al Me'on. On a construit une douzaine de maisons ou plutôt de masures et le village paraît devoir se développer encore. Ces habitants sont pour la plupart de pauvres laboureurs qui cultivent les terres des Abou Wendy. Au lieu de faire sans cesse la navette entre leurs villages et les champs livrés à leur exploitation, ils ont jugé plus simple de se fixer une fois pour toutes sur le lieu de leur travail. C'est pour le même motif qu'un nombre relativement

(1) Cf. p. 442 ss.



Fig. 5. — Mâdabâ. Débris de sculpture byzantine.

considérable d'anciennes localités des environs, comme Ǧeloul, Ḥawârah et d'autres (1), sont en train de se repeupler.

L'archéologie a, d'ordinaire, fort peu à gagner à ces sortes de restaurations; assez souvent elles lui sont même plutôt fatales. Néanmoins, une fois ou l'autre, en cherchant des pierres pour se construire une demeure, on exhume un texte qui avait chance de rester encore longtemps enfoui. Un des derniers habitants arrivés à Mâ'în, se livrant à ces fouilles utilitaires, avait mis la main sur deux fragments d'inscriptions grecques qu'il nous invita à aller copier (2).

Mâ'în ou tell Mâ'în est situé à une heure et quart au sud-ouest de Mâdabâ, dans une région encore fertile quoique les terres labourables ne s'étendent pas beaucoup plus à l'ouest. La ville ancienne s'élevait sur un sommet aux pentes douces; un double vallon venant du sud-ouest et du nord-ouest se réunit à ses pieds à l'est et se développe en une large vallée, l'ouâdy Abou Ḥadbah, qui ouvre la vue sur la vaste plaine à laquelle la Bible donne le nom de *Mišor* (המישור) (3). La position est très belle; les ruines sont étendues et justifient pleinement l'appellation de *vicus grandis* ou de κώμη μεγίστη de l'Onomasticon (4). Mais tout est profondément bouleversé, de sorte qu'il est difficile de reconstituer en passant le plan d'ensemble ou même celui d'un monument particulier. Cependant on reconnaît aisément au nord-ouest les vestiges d'une grande église à trois nefs.

Trois quarts d'heure au sud-sud-ouest de Mâ'în, sur la rive droite du Zerqâ Mâ'în (زرقا ماعين), existe un groupe de monuments mégalithiques importants qui ont déjà attiré à plusieurs reprises l'attention des voyageurs. On les désigne communément sous le nom d'el-Mereiġât (المريغات). Le principal et le plus intéressant est une grosse pierre levée, dite *el-Ḥaǧar el-Manṣoub* (الحجر المنصوب). Nous avons poussé une pointe jusque-là pour prendre quelques photographies de ces vieux restes de sépultures et de lieux de culte.

La pierre el-Ḥaǧar el-Manṣoub a été étudiée et reproduite maintes fois (5). Les dessins qu'en fournissent les différents ouvrages qui en ont parlé sont cependant assez divergents pour qu'il ne soit pas inutile d'en donner une reproduction plus objective. Nous en présentons donc au lec-

(1) Jaussen, *Coutumes des Arabes*, p. 243.
(2) Voir ces textes, p. 298.
(3) *Deut.* **3** 10, **4** 43; *Jos.* **13** 9, 16, etc.
(4) *Onom.* **102** 5, **232** 45, édit. Lagarde.
(5) De Luynes, *Voyage d'exploration à la Mer Morte*, I, p. 156 ss.; *Survey of East. Palest.*, p. 185 s.; Schick, *Zeitschrift des Deut. Paläst.-Vereins*, II, 10, pl. I, fig. 7; etc.

teur une double vue d'après des photographies (fig. 6 et 7) avec une esquisse mesurée (fig. 8).

Ce monolithe se dresse au milieu d'un champ cultivé entouré de collines rocheuses dont une le domine d'assez près à l'est. Il n'est pas absolument

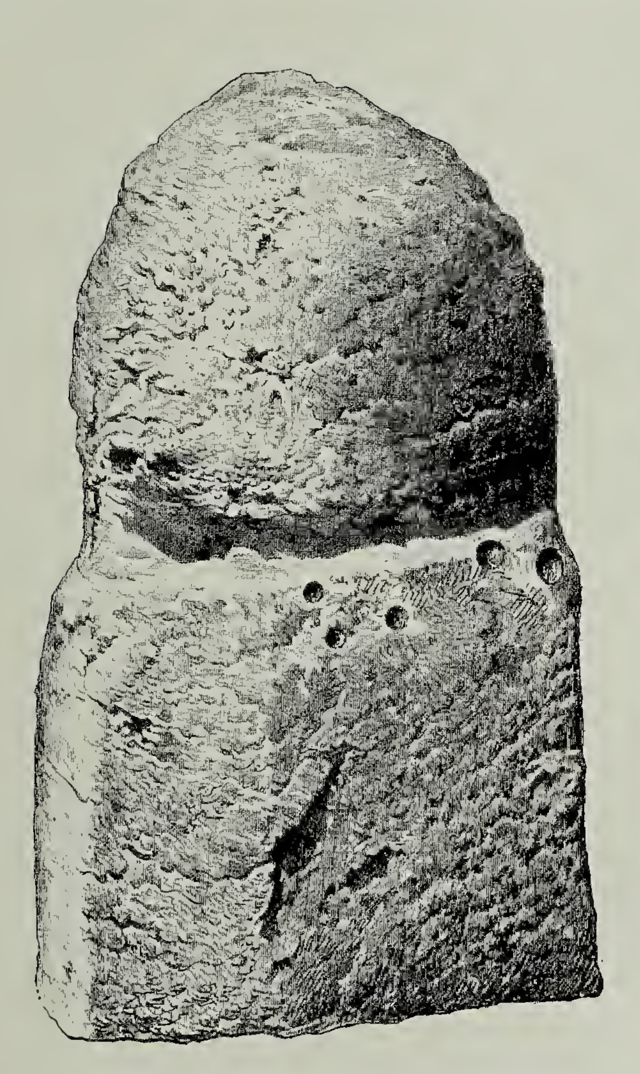


Fig. 6. — El-Ḥaǧar el-Manṣoub vue de face. D'après une photographie.



Fig. 7. — El-Ḥaǧar el-Manṣoub vue de trois quarts. D'après une photographie.

d'aplomb, mais un peu incliné du côté où il fait face, c'est-à-dire vers le sud-est. Son orientation est S.-S.-O. — N.-N.-E. (35° N.-E). C'est une épaisse dalle bien travaillée sur les deux petits côtés et sur une des grandes faces, et à peine dégrossie par derrière, sauf dans l'angle inférieur sud-ouest (1). Le sommet a été arrondi et va en s'amincissant; on l'a à peine taillé, sans

(1) M. le duc de Luynes a donc dû faire erreur en écrivant : « Sur tout ce que j'ai vu de ces monuments, je n'ai aperçu aucune trace d'outil d'industrie, même dans la rainure grossière pratiquée sur la pierre levée. » *Op. laud.*, I, p. 159. Les deux côtés du monolithe ont été soigneu-

doute parce qu'on tenait à conserver au monument la plus grande hauteur possible. La dalle est aussi moins épaisse d'un côté que de l'autre; la petite face sud mesure seulement 0m,45 dans le bas et 0m,15 dans le haut. Sur la face postérieure (nord-ouest), on a creusé un grand nombre de petits trous, larges en moyenne de 7 à 8 centimètres sur deux de profondeur; tous ne sont peut-être pas également anciens. Il en existe aussi quelques-uns sur le devant, mais ce qu'il y a de plus remarquable de ce côté, c'est une rainure large de 0m,15 à 0m,18 et profonde de 0m,05,

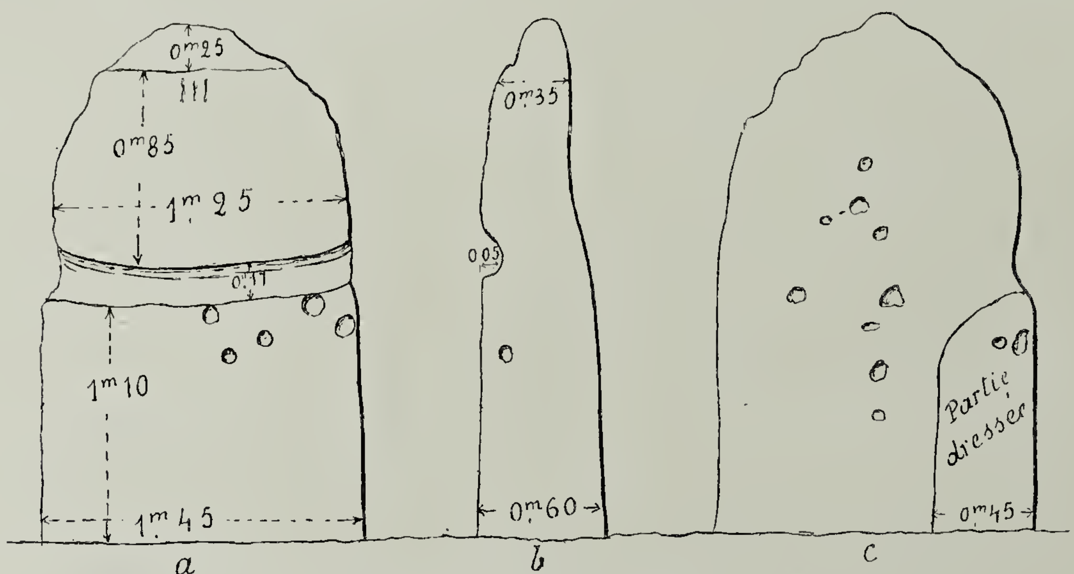


Fig. 8. — El-Ḥağar el-Manṣoub. Diagramme avec les mesures. *a* Pierre vue de face; *b* vue de côté; *c* vue de par derrière.

sur toute la largeur de la pierre. Vers le sommet il y a encore un petit retrait large de 0m,02 en moyenne.

Ce menhir nous paraît devoir être comparé aux maṣṣebôth découvertes dans les récentes fouilles de Palestine, à tell Ta'annach, à tell Mutesellim (Megiddo) et à Gézer surtout. Ce dernier chantier a fourni les plus beaux spécimens du genre; il y en avait de toutes les grandeurs et un peu de toutes les formes. Un certain nombre étaient dressées avec un instrument sur une ou plusieurs de leurs faces, rarement en entier. On y a remarqué de petites cupules qui ont exercé la sagacité des savants et inspiré différentes solutions. Il n'est pas jusqu'à la rainure centrale d'el-Ḥağar el-Manṣoub dont un des blocs de Gézer n'offre une analogie remarquable ainsi que le faisait observer naguère le P. Vincent (1). Dans le mégalithe de Gézer, cette rainure est sans doute beaucoup moins accusée, mais elle

sement dressés, surtout dans le bas. L'ensemble n'a cependant pas la régularité que lui donne le croquis du *Survey*, p. 186.

(1) *Canaan*, p. 136.

semble bien néanmoins répondre à la même idée religieuse. Il est plus difficile de déterminer quelle était cette idée et quelle signification les Cananéens et leurs voisins attachaient à de pareils monuments. L'hypothèse d'une représentation phallique a été mise plus d'une fois en avant. Elle semblerait exclue ici au premier abord par la forme générale du bloc; cependant c'est peut-être encore la solution la plus plausible, un simple coup d'œil sur la photographie (fig. 6 et 7) suggère fort une pareille explication.

El-Ḥağar el-Manṣoub serait donc une de ces maṣṣebôth qui jouèrent un



Fig. 9. — El-Mereiġât. Dolmen incomplet.

si grand rôle dans les vieilles religions sémitiques et tout particulièrement dans le pays de Canaan. Elle marquerait selon toute probabilité l'emplacement d'un haut-lieu et devrait être interprétée comme on a interprété les stèles de Gézer et leurs sœurs. Nous n'avons pu saisir autour de ce bloc aucune trace de culte actuel ni de superstition quelconque. Les gens questionnés sur ce point, chrétiens et musulmans, ont tous répondu négativement et personne ne connaissait de légende relative à ce sujet. Si on y relève plusieurs *ouâsems,* voire même une croix, ce sont là de ces marques que les bergers oisifs ont l'habitude de tracer un peu partout quand ils rencontrent un rocher ou une grosse pierre d'un caractère spécial et digne d'attirer l'attention.

Cent quarante pas au nord-nord-est du monument dont nous venons de parler gît, à moitié enfoui, un autre gros bloc taillé sur un côté en segment de cylindre mais aplati sur l'autre. Il mesure dans sa plus grande longueur 3m,40; son diamètre atteint près de 1m,50 et la face aplatie a 0m,88 de large. Il est fort possible que ce gros mégalithe fût autrefois lui aussi fiché en terre. Peut-être en explorant méthodiquement les environs trouverait-on encore d'autres exemples similaires.

Environ 150 mètres à l'est de ce dernier point, sur le flanc d'une colline



Fig. 10. — El-Mereiġât. Groupe de dolmens.

rocheuse, se trouve un dolmen en partie ruiné et qui ne fut peut-être jamais complet. Les côtés sont formés par deux énormes blocs très épais; celui qui le fermait à l'ouest est coupé en deux; le sol, à l'intérieur, est recouvert d'une grosse pierre. On ne voit à côté aucune trace de la dalle qui devait le couvrir et ceci ferait croire qu'il resta toujours à ciel ouvert (fig. 9). Tout près, au sud-ouest, est le pressoir creusé dans le roc dont les officiers du *Survey* ont donné le plan (1).

C'est sur la colline d'el-Mereiġât proprement dite, trois minutes à l'ouest d'el-Ḥaǧar el-Manṣoub, que foisonnent les dolmens (fig. 10). Un grand nombre sont écroulés, mais tous leurs éléments gisent à côté, de

(1) *Survey of East. Pal.*, p. 185.

sorte qu'on peut facilement les reconstituer. Quelques-uns aussi sont dans un parfait état de conservation et offrent parfois des particularités intéressantes. Les deux dont nous donnons la photographie (fig. 11 et 13), sont situés sur le flanc nord de la montagne non loin du chemin qui arrive de Mâ'în. Le premier (fig. 11) est un exemple rare de dolmen fermé de tous côtés (1). Sur une des faces cependant on avait ménagé dans le haut de la pierre une échancrure suffisante pour permettre à un homme de pé-



Fig. 11. — El-Mereiġât. Dolmen fermé de tout côté.

nétrer à l'intérieur du monument. Cette fenêtre mesure 0^{m},45 de large sur 0^{m},30 de haut; on a dû y passer souvent, car la pierre en dessous du trou est très lisse par suite du frottement; de même, sur le gros bloc de droite, il y a un point luisant qui marque l'endroit où on appuyait une main soit en entrant soit en sortant. La lumière ne nous permettant pas de prendre une photographie de cette paroi, nous en faisons un petit croquis (fig. 12). Il est fort possible que ce dolmen ait servi de refuge plus d'une fois aux bédouins de la contrée et ils y vont peut-être encore aujourd'hui chercher de temps en temps un abri. L'intérieur mesure en moyenne 1 mètre de large sur 2 mètres de long; le sol est couvert d'une

(1) Il nous paraît correspondre au n° 5 du *Survey*, p. 189.

grande dalle, comme du reste dans la plupart des monuments voisins. Il est entouré d'un cercle de grosses pierres comme le plus grand nombre des dolmens d'el-Mereiğât. Son orientation est S.-O. — N.-E.; l'entrée se trouve dans cette dernière direction.

L'autre dolmen (fig. 13) est identique à celui qui figure dans l'ouvrage du duc de Luynes, *Voyage*..., p. 159, sous la lettre B. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer son dessin avec la photographie ci-jointe. Mais il est à noter que les mesures qu'il en donne ne s'appliquent point à ce monument et doivent être reportées au premier que nous avons décrit;



Fig. 12. — El-Mereiğât. Dolmen à dalle trouée.

le « vide de la porte : largeur, $0^{m},45$; hauteur, $0^{m},29$ », est démonstratif. Le second, quoique ayant à peu près les mêmes dimensions, n'est point fermé par une « pierre d'entrée », mais complètement ouvert d'un côté. Pour le reste, il est conçu comme le précédent : épaisse dalle sur le sol à l'intérieur; au dehors, cercle de grosses pierres posées à même l'une à côté de l'autre et non point fichées en terre. On pourrait le prendre comme type des dolmens de la région et c'est à ce titre qu'on le reproduit ici.

Un autre groupe de monuments mégalithiques très important existe à l'O.-O.-N. de Mâdabâ, entre le Maṣloubiyeh (المصلوبيّة), au sud, et le ğebel Nébâ' (النباء) (mont Nébo), au nord. Ils abondent principalement aux abords de l'ouâdy Ğedeid (جديد), au sud-est, autour du point appelé el-Qoueiqiyeh (القويقيّة). Les officiers du *Survey* en ont relevé un nombre considérable (1). Leurs dessins ne dispenseraient pas cependant de toute nou-

(1) *Survey of East. Palestine*, p. 254-273.

velle reproduction et un travail d'ensemble sur ces mégalithes et leurs semblables dans la Transjordane vaudrait d'être entrepris.

Comme nous ne faisions que passer, nous nous sommes contentés de prendre à la volée quelques notes avec un certain nombre de vues photographiques. La fig. 14 représente un des types les mieux conservés. Il est situé sur les pentes septentrionales du Maṣloubiyeh, à gauche quand on descend vers la source de Ğedeid. Il a ceci de particulier que, sur la



Fig. 13. — El-Mekeiğât. Type des dolmens de la région.

grosse pierre qui couvre le sol à l'intérieur, on a creusé une cupule ronde de 0m,20 de diamètre et d'une profondeur à peu près égale.

Le numéro suivant (fig. 15) se trouve à une centaine de mètres plus au nord. Le troisième (fig. 16) est 300 mètres plus loin vers le nord-est, au bord du chemin. Ces derniers n'ont ni cercle de pierres à l'extérieur, ni dalle sur le sol au dedans et c'est le cas le plus fréquent pour les dolmens des environs immédiats. Quelques-uns cependant possèdent l'un ou l'autre de ces deux compléments et il en est même qui réunissent les deux à la fois. La plupart ont leur ouverture orientée à l'est; un certain nombre au sud-est ou au sud.

C'est dans cette région, entre le mont Nébâ' et le Zerqâ', qu'il convient

de chercher *Bâmôth Ba'al* ou *Bâmôth* tout court des Livres Saints (1). Le nom est donné comme celui d'une ville, mais il devait s'appliquer aussi au territoire environnant ; selon toute probabilité c'est même le nom de la contrée qui est primitif. Les *bâmôth,* à proprement parler, étaient les hauts-lieux, ces sanctuaires toujours si chers aux sémites où près d'un autel grossier se dressaient des stèles le plus souvent alignées, quelquefois



Fig. 14. — El-Maṣloubiyeh. Type de grand dolmen.

aussi disposées en cercle. Les nombreux dolmens des abords d'el-Mereigât et du Maṣloubiyeh avec les enceintes de pierres levées qui les avoisinent ne sont point sans analogie avec ces hauts-lieux. Il n'y aurait par conséquent rien d'étonnant à ce qu'une population nouvelle les eût pris en bloc pour des autels de Ba'al. Cela était d'ailleurs d'autant plus facile que plusieurs des monuments auxquels ils se trouvent mêlés paraissent bien avoir une origine purement religieuse. Il est donc assez naturel de penser qu'à l'arrivée d'Israël, peut-être même auparavant, ces groupes de mégalithes reçurent le nom de *bâmôth* qui ne tarda pas à passer à l'en-

(1) *Nomb.* **21** 19, **22** 41 ; *Jos.* **13** 17.

semble des sommets sur lesquels ils étaient érigés. L'emplacement exact de la ville de Bâmôth Ba'al reste encore à déterminer (1), mais la localisation de Bâmôth en général n'est guère plus douteuse et le site qu'on lui assigne s'accorde avec les données des récits bibliques (2).

Du Masloubiyeh nous descendons à la source de Ğedeid, environ à trois kilomètres de là vers le nord. Elle coule abondante à la naissance d'un



Fig. 15. — El-Masloubiyeh. Type de grand dolmen.

ouâdy profond, aux pentes abruptes. Les Arabes ont commencé à utiliser ses eaux en créant au fond de la vallée quelques petits jardins. Il y a vingt ans, pas un arbre n'existait dans ces parages; aujourd'hui on y trouve un groupe de très beaux figuiers, près desquels on vient d'en planter d'autres encore, et la culture des tomates, des concombres et des oignons s'y dé-

(1) Il n'y a probablement pas à tenir compte de l'Onomasticon **231** 33 qui ne paraît pas avoir eu de données particulières et place l'endroit d'une manière vague « sur l'Arnon ». — Conder, *Heth and Moab*, p. 145, propose comme identification, le Masloubiyeh; Musil, *Arab. Petr.*, I, *Moab*, p. 346, préfère el-Qoueiqiyeh. Il est possible que d'autres trouvent encore des sites plus appropriés, mais il n'y a pas à sortir de cette région.

(2) En particulier pour ce qui concerne l'épisode de Bala'am, *Nomb.* **22** 41.

veloppe de jour en jour. C'est ici, à une heure et demie du village, que les gens de Mâdabâ viennent faire leur provision d'eau à la fin de l'été quand leurs citernes sont à sec.

Au lieu de suivre les chemins battus, nous regagnons Mâdabâ en faisant un détour au nord-est par le ḫirbet el-Meḫayieṭ (المخيّط) distant de trois quarts d'heure de 'aïn Ǧedeid. Ces ruines occupent le sommet d'une colline ou plutôt d'une série de petites collines alignées du nord au sud et proté-



Fig. 16. — El-Masloubiyeh. Dolmen ordinaire.

gées de trois côtés par des ouâdys presque à pic (1) (fig. 17). Au nord, une dépression peu prononcée (10 mètres environ) complétait la défense naturelle de la place tout en la reliant aux montagnes environnantes. La première colline de ce côté peut mesurer 100 mètres du nord au sud, sur 45 à 50 d'est en ouest. Elle était entourée d'une muraille reconnaissable partout et principalement à l'ouest, où un mur de soutènement servait à la renforcer. Au sud, un large fossé séparait ce sommet d'un second, plus petit mais plus élevé, dont la plate-forme arrondie mesure 25 mètres de dia-

(1) Ces ouâdys sont, au sud-ouest, l'ouâdy Ǧedeid ; à l'ouest, l'ouâdy Umm Ǧerisât (ام جرسات) ; à l'est, l'ouâdy Meḫayieṭ continué par l'ouâdy el-Iasreh (اليسرة). La montagne au nord des ruines est appelée Ṭala'at eṣ-Ṣafa (طلعة الصفا). Un canal creusé dans le roc conduisait les eaux de ce côté aux citernes de Meḫayieṭ.

mètre. On y distingue les arasements de plusieurs murs sans pouvoir déterminer quel genre d'édifice couronnait ce piton; on songerait tout naturellement à une citadelle. A côté, une petite colline plus basse et plus étroite, puis une quatrième, à une quarantaine de mètres plus loin, font suite au sud et portent toutes quelques traces d'anciennes constructions. La pente nord de la colline la plus septentrionale est minée par de nombreuses grottes et d'immenses citernes; au nord-est apparais-



Fig. 17. — Vue du ḫ. el-Meḫayieṭ en y montant de l'ouâdy Ğedeid.

sent les restes d'un village byzantin avec les vestiges d'une petite église.

Le sommet d'el-Meḫayieṭ répond par la nature de ses ruines à l'emplacement d'un poste fortifié; mais quel était ce poste? Peut-être pourrait-on se demander s'il n'y aurait pas lieu d'y reconnaître le camp de *Luḫîtu*, משריתא די בלהיתו, dont fait mention l'inscription nabatéenne de Mâdabâ (1). La divergence entre les deux noms vaut sans doute d'être prise en considération, elle est même notable; néanmoins pas à un tel point qu'il soit radicalement impossible de considérer l'un comme la corruption de l'autre. Le changement des premières consonnes ל et מ n'a rien de très anormal; celui de ח en ה ou vice versa est difficile quoique pas tout à fait sans exemple.

La forteresse de Meḫayieṭ commandait la grande voie par où l'on montait

(1) *CIS.*, II, n. 196.

du Ġôr au plateau de Moab. Il existe encore sur la pente de la montagne, à l'ouest, des vestiges de cette voie qui suivait plus ou moins l'ouâdy Ǧedeid.

Près de l'endroit où la vallée prend le nom de ouâdy Hery à l'extrémité de la petite plaine de Wṭat en-Na'am, on nous signale une colline ronde appelée Ma'barat (معبرة), nom qui rappelle עברתא, l'autre forteresse mentionnée dans la susdite inscription de Mâdabâ. Cette identification serait encore plus suggestive que la précédente (1) et les deux se corroboreraient mutuellement.

Luḥîtu et 'Abartâ auraient été, d'après cela, deux postes sur la route de Mâdabâ au Jourdain, établis l'un au sommet de la montée et l'autre en bas, pour surveiller un endroit toujours dangereux à traverser et pour commander en même temps deux points stratégiques importants (2).

22 mars. — Huit chariots appartenant à des Tcherkesses sont arrivés hier au soir de 'Ammân chargés de marchandises pour les boutiques de Mâdabâ. Depuis la création d'une voie ferrée le long du derb el-Ḥaǧǧ, les marchands de Mâdabâ vont faire leurs emplettes à Damas et les envoient par le chemin de fer jusqu'à 'Ammân. Là, des sortes de rouliers circassiens entassent les ballots sur des véhicules attelés de deux vigoureux chevaux et, moyennant trois méǧidys par voiture, achèvent de les transporter à domicile. Ces colonies de Circassiens installées au delà du Jourdain, à Djérach, à 'Ammân, à l'ouâdy Ṣirr, à Na'our, etc., sont généralement prospères et composées de gens durs et entreprenants. S'ils ne sont pas aimés des Bédouins, ils savent du moins s'en faire respecter et, à l'occasion même, les exploiter. Au gouvernement qui les favorise à cause de leur fidélité inébranlable à Mahomet, ils fournissent ses meilleurs cavaliers. Un grand nombre sont occupés au chemin de fer, soit comme simples ouvriers, soit comme employés. Ils ont apporté dans leur nouvelle patrie leurs usages avec leur méthode de travail et c'est ainsi qu'on voit maintenant circuler partout leurs chariots, même dans des endroits aussi accidentés qu'entre 'Ammân et Djérach. Nous profitons de ce genre de locomotion, un peu nouveau dans le pays de Moab, pour gagner une des stations voisines. La

(1) Elle favoriserait beaucoup le rapprochement déjà établi entre 'Abartâ et les monts 'Abarim de la Bible (*RB.*, 1896, p. 295).

(2) Quoi qu'il en soit de l'identification de לוהיתו avec לוחית d'*Isaïe* **15** 5 et de *Jér.* **48** 5, il nous paraît tout à fait impossible d'aller chercher la première de ces localités vers le Sud de la mer Morte comme l'a fait M. Musil, *Arabia Petræa*, I, p. 75. Les stratèges de Mâdabâ ne devaient pas commander au sud de l'Arnon. Qu'on se rappelle qu'il y avait déjà un autre stratège à Umm er-Reṣâs (*CIS.* II, n. 195) au nord même de l'Arnon. Voir pour ces stratèges nabatéens, Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. orient.*, II, p. 188 ss., VII, p. 241 ss.

plus rapprochée serait celle de Zîzeh ; mais parmi les soldats qui ont chargé avant-hier les Ṣeḫour se trouvaient plusieurs Circassiens et leurs confrères, craignant une vengeance, refusent de s'avancer vers l'est. Les deux bédouins de Mâdabâ qui nous accompagnent seraient encore plus exposés ; force nous est donc de prendre la direction de 'Ammân.

La voie carrossable, comme les carrosses, est des plus primitives ; on



Fig. 18. — Mausolée du ḫ. es-Sûq.

passe où l'on peut, en suivant d'aussi près que possible le sentier traditionnel. Par bonheur nous aurons la plaine à peu près tout le temps. Cette région était jadis fertile et bien peuplée comme en témoignent les nombreuses ruines qu'on aperçoit de tous côtés. A six kilomètres de Mâdabâ, nous laissons à droite le *ḫirbet Minǧâ* (منجا), site d'une localité importante à l'époque byzantine, et plus à l'est le *ḫ. Umm Rummâneh* (ام رمّانة). Cinq kilomètres plus loin nous traversons le *ḫ. Umm el-'Amed* (ام العامد), placé sur une faible éminence. Un quart d'heure à l'ouest se trouve le *ḫ. Barazein* (برزين) et tout près de ce dernier le *ḫ. es-Sâmek* (السامك). La colline de Ḥesbân (حسبان), la poétique et fière Hesebon, ferme l'horizon de ce côté à quatre kilomètres en arrière.

Depuis l'installation d'un gouvernement régulier dans la contrée, quel-

ques pauvres fellahs, laboureurs attitrés des terres environnantes, pour le compte des bédouins, ont élu domicile pêle-mêle avec leurs bestiaux dans les grottes et les souterrains de la plupart de ces anciens villages (1). Il suffirait de garantir la sécurité et de favoriser l'agriculture pour voir refleurir ce désert.

Devant nous, au nord-nord-ouest, se dressent, sur une hauteur, deux

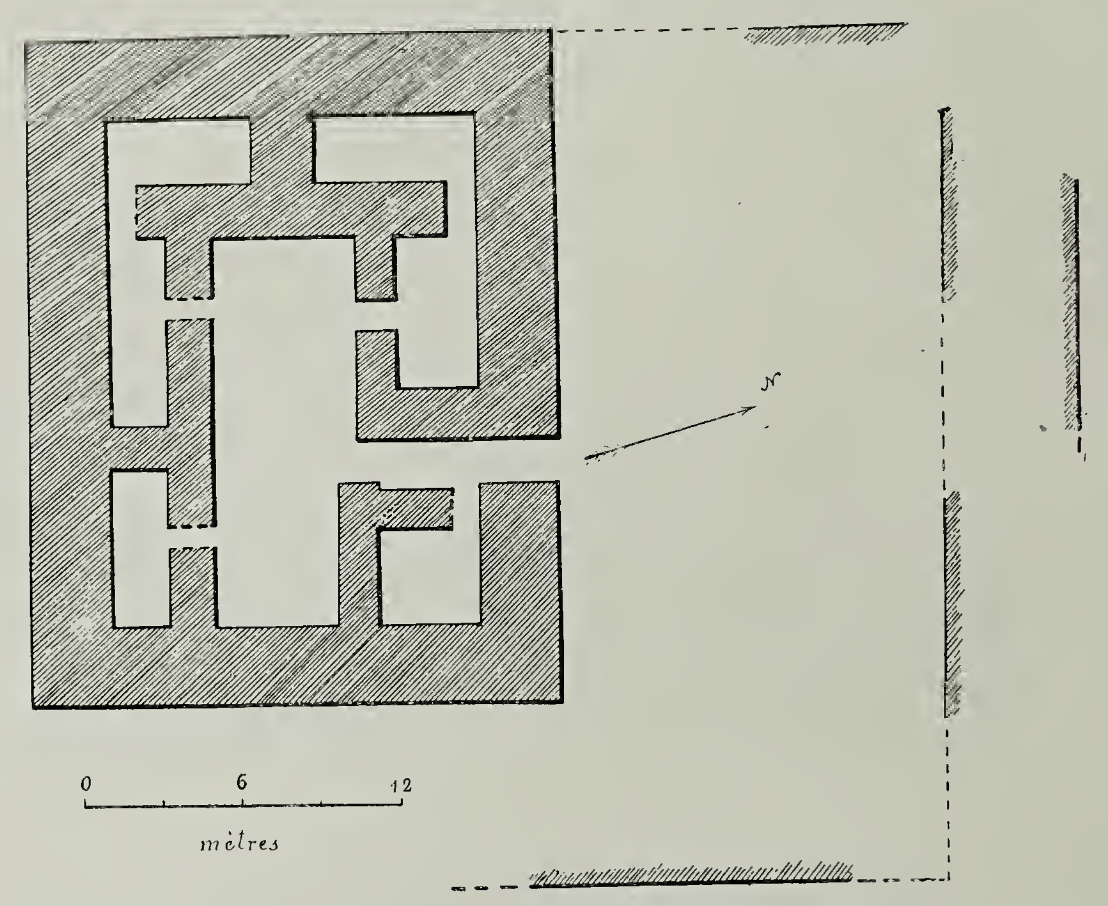


Fig. 19. — Ruǧm el-Quṣeir; plan par terre.

belles maisons; c'est *el-Yādūdeh* (اليادودة), appelé communément *Abou Ǧâber* (ابو جابر), du nom de l'individu qui a acquis ces ruines et a commencé à les restaurer.

Le plateau de Moab est devenu maintenant beaucoup moins uni. A la plaine a succédé la région des vallons et des collines.

Au bout de trois petites heures de marche nous passons devant les restes du magnifique mausolée du *ḫ. es-Sûq* (السوق) (fig. 18) (2). Les ruines d'un

(1) Cf. Jaussen, *Coutumes des Arabes*, p. 243 ss.

(2) Voir *Survey of East. Pal.*, p. 142 ss.; Brünnow et von Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, II, p. 179 ss.

temple et de la ville qui était grande sont situées à quelques minutes de là vers le nord-ouest. Encore une demi-heure de cahotage et nous atteignons la voie ferrée à la petite station du *Qaṣr* (القصر). L'endroit est solitaire et les environs abondent en ruines rarement explorées. Au lieu de descendre jusqu'à 'Ammân nous attendrons donc ici le train que tout le monde nous promet pour demain au soir.

La gare du Qaṣr, comme beaucoup d'autres sur le derb el-Ḥaǧǧ, est encore à bâtir. Les trois employés turcs et un chef de district, italien, se



Fig. 20. — Ruǧm el-Quṣeir; angle nord-ouest.

partagent une maison d'équipe, dans laquelle on nous offre encore un refuge pour la nuit. Comme la pluie menace et qu'il fait froid sur ces hauteurs, nous acceptons volontiers.

Un demi-kilomètre au sud-sud-ouest de la station, sur un renflement de terrain au bord du chemin, se trouvent les ruines d'une construction massive appelées par nos guides *ruǧm el-Quṣeir* (رجم القصير). Elles correspondent vraisemblablement au *Rujm Ṭassîm* (رجم طسّين) du *Survey* (1). Il est facile d'y reconnaître les restes d'une grosse tour destinée à surveiller ou à protéger les environs (plan, fig. 19). Le mur d'enceinte n'a pas moins de trois mètres d'épaisseur et est formé d'énormes blocs à peine dégrossis,

(1) *Survey of East. Pal.*, p. 208. Voir la position de ces ruines sur la carte qui accompagne l'ouvrage.

dont un certain nombre mesurent 2 mètres de long sur 1m,50 de profondeur. La hauteur moyenne des assises est de 0m,40 à 0m,50; plusieurs subsistent encore sur les côtés ouest et nord (fig. 20), mais l'ensemble est fort bouleversé (fig. 21). Néanmoins les soubassements sont partout en place et le plan général est aisé à reconstituer. Il n'y a de douteuses que les dimensions et la situation exacte de plusieurs portes intérieures envahies par les décombres. En avant de l'entrée on distingue quelques arasements



Fig. 21. — Ruğm el-Quṣeir; vue d'ensemble prise de l'est.

de murs qui auront appartenu sans doute à des dépendances de la petite forteresse.

Signalons encore, à une centaine de mètres à l'est, les traces d'anciennes habitations, rares d'ailleurs, au milieu d'un campement d'ouvriers récemment abandonné.

Le *tell Ṭîḥîn* (تلّ طيحين) qui se dresse à un quart d'heure à l'ouest du ruğm el-Quṣeir nous attire après la visite de ce dernier monument. Ce petit sommet est couronné par une ruine qui semble être celle d'une église et non point d'une tour (1). A l'extrémité orientale du tell, où l'on vient de fouiller pour extraire des matériaux de construction, nous reconnaissons

(1) *Survey of East. Pal.*, p. 208.

les débris d'une abside. A côté, on voit l'amorce d'un petit couloir voûté en pierres de taille, qui devait se prolonger sous la nef gauche. Parmi les blocs à emporter ou à réduire en chaux il y a une pierre sculptée longue de 0^{m},90, large de 0^{m},40 et épaisse de 0^{m},18 (fig. 22). Une rainure, large de 0^{m},07 et profonde de 0^{m},04, court tout du long sur un des grands côtés; sur l'autre elle s'arrête à 0^{m},60. Un des petits côtés porte à son extrémité un trou carré de 0^{m},13 de côté sur 0^{m},03 de profondeur. A quelques pas de là gît une ancienne porte en pierre, haute de 0^{m},82 et large de 0^{m},70, qui jadis fermait probablement l'accès du sanctuaire.

Sur la pente nord-ouest du tell, à 150 mètres environ du sommet, se dé-



Fig. 22. — Tell Ṭîḥîn. Linteau (?).

veloppe une ceinture de rochers en grande partie taillés et perforés d'anciennes tombes. A l'extrémité de cette ligne une grande vasque tout entière creusée dans le roc est remplie d'eau en ce moment. Chemin faisant, nous trouvons un débris de sarcophage dont le couvercle arrondi était orné d'oreillettes aux quatre angles. Les monuments de ce genre abondent dans beaucoup de villes de Palestine occupées de bonne heure par les Romains.

Deux cents mètres environ au nord de cette nécropole se trouve encore un ḫirbet Ṭîḥîn. Les ruines en sont peu étendues, mais on y distingue un angle d'une construction soignée. Les pierres en bossage peu prononcé et appareillées avec soin mesurent en moyenne un mètre de long sur 0^{m},50 de haut; quelques-unes atteignent la longueur de deux mètres. Au centre du ḫirbet, on remarque les premières assises d'une importante bâtisse carrée, de 14 pas de côté à l'intérieur, dont les murs formés de gros blocs généralement en silex n'ont pas moins de 2^{m},15 d'épaisseur.

Depuis longtemps notre regard était attiré par quelques maisons à

moitié écroulées, visibles de fort loin, qui se dressent maintenant à près de 3 kilomètres devant nous, au nord-nord-est, aux abords d'un ouâdy escarpé descendant vers 'Ammân. On les appelle ḫirbet *Umm Ṣoueiwîneh* (ام صويوينة) et la petite vallée qui les limite au nord porte aussi le même nom. Nous marchons droit sur elles. Un kilomètre environ avant de les atteindre, nous traversons un groupe de vieux monuments formés de gros blocs de silex émergeant à peine du sol. On croirait distinguer sur un point



Fig. 23. — Ḫ. Umm Ṣoueiwîneh. Vue d'ensemble d'un monument.

les arasements d'une tour; mais on remarque principalement d'énormes dalles en silex recouvrant de petits espaces vides, ce qui fait penser tout d'abord à des tombeaux dans le genre de certains monuments mégalithiques relevés aux environs de Jérusalem (1). Il peut y avoir là des sépultures, mais peut-être l'ensemble répond-il mieux à des habitations conçues sur le type de celles que nous allons trouver au ḫirbet Umm Ṣoueiwîneh.

Parmi les ruines de cette dernière localité, cinq ou six monuments encore en partie debout sont dignes de remarque. Ils affectent la forme d'une tour à peu près carrée dont la longueur des côtés peut varier entre dix et quinze mètres (fig. 23). Les murs extérieurs ont une épaisseur moyenne

(1) *RB.*, 1901, p. 278 ss. : *Monuments en pierres brutes dans la Palestine occidentale.*

de 1^{m},50 à 2 mètres, faits en grosses pierres mal appareillées dont la plupart sont des blocs de silex. L'intérieur de ces sortes de maisons est d'ordinaire fort bouleversé. Elles étaient divisées en plusieurs chambres ou réduits à différents étages dont l'agencement n'est pas toujours facile à saisir. On a sous les yeux (fig. 24 et 25) le plan par terre de deux de ces monuments. Le second est particulièrement intéressant à visiter, car on y voit encore une chambre couverte, une autre à moitié écroulée et des sous-sols qui donnent une idée du mode de construction.

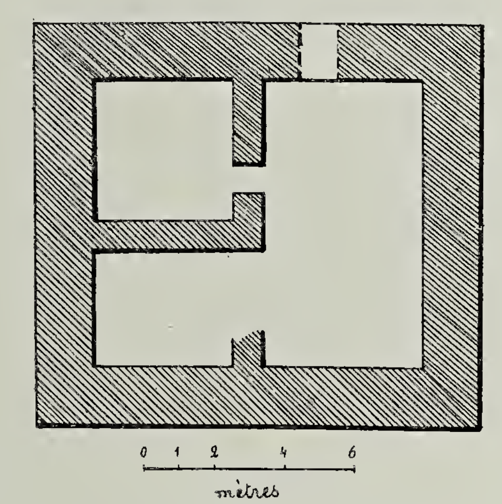


Fig. 24. — Ḥ. Umm Ṣoueiwîneh. Plan par terre d'un monument.

La chambre A (fig. 25), incomplète sur le devant, possède encore une partie de sa toiture formée par deux grosses dalles de silex allant d'un mur à l'autre. Au ras du sol elle a 2^{m},70 de large, mais dans le haut elle se rétrécit de plus d'un mètre, les assises latérales débordant les unes sur les autres afin de réduire le plus possible la dimension des blocs qui doi-

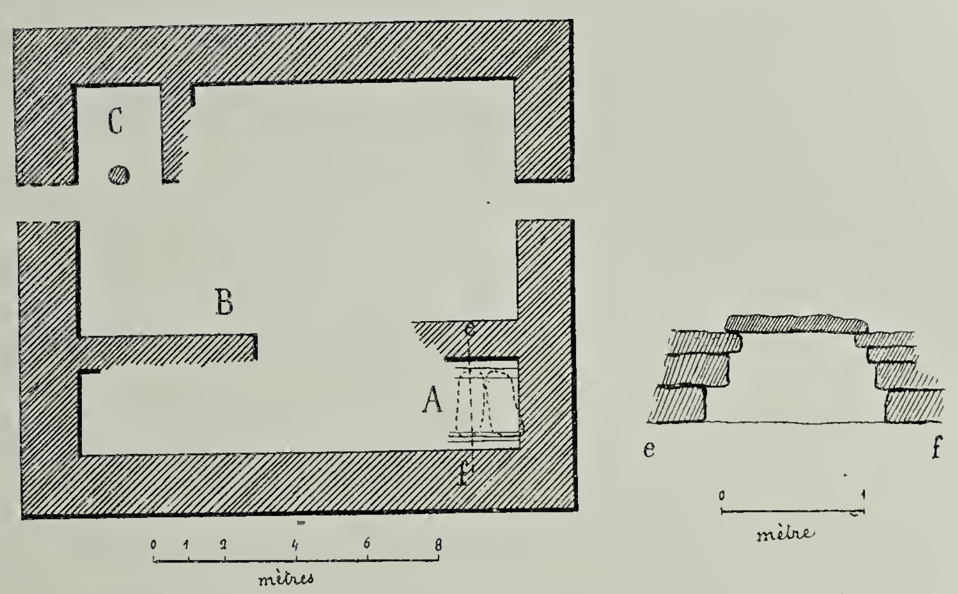


Fig. 25. — Ḥ. Umm Ṣoueiwîneh. Plan d'un monument et coupe d'une chambre.

vent former le plafond (coupe *e-f*). La fig. 26 nous donne une idée de ce qui reste de la pièce située à l'angle C. Celle-ci mesurait 2^{m},35 sur 2^{m},80. Sur le devant une colonne grossière, encore debout, formait deux baies à

l'entrée et servait de support aux dalles de la toiture. Au point B se trouve une chambre souterraine actuellement inaccessible, identique pour la forme, autant qu'on peut en juger, à celles que nous venons de décrire. Le monument précédent renfermait à l'angle N.-O. plusieurs de ces sous-sols où l'on pouvait accéder par une lucarne. Leur vue porterait à croire que les



Fig. 26. — Ḫ. Umm Ṣoueiwîneh. Ruines d'une chambre d'angle.

réduits situés dix minutes plus au sud et mentionnés ci-dessus étaient des chambres du même genre.

Conder (1) estime que ces monuments peuvent dater de la première période du christianisme; d'aucuns les jugeraient même postérieurs (2). Avant de porter un jugement là-dessus il ne serait pas inutile de les étudier de plus près et de les comparer entre eux, car ils sont nombreux dans la région. Le *Survey* a signalé les groupes de 'Abdûn et du ḫirbet Ṣâr. En 1903 nous en avons noté quelques autres sur la route de l'ouâdy Ṣirr à 'Amman et il serait facile d'en trouver encore. Si l'on ne croit pas pouvoir leur attribuer dans l'ensemble une date fort reculée, il n'y aurait

(1) *Survey of East. Pal.*, p. 251.
(2) Brünnow und von Domaszewski, *Die Provincia Arab.*, II, p. 181.

rien d'étonnant cependant à ce qu'on retrouvât là quelques traces de l'ancienne culture ammonite avant l'occupation romaine.

En regagnant la station du chemin de fer, à sept ou huit minutes du ḫ. Umm Ṣoueiwîneh, nous passons près d'une construction fort ruinée appartenant au même type que celles que nous venons de quitter, mais plus



Fig. 27. — Ḫ. Qweismeh. Vue extérieure du mausolée; angle sud-ouest.

petite et mesurant seulement 6 mètres de côté à l'extérieur. Elle est isolée au milieu d'un champ de blé.

Le reste de la journée fut consacré au *ḫirbet Qweismeh* (القويسمة) et au qaṣr du même nom situé tout auprès (fig. 27 et 28). MM. Brünnow et de Domaszewski (1) ont minutieusement étudié ce superbe mausolée romain, de sorte qu'il est inutile d'en refaire le plan. Nous ajouterons cependant aux détails d'architecture fournis par ces savants le profil d'une base de colonne égarée dans les environs et qui semble leur avoir échappé (fig. 29).

La station du Qaṣr est à recommander aux voyageurs qui souhaitent

(1) *Die Prov. Arab.*, II, p. 207 ss.

s'embarquer à loisir. D'ordinaire en effet l'arrêt est à peu près d'une heure. La pente entre ce point et 'Ammân est si accentuée qu'une locomotive ne peut pas monter plus de trois voitures chargées; il faut donc diviser le train en bas de la montée et prendre le temps de rassembler tous les wagons sur le plateau. Pour faciliter la manœuvre, une machine spéciale stationne à 'Ammân.

Notre chef de gare n'est pas encore pourvu de billets; il signe un papier



Fig. 28. — H. Qweismeh. Vue intérieure du mausolée prise de la porte d'entrée.

qui en tiendra lieu. Les bagages sont pesés deux fois par crainte d'erreur, puis on nous les rend, car la compagnie ne connaît pas les hommes d'équipe, pas plus qu'elle ne répond des pertes ou des avaries. Libre à chacun de charger ses affaires comme il l'entend et de les surveiller. Il est onze heures du soir; nous entassons les gros paquets dans un fourgon à moitié rempli de charbon et nous prenons avec nous ce qu'il serait plus facile de voler.

Le spectacle de ces intérieurs de wagons éclairés à la lueur de la lune ou des étoiles ne manque pas de pittoresque. Deux ou trois officiers couchés dans des lits improvisés en occupent à peu près la moitié, les caisses et les sacoches sont entassées au-dessus des banquettes et chacun s'est

installé de son mieux, sans penser aux futurs voyageurs, du reste fort problématiques. Aussi l'arrivée de quatre personnes avec de nombreux colis jette d'abord le trouble dans tout ce monde; on crie un peu, on se serre et tout rentre dans le calme.

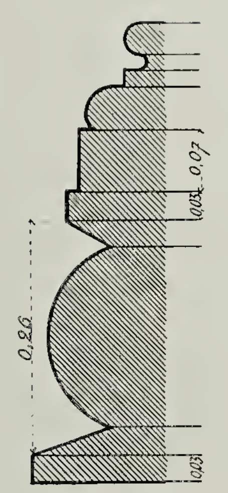


Fig. 29. — Ḫ. Qweismeh. Base d'une colonne.

Sur ce plateau de Moab il souffle un vent glacial et l'on a beaucoup de peine à se préserver du froid dans le train, car à peu près toutes les vitres sont brisées. On accueille donc avec bonheur les premiers rayons du soleil qui viennent nous caresser aux approches de l'ouâdy *el-Ḥesâ* (الحسا) (1). Cette vallée n'est plus ici la gorge profonde aux pentes abruptes que l'on traverse en allant de Kérak à Ṭafîleh; c'est une plaine large de 3 à 4 kilomètres, dans laquelle serpente, sur la lisière septentrionale, un petit lit de torrent. L'eau doit y couler en abondance à certains



Fig. — 30. Ancien pont sur l'ouâdy el-Ḥesâ.

jours de l'année, car de longue date on a senti le besoin de jeter au-dessus un pont (fig. 30) encore aujourd'hui utilisé pour le derb el-Ḥaǧǧ (2).

(1) Les Bédouins prononcent *el-Ḥesy*, mais l'orthographe officielle est الحسا.
(2) Ce pont, d'origine probablement romaine, a été restauré à une époque qu'il s'agirait de

Le qala'at el-Ḥesa, que nous visiterons au retour, est situé à une heure dix minutes à l'ouest de la station de même nom. Il possède un puits avec de l'eau à 8 ou 9 mètres de profondeur, tandis qu'à la gare il a fallu descendre jusqu'à 30 mètres. Ce château, de construction assez récente (1), et en petit appareil, n'offre qu'un mince intérêt archéologique. L'intérieur tombe en ruines (fig. 31); néanmoins on l'occupe encore et la garde en

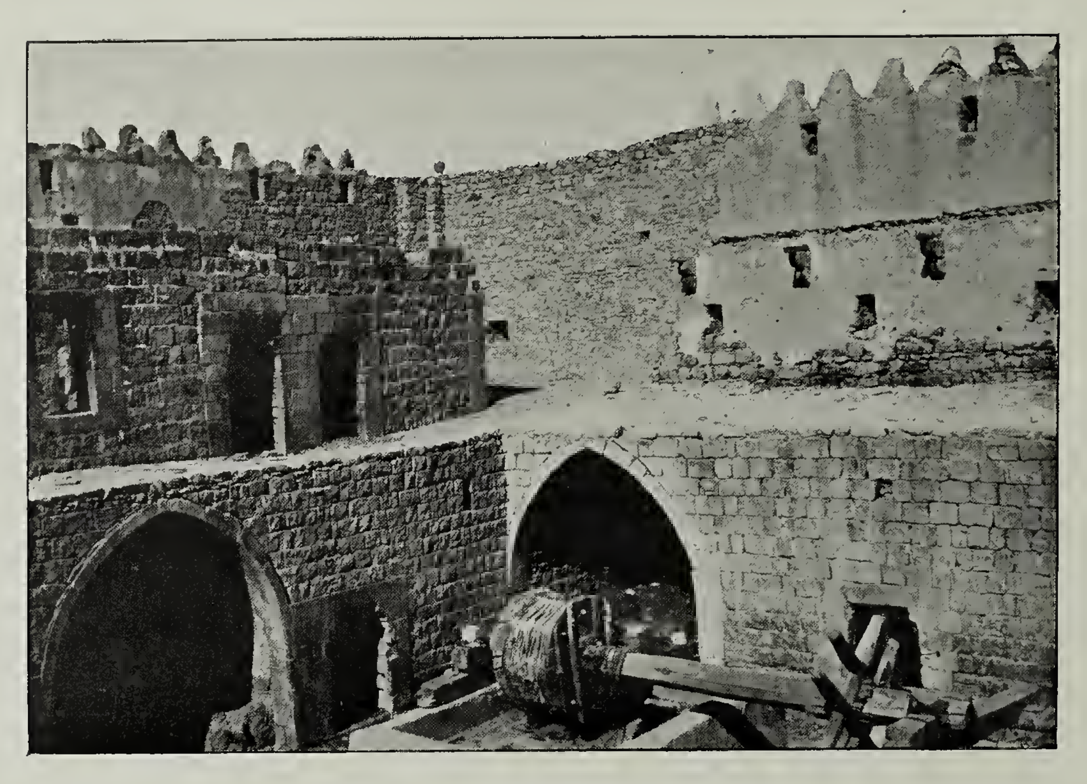


Fig. 31. — Intérieur du qala'at el-Ḥesâ.

est confiée à un cheikh des Ḥaǧâyâ, qui l'habite avec deux autres membres de sa famille. A l'en croire, il percevrait par mois, pour sa haute charge, 25 méǧidys, soit environ une centaine de francs.

D'ordinaire la voie ferrée suit d'aussi près que possible le derb el-Ḥaǧǧ. Dans son ensemble ce chemin est en effet une route de caravane fort bien tracée et offrant en outre, de temps en temps, des points de repère. Ce sont les *qala'ah*, jadis magasins autant que châteaux forts, établis plus ou moins régulièrement d'étape en étape à travers la vaste solitude. A

déterminer. Une colonne engagée dans l'angle nord-est de l'un des grands arceaux n'a pas été mise là primitivement. M. de Domaszewski (*Die Prov. Arab.*, II, p. 18) attribue cette restauration aux Romains et veut que le pont, dans son état actuel, soit tout entier leur œuvre. Sur place, nous avions cru au contraire devoir assigner aux Arabes le dernier travail qui y a été fait.

(1) Il remonte probablement au Sultan Mustafa III (1757-1774) dont fait mention une inscription arabe en vers relevée à l'intérieur et déjà publiée par Sauvaire, dans de Luynes, *Voyage...*, II, p. 208.

l'époque des pèlerinages on y accumulait des provisions et l'on préparait longtemps à l'avance l'eau pour le ravitaillement des hommes et des chameaux. Généralement il y a, au milieu du qala'ah, un puits avec une noria tout à fait primitive, et, à côté, plusieurs bassins remplis soigneusement avant l'arrivée du Ḥaǧǧ. Là où la nappe d'eau souterraine faisait défaut, on a creusé d'immenses réservoirs dans lesquels, aux jours de pluies d'hiver, on dirige le cours d'un ouâdy. En maints endroits, comme à qala'at Zîzeh, à Qaṭrâneh, etc., ces réservoirs depuis longtemps en mauvais état viennent d'être réparés et l'on a installé à côté des prises d'eau pour la locomotive. C'est ainsi que les nouveaux ingénieurs mettent à profit autant que possible les travaux de leurs devanciers.

Le train de l'après-midi, parti de Damas la veille vers une heure, arrive le lendemain à Ma'ân sur les onze heures du matin. Il met donc près de 24 heures à franchir les 459 kilomètres qui séparent ces deux localités. Cela paraîtra énorme aux amateurs du 100 à l'heure, mais c'est un progrès immense pour le désert. Si on défalque les arrêts, toujours très longs, on obtient une vitesse moyenne de près de 30 kilomètres à l'heure, ce qui est encore raisonnable pour un chemin de fer à voie étroite.

II. — MA'AN ET SES ENVIRONS.

Ma'ân, 23 mars; 12-16 mai. — La station de Ma'ân est une des plus importantes du chemin de fer du Hedjaz. Le directeur de la construction, M. Meissner Pacha, y a fixé sa résidence; on y a créé des dépôts de matériel et de charbon et jusqu'à des ateliers pour réparer les machines. Cette importance s'accroîtra encore le jour où on aura pu réaliser le projet d'un embranchement sur 'Aqabah, qui mettra Damas en relation directe avec la mer Rouge et permettra de communiquer rapidement avec le Yémen, sans passer par le canal de Suez (1). Une douzaine de bâtiments en pierres de taille, couverts de tuiles rouges à l'estampille de Marseille, s'élèvent là dans la solitude la plus absolue, près de la petite source de *'Aïn Kalby*. Cet endroit, naguère fréquenté seulement par quelques nomades qui y fixaient pour un instant leur tente, ou bien par les *ġazou* qui venaient de nuit y abreuver leurs montures, est devenu le séjour d'un petit peuple d'employés, d'ouvriers et de militaires. Il y a même un hôtel pour la commodité de tout ce monde et celle des voyageurs qui vont à Pétra par le chemin de fer.

(1) Les expéditions de troupes dans le Yémen s'effectuent déjà par cette voie. Les soldats transportés par le chemin de fer jusqu'à Ma'ân gagnent à pied 'Aqabah en trois ou quatre

Ces nouvelles constructions ont peu modifié l'aspect de la petite ville de Ma'ân située à une grosse demi-heure à l'ouest de la gare et cachée derrière une double rangée de collines. Elle reste toujours dans le désert flanquée de ses jardins verdoyants, dont le contraste avec l'aridité des environs frappe singulièrement la vue. Ma'ân comprend deux localités distinctes placées à 1.500 mètres environ l'une de l'autre. Le village le plus septentrional, appelé jadis *el-Maġârah,* d'après la tradition, porte aujourd'hui le nom de *Ma'ân eš-Šâmiyeh* ou Ma'ân de Damas; l'autre, par opposition, est dit *Ma'ân el-Maṣriyeh* ou *Ma'ân Ḥedjâziyeh* (1). Le gouvernement, nous dit-on, tendrait à faire prévaloir cette dernière appellation, car en ce moment la mode est au Hedjaz.

Ma'ân el-Maṣriyeh a le privilège d'être le chef-lieu de l'administration. Il possède un sérail où siègent un qaïmaqam et un qâḍy, assistés de tous les officiers ordinaires et d'un petit corps de troupes; il y a même un bureau de télégraphe qui accepte les dépêches rédigées en langue française. C'est dans ce quartier que se trouvent les boutiques les plus nombreuses et les mieux fournies, et l'endroit semble appelé à grandir de jour en jour par suite du voisinage du chemin de fer. Déjà nous constatons un changement assez notable depuis notre passage en 1902. On a bâti de nouvelles maisons, multiplié les petits étalages et le prix de certaines denrées, surtout de la nourriture, a sensiblement augmenté. Tandis qu'autrefois il était absolument impossible de se procurer une monture pour aller à l'ouâdy Mousa, aujourd'hui rien n'est plus aisé; il n'est pas rare même de rencontrer à la gare des enfants avec des ânes, mal harnachés à la vérité, qui font le service entre la station et le village. C'est du reste une charmante promenade pour les employés désœuvrés.

Ma'ân el-Maṣriyeh compte quatre sources ; *'aïn Soueilem* (عين سويلم), *'aïn Ġâṣ* (عين جاص), *'aïn Qibliyeh* (عين قبليّة) et *'aïn Šemâliyeh* (عين شمالية). Elles fournissent une quantité d'eau suffisante pour qu'on ait pu créer à l'est et au nord de la localité de beaux jardins où poussent un grand nombre d'arbres fruitiers : pêchers, abricotiers, grenadiers, figuiers etc. (2). On y voit même quelques palmiers roussis par le froid, parfois assez vif, sur ce plateau d'une hauteur moyenne de 1.000 à 1.100 mètres. Pendant l'hiver et au printemps, quand l'arrosage des arbres est moins intense, on

jours de marche. Là on les embarque à bord d'un paquebot turc pour leur destination définitive.

(1) Le premier est aussi appelé Ma'ân eṣ-Ṣeġîr « le petit Ma'ân », et l'autre Ma'ân el-Qebîr « le grand Ma'ân », ou bien encore Ma'ân el-Qibliyeh « le Ma'ân du sud ».

(2) Les pêches, les abricots et surtout les grenades de Ma'ân sont renommés; les habitants enfouissent ces dernières dans le sable et en conservent durant toute l'année.

profite du surplus des eaux pour irriguer quelques champs d'orge sur les limites des jardins.

Ma'ân eš-Šâmiyeh est bâti sur un ressaut de terrain au bord d'un ouâdy bien accentué, dans le fond duquel les sources abondent. Ce village, qui n'est guère que le tiers du précédent, paraît se développer aussi dans de moindres proportions. Ses jardins sont cependant plus étendus et plus beaux. Ils s'étagent en terrasses le long de l'ouady Šâmiyeh sur une longueur de près d'un kilomètre, soigneusement fermés par des clôtures



Fig. 32. — Jardins fortifiés de Ma'ân eš-Šâmiyeh.

élevées et ininterrompues, percées seulement de petites baies carrées, de 0^{m},75 de côté, qui servent de portes. A l'époque encore récente où la sécurité de la région était très précaire, on avait élevé par endroits de véritables remparts avec des tours d'observation (fig. 32) pour surveiller les incursions des bédouins. La présence d'un gouvernement régulier a rendu à peu près inutile cette précaution, de même qu'elle a mis fin aux combats terribles que se livraient fréquemment les gens des deux villages (1).

C'est en vain qu'on cherche à travers les rues de Ma'ân quelques traces d'une haute antiquité. Le sérail est de construction toute récente et les pierres qui composent ses murs proviennent de ruines voisines. Un chapiteau byzantin, vu il y a quelques années dans la caserne, avait dû être apporté lui aussi en ces lieux. Le château du Ḥaǧǧ qui se trouve à l'entrée

(1) Voir pag. 459 ss. quelques détails sur les usages de Ma'ân.

de Ma'ân es-Šamiyeh et qui tombe en ruines doit remonter à peine à quelques siècles. Peut-être est-ce le vieillir que de le dater du règne de Soliman, ainsi que le veut la tradition locale. La plupart des maisons des deux villages sont en briques sèches et l'on ne voit nulle part ces amas de décombres qui témoignent de ruines et de reconstructions successives. On pourrait croire, cependant, qu'un site aussi privilégié a dû fixer de bonne heure l'attention des nomades. Ces belles sources à l'entrée du désert sur la grande route des caravanes de l'Arabie ne pouvaient être négligées et de bonne heure sans doute Ma'ân fut choisi comme un point de relâche. L'idée de l'identifier avec *Ma'an Muṣran* d'une inscription sabéenne aussi importante que discutée (1) sourirait beaucoup, mais on voudrait des preuves plus convaincantes à l'appui de cette hypothèse, si séduisante soit-elle. Les marchands nabatéens venant du côté de Ḥegrâ devaient nécessairement passer par Ma'ân avant d'atteindre Pétra; c'était la dernière station avant d'entrer dans la capitale. Néanmoins aucun souvenir ne nous a été conservé du passage de ces riches caravanes qui n'ont point laissé ici plus de traces que sur le sable du désert.

Lors de l'occupation romaine, Ma'ân se trouva sur la frontière extrême de la province d'Arabie, plusieurs heures à l'est de la grande voie de Trajan qui reliait Boṣra à la mer Rouge. Elle était même en dehors de la puissante ligne de fortifications marquées par les camps d'Odroḥ et de Leǧǧoun et d'autres installations secondaires destinées à protéger ladite voie et à tenir en respect les tribus arabes, toujours prêtes à faire incursion sur le territoire de l'Empire. Il semble cependant qu'il exista aux abords de Ma'ân, du moins à l'époque byzantine, une place forte dont nous parlerons tout à l'heure. C'était un poste avancé dans le désert, confié à la garde d'un cheikh arabe plus ou moins dévoué à la cause de Byzance. Quand, en l'an 629 de notre ère, les Musulmans se heurtèrent pour la première fois au monde romain, la petite troupe envoyée par Mahomet s'arrêta un instant à Ma'ân (2). Les historiens ne parlent à cette occasion d'aucun combat, ce qui pourrait faire croire que la localité était considérée comme en dehors du territoire romain; mais il faut en conclure simplement, croyons-nous, que les nouveaux venus s'y installèrent sans coup férir. On a l'explication de cette conquête paisible dans la conversion à l'islamisme d'un

(1) *Revue Biblique*, 1902, p. 256

(2) YAQUT, IV, p. 571 : معان .. هي مدينة في طرف بادية الشام تلقاء الحجاز من نواحي البلقا وكان النبي بعث جيشا الى موتة فيه زيد بن حارثة وجعفر بن ابي طالب وعبد الله بن رواحة فساروا حتى بلغوا معان فاقاموا بها.

certain Farwah ben 'Amru ben en-Nâferah, de la tribu des Ğodâm, gouverneur, pour le compte des Romains, de la forteresse de Ma'ân et de la terre de Syrie qui en dépendait (1). Le nouveau prosélyte fit cadeau au prophète en cette circonstance d'une mule blanche et vraisemblablement livra aux envahisseurs le territoire dont on lui avait confié la garde. On comprend ainsi que la petite troupe musulmane, libre de ses mouvements du côté de la frontière orientale, ait pu s'avancer fort loin sans être inquiétée et que le combat décisif ait eu lieu seulement à Môteh (مُوتَة) tout près de Kérak. Les historiens arabes sont muets, il est vrai, sur la date à assigner à cette conversion de Farwah, mais il est sûr qu'on ne peut pas lui trouver un cadre historique mieux approprié. Le malheureux cheikh, appréhendé plus tard par Héraclius, périt sur la croix en punition de son crime.

L'an 9 de l'hégire, les Musulmans reparurent et cette fois s'emparèrent définitivement du pays. Les auteurs arabes mentionnent dans la suite, à plusieurs reprises, la ville ou la forteresse de Ma'ân. Vu le manque absolu de ruines anciennes dans les deux villages actuels, il doit falloir chercher ailleurs l'emplacement de cette forteresse.

Selon toute probabilité, elle est identique au poste romain situé à une demi-heure de là, au nord-est, au ḫirbet el-Ḥammâm, dont il sera question un peu plus loin. Il n'y aurait pas eu de forteresse à Ma'an même avant la construction du château du derb el-Ḥağğ, qui peut remonter tout au plus au début du XVI[e] siècle. Telle est du moins l'idée suggérée par la vue des monuments (2).

Cimetière et ruines du ḫirbet el-Ḥammâm. — Deux kilomètres au nord

(1) Le fait est ainsi raconté dans Bekry, p. 549 : وكان فروة بن عمرو الجذامى عاملا للروم على معان الحصن المذكور وما يليه من ارض الشام فاسلم واهدى لرسول الله صلعم بغلة بيضاء. فلمّا بلغ الروم ذلك طلبوه حتّى ظفروا بد فحبسوه ثم قتلوه وصلبوه. Le récit d'*Ibn Isḥâq* dans Yaqut, III, p. 688, diffère peu du précédent; le caractère de Farwah commandant aux Arabes soumis à l'Empire y est mis un peu plus en relief : بعث فروة بن عمرو بن النافرة الجذامى ثم النفاثى الى رسول الله رسولا باسلامه واهدى له بغلة بيضاء وكان فروة عاملا للروم على من يليهم من العرب وكان منزله معان وما حولها من ارض الشام.

(2) Aux textes de Bekry et d'Ibn Isḥâq cités plus haut, nous joignons ici, en note, quelques autres renseignements relatifs à Ma'ân puisés dans les auteurs arabes que nous avons sous la main.

El-Bekry, p. 501 : معان وهى بين الحجاز والشام; p. 549 : ومعان ... حصن كبير من ارض فلسطين على خمسة ايّام من دمشق في طريق مكة.

de la gare de Ma'ân, de suite après avoir franchi — sur un beau pont de quatre arches — la vallée qui descend de Ma'ân el-Maṣriyeh, la voie ferrée coupe une butte sur laquelle est situé un cimetière depuis longtemps abandonné. Les tombes les plus nombreuses et les mieux conservées sont à l'ouest de la voie. Elles offrent une certaine analogie avec les tombes arabes modernes, mais l'œil même le moins exercé ne s'y tromperait pas et saurait les distinguer de ces dernières. Par contre, nous sommes frappés de leur ressemblance avec les sépultures des villes du Neǧeb, et en particulier avec celles de Ḫalaṣa et de Rouḥeibeh que nous avons explorées il y a quelques années.

Un grand nombre de ces tombes sont marquées, à la surface du sol, par des lignes de pierres plantées en terre formant un rectangle dont les dimensions varient, mais qui peut avoir en moyenne $2^{m},60 \times 1^{m},35$. Il en est de sensiblement plus grandes; ainsi une de celles qui ont été relevées mesurait $1^{m},75$ de large et $3^{m},75$ de long. A l'intérieur de ce rectangle on a accumulé parfois quelques cailloux avec un peu de terre, d'autres fois on y a posé à plat des pierres de dimensions moyennes, les unes à côté des autres, de manière à former comme une sorte de dallage. Toutes les tombes étaient-elles primitivement ainsi déterminées? On pourrait se poser la question, car le plus souvent, surtout à l'est de la ligne, on ne distingue plus que des rangées de pierres fichées en terre sur une certaine longueur et sans relation les unes avec les autres. Ceci ferait croire que dans certains cas on ne marquait pas autrement la sépulture; cependant les blocs ainsi disposés peuvent être les débris d'une enceinte primitive, disparue avec le temps.

L'intérieur du tombeau était des plus simples, comme on peut en juger par quelques exemples encore apparents sur les deux côtés de la tranchée. Le mort était déposé dans une fosse profonde d'un mètre et plus, puis recouvert de dalles un peu inclinées prenant dans la terre sur les deux parois, destinées à lui former un abri contre la terre accumulée au-dessus. Nous n'avons pu obtenir aucun renseignement précis sur les objets découverts par aventure lors du percement de cette petite colline. Les ouvriers et employés interrogés parlaient vaguement de poteries,

IBN ḤAWQAL, d'après Musil, *Arab. Petr., Edom*, I, p. 309, nt. 22 : ومعن مدينة صغيرة على شفير البادية ايضا سكانها بنو امية وفيهم لبني السبيل مرفق.

EL-ISṬAḪRI, d'après Musil, op. *laud.*, p. 310 : ومعن مدينة صغيرة سكّانها بنو اميّة ومواليهم وهى حصن من الشراة.

mais insistaient tous sur la puissance des ossements mis à jour! Ces tombes représentent sans doute le cimetière d'une ancienne localité voisine que nous allons visiter maintenant.

Deux cents mètres environ à l'ouest-ouest-nord des dernières sépultures (fig. 33), sur le penchant d'une colline, se trouvent les débris d'une construction dont il est actuellement impossible de déterminer la nature, tant

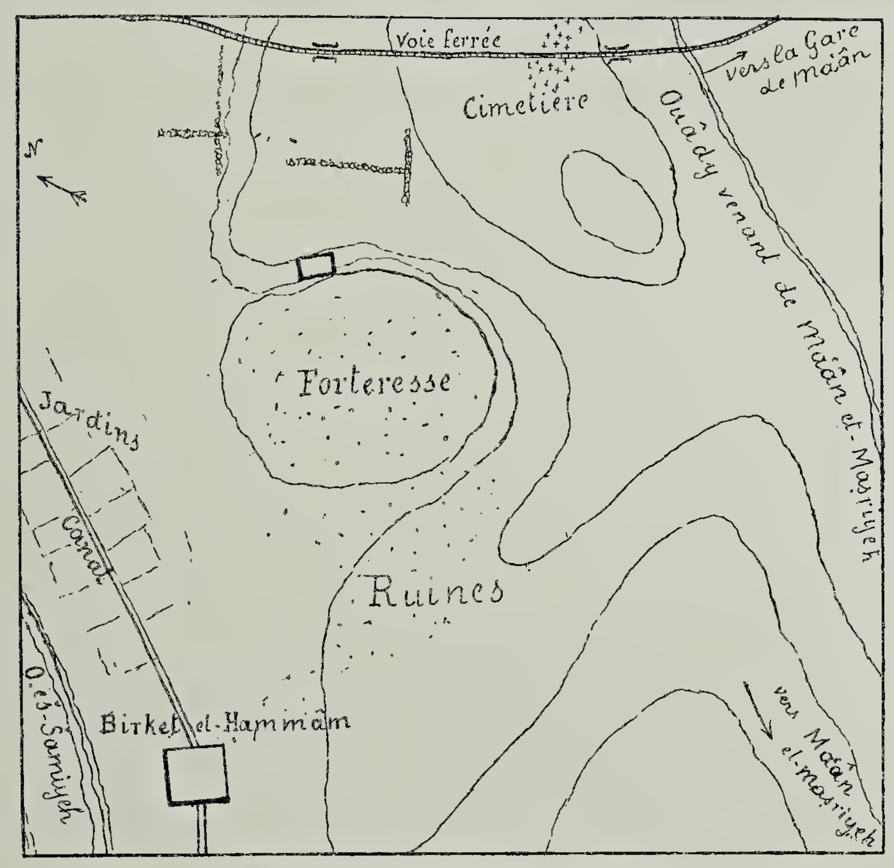


Fig. 33. — Le ḥ. el-Ḥammâm et ses environs.

elle a été bouleversée et pillée en ces derniers temps. Il semble qu'il y avait là une grande salle carrée d'une dizaine de mètres de côté, à laquelle faisaient suite au sud, sur une longueur de douze mètres, plusieurs petites chambres débordant à l'est sur le premier corps de bâtiment. Les murs extérieurs de celui-ci mesuraient $1^{m},35$ d'épaisseur et étaient recouverts, sur la face intérieure, d'un double crépissage dont le plus ancien offre quelques traces de peintures. L'appareil était régulier, quoique un peu négligé. Les assises, hautes en moyenne de $0^{m},30$, sont séparées par une épaisse couche de mortier, au-dessus de laquelle on a disposé, surtout dans les assises inférieures, un lit de toutes petites pierres, généralement des éclats de silex.

Dans les champs en contre-bas, et plus loin au nord-est, des murs en pierres sèches marquent sans doute les limites d'anciennes propriétés cultivées.

Gravissons, à l'ouest, la colline qui marque l'extrémité orientale du Ḫ. el-Ḥammâm (الحمام). Ce sommet est couvert de débris de pierres récemment cassées et présente l'aspect d'un chantier abandonné. Au milieu de ces fragments on trouve encore quelques rares menus morceaux de marbre et une belle pierre en bossage oubliée. Tout ce qui pouvait être utilisé par un maçon a été emporté et englouti dans la construction des ponts voisins, ou dans les bâtisses de la gare et de Ma'ân. En 1902, nous avions noté ici : un reste de construction en gros blocs posés les uns sur les autres sans mortier; un fragment de mur en pierres à bossage fort semblables à quelques-unes de celles qui ornent les angles du sérail de Ma'ân; enfin, et par-dessus tout, deux blocs énormes avec entailles sur le côté rappelant les montants de porte du camp de Leǧǧoun. Aujourd'hui tout cela a disparu, mais il y aura lieu d'en tenir compte et ce sera même un point de repère très précieux pour l'identification des ruines.

Ce petit sommet, large environ de 250 mètres, s'incline doucement au nord-ouest vers l'ouâdy eš-Šâmiyeh qui passe devant à quelques centaines de pas. Au sud et à l'est, la pente est beaucoup plus accentuée et dans cette dernière direction le regard plonge très loin dans le désert.

La localité s'étendait à l'ouest sur près d'un demi-kilomètre jusqu'à un réservoir immense, encore aujourd'hui bien conservé. Il n'a pas moins de 80 pas de long sur 75 de large et sa profondeur actuelle est de 3^{m},90. Les murs, de 3 mètres à 3^{m},50 d'épaisseur, sont formés de gros moellons noyés dans un mortier très résistant. Leur face intérieure présente des assises de 0^{m},30 en moyenne, séparées les unes des autres par une rangée de pierres plates, hautes seulement de 7 à 8 centimètres. Les pierres d'appareil sont taillées avec peu de soin et l'on n'a obtenu une paroi unie qu'en mettant du mortier à profusion. Sur cette paroi, d'après une méthode bien connue, on a appliqué à plat de petites pierres recouvertes ensuite d'une épaisse couche de *ḥamrâ* ou de ciment mélangé avec de la brique pilée, de petits cailloux et des silex concassés.

De ce grand réservoir se détache un canal large de 0^{m},60, destiné à distribuer l'eau au loin sur le plateau où l'on devait faire de la culture. On croit reconnaître le long du conduit des traces de nombreux petits enclos marquant sans doute l'emplacement des jardins. Un aqueduc venant du côté de Ma'ân eš-Šâmiyeh apportait au bassin les eaux des sources voisines; il se serait même prolongé, d'après les dires des Ma'ânites, jusqu'à la grande

source d'el-Basṭah (البسطة), trois heures plus à l'ouest. Nous n'avons pas pu contrôler l'exactitude de cette tradition populaire.

Quelle peut être la localité ancienne qui se cache sous les ruines du ḫ. el-Ḥammâm? L'existence d'une petite ville ainsi créée en plein désert, à une demi-heure de sources abondantes, a de quoi étonner un peu et l'on comprend bien mieux les villages actuels de Ma'ân, établis au bord de l'eau. Une préoccupation autre que celle de la commodité présida donc à cette installation. Elle est due, croyons-nous, au désir d'occuper un point stratégique d'où l'on pût facilement surveiller l'horizon, surtout du côté du désert oriental, le foyer ordinaire des incursions. A ce point de vue l'endroit est en effet bien choisi. Sans doute on aurait trouvé facilement, dans les environs, des sommets plus élevés et plus forts; mais le lieu d'observation n'aurait guère été meilleur et ici on avait en plus l'avantage inappréciable de pouvoir amener de l'eau et créer tout un système de canalisation et d'irrigation impossible ailleurs. Or les deux choses étaient à prendre en considération pour un poste auprès duquel devaient se grouper un certain nombre de maisons et comme une sorte de colonie agricole, autant du moins qu'on peut en juger d'après les ruines. Celles-ci sont, on ne peut en douter, de l'époque romaine, quoique aucun texte ne permette de préciser davantage. Jusqu'ici personne, à notre connaissance, n'a cherché à les identifier. Il semble cependant que, même avec les données incomplètes que nous possédons, l'on peut arriver à retrouver le nom du *castrum* bâti en ce lieu.

Un des derniers fragments découverts du rescrit impérial de Bersabée débute par les noms de *Adroa, Auara, Zadakatha, Ammatha,* etc. (1), dans lesquels M. Clermont-Ganneau a justement reconnu un groupe de localités du Šérâh (2). Adroa n'est autre que Odroḥ, trois heures au nord-ouest de Ma'ân. Auara, identique à la *Hauarra* de la Table de Peutinger, placée 20 milles au sud de *Zadagatta,* doit être cherchée aux environs d'el-Ḥomeimeh (الحميمة), si ce n'est pas Ḥomeimeh elle-même comme nous serions portés à le croire malgré les divergences de noms. Zadakatha n'est autre que la Zadagatta précédente, *Zodocathæ* de la *Notitia,* dont le site ne fait plus de doute pour personne; on la place à eṣ-Ṣadaqah (الصدقة), une quinzaine de kilomètres à l'ouest-ouest-sud de Ma'ân. Et Ammatha? Il convient de la chercher aussi dans la même région. M. Clermont-Ganneau a proposé de l'identifier avec Ḥomeimeh dont nous venons de parler. « Le toponyme arabe حميمة, dit-il, affecte la forme d'un diminutif de حمام *ḥammâm*

(1) *RB.*, 1906, p. 414 : ἀπ(ὸ) Αδροων... ἀπ(ὸ) Αυαρων... (ἀπὸ) Ζαδ(?δ)ακαθων... ἀπὸ Αμμαθων...
(2) *RB.*, 1906, p. 417 ss.

« bain, thermes », ou plutôt de حمّة *ḥamma,* même sens, vocable qui pourrait être ici comme il l'est ailleurs l'équivalent congénère d'un ancien toponyme araméen חמתא, *Ḥammeta, Ḥammata,* même sens, assez répandu en Syrie (1). » On le voit, l'argument philologique, le seul mis en avant, conserve toute sa valeur pour l'identification que nous suggérerions nous-mêmes de Ammatha avec le ḫ. el-Ḥammâm. La ressemblance, ou si l'on préfère, l'équivalence des deux noms est encore plus parfaite. On est toujours aussi dans le Šérâh et les ruines d'el-Ḥammâm, telles qu'on les voyait il y a quelques années, favorisent admirablement cette hypothèse.

Ammatha du rescrit de Bersabée répond très probablement, ainsi que le fait observer M. Clermont-Ganneau, à *Admatha* de la *Notitia,* où tenait garnison une *ala Antana* (*Antoniniana?*) *dromedariorum*. On s'explique facilement ce genre de cavalerie dans un poste situé tout à fait à l'entrée du désert comme était Ammatha si on admet son identification avec le ḫ. el-Ḥammâm. Seuls des soldats montés sur des ḏelouls pouvaient essayer de s'enfoncer vers l'est pour refouler un ennemi aussi prompt à se dérober qu'à reparaître.

Nous placerions encore au ḫ. el-Ḥammâm, et non point à Ma'ân même où les ruines font défaut, la forteresse de Ma'ân (معان) mentionnée par Bekry.

Ahamant des Croisés, un des quatre fiefs principaux de la terre d'*Oultre-Jourdain,* a été rappelé aussi maintes fois, soit à propos de Ma'ân, soit à propos du ḫ. el-Ḥammâm (2). Malheureusement on n'a relevé dans aucune des deux localités la moindre trace du passage des Francs, de sorte que malgré la similitude de noms l'identification reste toujours problématique. Il est tout à fait vraisemblable cependant qu'au moment où les Croisés étaient maîtres d'Aila et de l'île de Gray ils occupaient aussi l'oasis de Ma'ân, et de ce fait l'idée d'y chercher Ahamant paraît assez naturelle. Mais les documents relatifs à ce fief font défaut et on en est réduit à de simples conjectures.

Excursion aux environs de Ma'ân. — Pendant que l'un de nous deux restait sous la tente, occupé à recueillir de la bouche d'un des anciens de Ma'ân quelques renseignements ethnologiques, l'autre, escorté d'un cavalier du gouvernement, est allé faire une tournée dans les environs, escomptant la bonne fortune de quelque trouvaille. La chance ne nous a pas été

(1) *RB.*, 1906, p. 421 s.

(2) Rey, *Étude sur les Monuments de l'archit. milit. des Croisés en Syrie*, p. 275. — Vincent, *RB.*, 1898, p. 429 s. — Musil, *Arabia Petr.*, II, *Edom,* I, p. 274 et 310, nt. 23.

favorable; quelques brèves notes prises dans cette chevauchée auront néanmoins ici leur place.

Nous quittons Ma'ân à 8 heures 22 minutes, par le grand chemin de Šôbak. Le vaste plateau désert, fortement vallonné, qui s'étend à l'ouest de l'ouâdy eš-Šâmiyeh est appelé *ard Sat'a* (ارض سطعاء). A 8 heures 56 minutes, nous laissons à gauche, à 2 kilomètres, une montagne haute d'une cinquantaine de mètres, c'est le ǧebel *Semneh* (جبل سمنة). La petite vallée qui prend naissance derrière ce sommet et que nous traversons à 9 heures 12 minutes porte aussi le même nom. A 9 heures 25 minutes, *haǧar ou dems Raouad,* grosse pierre au milieu du chemin, qui, d'après la légende, a été partagée en deux par un coup d'œil! Dix minutes plus loin, la contrée est dite *Rûd el-Hemâr* (روض الحمار). La région est toujours inculte, sauf quelques rares petits coins; il y pousse cependant en abondance des plantes variées, que les chameaux des Ḥaweiṭât viendront brouter prochainement.

A 10 heures 30 minutes, un tas de pierres au bord du sentier marque l'endroit où l'on a trouvé tout récemment un ma'ânite assassiné par des bédouins. L'autorité locale avertie envoya aussitôt, à la recherche des malfaiteurs, une dizaine de cavaliers. Celui qui m'accompagne faisait partie de l'expédition. Ils errèrent dans tous les sens, la journée entière, sans rencontrer une âme vivante; le soir venu, on rentra à Ma'ân et l'affaire fut terminée. Mon guide dit beaucoup de mal de ces Arabes maraudeurs qui tuent un homme pour un manteau ou une paire de sandales.

A 10 heures 55 minutes, nous laissons à droite des restes d'enclos et d'autres traces d'anciennes cultures. A mesure qu'on avance vers l'ouest le sol devient de plus en plus apte à être labouré et bientôt nous arriverons aux terres ensemencées.

A 11 heures 10 minutes, nous visitons à quelques centaines de mètres du chemin, au nord, une enceinte carrée d'environ 30 mètres de côté, formée de grosses pierres mal appareillées, mais jointes cependant avec du mortier. Elle est située sur la rive droite de l'ouâdy *Abou'l-Ǧerzâm* (ابو الجرزام). Cinq minutes au sud de cette ruine, tout près de la route, se dresse sur un sommet le ḫirbet *el-Feqy* (الفقي). On y distingue les débris de quelques maisons avec un petit *castrum* à côté. Au pied de la colline coule une source abondante près de laquelle des gens de Ma'ân sont en train de faire paître leurs bêtes de somme. La nuit, ils se réfugient dans un trou à Odroḥ.

Du ḫ. el-Feqy nous nous dirigeons sur *Ǧerbâ'* (جرباء), que nous atteignons en une heure et quart. Cette localité, encore florissante à l'époque des Croisades, était merveilleusement située au sommet d'une haute colline, sur la

grande voie romaine de Trajan. Elle possédait dans le bas trois sources, dont deux au sud et une au nord. Les ruines qu'on y voit actuellement sont celles d'un village important, construit avec les débris d'édifices plus anciens et bien mieux soignés, ainsi qu'en témoignent les belles pierres de taille encastrées dans des murs de maisonnettes insignifiantes. Il ne reste plus rien du château qui dut exister ici aux temps byzantins et peut-être aussi au moyen âge; toutes les constructions anciennes ont été boulever-



Fig. 34. — Odroḥ. Restes de la porte méridionale du camp romain.

sées. Cinq minutes au sud des ruines, sur le plateau, un amas de décombres marque l'emplacement d'un sanctuaire musulman abandonné; quelques bédouins y sont ensevelis au milieu des pierres.

Nous redescendons au sud, dans la direction du camp d'Odroḥ distant de cinquante minutes. Le groupe de milliaires bien connu, situé à moitié chemin, avec l'autel votif portant un texte grec (1), sont toujours en place; les inscriptions achèvent de se détériorer.

A Odroḥ, si bien relevé par MM. Brünnow et de Domaszewski, rien de nouveau. Devant la porte méridionale (fig. 34) un carrier est en train de débiter quelques gros blocs pour le compte d'un effendi de Ma'ân. La

(1) Brünnow, *Mittheilungen DPVereins,* 1899, p. 41.

pluie nous surprend au milieu des ruines et nous empêche de prendre toutes les photographies de détail que nous aurions désirées (fig. 35). Il faut hâter la visite et battre la campagne à la recherche d'un campement pour passer la nuit. Nous finissons par en découvrir un au fond d'une vallée près de *ʿAïn ʿArǧa,* une heure et demie au nord-ouest d'Odroḥ. Il comprend seulement une quinzaine de tentes appartenant à de pauvres Arabes de l'ouâdy Mousa. Une tente spéciale y est cependant réservée pour



Fig. 35. — Odroḥ. Section de l'enceinte méridionale du camp romain.

les hôtes. Nous y rencontrons plusieurs bédouins de passage; un gros marchand en tournée, achetant des agneaux qu'il conduit ensuite en Égypte à travers le Neǧeb; enfin un employé de Maʿân, escorté de quatre bachibouzouks, venu pour lever les impôts. Tout ce monde fraternise autour d'un grand feu, buvant force tasses de café en attendant le souper.

Nos bédouins, très pauvres, s'excusent de ne pas pouvoir fournir, selon l'usage, des couvertures pour la nuit; à peine ont-ils à donner quelques coussins et deux ou trois misérables tapis qui servent de diwan en même temps que de lit. On ne les en remercie pas moins et chacun s'enveloppe comme il peut dans son manteau. Bientôt le silence — un silence relatif! — se fait et l'on dort tant bien que mal.

Les gens se lèvent de bonne heure, au campement, afin d'envoyer paître les troupeaux; tout le monde est debout avant 5 heures. Le cheikh pré-

pare le café, tandis que les soldats font bouillir une marmite de lait bien sucré. Après avoir partagé ce frugal déjeuner, on se sépare, non sans s'être adressé beaucoup de salutations et de compliments.

A 5 heures 20 minutes, nous quittons la belle source de 'ain Arğa près de laquelle se trouvent des ruines qui paraissent être celles d'un village. Une voie antique passait par là, allant du nord au sud. Nous la suivons dans cette dernière direction pendant huit minutes; puis, pour éviter



Fig. 36. — Puits de Basṭah.

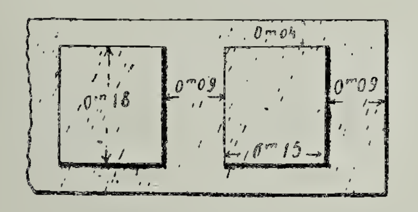
un coude, nous coupons tout droit une vallée à sa naissance. Au fond coule une source insignifiante, *'Aïn Meḥağğâ* (عين محجّا).

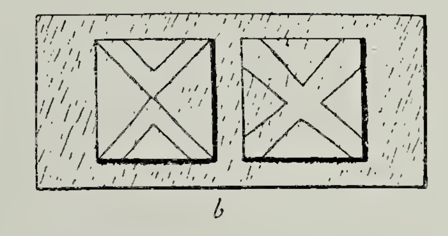
A 5 heures 45 minutes, nous rattrapons le grand chemin sur la hauteur. A ce point s'élevait autrefois un fortin destiné à protéger la route, dont l'aspect est de plus en plus celui d'une voie romaine. De petits tas de pierres amoncelées auprès marquent les endroits où naguère tombèrent plusieurs combattants dans une rencontre sanglante entre les tribus du Kérak et celles de l'ouâdy Mousa. Hier, à l'est de Ğerbâ', j'ai noté des monuments analogues rappelant encore une bataille du Kérak contre les Ḥaweiṭât. Avant l'installation du gouvernement à Kérak et à Ma'ân, ces luttes entre bédouins étaient incessantes (1) et l'on ne manquait jamais

(1) P. Jaussen, *Coutumes des Arabes*, p. 433 ss.

d'indiquer le lieu du combat par un ou plusieurs amas de petites pierres, surtout s'il y avait eu des morts (1).

La voie continue vers le sud, à l'extrémité du plateau, dominant les premières dépressions de l'ouâdy Mousa. Le néby Hâroun se dresse au sud-ouest et, en avant, le regard plonge dans quelques-unes des gorges qui avoisinent Pétra. A 6 heures 20 minutes, nous coupons le chemin direct de Maʿân à Pétra. Un quart d'heure plus loin, la route bifurque; tandis qu'un sentier, peu battu de nos jours, mais jadis très important, se poursuit dans la direction de la mer Rouge, la voie principale tournant au sud-est, gagne, par un fond de vallée, le site de Basṭah. Nous l'atteignons en vingt-sept minutes de marche ordinaire. On voit, en arrivant, une sorte de puits (fig. 36) de 2 à 3 mètres de profondeur sur 5 à 6 mètres de dia-





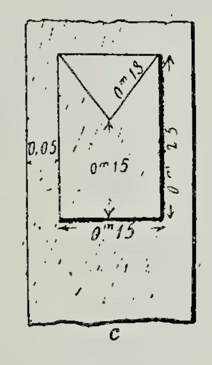


Fig. 37. — Basṭah. Pierres d'appareil.

mètre, en partie comblé, mais renfermant encore de l'eau. Au fond, on avait ménagé du côté de l'est une large ouverture d'où partait un canal soit pour arroser des cultures dans la vallée, soit que réellement il se poursuivît jusqu'à Maʿân, ainsi qu'il a été dit plus haut. Cinquante mètres en aval de ce puits, jaillit une source abondante formant un petit ruisseau.

Les ruines de Basṭah sont situées de chaque côté de la vallée sur deux sommets. Le ḫirbet principal est celui de la rive gauche. Il est impossible, actuellement, d'y reconnaître le plan d'aucun édifice primitif; ce qu'on voit est un village abandonné, reconstruit sans doute après l'invasion arabe avec des matériaux ayant appartenu à des monuments romains, ou peut-être même à des monuments plus anciens. Un certain nombre de blocs d'un grès rouge, provenant selon toute vraisemblance de l'ouâdy Mousa, attirent l'attention, à cause de leur taille originale. Ce sont des pierres d'appareil bien travaillées, mesurant en moyenne $0^{m},25$ à $0^{m},30$ de hauteur, présentant sur leur face extérieure un refend d'un caractère particulier. On en a deux ou trois échantillons sous les yeux (fig. 37). Tantôt la partie en

(1) La coutume générale chez les Arabes est d'élever un tas de pierres à l'endroit où quelqu'un a été tué.

relief a été simplement divisée en petits carrés à la surface bien layée (*a*), tantôt on s'est amusé à tracer à la pointe, dans ces carrés, différentes sortes de dessins (*b* et *c*). Une de ces figures (*c*), si on place la pierre verticalement, rappelle la forme de nombreux bétyles nabatéens. Le cimetière de la localité était situé à l'est du village, au bord de la vallée.

Sur la seconde colline, au sud, de l'autre côté du ruisseau, les ruines sont moins denses, mais peut-être y en a-t-il de plus anciennes et faudrait-il chercher ici la première installation. On y voit un reste de tour, des arasements de murs, et d'innombrables fragments de poterie. Au milieu de tout cela se trouvent des constructions plus modernes renversées, quelques tombes arabes et de nombreuses enceintes rondes de 15 à 20 mètres de diamètre, ressemblant fort à des aires. Elles sont généralement pavées là où le roc ne sert pas lui-même de dallage.

Partis de Basṭah à 11 heures 35 minutes, nous suivons pendant un quart d'heure la route directe de Ma'ân, puis nous obliquons au sud-sud-est à travers champs. Au bout de dix minutes, nous sommes dans une petite vallée, sur les bords de laquelle on aperçoit une ruine à un kilomètre à notre droite. Nous allons la visiter. En ce moment, quelques Arabes Ḥaweiṭât y sont campés auprès d'une source très abondante appelée *'Aïn Eil* (ايل); le ḫirbet porte aussi le même nom. Ces ruines ressemblent beaucoup à celles de Ğerbâ' et de Basṭah; elles sont peut-être moins bouleversées. Impossible cependant d'y retrouver le plan d'un grand édifice quelconque; je remarque seulement les angles appareillés en bossage d'une petite construction qui ne paraît pas avoir été retouchée.

A 1 heure 10 minutes, nous partons pour *Weideh* dans la direction est-est-sud (105°). Le plateau est accidenté, les cultures deviennent plus rares et bientôt on n'en trouvera plus que dans quelques bas-fonds.

A 2 heures 15 minutes, nous coupons un grand chemin du désert à Ma'ân et à 2 heures 32 minutes, nous arrivons à *'Aïn Weideh*. L'eau sourd en grande abondance au milieu des joncs au fond d'une vallée qui jadis devait être en grande partie cultivée. Auprès de la source, sur la rive droite de l'ouâdy, quelques assises de grosses pierres passablement appareillées marquent sans doute l'emplacement d'une vieille tour. Au-dessus de la colline voisine, on distingue aussi des ruines plus importantes, au milieu desquelles un cheikh arabe, abou Rabî'âh (ابو ربيعة), vient de bâtir une maison qu'on aperçoit de très loin.

Toute cette région au sud-ouest de Ma'ân est moins désolée qu'on le croit généralement. C'est le désert, mais un désert où les sources sont relativement nombreuses et abondantes, un désert autrefois habité et cultivé

sur beaucoup de points et qui ne demanderait encore aujourd'hui qu'à refleurir. Guillaume de Tyr (1) commettait une grave erreur quand il croyait que l'armée de Saladin venant d'Aïla, n'avait pu se fournir d'eau avant d'arriver à Ǧerbâʾ. Les aiguades sont multiples entre cette localité et la plaine de Ḥismé qui fait suite au Šérâh en descendant vers la mer Rouge.

Nous rentrons maintenant directement à Maʿân en suivant tout d'abord l'ouâdy Weideh, qui s'élargit bientôt et forme une petite plaine. Au bout d'une demi-heure de marche, nous laissons à droite, dans la vallée à 400 mètres, une sorte de fortin ruiné. Cinq minutes plus loin, quelques champs jadis entourés de murs et ensemencés nous sont désignés sous le nom de *Boustân el-Ǧârieh* (بستان الجارية). Un kilomètre plus bas, la vallée se resserre ; nous montons sur la rive droite et rejoignons, après vingt minutes de marche, le chemin de ʿAqabah à Maʿân, 1.500 mètres environ en deçà de l'ouâdy Semneh. Du fond de cette vallée, nous atteignons en une heure vingt minutes Maʿân el-Maṣriyeh.

III. — DE MAʿAN A MUṢTABǦAH.

Sur le chemin de Tebouk, 23-24 mars. — Vers 1 heure de l'après-midi un train de matériel part pour Tebouk ; nous nous installons sur un wagon déjà chargé de rails, trop heureux de pouvoir profiter d'un mode de locomotion aussi commode et aussi rapide.

La voie s'engage à travers un immense plateau inculte, au terrain sablonneux, où poussent à peine quelques rares touffes d'herbes. Le sol, de couleur fauve, est recouvert par endroits de petites plaques de galets noirs qu'on dirait carbonisés par le soleil. La plaine s'étend très loin vers le nord-est, à peine fermée à l'horizon par quelques collines insignifiantes. A notre droite au contraire, une ligne de montagnes d'abord peu accentuées l'arrête à 10 ou 15 kilomètres.

Le paysage est plutôt monotone, mais cette monotonie a son charme et l'on pourrait même dire ses surprises. Sous l'action d'une lumière intense le moindre pli de terrain s'accuse et prend l'aspect d'un vallon. Dans ces faibles combes, où l'eau se ramasse lors des fortes pluies d'hiver, il pousse un peu de végétation avec quelques seyals rabougris, et rien que cela, vu de loin, inondé par les rayons du soleil, apparaît en mirage comme une fertile vallée ou une épaisse forêt se développant au bord d'un lac

(1) *Histoire des Croisades*, liv. XXII, ch. XV.

enchanteur. Du haut de notre plate-forme nous sommes admirablement placés pour jouir de tous ces détails et nous former l'œil à un jeu de lumière si trompeur qu'on a toujours de la peine à ne pas s'y laisser prendre. Sans doute l'illusion serait encore plus complète et le mirage plus persistant, si, comme les pèlerins et explorateurs d'autrefois, nous traversions la plaine à chameau. Mais « honneur et victoire au Sultan! » disons-nous à notre tour, pour répéter une exclamation qui sort de toutes les bouches sur le derb el-Ḥaǧǧ, nous profitons des avantages d'une locomotive encore plus rapide — malgré sa lenteur! — que le petit trot du dromadaire.

La première station à partir de Ma'ân en allant vers le sud est *Ġadîr el-Ḥaǧǧ* (غدير الحج), à 16 kilomètres de cette dernière localité. Le nom pourrait être traduit « Étang des Pèlerins — ou — du Pèlerinage ». Là, aux temps jadis, au fond d'une vallée fermée par une faible digue, les eaux de pluie s'accumulaient pendant l'hiver et le Ḥaǧǧ en passant pouvait étancher sa soif. Parfois aussi le ġadîr trompait (1) les espérances et n'offrait aux voyageurs qu'un fond desséché. A côté, sur la hauteur, un fortin gardait les approches du réservoir et pourvoyait à la sécurité des pèlerins. Aujourd'hui une dizaine de soldats chargés de la surveillance et de l'entretien de la voie ferrée habitent une maison nouvellement bâtie. Ils viennent puiser au wagon-réservoir leur provision d'eau et touchent en même temps leur ration de pain avec un peu de riz et quelques oignons verts. Demain ou après-demain, s'il plaît à Dieu, un autre train leur apportera de nouveaux vivres. Et c'est ainsi qu'à chaque gare on s'arrête, uniquement pour ravitailler les pauvres gens perdus dans ce désert.

Nous sommes descendus insensiblement, à partir de Ma'ân, quoique la pente naturelle des eaux soit vers le nord-est, du côté d'*el-Ǧifer* (الجفر). Il y a là, en effet, à une trentaine de kilomètres à notre gauche, une énorme dépression dans le genre des grands lacs à l'est de Damas, vers laquelle viennent aboutir des quatre points cardinaux tous les ouâdys de la région. Depuis les sommets qui dominent l'ouâdy Mousa à l'ouest de Basṭah et d'Odroḥ, jusqu'à plus de 60 kilomètres à l'est de Ma'ân; depuis les sources de l'ouâdy el-Ḥésa au nord, jusqu'aux abords de la plaine de Ḥismé au sud et jusqu'au Baṭen el-Ġôl, toutes les vallées s'inclinent du côté d'el-Ǧifer et y drainent les quelques filets d'eau qui se forment dans leur lit aux jours des torrentielles pluies d'hiver.

Dans les environs de Ġadîr el-Ḥaǧǧ l'aspect du pays diffère peu de celui

(1) Le mot *ġadir* signifie « un trou où s'accumule l'eau de pluie » et en même temps « trompeur ».

que nous avons parcouru jusqu'ici; c'est toujours la même aridité et la même monotonie.

Après une nouvelle marche de 12 kilomètres, la machine stoppe à *bîr eš-Šadiyeh* (بئر الشدية). Y aurait-il un puits sur cette hauteur, dans un terrain qui paraît sec comme de l'amadou? On pourrait le conjecturer d'après le nom de la station, qui est aussi celui d'un ouâdy voisin. Nous ne trouvons personne pour nous renseigner là-dessus, mais à voir l'empressement que les soldats du poste mettent à remplir leurs caisses à pétrole (1), on devine facilement que l'eau n'abonde pas dans ces parages.

La plaine se relève d'une manière très sensible et devient plus accidentée. A proprement parler, elle prend fin aux environs de la station d'*el-'Aqabah* (العقبة), à 55 kilomètres de Ma'ân, bien que le plateau se prolonge encore un peu au delà. Qala'at el-'Aqabah — qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme placée sur la mer Rouge, à la pointe du golfe de même nom — jouissait d'une certaine célébrité à cause de sa position. Quoi qu'il en fût des divisions administratives, qui ont beaucoup varié, au point de vue de la configuration physique du sol c'était là le dernier poste sur la terre d'*eš-Šâm*. Là, les pèlerins syriens campaient une dernière fois chez eux et se préparaient à affronter un désert plus long et plus terrible encore que celui qu'ils venaient de traverser. L'entrée en était d'ailleurs peu rassurante. Après avoir circulé quelque temps au milieu des collines, le regard borné de tous côtés, ils tombaient dans le *Baṭen el-Ġôl* « le ventre de la fée ». C'est ainsi qu'on avait désigné le col féerique, à la vérité, par où on descendait à un étage inférieur marquant le commencement du Hedjaz. Ce passage, difficile en soi, l'était surtout pour des chameaux, car ces bêtes, infatigables en plaine, sont d'une insigne maladresse quand il s'agit de descendre ou de monter et s'épuisent très rapidement. Mais, de plus, l'imagination très vive des Orientaux ajoutait à ces difficultés de la nature des craintes d'un tout autre genre. Un endroit extraordinaire comme celui-là devait être peuplé de *ğinns* (esprits). Aussi on ne s'y engageait qu'avec une certaine appréhension, après avoir invoqué la miséricorde d'Allah et tiré de nombreux coups de fusil pour conjurer toute action néfaste des mauvais esprits (2). Du reste, aux temps anciens, nous disent les Arabes, le Ḥağğ ne passait point dans ce coupe-gorge, mais prenait une route plus au sud, connue sous le nom de *derb er-reṣîf* (3).

(1) Les caisses en fer-blanc dans lesquelles on expédie le pétrole en ces contrées sont universellement employées comme seaux, sans parler des autres usages multiples auxquels on les destine.

(2) Voir dans Burckhardt, *Travels*..., p. 650.

(3) Ce mot désigne une voie pavée; c'est ainsi qu'on appelle, au delà du Jourdain, les anciennes

On a établi une gare au sommet du Baṭen el-Ġôl afin de permettre à la locomotive de respirer (!) après l'ascension. Les ingénieurs ont eu beaucoup à faire pour créer une voie ferrée à travers ce précipice. Ils y sont arrivés à force de circuits et de tranchées, mais la pente n'en reste pas moins considérable et nous descendons avec une rapidité vertigineuse, qui inspire une crainte aussi légitime que l'ancienne descente à chameau; on n'en est déjà plus au premier déraillement. Heureusement les mécaniciens se forment peu à peu et le voyageur se laisse absorber par la beauté du paysage. On circule au milieu de roches de grès (1) bariolé de toutes couleurs, mais où domine le jaune avec un noir tirant sur le gris de fer. Le spectacle est ravissant et le caractère sauvage du lieu ajoute encore à son charme.

Enfin nous arrivons sans encombre à la station de l'*Ouâdy Retem* (وادى رتم), située dans une vallée qui prend naissance au pied de la montée. Les *retems* n'abondent guère dans le voisinage, malgré le nom donné à l'ouâdy. Ils seront devenus sans doute la proie des flammes pendant que les ouvriers étaient campés en cet endroit. Le personnel est toujours en grande partie militaire, car quels employés voudraient rester de plein gré dans une pareille solitude? Les soldats de ce poste et des autres, voisins du Baṭen el-Ġôl, occupent leurs loisirs à broyer des morceaux de grès de différentes couleurs et à emmagasiner dans des bouteilles ces sables variés, qu'ils mélangent avec mille bizarreries de dessin à l'aide d'un bout de fil de fer. Ces curiosités sont ensuite vendues aux ingénieurs et aux officiers de passage, ou bien expédiées à Damas, où les amateurs sont plus nombreux.

L'ouâdy Retem, d'abord assez étroit, se développe peu à peu et devient une petite plaine sablonneuse. A notre gauche, fuyant vers le nord-est, se dresse comme un énorme mur blanc la ligne de hautes collines presque à pic qui terminent brusquement de ce côté le grand plateau d'où nous venons de descendre. Le paysage rappelle beaucoup certains points du ǵebel Tîh, sur la route du Sinaï à Naḫel. A l'ouest, des montagnes aux sommets détachés, dont quelques-uns ne manquent ni d'élégance ni de majesté, nous séparent de la région de Ḥismé, qui fait suite au Šérâh en allant vers le sud. Nous devons longer le derb el-Ḥaǵǵ. On le devine rien

voies romaines. Notre interlocuteur ferait-il allusion à la grande voie romaine de Trajan que suivait jadis le Ḥaǵǵ de Syrie jusqu'à ʿAqabah sur la mer Rouge, où il rejoignait les pèlerins venus d'Égypte ou bien veut-il dire simplement, ce qui est vrai, que le derb el-Ḥaǵǵ est au sud de la voie?

(1) A partir de Baṭen el-Ġôl jusqu'à Médâin-Ṣâleḥ et au delà on ne trouve plus de calcaire. Ce sont partout des grès mélanges parfois au basalte là où existaient autrefois des volcans comme dans le Ḥarrah.

qu'à voir les nombreuses carcasses de chameaux semés en route par la dernière caravane passée tout récemment.

Il fait déjà nuit quand nous approchons de la halte suivante, *Tell Šaḥam* (تل شحم), mais au retour nous aurons l'avantage de voir en pleine lumière la contrée qui nous sépare encore de Tebouk. Nous sommes à



Fig. 38. — DÂT EL-ḤÂǦǦ. Vue générale prise de la gare.

850 mètres d'altitude; aussi, une fois le soleil disparu, on est saisi par le froid.

Ramleh (رملة), la petite station qui vient après celle de tell Šaḥam, porte bien son nom (1). Du sable, il y en a partout. Le vent en soulève des nuages et l'accumule contre les remblais de la voie, au pied des petites collines et des tertres qui émergent dans la plaine.

De la gare d'*el-Medawwarah* (المدوّرة), on n'aperçoit ni le réservoir ni le château. « Dans les environs du qala'ah, nous raconte un soldat maugrebin qui a stationné là quelque temps comme surveillant de la ligne du télégraphe, il y a un sommet d'un accès très difficile, où se trouvent des choses anciennes. Les Arabes disent qu'il y a même des trésors cachés. Une fois, au péril de ma vie, j'ai réussi à grimper sur cette mon-

(1) En arabe رملة signifie un sol couvert de sable.

tagne, comptant faire fortune tout d'un coup; mais je n'ai point trouvé de trésors. Ces histoires que vous rapportent les bédouins sont des mensonges! » conclut-il d'un air indigné.

Le Ḥağğ parcourt en une journée la distance qui sépare 'Aqabah eš-Šâmiyeh de Medawwarah. Il n'y a pas toujours de l'eau dans le birkeh; aussi après quelques heures de repos, hâte-t-on sa marche vers le sud. Il faut traverser encore un passage redouté à cause des sables accumulés et à



Fig. 39. — Ḏât el-Ḥağğ. Le château vu du sud-ouest.

cause de plusieurs descentes rocailleuses, car le terrain se fait très inégal dans la région appelée *Ḥârât 'Ammâr* (حارات عمّار). Cependant l'espoir de rencontrer bientôt une source avec un peu de verdure soutient le voyageur et l'on arrive promptement à la station de *Ḏât el-Ḥağğ* (ذات الحجّ).

Ḏât el-Ḥağğ, à 608 kilomètres de Damas, à 149 kilomètres de Ma'ân et à 84 kilomètres de Tebouk, est une petite oasis abandonnée aux abords d'une plaine stérile (fig. 38). De tous côtés on voit surgir des fourrés de palmiers nains qui ne demanderaient qu'à être cultivés pour pousser. L'eau, par endroits, est presque à fleur de terre. Un « château » occupe naturellement le centre de ce lieu enchanteur (fig. 39). Pendant que la machine renouvelle sa provision d'eau, nous allons y jeter un coup d'œil. Il n'a rien de remarquable. Construit en petit appareil sur le type traditionnel des

qalaʿah du derb el-Ḥaǧǧ, c'est un des moins grands et un de ceux dont la construction est le moins soignée. On l'a restauré tout récemment. Sur la porte d'entrée, basse et bien fortifiée, se lit une inscription arabe en petits caractères fleuris que le temps ne nous permet pas de copier (1). A l'intérieur, il y a un puits irrégulièrement creusé dans le roc avec une source très claire; l'eau n'est guère qu'à un mètre de profondeur; auprès poussent deux ou trois palmiers avec quelques grenadiers (fig. 40). En dehors, au pied du mur septentrional, se trouve un grand réservoir entouré d'un superbe bouquet de palmiers et, tout à côté, un jardin avec des arbres fruitiers.



Fig. 40. — Ḏât el-Ḥaǧǧ. Intérieur du château.

C'est pendant sa halte à Ḏât el-Ḥaǧǧ que le grand pèlerinage syrien fut attaqué et dévalisé, en une certaine année du XVIIIe siècle, par la puissante tribu des Beni Ṣaḫer : fait unique dans les fastes du Ḥaǧǧ, depuis les fameuses incursions de Renaud de Châtillon qui, de son nid d'aigle de Kérak, fondait à l'improviste sur les pèlerins musulmans entre Qaṭrâneh et Maʿân.

Pendant une douzaine de kilomètres on s'avance sur un terrain ondulé, la vue barrée à l'est par des collines peu élevées. Derrière, mais assez loin, se trouve la région d'*eṭ-Ṭebeiq* (الطبيق), un lieu de campement et de pâturage bien connu des Arabes. A l'automne, des clans de Ṣeḫour et de Ḥaweiṭât viennent y planter leurs tentes; ils y passent une grande partie de l'hiver avec les Šarârât.

Bientôt le sol devient plus uni, c'est la grande plaine de Tebouk qui commence. D'abord resserrée comme une vallée, elle atteint 9 à 10 kilo-

(1) Cette inscription, de 961 de l'hégire, ainsi que celle qui rappelle la restauration du qalaʿah en 1849, a été relevée par M. le Dr B. Moritz, *Mélanges de la Fac. Or. de Beyrouth*, III, fasc. I, p. 433.

mètres de large aux abords de *Bîr Hermâs* et se developpe ensuite rapidement. La gare de Bîr Hermâs possède un puits surmonté d'un moulin à vent américain. Le vent régulier qui souffle en Arabie rend très pratique ce mode de pompe, de beaucoup le plus économique au désert; aussi les ingénieurs l'appliquent-ils partout où ils ont réussi à creuser un puits. On pourrait partir d'ici pour visiter les ruines de *Qerayyeh* (قريّة), situées à 14 kilomètres environ du côté de l'ouest. Il y a, nous dit-on, les restes d'un château avec une inscription (1). Le malheur a voulu que, malgré tous nos efforts, nous manquions encore cette excursion relativement facile. Ce sont toujours les guides et les montures qui nous ont fait défaut.

Maintenant le pays que nous traversons est tout plat et changera peu d'aspect durant les quelques heures du parcours. A notre droite, c'est-à-dire vers l'ouest, court, à peu près du nord au sud, une ligne de montagnes distantes de 15 à 20 kilomètres. Un ouâdy à peine accusé, reconnaissable aux touffes d'herbes et à quelques misérables seyals, draine les eaux de cette rive et les conduit finalement dans la direction de l'est. De ce dernier côté la plaine est beaucoup plus large et doit atteindre jusqu'à 50 et même 60 kilomètres. Quelques légères ondulations s'y prêtent admirablement au mirage et plus d'une fois nous avons cru à des lacs réels. A certaines époques cependant, après les grandes pluies, les années où il en survient, il se forme dans la région un lac immense, plus important encore que celui de Ǧifer au nord-est de Maʿân. C'est ici que viennent se déverser un nombre considérable d'ouâdys, quelques-uns d'importance énorme. Là aboutissent et se perdent l'ouâdy *Dareʿa* descendant du ǧebel Ḥismé, l'ouâdy *Aṯil* dont il sera question plus tard, toutes les grandes vallées du sud à partir de Dâr el-Ḥamrâ', sans parler de celles de l'est qui nous sont inconnues. Les Arabes donnent à ce bassin naturel le nom d'*el-Qâʿ* (القاع) (2), ou bien encore de *Ḫabrâ el-Muḥtâṭah* (خبرا المحتاطة). L'eau accumulée parfois en très grande quantité ne tarde pas à être absorbée par le sable ou par les rayons du soleil. L'aridité reparaît partout pour de longs mois; on n'y voit plus que les étangs imaginaires formés par les vibrations de l'air sous l'ardeur d'une température excessive.

(1) Nous avons vu, à notre retour à Jérusalem, que M. Moritz avait pu visiter Qerayieh en 1906. On lira la description de cette ruine dans l'article indiqué à la note précédente. L'inscription dont on nous parlait avec tant d'emphase consiste en quelques mauvais graffites nabatéens et tamoudéens.

(2) قاع est un nom générique employé fréquemment pour désigner un terrain plat formant une sorte de bas-fond. — Dans YAQUT, II, p. 398, خبرا est donné comme étant l'équivalent de قاع ; il signifie également l'eau resserrée comme dans un *ġadîr*, ou même l'arbre qui pousserait grâce à cette eau.

Deux arrêts encore, à *Ḥazam* (حزم) et à *Maḥṭab* (محطب), deux bicoques perdues dans le désert, et l'on est à Tebouk (تبوك). Lors de notre premier passage, nous sommes arrivés à 1 heure 40 de la nuit après avoir quitté Ma'ân à 1 heure de l'après-midi. Nous n'y sommes restés que quelques heures sans descendre même de wagon, car nous avions hâte d'aller de l'avant. Au retour, nous avons pu passer dans cette oasis trois jours entiers, installés chez le chef de la section, M. Magagna, qui a bien voulu mettre



Fig. 41. — Tebouk. Côté méridional et angle sud-est du château.

à notre disposition tout ce qu'il y avait sous son toit improvisé. Durant notre séjour, nous avons trouvé sans cesse auprès de cet ingénieur distingué l'hospitalité la plus franche et la compagnie la plus agréable. Nous ne saurions assez le remercier de ses bons offices. M. l'entrepreneur Pietro, qui nous a offert un asile le soir de notre arrivée, et tous ses employés, ont droit aussi à notre reconnaissance pour leur accueil sympathique.

Tebouk, 24 mars; 8-11 mai. — Le village de Tebouk (pl. I et fig. 42) (1), perdu au milieu de la verdure, est bâti sur un léger renflement du sol dans la plaine sablonneuse mentionnée plus haut. Il comprend à peine

(1) Fig. 42 d'après un plan dressé par M. l'ingénieur Magagna fils, et qu'on nous a aimablement autorisés à photographier et à utiliser.

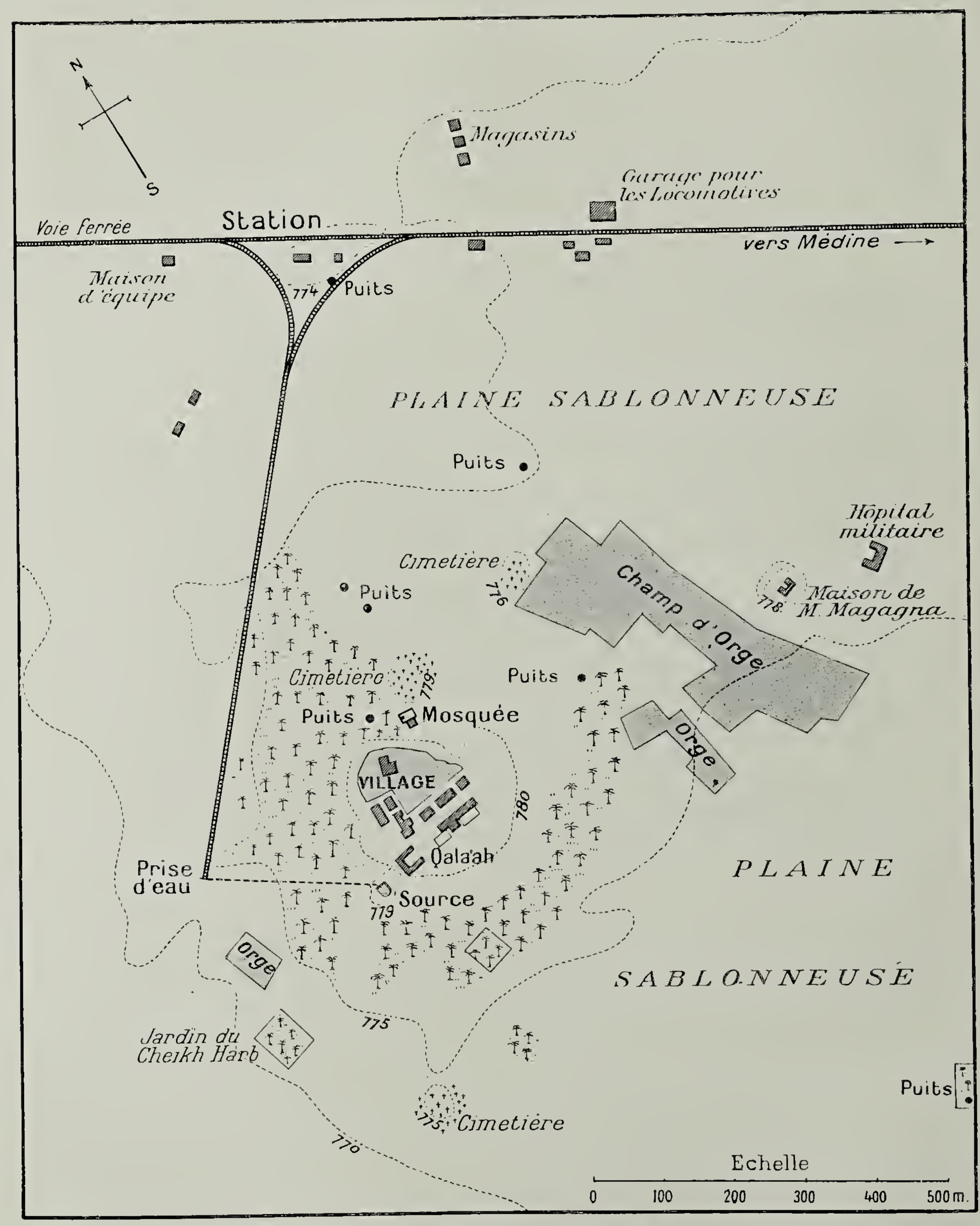


Fig. 42. — Plan de Tebouk. D'après un relevé exécuté par M. l'ingénieur Magagna, fils, et aimablement mis à notre disposition.

N.B. — L'échelle des distances que nous avons ajoutée n'est qu'approximative.



Tebouk. Vue générale, prise du nord-est.

E. Leroux, éd. — H. Demoulin, sc.

une quarantaine de maisons, aux murs de briques séchées au soleil et à la toiture de branchages recouverts de boue. Au nord-est s'élève une mosquée toute neuve, encore inachevée, construite en belles pierres de taille, sur l'emplacement d'un sanctuaire musulman marquant le lieu où, d'après la tradition, le prophète aurait prié. Ce monument est dû tout entier à la générosité du pacha du Ḥaǧǧ (1), 'Abd er-Raḥmân pacha, qui a voulu s'attirer par cet acte de piété la miséricorde d'Allah et les bonnes



Fig. 43. — Tebouk. La façade du château.

grâces de ses coreligionnaires. A l'autre extrémité du village, au sud-ouest, se trouve le château et, tout à côté, la belle source qui crée la fortune de ces lieux.

Le château de Tebouk est un des qala'ah les plus importants du derb el-Ḥaǧǧ; il doit être aussi un des plus anciens. Il est carré et mesure à l'extérieur 27 mètres de côté. Son enceinte a subi durant le cours des siècles de nombreuses restaurations. Le mur méridional paraît tout entier postérieur, ainsi qu'une grande partie de celui de l'est (fig. 41). Le côté ouest et la façade plus encore offrent au contraire des restes assez considérables de la construction primitive parmi les retouches successives. Un simple coup d'œil sur la fig. 43 suffit pour faire constater ces différences

(1) La direction du pèlerinage est confiée à un personnage important, qui porte le nom de pacha du Ḥaǧǧ. C'est lui qui est chargé de distribuer, le long de la route, les cadeaux traditionnels qu'on fait aux cheikhs des tribus sur le territoire desquelles on passe.

d'époque et d'appareil. La base du mur et le mur lui-même jusqu'à une certaine hauteur sont formés de pierres en bossage, bien soignées, surtout dans l'angle nord-ouest où elles ont une hauteur moyenne de 0m,48 sur 0m,65 de long. Cet angle rappelle maintes constructions médiévales de Jérusalem ou de la Palestine. Tels pans de murs du château d'Hébron à côté du ḥaram, par exemple, ou bien de la forteresse de Subeibeh près de Bânias, pourraient leur être comparés.

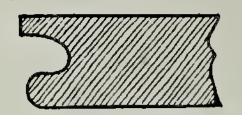


Fig. 44. — Tebouk. Moulure arabe.

L'entrée a été décorée avec une attention particulière. Afin de pourvoir à la sécurité du lieu, il fallait ménager seulement une petite porte; mais en vue de donner à celle-ci plus d'ampleur on l'a encadrée dans un grand arceau gothique et l'on a construit, en belles pierres lisses bien travaillées, un faux portail se détachant légèrement sur la façade. Au sommet du portail court une jolie corniche, dont la moulure (fig. 44) est excessivement fréquente dans les monuments arabes de Jérusalem. Une grande inscription arabe sur carreaux de faïence est encastrée au-dessus de la porte. Elle attribue la construction de cet édifice au sultan Moḥammed Khân, fils du sultan Ibrahim Khân, fils du sultan Aḥmed... en l'an 1064 de l'hégire. Il ne s'agit évidemment que d'une restauration, car la forteresse est sûre-

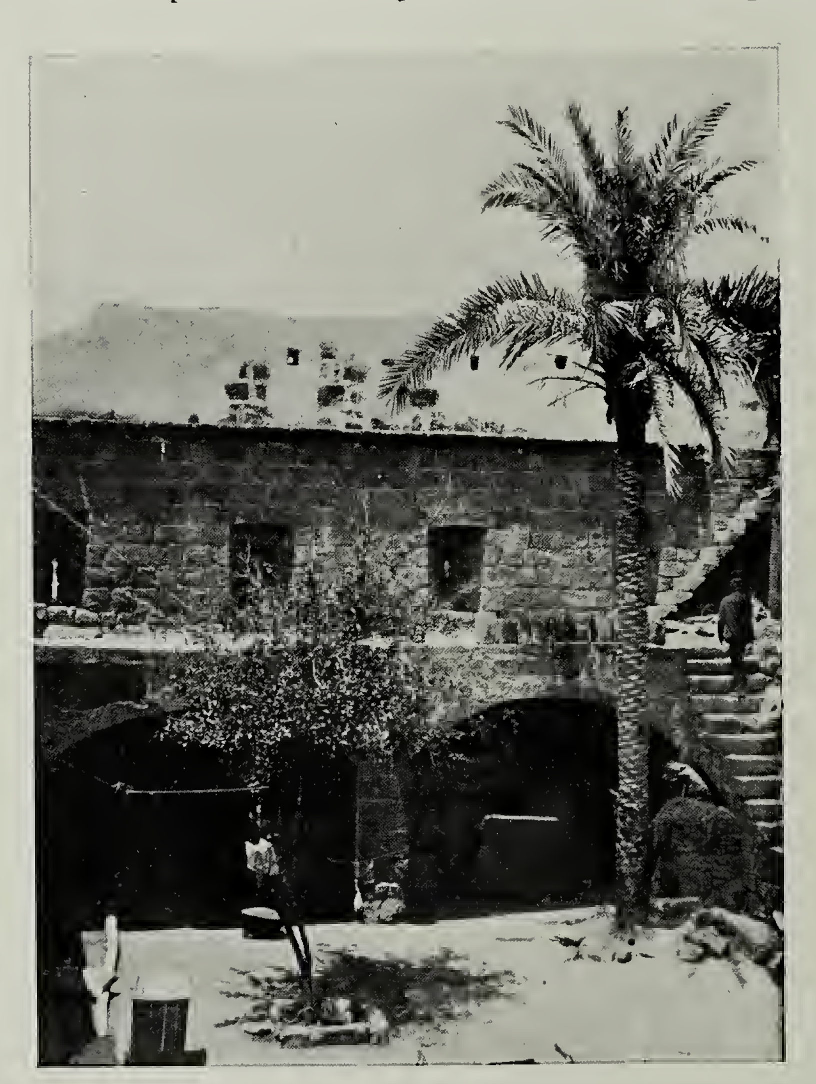


Fig. 45. — Tebouk. Intérieur du château.

ment plus ancienne. Nous ne serions pas étonnés qu'il fallût en reporter la fondation aux premiers siècles de l'hégire (1). Les murs que nous avons notés comme étant d'une époque postérieure pourraient bien être l'œuvre du sultan Mohammed.

L'intérieur du château (fig. 45) comprend comme partout une cour entourée de magasins ou d'écuries avec quelques chambres au-dessus. Ici, les chambres à l'étage supérieur occupent deux côtés seulement. Il y a une dizaine d'années, lors de l'installation du télégraphe, on a ajouté sur la façade à la hauteur du chemin de ronde deux petits réduits pour le nouveau bureau.

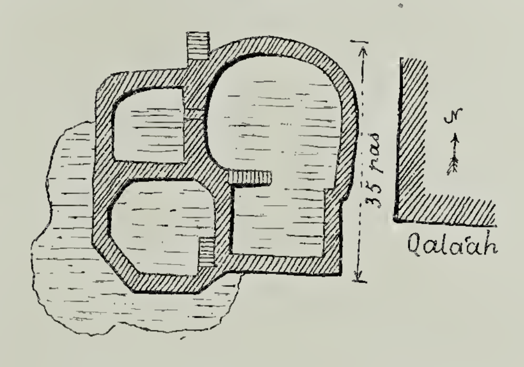


Fig. 46. — Tebouk. La source et les bassins.



Fig. 47. — Tebouk. La source devant la face occidentale du château.

On nous montre, abandonnée dans un coin, une inscription arabe mentionnant les construction d'une sorte d'hospice pour les pèlerins. Elle est encore datée de l'an 1064 de l'hégire (2).

En cas d'attaque de la part des bédouins, car il fallait s'attendre à tout

(1) Voir plus bas (p. 68), le texte de Yâqût, I, p. 824.
(2) Voir, p. 293, le texte de cette inscription.

dans un tel pays, on avait creusé dans l'enceinte du qala'ah un puits dont l'eau est réputée excellente. Auprès poussent un joli palmier et un citronnier.

La source (fig. 46 et 47) jaillit quelques mètres au sud du château; elle est abondante, mais mal entretenue, de sorte qu'une grande partie des eaux croupit ou se perd dans le sable. On l'a entourée cependant de trois bassins, dont le principal a été restauré naguère par le Sultan 'Abd ul-Ḥamîd (1). Ces bassins ne sont point creusés dans le sol, mais consistent en des murs cimentés, bâtis autour des endroits où l'on voyait sourdre l'eau. Une issue ménagée dans le bas du mur afin de pouvoir le construire plus facilement sert en même temps d'écluse; on n'a qu'à fermer cette baie et le réservoir se remplit. Rien ne serait donc plus aisé que de maintenir l'eau jusqu'à une certaine hauteur et de la distribuer ensuite à travers les jardins sans en perdre une goutte. Cela permettrait de développer les cultures. Mais l'insouciance arabe! L'écluse est toujours ouverte et l'eau forme une mare en avant des bassins, maintenue par des digues de boue et par quelques troncs de palmiers couchés en travers.

Cette source a sa légende et même ses légendes, racontées ailleurs (p. 478). Elle est remarquable non seulement par son débit, estimé à 2 litres par seconde, mais aussi et surtout par son site, au milieu d'un désert de sable, à un niveau plus élevé que la plaine environnante. Il y a là un phénomène géologique digne d'être noté. Dans les jardins il suffit de creuser de 2 à 3 mètres pour avoir de l'eau. Les soldats campés entre le village et la voie ferrée ayant voulu forer un puits pour l'usage de la troupe durent descendre jusqu'à 10 mètres avant de rencontrer la nappe liquide. Le trou, tel qu'on le voit, est tout entier creusé dans le sable; on a extrait du fond cependant quelques petits quartiers de grès et même de calcaire qui s'effeuillent. A quelques minutes de là, le puits de la station qu'on est en train de terminer a 22 mètres de profondeur. On voit que la pente souterraine s'infléchit rapidement vers le nord-est. D'après M. Magagna, tous ces puits quoique intarissables n'atteignent qu'une première nappe d'eau. Pour arriver au grand réservoir intérieur il faudrait perforer un banc de roche basaltique; on obtiendrait alors des puits artésiens d'un débit considérable. La source de Tebouk est expliquée par une fissure à travers cette roche. De là vient sans doute que son eau est bien moins bonne à boire que celle des puits qui a été filtrée par les sables (2).

(1) Voir, p. 293, le texte de cette inscription assez curieuse à cause de son style.

(2) D'après Huber, *Journal...*, p. 347, l'eau de la source de Tebouk sort à 27° 5. Nous n'avons pas pris sa température. Elle est un peu saumâtre, mais les Arabes la boivent cependant. Les ingénieurs européens buvaient de l'eau de puits filtrée; elle était excellente.

L'oasis a beaucoup souffert de l'état d'abandon presque complet dans lequel elle est restée pendant une trentaine d'années. Beaucoup d'arbres fruitiers ont disparu. C'est à peine s'il reste encore quelques vignes et quelques citronniers; les grenadiers et les figuiers sont plus nombreux. Quant aux palmiers, ils ont été aussi un peu éprouvés faute d'arrosage régulier, mais le plus grand nombre, surtout aux abords de la source, sont remarquablement beaux. Les plantations sont disposées autour du village, en fer à cheval ouvert au nord-est. Elles ont en moyenne une largeur d'une centaine de mètres, et leur développement doit atteindre un kilomètre. Les plus beaux jardins sont ceux du nord-ouest. A l'est, on a essayé de semer, en dehors des jardins, quelques champs d'orge. Grâce à un arrosage assidu, la récolte — qu'on vient de faire en ce moment — est passable ; quatre ou cinq ânes, liés ensemble, sont en train de la piétiner pour faire sortir le grain (fig. 48).



Fig. 48. — TEBOUK. Le dépiquage de l'orge.

Nous visitons, à cinq minutes au sud de l'oasis, un petit coin de désert enfermé dans une clôture de fabrication récente. Nous y trouvons un ancien puits de 4 à 5 mètres de diamètre, construit en pierres passablement appareillées, avec de l'eau en abondance à 2 mètres au plus de profondeur. Le cheikh des 'Aṭâwneh, Ḥarb, vient de le remettre en état et a fait planter à côté, cet hiver, des palmiers et d'autres arbres fruitiers. Il semble qu'il serait facile de développer l'oasis dans cette direction. Du reste, il n'y a pas longtemps qu'elle s'étendait plus loin au sud; un bouquet de palmiers isolé subsiste encore de ce côté et nous trouvons, à plus de 100 mètres des plantations actuelles, des troncs d'arbres coupés. La sécurité apportée dans le pays permettra sans doute de reconquérir bientôt tout cela sur les sables. Déjà on a commencé à créer de nouveaux jardins à l'ouest de la source.

Tebouk possède trois cimetières pour les Arabes de la contrée. Le principal est celui qui avoisine la mosquée; de nombreux pèlerins y dorment leur dernier sommeil. A côté de celui-ci, il y en a un second de peu d'importance. Le troisième est situé au sud-ouest du village, sur un tertre isolé, où l'on trouve quelques fragments de verre et surtout de poterie. Il y a aussi de pareilles traces d'occupation au-dessus de la petite colline sur laquelle M. Magagna a établi sa demeure, à l'est des jardins.

Nous n'avons encore rien dit des constructions modernes; elles valent cependant d'être signalées; c'est comme un nouveau village qui s'est formé à 600 mètres au nord-est de l'ancien, le long de la voie ferrée. La gare de Tebouk doit être en effet une des plus grandes de la ligne du Hedjaz. Il y

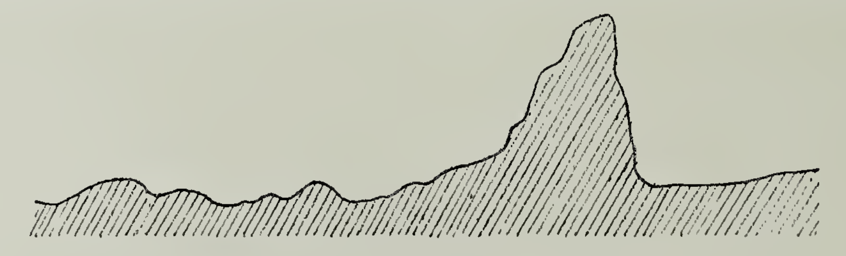


Fig. 49. — Profil du ǧebel Šarûra vu de Tebouk.

a déjà une huitaine d'installations, maisons, magasins, hangar pour les machines, etc. : le tout bâti en belles pierres de taille et généralement couvert avec les inévitables tuiles rouges qui cadrent vraiment trop peu avec le paysage environnant. On construit encore, et sous peu on aura achevé un magnifique hôpital pour les soldats qui travaillent au chemin de fer. Il serait même terminé sans le grand vent qui souffle presque tous les soirs; les nuages de sable aveuglent les ouvriers et les obligent à interrompre leurs travaux.

Nous avons finalement trouvé des gens du pays qui peuvent nous donner quelques indications toponymiques. Ce sommet pittoresque qu'on aperçoit au nord de la plaine, s'élançant vers le ciel comme une flèche de cathédrale, c'est le ǧebel *Šarûra* (شروری) appelé aussi *Mimbar en-Neby* ou « la chaire du prophète » (fig. 49). On le dirait distant seulement de quelques heures, mais il est à plus de 60 kilomètres. A sa suite, le ǧebel *Ḥašem Barkeh* (خشم بركة) et le ǧebel *Na'am* (نعم) ferment l'horizon du côté de l'est et bordent la plaine de la Qâ'. Au sud, celle-ci est délimitée par les monts *Waṯer* (وثر), *Ša'ibân* (شعيبان) et *Mudîreh* (مديرة); à l'ouest, par le Ḥarrah (حرّة) et le ǧebel Ḥismé (حسما ou حسمة).

Un quart d'heure au sud-est de Tebouk (fig. 50) se dressent dans la plaine quelques collines rocheuses bien placées pour porter des inscrip-

tions. Les Arabes les appellent *el-'Areiq* (العريق). Le premier sommet que nous visitons, le plus septentrional, est une masse compacte de grès fournissant une excellente pierre à bâtir. Il a été très largement exploité comme carrière et à peu près toutes les surfaces anciennes ont disparu ; seul un vieux ouâsem a survécu. Le groupe principal de rochers est à 500 mètres plus au sud. La colline la plus rapprochée présente sur la paroi ouest et sur le sommet de nombreux ouâsems, quelques graffites arabes et des dessins très grossiers de chameaux et d'autres animaux. Ici encore on a tiré de la pierre et beaucoup de ces représentations ont dû être emportées par les coups de mines. On reconnaît aussi, sur quelques points, des traces manifestes d'une ancienne carrière, ouverte sans doute lors de la construction du château de Tebouk, ou bien peut-être pour édifier d'autres monuments aujourd'hui disparus. Sur les rochers voisins, à l'est, on voit également quelques ouâsems, des dessins et des graffites arabes avec un graffite tamoudéen (n° 177). Le dernier sommet, au sud-est, est une petite colline friable, haute à peine d'une dizaine de mètres. Au-dessus se trouvent quelques gros blocs portant des inscriptions fort abîmées ; nous y relevons deux graffites tamoudéens (n°s 178 et 179). A l'extrémité occidentale de cette même colline, au pied, sur un rocher, on distingue quelques lettres nabatéennes, mais impossible de rien en tirer. A côté est gravé le graffite tamoudéen n° 180.

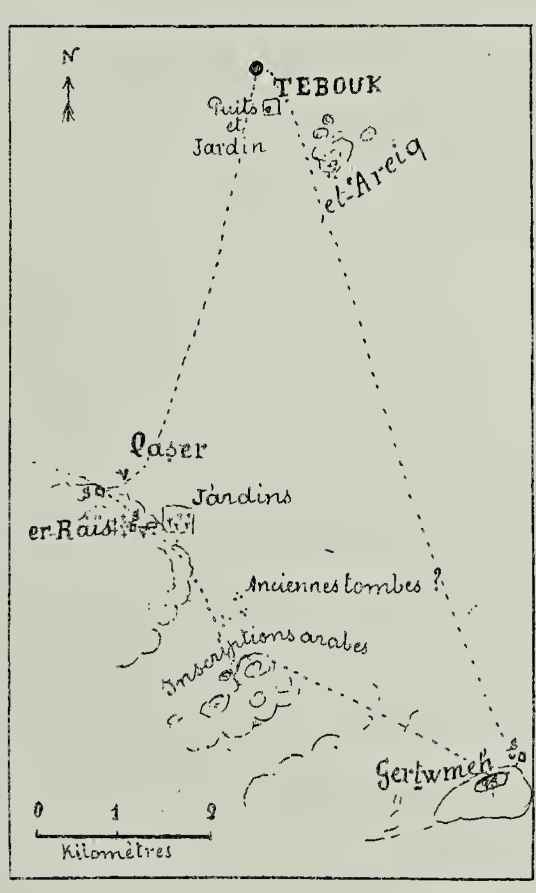


Fig. 50. — En promenade au sud de Tebouk.

Le vendredi 10 mai, nous faisons une petite excursion aux environs de Tebouk (fig. 50). Partis du qala'ah à 8 heures 45 minutes, nous marchons tout droit vers le sud-sud-ouest. La plaine de sable très dénudée se revêt par endroits d'un peu de verdure et même de quelques arbustes dans des rigoles où l'eau se ramasse en temps de pluie et qui forment une sorte d'ouâdy entre Tebouk et le Ḥarrah. A 9 heures 31, nous passons à côté

des ruines d'une maison bâtie tout entière en briques séchées au soleil et décorée du nom pompeux de *Qaṣr* (1). Quelques pas plus loin le terrain se relève de 5 à 6 mètres et l'on a devant soi comme une suite de dunes de sable, au milieu desquelles une foule de petits palmiers poussent à l'état sauvage. Il devait y avoir là autrefois une véritable oasis. Derrière, ce sont des collines, puis la chaîne du Ḥarrah. Moins de 100 mètres à l'ouest-ouest-sud de Qaṣr, sur les premières dunes, on voit travailler une petite équipe d'ouvriers. Ce sont cinq ou six nègres en train de déblayer une vieille source. L'eau n'est qu'à 3 mètres de profondeur et se trouve par conséquent au-dessus du niveau de la plaine. On veut faire à côté un réservoir, d'où partira un canal aboutissant à des jardins que le cheikh Ḥarb se propose de créer en contre-bas. Au dire des gens, le canal existerait de longue date et on le cherche.

Ces jardins, en plein désert, ne sont pas une pure chimère, car à huit minutes de là, au sud-sud-est, on aperçoit de beaux champs verdoyants qui appartiennent à un chef des 'Aṭâwneh. Auprès coule la source d'*er-Râïs* (الرأس), dont le nom s'applique aussi à celle que nous venons de visiter.

Les choses ont changé depuis le passage de Huber (2). Le double puits ombragé d'un tamaris plusieurs fois séculaire est tout transformé; l'arbre si pittoresque a disparu et là même où il poussait on a mis à jour un vieux bassin de 7 à 8 mètres de côté sur 3 à 4 mètres de profondeur. Les trois assises inférieures des murs de ce bassin sont anciennes et n'ont pas été retouchées; les pierres, bien taillées et hautes de 0^{m},30 environ, sont liées entre elles par un mortier solide dans lequel la cendre paraît entrer pour une grande part. Le haut est presque tout entier de construction récente, mais il a été fait avec des matériaux remployés. Près de l'angle nord-ouest existe un des anciens puits, long de 2^{m},50 sur 1^{m},50 de large. L'eau, à 3 mètres du sol tout au plus, est claire et fort buvable, quoique pas de première qualité. On la voit sourdre avec force en plusieurs endroits au fond du bassin, où elle peut atteindre une profondeur de 0^{m},75. D'après les Arabes, celui-ci serait en partie comblé par le sable mais pas tellement sans doute, car sur un point de la paroi on croit distinguer le rocher dans l'eau, à 0^{m},30 de la surface, et il existe sûrement dans le puits à 0^{m},15 plus haut.

(1) Dans l'intérieur du désert, la moindre construction est appelée *qaṣr* « château », par opposition à *beit* « maison » qui désigne une tente, l'habitation ordinaire du nomade. Chez les Arabes plus voisins des pays civilisés, comme dans la région de Moab, on distingue la *beit ša'ar*, et la *beit ḥaǵar* : la « maison de pierre » et la « maison de poil », et l'on réserve pour de véritables châteaux l'appellation de *qaṣr*.

(2) *Journal...*, p. 352.

De ce bassin part, dans la direction de l'est, un ancien canal large de $0^m,45$ et haut de $0^m,60$ aboutissant, une soixantaine de mètres plus loin, à un second réservoir long de 28 pas sur 10 de large. L'eau accumulée dans ce réservoir, dont les assises inférieures peuvent dater de plusieurs siècles, est ensuite distribuée dans les jardins situés au bord de la plaine. Ces jardins, entourés d'enclos en torchis, sont de création toute récente et encore peu étendus, mais on semble vouloir les développer. Le cheikh possesseur de ce terrain l'a donné à exploiter à un individu de Teima, qui prend pour lui la moitié de la récolte. Il a semé cette année de l'orge et du blé; la moisson est superbe et aussi belle que sur n'importe quel point de la plaine de Saron. Le long des rigoles d'arrosage on vient de planter des palmiers et d'autres arbres fruitiers.

Auprès de la source, beaucoup moins abondante que celle de Tebouk, il y a, au sud-ouest, un petit exhaussement du sol sur lequel on remarque de nombreux fragments de poterie et des pierres d'appareil éparses. Ce ne peut être que l'emplacement d'une petite localité à l'époque où existait là une oasis. Aujourd'hui c'est un cimetière des 'Aṭâwneh renfermant à peine une vingtaine de tombes entourées de pierres de taille provenant de constructions soignées. La tombe proprement dite comprend une fosse aussi étroite que possible, recouverte de quelques dalles et d'une mince couche de sable. Les hyènes n'ont qu'à gratter un peu pour faire effondrer ces fragiles monuments; aussi elles y ont fait le vide depuis longtemps.

Des huit beaux groupes de tamaris mentionnés par Huber, il ne reste plus qu'un arbre complètement démembré, près duquel nous avons de la peine à trouver un peu d'ombre. Il fournira encore pendant quelque temps du bois à brûler aux bédouins campés à côté et bientôt disparaîtra comme ses frères, sans qu'on ait songé à le remplacer.

Au sud-est d'er-Râïs se dresse une colline rocheuse, au pied de laquelle de gros blocs détachés semblent placés là pour recevoir des graffites. Nous nous dirigeons sur ce point, que nous atteignons en 23 minutes. A moitié chemin, dans un endroit encombré de grosses pierres, on remarque quelques arasements de constructions insignifiantes : sans doute de vieilles tombes. Les gros blocs, inspectés l'un après l'autre, ont trompé notre attente; l'un d'eux porte trois inscriptions arabes récentes, mais c'est tout; rien d'ancien.

Nous continuons vers l'est, droit sur un sommet allongé, émergeant dans la plaine, d'une hauteur d'une dizaine de mètres, et couronné par une touffe de verdure. On l'appelle *el-Ǧerṯûmeh* (الجرثومة). Nous y sommes au bout d'une demi-heure de marche. Au-dessus de cette colline pousse un

grand tamaris auprès duquel se trouvent deux mauvais puits. L'eau, qu'on n'ose goûter, est à 1 mètre seulement de profondeur. Elle croupit autour des deux trous, mais coulerait sans doute si, comme à er-Râïs, il y avait un bassin et un canal. Quelques pierres taillées, vues à côté, prouvent que l'endroit était autrefois mieux entretenu. De petits palmiers complètement négligés sont peut-être des rejetons d'anciennes plantations.

Au pied de la colline, au nord-est, on voit des arasements d'anciens murs de clôture destinés sans doute à protéger des champs cultivés. A 300 mètres dans cette même direction se dresse, sur une toute petite éminence, une sorte de tour de construction récente, analogue aux tours que les gens de Bethléem bâtissent au milieu de leurs vignes. C'est encore un qaṣr, le *qaṣr Ǧerṯûmeh;* mais cette fois les murs sont en pierres dont quelques-unes ont appartenu à un monument plus ancien et mieux soigné. Tout à côté, un puits creusé dans le roc fournit une eau potable à 1m,50 de profondeur, qui s'échappe en un mince filet dans un jardinet récemment défriché. Personne n'est là pour le garder.

Le ḫirbet *Šôhar* ou *Ruǧm Šôhar* (رجم شوهر) doit se trouver dans les environs (1), mais ce matin, aucun guide n'a voulu nous accompagner de peur de se compromettre et le soldat qui marche avec nous ne sait pas, ou feint d'ignorer, le site de ces ruines. Les maisonnettes à un ou plusieurs compartiments — de deux à six — que Huber y a vues rappellent beaucoup les nawâmìs de la péninsule sinaïtique et peut-être aussi quelques monuments relevés en face de Dâr el-Ḥamrâ, sur lesquels on reviendra plus loin.

Faute de guide, nous rebroussons chemin et en 1 heure 28 minutes nous sommes de nouveau à Tebouk.

Voici, concernant Tebouk, quelques textes d'auteurs arabes recueillis au hasard de nos lectures.

AL-HAMDANY, *Geographie der arab. Halbinsel*, éd. H. Müller, 1884, p. **129**, ligne 13 : اما جذام فهو بين مدين الى تبوك فالى اذرح. — **130**, 24 : الى حد تبوك. — **131**, 4 : ولهم ايضا ما جاز تبوك الى زغر وهو بلد النخل.

AL-BEKRY, *Geograph. Wörterbuch*, éd. Wüstenfeld, 1876, p. 9 : وحدّ الشام ما وراء تبوك وتبوك من الحجاز. — 79 : الاخضر على لفظ الجنس من الالوان موضع فيه مسجد لرسول الله على اربع مراحل من تبوك. — 99 : الاء ... موضع على خمس مراحل من تبوك. — 191 : تارى موضع بالحجاز بين المدينة وتبوك. — 192 : تبوك بفتح

(1) HUBER, *Journal...*, p. 346 et 353.

التاء وهى اقصى اثر رسول الله وهى من ارض الشام وذكر القتبى ... ان رسول الله جاء فى غزوة تبوكن وهم يبوكون حسيها بقدح فقال ما زلتم تبوكونها بعد فسميت تبوك ومعنى تبوكونها تدخلون فيها السهم وتحركونها ليخرج ماءها ..... ان رسول الله بعث خالد بن الوليد من تبوك الى اكيدر دومه رجل من كنده نصرانى كان عليها. — 316 : ذات الخطمى ... موضع ... على خمس مراحل من تبوك. — 437 : ذات الزراب ... موضع على مرحلتين من تبوك. — 517 : ثنية مدران موضع تلقاء تبوك. — 559 : مساجد رسول الله فيما بين المدينة وتبوك اقصى أثره مسجد تبوك. — 802 : قال ابو رهم كلثوم ... غزوت مع رسول الله غزوة تبوك.

Yaqut, *Mu'ǧam al-buldân*, I, 164 : الاخضر... منزل قرب تبوك بينه وبين وادى القرى قد نزله رسول الله فى مسيره الى تبوك. — I, 336 et II, 135 : اقبل ابو عبيدة حتى اتى وادى القرى ثم اخذ عليهم الاقرع والجنينة وتبوك وسروع ودخل الشام. — I, 396; IV, 542 : قال ابن اسحاق فى ذكر غزوة تبوك. — I, 421 : الايكة قيل هى تبوك الذى غزاها النبى اخر غزواته واهل تبوك يقولون ذلك ويعرفونه ويقولون ان شعيبا ارسل الى اهل تبوك ... وان المراد باصحاب الايكة اهل مدين ... ومدين وتبوك متجاوران. — I, 422 : وقدم يوحنة بن روبة على النبى من ايلة وهو فى تبوك. — I, 488 : وذكر ابن اسحاق ... فى طريقه الى تبوك. — I, 811 : قال ابن اسحاق وهو يذكر مساجد النبى بين المدينة وتبوك. — I. 824 : تبوك بالفتح ثم الضم وواو ساكنة وكاف موضع بين وادى القرى والشام وقيل بركة لابناء سعد من بنى عذرة و قال ابوزيد تبوك بين الحجر واول الشام على اربع مراحل من الحجر نحو نصف طريق الشام وهو حصن به عين ونخل وحايط ينسب الى النبى ويقال ان اصحاب الايكة الذين بعث اليهم شعيب كانوا فيها ولم يكن شعيب منهم وانما كان من مدين ومدين على بحر القلزم على ست مراحل من تبوك وتبوك بين جبل حسمى وجبل شرورى وحسمى غربيها وشرورى شرقيها وقال احمد بن يحيى بن جابر توجه النبى فى سنة تسع للهجرة الى تبوك من ارض الشام وهى اخر غزواته لغزو من انتهى اليه انه قد تجمع من الروم وعاملة ولخم وجذام فوجدهم قد تفرقوا فلم يلق كيدا ونزلوا على عين فامرهم رسول الله ان لا احدا يمس من مائها فسبق اليها رجلان وهى تبض بشى من ماء فجعلا يدخلان فيها سهمين ليكثر ماءها فقال لهما رسول الله ما زلتما تبوكان منذ اليوم فسميت بذلك تبوك والبوك ادخال اليد فى شىء وتحريكه ... وركز النبى عنزته فيها ثلاث ركزات فجاشت ثلاث اعين فهو تعمى بالماء الى الان ... واقام النبى بتبوك ايام ... وبين تبوك والمدينة اثنتا عشرة مرحلة وكان ابن عريض اليهودى قد طوى بير تبوك. — I, 936 : ثنية مدران موضع فى طريق تبوك من المدينة بنى النبى فيه مسجدا فى مسيره الى تبوك. — II, 179 : الجيفة موضع بين المدينة

وتبوك. — II, 247 : حرة تبوك وهو الموضع الذى غزاه رسول الله. — II, 267 : حسمى
... واهل تبوك يرون جبل حسمى فى غربيهم. — II, 361 : حوضاء ... موضع بين
وادى القرى وتبوك نزله رسول الله حين سار الى تبوك. — III, 77 : سرغ ... هو
اول الحجاز واخر الشام بين المغيثة وتبوك ... وقال مالك بن انس هى قرية
بوادى تبوك وهى اخر عمل الحجاز الاول. — III, 282 : شرورى .. قال لى القاضى
ابو القاسم ... رايت شرورى وهو جبل مطل على تبوك فى شرقيها. — IV, 449 :
مدران موضع فى طريق تبوك من المدينة. — IV, 451 : مدين على بحر القلزم
محاذية لتبوك على نحو من ست مراحل وهى اكبر من تبوك ... وقيل مدين
تجاه تبوك بين المدينة والشام. — IV, 493 : مردان ... بين المدينة وتبوك ... مسجد
تبوك. — IV, 690 : المولة هى العنكبوت والمولة والمننة والليث والشبث بمعنى وهو
اسم عين تبوك ملا من الماء كعين المولة يعنى ان عينه مملوءة من الدمع كعين
تبوك فى غزازتها.

Ibn el-Aṯir, II, pp. 106-108 : récit de la razzia de Tebouk. Nous croyons inutile de citer tout ce texte, d'ailleurs fort diffus.

De Tebouk à Mustabġah. — Un de nos hommes a réussi à se procurer quatre billets pour le *râs el-ḥadîd,* « la tête de la ligne », et nous les apporte triomphalement. Nous parcourrons donc encore en chemin de fer 60 kilomètres, autant de gagné. Vers 7 heures et demie du matin le train s'ébranle et nous reprenons la marche à travers la plaine monotone. En maints endroits la voie n'est pas encore terminée, mais on a posé à côté des rails, à même le sol, et la machine passe; c'est l'important, car chaque kilomètre qu'elle peut faire en avant représente une économie considérable à cause des frais énormes de transport.

Nous traversons l'ouâdy *el-Aṯil* (الاثل) (altit. 835), à 27 kilommètres de Tebouk, vers l'extrémité sud de la plaine. Cette vallée, qui descend du ǧebel Šaʿibân et du ǧebel Waṯer et va se perdre dans la Qâʿ, roule parfois une quantité d'eau considérable. Un des derniers grands seils a balayé les travaux du pont qu'on jetait au-dessus et obligé les ingénieurs à en recommencer un autre de dimensions moins modestes. Celui qu'on bâtit en ce moment comprend 20 arches de 6 mètres de large sur 4m,50 de haut supportées par des piliers de 1m,50 de large (1). Cela peut paraître dérisoire d'entreprendre de pareilles constructions pour des fleuves souvent à

(1) Pour toute cette construction, la pierre d'appareil a été apportée de Tebouk, car celle des environs est de mauvaise qualité. Il a fallu charrier aussi l'eau du même endroit. On a essayé de creuser un puits dans la vallée; on est descendu jusqu'à 30 mètres, mais le terrain était toujours aussi sec qu'à la surface. La station de l'Ouâdy Aṯil est à 1 kilom. environ au sud du pont.

sec pendant plus d'une année; mais les ouâdys ont leurs caprices, qu'il faut savoir respecter.

Dans le fond de la vallée poussent, en abondance relativement considérable, des arbustes et même de vrais arbres. Ces derniers sont, pour la plupart, des *ițel* ou tamaris et c'est de là, paraît-il, que l'ouâdy a tiré son nom. Les pèlerins de la Mecque l'appelleraient ouâdy *Zohar el-Mġur* (ظهر المغر), ce qui est aussi le nom d'une sorte de plaine ou de bas-fond situé en amont.

On entre maintenant dans la région des collines de grès. La voie passe sur un plateau rocheux très inégal, hérissé de sommets toujours nus et coupé de vallées sablonneuses plus ou moins profondes. Le paysage ne changera guère d'ici à 40 kilomètres en avant. Le second arrêt a lieu à *Dâr el-Ḥaǧǧ* (دار الحجّ), 52 kilomètres au delà de Tebouk. Tandis que sur le plateau de Moab on s'est peu pressé de bâtir les stations et que la plupart des employés y habitent encore dans des maisons d'équipe quelconques, ici la gare est achevée en même temps que la ligne. On donne même à ces bâtiments une forme toute particulière. Ce sont des *qala'ah* comme on les appelle, ou bien de petites forteresses, dans lesquelles les fenêtres sont autant que possible remplacées par des meurtrières. On sent que le pays n'est pas sûr et que ce dehors de civilisation a quelque chose de factice. Il ne faudrait pas trop s'écarter de la voie pour s'en rendre compte; plusieurs en ont déjà fait l'expérience à leurs dépens. Aujourd'hui il y a partout des soldats et des ouvriers en nombre considérable, les maraudeurs évitent de se montrer; mais demain, quand le vide se sera fait de nouveau, les bédouins pillards reparaîtront et les hommes de service perdus dans ces solitudes, seront heureux de pouvoir se mettre en sûreté, à l'occasion, derrière d'épaisses murailles d'où ils tiendront plus facilement les assaillants en respect. D'ailleurs, le personnel sera surtout militaire et les gares seront ainsi transformées en une série de petits postes.

On s'arrête encore en chemin trois ou quatre fois, au milieu de grands chantiers, pour déposer quelques sacs de chaux hydraulique ou de ciment, et approvisionner les travailleurs de vivres et d'eau. Enfin, vers midi, nous sommes rendus à Musṭabġah (مصطبغة) où tout le monde descend de voiture; la machine ne va pas plus loin. On est ici à 755 kilomètres de Damas, à 296 kilomètres de Ma'ân et à 66 kilomètres de Tebouk.

Nous trouvons à Musṭabġah des amis sympathiques et dévoués, chez lesquels nous allons pouvoir nous reposer et préparer la suite du voyage. Les trois frères Denti, entrepreneurs italiens, établis ici et à el-Aḫḍar avec leurs familles, nous reçoivent comme si nous étions des leurs.

Nous sommes heureux de pouvoir les remercier bien cordialement ici, une fois de plus, de cet excellent accueil et de tous les bons offices qu'ils nous ont rendus.

Muṣṭabġah, à 8 kilomètres au nord du qala'at el-Aḫḍar (الأخضر), est le nom d'un bas-fond sans issue qui précède, en allant vers le sud, l'étroit passage du derb el-Ḥaǧǧ appelé *el-Buġâṯ* (البغاث). A la fin du mois de mars 1907, il y avait à cet endroit une agglomération de trois à quatre cents personnes. Sur les hauteurs voisines se dressaient les campements de nombreux soldats destinés à veiller à la sécurité du lieu; en avant, des maisonnettes couvertes de plaques de zinc abritaient les ingénieurs et les entrepreneurs; enfin, dans le bas, des baraques, des tentes et des gourbis servaient de refuge aux ouvriers, arabes, fellahs, italiens, etc. rassemblés de partout. Des boutiques improvisées, tenues généralement par des Grecs, abondaient; on y vendait force bouteilles d'alcool et de vin, tant aux musulmans qu'aux chrétiens. Nous avons rencontré là un *Nantais,* des gens venus de différentes parties de la Grèce ou de l'Italie, des Arabes de Ḥâïl (حائل) et d'el-'Ela, quelques Circassiens et un grand nombre de fellahs de la Palestine.

Depuis plusieurs mois, toute cette foule est réunie dans ce coin où s'exécute un travail long et difficile. Il s'agit de percer la montagne pour passer de Muṣṭabġah dans le Buġâṯ. Le tunnel, long de 300 mètres, est précédé d'une tranchée formidable à travers un grès particulièrement dur qu'on doit faire sauter à la poudre ordinaire, car l'emploi de la dynamite est prohibé dans l'empire ottoman. On travaille jour et nuit. L'entreprise est confiée aux frères Denti qui, grâce à leur savoir, à leur expérience et à leur énergie, pourront livrer passage à la machine au jour marqué, malgré toutes les prophéties en sens contraire et malgré surtout les difficultés de tout genre qu'ils ont eues à surmonter.

Nous sommes arrivés quinze jours trop tard pour assister au défilé du grand pèlerinage de la Mecque. Une malencontreuse maladie nous a empêchés de jouir de ce spectacle et, ce qui est plus à regretter, de profiter de l'excellente occasion qu'on aurait eue de se procurer des guides et des montures. Le plus grand nombre des pèlerins est rentré, en effet, en chemin de fer et les chameaux avec leurs conducteurs ont regagné l'intérieur du désert. Ils sont partis et il est impossible maintenant de s'aboucher avec un bédouin.

Au début des travaux, les entrepreneurs avaient essayé d'employer, pour les transports, les chameaux des tribus voisines. C'était pour les Arabes une excellente occasion de gagner quelque chose, mais ils ne purent

résister à leurs mauvais penchants; non contents de demander des prix exorbitants, ils volaient encore tout ce qui tombait sous leur main. Le cheikh Ḥarb qui, paraît-il, briguait les épaulettes de colonel, — ou du moins un grade quelconque, — ne voyant point arriver les galons convoités, commença à montrer de la mauvaise volonté. Les entrepreneurs et le gouvernement comprirent qu'ils avaient meilleur compte à posséder des chameaux à eux et peu à peu les bédouins furent congédiés. Mais ils n'allèrent pas bien loin. Des groupes de maraudeurs rôdaient sans cesse aux abords des chantiers, dépouillant quiconque s'écartait un peu trop, volant des chameaux et tuant à l'occasion un soldat pour s'emparer de son fusil. Il fallut en venir aux moyens énergiques et ordre fut donné de tirer sur tout bédouin qui se montrerait. Cette mesure radicale, bientôt connue de tout le désert, en a rendu les habitants plus prudents, sinon plus sages. Désormais, auraient-ils même des intentions pacifiques, ils ne se hasardent plus en plein jour dans un endroit où il y a des soldats.

Dans de pareilles conjonctures, il nous est difficile de traiter avec un cheikh quelconque et notre position devient critique. Nous allions prendre des chameaux d'un Alépin au service de l'entreprise, quand, le samedi 30 mars, une bonne fortune nous fit rencontrer à el-Ahḍar des Arabes *ʿAqeilât* (عقيلات) appartenant à Eben Rašid (1). Venus pour offrir leurs services au Ḥaǧǧ, ils sont occupés, en ce moment, à des transports de matériaux et de provisions. Ils acceptent de nous conduire à Médâin-Ṣâleḥ moyennant deux meǧîdys par jour, pour chaque monture. C'est cher, mais l'occasion est unique, il faut en profiter. Nous partirons lundi matin.

A peine le marché conclu, le pharmacien qui préside à l'hôpital installé par MM. Denti, pour leurs ouvriers, vient nous avertir qu'un pauvre italien se meurt. Nous courons à son chevet. Le moribond a encore sa pleine connaissance et nous accueille par un sourire. Cette visite inattendue du prêtre lui rappelle sans doute bien des souvenirs, la patrie, la famille... Bientôt après, il s'endort content de nous voir à ses côtés, et nous sommes heureux de lui accorder cette suprême consolation et de remplacer à son lit de mort ceux qui lui sont chers. Demain il ira reposer auprès de trois de ses compatriotes, déjà couchés là-bas dans la vallée, loin du cimetière de leur pays.

Dimanche 31 mars, fête de Pâques. — La journée, qui devait être tout entière à la joie, débute par un enterrement. La colonie européenne accompagne le défunt à sa dernière demeure et assiste, recueillie, au saint

(1) On sait que Eben Rašid représente la grande puissance du Neǧed dont la capitale est Ḥâïl.

sacrifice de la messe. Puis la joie renaît avec la cérémonie du baptême d'une mignonne Hélène Denti, venue au monde depuis quelques jours.

IV. — DE MUSṬABĠAH A MÉDAIN-ṢALEḤ (1).

Lundi 1er avril. — De bon matin nous descendons à el-Aḫḍar, où doit se former la caravane. Du sommet de Musṭabġah nous jetons un dernier

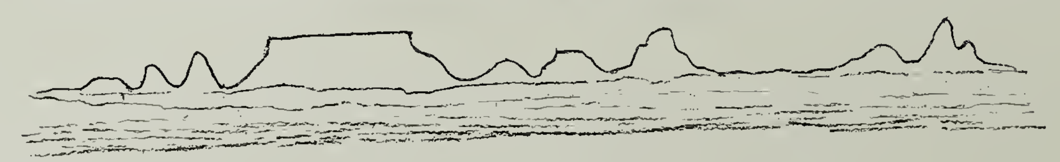


Fig. 51. — Le ğebel 'Aweireḍ vu des hauteurs de Musṭabġah.

coup d'œil sur le ğebel *'Aweireḍ* (عويرض) qui se profile au nord-ouest, à plusieurs journées de marche, dominant toutes les hauteurs environnantes (fig. 51). Du côté opposé, à l'est, c'est une longue ligne de montagnes

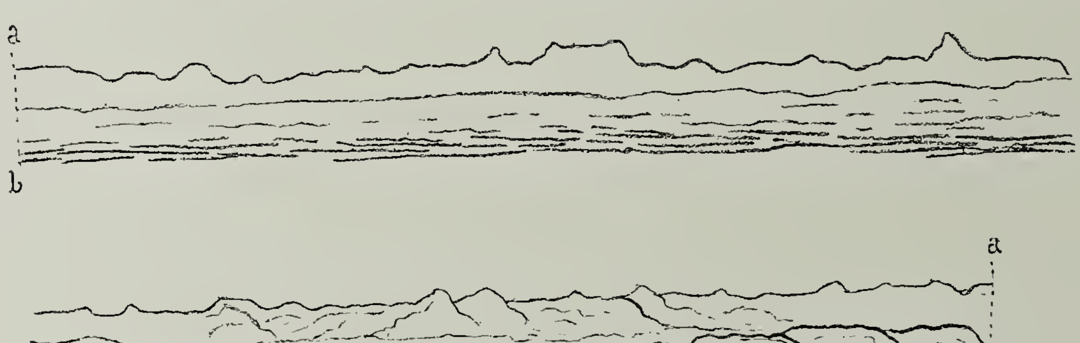


Fig. 52. — Ligne des montagnes dans le lointain, à l'est de Musṭabġah.

blanches dont personne ici ne peut nous dire les noms (fig. 52). Nous descendons dans le coupe-gorge d'*el-Buġâṭ*, jadis fort redouté des pèlerins. Le chemin a été bien amélioré ces temps derniers, mais l'endroit reste toujours très dangereux, car, en cas d'attaque, on serait pris dans ce basfond comme dans une souricière. Le défilé est dominé de chaque côté par des montagnes abruptes, hautes de 150 à 200 mètres au-dessus de la vallée. Durant le passage du Ḥağğ une escorte occupait ces sommets de peur d'une surprise de la part des bédouins. Au bout de trois quarts d'heure de marche l'horizon s'élargit, les montagnes sont moins à pic

(1) Voir à la fin du volume (pl. II) l'Itinéraire de Musṭabġah à Médâin Ṣâleḥ, simple relevé à la boussole fait en cours de marche.

et un peu moins élevées; on débouche dans une grande vallée sablonneuse, large de plusieurs centaines de mètres, au fond de laquelle poussent quelques seyals. Elle porte ici le nom d'ouâdy el-Buġât. Elle passe au nord de Musṭabġah, dont elle n'est séparée que par une ligne de hautes collines. Vers cet endroit, il y a, paraît-il, beaucoup d'herbe pour les chameaux et de nombreux seyals, mais point d'eau, même à plus de 20 mètres de profondeur. La route des pèlerins de la Mecque, ou derb



Fig. 53. — Qala'at el-Aḫḍar. Vue prise du sud-ouest.

el-Ḥaǧǧ, que nous suivrons jusqu'à Médâin-Sâleḥ, remonte l'ouâdy et atteint, en 35 minutes, le qala'at el-Aḫḍar.

Le château d'el-Aḫḍar (fig. 53-55), est situé dans la vallée de même nom, près de l'embouchure de celle-ci. Il sert actuellement de résidence à trois employés du télégraphe et à deux soldats. Il a été construit par Soleimân en l'an 938 de l'hégire, d'après l'inscription arabe qu'on lit sur la porte d'entrée (p. 294). C'est un des plus petits du derb el-Ḥaǧǧ, mais néanmoins un des plus célèbres à cause de son puits qui renferme une eau excellente. Ce puits peut mesurer 2 mètres de diamètre sur 9 à 10 mètres de profondeur; il est creusé en partie dans le sable et en partie dans le roc. Au fond existe, paraît-il, une grotte dans laquelle, au dire de certains Arabes, on verrait l'eau couler comme dans une rivière. Au dehors on a multiplié les réservoirs (fig. 55), car c'est ici la dernière source

avant Médâin-Ṣâleḥ, et dans les années de sécheresse les pèlerins en partant faisaient une grande provision d'eau. Le titulaire du qala'ah était chargé de remplir les bassins et s'y prenait plusieurs mois à l'avance. La vieille noria à moitié pourrie ne sert plus aujourd'hui; elle est remplacée par une grande pompe à laquelle des soldats et des chameliers remplissent des tonneaux qu'on charrie parfois à des journées de distance. On



Fig. 54. — Qala'at el-Aḥḍar. Vue prise du nord. A côté, campement des militaires.

travaille même en ce moment à placer une pompe à vapeur pour remplir le réservoir du chemin de fer (fig. 55 *b*).

Au débouché de l'ouâdy el-Aḥḍar, l'entreprise Denti a fait creuser un puits pour son propre usage. On a trouvé une nappe d'eau inépuisable, en faisant, dans le sable, un trou de 7 à 8 mètres de profondeur.

Derrière la forteresse, quelques misérables tentes abritent la pauvre tribu des Sûeifleh (سويفلة). Ces bédouins, peu nombreux et méprisés des autres nomades, se font les domestiques du Ḥaǧǧ, puisent l'eau, la transportent et vont chercher dans les bas-fonds un peu d'herbe pour les chameaux. Ils furent fortement éprouvés il y a une dizaine d'années. Les eaux se précipitèrent soudainement un jour dans l'ouâdy el-Aḥḍar avec une abondance et une violence inouïes, balayant tout sur leur passage. « C'est le déluge de Noé! » s'écrièrent les Arabes, en s'efforçant de gagner les hauteurs voisines. Plusieurs périrent dans les flots et leur campement fut

anéanti. Le souvenir de ce seil formidable est encore présent à tous les esprits et on en a tenu compte quand il s'est agi de jeter un pont sur la vallée. Ce pont, construit par M. Denti, comprend 20 arches de 3 mètres de large, sur 2^{m},75 de haut, reposant sur des piliers de 1^{m},10 (fig. 56). Le niveau de la voie, à cet endroit, est à 887^{m},20 au-dessus de la mer.

Yâqût (1) rapporte que Mahomet, dans sa marche vers Tebouk, descendit à el-Aḫḍar et que, plus tard, on éleva une mosquée sur le lieu où

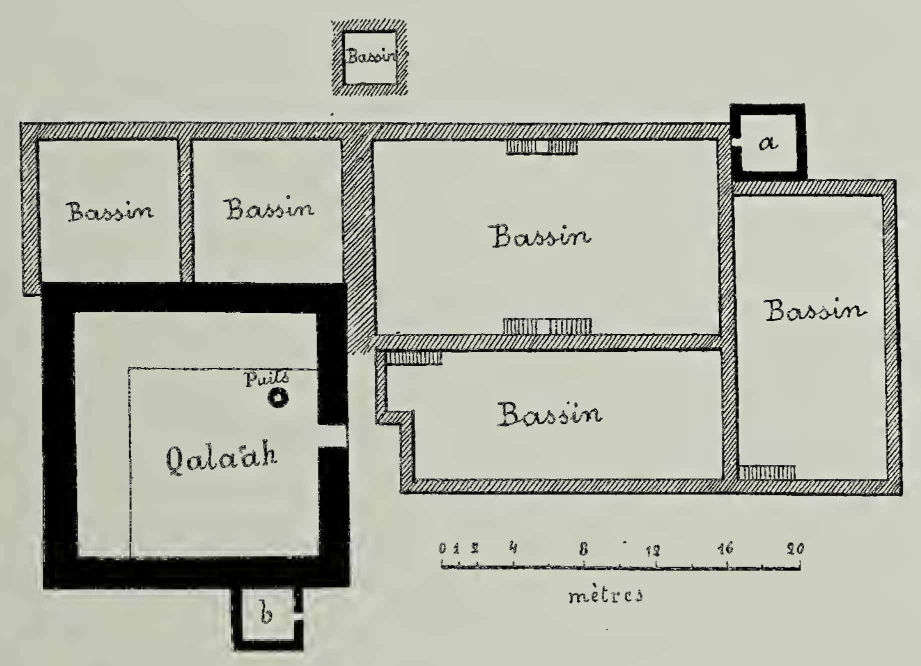


Fig. 55. — Qala'at el-Aḫḍar. Plan du château et des réservoirs adjacents.
a, chambre ancienne; *b*, chambre en construction pour une pompe à vapeur.

le prophète avait prié. Ce monument était situé sans doute au centre de l'ouâdy qui passe au nord du qala'ah, sur un ressaut de terrain, à quatre ou cinq mètres au nord du château. Il y a là une petite ruine informe, avec quelques tombes. On ne voit pas ailleurs de traces d'anciennes constructions; mais, au dire d'un vieillard de la localité, on aurait jadis trouvé dans la vallée une statue très grande et très belle qu'on aurait enfouie de nouveau, ne pouvant pas la remuer (?)

A 8 heures 25 minutes, tout est définitivement organisé et nous partons. Nos deux bédouins du Belqâ avec trois gendarmes turcs forment l'escorte; les bagages sont sous la conduite de trois *'Aqeilât* dont le principal, Daoud, ou mieux *Dayoud,* pour prononcer comme eux, servira en même temps de guide. Par suite des circonstances racontées plus haut il a été impossible,

(1) *Mo'ǵam...*, I, p. 164.

en effet, d'entrer en relations avec un Arabe quelconque connaissant mieux le pays.

Un individu de Teima, monté avec sa femme sur le même chameau, demande à faire partie de la caravane jusqu'à Mo'azzam (معظم); on s'empresse d'accepter, car à l'occasion il pourra fournir quelques précieux renseignements. Ce brave *Teimany* tua, il y a douze ans, un de ses concitoyens et fut obligé de s'expatrier afin de se soustraire à la vengeance des parents



Fig. 56. — Pont du chemin de fer à l'embouchure de l'ouâdy el-Abḏar.

de sa victime. Maintenant, paraît-il, les choses se sont arrangées et il regagne tranquillement son village.

Nous continuons à marcher dans l'ouâdy par où nous sommes arrivés ce matin; on l'appelle ici ouâdy *qala'at el-'Abed* (قلعة العبد), ou bien encore ouâdy el-Abḏar, quoique ce dernier nom appartienne en propre à la vallée dans laquelle est bâti le qala'ah. De chaque côté, des montagnes de grès, hautes d'une cinquantaine de mètres au plus, ferment l'horizon. Le sol est couvert d'une forte couche de sable que le vent rassemble en petits monticules autour des touffes d'herbes. Le *rimṯ* (رمث, *Haloxylon articulatum*), nourriture excellente pour les chameaux, pousse en quantité dans le lit de la vallée. On y trouve aussi l'herbe *rešad* (رشد, *raphonus lyratus*, ap. Freytag), que les Arabes cueillent et mangent avec non moins d'avidité que leurs montures. Une espèce particulière de seyal, le *ṭalḥah* (طلحة), à petites

feuilles et longues épines, est encore assez fréquent dans la région, du moins par endroits. Il produit de petites gousses dont les chameaux sont très friands. Dans un ouâdy voisin, affirme un des 'Aqeilât, pousse un arbre aux larges feuilles vertes, dans le genre de celles du citronnier; son fruit est jaune et renferme du coton; ses tiges contiennent du lait que les Arabes emploient pour combattre la stérilité chez les femmes et chez les juments. On l'appelle *'ašer* (عشر) (1). A cette description, nous reconnaissons le pommier de Sodome, si fréquent sur la rive gauche du Jourdain aux abords de la mer Morte.

Un quart d'heure au delà d'el-Aḫḍar, l'ouâdy décrit une courbe vers l'est et la ligne du chemin de fer qui le longe sur la rive gauche continue tout droit entre deux collines. Nous la retrouvons 32 minutes plus loin traversant la vallée sur un beau pont de quinze arches construit à un endroit appelé *Maqṣadet ed-Duniyâ* (مقصدة الدنيا). Ce pont est précédé d'une grande tranchée due au génie militaire. L'officier qui préside aux travaux nous retient quelques instants. Nous le félicitons de l'habileté et de l'entrain de ses hommes.

Plus nous avancerons et plus nous constaterons la grande part effective que la troupe prend à la construction de cette voie. Tous les terrassements, d'ici à peu près jusqu'à Médine, sont l'œuvre des soldats, sans compter ce qu'ils ont fait de Damas — et surtout de Ma'ân — à el-Aḫḍar. On commence maintenant à leur faire exécuter des travaux de maçonnerie tels que la construction de petits ponts et ils ne s'en tirent pas mal du tout. Une compagnie spéciale chargée de la pose s'acquitte de sa tâche avec une rapidité et une dextérité peu communes. Quand le terrain est préparé, elle met en place, chaque jour, deux à trois kilomètres de rails. Huit mille soldats travaillent ainsi quotidiennement sur toute la ligne. On veut aller fêter en chemin de fer, cette année, à el-'Ela, et l'année prochaine à Médine, l'anniversaire du couronnement de Sa Majesté le sultan 'Abd-ul-Ḥamîd. Du train où les choses marchent, on y arrivera certainement (2).

Le sort de ces soldats ouvriers n'est pas trop à plaindre, là où ils ont de bons officiers qui s'intéressent à eux. Ils sont, en effet, bien nourris et touchent une livre turque (23 fr.) par mois; de plus, on réduit de quelque temps la durée de leur service; enfin on donne aux vétérans une médaille spéciale, sur laquelle est représentée une locomotive! L'officier a droit

(1) La même plante, avec la même propriété, a été signalée à Mauss dans le pays de Moab (*Voyage de Jérusalem à Kérak...*, p. 101, dans DE LUYNES, *Voy. d'explor.*, t. II). Les Arabes du ġôr Mezra', au-dessous de Kérak, ont la même pratique.

(2) Pendant que cet ouvrage était à l'impression, tous ces projets ont été réalisés. Maintenant, tous les lundis, un wagon de 1re classe part de Damas et va directement à Médine.

aussi à une prime qui n'est pas à dédaigner. Sans doute le travail est pénible, mais la plupart de ces militaires sont des fellahs robustes, originaires de la montagne de Naplouse, de la montagne de Jérusalem ou des environs d'Hébron, habitués dès leur enfance à une existence peu délicate et à un rude labeur. Le grand ennemi c'est le froid. Pendant l'hiver et au printemps, après des journées parfois très chaudes où l'on a beaucoup sué, les nuits sont froides et le pauvre soldat, généralement peu couvert, grelotte dans son gourbi. Aussi les pneumonies et autres maladies de ce genre font-elles d'assez nombreuses victimes. L'été, malgré ses fortes chaleurs, est encore la meilleure saison pour les santés.

Nous repartons à 9 heures 31 minutes. A 9 heures 40 minutes, une petite vallée venant de droite renferme à son embouchure de nombreux ṭalḥahs. Cent mètres plus loin, un chemin de traverse coupe la montagne du même côté. A 9 heures 48 minutes, un ouâdy, dont on ne peut nous donner le nom, débouche du nord-est; à deux minutes de là nous atteignons une colline jetée en travers de la vallée, qui semble vouloir fermer la route; elle ne réussit qu'à la diviser et à retenir le sable qui s'accumule à ses pieds. Les Arabes lui donnent le nom de *Maqṣadet el-Quṣiyâ* (مقصدة القصيا).

A 10 heures, les deux branches de l'ouâdy se rejoignent et forment une petite plaine sur le bord de laquelle, à 600 mètres devant nous, s'élève actuellement une maisonnette marquant le 770e kilomètre depuis Damas et le point de départ d'une nouvelle section du chemin de fer. Arrêt de deux minutes.

A 10 heures 8 minutes, nous reprenons notre marche, et à 10 heures 15 minutes nous passons devant le seil *Ḥawwâr* (سيل خوّار) qui arrive des montagnes du sud.

A 10 heures 20 minutes, nous laissons à droite sur la montagne un poste abandonné. La vallée se resserre et les sommets qui la dominent, hauts de 25 mètres environ, sont assez abrupts.

A 10 heures 53 minutes, nous atteignons l'ouâdy *Medeisîs* (مديسيس) qui se jette à notre droite dans l'ouâdy el-Aḥḍar. Son embouchure, large au plus d'une quarantaine de mètres, est bordée de rochers escarpés. Il paraît que la vallée s'élargit bientôt en amont et prend même un développement considérable à l'intérieur des montagnes. Un chemin de traverse s'engage dans ce défilé. Nous continuons sur la grand'route, à cause des bêtes de charge. Perdu deux minutes.

A 11 heures 9 minutes, un petit ouâdy débouche à notre droite, et à 11 heures 17 minutes, un autre plus important arrive à notre gauche. Beaucoup d'hirondelles grises volent autour de nous; on en voit aussi

quelques-unes de noires, mais elles sont bien plus rares que les autres.

A 11 heures 21 minutes, le derb el-Ḥaǧǧ oblique vers le sud-est; la ligne du chemin de fer suit la même direction et traverse de nouveau la vallée sur un pont de 15 arches. L'ouâdy continue encore quelque temps vers l'est, s'ouvrant rapidement de manière à former une petite plaine d'un kilomètre de large, appelée seil *er-Rûeiḥah* (الرويحة), ou bien encore ouâdy *el-Ma'w* (الماو).

Du qala'at el-Aḫḍar jusqu'ici, l'ouâdy que nous avons suivi est constamment encaissé entre deux lignes de montagnes généralement très accidentées, dont la hauteur peut varier entre 25 et 60 mètres au-dessus du niveau de la vallée. De temps en temps quelques fissures se produisent à droite et à gauche, livrant passage à des ouâdys secondaires. L'espace entre les deux montagnes est relativement étroit. Si, parfois, la vallée atteint de 250 à 300 mètres de large, sur d'autres points elle n'en mesure pas plus d'une soixantaine. Aussi, lorsqu'un seil un peu considérable arrive, la circulation devient à peu près impossible. Nous en avons eu la preuve quand nous sommes repassés par ce chemin, le 3 mai. L'ouâdy était transformé en une véritable rivière et sans la chaussée du chemin de fer sur laquelle nous avons pu avancer, il eût fallu camper au bord de la plaine d'er-Rûeiḥah, peut-être pendant plusieurs jours, en attendant que les eaux se fussent écoulées.

Les arches du nouveau pont sont trop peu élevées pour qu'on puisse passer dessous à chameau; nous grimpons sur le talus auquel travaille une équipe de soldats, et après 3 minutes d'arrêt nous continuons, à 11 heures 24 minutes, dans un petit col, laissant à gauche une haute colline appelée *Šaraf et-Ṭa'âm* (شرف الطعام). C'était autrefois, paraît-il, un poste d'observation pour surveiller l'approche des razzias. L'endroit était bien choisi, car de ce sommet le regard s'étend au loin sur la plaine qui se développe au sud-est et sert de grand chemin.

A 11 heures 32 minutes, nous atteignons le sommet du col et nous descendons aussitôt dans le grand seil er-Rûeiḥah, que nous remontons sur la rive gauche. De temps en temps surgissent quelques collines nous séparant de la vallée proprement dite. De nombreux ṭalḥahs poussent dans cette petite plaine.

A 12 heures 11 minutes, quelques maisonnettes ruinées au bord du chemin, abritées derrière une rangée de petites collines, marquent le lieu d'un campement d'ouvriers récemment abandonné. A notre droite débouche l'ouâdy *el-Ḥamâṣ* (الحماص). On accumule à son embouchure des matériaux pour la construction d'un pont.

A 12 heures 34 minutes, les collines cessent à notre gauche et la vallée de ce côté s'étend à 1.200 mètres environ. A droite, voie ferrée, et, derrière, montagnes très découpées dont les pics peuvent s'élever à une cinquantaine de mètres. La caravane des pèlerins de la Mecque s'est arrêtée à cet endroit et y a laissé de nombreuses traces de son passage, entre autres deux ou trois chameaux sur lesquels s'acharne une volée de corbeaux.

A 12 heures 48 minutes, nous nous arrêtons pour déjeuner à l'ombre d'un ṭalḥah. Pendant ce temps, les chameliers font paître leurs montures et cherchent pour eux-mêmes quelques herbes dont ils font leurs délices.

Nous repartons à 1 heure 10 minutes. A 1 heure 22 minutes, nous sommes à la hauteur d'un ouâdy qui vient rejoindre à notre gauche le seil er-Rûciḥah.

A 1 heure 32 minutes, la plaine se rétrécit et ne mesure guère plus de 600 mètres de large, mais bientôt elle reprendra son premier développement et le dépassera même de beaucoup. On lui donne maintenant le nom de *Ğenâin el-Qâḍy* (جنائن القاضى) (1) en souvenir d'un personnage illustre, un *qâḍy* ou juge célèbre, qui mourut dans ces parages au retour d'un pèlerinage et y fut enseveli. Dans le fond, au sud-est, apparaît le ğebel *el-Luṣṣân* (اللصّان). Au pied de la montagne, qui s'est relevée brusquement sur notre droite, un point nous est désigné sous l'appellation de *'Ağeret el-'Alû* (عجرة العلو).

A 2 heures 18 minutes, nous atteignons le campement du nouveau chef de section : un ingénieur ottoman, dont la charmante femme est une Parisienne. Apprenant le passage de deux Français, il a envoyé un exprès pour nous inviter à passer la soirée chez lui. Il est de bien bonne heure pour s'arrêter; mais l'un de nous se trouvant fort indisposé, nous acceptons volontiers l'aimable invitation qui nous est faite.

Ğenâïn el-Qâḍy est à 913 mètres au-dessus du niveau de la mer. D'el-Aḫḍar jusqu'ici, la pente est donc à peu près d'un mètre par kilomètre. C'est dire qu'elle est peu sensible, aussi plus d'une fois, en cours de route, avions-nous à hésiter pour savoir si réellement nous montions.

Mardi 2 avril. — Hier au soir, à 6 heures, le thermomètre marquait 20° centigrade, mais la nuit a été froide et un vent violent a secoué la tente jusqu'au matin.

A 5 heures 37 minutes, nous sommes en selle. La petite plaine a repris à peu près sa largeur ordinaire d'un kilomètre.

(1) Ce nom répondrait-il à جنينة de YAQUT, I, p. 135 ?

A 5 heures 55 minutes, on est à la hauteur d'un tombeau, situé à notre gauche, dans la plaine; ce serait le tombeau du fameux qàḍy qui a donné son nom à la région.

A 6 heures 4 minutes, un grand ouàdy venant de l'est rejoint sur notre gauche le seil de Ǧenâïn el-Qàḍy. Nos guides l'appellent ouàdy *el-Meheir* (المهير) (1). Devant nous, à quelques centaines de mètres à peine, s'élèvent dans la plaine quelques grosses collines. La partie principale de



Fig. 57. — Dolmen sur le derb el-Ḥaǧǧ, à el-Makwen.

la vallée se trouve à l'est de ces collines. Nous les laissons à notre gauche et continuons dans une trouée large de 300 mètres environ, ayant, à droite, des montagnes hautes d'une soixantaine de mètres.

A 6 heures 36 minutes, fin des collines à notre gauche. La plaine s'élargit considérablement et peut atteindre de trois à quatre kilomètres. L'endroit est appelé *el-Makwen* (المكون). Il est resté célèbre à la suite d'une sanglante bataille qui s'y livra entre une tribu campée sur ces lieux et une razzia qui sortit du flanc des montagnes voisines. Nous remarquons, au bord du chemin, un petit dolmen (fig. 57) qui semble passer pour abriter les restes d'un pieux pèlerin. Il a été respecté, en effet, par les ouvriers du chemin de fer qui ont ramassé toutes les pierres d'alentour sans

(1) Huber, *Journal...*, p. 361, parle d'un Šaïb El-Moher (المهر) comme d'un affluent de l'ouàdy el-Aḫḍar. Il semble bien qu'il s'agisse de la même vallée, quoiqu'elle ne puisse pas être considérée, à proprement parler, comme un affluent de l'ouàdy el-Aḫḍar.

toucher à celles de cette tombe. Il paraît avoir été entouré d'un cercle de pierres, dont le diamètre pouvait avoir 2m,75. Le dolmen proprement dit mesure 0m,85 de long sur 0m,65 de large.

A 6 heures 44 minutes, nous atteignons le lit d'un ouâdy dans lequel poussent de nombreux ṭalḥahs et de petits arbustes. C'est l'ouâdy el-Luṣṣân, qui se déverse un peu plus haut dans la plaine d'el-Makwen et dont le cours est encore ici très bien marqué. A l'est, à peu près à la même hauteur, une autre vallée importante vient rejoindre la même plaine; on l'appelle l'ouâdy *Ḏayiel el-Maša* (ذيّل المشى) (1). Un de ses principaux affluents porte le nom d'ouâdy *Abou Ṭôr* (ابو طور).

A 7 heures, le chemin est envahi par des cailloux noirs roulés par les eaux et la marche devient pénible pendant quelques minutes. On a multiplié à cet endroit les petits tas de pierres pour indiquer aux pèlerins les sentiers à suivre et aussi pour rendre ceux-ci plus praticables, chose digne de remarque, car il est rare qu'un Arabe se donne la peine d'enlever une pierre du chemin, dût-il faire un détour pour passer!

Nous sommes arrivés à l'extrémité de la plaine d'el-Makwen et nous remontons maintenant l'ouâdy el-Luṣṣân. A notre gauche s'élève le ğebel el-Luṣṣân (2), dont l'aspect est lugubre. Il est formé presque en entier de roches noires qu'on prendrait, au premier abord, pour du basalte, mais qui sont cependant presque exclusivement des grès, dont la surface a pris une coloration volcanique. C'est là un phénomène bien connu des géologues et désormais nous en aurons sous les yeux des exemples multiples. Le ğebel el-Luṣṣân surplombe la vallée de 75 à 80 mètres. A droite, nous avons des collines de grès ordinaires beaucoup moins élevées, derrière lesquelles passe l'ouâdy *Sinfeh* (سنفة).

A 7 heures 12 minutes, nous remarquons sur notre droite au sommet de la colline quelques pierres levées. Elles indiquent la moitié du chemin entre el-Aḫḍar et Mo'aẓẓam, et le point jusqu'où doivent aller les soldats des deux qala'ah chargés de surveiller la ligne télégraphique. L'endroit est appelé *Manṣefeh* (منصفة).

A 7 heures 22 minutes, nous avons l'ouâdy Luṣṣân à quelques centaines de mètres à notre gauche. La montagne qui le domine doit atteindre près de 150 mètres de haut. Au sommet, on voit un petit arbre

(1) Dans Huber, *Journal...*, p. 361, « ouâdy, *Ouday El-Mš'a* (اودى المشع). »

(2) Huber, *Journal...*, p. 361, etc., donne à cette montagne et à la vallée qui passe au pied le nom d'*El-Çany*. Il est à noter que les Arabes font peu sentir la première radicale dans Luṣṣân de sorte que, lorsque le mot est précédé de l'article, on entend simplement es-Ṣân. L'appellation d'el-Luṣṣân n'est cependant pas douteuse.

surgir du milieu des rochers noirs; il n'a pas encore de légende, mais on ne peut pas manquer de lui en créer une, car il est trop en évidence.

A 7 heures 32 minutes, entre le chemin et l'ouâdy, apparaît, sur notre gauche, une grosse colline noire, haute de 80 mètres environ. Le torrent est fortement resserré entre ce sommet et le ǧebel el-Luṣṣân; il mérite bien son nom de Qaṭa' el-Luṣṣân (قطع اللصّان), « gorge des voleurs ». Il serait très facile à un *ġazou* de se cacher dans ce défilé pour fondre à l'improviste sur les voyageurs. Nos hommes sont peu rassurés et éprouvent une véritable satisfaction au moment où nous rejoignons une grande caravane bien escortée, chargée de provisions pour les soldats de Médâin-Ṣâleḥ. « Nous voyagerons ensemble, disent-ils, et comme cela nous serons tranquilles. »

A 7 heures 45 minutes, l'ouâdy *Dayiel el-Qaweh* (دجيل القوة) débouche à notre droite, et à 7 heures 50 minutes, l'ouâdy Luṣṣân reparaît à gauche.

A 8 heures, nous passons devant une vallée arrivant du sud-ouest, dont le nom est inconnu à nos guides. De ce même côté, derrière les premières collines, s'élève une montagne haute de 150 mètres environ; le sommet a l'air tout calciné.

A 8 heures 13 minutes, nous abandonnons notre direction sud-sud-est pour tourner peu à peu vers l'est et reprendre ensuite au sud-est. A 8 heures 15 minutes, nous passons devant l'ouâdy *Salîṭ* (سليط) venant du sud, et à 8 heures 21 minutes, nous contournons l'extrémité méridionale du ǧebel Luṣṣân. Derrière cette montagne, à notre gauche, se trouve l'ouâdy *Meša* formant, avec l'ouâdy dans lequel nous sommes, une plaine d'environ deux kilomètres de large, à travers laquelle émergent de nombreuses collines. Nous allons maintenant à l'est-est-sud, longeant à droite une ligne de collines de grès dominées par des sommets noirâtres pouvant atteindre 150 mètres au-dessus du niveau du derb el-Ḥaǧǧ.

A 8 heures 45 minutes, nos guides nous font remarquer au bord du chemin un arbre appelé *šaǧarat el-Maṣry* (شجرة المصري). L'appellation est récente et l'histoire qu'on nous raconte à ce sujet est intéressante pour montrer la genèse d'un grand nombre de noms au désert.

Un soldat, originaire d'Égypte, faisait le service postal entre Mo'aẓẓam et el-Aḫḍar. Il perdit sa route, et, après avoir erré longtemps, finit par se retrouver grâce à la ligne du télégraphe. Mais il était exténué et dans l'impossibilité d'aller plus loin. Il eut alors l'idée ingénieuse de couper le fil du télégraphe afin d'appeler au secours. Le lendemain, un cavalier

partit de Mo'azzam pour aller chercher l'endroit où la communication pouvait être interrompue et il trouva le pauvre soldat maṣry étendu sous cet arbre qui, depuis, a porté son nom.

A 9 heures, les collines sont devenues plus compactes sur notre gauche et forment maintenant une ligne ininterrompue. A droite, ce sont des montagnes d'une centaine de mètres de haut. Nous marchons entre cette double muraille dans l'ouâdy *el-Ḥanzîreh* (الخنزيرة), large tout au plus de 200 mètres.

A 9 heures 10 minutes, nous laissons au sommet de la colline, à gauche, une grosse pierre qui, vue de loin, sous un certain jour, affecte la forme d'un animal. Les Arabes lui donnent le nom de *ḥağar el-Ḥanzîreh*. Un jour, racontent-ils, le Prophète passant ici au moment où l'ouâdy coulait, voulut se délasser en prenant un bain. Une bédouine, poussée par une curiosité malsaine, désira le regarder et se hâta de gravir, par derrière, la hauteur voisine. Mais averti par une inspiration d'en haut de l'effronterie de cette femme, Mahomet se tourna vers elle en disant : « *Mal'ûneh ya ḥanzîreh* » (ملعونة يا خنزيرة), « maudite sois-tu, ô truie! » Et à l'instant la malheureuse fut métamorphosée en un bloc de pierre imitant la forme dudit animal. — Quelques-uns refusent de faire intervenir le Prophète dans cette histoire et remplacent son nom par celui d'un santon ou d'un pacha du Ḥağğ...

A 9 heures 12 minutes, nous mettons pied à terre auprès d'un rocher couvert de graffites arabes et de quelques graffites grecs et tamoudéens tam., n° 176), sans parler des ouâsems anciens et modernes qui y figurent en grand nombre.

Pendant la halte, un soldat tue un pigeon ramier. Ces oiseaux sont rares dans la contrée et on est même étonné d'y en trouver. Plus tard cependant, nous en rencontrerons beaucoup plus, du côté de Dâr el-Ḥamrâ et d'Abou Ṭâqah.

A 10 heures 16 minutes, nous repartons. La vallée mesure à cet endroit une centaine de mètres de large. A notre droite, c'est la montagne accidentée, dominant le chemin de 45 à 50 mètres; le sommet est toujours noir. A gauche, les collines de grès blanc se poursuivent sans changer beaucoup d'aspect. Des monceaux de sable accumulés par le vent dans les anfractuosités des rochers apparaissent comme des taches jaunes, tandis que dans la vallée de larges surfaces sont couvertes de galets noirs qui luisent au soleil.

A 10 heures 29 minutes, noté un graffite arabe sur la rive droite de l'ouâdy et à 10 heures 35 minutes, un autre sur la rive gauche. En face de

ce dernier point s'ouvre un petit ouâdy dominé, au sud, par une haute colline. La vallée s'élargit peu à peu.

A 10 heures 50 minutes, à notre droite s'ouvre un ouâdy dont on ne peut pas nous dire le nom. Quatre minutes plus loin, trois pics noirâtres émergent du massif des collines situées à notre gauche. Les montagnes qui bordent la voie de chaque côté la dominent d'environ 75 mètres et leur cime est noire comme du charbon. A mesure qu'on avance, l'ouâdy se transforme de nouveau en une petite plaine. Sur la rive droite, surgissent de tous côtés de petites élévations; la ligne de collines sur la rive gauche est beaucoup plus continue et les sommets un peu plus élevés.

A 11 heures 45 minutes, la plaine s'enfonce à notre gauche à plusieurs kilomètres, mais reste toujours bordée de petites hauteurs qui arrêtent la vue. Cette région est dite *arḍ Remâmiyeh* (ارض رمامية).

A 11 heures 57 minutes, l'horizon se referme; dans le véritable lit de l'ouâdy poussent de nombreux ṭalḥahs. Devant nous, une haute colline ferme la plaine au sud-est. A 12 heures 36 minutes, nous sommes au pied de cette colline. La vallée passe à gauche, nous continuons tout droit, dans un petit défilé où nous remarquons de nombreux graffites arabes. Ce sont des voyageurs qui ont gravé leur nom en passant, et les bédouins y ont ajouté leurs ouâsems.

A 12 heures 46 minutes, quelques tombes au bord du chemin abritent sans doute des pèlerins musulmans morts pendant le Ḥaǧǧ.

A 12 heures 53 minutes, nous passons à côté d'une inscription coufique gravée sur une grosse pierre. Nous nous arrêtons quelques instants pour essayer de la déchiffrer, mais elle est en fort mauvais état et il nous est impossible d'en tirer un sens complet.

A 1 heure 26 minutes, nous repartons. Dans le fond de l'ouâdy, à notre gauche, les ṭalḥahs prospèrent en telle abondance que, pendant 20 minutes, on a presque l'impression d'une forêt en plein désert. Quelques arbres commencent déjà à bourgeonner.

A 2 heures, une petite vallée vient rejoindre l'ouâdy à notre droite. A 2 heures 21 minutes, apparaît le château d'el-Mo'aẓẓam devant lequel nous descendons à 2 heures 26 minutes.

Le directeur du télégraphe à el-Mo'aẓẓam est un hiérosolymitain avec qui nous avons fait connaissance à el-Aḫḍar, il y a quelques jours. Il nous attendait et nous accueille comme deux compatriotes. Un soldat apporte triomphalement deux limonades préparées avec des citrons d'el-'Ela et de l'eau du puits d'el-Aḫḍar! On n'aurait pas rêvé d'un rafraîchissement plus délicieux.

La forteresse de Moʿaẓẓam (fig. 58) est un vaste quadrilatère, flanqué aux quatre angles de tours rondes très en saillie. C'est un des châteaux les plus spacieux du derb el-Ḥaǧǧ en même temps qu'un des plus soignés et des plus homogènes comme construction. D'après une inscription en turc (p. 297) placée au-dessus de la porte, il a été bâti en 1031 de l'hégire. L'intérieur, conçu sur le plan ordinaire, comprend une cour carrée avec une citerne au centre, des magasins sur les côtés et des chambres à l'étage



Fig. 58. — Qalaʿat el-Moʿaẓẓam.

supérieur. Les habitants du qalaʿah se sont amusés à orner la façade de têtes de bouquetins (بدن) et d'antilopes (بقر الماء), achetées aux bédouins des environs de Teima.

A une dizaine de mètres au sud du château se trouve le *birkeh :* un immense réservoir d'une soixantaine de mètres de côté, sur 4 à 5 mètres de profondeur. Il tient encore l'eau, sauf dans la partie supérieure, mais on le remettra sans doute tout à fait en état dès qu'on aura fait le chemin de fer, car il est infiniment précieux dans cette contrée entièrement dépourvue de sources. Une digue en pierres de taille — aujourd'hui à moitié écroulée — s'avançait dans la plaine, au sud, afin d'arrêter les eaux et de les refouler vers le réservoir (fig. 59).

Qalaʿat el-Moʿaẓẓam est situé sur un ressaut de terrain au pied de la montagne, à la jonction du grand ouâdy *ed-Deraʿ* (الدرع) (venant du nord-ouest) avec l'ouâdy que nous avons suivi depuis el-Aḫḍar. La réunion de

ces deux vallées importantes forme une plaine sablonneuse, bien unie, large de plus d'un kilomètre. Elle s'allonge vers le sud-est presque en ligne droite de sorte que le regard peut s'étendre fort loin de ce côté. On aperçoit dans le fond les sommets de *Ḥešem Ṣana'* (حشم صنع), à 25 kilomètres d'ici. A l'est, la vue est arrêtée à quelques centaines de mètres par une ligne de collines ininterrompues. A l'ouest, de petites collines blanches, au milieu desquelles émergent trois sommets pointus, marquent la fin de



Fig. 59. — Plaine de Mo'aẓẓam transformée en lac. Au centre, les débris du barrage.

la plaine. Au delà apparaissent des montagnes beaucoup plus importantes, parmi lesquelles on nous signale le ǧebel *ed-Dera'* (الدرع), d'où descend l'ouâdy de même nom.

Quand on contemple, par une belle journée, ce paysage aride et qu'on voit se dérouler devant soi cette nappe de sable étincelant sous le soleil, on a peine à croire que ces larges vallées puissent quelquefois être envahies par les eaux. C'est cependant le spectacle auquel nous assistions, le 2 mai, en remontant de Médâin-Ṣâleḥ. A la suite d'un violent orage qui s'était déchaîné la veille sur la montagne de l'ouest, quelques grands ouâdys avaient coulé à pleins bords et, en un clin d'œil, la plaine au sud du qala'ah avait été transformée en un lac immense (fig. 59). Nous eûmes beaucoup de peine à gagner la rive orientale et une fois en face du château il fallut

traverser encore, pour y arriver, une rivière large de 200 mètres (fig. 60). Deux ingénieurs partis de Ḥešem Ṣana' un peu avant l'orage avaient été surpris en route par le *seil* et obligés de passer la nuit à la belle étoile, n'osant pas se risquer, malgré leurs vigoureuses montures, à franchir ces fleuves aussi impétueux qu'inopinés.

Auprès du château de Mo'aẓẓam comme aux environs de celui d'el-Aḫḏar campent quelques misérables Sûeitleh. Il n'y a en ce moment que des fem-



Fig. 60. — Mo'aẓẓam. A travers le seil, en face du château.

mes sous les quatre ou cinq pauvres tentes dressées au pied de la montagne et il est impossible de trouver un nouveau guide pour remplacer notre compagnon de route de Teima, qui nous quitte demain matin.

A la porte du qala'ah deux grandes tentes blanches abritent les marchandises de deux trafiquants de Damas venus pour vendre des provisions, des habits ou des bibelots aux soldats qui travaillent au chemin de fer dans les environs, et aussi aux bédouins de passage. Mo'aẓẓam est en effet un endroit fort connu des Arabes et les grandes vallées qui débouchent auprès sont autant de grandes voies du désert. Les *Beni 'Aṭiyeh* (بني عطية), les *Bély* (بلي), les *Leida* (ليدا), les *Fuqarâ* (فقرا), les *Šammâr* (شمار) et les *Šarârât* (شرارات) prennent de l'eau à son birkeh dans leurs fréquentes razzias, et c'est pour eux tous un grand point de rendez-vous.

Mercredi 3 avril. — Nous avons laissé en route la caravane rencontrée près du ǧebel Luṣṣân et nous devons renforcer notre escorte d'un quatrième cavalier, car on va marcher maintenant à travers un pays sans cesse parcouru par des razzias et il faut être prêt à tout. L'affaire a été arrangée hier au soir, mais au moment de partir, la monture du nouveau gendarme est encore au pâturage.

A 6 heures 52 minutes, lassés d'attendre, nous partons. A mesure que nous avançons, les collines, à notre gauche, s'infléchissent graduellement vers l'est pour livrer passage au grand ouâdy *Maṣwal* (مصول). A 7 heures 17 minutes, nous arrivons devant cette vallée dans laquelle les ṭalḥahs abondent. Notre direction est au sud-est, 135°.

A 7 heures 35 minutes, à la hauteur de deux sommets, *Touaiyel Beni Sa'id* (طويل بنى سعيد), situés sur le bord de la plaine à notre droite. A gauche, un léger exhaussement du terrain nous sépare de l'ouâdy Maṣwal, au delà duquel la contrée est appelée *arḍ Medawwarah* (مدوّرة).

A 7 heures 45 minutes, nous voyons deux cavaliers surgir des fourrés de l'ouâdy *Ḥakeh* (حكّة) et se diriger vers nous au galop de leurs montures. Cette manière de s'aborder étant peu courtoise au désert, nous mettons pied à terre et on se concentre, croyant avoir affaire à quelque parti de bédouins en campagne. Mais les prétendus agresseurs s'avancent tout seuls et on ne tarde pas à reconnaître un Sûeifleh amenant le chameau de notre quatrième gendarme.

A 8 heures 3 minutes, nous reprenons notre marche. A 8 heures 25 minutes, on nous montre sur la gauche un petit affluent de l'ouâdy Maṣwal, appelé ouâdy *Meqeibel* (مقيبل). Un grand rocher situé auprès porte aussi le même nom. Au sud, dans le lointain se dresse une montagne noire nommée par nos guides ǧebel *Ǧub el-Ḥeir* (جب الحير).

A 8 heures 48 minutes, nous arrivons au bord de l'ouâdy Ḥakeh. Il descend des montagnes *Ḥesmaniyeh* à l'ouest, traverse devant nous toute la plaine et va rejoindre l'ouâdy Maṣwal, par lequel il gagne de nouveau le derb el-Ḥaǧǧ et arrive finalement à Mo'aẓẓam. C'est l'ouâdy Ḥakeh qui coulait le plus fort au moment de notre second passage, le 2 mai. On serait porté à croire que c'est aussi celui qui coule le plus souvent, à en juger par la verdure qui tapisse son lit. Les arbres y sont très nombreux et en maints endroits les arbustes et les hautes herbes forment de véritables fourrés. A 9 heures, nous sommes passés sur la rive droite, où l'on voit quelques tombes arabes. La plaine devient plus large; à 9 heures 15 minutes, elle s'étend sur notre gauche à 5 ou 6 kilomètres, et sur notre droite à six ou sept cents mètres. On appelle cette région *el-Matneh* (المتنة). Le territoire

des Beni 'Aṭiyeh s'étend jusqu'ici et le cheikh Ḥarb vient souvent fixer sa tente dans ces parages. En ce moment il campe à l'ouest de Tebouk.

A 9 heures 42 minutes, un renflement de terrain, sur notre gauche, constitue une série de petites collines appelées *Ḥabwá* (حبوا). C'est aussi le nom d'une vallée qui débouche à notre gauche. Nous y apercevons des Arabes en marche. C'est un *raḥel* (رحل) ou groupe de bédouins changeant de campement. Ils s'en vont du côté de Teima chercher de nouveaux pâturages. Hélas! ils ne devaient y trouver que la désolation, car quinze jours plus tard ils étaient razziés par les Leida et perdaient tous leurs troupeaux.

A 10 heures 26 minutes, nous avons à notre droite, au sud-ouest, derrière une première ligne de collines, le ǧebel *'Eiš* (عيش). Deux pics s'en détachent et dominent tous les environs; on les appelle *Maqreïn 'Eiš*. La plaine est sillonnée tout entière de petits sentiers tracés par les pèlerins de la Mecque qui, pouvant passer ici n'importe où, se disséminent en marchant.

A 10 heures 50 minutes, nous coupons l'ou. el-'Eiš (العيش), qui descend du massif de même nom et se dirige d'abord vers l'est-est-nord, pour tourner ensuite au nord et descendre à Mo'aẓẓam. La plaine, à notre gauche, s'étend très loin derrière quelques collines insignifiantes.

A 11 heures 4 minutes, nous traversons le seil *Ḥada'* (حدع). Il suit la même direction que l'ouâdy 'Eiš, avec lequel il va se fondre plus bas. Le sol est couvert de petites pierres noires volcaniques.

A 11 heures 35 minutes, nous longeons à notre gauche une légère dépression dans laquelle poussent d'abondants ṭalḥahs. Un quart d'heure plus loin, nous laissons à droite, à la distance approximative de 3 kilomètres, une montagne en forme de cône tronqué. La plaine se rétrécit; à 12 heures 3 minutes, elle n'a guère plus qu'un kilomètre de large. Les eaux se rassemblent au pied des collines sur le bord oriental, où une traînée d'arbres et de verdure indique le chemin qu'elles parcourent. A 12 heures 21 minutes, nous marchons au milieu de ces arbres. La pente de l'ouâdy étant très peu prononcée, l'eau se répand assez en liberté et la végétation se développe sur un plus vaste champ. A 12 heures 30 minutes, nous nous arrêtons à l'ombre d'un ṭalḥah, au bord d'une petite vallée descendant de l'ouest.

L'endroit est délicieux et très fréquenté des Arabes qui y trouvent de l'herbe pour leurs chameaux et une grande quantité de bois à brûler. Ils y viennent surtout au moment du passage des pèlerins de la Mecque, afin de tâcher de rançonner un peu les pieux ḥaǧǧys. C'est d'ailleurs un lieu de

pâturage et de rendez-vous fort ancien ; nous en avons la preuve écrite sur les rochers voisins. Quelques minutes à l'est de l'endroit où nous sommes assis se trouve une colline isolée, sur les pentes de laquelle on voit d'énormes blocs détachés. Dans la matinée du 2 mai, nous relèverons sur ces blocs plus de 130 graffites tamoudéens (n[os] 36-175) gravés au milieu de représentations de différents animaux et en particulier de chameaux. Les bergers et les marchands désœuvrés devaient s'amuser à écrire ainsi leur nom et à tracer ces figures grossières tout en surveillant les chameaux qui paissaient tranquillement à leurs pieds dans la plaine.

Nous repartons à 2 heures 5 minutes et à 2 heures 14 minutes nous mettons pied à terre devant l'installation de M. Milosowitz, chef de section. Cet ingénieur nous accueille chaleureusement. Il s'intéresse beaucoup aux études orientales, spécialement à la linguistique. Il nous montre quelques graffites tamoudéens qu'il a copiés le long de la voie sur les rochers voisins de Ḥešem Ṣana ͑ et nous invite à passer la soirée avec lui pour aller à la recherche des inscriptions. Aujourd'hui nous ne pouvons pas, mais au retour nous resterons une demi-journée. C'est ici que nous apprendrons, le 1[er] mai seulement, le lâche assassinat de l'infortuné docteur Mauchamp. Cette nouvelle jettera une note de tristesse sur la fin de notre voyage, car le docteur Mauchamp fut notre compagnon de route pendant quarante-cinq jours à travers l'Arabie Pétrée. Nous avions projeté de faire ensemble une excursion dans l'Arabie centrale, et durant son long séjour à Jérusalem nous avions pu apprécier toutes les éminentes qualités du brillant et si regretté docteur.

A 2 heures 35 minutes, nous sommes de nouveau en selle ; 26 kilomètres nous séparent encore de *Dâr el-Ḥamrâ* (دار الحمراء) (1), où nous voudrions passer la nuit. Nous avons tout près, à notre gauche, la montagne de Ḥešem Ṣana ͑ en avant de laquelle passe un ouâdy ; la plaine, à droite, s'étend à peu près à 1 kilomètre.

A 2 heures 50 minutes, nous traversons une première branche de l'ouâdy *Ǧeneib* (جنيب) arrivant des montagnes de l'ouest; elle vient se butter contre le promontoire de Ḥešem Sana ͑ et longe ensuite le derb el-Ḥaǧǧ. La montagne, à notre gauche, s'enfuit vers l'est et, en avant, se forment une série de collines appelées *Burqâ Ḥereiz* (برقا حريز). Sur ces hauteurs campent en ce moment de nombreux soldats qui travaillent à la chaussée du chemin de fer.

(1) C'est ainsi que ce nom est écrit dans la carte du chemin de fer du Hedjâz et cela paraît bien être l'orthographe officielle ; mais d'après plusieurs Arabes le vrai nom serait Ẓahar el-Ḥamrâ (ظهر الحمرا).

A 3 heures, nous coupons une seconde branche de l'ouâdy Ğeneib. A 3 heures 10 minutes, la plaine mesure de 2 à 3 kilomètres de large; à gauche nous avons les hauteurs de Burqâ Ḥereiz, et à droite, derrière une première ligne de collines se dressent quelques sommets plus élevés, parmi lesquels on nous signale le râs Abou Ğeneib (راس ابو جنيب).

A 3 heures 37 minutes, encore une branche de l'ouâdy Ğeneib; après avoir coupé la plaine, elle longe les collines de Ḥereiz et rejoint plus bas les deux premières branches.

A 3 heures 45 minutes, les collines disparaissent un instant à notre gauche pour recommencer un quart d'heure plus loin. Le sol est couvert de petits galets volcaniques; les montagnes environnantes sont toujours formées de grès. A leur pied le vent a accumulé des monticules de sable.

A 4 heures, la plaine se revêt de verdure et de fleurs sur l'espace de quelques centaines de mètres; de nombreuses troupes campent dans les environs. Nos Arabes voudraient profiter de ce double avantage pour passer ici la nuit, à l'exemple d'une grande caravane qui est en train de défaire les charges. Mais nous tenons bon et ils doivent se soumettre à l'injonction des gendarmes qui, intérieurement eux aussi, préféreraient rester. Après avoir perdu 5 minutes, nous continuons donc à marcher.

A 4 heures 34 minutes, les petits cailloux noirs qui jonchaient la route ont disparu; le sol est couvert maintenant de gros sable. Les collines à notre gauche s'affaissent, tandis qu'à droite elles deviennent de vraies montagnes, hautes d'une centaine de mètres. Nous allons doucement afin de cheminer avec les bagages, car le pays n'est pas sûr. Il y a peu de temps, un de nos soldats a été attaqué tout près de Dâr el-Ḥamrâ et a eu un compagnon tué par les bédouins.

A 5 heures 10 minutes, nous avançons assez lentement dans une plaine sablonneuse bien unie, large de sept à huit cents mètres. Chemin faisant, on remarque des lambeaux d'habits derrière un petit arbuste. On va voir, c'est un pauvre pèlerin endormi ou mort de fatigue, qui a été dévoré par une bête fauve. La ligne du chemin de fer s'écarte du derb el-Ḥaǧǧ et passe à plusieurs kilomètres à l'est afin de conserver un niveau inférieur et de ménager ainsi la pente qui suivra bientôt. Devant nous, à gauche du chemin, apparaissent de gros blocs dressés sur une colline comme de grandes stèles. C'est le commencement des *ġarâmîl er-Rûalah* (غراميل الرولة), qui s'étendent à l'est. Nous les atteignons à 5 heures 55 minutes. Dans toute la région à notre gauche, il y a un nombre considérable d'énormes rochers debout; c'est comme un vaste champ de menhirs dressés par la nature. Nous attendons pendant 23 minutes que les bêtes

de charge nous aient rejoints et nous gagnons ensuite, dans l'obscurité, le château de Dâr el-Ḥamrâ, où nous arrivons à 7 heures 20 minutes.

Jeudi 4 avril. — Depuis le passage de Huber (1) le qala'ah de Dâr el-Ḥamrâ (fig. 61) a été remis un peu en état pour abriter un employé du télégraphe avec trois ou quatre soldats. Il n'a rien de remarquable. On a construit postérieurement, à l'angle nord-est, une petite tour afin de



Fig. 61. — Qala'at Dâr el-Ḥamrâ.

permettre à la garnison de puiser de l'eau au birkeh sans sortir du château. Mais actuellement ce birkeh est à sec depuis longtemps, car il y a trois ans, nous dit-on, qu'il n'a pas plu dans le pays. La petite garnison va chercher l'eau à un puits situé vers le sud-est, à sept ou huit heures de marche.

En avant du château, s'étend une petite plaine de sable, large de 400 à 500 mètres, que traverse une digue destinée à faire refluer vers le birkeh les eaux de l'ouâdy voisin. On nous signale au delà de cette plaine, sur les premiers sommets, au sud, des restes d'anciennes maisons. Nous allons les visiter. Nous trouvons tout d'abord quelques enceintes plus ou moins rondes, jointes ou séparées, formées de murs en pierres sèches mal appa-

(1) *Journal...*, p. 458.

reillées, hauts en moyenne de $0^m,50$ à $0^m,75$ et qui, peut-être, n'ont jamais été plus élevés. Une porte ouvre généralement à l'est. On a sous les yeux (fig. 62) un plan par terre de deux de ces monuments pris un peu au hasard. Quelques-uns sont plus petits que ces deux-là; rarement il y en a de plus grands.

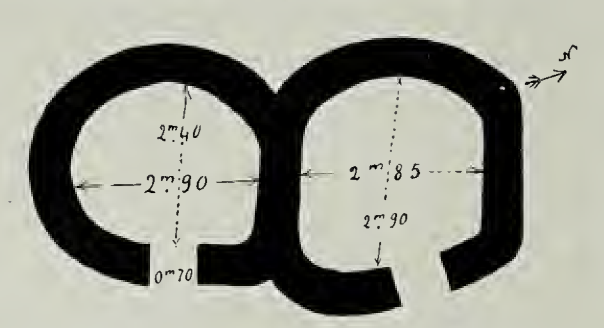


Fig. 62. — Dar el-Ḥamra. Petites enceintes au sud du qala'ah.

En face de ce premier groupe, dans un pli de terrain, à l'est, se trouvent d'autres constructions du même genre, mais généralement de forme carrée. Un certain nombre ont 4 à 5 mètres de côté; il y en a même une qui mesure 8 pas sur une face; peut-être était-elle divisée à l'intérieur.

En continuant encore un peu vers l'est, à l'extrémité de la plaine et sur le dernier penchant d'une colline, nous rencontrons quantité de ces maisonnettes, parfois alignées les unes à côté des autres comme dans la fig. 63, d'autres fois séparées. Certains murs ont encore 1 mètre de haut. Il y a aussi des enceintes carrées plus considérables, ressemblant à des parcs pour les bestiaux.

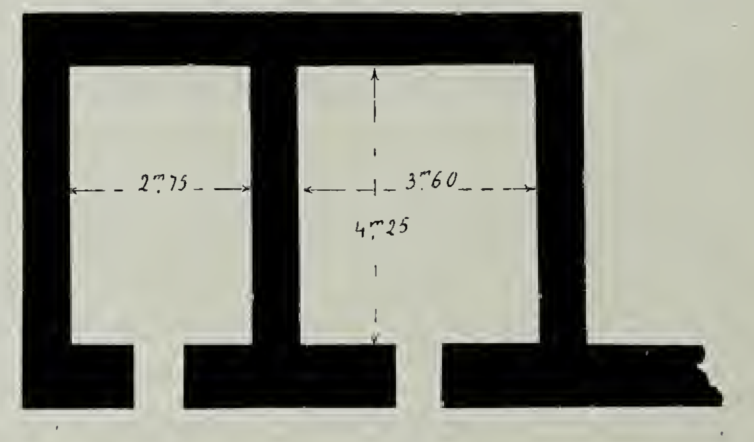


Fig. 63. — Dar el-Ḥamra. Maisonnettes ruinées aux environs du qala'ah.

A quelques pas de là, en allant vers le nord, on remarque les arasements d'une construction carrée, mesurant 10 pas d'est en ouest et 11 du nord au sud. Sur le côté sud, au centre, se trouve une absidiole large de 1 mètre sur $1^m,50$ de profondeur. On croirait assez facilement à un miḥrab, et ces débris de murs larges de $0^m,70$ seraient peut-être ceux d'une mosquée. Dès lors, il serait tout à fait naturel de voir dans les ruines précédentes les restes d'une sorte de village ou de campement arabe.

A 7 heures 16 minutes, nous quittons Dâr el-Ḥamrâ. Notre escorte s'est augmentée de 7 nouveaux soldats et d'un sous-officier qui nous courent après depuis Mo'azzam. Ils appartiennent au poste de Médâin-Ṣâleḥ et ont

l'ordre de regagner leur campement avec nous. La petite plaine de sable est vite traversée; nous continuons ensuite pendant quelques instants entre deux faibles éminences.

A 7 heures 55 minutes, nous quittons enfin ce couloir monotone dans lequel nous marchions depuis trois jours, pour entrer dans une région accidentée. Après avoir franchi un petit col sablonneux, nous arrivons, à 8 heures 3 minutes, sur un plateau où émergent de nombreuses petites collines.

A 8 heures 7 minutes, nous traversons une manière d'ouâdy qui se forme sur ce sommet et coule à notre gauche pour revenir ensuite sur Dâr el-Ḥamrâ. Le sol est d'abord couvert de sable grossier, puis, pendant quelque temps, c'est la roche nue, d'où le nom de *zallaqât* (زلّقات), ou « glissades », donné à ce passage. A notre droite court vers le sud-ouest une chaîne de montagnes éloignée de deux à trois kilomètres, qui a son point de départ tout près de Dâr el-Ḥamrâ. En avant de la montagne se projettent quelques collines à moitié envahies par le sable. Sur la gauche, c'est le plateau à perte de vue, hérissé de sommets. Devant nous, se dressent de loin en loin quelques gros rochers comme ceux auprès desquels nous passons à 8 heures 28 et à 8 heures 45 minutes.

A 8 heures 50 minutes, nous traversons une sorte d'esplanade appelée *Mafâreš er-Ruz* (مفارش الرز), « les tapis de riz », parce que le sol est couvert d'une grande quantité de gros grains de sable semblables à du riz. On nous signale sur notre droite un endroit appelé *eṯ-Ṯemed* (الثمد) où l'eau de pluie se conserve dans un creux de rocher. A gauche nous avons un sommet désigné sous le nom de *Berdân* (بردان).

A 9 heures 5 minutes, nous coupons à angle droit un sentier très bien marqué qui conduit à Ṯemed.

A 9 heures 22 minutes, tout près du chemin sur notre gauche, commence une série de petites collines. Nous passons devant un *boulouk*, ou compagnie de soldats, émigrant vers le sud. Ils ont fini le travail qui leur avait été assigné et s'en vont maintenant, plus avant, entreprendre de nouveaux terrassements. Les simples soldats marchent à pied, le fusil sur l'épaule, revêtus de toutes sortes de costumes. L'un d'eux pousse devant lui un petit troupeau de moutons. De nombreux chameaux s'avancent d'un pas nonchalant, chargés de tentes, de pelles et de pioches et d'une grande quantité de brouettes, sans parler des sacs de farine et des tonneaux d'eau. Il y a même des cages à poules pour monter la basse-cour des officiers. Nous avons vu l'autre jour le campement que ces gens venaient d'abandonner. Trois ou quatre cahutes dont on avait arraché les toits de zinc

pour les transporter ailleurs, des cercles de pierres qui entouraient les gourbis, et quelques tombes : c'est tout ce qui restait.

A 9 heures 55 minutes, la montagne présente, à notre droite, une grande échancrure de près de 500 mètres de large. Devant nous se dressent trois pics dont les pointes noires offrent tout à fait l'aspect de volcans éteints. A 10 heures 20 minutes, nous sommes à la hauteur du plus rapproché, le ğebel *Muṭla'* (مطلع) (1), que nous laissons à 150 mètres à notre gauche. Il marque le point le plus élevé du derb el-Ḥağğ, 1.298 mètres, et forme la ligne de partage des eaux. Celles qui tombent sur le versant septentrional gagnent Mo'azzam et Tebouk, tandis que celles qui tombent au sud descendent vers el-'Ela et l'ouâdy *el-Qura* (القرى).

Malgré leur couleur noire, ces sommets ne sont probablement pas des cratères. Des ingénieurs qui ont visité l'un d'eux affirment n'y avoir trouvé que du grès coloré et point de basalte.

On a, du ğebel Muṭla', un beau coup d'œil sur le pays.

Du côté de l'ouest, il est vrai, la vue est vite bornée par la montagne, mais au nord, et à l'est surtout, le regard s'étend fort loin. C'est partout le désert, un immense plateau très accidenté, avec de nombreux mamelons, parfois de véritables montagnes, où la roche nue succède au sable et le sable à la roche nue. C'est à peine si quelques retems ou quelques plantes comme le *rimt* viennent égayer un peu la monotonie de ce paysage, qui n'est beau que parce qu'il est inondé de lumière.

Vers le sud et le sud-ouest, le panorama est encore plus étrange et plus grandiose. Dans le fond, on a la masse noire et imposante du Ḥarrah (حرّة), qui s'étend à l'infini. Devant, au premier plan, ce sont d'énormes rochers fantastiques, des montagnes aux sommets découpés et déchiquetés, que certains ont comparées à une forêt de grands arbres émondés.

La descente vers le sud est mauvaise, le chemin est mal marqué sur les roches de grès, et du reste chacun passe où il peut. Nous croisons deux misérables pèlerins qui vont à pied, inquiets de leur route et exténués de fatigue. Après les avoir un peu restaurés, nous les dirigeons sur Dâr el-Ḥamrâ. Le derb el-Ḥağğ est sans cesse parcouru par des *faqîrs* de ce genre qui errent à l'aventure, sans argent et sans provisions. Il n'est pas rare que quelques-uns d'entre eux s'égarent en route et laissent leurs ossements au désert. Depuis qu'on a installé le télégraphe, les plus avisés suivent ce fil d'Ariane sans plus se préoccuper du chemin.

A 11 heures 26 minutes, nous mettons pied à terre et cherchons un peu

(1) Le nom de Muṭla' s'applique aussi aux autres sommets voisins, connus sous le vocable commun de *Rous el-Muṭla'*. Le gouvernement écrit المطلع.

d'ombre au milieu d'une touffe de retems. Il fait aujourd'hui un siroco accablant.

Nous repartons à 12 heures 30 minutes. La descente s'accentue; les dalles de grès se succèdent, séparées par des intervalles remplis de sable où germe parfois un peu de végétation. A 1 heure 22 minutes, nous cheminons dans une sorte de vallon sablonneux. Ce passage porte le nom de *Šaqq el-ʿAǧûz* (شق العجوز) (1), « le défilé ou le passage de la vieille ».

A 1 heure 44 minutes, nous avons à notre gauche, au bord du chemin, deux énormes rochers avec quelques graffites tamoudéens et des inscriptions arabes. Nous en faisons le tour attentivement, pour voir s'il n'y aurait pas quelque texte intéressant. Les inscriptions arabes que nous lisons ont été faites par des pèlerins. Elles contiennent des exclamations comme celles-ci : « O Allah! pardonne à quiconque a péché! — Le ḥaǧǧ se fait avec facilité! — Allah fait des dons à quiconque se confie en lui! » Les graffites tamoudéens sont en petit nombre et mal conservés (pl. XXXI, nos 19-23).

A 3 heures, nous remontons à chameau et continuons la marche à travers une sorte de plateau irrégulier s'inclinant vers le sud.

A 3 heures 18 minutes, nous laissons à droite, — par delà quelques collines, mais en deçà des montagnes, — un sommet arrondi semblable à un cratère. Huit minutes plus loin, nous avons, à 1 kilomètre, à notre gauche un autre sommet du même genre, haut d'une centaine de mètres.

A 3 heures 44 minutes, se forme sur notre gauche une série de collines presque ininterrompues. Nous retrouvons ici la ligne du chemin de fer que nous avions perdue de vue avant d'arriver à Dâr el-Ḥamrâ. Elle vient de l'est, mais on n'en distingue pas encore le tracé, car les terrassements ne sont pas faits. Plus loin une troupe de soldats y travaille activement, accumulant du sable et des herbes pour faire une chaussée.

A 4 heures, nous entrons dans la plaine d'*Abou Ṭaqah* (ابو طاقة), sorte de bas-fond rempli de sable qui s'étend devant nous au pied du Ḥarrah, faisant au nord une pointe à l'extrémité de laquelle nous nous trouvons en ce moment.

A 4 heures 25 minutes, nous débouchons dans la plaine proprement dite. A notre gauche s'élève un rocher semblable à un mur, dans lequel est percé un grand trou ou une fenêtre, en arabe *ṭâqah* (طاقة), d'où le nom de « Abou Ṭâqah » donné au rocher et à la région.

(1) Dans la carte arabe du chemin de fer du Hedjâz : شقب العجوز.

Nous dressons ici notre tente, auprès d'un campement de soldats dont les chefs nous accueillent plus qu'avec civilité. Presque à l'égal de leur courtoisie on apprécie leur eau fraîche qui est de l'eau de pluie provenant du creux d'un rocher dans le Ḥarrah. En temps ordinaire ils vont chercher leur provision aux puits de Médâin-Ṣâleḥ, à 6 heures d'ici.

Plus nous avançons, plus nous nous rendons compte des difficultés de toute sorte que présente la construction du chemin de fer de la Mecque à travers une solitude dépourvue absolument de tout. Une entreprise de ce genre doit absorber des sommes phénoménales. Néanmoins elle se poursuit avec une rapidité vraiment extraordinaire sous l'impulsion de la volonté énergique du Sultan. Un grand nombre de riches musulmans, poussés par le zèle religieux, secondent de leurs deniers cette entreprise dans laquelle la religion entre pour une aussi grande part que la politique. C'est ainsi, nous dit-on, que la gare de Médine sera due en grande partie, sinon tout entière, à la générosité d'un Crésus indien, disciple du prophète. Les dons en nature et en espèces sont, paraît-il, fort nombreux; sans parler d'un impôt spécial qualifié de « don volontaire » qu'on prélève déjà depuis longtemps pour la construction de ce chemin de fer. Mais ce n'est pas tout de construire; il faudra aussi entretenir, et cela demandera encore beaucoup de soins, avec de l'énergie et de l'argent en proportion. L'exploitation de la partie de la voie apte à laisser passer un train est confiée à un français, M. Gaudin, qui fait preuve, pour l'organisation et l'entretien du service, d'une intelligence et d'une fermeté peu communes.

Vendredi 5 avril. — Nous partons à 6 heures 40 minutes, dans la direction sud-sud-est, à travers la plaine d'Abou Ṭâqah, bordée au nord-ouest, à l'ouest et au sud-ouest par des montagnes de grès très accidentées, rappelant beaucoup les approches de Pétra. Nous les laissons à 2 kilomètres à notre droite. Par derrière court une chaîne plus élevée, aux sommets aplatis et noirs. C'est le Ḥarrah, qui se poursuit jusqu'à el-ʿEla et encore plus au sud. Nous avons à gauche quelques collines de grès, qui s'ouvrent, 10 minutes plus loin, pour livrer passage à la plaine. Celle-ci s'étend alors très loin vers l'est, parsemée, dans le fond surtout, d'énormes mamelons dénudés, masses compactes de grès.

A 6 heures 55 minutes, sentier conduisant au Sik (سيك), grosse colline à notre gauche, distante de 8 kilomètres environ. Là se trouve la source qui alimente la garnison de Dâr el-Ḥamrâ; mais l'eau doit être bien peu abondante puisque les soldats d'Abou Ṭâqah sont obligés, en temps ordinaire, d'aller remplir leurs tonneaux aux puits de Médâin-Ṣâleḥ.

A 7 heures 25 minutes, nous laissons à notre droite, à la distance approximative de 3 kilomètres, un enfoncement dans le Ḥarrah, *el-Feǧǧ* (الفجّ). L'eau que nous avons bue hier au soir chez les officiers provenait de cet endroit. Un peu plus à l'ouest se trouve *Ṭaybesem* (طيبسم) (1), autre réservoir naturel où l'on ira puiser encore pendant quelque temps quand le gadîr d'el-Feǧǧ sera à sec, ce qui ne tardera pas à arriver.

A 7 heures 30 minutes, nous avons à notre gauche, à 1 kilomètre, un grand rocher qui contient aussi, paraît-il, un peu d'eau de pluie dans une crevasse. Au delà, à 5 ou 6 kilomètres, se dresse le sommet pointu de *Cheikh Annab* (انّب).

A 8 heures 13 minutes, la route passe entre deux énormes blocs de grès auxquels font suite, au sud, quelques autres collines de même nature. La montagne, à droite, se rapproche du derb el-Ḥaǧǧ; nous ne l'avons plus qu'à 800 mètres.

Rencontré cinq pauvres troupiers déserteurs, qui viennent du Yémen à travers le désert, ils sont à peine couverts de quelques haillons, ayant sans doute vendu leurs effets militaires afin de s'échapper plus librement. Nos gendarmes les reconnaissent, mais ils se contentent d'échanger avec eux un salut, sans songer le moins du monde à les inquiéter. Ces malheureux ont l'air exténué. Ils ont gagné la Mecque et Médine déguisés en pèlerins, mendiant leur pain le long de la route. Des villes saintes, ils sont partis pour la Syrie. Depuis plusieurs mois ils sont ainsi sur les chemins en proie à la fatigue et aux privations de tout genre. Encore quelques semaines et si les forces n'achèvent pas de les abandonner ils reverront leurs familles, en attendant qu'on leur mette la main au collet pour les envoyer faire un supplément de service. D'ailleurs, on est d'ordinaire assez indulgent pour les réfractaires de ce genre. Nous en avons un dans notre caravane, qui nous raconte toute son histoire par le menu détail.

C'est un pauvre fellah du village de Béthanie près de Jérusalem. Nous l'avons rencontré quelques heures avant d'arriver à Dâr el-Ḥamrâ. Il nous a reconnus et a abandonné aussitôt le convoi dont il faisait partie pour marcher avec nous. Il a pris la fuite devant Sanaʿa avec 300 de ses compagnons, tous de langue arabe. Les insurgés les ont bien accueillis, voyant en somme en eux des frères, puisqu'ils étaient Arabes et musulmans comme eux. Ils leur ont donné des vivres dont ils avaient le plus grand besoin et un certain nombre de fuyards sont même restés dans le pays. Mais la ma-

(1) Ne serait-ce pas là une contraction de Ṭayibet el-Ism (طيبة الاسم)? Voir sur ce dernier mot CLERMONT-GANNEAU, *Rec. d'arch. or.*, II, p. 21.

jorité, mariés et pères de famille pour la plupart, ont voulu tenter de regagner leurs villages. Après des fatigues et des péripéties inénarrables, vingt d'entre eux sont arrivés à Ḥâil chez Eben Rašid qui a pris en pitié leur malheureux sort. Il les a fort bien traités, et a même donné à chacun d'eux quelques pièces de monnaie. De Ḥâil, notre homme est reparti à pied pour la Mecque avec un pèlerinage. Ses dévotions terminées, il s'est fait délivrer des papiers en règle et a gagné Djedda, où il a pu se procurer un peu d'argent et prendre ainsi une place sur le pont d'un navire jusqu'à Suez. Une fois en Égypte, il a écrit à son père de lui envoyer deux ou trois louis pour achever son voyage. De tous ses nombreux compagnons, huit seulement ont revu leurs foyers, une bonne moitié sont morts dans le désert; quant aux autres, il ne sait pas ce qu'ils sont devenus. Lui-même n'a pas joui longtemps des délices du retour. Dénoncé aux autorités militaires de Jérusalem, il a été appréhendé et condamné à travailler pendant six mois au chemin de fer du Hedjaz. Il prend sa punition en philosophe, dans l'espoir de revenir bientôt pour tout de bon.

A 9 heures 13 minutes, nous passons à côté d'un puits creusé tout récemment par les soldats, mais en vain, car ils n'ont point trouvé d'eau. Ils seraient descendus cependant, à les en croire, jusqu'à une profondeur de 50 mètres! Deux minutes plus loin, inscriptions arabes sur la paroi de la montagne, à droite. Nous nous arrêtons pour les examiner et voir si, par hasard, il n'y aurait pas quelque texte plus ancien. Ce sont encore de pieuses réflexions de pèlerins : « Il est en sûreté quiconque est aidé d'Allah. »

Nous repartons à 9 heures 35 minutes. La plaine d'Abou Ṭâqah finit ici et nous entrons dans une sorte de défilé nommé *Abou'l-'Aẓam* (ابو العظم), « le père de la grandeur », appellation descriptive qui répond bien à la nature du lieu. De chaque côté de la route, et au milieu même du passage, d'énormes rochers de grès, hauts de 50 à 100 mètres, s'élèvent à pic dressant vers le ciel leurs sommets détachés, tantôt effilés, tantôt massifs mais toujours majestueux et imposants. De grandes parois lisses sembleraient inviter le voyageur à écrire son nom. Néanmoins on n'en a pas beaucoup profité, parce que ce ne fut jamais, sans doute, un point d'arrêt.

A 9 heures 45 minutes, nous mettons pied à terre pour copier quelques graffites nabatéens (nos 199-201); ils sont peu nombreux et généralement en mauvais état, c'est en vain que nous en cherchons d'autres sur les rochers voisins.

A 10 heures 18 minutes nous reprenons notre marche et à 10 heures 30 minutes nous sortons du défilé par le col sablonneux de *Mizelqâd*

(مزلقاد). On a coupé cette colline pour livrer passage au chemin de fer, mais la tranchée est déjà à moitié comblée. Les ingénieurs auront beaucoup à faire pour préserver leur travail des envahissements du sable. A partir de cet endroit la voie disparaît à notre droite et nous la retrouverons seulement aux abords de Médâin-Ṣâleḥ.

A 10 heures 43 minutes, sur un grand rocher, au bord du chemin à



Fig. 64. — Le défilé de Mabrak en-Nâqah.

droite, quelques graffites en caractères sabéens et nabatéens attirent nos regards.

A 10 heures 49 minutes, nous passons auprès d'une tombe marquée par quelques pierres accumulées. Nous cheminons à travers un plateau très accidenté, couvert de sable et de grandes roches de grès. De temps en temps quelques-unes de ces masses se dressent de chaque côté du sentier comme deux montants de porte. A notre droite court une vallée, large au moins d'un kilomètre, dans laquelle doit passer le chemin de fer et qui n'est, selon toute vraisemblance, qu'une prolongation au nord de la plaine de Médâin-Ṣâleḥ.

A 10 heures 53 minutes, encore quelques graffites peu importants (nab. n° 197). Nous errons quelques instants au milieu des sables et, à 11 heures 8 minutes, nous mettons pied à terre dans le grand défilé de *Mabrak en-Nâqah* qui marque l'entrée de la plaine de Médâin-Ṣâleḥ.

Le passage de Mabrak en-Nâqah, long de 200 mètres environ et large d'une quarantaine, est bordé de chaque côté par d'énormes rochers à

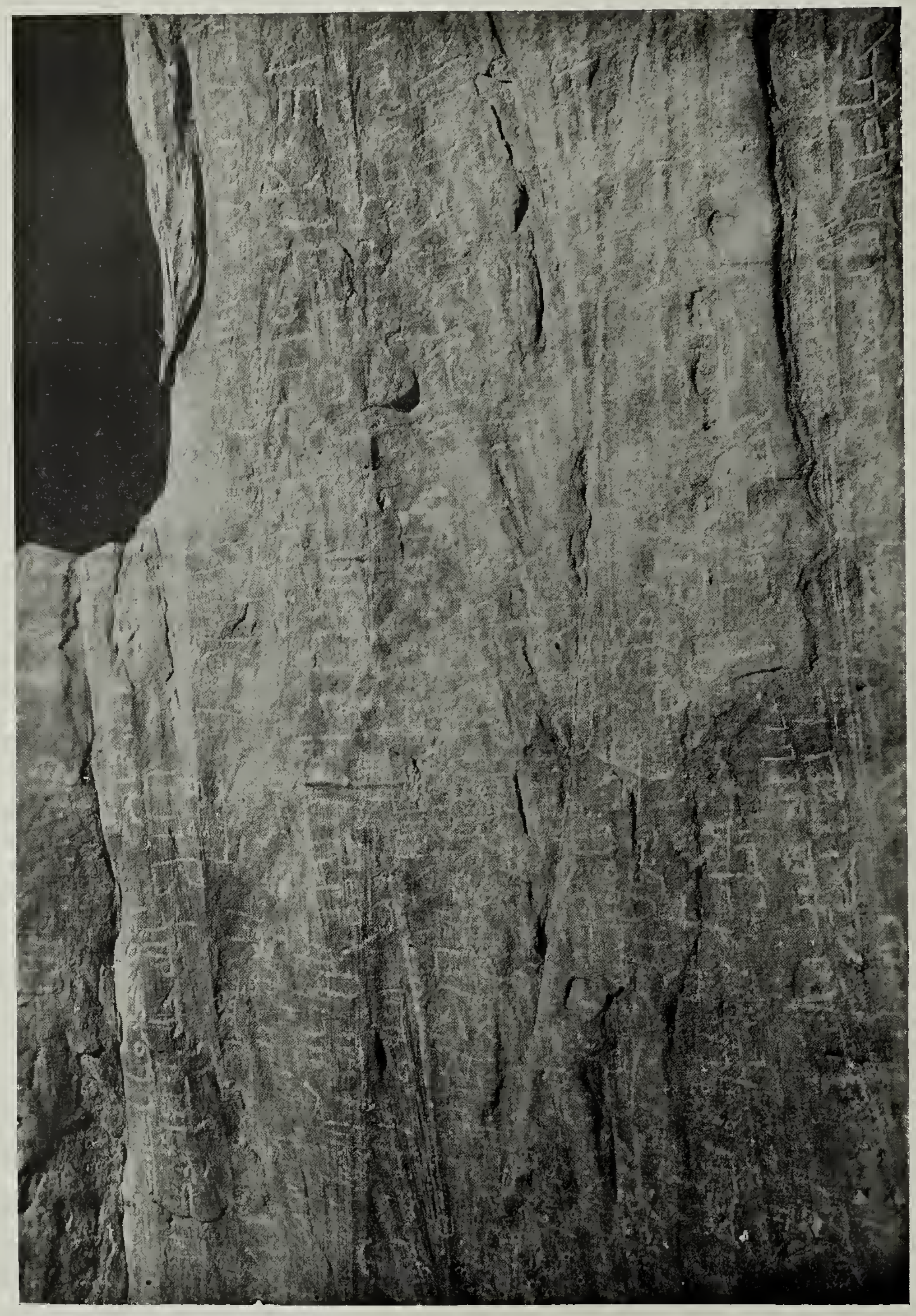


Fig. 65. — Graffites sur la paroi du rocher à Mabrak en-Nâqah.

pic qui doivent atteindre 100 mètres de haut (fig. 64). La paroi orientale, jusqu'à une certaine hauteur, est littéralement couverte d'écriture (fig. 65).

Les inscriptions arabes sont les plus nombreuses, mais il y a aussi une foule de graffites nabatéens, sabéens, tamoudéens et même des graffites grecs. Chaque voyageur semble avoir tenu à inscrire son nom en passant. Aujourd'hui encore, nombre de pèlerins musulmans continuent la tradition, poussés par un sentiment religieux, car une pieuse légende est attachée à cet endroit.

Mabrak en-Nâqah, « le lieu où s'agenouilla la chamelle », marque l'emplacement où succomba la chamelle miraculeuse donnée en signe aux infidèles de Tamoud par le prophète Ṣâleḥ. Certains de nos hommes racontent cette histoire avec émotion.

Médâin-Ṣâleḥ était habitée autrefois par les Tamoudéens, peuple pervers à qui Dieu envoya le prophète Ṣâleḥ pour les ramener à lui. Ils demandèrent au néby un signe de sa mission divine et celui-ci, pour les satisfaire, fit sortir d'un rocher une chamelle comme jamais il n'en avait existé et telle qu'on n'en verra jamais. Tout le jour, elle allait paître à *Šaqq el-'Aǧouz*, passant par le défilé dans lequel nous sommes assis. Le soir venu, elle rentrait boire au puits de Médâin qu'elle vidait chaque fois en plongeant au dedans son long cou. Ensuite, elle faisait le tour des sept villes (1), donnant du lait à tous les habitants qui s'étaient creusé de grands bassins pour le recueillir (2). Au lieu de se convertir à la vue de ce prodige et d'écouter la voix du prophète, les Tamoudéens persévéraient toujours dans leur incrédulité. Quelques-uns, plus pervers (3), résolurent même de tuer la chamelle miraculeuse. Ils fixèrent de chaque côté de l'étroit passage de Mabrak en-Nâqah de longues lames de poignards bien aiguisées. Lorsque la bête rentrant du pâturage se précipita à travers le défilé, les pointes acérées lui déchirèrent les flancs et elle tomba morte, tandis que le petit qu'elle portait dans son sein s'échappa à travers la plaine et courut jusqu'à un endroit qu'on nous montrera tout à l'heure, où il fut changé en un rocher énorme connu maintenant sous le nom de *Ḥûeireh* (حويرة) (4). Le jeune chameau et sa mère laissèrent échapper en

(1) D'après la tradition, il y avait, dans la plaine, sept villes. De là le nom actuel de Médâïn « les villes » (plur. de medineh).

(2) On montre encore, aujourd'hui, sur la route d'el-'Ela, au ḥirbet el-Ḥereibeh, un de ces *birkeh*. Doughty, *Travels*..., I, p. 139.

(3) Pour quelques-uns de nos interlocuteurs, ces hommes pervers qui ont tué la chamelle de Ṣâleḥ étaient des chrétiens. Une tradition fort curieuse, conservée au pays de Moab, attribue ce crime aux *'Ebeïš* (عبيش), petit clan bédouin fixé aux environs de Kérak. Et c'est à cause d'un tel méfait que leur témoignage n'est pas reçu en justice chez les Arabes.

(4) Nous ignorons quelle était, à l'époque de Mahomet, la version relative à l'histoire de la chamelle du néby Ṣâleḥ. Le Qorân (*sur.* 7 et 26) y fait allusion comme à une chose connue du lecteur, sans entrer dans le détail. Les commentateurs ne pouvaient se contenter d'une pareille sobriété et

mourant des mugissements terribles qu'on entend encore de nos jours (!). C'est pour cela que lors du passage du Ḥaǧǧ à Mabrak en-Nâqah, les pèlerins poussent de grands cris et tirent des coups de feu afin d'empêcher leurs montures de percevoir les gémissements de la chamelle de Ṣâleḥ. Si, par malheur, ils venaient à être entendus, tous les chameaux du Ḥaǧǧ s'accroupiraient et refuseraient d'avancer.

A 1 heure 25 minutes, nous remontons à chameau. Après avoir franchi le défilé, nous cheminons pendant une bonne demi-heure dans un passage sablonneux, large de 400 à 500 mètres. Devant nous s'étend une vaste plaine qu'on dirait hérissée de pics avec une forêt de sommets aux formes variées, se détachant sur le fond. A notre gauche, la montagne à pic, haute d'une centaine de mètres; à droite, quelques collines au delà desquelles se prolonge la plaine.

A 1 heure 52 minutes, apparaît, sur notre droite, derrière l'extrémité des collines, un énorme rocher qui, vu d'ici, ressemble à un château fort. C'est le rocher de Ḥûeireh mentionné ci-dessus. A 2 heures, commence à se dessiner, en arrière de Ḥûeireh, une masse encore plus imposante, *Ḥuârah* (حوارة). Nous passons en ce moment à côté d'un grand rocher debout au

ils ont rapporté le fait tout au long, mais chacun à sa manière. Il serait intéressant pour le folklore non moins que pour l'histoire, — traitée par les auteurs arabes avec la même liberté, — de comparer entre eux ces différents récits dans lesquels le merveilleux va toujours en se développant.

En voici, en substance, deux qui figurent dans Marracio, *Refutatio Alcorani*, II, p. 283. Le premier est attribué à *Isma'ël ben 'Aly*. Ṣâleḥ, y est-il dit, vint prêcher aux Tamoudéens, les invitant au culte du Dieu unique; mais peu seulement et de la classe infime ajoutèrent foi à ses paroles. Finalement ils lui promirent de se convertir s'il accomplissait le miracle qu'ils lui demanderaient, à savoir, s'il faisait sortir une chamelle d'un rocher. Ṣâleḥ pria Dieu et fit sortir du rocher désigné une chamelle avec son petit déjà sevré. Le jour, cette chamelle allait au pâturage et, le soir venu, elle rentrait et faisait le tour des maisons de la cité en criant : « Si quelqu'un a besoin de lait, qu'il sorte! » Et les gens de la ville buvaient de son lait tant qu'ils en voulaient. Il y avait parmi eux une femme très riche, du nom de 'Anîzeh, mère de quatre filles. Elle leur fit faire toilette et les présenta à un homme appelé Qedâr pour qu'il en prît une à son choix, mais à condition qu'il tuerait la chamelle. Celui-ci consentit, choisit une des filles, et s'étant adjoint huit individus, il coupa les jarrets à la chamelle. Ensuite tous poursuivirent le petit qui s'enfuyait vers la montagne, le tuèrent pareillement et se distribuèrent sa chair. Mais au bout de trois jours Dieu les perdit...

Le récit de *Zamahšary* est encore plus circonstancié : Ṣâleḥ pria le Seigneur et la roche enfanta avec un mugissement pareil à celui des flots de la mer. Elle s'ouvrit et donna le jour à une chamelle velue, grosse de dix mois. Celle-ci mit bas un petit déjà sevré, qui lui ressemblait. La chamelle se nourrissait des feuilles des arbres et venait boire tous les deux jours. Elle plongeait sa tête dans le puits et sans la relever absorbait toute l'eau. Ensuite, d'une voix semblable à un gémissement, elle invitait les gens à venir prendre de son lait; ils en buvaient à satiété et en faisaient même des provisions. *Abou Mousa* raconte : « Je suis venu dans le pays de Ṯamoud, j'ai mesuré la fente du rocher d'où est sortie la chamelle et j'ai trouvé qu'elle avait 60 coudées ». — Quoiqu'il ne manque pas de larges fissures dans les montagnes de Médâin-Ṣâleḥ, on serait bien porté à retrouver à Mabrak en-Nâqah cette fente de 60 coudées. Avec le cours des siècles, la légende aurait varié et l'endroit montré primitivement comme le lieu d'où était sortie la chamelle de Ṣâleḥ serait devenu plus tard le lieu de son trépas.

bord du chemin ; on dirait un mur colossal avec une brèche au centre. La ligne de collines cesse à notre droite et maintenant nous sommes dans la vraie plaine dont le caractère et la forme s'accusent de mieux en mieux à mesure que nous avançons.

Le sol est formé de sable durci au-dessus duquel apparaissent quelques pierres volcaniques. Les touffes de *rimt* abondent et la région serait un excellent lieu de pâturage pour les chameaux. De beaux ṭalḥahs, relativement nombreux, surtout du côté du ğebel Ḥûcireh, commencent à reverdir. Pour la première fois, depuis Tebouk, nous avons sous les yeux un grand espace découvert et plat. Il est enfermé dans un cercle de montagnes qui, au nord et à l'est, se dressent à pic comme un mur gigantesque ; sur les autres côtés, la ligne de démarcation est moins régulière mais continue cependant.

A 2 heures 40 minutes, nous avons le ğebel Ḥuârah à 3 ou 4 kilomètres à notre droite ; c'est le point où la route passe le plus près de cette montagne. Sur la gauche, la plaine peut se développer de 12 à 14 kilomètres. Il est très difficile d'apprécier les distances à vue d'œil et jamais nous n'avons été trompés comme aujourd'hui. En quittant Mabrak en-Nâqah, nous comptions pouvoir atteindre en une heure et demie ou deux heures tout au plus les montagnes de Médâin-Ṣâleḥ que nous apercevions dans le fond. Elles sont encore bien loin de nous. A leur pied, on distingue depuis longtemps le qala'ah, avec plusieurs groupes de tentes blanches.

A 3 heures 22 minutes, nous traversons un petit seil qui se dirige vers le sud-ouest. A 4 heures 8 minutes, nous mettons enfin pied à terre devant le qala'at el-Ḥeğer ou qala'at Médâin-Ṣâleḥ.

V. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ, *6-28 avril.*

Au moment de notre arrivée, un bataillon de *hağğâns* (هجّان) ou de soldats montés sur des chameaux rapides, *hağîn* (هجين), campaient auprès du château. Ils étaient chargés de veiller à la sécurité du pays, de faire le service postal entre el-Aḫḍar et Médine, et de protéger les convois. Non loin de là, étaient installés des ingénieurs avec deux compagnies de fantassins occupés aux travaux de terrassement. A l'intérieur du qala'ah gîtaient deux télégraphistes avec quatre gendarmes, et, tout à côté, deux tentes noires abritaient quelques femmes bédouines, d'allure un peu suspecte, et deux enfants. Mais pas un Arabe dans la contrée. Ici plus que partout ailleurs on donne la chasse aux bédouins, à la suite d'événements récents durant lesquels il y a eu des coups de fusil échangés entre la troupe et la

tribu des Fuqarà. Nous aurons à souffrir de cet état de choses, car il nous sera toujours impossible de nous procurer des montures à discrétion et de trouver un guide connaissant tous les recoins de la contrée et leur désignation onomastique. Par contre, nous aurons l'avantage d'explorer les ruines en toute sécurité, ce qui n'est pas à dédaigner, surtout quand on songe à la peine qu'ont eue nos devanciers à parcourir cette région.

Après un jour entier de repos nécessité par une indisposition passagère,



Fig. 66. — Médàin-Sàleḥ. Le château vu du nord-ouest.

nous faisons une première reconnaissance des lieux. Nous invitons aussi le lecteur à nous suivre à travers les ruines de Médàin-Ṣàleḥ avant d'aborder la description détaillée des monuments (1).

La première visite est pour le qala'ah auprès duquel nous avons dressé notre tente (fig. 66). C'est un carré de 20 mètres de côté à l'extérieur. Les murs sont en pierres remployées, pour la plupart, et de petites dimensions. La hauteur des assises varie entre $0^m,25$ à $0^m,30$. Sur la paroi ouest se trouve encastrée, à peu près au ras du sol, au-dessus d'un tas d'ordures, une inscription minéenne. Il y en a deux autres un peu plus haut, à l'angle sud-ouest (n°s 3-5).

L'intérieur n'offre rien de remarquable. Au centre est le puits traditionnel, surmonté d'une noria fort délabrée que deux mulets actionnent à tour de rôle. On doit la remplacer prochainement par une pompe.

(1) Voir le schéma topographique à la fin du volume, planche III.

Tout autour il y a, au rez-de-chaussée, des magasins ou des écuries. Au-dessus on a construit, sur les côtés nord et sud, une rangée de chambres pour loger les gardiens et les employés. A la hauteur des terrasses de ces chambres, à l'est et à l'ouest où il n'y a point d'étage, existe un chemin de ronde formé avec des dalles engagées dans le mur et sortant de $0^{m},50$ environ.

Les plans et la coupe ci-contre (fig. 67-69), dressés d'après un croquis

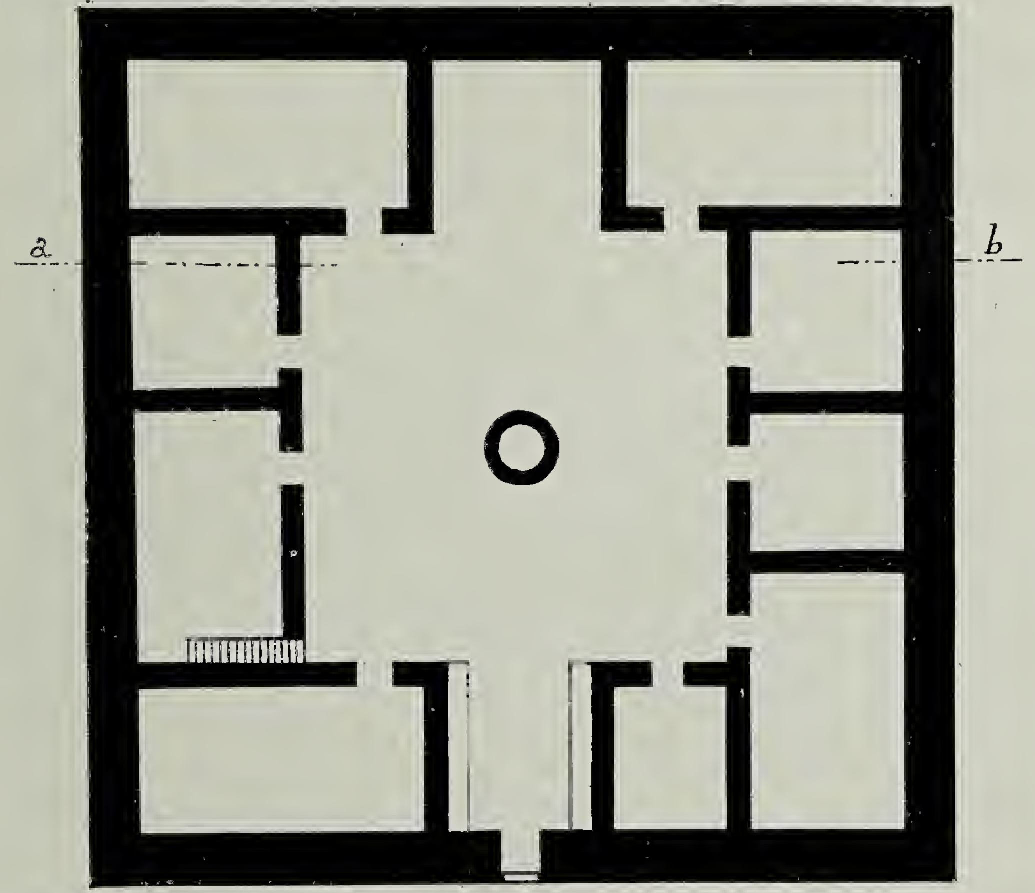


Fig. 67. — Médàin-Ṣâleḥ. Le château plan par terre. — Echelle : 1 cent. = 2 mètres.

pris sur place, à la dérobée et seulement avec des mesures à vue d'œil, suffiront à donner une idée de ce monument ainsi que de la disposition générale des qala'ah du derb el-Ḥaǧǧ.

Un petit jardin, où poussent quelques grenadiers et une quinzaine de palmiers grands ou petits, entoure le château à l'est et au sud. Au jardin fait suite de ce dernier côté le birkeh, long de 24 pas sur 22 de large et profond de 4 mètres.

Contre le mur nord du jardin s'appuient deux ou trois maisons en briques crues, construites par les Arabes, et actuellement à moitié abandonnées.

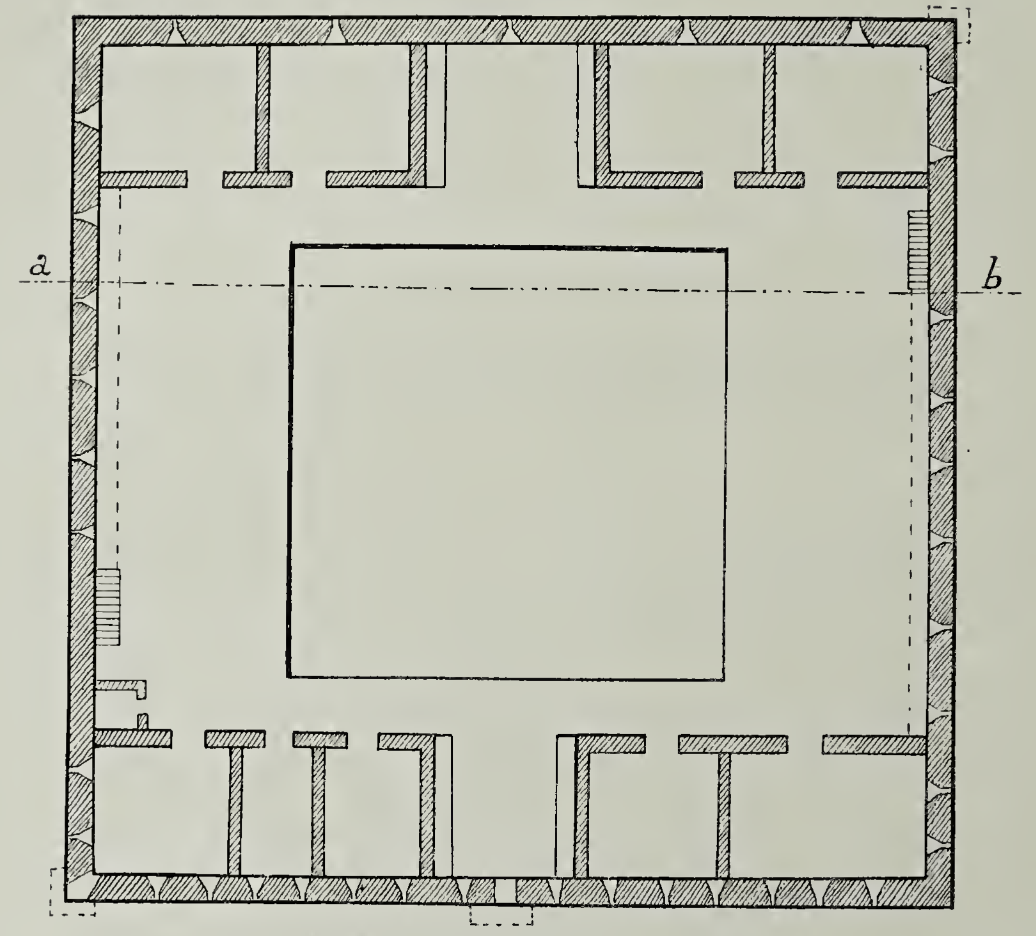


Fig. 68. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ ; Le château : plan du premier étage.

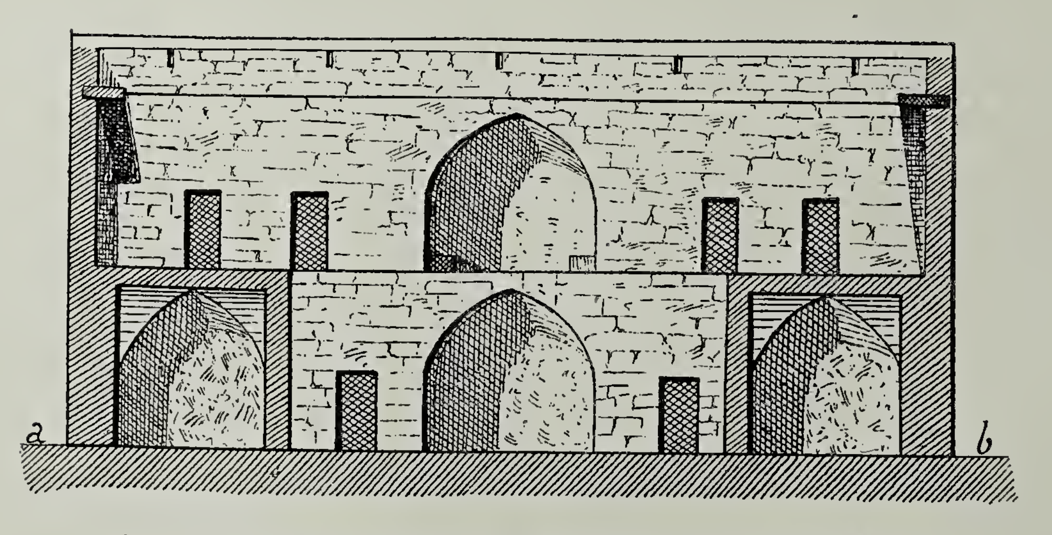


Fig. 69. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Le château : coupe transversale sur les deux étages.

Du qala'ah, nous continuons au sud-sud-est sur le groupe de collines le plus rapproché (fig. 70), désigné dans le plan d'ensemble par la lettre **A**.

Il précède le massif principal des montagnes de Médâin-Saleḥ avec lequel il paraît se confondre tout d'abord (pl. V). Chemin faisant, nous passons à quelques pas d'un puits presque entièrement comblé, aux abords duquel on remarque des débris de mur en torchis et des restes d'enclos qui achèvent de disparaître.

Une centaine de mètres avant d'arriver, nous nous arrêtons sur le bord d'un nouveau puits, de 4 à 5 mètres de diamètre. La nappe d'eau est à 9 mètres de profondeur, comme du reste à peu près partout dans la plaine. La majeure partie de la construction a été refaite à une époque



Fig. 70. — Médâin-Ṣâleḥ. Les premières collines au sud-est du qala'ah (A).

difficile à déterminer, peut-être quand on bâtit le qala'ah. On employa naturellement pour ce travail les rares pierres d'anciennes constructions qu'on put ramasser de côté et d'autre. C'est ainsi que sont venus prendre place dans ce mur deux fragments d'inscriptions minéennes (nos 1 et 2), une inscription nabatéenne (n° 172) et un autre dessin au trait, fort curieux, sur lequel il y aura lieu de revenir plus loin (p. 435, fig. 227 s.).

Cent mètres au sud de ce puits, il y en a encore un autre, moins large, dont l'orifice est bouché par de gros morceaux de bois placés au-dessus, en travers; un tronc d'arbre fixé au centre sert de poulie. On est venu y puiser récemment, sans doute lors du passage du dernier ḥaǧǧ. Mais l'eau n'est point potable, pas plus que celle du puits précédent, où il n'y a qu'un fond vaseux et putride, épais de $0^{m},60$.

Nous touchons aux collines. Les deux premiers sommets au sud, sont

accolés l'un à l'autre et surmontés chacun d'une ruine insignifiante. La plus septentrionale est la mieux conservée. Il subsiste encore sur plusieurs mètres de haut les 4 murs d'une petite tour arabe, bâtie en pierres de petites dimensions mal appareillées. On donne à ce monument le nom de *qaṣr el-Fahad*. On peut monter jusqu'auprès en escaladant la colline du côté nord. Il y a sur ce sommet quelques tombes : simples fosses creusées dans le sol rocheux et recouvertes primitivement de dalles.


Nous redescendons et nous nous engageons dans le défilé qui passe au pied de qaṣr el-Fahad au nord-est. Sur notre droite, il y a une série de 5 ou 6 petits tombeaux insignifiants. Les façades n'ont aucune apparence et ne portent point d'inscription; la chambre est tout à fait ordinaire. Celui qui est situé à l'extrémité sud-est mérite cependant d'être signalé à cause de petits trous ronds, larges de $0^{m},20$ à $0^{m},30$ et profonds de $0^{m},15$ à $0^{m},20$, creusés dans le sol à l'intérieur. Ces trous ressemblent à nombre de cupules qu'on trouve un peu partout en Palestine pratiquées à la surface des rochers. Les bords intérieurs sont polis par le frottement et il est manifeste qu'on a utilisé ces godets comme mortiers.

A gauche, nous avons un gros massif de grès, dont la plus grande hauteur peut atteindre 60 mètres, précédé de deux rochers énormes qui font corps avec lui. Les belles tombes de Ḥeğer commencent sur cette paroi. Les deux premières façades (**A 1**, et **A 2** (1), p. 353) sont anépigraphes; sur la troisième il y a une belle inscription nabatéenne de 10 lignes, admirablement conservée (n° 1). Nous en découvrons une seconde à l'intérieur du tombeau (n° 2) qui est un de ceux qui ont été le plus utilisés (**A 3**, p. 359 ss., fig. 172). Le monument suivant est petit et très abîmé.

Nous contournons la colline en remontant vers le nord et au bout d'une centaine de mètres nous passons devant une nouvelle façade (**A 5**, cf. p. 357) encore plus grande que les précédentes et portant une inscription de 11 lignes en assez mauvais état (n° 3). Quelques pas à l'ouest de ce monument se détache un gros rocher haut d'une quinzaine de mètres, sur lequel on remarque simplement un ou deux graffites insignifiants.

Nous avançons de 250 pas dans la direction du nord-est et nous arrivons à deux beaux tombeaux creusés à l'extrémité d'une colline, à peine élevée d'une vingtaine de mètres (**A 6** et **7**, fig. 168 ss., p. 354 ss.). Un défilé s'ouvre à notre gauche; nous nous y engageons et au bout de deux à trois minutes nous débouchons devant le dernier tombeau de cette série (**A 8**, p. 344). Il y a, au-dessus de la porte, une inscription malheureuse-

(1) Pour l'explication de ces sigles **A 1**, **A 2**, **B** etc., voir p. 138 et s.



Médâïn Ṣâleḥ. Le massif du gebel Etlib avec les premières collines funéraires en avant.
D'après une double photographie prise du nord-ouest. (Dessin du P. Dufresne.)

E. Leroux, éd.

H. Demoulin, sc.

ment un peu endommagée (n° 4). La grosse colline, haute de 50 mètres, située en face de ce dernier tombeau, au sud, ne possède aucun monument, mais sur un rocher isolé qui se trouve à côté on voit les restes d'une chambre sépulcrale à moitié détruite.

Revenons sur nos pas pour aller contourner le sommet de *qaṣr el-Bint* (**B**) qui se dresse au sud-est du qaṣr el-Fahad à la distance d'un demi-



Fig. 71. — Médâin-Ṣâleḥ. La colline de qaṣr el-Bint. Vue prise de l'ouest. Dans le fond, le ğebel Etlib.

kilomètre. Les plus beaux tombeaux de Médâin-Ṣâleḥ, les mieux conservés, avec les plus belles inscriptions, sont taillés dans les parois de cette colline (fig. 71 et pl. IV). Elle est à peu près orientée du nord au sud et va dans cette dernière direction en s'inclinant et en s'élargissant. Sa plus grande hauteur, au nord, atteint près de 60 mètres. C'est du grès blanc, en général de très bonne qualité, ce qui a permis la conservation des sculptures et inscriptions, quoique très exposées au vent et à la pluie. Par endroits cependant, les premières couches, au ras du sol, se désagrègent avec une extrême facilité et la roche solide au-dessus surplombe de plusieurs mètres. On constate cela principalement sur la paroi nord-est, où l'on a renoncé, sans doute pour ce motif, à creuser des tombes qui eussent été par trop coûteuses.

Nous nous arrêtons devant le premier tombeau de la série (**B 1**, p. 376),

placé à l'extrémité nord-ouest de la colline. La façade n'a pas moins de 20 mètres de haut; elle repose sur un soubassement de 4 à 5 mètres, ce qui lui donne encore plus d'ampleur (fig. 72). C'est un des plus beaux types des tombeaux de Ḥégrâ. A ce monument appartient la grande inscription qu'Euting n'avait pas pu estamper à cause de sa hauteur; nous serons plus heureux (fig. 73, inscript. n° 5).

A côté, au sommet de la colline, on aperçoit des créneaux en escaliers,



Fig. 72. — Médâïn-Ṣâleḥ. Le premier tombeau de qaṣr el-Bint, au nord (B 1).

identiques à ceux qui couronnent les tombes voisines. Ce doit être le sommet d'un monument gigantesque qu'on avait commencé à dégager de la montagne et qui aurait eu plus de 40 mètres d'élévation. Les travaux furent interrompus, peut-être par la mort de celui qui les faisait exécuter, et l'on se contenta d'ouvrir une porte entre les créneaux et de creuser une chambre. Nous n'avons pas pu la visiter, à cause de son accès par trop difficile, et nous ne pouvons pas dire s'il y a quelque chose d'écrit au-dessus de la porte ou à l'intérieur. Cet édicule a sa légende, d'où dérive vraisemblablement l'appellation actuelle de qaṣr el-Bint, ou qaṣr el-Beṯeineh (البثينة) (1).

(1) D'après Doughty (I, p. 112), l'appellation de *Kesur-el-Betheyny* (= Qeṣur el-Beṯeineh) appliquée plus spécialement au groupe de tombeaux situés dans les collines occidentales (E et F

Cheikh Ḥadry avait une fille d'une extrême beauté, appelée Beṯeineh. Afin de la soustraire au regard des hommes, il la renferma au sommet de la montagne, dans la chambre dont nous venons de parler; lui-même habitait au pied, dans un des plus beaux monuments actuels, *qaṣr abou 'l-Bint* (**B 4**). Malgré ces précautions, un artisan, *eṣ-Ṣâne'* (الصانع), réussit à voir la jeune fille et à s'entretenir avec elle. Il l'aima et chercha le moyen de parvenir jusqu'à sa demeure. Beṯeineh devina son dessein; la nuit venue,

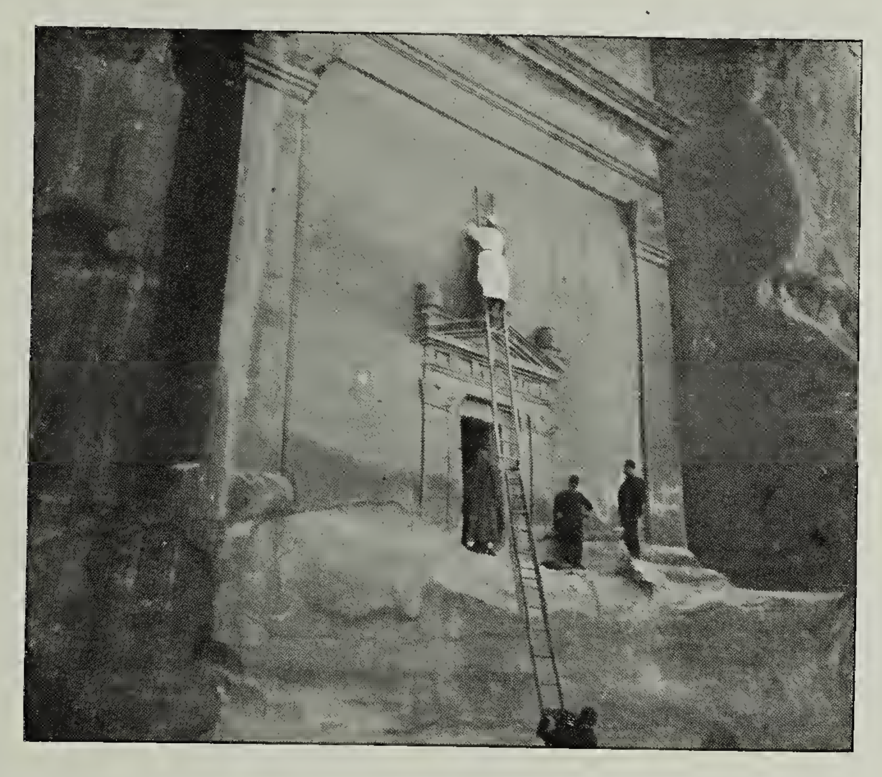


Fig. 73. — Médâïn-Ṣâleḥ : « ... la grande inscription qu'Euting n'avait pas pu estamper » (B 1).

elle lui fit passer une corde tressée avec sa longue chevelure et l'attira ainsi auprès d'elle. Désormais tous les soirs, à la faveur des ténèbres, l'artisan venait rejoindre son amie et s'échappait aux premières lueurs du matin. Cependant, la jeune fille ne tarda pas à concevoir. Pour tromper l'ennui des longues journées dans sa demeure solitaire, elle répétait sans cesse les deux vers suivants (1) : « Malheur à Ḥadry, s'il savait que Beṯeineh a conçu de bonne heure! O Ḥadry, si tu savais, tu te briserais la tête contre la muraille! » Les voisins, en entendant ce chant, compri-

dans notre plan) conviendrait aussi à tous les monuments de Ḥeǧer à l'exception de *Beith-es-Sany* (qaṣr eṣ-Ṣâne').

(1) وويل الحدري لو يدري بثينه عشرت بدري
يا حدري لو انك تدري ضربت راسك بالجدري.

rent le mystère et avertirent Ḥadry. Le vieux cheikh, la rage au cœur, s'empara des deux coupables et les immola au-dessus du qaṣr eṣ-Ṣâneʿ où on montre encore la trace de leur sang! (p. 364, fig. 177) (1).

En face de ces premiers monuments, à l'ouest, il y a une petite colline avec deux chambres éventrées et presque entièrement détruites.

Le troisième grand tombeau (**B 4**, fig. 74) est celui qui passe pour la demeure du père de Beteineh; nous aurons l'occasion d'en reparler



Fig. 74. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Qaṣr Abou el-Bint.

(p. 378). Les trois suivants (fig. 75) sont très bien conservés (**B 5**, p. 368; **B 6**, p. 368; **B 7**, p. 349) et portent chacun une inscription en parfait état (nos 7-9). Vient ensuite une série de petits tombeaux, très rapprochés les uns des autres et parfois même superposés. Un grand nombre sont en mauvais état; cependant ils ne manquent pas d'intérêt, ni au point de vue de l'architecture, ni au point de vue de l'épigraphie. Entre les numéros 9 et 10, il y a un escalier rudimentaire qui permet de grimper sur la colline où l'on trouve un nombre considérable de fosses creusées dans le rocher.

En tournant au sud, nous passons devant un joli petit tombeau (**B 17**, p. 311), unique en son genre, dont la porte est surmontée de deux

(1) On peut comparer ce récit avec celui du *kitâb el-Aġâni*, II, 142-144; VII, 80-131 et du *Ḫizânat al-Adab*, I, 192; III, 94.

animaux affrontés devant une rosace sur laquelle ils appuient une patte de devant (fig. 76). Les tombes suivantes reprennent des proportions plus monumentales (**B 19**, p. 324 ss.; **B 20**, p. 340) et les deux dernières, sur la paroi occidentale, peuvent figurer parmi les plus beaux spécimens de l'art nabatéen (**B 22** et **B 23**, p. 372).

Nous avions hâte de visiter le massif qui se dresse à quelques centaines de mètres en arrière et qui, de loin, marque au voyageur le site de Mé-

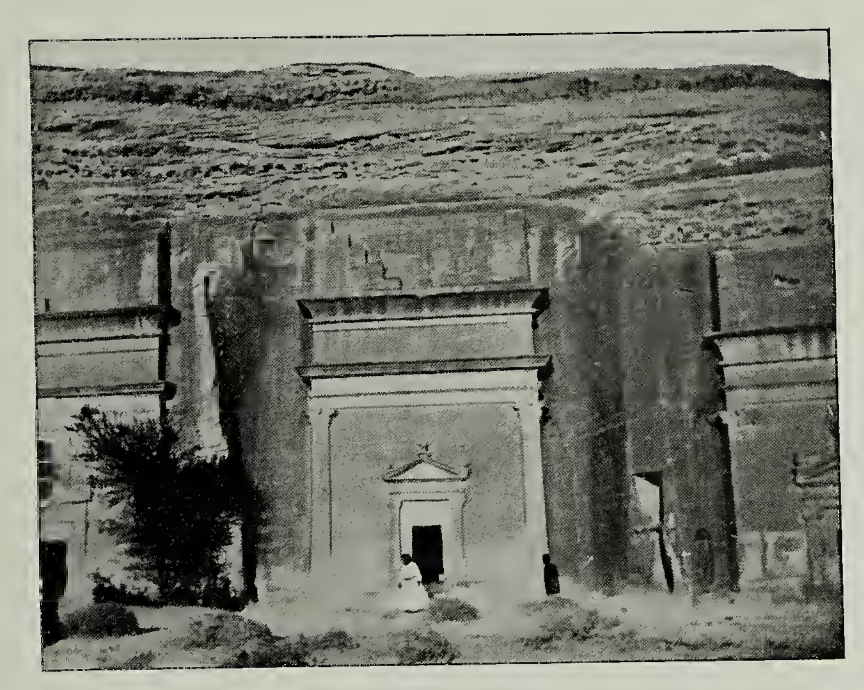


Fig. 75. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Monuments de qaṣr el-Bint (B 5-7).

dâin-Ṣâleḥ. « Quand on voit ces montagnes à distance, dit Yâqût (1), on croirait avoir devant soi une montagne continue; mais une fois qu'on est au milieu, on s'aperçoit que chaque partie est séparée et qu'on peut en faire le tour. Le sable est accumulé au pied et on a de la peine à l'escalader. Chaque mamelon se dresse indépendant; on ne peut en faire l'ascension qu'au prix de grandes fatigues. »

Cette description donne bien l'idée du lieu que nous allons parcourir, quoiqu'il ne faille pas la prendre absolument à la lettre. Si un très grand nombre de sommets sont complètement isolés, il y a en beaucoup d'autres aussi qui forment une masse compacte, et tous ces pics sont non seulement d'accès difficile, mais il est même tout à fait impossible de les atteindre.

A travers, un premier groupe de collines basses, envahies par le sable

(1) *Mo'ğam*..., II, p. 208.

(fig. 77), nous gagnons le *Diwân*. C'est le nom donné par les Arabes à une grande salle creusée dans le roc à l'entrée d'une gorge étroite, au fond d'une sorte d'alcôve, formée par des rochers élevés et barrée sur le devant par une digue de sable. Tout le monde a vu dans ce monument l'ancien sanctuaire nabatéen de Ḥégrâ. Le mystère du site, les nombreux symboles religieux, graffites et stèles votives relevés tout auprès, et un simulacre d'idole (cf. p. 411) découvert par nous sur la paroi extérieure à l'entrée de la salle rendent cette opinion plus que vraisemblable.



Fig. 76. — Médâin Ṣâleḥ. Tombeau orné d'un bas-relief (B 17).

Les sommets qui encadrent ce recoin au nord et à l'est, se dressent tout d'un coup à une hauteur de 100 mètres. Ceux des côtés ouest et sud sont moins élevés et atteignent tout au plus 75 ou 80 mètres. Quand on est auprès, ils ne manquent cependant pas de majesté. Tout cet ensemble est appelé ğebel Etlib (fig. 77 et 78). Vraisemblablement plusieurs de ces pics ont aussi des noms particuliers, mais les gens qui nous accompagnent ne les connaissent pas.

Nous faisons le tour complet de la montagne en continuant vers l'est. Trois à quatre cents mètres en deçà du Diwân, le massif s'ouvre sur notre droite et laisse voir à l'intérieur une foule de sommets pointus et isolés. A gauche de cette entrée se dresse un des plus beaux pics de la région que nous avions surnommé le *tarbouche,* à cause de sa forme caractéristique rappelant ce genre de coiffure orientale.

Cent cinquante pas plus loin, nous laissons à gauche un gros mamelon avec quelques graffites et ouàsems sur la paroi est. La montagne d'en face,



Fig. 77. — Médâin-Ṣâleḥ. Sur la route de qaṣr el-Bint au Dîwân. Dans le fond, ğebel Eṯlib; en avant, collines envahies par le sable.



Fig. 78. — Médâin-Ṣâleḥ. Paroi septentrionale du ǧebel Eṯlib. (La lettre D marque le site du Diwân.)

au sud, présente aussi quelques lettres avec d'autres signes, mais le tout est insignifiant. Pendant que nous prenons un instant de repos, à l'ombre du sommet qui vient après, au sud-est, nous y relevons un beau graffite lihyanite (Pl. XXX, nº 7). Nous avons beau chercher tout autour, impossible d'y découvrir autre chose. C'est seulement 5 à 6 minutes au delà, en contournant la montagne pour nous diriger vers le sud, que nous remarquons de nouveau quelques signes tracés à la couleur ou gravés sur la paroi du rocher. Ce sont de grossiers dessins accompagnés d'ouâsems dont un grand nombre sont récents.

A 250 pas, plus au sud, sur une colline isolée à notre gauche, nous retrouvons einq ou six graffites lihyanites (nos 8-11) dont quelques-uns en bien mauvais état. Ils sont accompagnés de figures d'animaux et de différents autres dessins; nous en copions deux (fig. 79), qui semblent présenter un certain intérêt.

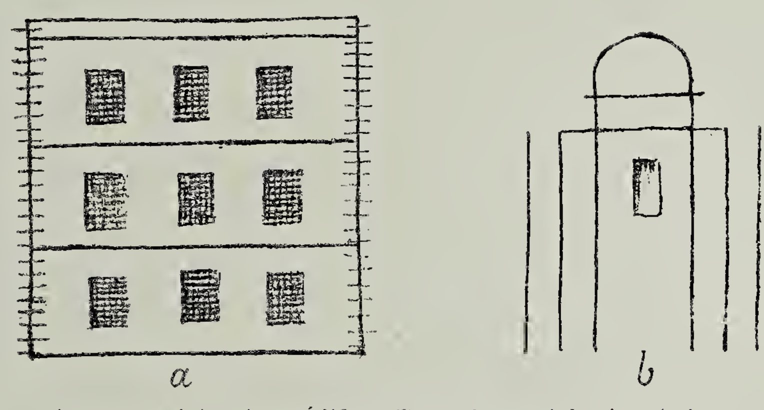


Fig. 79. — Médâin-Sâleh. Édifices (?) gravés parmi des inscriptions lihyanites.

Le premier de ces dessins, *a,* est un carré mesurant à peu près $0^{m},20$ de côté, divisé par deux lignes en trois registres dont chacun paraît contenir trois images de portes ou de fenêtres(?) dessinées en creux. Les deux côtés montants du carré sont coupés de petits traits; dans le haut, la ligne d'encadrement est double. Il est difficile de déterminer ce qu'on a voulu représenter. Si l'intérieur fait songer à un édifice, les deux lignes verticales suggéreraient tout aussi bien l'idée d'une palissade ou d'une clôture.

Le second dessin, *b,* est l'esquisse au trait d'un monument surmonté, au centre, d'une coupole. Sur la façade il y a une grande fenêtre représentée par un petit trou large de $0^{m},02$ sur $0^{m},03$ de long et profond d'un millimètre.

Au nord-ouest de ce rocher à inscriptions, deux pics majestueux lancent leurs pointes vers le ciel et encadrent, à l'instar de deux obélisques, un passage étroit qui donne accès à l'intérieur de la montagne.

Nous allons une centaine de mètres vers le sud, et nous découvrons, sur une grande paroi, à droite, des figures d'un nouveau genre. A côté

de représentations de chameaux, de bouquetins et d'autres animaux, il y a de nombreuses mains tracées sur le rocher et des personnages debout ou accroupis, tendant leurs bras vers le ciel dans l'attitude d'orantes (fig. 80). Ces mains, dont nous avons trouvé ailleurs d'autres exemples (p. 279), quoique rares, sont identiques à celles qu'on voit à Jérusalem et dans toute la Palestine sur les portes ou les murs des maisons arabes et principalement des habitations juives. Il faut leur attribuer sans doute aussi la même valeur. Ce seraient des signes prophylactiques contre le mauvais œil, la maladie ou tout autre malheur. L'idée d'une pareille vertu attachée à des images de mains est aussi ancienne que répandue.

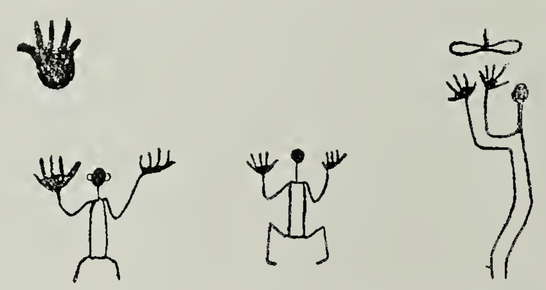


Fig. 80. — Médâin-Sâleh. Représentations humaines en style bédouin, gravées sur un rocher.

Quant aux personnages signalés, ils ne sont probablement pas non plus le simple produit de l'amusement d'un désœuvré. Il doit falloir leur accorder aussi une signification religieuse ou une valeur superstitieuse quelconque. On pourrait croire que celui de droite est en train de présenter une offrande. L'objet indéterminé, un plateau (?), qu'on voit au-dessus de ses mains est surmonté d'un bouquetin qui ne figure pas dans notre dessin (1).

La plaine, dans la direction de l'est, s'étend au moins à une dizaine de kilomètres. A la haute muraille de rochers continue qui la fermait au nord et au nord-est, succèdent maintenant des sommets isolés, dans le genre de ceux que nous longeons. Deux d'entre eux attirent surtout le regard; on dirait les flèches d'une cathédrale gothique.

Nous achevons de contourner la montagne qui, à cette extrémité sud-est, présente une masse compacte impénétrable, sans aucun intérêt archéologique. Après avoir doublé le cap, nous marchons droit sur un mamelon isolé situé dans la plaine, à 500 mètres devant nous. Nous y trouvons, à notre grand étonnement, un nombre relativement considérable de graffites grecs, mais en très mauvais état, un ou deux graffites nabatéens (n° 162), une inscription libyanite (n° 6, pl. XXX) et quelques autres graffites, en caractères plutôt sabéens. Il y a aussi plusieurs figures d'animaux, chameaux, antilopes (*baqar el-Mâ*). Sur une de ces bêtes on lit le mot ὁ Θεός.

(1) Il est possible qu'on ait voulu représenter dans ce troisième individu une femme plutôt qu'un homme.

Du haut de ce mamelon on a une très belle vue sur l'emplacement de l'ancienne el-Ḥégĕr et sur la plaine, au sud. Celle-ci ne s'étend guère, dans cette dernière direction, au delà de 5 ou 6 kilomètres. Ensuite vient la montagne, merveilleusement belle à cause de ses découpures infinies. Partout ce sont des pointes aiguës, une véritable forêt de minarets, derrière laquelle se cache el-'Ela que nous ne devions point voir. En avant, de nombreuses collines ou roches de grès sont éparpillées au milieu d'un



Fig. 81. — Médâin-Ṣâleḥ. « Trois ou quatre aiguilles... se détachent dans cet ensemble... »

vaste champ de sable où poussent çà et là quelques retems et d'autres petits arbustes. Un des rochers voisins, *el-Ferîd,* à 20 minutes de nous au sud-ouest, étale sur un de ses côtés une belle façade de tombeau. Une colline plus importan teC) remplie de tombes lui fait suite à l'ouest; nous irons bientôt les visiter.

Nous continuons quelques minutes à l'ouest et nous passons devant un nouveau mamelon, moins important que celui que nous venons de quitter, sur lequel on voit deux niches avec des pierres sacrées et un autre bétyle non encadré (p. 434, fig. 224).

Nous avons, à notre droite, une large ouverture qui divise le massif en deux. La montagne, à l'est, rentre peu à peu, découpée en une foule de sommets alignés comme d'immenses pains de sucre rongés par les intempéries des saisons (pl. VI). Trois ou quatre aiguilles pointues se détachent dans cet ensemble (fig. 81) et sont une image réduite de celles qui

bordent la plaine au sud. On remarque, au pied des sommets les plus rentrés, plusieurs graffites nabatéens et autres, mais mal gravés et mal conservés. C'est en face, à l'ouest, qu'il faut aller pour trouver des inscriptions.

Sur les parois sud de cette partie de la montagne, analogue comme configuration à celle que nous venons de quitter, il y a, en effet, de nombreuses stèles votives encadrées des noms de ceux qui les ont évidées du rocher, ou bien de ceux qui sont venus prier (nab. n°s 131-157; tam. n°s 10-15). Cet endroit est sans contredit, après les environs du Diwân, celui où l'on rencontre le plus de proscynèmes et de pierres sacrées. Elles sont tantôt isolées et sculptées à même le rocher, tantôt placées dans une niche par groupe de deux ou de trois, le plus souvent juxtaposées, quelquefois séparées par un léger intervalle. Nous en comptons au moins 17, dans le premier enfoncement, là où on lit sur le plan d'ensemble : « *Stèles, graf. nab. et autres* ». Au-dessus de l'une d'elles il y a trois anneaux taillés dans le rocher, sans doute pour suspendre des ex-voto.

Dans l'enfoncement qui vient après, derrière le second sommet, on voit une petite chapelle, d'un style tout à fait particulier et fort curieuse, reproduite et étudiée plus loin (p. 428, fig. 218).

Cent cinquante mètres environ au sud de tous ces monuments, un rocher isolé dans la plaine présente sur sa face nord-est une large baie qui donne accès dans une chambre carrée, avec un petit retrait dans un angle et 5 niches de formes différentes sur la paroi du fond. Serait-ce un sanctuaire? Les quelques graffites que nous y relevons (n°s 159-161) pourraient le faire supposer, mais ne permettent pas cependant de l'affirmer d'une manière absolue.

Nous longeons encore pendant quelque temps le pied de la montagne et nous relevons, en passant, deux ou trois graffites sans importance. L'existence, sur ce point, de deux anciennes carrières mérite plus d'attention, quoiqu'elles soient d'une importance restreinte. Elles ont été, en effet, peu exploitées et les pierres qu'on a extraites étaient de petites dimensions. Tout au plus pouvaient-elles mesurer $0^m,25$ à $0^m,30$ de haut sur $0^m,40$ à $0^m,50$ de long. On les détachait au pic ou au ciseau après les avoir taillées préalablement sur place. Les Nabatéens ont peu construit à Ḥégrâ et leurs principales carrières ont dû être les parois de collines dressées pour les façades des tombeaux, ainsi que nous aurons l'occasion de le montrer (p. 348 et 383).

Essayons de pénétrer maintenant à l'intérieur de cette montagne d'aspect mystérieux que nous venons de contourner.



Médâïn Ṣâleḥ. Vue générale du principal massif.
D'après des photographies prises du sud, devant le monument d'el-Ferid. (Dessin du P. Dufresne.)

E. Leroux, éd.

H. Demoulin, sc.

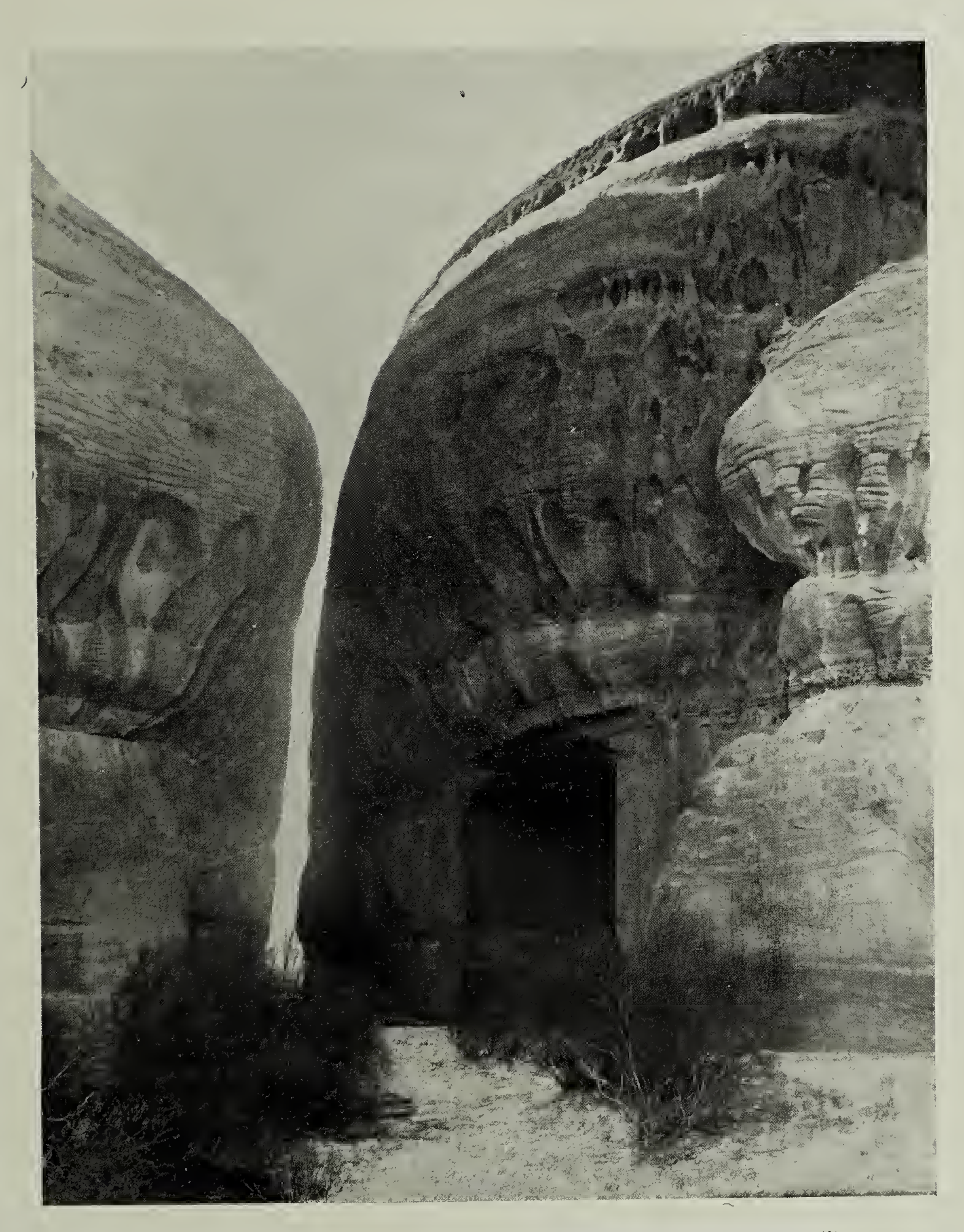


Fig. 82. — Médâin-Ṣâleḥ. Couloir du Diwân aboutissant à l'intérieur du ǧebel Eṯlib.

Nous entrons par la gorge du Diwân (fig. 82); c'est le chemin le plus beau et le plus impressionnant. On s'avance pendant une cinquantaine de pas entre deux murailles de rochers à pic, dans un couloir large en moyenne de 3 mètres. De chaque côté il y a des proscynèmes, des niches sacrées avec des stèles votives. La première, à gauche, est la fameuse stèle consacrée au dieu « *A'ara, dieu de Rabel qui est à Bosra* » (planche XLI). La dédicace est encore intacte (nab. n° 19).



Fig. 83. — Médâin-Sâleh. Issue méridionale du Diwân.

Ce corridor débouche dans une sorte de petite cour irrégulière, au sol inégal, entourée de hauts sommets majestueux et élégants, auxquels il manque seulement la coloration pour rappeler les plus beaux sites de Pétra (fig. 83). Cela donne l'impression d'un *haram* dont l'enceinte grandiose a été fixée par la nature elle-même. Il semble bien que l'ancienne population de Hégrâ l'avait ainsi compris et qu'elle avait fait de tout cet ensemble le lieu saint de la localité.

A droite, en entrant, sur la haute paroi qui fait face au sud, on a sculpté encore des pierres sacrées, creusé des niches et gravé une foule de noms. Dans l'angle nord-ouest, il y a une de ces niches, sans bétyle, bien conservée et très élégante (p. 421, fig. 209 s.). Nous continuons à avancer vers le sud en longeant la montagne. Là encore, on voit quelques graffites, mais il faut escalader les premiers rochers qu'on a devant soi; alors on en découvrira de véritables nids. Il y en a un premier groupe à droite, sur

une paroi à pic regardant le sud (G, dans la fig. 84); un second est situé un peu plus bas, à notre gauche, sur un grand rocher faisant face à l'est.

Quelques pas plus loin, toujours dans la direction du sud, on trouve un grand nombre de bétyles de formes différentes, la plupart entourés de noms. Plusieurs de ces monuments sont dignes d'intérêt et seront reproduits ci-dessous (p. 423 ss.) avec quelques notes explicatives. Signalons, tout de suite, le bétyle placé au fond d'une grotte et précédé d'un escalier avec deux bassins sur le côté (fig. 215, p. 425); celui sur lequel on paraît



Fig. 84. — Médâin-Ṣâleḥ. Intérieur du ǧebel Eṯlib.

avoir voulu représenter une figure humaine, avec le nez et les yeux, d'un style tout particulier (fig. 217, p. 427).

Nous revenons à la sortie du Diwân pour explorer l'autre côté de la montagne. Une petite esplanade, à l'est, domine de 2 à 3 mètres l'issue du défilé. On grimpe au-dessus, et le long du rocher qui ferme cette esplanade au nord, on voit des graffites nombreux, mais fort abîmés. Près de l'angle nord-est, une gorge très étroite s'enfonce vers le nord (p. 109, fig. 200); à l'entrée est l'inscription n° 40, et à l'intérieur se trouvent plusieurs graffites tamoudéens (n[os] 1 *bis*-7).

Sur la première partie de la montagne, à l'est, on ne distingue aucune inscription; mais, par contre, il y a une petite chambre carrée creusée dans le roc. C'est la seule, avec le Diwân, qui existe dans tout le ǧebel Eṯlib. Il est difficile de songer à un tombeau ainsi isolé et placé en pareil lieu.

L'hypothèse d'une salle quelconque en relation avec le sanctuaire paraît de beaucoup préférable.

Une soixantaine de mètres au sud-est du débouché du Diwân, la petite cour est étranglée, il ne reste plus qu'un étroit passage, une sorte d'ouâdy envahi par le sable (cf. fig. 84). Nous le remontons. A gauche, on a encore des pierres sacrées et des niches avec quelques lettres, le tout en mauvais état. A côté, un bloc plus considérable avait été évidé de la masse du rocher avec lequel il n'adhérait plus que par en bas; un corridor de $0^{m},60$ de large environ permettait d'en faire le tour. Aujourd'hui cette grosse pierre est toute rongée et il n'en subsiste plus que le noyau (p. 422, fig. 211). C'est regrettable, car peut-être y avait-il là, autrefois, un autel dans le genre de celui qu'on voit encore de nos jours sur le haut-lieu de Pétra.

Au-dessus de ces objets de culte, on a aménagé dans le flanc de la montagne un petit canal qui va aboutir sur l'esplanade mentionnée ci-dessus, à peu près en face de la chambre dont on vient de parler. Il devait jadis exister à cet endroit un bassin ou une citerne qui aura disparu sous le sable. Le point de départ du conduit est à 100 mètres environ au delà des bétyles, dans une gorge, à l'est (1), où il recueille les eaux de pluie qui s'y ramassent des sommets environnants. Nous pensions trouver dans ce trou quelque texte important, il a fallu se contenter de 4 ou 5 graffites nabatéens ordinaires (n°s 122 ss.).

Si on s'engage dans les rochers d'en face, au sud-ouest, au bout de quelques minutes, on arrive dans une gorge entre des sommets très élevés; au fond il y a un retrait sur la gauche, comme un petit cirque. C'est là que se trouve le grand graffite nabatéen n° 57, en compagnie de quelques autres.

Mais continuons à remonter la vallée centrale. Après avoir laissé derrière soi le canal, on voit sur un des premiers rochers, à droite, une inscription de 4 lignes, en vieux caractères araméens. Elle est dans un état pitoyable et il est difficile d'en tirer quelque chose (n° 127). Quelques pas plus loin les ruines d'un petit qaṣr enfouies dans le sable attirent l'attention. Elles rappellent beaucoup celles de qaṣr el-Fahad, et les deux constructions datent probablement de la même époque. Ce fortin (?) fermait au sud la vallée, dont l'autre issue, au nord, près du Diwân, était facile à défendre. De cette manière, l'intérieur du ǧebel Eṯlib, inaccessible de partout ailleurs, se trouvait converti en un camp retranché inexpugnable.

En arrière du petit qaṣr, l'ouâdy s'élargit et vient se fondre avec la grande ouverture qui donne sur la plaine au sud.

(1) Ce canal est nettement visible dans la fig. 84 — à droite au premier plan — au moment où il débouche de la gorge.

L'intérieur de la montagne au sud-est est un chaos de sommets très déchiquetés, entre lesquels le vent a accumulé par endroits de hautes dunes de sable. C'est ici que se vérifie bien la description que Yâqût a faite de la montagne de Médâin-Ṣâleḥ et que nous citions quelques pages plus haut. Nous sommes allés nous promener un soir dans ce dédale; à peine y avons-nous recueilli quelques graffites. Décidément ceux-ci, comme les stèles votives, sont à chercher aux environs du Diwân, ou bien à l'autre extrémité du ǧebel Etlib, sur le versant méridional.

Il nous reste à visiter encore deux groupes principaux de tombes et ce que nous croyons être l'emplacement de la ville ancienne.

Quelques minutes au sud-ouest de qaṣr el-Fahad, un rocher isolé renferme plusieurs chambres sépulcrales. Elles sont toutes éventrées et à moitié détruites. Il en est de même de deux autres creusées dans un mamelon qui s'élève au milieu de la plaine, à sept ou huit cents mètres plus loin au sud-sud-est. Nous y jetons un coup d'œil en passant et nous poursuivons notre marche vers le sud. En huit minutes, nous atteignons une colline qui fut jadis un des grands cimetières de Hégrâ. D'après Huber (1), elle appartiendrait à un ensemble appelé *Huṣruf* (خصرف); ceux qui nous accompagnent ne peuvent pas nous en dire le nom. Nous la désignerons communément par la lettre **C** (2).

Les premières tombes qui s'offrent à nos yeux ont un tout autre aspect que celles que nous avions vues jusqu'ici; par contre, on reconnaît le même style que dans un grand nombre des monuments funéraires de Pétra : petites façades lisses en forme de pylône avec une double rangée de créneaux sculptés sur le devant; la rangée inférieure est encadrée dans deux tores et celle d'en haut, qui couronne l'édifice, repose sur un seul (p. 314, fig. 122). Le peu d'élévation de la colline sur ce point, n'aura peut-être pas été indifférent à l'emploi de ce nouveau genre d'architecture auquel suffisent des surfaces plus restreintes. Il y avait place, cependant, pour des façades beaucoup plus élevées et l'on eût pu, en tout cas, réduire les proportions comme on l'avait fait au sud-ouest de qaṣr el-Bint, sans modifier complètement le style. Aussi pensons-nous que les deux genres de tombes étaient employés indifféremment et simultanément (3),

(1) *Journal*..., p. 431 s.

(2) Tout près de cette colline, à l'ouest, il y a un rocher sur lequel on a creusé quelques fosses analogues à celles qu'on voit près des ruines de qaṣr el-Fahad et sur le sommet de la colline de qaṣr el-Bint.

(3) Pour la date de ces tombes et la description de quelques-unes, voir dans partie archéologique (p. 313 ss., 338, 340).

quoiqu'il y en eût un plus en vogue et qui se prêtait davantage à la magnificence qu'on cherchait à étaler.

A côté des tombes à pylône il y en a d'autres, en plus grand nombre même, dans le style ordinaire, avec le couronnement à double escalier supporté par une gorge égyptienne. Le reste de la façade est parfois uni, souvent orné aux angles de deux pilastres avec chapiteaux et d'un ou plusieurs corps de moulures intercalés entre la gorge égyptienne et les chapiteaux. Les deux tombes situées à l'extrémité sud-est de la colline sont particulièrement soignées et bien conservées. On y retrouve les belles portes avec fronton triangulaire surmonté d'un aigle et orné, à chaque extrémité, d'un vase cannelé (**9** et **10**, p. 348).

Dans le sommet voisin (**D**), à 150 mètres au sud-est, il y a sur la paroi méridionale un tombeau (p. 345) dont l'inscription (n° 22) avait échappé aux premiers explorateurs d'el-Ḥeǵer.

Nous avons déjà signalé le grand monument d'el-Ferîd, ou Beit ech-Cheikh, qui se dresse majestueusement 500 mètres plus à l'est.

Nous marchons pendant dix minutes à l'ouest-ouest-sud, et nous arrivons à une colline (**D**') où l'on voit sur la paroi ouest un beau tombeau inachevé avec une inscription (n° 28). Il méritera un étude spéciale, car il révèle la manière dont on s'y prenait quelquefois pour exécuter ces monuments grandioses (p. 366 s.).

Les quelques tombes situées à cinq minutes de là, vers l'ouest, sont mal conservées et ne portent pas d'inscription. La suivante, au contraire, qaṣr eṣ-Ṣâneʿ, est remarquable à tous les points de vue : par ses dimensions, son style et sa conservation (p. 363 ss.). Le texte placé au-dessus de la porte est aussi net que si on venait de le graver (n° 29). On ne peut malheureusement pas en dire autant d'un grand nombre de textes et de tombeaux appartenant à la série qui vient après (**E**. **E**').

Les collines les plus septentrionales (**E**') sont en grès de mauvaise qualité qui s'effrite facilement; par suite, les tombes creusées à cet endroit ont beaucoup souffert et se trouvent dans un piteux état. La première au nord-ouest, dans un rocher isolé, a la façade à moitié emportée. Quatre ou cinq autres, quelques centaines de mètres à l'est de celle-ci, sont aussi fort détériorées (fig. 85). Les suivantes (**E**), abritées par trois enfoncements successifs, ont un peu mieux résisté, quoique la conservation d'un grand nombre d'entre elles laisse encore beaucoup à désirer. D'ailleurs à une ou deux exceptions près, elles sont loin d'avoir l'envergure des belles tombes de qaṣr el-Bint. En majorité elles sont de grandeur moyenne; il y en a même de tout à fait petites, comme les numéros **15**, **16**, **17**, etc. (p. 308).

Le groupe **F**, au sud du précédent, auquel on pourrait facilement le rattacher, ne comprend que cinq tombeaux dont le dernier est inachevé. Le quatrième est très grand et fort beau (**F 4**, p. 383). Il est remarquable à cause de deux sphinx placés sur les acrotères de chaque côté du fronton au-dessus de la porte. D'après Doughty, les Arabes l'appelleraient « *Bet Akhræmat* ».

En face de ces derniers tombeaux, à l'est de la ligne du chemin de fer,



Fig. 85. — Médâin-Şâleḥ. Colline E' vue du nord-est.

se trouvent des ruines, en apparence insignifiantes, mais qui doivent marquer cependant le site de l'ancienne ville, ou du moins le site d'un des centres habités dont l'ensemble constituait la ville de Ḥégrâ. Il nous paraît sûr, en effet, qu'il y eut autrefois plusieurs localités dans la plaine. Sans l'explorer systématiquement, nous y avons relevé sur différents points des traces indubitables d'anciennes habitations (1).

Le sol, en maints endroits, est ponctué de petites buttes de terre à peine perceptibles sur lesquelles on remarque de nombreux fragments de poterie, quelques morceaux de verre et parfois aussi de petits bouts de fer ou de cuivre. Sûrement il y a eu là jadis des maisons. Bâties en terre, elles se sont effondrées depuis des siècles et chaque jour elles tendent de

(1) On se rappelle que, d'après la tradition arabe, il y aurait eu autrefois sept villes dans la plaine de Médâin-Şâleḥ. Quoi qu'il en soit du nombre 7, qui pourrait ne pas être tout à fait authentique, l'autre donnée de la tradition, à savoir la multiplicité des villes, se trouve confirmée par ce qu'on voit sur les lieux.

plus en plus à s'unifier avec le sable environnant qui les a déjà envahies; néanmoins, on reconnaît toujours leur présence à un léger exhaussement du terrain et aux indices que nous venons de mentionner.

Un de ces principaux champs de ruines est celui qui est situé dans le triangle formé par les trois grandes nécropoles d'el-Ḥéǵer : qaṣr el-Bint, et les groupes **E** et **C**. Au nord-est, la ligne de décombres est parfois si régulière que nous nous sommes demandés s'il n'aurait pas existé un mur



Fig. 86. — Le ǵ. Ḥuceireh, à droite, et le ǵ. Ḥuârah, à gauche, vus du qala'at el-Ḥéǵer.

d'enceinte en briques. Au sud, sur une petite colline, il y a des arasements de murs en pierres; l'endroit serait bien choisi pour la citadelle. Sur la pente de ce sommet et au pied, du côté de l'ouest, on retrouve, en creusant tant soit peu dans le sable, d'assez nombreuses pierres d'appareil de petites dimensions encore en place. Cela ferait supposer que les fondations des maisons étaient en pierres et le reste en briques sèches. Le cadran solaire nabatéen (p. 303) a été trouvé dans cette région et les soldats y ont ramassé de nombreuses monnaies nabatéennes, la plupart du règne de Ḥarétat IV. Nous en avons vu de très beaux exemplaires entre les mains des officiers (1). Il faut signaler aussi, sur le petit tell, la présence de grandes jarres creusées avec soin dans des blocs de grès. Elles peuvent

(1) Nous avons réussi à nous procurer deux ou trois de ces monnaies, mais d'un type commun. M. Babelon décrit plus loin, p. 441, la plus curieuse de ces pièces.

mesurer en moyenne 0m,50 à 0m,60 de diamètre et 0m,75 à 0m,80 de profondeur; l'épaisseur des parois est de 8 à 10 centimètres.

En rentrant au qala'ah, nous faisons un petit détour sur la gauche pour aller visiter, à l'ouest de la voie ferrée, deux points où l'on voit des décombres semblables à ceux que nous venons de parcourir. Ce sont encore des ruines de maisons en terre; nulle part on ne distingue des pierres de construction, peut-être en découvrirait-on si on remuait un peu le sol.

Le ǧebel Ḥuârah avec son petit frère le ǧebel Ḥucireh (fig. 86), qui se dressent dans la plaine à une heure et quelques minutes de notre campement dans la direction de l'ouest, paraissent mériter une excursion. La forme particulière de ces deux sommets, leur emplacement, les légendes arabes qui s'y rattachent feraient présumer que de bonne heure ils ont dû attirer l'attention des gens du pays. Nous avons donc consacré une journée à aller les visiter. Ce fut une promenade charmante, pittoresque même, mais moins fructueuse pour l'épigraphie et l'archéologie que nous l'avions espéré.

A trois quarts d'heure environ du qala'ah, nous traversons d'anciennes ruines marquées toujours par des amas informes de terre et des fragments de poterie. Il y a quelques restes d'habitations plus récentes qui donnent bien l'idée de ce que pouvaient être les villages ou villes d'autrefois érigés en ces mêmes lieux : un assemblage de maisons bâties en briques crues de la dernière qualité et recouvertes de branchages avec de la terre battue par-dessus.

Les quelques constructions modernes dont nous voyons les débris à cet endroit, quelques centaines de mètres plus loin au sud-ouest, et un quart d'heure au sud du qala'ah, entre qaṣr el-Fahad et la voie ferrée, doivent représenter les demeures des gens de Teima installés, lors du passage de Doughty (1), dans la plaine de Médâin-Ṣâleḥ pour y essayer la culture des palmiers. Nous passons à côté d'un puits bouché, auprès duquel on distingue des traces évidentes d'un mur de clôture; çà et là végètent des petits palmiers abandonnés. Les Teimâny auront renoncé sans doute à leur entreprise par suite des exigences et des mauvais traitements des bédouins. C'est grand dommage, car avec un peu de travail et de la persévérance on arriverait à créer une véritable oasis. On trouve partout l'eau à moins de 10 mètres de profondeur et le petit jardin du qala'ah, avec ses beaux palmiers et ses quelques grenadiers, prouve que le sol se prêterait admirablement bien à la culture.

(1) DOUGHTY, *Travels...*, I, p. 136.

Nous arrivons bientôt à deux rochers énormes, séparés par un large couloir où l'on voit, sur une paroi, une niche votive et sur l'autre deux stèles à peine ébauchées (p. 434). Autour de ces symboles religieux, les graffites nabatéens et tamoudéens abondent, mais ils sont tous illisibles.

Nous comptons trouver mieux au ğebel Ḥueireh, à un quart d'heure de là; déception complète. Nous y relevons seulement un graffite nabatéen (nº 173) avec quelques lettres tamoudéennes et des ouâsems. Le ğebel



Fig. 87. — Paroi orientale du ğebel Ḥuârah.

Ḥuârah est encore plus muet : point d'inscriptions, à peine quelques ouâsems. Par contre, les parois à pic (fig. 87) qui semblent coupées au couteau, donnent à ces deux sommets une physionomie spéciale.

Sur le point culminant du ğebel Ḥuârah se trouve un dépôt de matière noire mélangée à des cailloux de même couleur; cela a tout l'air de résidus provenant d'anciens volcans. La légende arabe y place des trésors et des mines de *koḥel*. On pourrait y localiser encore beaucoup d'autres merveilles; personne ne sera tenté d'aller vérifier.

Nous sommes ici aux portes du Ḥarrah (fig. 88); nous voyons une fois de près ces montagnes gris de fer, couronnées d'un casque noir : nous les avons longées pendant de longues heures avant d'arriver à Médâin-Ṣâleḥ. A considérer ces sommets réguliers qui se développent parfois sur un très long espace, on a l'impression d'avoir devant soi un plateau qui s'est

fendillé sous l'action d'un feu intense (fig. 89). Il est dangereux de s'engager à travers ces failles. Seuls les Arabes qui connaissent bien les lieux peuvent s'y hasarder et c'est pour eux un refuge impénétrable. Il paraît qu'à l'intérieur de ces cachettes il y a des sources, de beaux coins de pâturages, voire même des jardins avec des palmiers, des figuiers, des grenadiers et des citronniers. Les Fuqarâ y sont campés en ce moment pour se soustraire aux poursuites des soldats turcs. Aussi ces derniers ne se sentent pas à leur aise aux abords de ce guêpier et nous engagent prudemment à



Fig. 88. — « ... aux portes du Ḥarrah ». Ǧebel Ḥuârah dans le fond.

nous rapprocher en toute hâte des murs du qala'ah. Nous cédons à leurs instances puisqu'il n'y a rien à faire ici, et nous regagnons le campement à travers une série de collines isolées qui s'étendent jusqu'auprès des tombes les plus occidentales d'el-Ḥéǧer.

Voici, d'un mot, le programme uniforme de nos journées durant la station à Médâin-Ṣâleḥ.

Nous partons chaque matin, emportant — sur un chameau que nous avons réussi à acheter d'un gendarme — une échelle longue de 9 mètres, une outre remplie d'eau et les appareils avec tout le nécessaire pour la photographie et l'estampage. Nous avons avec nous un bédouin de Mâdabâ, et quatre soldats bien armés nous accompagnent « pour nous surveiller », suivant l'expression tout à fait juste du major Zaky. Parfois un des deux anciens gendarmes du qala'ah ou bien les enfants qui logent à côté font partie de la bande et nous donnent deci delà quelques noms de

lieu qu'ils ont entendu répéter aux Arabes. Nous visitons un à un tous les tombeaux et chaque fois qu'on découvre une inscription nous nous mettons en devoir de l'estamper. Ce n'est pas toujours chose facile, à cause du vent qui souffle régulièrement tous les soirs, quelquefois même pendant plusieurs heures de la matinée (1). Il est assez ordinaire de déchirer plusieurs feuilles de papier avant d'obtenir un bon estampage. Quand la brise est trop forte, on copie, on dessine ou bien on fait la chasse aux graffites. Le travail n'est interrompu que peu d'instants à midi, pour une



Fig. 89. — Les premiers sommets du Ḥarrah.

légère collation prise dans l'ombre hospitalière et très archéologique d'un tombeau. On rentre au camp le soir à la nuit tombée.

Nous nous sommes attachés principalement à la recherche des inscriptions, tout en donnant aussi une attention spéciale à l'architecture et à ce qui touchait à la religion. Nous avons pris des photographies, des plans et des croquis de chaque type de tombeau, du sanctuaire du Diwân et d'un grand nombre de niches sacrées et de stèles.

(1) Ce vent qui souffle généralement du sud-ouest est parfois très violent et soulève alors des nuages de poussière. Nous avons eu trois après-midi où l'on ne voyait pas à 100 mètres devant soi, à cause du sable qui obscurcissait l'air. C'est ce qui fait que le ciel est ordinairement gris malgré une lumière intense qui nous a souvent trompés. Une seule fois nous avons vu un beau ciel bleu, le 26 avril, au lendemain d'un petit orage qui avait purifié l'atmosphère. La température doit être excessive pendant l'été. Du 6 au 28 avril, nous avions, durant le jour, une moyenne de 35 à 36° centigr. Plusieurs fois, sous la tente, le thermomètre a dépassé 40°. Mais par contre les nuits étaient fraîches, le thermomètre redescendait facilement à 22° et à 20°. Le 27 avril à 7 heures et demie du matin, il marquait seulement 18°, alors que l'avant-veille il était resté à 40° durant la plus grande partie du jour.

Après une quinzaine de jours d'un travail assidu, nous avions à peu près terminé notre besogne à Médâin-Ṣâleḥ et nous pensions pouvoir partir pour el-ʿEla. Mais nous avions compté sans les intrigues et la déloyauté de certains personnages qui firent tout leur possible pour entraver notre marche en avant. Finalement ils y réussirent. Nous perdîmes une semaine à discuter et à envoyer des dépêches; puis, sur des ordres supérieurs et devant des obstacles matériels insurmontables, il fallut rebrousser chemin.

Le dimanche 28 avril, nous quittions Ḥégrâ, laissant el-ʿEla à 3 heures au sud et passant seulement à 14 heures de Teima, sans pouvoir atteindre ni l'une ni l'autre de ces deux localités qui faisaient partie de notre programme. Dix-huit soldats avec un officier étaient chargés de nous surveiller et de nous ramener à el-Aḫḏar, d'où nous regagnâmes en chemin de fer la gare de Zîzeh non sans faire, le long de la route, plusieurs étapes prolongées, en particulier à Tebouk et à Maʿân. Le 23 mai, nous étions de retour à Jérusalem.

Nous donnons ici quelques texte arabes, rencontrés dans nos lectures, qui ont trait à el-Ḥéǧer.

Le Qoran parle souvent de Ṯamoud (1) à el-Ḥéger, mais particulièrement dans *sur.* XI, 64 ss.; XV, 80 ss.; XXVI, 141 ss.; LXXXIX, 8.

AL-HAMDANY, *Ǧazîret el-ʿArab,* p. 131, l. 15. الحجر موضع ثمود والناقة مرحلة و فيه اثار عظيمة ... ثم من الحجر الى تيما موضع السموءل

Al-Hamdâny mentionne plusieurs autres fois el-Ḥéǧer, sans donnée spéciale; cf. p. 121, 10-18; p. 122, 11, 25; p. 217, 3; p. 218, 25.

EL-BEKRY, *Kitâb Muʿǧam,* p. 270 : الحجر المذكور فى التنزيل هو بلد ثمود بين الشام والحجاز و لما نزل رسول الله بالحجر فى غزوة تبوك استقى الناس من بئرها فلما راحوا قال لا تشربوا من ماءها شياء ولا تتوضوا منه للصلاة ولا يخرجن منكم الليلة احد الا ومعه صاحبه ففعل الناس ما امرهم به الا رجلين ... — P. 17 : نزلوا من الحجر الى وادى القرى. — P. 26 : نزلوا وادى القرى والحجر. — P. 209 : ولتيماء طريق اخر تخرج من المدينة ... تنزل وادى القرى ثم الحجر ثم تسير الى تيماء. — P. 559 : مسجد بالحجر. — P. 852 : والعيس المراقيل تعتلى بنا بين اطراف اليحاميم والحجر.

YAQUT, II, p. 208 : الحجر بالكسر ثم السكون و راء وهو فى اللغة ما حجرت عليه اى

(1) Pour l'histoire de Ṯamoud, cf. CAUSSIN DE PERCEVAL, *Essai sur l'histoire des Arabes,* I, p. 24 ss. D'après ABU'L-FEDA, *Hist. antéisl.*, p. 114, les Ṯamoud furent contraints d'émigrer du Yémen dans le Hedjaz. Voir aussi *ZDMG.*, XXII, p. 662.

منعته من ان يوصل اليه ... الحجر اسم ديار ثمود بوادى القرى بين المدينة والشام قال الاصطخرى الحجر قرية صغيرة قليلة السكان وهو من وادى القرى على يوم بين جبال وبها كانت منازل ثمود قال الله تعالى وتنحتون من الجبال بيوتا فارهين قال و رايتها بيوتا مثل بيوتنا فى اضعاف جبال وتسمى تلك الجبال الاثالث وهى جبال اذا راها الراءى من بعد ظنها متصلة فاذا توسطها راى كل قطعة منها منفردة بنفسها يطوف بكل قطعة منها الطائف وحواليها الرمل لا يكاد يرتقى كل قطعة منها قائمة بنفسها لا يصعدها احد الا بمشقة شديدة وبها بير ثمود التى قال الله فيها وفى الناقة لها شرب ولكم شرب يوم معلوم. — **IV, p. 81** : قال ابو عبيد الله السكونى وادى القرى والحجر والجباب منازل قضاعة ثم جهينة و عذرة وبلىّ وهى بين الشام ومدينة يمر بها حاج الشام وهى كانت قديما منازل ثمود وعاد وبها اهلكهم الله و اثارها الى الان باقية ونزلها بعدهم اليهود. — **I, 115** : الاثالث جبال فى ديار ثمود بالحجر قرب وادى القرى. — **I, 825** : تبوك بين الحجر واول الشام.

Eben al-Atir, II, **106** : حين مر بالحجر وهو بطريقه وهو منزل ثمود قال لاصحابه لاتشربوا من هذا الماء شيا ولاتتوضوا منه ....

II

ÉPIGRAPHIE

Ces notes épigraphiques comprennent toutes les inscriptions relevées durant le cours de notre voyage, mais principalement à Médâin-Ṣâleḥ. La plupart des textes nabatéens importants, de cette localité, ont déjà été étudiés à plusieurs reprises et publiés finalement dans le *Corpus Inscriptionum semiticarum, pars II*, p. 220 et ss. (1). Nous avons cru cependant faire œuvre utile en revoyant encore une fois sur place toutes ces inscriptions et en prenant de nouveaux estampages. Aujourd'hui, vérification faite, nous avons la satisfaction de constater que le temps employé à ce travail n'a pas été absolument perdu. Il y a, en effet, des cas assez fréquents où les nouveaux documents, pris sans doute dans des circonstances plus favorables, apportent une amélioration sensible à certaines lectures antécédentes (2). Nous n'avons nullement la prétention de reprendre l'étude de ces textes si magistralement traités; nous les donnons tels quels, d'après nos estampages et nos copies, avec une simple traduction, nous contentant de signaler les divergences avec le *Corpus* quand il s'en présente et de chercher à justifier, à l'occasion, les variantes proposées. Un petit commentaire très succinct accompagne les inscriptions inédites.

Dans le but de faciliter aux explorateurs futurs la recherche de ces textes qu'il peut être toujours utile de contrôler, nous les avons rangés par séries locales, abandonnant l'ordre suivi par Euting ou le *Corpus*. Pour toutes les inscriptions funéraires de Médâin-Ṣâleḥ une lettre et un numéro mis en tête, entre parenthèses, renverront soit au plan général (pl. III), soit à de petits schémas particuliers (pl. VII) dans lesquels figurent à leur place avec un numéro d'ordre tous les tombeaux tant soit peu importants d'une même région. La lettre **A** désigne le premier groupe de collines funéraires au sud-est du château, ou *qala'at Médâin-Ṣâleḥ;* **B** égale la

(1) Pour ne pas encombrer ces pages de citations inutiles, on se contente de renvoyer au *Corpus*, quand il s'agit d'inscriptions déjà publiées dans ce recueil. On trouvera là, à propos de chaque texte, la liste des auteurs qui en ont traité avec les renvois nécessaires à leurs ouvrages.

(2) Voir par exemple les nos **3**, **4**, **11**, **12**, **14**, etc.

grosse colline de qaṣr el-Bint, où se trouvent les plus beaux tombeaux; **C** est une autre colline moins importante, mais perforée aussi de tombeaux et située un kilomètre environ au sud-sud-est de **B** : auprès sont deux monuments désignés par les lettres **D** et **D′**, faute d'autre appellation. **E**, **E′** et **F** comprennent l'ensemble des monuments au sud du château, à droite de la ligne du chemin de fer en allant vers qaṣr eṣ-Ṣâneʿ; c'est ce que le *Corpus* appelle communément *Kṣur Bethænah*. Pour éviter cependant la confusion qui pourrait résulter d'un classement par trop matériel, nous avons distingué les inscriptions proprement dites des simples graffites. On traite tout d'abord des premières et ensuite des seconds. Ceux-ci sont distribués aussi en différents groupes et rangés autant que possible d'après leurs situations locales. Viennent en premier lieu les graffites de qaṣr el-Bint; 2° les graffites du Diwân et des abords du Diwân; 3° les graffites au sud-sud-est du ǧebel Etlib; 4° les graffites de Médâin-Ṣâleḥ disséminés un peu partout; 5° les graffites de Mabrak en-Nâqah et de quelques autres points sur le derb el-Ḥaǧǧ.

Toutes les inscriptions un peu importantes ont été estampées. Quand il s'agissait d'un texte nouveau, ou bien d'un texte digne d'une attention spéciale, on a joint une ou deux copies à l'estampage. Telles de ces copies, par exemple celles des nos **12** et **38**, nous ont demandé plus d'une demi-journée de travail, et on y est revenu encore à plusieurs reprises avec différentes lumières, pour voir si on ne pourrait rien distinguer de nouveau. A cause de la hauteur de ces textes, il nous a été à peu près toujours impossible d'en prendre une photographie directe, ne disposant point de l'outillage nécessaire pour cela. Pour les graffites, sauf de rares exceptions, nous nous sommes contentés d'une copie, car la plupart du temps ils se prêtent difficilement à l'estampage ou à la photographie : Un certain nombre ont été lus et transcrits sur place, ceux-là ne figurent point dans les planches qui accompagnent cette étude et où l'on trouvera la reproduction de nos copies.

Nous nous occuperons tout d'abord des textes nabatéens, de beaucoup les plus nombreux et les plus importants; ensuite nous traiterons des inscriptions minéennes, des graffites liḥyanites et tamoudéens; nous joindrons à cela trois inscriptions arabes ou turques et quelques fragments en langue grecque, assez insignifiants du reste, récoltés çà et là. Les inscriptions arabes ne sont pas rares le long du derb el-Ḥaǧǧ, elles abondent même sur les rochers de Médâin-Ṣâleḥ; nous les avons à peu près négligées, car pour la plupart ce sont des professions de foi de pieux pèlerins attestant qu' « il n'y a de Dieu que Dieu et que Mahomet est son prophète ».

§ I. — Inscriptions nabatéennes.

N° 1 (A 3).

CIS., II, n° 199.

Au-dessus de la porte d'un grand tombeau dont on trouvera plus loin le plan avec l'élévation de la façade. L'inscription, en bon état, est gravée dans un cartouche large de $0^{m},77$ et haut de $0^{m},56$. Hauteur moyenne des lettres $0^{m},037$. Estampage (pl. XI).

Nous lisons :

1. דנה כפרא ובססא וכרכא די עבד חושבו בר
2. נפיו בר אלכוף תימניא לנפשה וילדה וחבו אמה
3. ורופו ואפתיו אחותה וילדהם חרם כחלקת חרם
4. נבטו ושלמו לעלם ולען דושרא כל מן די יקבר בכפרא דנה
5. עיר מן די עלא כתיב או יזבן או יזבן או ימשכן או
6. יוגר או יהב או יאנא ומן יעבד כעיר מה די עלא
7. כתיב פאיתי עמה לדושרא אלהא בחרמא די עלא
8. לדמי מגמר סלעין אלף חרתי ולמראנא חרתת מלכא כות
9. בירח שבט שנת עשר ותלת לחרתת מלך נבטו רחם
10. עמה

1. *Ceci est le tombeau et la base et l'enceinte qu'a faits Ḥûšabu fils de*
2. *Nafiyu fils d'Alkûf, de Teima, pour lui-même et ses enfants et Ḥabu sa mère*
3. *et Rûfu et Aftiyu ses sœurs et leurs enfants; c'est sacré suivant la nature des choses sacrées*
4. *des Nabatéens et des Salamiens à jamais. Et maudisse Dûšarâ quiconque enterrera dans ce tombeau quelqu'un*
5. *autre que ceux qui sont mentionnés ci-dessus, ou bien celui qui vendra, ou achètera, ou mettra en gage, ou*
6. *louera, ou donnera, ou détiendra (ce tombeau). Et quiconque fera autrement que ce qui ci-dessus*
7. *est écrit, sera redevable au dieu Dûšarâ, pour la violation de l'anathème susdit,*
8. *d'une somme totale de mille drachmes de Ḥarétat et à notre Seigneur Ḥarétat roi, pareillement.*
9. *Au mois de Šebat, l'an treize de Ḥarétat roi de Nabatène qui aime*
10. *son peuple.*

L. 1. — כרכא, au lieu de כונא dans Euting et *Corpus*, dont on ne savait trop que faire, est sûr d'après notre estampage. Le mot n'est d'ailleurs plus nouveau. Il figure dans la grande inscription de Pétra (*CIS.*, II, 350), où on l'a traduit par *septum*. On pense que cela désignait une enceinte située devant le tombeau et servant de lieu de réunion pour l'accomplissement des rites funéraires. Ce sens dériverait assez bien de la racine كرز « entourer ». Devant le tombeau sur lequel est gravée l'ins-

cription qui nous occupe, on ne distingue aucune trace d'enceinte quelconque, ni de construction; on serait donc porté à croire qu'il n'y a jamais eu d'autre cour ni d'atrium que l'*area* obtenue en avant de la façade en évidant celle-ci du rocher; elle mesure en moyenne 2 mètres de large sur 8^{m},75 de long (voir la vue avec le plan et les coupes de ce monument (fig. 172 et 174 p. 358 et 361).

L. 2. — נפיו, dans le *Corpus* כפיו. On pouvait hésiter sur la nature de la première lettre, la boucle supérieure du כ ayant pu être emportée par une petite cassure; mais désormais la lecture נפיו est assurée par un nouveau texte découvert à l'intérieur du tombeau (n° 2).

L. 6. — יאנא. Euting (1) rapproche ce mot de l'arabe انى, اناء, « temps »; d'où il déduit le sens de « louer pour un temps ». Les éditeurs du *Corpus* ne semblent pas avoir admis cette interprétation; ils ont préféré voir dans יאנא une faute pour יהנא, « tirer profit ». On pourrait aussi expliquer le mot tel quel par l'arabe انى, qui à la 1re forme signifie « retarder », et à la 4e forme « retenir, détenir » (2); ce dernier sens conviendrait assez bien. La malédiction de Dûšarâ serait portée contre ceux qui donneront le tombeau et contre ceux qui le détiendront, c'est-à-dire contre ceux qui accepteront cette donation illégale.

N° 2 (A 3).

Texte inédit.

A l'intérieur du tombeau sur la façade duquel figure le texte précédent. L'inscription se trouve à peu près en face de la porte, sur la partie antérieure d'une paroi qui sépare deux grands *loculi* et présente en avant la forme d'un pilastre (voir la fig. 175, p. 362, et la coupe A B dans le plan, p. 361). Les caractères sont peu accentués et tracés pour la plupart avec une certaine négligence; hauteur moyenne des lettres 0^{m},05. Copie (fig. 90) et estampage (pl. VIII).

Nous lisons :

1. אלה תרי גוחיא די
2. חושבו בר נפיו ועלגא
3. והבו בנוהי בני שהם
4. פילען פרש ליליא מן יממא
5. מן די ינפק יתהם לעלם

(1) Euting, *Nabat. Inschr.*, n. 4, p. 35.
(2) *CIS.*, II, n° **199**, dans les explications de la ligne 6.

1. *Ces deux loculi sont ceux de*
2. *Ḥûšabu fils de Nafiyu et de 'Algâ*
3. *et de Ḥabu ses fils, benê Sahm.*
4. *Et maudisse celui qui sépare la nuit du jour*
5. *quiconque les fera sortir à jamais.*

L. 1. — גוחיא, pluriel de גוחא, communément traduit par « fosse », ou « loculus ».

Nous sommes à même, cette fois, de nous faire une idée exacte de ce genre de monument. Les deux *loculi* visés par le texte sont deux manières de couloirs, larges de 1m,15, hauts de 3 mètres et profonds de 3m,25, creusés dans la paroi septentrionale du tombeau à 0m,20 au-dessus du niveau du sol de la chambre funéraire et séparés par une cloison, large de 0m,45, sur le devant de laquelle est gravée l'inscription (fig. 175). Un de ces enfoncements était sans doute réservé au père et l'autre à ses deux fils; la place était bien suffisante pour une double sépulture, quoiqu'on ne puisse pas se rendre un compte exact de la façon dont celle-ci était disposée. On trouvera plus loin, nos **11**, **13**, etc., d'autres exemples d'une niche ainsi commune à plusieurs défunts.

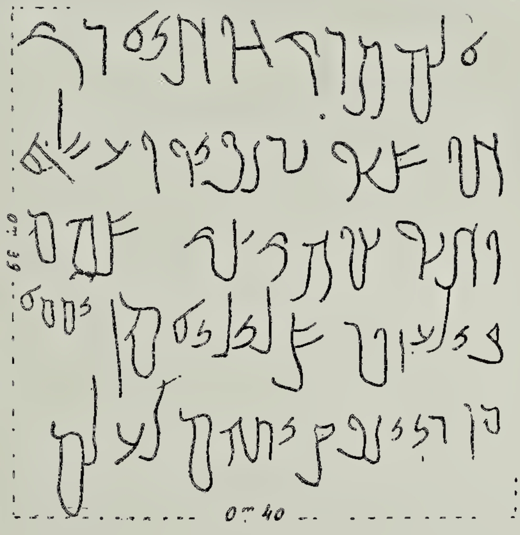


Fig. 90. — Médâin-Ṣâleḥ. Inscription nabat. no 2 (Copie).

L. 2. — חושבו est incontestablement le même personnage que celui qui figure dans l'inscription no **1**, l. 1. — נפיו, lecture certaine, ce qui permet de lire aussi sûrement ce nom au début de la ligne 2, dans le texte précédent. On connaissait le composé אלנפיו (*CIS.*, II, **121**); le mot simple pourrait être rapproché de l'arabe نفى « rejeté, exilé ». — עלגא est un peu douteux comme lecture; la première et la dernière lettres sont sûres, l'avant-dernière ne peut guère être qu'un ג, bien que la barre transversale soit difficile à constater; quant à ce qui reste, on pourrait prendre le tout pour un ל dont la boucle, à droite, serait interrompue par le sommet. On aurait donc ainsi עלגא, dont l'équivalent arabe علجة se trouve dans Yâqût (II, 500) comme nom de tribu. Il faut reconnaître cependant que la forme des autres ל dans l'inscription est différente; aucun

d'eux n'a de boucle à droite; dès lors il serait assez naturel d'interpréter séparément chaque petit trait, ce qui pourrait donner deux ב suivis d'un ל. La seconde partie du mot ainsi constitué, עבבלגא, se rattacherait assez bien à la racine arabe بلج « être joyeux, briller », d'où بُلْجَة « éclat, blancheur ». Quant à la première, elle serait plus difficile à analyser, à moins de supposer que עב est mis pour עבד. On songerait tout naturellement au nom bien connu de עבדאלגא (1), mais il est matériellement impossible de le retrouver ici. Tout considéré, la lecture עלגא paraît encore la plus vraisemblable; la forme des ל varie trop facilement dans un même texte, et parfois sans raison aucune, pour qu'on puisse en faire une base solide d'argumentation.

L. 3. — חבו, nom propre féminin dans l'inscription précédente, l. 2; il s'est déjà rencontré aussi plusieurs fois comme n. pr. masc. (*CIS.*, II, **273**, **275**). Ici il est probablement de ce dernier genre, à moins qu'on ne donne à בנוהי un sens un peu large; le petit-fils portait donc le nom de sa grand'mère. — שחם la seconde lettre paraît bouclée par en bas, mais cela pourrait être à la rigueur un défaut de la pierre; la partie supérieure est clairement celle d'un ח; בני שחם doit être considéré comme mis en apposition avec ce qui précède : nous le traduisons par « *benê Sahm* »; en pareil cas il serait plus régulier d'avoir en avant la préposition בין. La tribu des *Benê Sahm* (بني سهم), l'une des plus illustres des Qorayšites, est bien connue des auteurs arabes (*Kitâb el-Aġ.*, I, 71; III, 118; XIX, 77, etc...; Yaqut, I, 360; IV, 104); mais il ne peut guère être question d'elle dans ce texte, si l'ancêtre Sahm est né seulement vers l'an 332 de notre ère, d'après la chronologie proposée par Caussin de Perceval (2). Nous aurions donc affaire à une autre tribu plus ou moins célèbre en son temps et dont l'histoire nous échappe. On pourrait aussi, à la rigueur, suggérer une autre interprétation et voir dans le mot שחם un nom commun à rattacher à la racine arabe سهم d'où سهمة, « parenté ».

L. 4. — La première lettre est douteuse; nous croyons cependant y reconnaître un פ plutôt qu'un ו. — L'expression פרש ליליא בין יומא, « celui qui sépare la nuit du jour », est nouvelle; la lecture est certaine, quoique sur l'estampage la dernière lettre ne soit pas très claire. Cette épithète, prise en elle-même, a une saveur monothéiste qui ne manque pas d'intérêt en pareil endroit et à pareille époque. Cependant comme elle remplace vraisemblablement le nom de Dûšarâ, qui apparaît d'ordinaire en pa-

(1) *CIS.*, II, **157**, **173**; Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. orient.*, I, p. 16.
(2) Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes....* nouv. éd., I, p. 231.

reille occurrence, on est assez fondé à admettre qu'elle désigne ce dieu. Elle convient d'ailleurs très bien à une divinité dont le caractère solaire est reconnu de tous et qui, de ce fait, devait avoir pour principale fonction de dissiper les ténèbres de la nuit et de les remplacer par la clarté du jour. Il semble, en effet, qu'on a voulu faire allusion à cette qualité propre à Dûšarâ plutôt qu'à sa toute-puissance sur le jour et la nuit en tant que chef du panthéon nabatéen. — ליליא pourrait être un pluriel, mais on peut y voir aussi une forme sing. correspondant au syriaque ܠܠܝܐ; c'est même ce qui paraît le plus probable, le substantif suivant étant au sing. — יממא, cf. syr. ܐܝܡܡܐ, avec aleph prosthétique, pour désigner « le jour » mis en opposition avec « la nuit ».

N° 3 (A 5).

CIS., II, n° 240.

Sur la façade d'un grand tombeau (fig. 171, p. 357), dans un cartouche

Fig. 91. — Médâin-Sâleḥ. Inscription nab. n° 3 (Copie).

mal préparé, haut de 0^m^,70 et large de 0^m^,67; dans le bas une ligne et un mot sont en dehors du cadre. Les lettres ont été gravées avec une certaine négligence, et l'inscription, entourée de ouâsems arabes, a reçu çà et là quelques coups qui augmentent encore la difficulté de la lecture. Hauteur moyenne des lettres 0^m^,05. Estampage et fac-similé (fig. 91). Notre lecture s'écarte sur plusieurs points de celle du *Corpus*.

Nous lisons :

1. דנה כפרא די עבד חשיכו בר חמידו לנפשה
2. ולילדה ולגזיאת ושלמו אחותה בנת
3. חמידו (י)ולדהם ולא רשי אנוש
4. למכתב בכפרא דנה תקף
5. כלה ולא למקבר בה אנוש
6. רחק להן אצדק באצדק ומן
7. (די) יעבד כעיר דנה פלא איתי לה
8. (קי)ם בירח איר שנת ארבעין להרתת
9. מלך גבטו רחם עמה רומא (ו)עבדעבדת
10. פסליא

1. *Ceci est le tombeau qu'a fait Ḥušayku fils de Ḥumaydu, pour lui-même*
2. *et pour ses enfants et pour Guzaiyât et Salamu ses sœurs, filles*
3. *de Ḥumaydu, et leurs enfants. Et il n'est permis à personne*
4. *d'écrire sur ce tombeau une disposition ferme*
5. *quelconque, ni d'y ensevelir quelqu'un*
6. *d'étranger si ce n'est un ayant droit suivant le droit. Et si quelqu'un*
7. *fait autrement que cela, ce ne sera point pour lui*
8. *valable. Au mois d'Iyar, l'an quarante de Ḥarétat,*
9. *roi de Nabatène, qui aime son peuple. Rûmâ (et) ʿAbdʿobodat*
10. *sculpteurs.*

L. 1. — לנפשה, le ה final est très visible, seulement il est en dehors du cartouche et c'est sans doute pour cela qu'il avait échappé à ceux qui avaient estampé précédemment cette inscription.

L. 2. — גזיאת, lecture certaine. Le petit א ajouté au-dessus de la ligne entre le י et le ת est très visible; nous rencontrerons encore plus loin ce même nom (n° 24). — שלמו, aux explications fournies sur ce nom par le *Corpus* on peut ajouter que سلم est donné par Yâqût (IV, 306, l. 4), comme un nom propre de femme. C'est l'équivalent de Salomé.

L. 3. — (ו)ולדהם après le premier mot, au lieu de דנה להן dans *Corpus*, paraît à peu près certain. Le ה et le ם final surtout sont très clairs sur l'estampage; seul le ד pourrait soulever quelque doute, car sa partie supérieure n'est guère visible. Il faut supposer que le graveur a oublié un י

au début du mot; cette négligence, qui d'ailleurs n'est pas rare (cf *infra*, l. 9; n° 7, ll. 4, 7 et 9, etc...), s'explique encore plus facilement ici à cause de la répétition de la même lettre. — ולא avec Euting; le nouvel estampage confirme l'existence du ו.

L. 6. — רחק להן. Ce début de ligne, laissé sans interprétation par Euting, a été lu par les éditeurs du *Corpus* להן הם. Ici encore le nouvel estampage est suffisamment clair. Les deux premières lettres, abstraction faite de la confusion toujours possible du ד et du ר, sont sûres; le ק est à moitié effacé, mais sa boucle est très franche. Le second mot se lit aussi sans difficulté. On peut rapprocher רחק du syr. ܪܚܩ, qui désigne « quelqu'un d'éloigné, d'étranger ». Un tel individu devait régulièrement être exclu du tombeau de famille, à moins de circonstances toutes particulières, marquées ici par l'expression אצדק באצדק, dont le sens reste toujours un peu vague. Ce terme juridique, très fréquent dans les inscriptions de Médâin-Ṣâleḥ, est généralement traduit dans le *Corpus* par *jure hæreditatis*. Les éditeurs l'ont ainsi expliqué : « אצדק, *arabice* أَصْدَقُ, *hæredis legitimi sensum præbere vix dubium est...; præpositio* ב *inter vocabula bis repetita distributivum sensum eis dat. Intelligendum est ergo « hæres quisque sua vice », hoc est « jure hæreditatis »* (1). Il est bon de noter cependant que ce n'est peut-être pas là un héritier tout à fait ordinaire, car dans un cas au moins (n° **19**) on distingue clairement les deux : כל אנוש אצדק וירת. Ajoutons que l'*aṣdaq* de quelqu'un est aussi parfois distingué de sa postérité, bien qu'il soit dit souvent de celle-ci qu'elle jouira de la possession d'un tombeau, ou y sera enterrée אצדק באצדק (2). Peut-être d'une manière générale faudrait-il entendre par ירת « l'héritier naturel » et par אצדק « l'héritier testamentaire ou légal », celui que non plus les liens du sang mais bien la loi appellerait à la succession. Les deux titres pourront se trouver réunis chez le même individu, ce sera même le cas ordinaire; on comprendra de cette manière que les fils possèdent un tombeau אצדק באצדק et que l'*aṣdaq* puisse aussi être une personne étrangère.

L. 9. — Cette ligne, qui manquait à peu près complètement dans les estampages précédents, se lit tout entière dans le nouveau. Le nom des sculpteurs, Rûmâ et 'Abd'obodat, ne fait pas l'ombre d'un doute; mais il faut probablement restituer entre les deux la copule ו. On retrouve ces

(1) *CIS.*, II, **201** 3, dans les notes explicatives.

(2) Cf. n° **10** : לנפשה וולדה ואחרה ואצדקה; n° **33** : לולדהם ואצדקהם; n° **19** : « pour lui-même et ses enfants et sa postérité » אצדק באצדק; n° **24**, etc... même expression; n° **4** : « pour lui-même et ses enfants et sa femme » די יתקברון בה אצדק באצדק. — Voir Euting, *Nabat. Inschr.*, p. 37.

artistes travaillant ensemble dans une autre inscription datée aussi de l'an 40 de Ḥarétat (n° 36).

L. 10. — Les deux dernières lettres sont un peu obscures, de telle sorte qu'on pourrait lire tout aussi bien le singulier פסלא que le pluriel פסליא. Avec le singulier, il faudrait interpréter la fin de la ligne précédente par une tournure grecque : *Rûmâ fils de 'Abd'obodat* (1). L'absence du ו entre les deux noms propres fournirait un certain appui à cette conjecture ; néanmoins ce serait peut-être un peu téméraire d'admettre ainsi dans un cas de lecture douteuse une construction qui semble nouvelle en nabatéen. Aussi donnons-nous la préférence à la lecture proposée tout d'abord, en faveur de laquelle on peut invoquer, avons-nous dit, un autre texte (n° 36 ; *CIS.*, II, 209 10).

N° 4 (A 8).

CIS., II, n° 219.

Sur la façade un peu abîmée d'un tombeau (fig. 159, p. 344), dans un

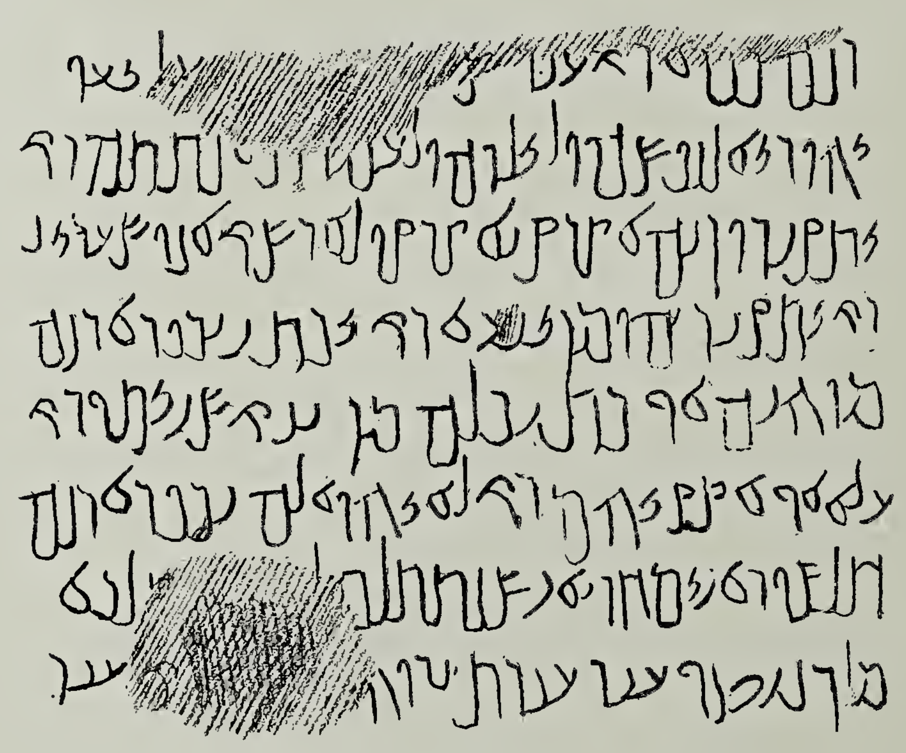


Fig. 92. — Médâin-Ṣâleḥ. Inscription nabat. n° 4 (Copie).

cartouche large de 0m,54 et haut de 0m,46. La première ligne est forte-

(1) Clermont-Ganneau, *Études d'arch. or.*, I, p. 87 et *Rec. d'arch. or.*, II, p. 27 s., p. 117, etc..., signale l'emploi de cette construction dans plusieurs légendes de sceaux israélites ; il ne serait donc pas impossible de la rencontrer aussi en nabatéen. On sait qu'elle était très fréquente à Palmyre.

ment endommagée, ainsi que quelques lettres de la seconde. Un trou creusé dans le bas, près de l'angle, à gauche, a fait disparaître aussi plusieurs mots (1). Hauteur moyenne des lettres $0^{m},04$. Estampage (pl. XI) et copie (fig. 92).

Nous lisons :

1. דנה כפרא די עבד ש(ביתו בר) עליעו (?)
2. יהודיא לנפשה ולילדה ולעמרת אנתתה די
3. יתקברון בה אצדק באצדק ולא רשי אנוש עדינ(א)
4. די יתקבר בה ומן יבעא די יכתב בכפרא דנה
5. מוהבא או כתב כלה מן ׳בני שביתו די
6. עלא או אצ(ד)קיהם די לא יהוא לה בכפרא דנה
7. חלק ודא בים חד באב שנת תלת ל(מלכו מ)לכא
8. מלך נבטו עבדעבדת בר והב(אלהי פסלא) עבד

1. *Ceci est le tombeau qu'a fait Šubaytu fils de ʿEliʿu (?),*
2. *juif, pour lui-même et ses enfants et ʿAmirat sa femme, pour qu'ils*
3. *y soient ensevelis chacun suivant le droit; et il ne sera point permis à aucun étranger*
4. *d'y être enseveli. Et quiconque voudra écrire sur ce tombeau*
5. *un don ou une écriture quelconque, parmi les fils de Šubaytu qui*
6. (*est mentionné*) *ci-dessus, ou bien parmi leurs ayants droit qu'il ne soit point à lui dans ce tombeau*
7. *de part. Et ceci au premier jour de Ab, l'an trois du roi Maliku,*
8. *roi de Nabatène, ʿAbdʿobodat fils de Wahballahi, sculpteur, a fait.*

L. 1. — Le nom propre שביתו peut être restauré avec assez de certitude d'après la ligne 5; nous croyons, d'ailleurs, reconnaître sur l'estampage la première lettre de ce mot. Après, venait tout naturellement בר, suivi du nom du père. Celui-ci a été lu par les éditeurs du *Corpus* מלכיון, mais il est impossible de distinguer sur le monument aucune trace de מ pas plus que de ן final (2). Nous regardons comme certains les quatre derniers signes ל י ע ו; celui qui précède ressemble fort à un ע, même dans l'estampage d'Euting; on aurait donc עליעו. Si le nom est complet, on pourrait rattacher la seconde partie à la racine talmud. יעא « germer », et voir dans la première l'adjectif araméen עלי = hébreu עליון, pris subs-

(1) Ce trou provient ici d'un défaut du rocher, mais il existe dans plusieurs autres inscriptions (n° 5, n° 28, etc.) des trous de sondage pratiqués, nous dit-on, par des bédouins, convaincus que cette *écriture* marquait l'endroit où l'on avait caché un trésor.

(2) Les éditeurs du *Corpus* ne semblent pas avoir eu à leur disposition d'autre meilleur document que l'estampage d'Euting, assez défectueux, du propre avis de ce dernier (cf. EUTING, *Nabat. Inschr.*, p. 64). Il n'y a donc pas lieu de s'étonner des divergences parfois assez considérables que peuvent présenter nos lectures.

tantivement. Ce nom, vraiment juif, serait en quelque sorte l'équivalent de l'hébreu יעואל (II *Chr.*, 29 13). Il est fort possible aussi que le nom soit incomplet; car, dans le vide qui précède, l'espace est suffisant pour restaurer une lettre de plus. Rien n'empêcherait de lire, par exemple, בעליעז, ou toute autre chose semblable, quoique le premier nom soit de beaucoup préférable.

L. 2. — יהודיא est très clair sur l'estampage; un petit défaut de la pierre en dessus, entre le ו et le ד, pourrait seul inspirer quelque doute sur la nature de cette dernière lettre. Yâqût (IV, 81) signale la présence de Juifs dans l'ouâdy Qurâ et au Ḥéğer, et tout le monde sait qu'il en existait de nombreuses colonies en Arabie quelques siècles avant Mahomet, particulièrement à Yathrib, devenue Médine, et à Ḫaybar (1), située seulement quelques journées au sud-est de Médâin-Ṣâleḥ. — ולילדה, le premier ל, qui avait échappé à Euting, est sûr. — ולעמרת, la partie supérieure des dernières lettres a totalement disparu; le ת n'est guère douteux cependant, vu la forme des deux jambages qui restent; عمرّة se trouve comme nom propre féminin dans Yâqût (III, 151, 498).

L. 3. — עדינ(א); *Corpus*, עדיו; Euting, qui avait lu une première fois עְדִין, est revenu plus tard à la lecture עדיו (2). Il est impossible de reconnaître sur l'estampage un ו dans la quatrième lettre; c'est un נ non final, puisqu'il retourne à gauche dans le bas. Il faut supposer alors qu'il était suivi d'un א placé en dehors du cartouche, et dont on croit distinguer encore quelques traces. D'ailleurs le sens reste toujours le même. Cf. syriaque ܥܕܝܢܐ et ܥܕܢܝܬܐ.

L. 4. — Il n'y a aucun mot douteux dans cette ligne, pas même יבעא, à propos duquel le *Corpus* et Euting hésitaient beaucoup et étaient même en désaccord.

L. 5. — בני, la partie inférieure du נ a été endommagée, mais on peut constater encore cette lettre en entier au revers de l'estampage. Le י final, qu'on avait pris pour un ג, est clair; le nom propre qui vient après est donc à lire שביתו. Cf. arabe شُبَيْث (*Kitâb el-Aġ.*, XVI, 8; Ibn Dor., p. 137).

L. 6. — אצדקיהם; il ne paraît pas possible de distinguer sur l'estampage, bien clair à cet endroit, autre chose que les six consonnes אצקיהם. Le sculpteur aura peut-être oublié un ד après le צ et il faudra lire אצדקיהם; la forme אצדקי serait nouvelle, mais c'est un pluriel régulier, à l'état construit.

(1) Voir Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes...*, I, p. 92, 122, 347 s., 641-646; III, p. 21-24, 95, etc...

(2) Euting, *Nabat. Inschr.*, p. 98.

L. 7. — חלק, la boucle du ק n'est pas très nette, on pourrait lire aussi un ש; les autres lettres sont sûres. — חד, le *Corpus* a lu le chiffre 3, mais les deux premières barres semblent s'unir par le haut et former un ח; la troisième peut être à la rigueur un ד. — Les quelques lettres emportées à la fin de cette ligne et dans la suivante se restituent facilement d'après d'autres textes datés du même règne.

N° 5 (**B 1**).

TEXTE INÉDIT.

Sur la façade du plus grand monument funéraire de Médâin-Ṣâleḥ, à une dizaine de mètres au-dessus du sol (1), dans un cartouche large de $0^{m},67$ et haut de $0^{m},68$. Les lettres, hautes en moyenne de $0^{m},04$, sont bien gravées et en parfait état de conservation; malheureusement un trou creusé intentionnellement a fait disparaître quelques mots et quelques bouts de lettres dans les lignes 4, 5 et 6. Ce texte, signalé par Huber et Euting (2), n'avait pu être estampé ni copié par ces explorateurs à cause de son élévation. Estampage (pl. VIII).

Nous lisons :

1. דנה כפרא די עבד הנאו בר תפצא
2. לה ולולדה בנוהי ובנתה ולמן די ינפק
3. בידה תקף מן יד הנאו דנה די יתקבר
4. בכפרא (דנה ו)די לא יתקבר בכפרא דנה
5. אנו(ש עדינא (?) א)ו יזתבן או תתרתב בה
6. מוהבא או אוגרו או תקף כלה להן הן
7. יכתב הנאו דנה או יקבר מן די יצבא הנאו
8. דנה או אצדקה מן באתרה ומן יעבד כעיר דנה
9. פאיתי עמה למראנא סלעין אלף חרתי בירה
10. ניסן שנת ארבעין לחרתת מלך נבטו רחם עמה
11. הורו פסלא בר אחיו עבד

1. *Ceci est le tombeau qu'a fait Hani'u fils de Tafṣâ*

2. *pour lui et pour ses enfants, ses fils et ses filles, et pour quiconque produira*

3. *dans sa main un titre dudit Hani'u pour être enseveli*

4. *dans ce tombeau. Et que ne soit point enseveli dans ce tombeau*

(1) Voir le plan et les photographies de ce tombeau avec une élévation géométrale de la façade, p. 377 ss.

(2) Huber, *Journal...*, p. 412. — Euting, *Nabat. Inschr.*, p. 3, 17 et 15, fig. 11.

5. *quelqu'un (d'étranger) (?) et qu'il ne soit pas vendu, ni qu'il ne soit fait à son sujet aucune disposition*

6. *soit en don gratuit, soit à titre onéreux, soit à un titre quelconque en dehors de ce que*

7. *écrira ledit Hani'u, ou s'il ensevelissait qui il voudrait cet Hani'u*

8. *ou bien son ayant droit tenant sa place. Et quiconque fera autrement que cela*

9. *sera redevable à notre seigneur de mille drachmes de Ḥarétat. Au mois de*

10. *Nîsan, l'an quarante de Ḥarétat, roi de Nabatène, qui aime son peuple.*

11. *Ḥûru, sculpteur, fils de 'Uḥaiyu, a fait.*

L. 1. — הנאו nom propre déjà connu (*CIS.*, II, **220** 3; *infra,* n° **10**). — תפצא, lu avec hésitation dans le n° **32** des inscriptions sinaïtiques d'Euting, doit être restauré avec le nom précédent dans un graffite copié par Doughty à Mabrak en-Nâqah (*CIS.*, II, **317**; voir plus loin, n° **179**).

L. 2. — Dans בנוהי le י est peu marqué et se confond apparemment avec la barre transversale du ה, qui est très développée; il existe ailleurs d'autres exemples de cette forme de י final (voir n° **20**, l. 7). — D'ordinaire il n'y a point cette mention expresse des fils et des filles; on se contente de parler des enfants en général, et il semble bien que les deux sexes, sauf de très rares exceptions, jouissaient des mêmes droits de sépulture. Plusieurs textes montrent même que la femme jouait, chez les Nabatéens, un rôle assez important. Cependant, dans une inscription, n° **36**, on restreint à la postérité mâle le droit d'être enseveli dans le tombeau de famille; il pouvait donc ne pas être absolument inutile de dire que les filles partageraient sur ce point le privilège de leurs frères.

L. 4. — La restitution דנה, après le premier mot, doit être considérée comme certaine. Le ו qui suit peut être rétabli d'après des formules semblables (voir n° **28** 4). — די, seule la partie supérieure du ד est visible, le י n'est pas douteux bien qu'endommagé lui aussi par le trou dont nous avons parlé ci-dessus.

L. 5. — אנו(ש), la restitution du ש ne souffre guère de difficulté. La première lettre que l'on distingue après la cassure est assez sûrement un ו et il faut lire sans doute או. Dans ce qui reste d'endommagé, il n'y a guère de place que pour cinq ou six lettres tout au plus. On pourrait proposer de restaurer, d'après n° **4** 3, עדינא, ou tout autre mot de ce genre. La construction de la phrase est un peu embarrassée à cause du changement de sujet. — יזתבן, ici la sifflante est passée en avant du ת; plus loin, n° **28** 4, יתזבן. — תתרתב, la lecture matérielle est certaine; ce changement de personne ou de genre surprend au premier abord. Nous avons

affaire sans doute à une 3e personne du féminin singulier, mise pour un neutre impersonnel, et les substantifs qui suivent devront être traités comme des accusatifs de mode (cf. Gesen.-Kautzsch, *Hebr. gram.*, § **118** 9); on a dans *Isaïe*, **7** 7, לא תקום, « cela ne sera pas ». Nous rattachons ce verbe à la racine arabe رتب « disposer solidement », dont l'équivalent araméen ne figure pas dans les dictionnaires. Le mot ne s'était pas encore rencontré en nabatéen; aussi on pourrait peut-être se demander s'il n'y aurait pas là une faute pour תתכתב, ce dernier verbe étant fréquemment employé en pareil cas.

L. 6. — מותבא, les deux dernières lettres ont été fortement endommagées par la cassure; on distingue néanmoins assez bien encore la moitié de l'aleph. Le nom étant masculin ne peut pas être le sujet du verbe précédent. — אר, א a été à moitié emporté par la cassure. — אגרו, seule la dernière lettre est intacte; toutes les autres sont décapitées, ou ébréchées sur quelque point; néanmoins leur forme générale se dessine assez bien pour qu'on puisse les identifier avec une très grande vraisemblance, sinon avec une certitude absolue. Le nom proposé ne se rencontre dans aucun lexique, sa formation est cependant régulière. Ce serait un état absolu du substantif abstrait אגרותא tiré de la racine אגר, comme on a ܐܘܪܚܘܬܐ de ܐܪܚ, ܐܘܪܫܘܬܐ de ܐܪܫ, etc. Nous croyons qu'il faut encore lire ce mot plus bas, n° **26** 3 (*CIS.*, II, **223**). — הן pronom démonstratif, l'équivalent du syriaque ܗܢ, ܗܢܐ.

N° 6 (B 4).

TEXTE INÉDIT.

Sur la façade d'un très beau tombeau creusé en retrait dans la montagne et précédé d'une grande plate-forme élevée de trois mètres environ au-dessus du sol (pl. XXXVIII). L'inscription devait avoir 12 lignes; la première seule est lisible, toutes les autres ont été dégradées par la pluie et le vent, ou intentionnellement martelées (1), de sorte que c'est à peine si on peut distinguer encore çà et là un reste de lettre. Jolis caractères fins, hauts en moyenne de $0^{m},035$. Ce texte, signalé par Huber (*Journal...*, p. 414, n° 18), n'avait pas encore été reproduit. Estampage (pl. VIII).

Nous lisons :

(1) On croit voir, en effet, par endroits, des traces de coups de ciseaux, ce qui prouverait bien qu'on a détruit l'inscription de parti pris; mais on ne s'explique pas très bien alors comment la première ligne a échappé; l'échelle du destructeur aurait-elle été un peu trop courte ?

1. דנה כפרא די עבד שלי אסרתגא בר עידו
2. הפרכא בר ע. . . . . דה
3-10. . . . .
11. . . . . (מלכו מל)כא .
12. מלך (נבטו) . . . .

1. *Ceci est le tombeau qu'a fait Šullaï, stratège, fils de 'Aydu*
2. *héparque, fils de 'Obaydu (?)*. . . . .
3-10. . . . .
11. . . . . *du roi Maliku*
12. *roi de Nabatène* . . . .

Un autre texte (voir plus loin n° **20**) mentionne l'héparque 'Aydu fils de 'Obaydu; sa femme Nâ'itat était fille de Šullaï. Peut-être pourrait-on supposer que notre Šullaï était fils de cet 'Aydu et portait le nom de son grand-père maternel. A la seconde ligne, après הפרכא, nous distinguons ..בר ע, qu'on est bien tenté de restituer בר עבידו; l'identification des deux 'Aydu serait alors à peu près assurée. Nous aurions là deux personnages assez importants pour que le père et le fils se fussent creusé chacun un splendide tombeau (1).

Peut-être avec une plus longue persévérance et en s'aidant des formules déjà connues, pourrait-on arriver à déchiffrer encore quelques mots, çà et là, dans les lignes 3 et 4.

A la fin de la ligne 11 on distingue nettement les deux lettres כא, suivies du mot מלך. Cela permet de reconnaître assez sûrement le protocole du roi Maliku et de dater l'inscription de son règne.

N° 7 (**B 5**).

CIS., II, n° **207**.

Sur la façade d'un beau tombeau — dont on peut voir la photographie p. 369, — dans un cartouche large de $0^m,77$ et haut de $0^m,53$. L'inscription est très bien conservée et les lettres ont été gravées avec assez de soin. Elles sont plus petites néanmoins dans les trois premières lignes et dans la

(1) Le nom de Šullaï évoque tout naturellement le souvenir du fameux Syllœos *épitrope* du roi Obodas II, tué à Rome vers l'an 5 ou 6 avant notre ère. Aurions-nous affaire par hasard au petit-fils de ce trop célèbre ministre? Rien de précis n'autorise, il est vrai, cette supposition; mais les dates concorderaient assez bien et la haine dont fut enveloppée la mémoire de Syllœos expliquerait peut-être pourquoi on aurait gratté intentionnellement l'inscription gravée sur le tombeau de ses descendants. Voir dans Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. or.*, VII, p. 313 ss., un abrégé des hauts faits de cet illustre personnage, dont le savant et perspicace professeur du Collège de France a su retrouver le nom sur une stèle de Milet.

dernière que dans celles du milieu. Leur hauteur moyenne, au début et à la fin, est de 0^m^,03, au centre de 0^m^,045. Estampage (pl. XII).

Nous lisons :

1. דנה קברא די עבד ארוס בר פרון לנפשה ולפרון אבוהי
2. הפרכא ולקינו אנתתה ולחטבת ולחמולת בנתהם וילד חטבת
3. וחמולת אלה ולכל מן די ינפק בידה תקף מן ארוס דנה או
4. חטבת וחמולת אח(ו)תה בנת פרון הפרכא
5. די יתקבר בקברא דנה או יקבר מן די יצבא
6. בתקפא די בידה כדי בכתבא הו או אצדק באצדק
7. בי(ר)ח ניסן שנת תלתין ושת לחרתת מלך נבטו רחם עמה
8. אפתח בר עבדעבדת ווהבו בר אפצא וחורו בר אחיו פסליא
9. עב(ד)ו

1. *Ceci est le tombeau qu'a fait Arûs fils de Farwân pour lui-même et pour Farwân son père,*

2. *héparque, et pour Qaynu, sa femme, et pour Ḥaṭibat et Ḥamilat, leurs filles, et (pour) les fils de ces Ḥaṭibat*

3. *et Ḥamilat et pour quiconque produira dans sa main un titre valide émanant du susdit Arûs, ou bien de*

4. *Ḥaṭibat et de Ḥamilat ses sœurs, filles de Farwân héparque,*

5. *pour être enseveli dans ce tombeau ou pour y ensevelir qui il voudra,*

6. *par l'acte authentique qu'il aura dans sa main suivant ce que contiendra cet écrit ou bien chacun suivant le droit.*

7. *Au mois de Nîsan, l'an trente et six de Ḥarétat, roi de Nabatène, qui aime son peuple.*

8. *Aftaḥ fils de ʿAbdʿobodat et Wahbu fils de Afṣa et Ḥûru fils d'ʿUḥaiyu, sculpteurs,*

9. *ont fait.*

L. 2. — La lecture ולקינו ne peut pas faire de doute, bien qu'il y ait une petite éraflure au sommet du נ et du ו; il faut sûrement abandonner ולקבה proposé par Euting, d'ailleurs avec hésitation.

L. 8. — ווהבו et non pas ווהבא; sur l'estampage, surtout quand on l'examine au revers, la dernière lettre est clairement un ו et non pas un א. Ce nom propre était d'ailleurs connu (voir les n^os^ **26** et **30**).

Il n'est pas sans intérêt de noter dans un texte aussi soigné, où trois sculpteurs étalent glorieusement leurs signatures, l'omission de trois lettres, ll. 4, 7 et 9. Nous avons eu déjà à constater pareille négligence à propos de textes moins clairs, et celui-ci justifie, en quelque sorte, les corrections proposées ailleurs; par exemple, n° **3** 2 et 9, n° **4** 6, etc.

N° 8 (B 6).

CIS., II, n° 197.

Sur la façade d'un grand tombeau tout à fait dans le genre du précédent (fig. 181 ss., p. 369 ss.), dans un cartouche large de 0m,64 et haut de 0m,47. Les lettres, en parfait état de conservation, sont régulières et bien soignées; elles sont inscrites entre deux traits à la pointe, distants l'un de l'autre de 0m,05; leur hauteur moyenne est de 0m,04. Estampage (pl. XIV).

Nous lisons :

1. דנה קברא די עבד עידו בר כהילו בר
2. אלכסי לנפשה וילדה ואחרה ולמן די ינפק בידה
3. כתב תקף מן יד עידו קים לה ולמן די ינתן ויקבר בה
4. עידו בחיוהי בירה ניסן שנת תשע להרתת מלך
5. נבטו רחם עמה ולענו דושרא ומנותו וקישה
6. כל מן די יזבן כפרא דנה או יזבן או ירהן או ינתן או
7. יוגר או יתאלף עלוהי כתב כלה או יקבר בה אנוש
8. להן למן די עלא כתיב וכפרא וכתבה דנה חרם
9. כחליקת חרם נבטו ושלמו לעלם עלמין

1. *Ceci est le tombeau qu'a fait 'Aydu fils de Kohaylu fils de*

2. *Elkassi pour lui-même et ses enfants et sa prostérité et pour quiconque produira dans sa main*

3. *un écrit authentique de la main de 'Aydu, valable pour lui; et pour celui à qui permettra d'ensevelir dans ce tombeau*

4. *'Aydu durant sa vie. Au mois de Nîsan, l'an neuf de Ḥarétat, roi de*

5. *Nabatène, qui aime son peuple. Et que maudissent Dûšarâ et Manûtu et Qayšah*

6. *quiconque vendra ce tombeau, ou l'achètera, ou le mettra en gage, ou le donnera, ou*

7. *le louera, ou placera au-dessus de lui une inscription quelconque, ou y enterrera quelqu'un*

8. *en dehors de ceux qui sont mentionnés ci-dessus. Et ce tombeau et son inscription sont chose sacrée,*

9. *suivant la nature des choses sacrées chez les Nabatéens et les Salamiens, pour les siècles des siècles.*

Notre lecture concorde sur tous les points avec celle du *Corpus*. On remarquera l'emploi indifférent de קברא ou de כפרא pour désigner le « tombeau », ce qui prouve bien qu'on donnait absolument le même sens à ces deux mots. A noter aussi la forme de certaines lettres : le ק, par exemple, n'a parfois qu'une toute petite haste à gauche, dans le bas; quel-

quefois même il n'en a pas du tout; cf. תקף, l. 3; קישה, l. 5; ינפק, l. 2 et קים, l. 3. Même remarque pour le ש, dans דושרא, l. 5; א final dans עלא, l. 8, n'a pas la forme ordinaire de cette lettre fleurie.

N° 9 (**B 7**).

CIS., II, n° **212**.

Sur une jolie façade de tombeau avec un aigle au-dessus du tympan, deux urnes aux angles, un mascaron accosté de deux serpents au centre (fig. 163, p. 349). Le cartouche dans lequel ce texte est gravé mesure $0^{m},625$ de large sur $0^{m},455$ de haut. Les lettres sont petites et relativement soignées, quoique un peu irrégulières; leur hauteur moyenne est de $0^{m},032$. Les lignes 4 et 5 débordent à gauche et l'on a ravalé à cet endroit l'encadrement du cartouche afin de ne pas les interrompre. L'inscription est bien conservée. Estampage (pl. XIII).

Nous lisons :

1. דנה כפרא די עבד עבדעבדת בר אריבס לנפשה
2. ולואלת ברתה ולבני ואלת דא ובנתה וילדהם די יתקברון בקברא הו
3. ולא רשין ואלת ובניה די יזבנון או ימשכנון או יוגרון כפרא דנה או
4. יכתבון. בכפרא הו כתב כלה לכל אנוש לעלם להן די יהוא כפרא הו לואלת ולבניה
5. ובנתה ולילדהם קים לעלם וקם ואלת ובניה די הן יהוא חורו אח עבדעבדת
6. דנה בחגרא ויהוא בה חלף מות די יתקברון יתה בקברא דנה לחודוהי
7. ולא ינפק יתה אנוש ומן די יעיר ולא יעבד כדי עלא כתיב
8. פאיתי עמה למראנא כסף סלעין אלפין תרין חרתי בירח
9. טבת שנת ארבעין וארבע לחרתת מלך נבטו רחם עמה
10. אפתה בר עבדעבדת פסלא עבד

1. *Ceci est le tombeau qu'a fait ʿAbdʿobodat fils de Arîbas pour lui-même*

2. *et pour Wâ'ilat sa fille et pour les fils de cette Wâ'ilat et ses filles et leurs enfants, afin qu'ils soient ensevelis dans ce tombeau.*

3. *Et n'auront pas le droit Wâ'ilat et ses fils de vendre, ni de donner en gage, ni de louer ce tombeau, ni*

4. *d'écrire sur ce tombeau un écrit quelconque pour n'importe qui, à jamais; mais que ce tombeau soit pour Wâ'ilat et ses fils*

5. *et ses filles et pour leurs enfants (une possession) ferme à jamais. Et il est imposé à Wâ'ilat et à ses fils, s'il arrive que Ḥûru frère dudit ʿAbdʿobodat*

6. *se trouve à Ḥégrâ et vienne à y mourir, de l'enterrer dans ce tombeau, lui seul,*

7. *et personne ne le fera sortir. Et quiconque changera et ne fera point comme ce qui est écrit ci-dessus*

8. *sera redevable à notre seigneur, de la somme de deux mille drachmes de Ḥarétat. Au mois de*

9. *Tébet, l'an quarante et quatre de Ḥarétat, roi de Nabatène, qui aime son peuple.*

10. *Aftaḥ fils de 'Abd'obodat, sculpteur, a fait.*

A la fin de la ligne 2, il faut lire avec Euting הו et non pas דנה; l'estampage ne laisse aucun doute sur ce point; le même terme se retrouve à la l. 4. Dans cette dernière ligne, la lecture matérielle est אלוש pour אנוש. Est-ce vraiment une distraction du lapicide, ou bien la transcription fidèle d'une prononciation dont on pourrait peut-être fournir d'autres indices (1)?

N° 10 (B 9).

CIS., II, n° 220.

Sur la façade d'un petit tombeau, simple mais élégant (fig. 145 s., p. 332), dans un cartouche large de 0m,54 et haut de 0m,25, prenant toute la largeur de la plate-bande au-dessous de la gorge égyptienne. Les lettres, hautes en moyenne de 0m,03, étaient assez soignées, mais elles

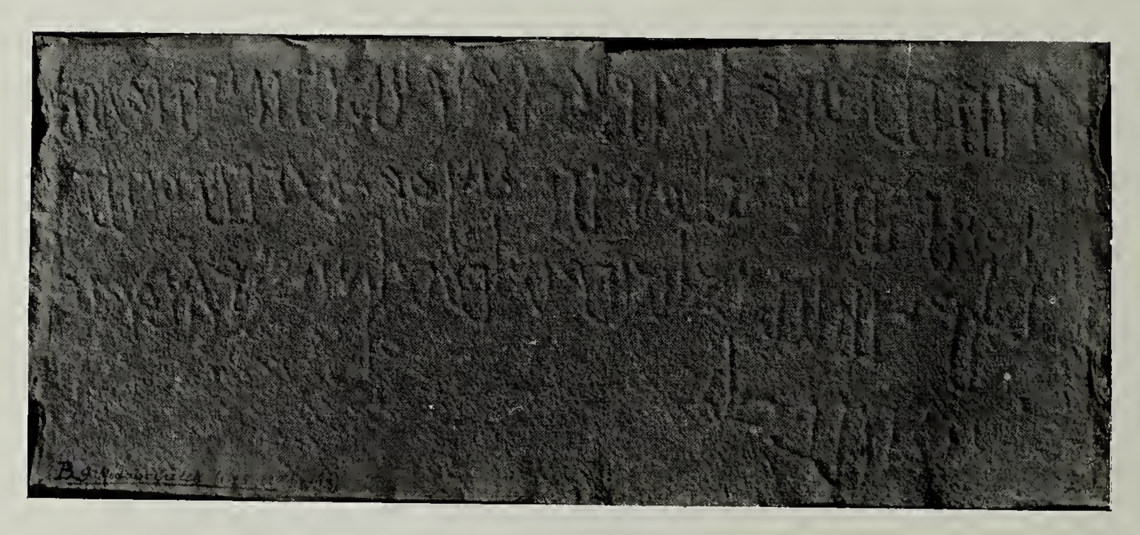


Fig. 93. — Médâïn-Ṣâleḥ. Inscription nabat. n° 10.

commencent à être un peu abîmées; néanmoins ce petit texte n'offre pas de difficulté sérieuse. Estampage (fig. 93).

Nous lisons :

(1) Dans les inscriptions datées du règne de Maliku, nous aurons à peu près constamment à noter l'écriture מנכו, נ pour ל. Les Nabatéens n'auraient-ils pas parfois confondu ces deux lettres en les prononçant, comme font encore aujourd'hui très fréquemment les Arabes, qui disent presque tous *'Ammât* pour *'Ammân*, en parlant de l'ancienne capitale des Ammonites, *Natroun* pour *Latroun*; on pourrait citer encore beaucoup d'autres exemples.

1. דנה כפרא די לבענו בר שעידו לנפשה וולדה ואחרה
2. ואצדקה ולא יכל אנוש די יזבן או יוגר כפרא דנה
3. לעלם בשנת תשע למלכו מלכא מלך נבטו הנאו בר
4. עבידת פסלא

1. *Ceci est le tombeau qui appartient à Baʿanu fils de Suʿaydu pour lui-même et ses enfants et sa postérité*
2. *et ses ayants droit. Et personne ne pourra vendre ni louer ce tombeau*
3. *à jamais. En l'an neuf du roi Maliku, roi de Nabatène. Hani'u fils de*
4. *ʿObaydat, sculpteur.*

L. 3. — מלכו, la lecture matérielle serait plutôt מנכו.

N° **11** (**B 10**, intérieur).

CIS., II, n° **211**.

Ce texte et le suivant appartiennent au même monument : un petit tombeau avec une façade simple, dont on trouvera plus loin la photographie avec une élévation géométrale (fig. 120, p. 312 et fig. 121, p. 313). Au dedans de la chambre sépulcrale il y a, creusée dans une des parois, une niche pour un défunt et un seul *loculus* situé à l'angle est-sud, presque en face de la porte. C'est à l'extérieur de ce *loculus*, à gauche, dans le haut, que se trouve l'inscription que nous donnons en premier lieu. Elle est gravée un peu négligemment sur une paroi mal préparée. D'une manière générale, les lettres sont néanmoins assez lisibles ; on les distingue des coups de pics et des cassures qui s'y entremêlent, grâce à un petit trait blanc et fin qui a conservé encore toute sa première fraîcheur ; elles mesurent en moyenne 0m,03 de haut. Estampage et copie (fig. 94).

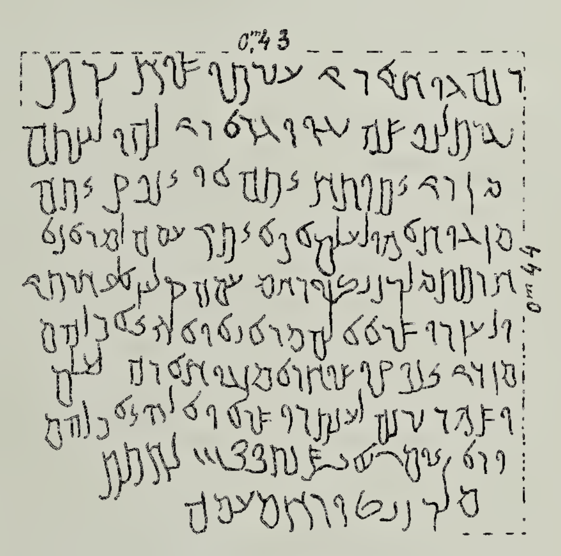


Fig. 94. — Médâin-Ṣâleḥ. Inscription nab. n° 11 (Copie).

Nous lisons :

1. דנה גוחא די עבדת ושוה ברת
2. (ב)ג(ר)ת לנפשה בגו וגרא די לה ולבנתה
3. מן די יתפתח יתה או ינפק יתה

4. מן גוהא הו לעלמא פאיתי עמה למראנא
5. חרתת מלך נבטו רחם עמה סלע(י)ן אלף חרתי
6. ולען דושרא אלה מראנא ואלהיא כלהם
7. מן די ינפק ושוח דא מן גוהא דנה לעלם
8. ושהר בדנה לענת דושרא ואלהיא כלהם
9. ודא ביום 10 באב שנת 43 לח(ר)תת
10. מלך נבטו רחם עמה

1. *Ce loculus est celui qu'a fait Wšûḥ fille de*
2. *Bagrat pour elle-même à l'intérieur du tombeau qui est à elle et pour ses filles.*
3. *Quiconque l'ouvrira et extraira Wšûḥ*
4. *de ce loculus à jamais, sera redevable à notre seigneur*
5. *Ḥarétat, roi de Nabatène, qui aime son peuple, de mille drachmes de Ḥarétat.*
6. *Et que maudissent Dûšarâ dieu de notre maître et tous les dieux*
7. *quiconque fera sortir ladite Wšûḥ de ce loculus à jamais.*
8. *Et veille sur ceci la malédiction de Dûšarâ et de tous les dieux.*
9. *Et cela au 10e jour de Ab, l'an 43 de Ḥarétat,*
10. *roi de Nabatène, qui aime son peuple.*

Cette inscription a été donnée dans le *Corpus* d'après un simple estampage de Doughty qui, autant qu'on peut en juger par la reproduction, était assez imparfait (1). Les éditeurs ne semblent pas non plus avoir été mis au courant de la relation de ce texte avec le suivant; de là proviennent, sans nul doute, un certain nombre de divergences entre leur lecture et la nôtre.

L. 1. — Il n'y a aucune lettre après ברת à la fin de la ligne. On a pris pour un א final des points isolés, produits par des coups de pic tout à fait accidentels.

L. 2. — בגרת est assuré par le texte suivant, où le mot se lit clairement; ici la première et la troisième lettres sont fort douteuses. — וגרא, dans le *Corpus* כפרא. L'extrémité inférieure du ו, tournant un peu à droite, est très franche, de sorte qu'il est impossible d'y reconnaître un פ, quoique au premier abord, si on n'y prend pas garde, l'estampage puisse induire en

(1) Les irrégularités de la paroi qui, dans le haut, retombe un peu en avant en manière d'arceau, rendent difficile l'estampage de cette inscription. Quoiqu'elle mesure seulement $0^{m},43$ dans sa plus grande largeur et $0^{m},44$ dans sa plus grande hauteur, nous l'avons estampée en 4 feuilles pour éviter les faux plis; l'estampage a séché entièrement sur place, où il est resté toute une nuit. Grâce à ces précautions, nous avons pu obtenir un document passable, sinon absolument parfait. Notre lecture repose en plus sur deux copies, faites indépendamment et collationnées ensuite sur place.

erreur à cause d'un défaut de la pierre; les trois dernières lettres nous paraissent certaines. Ce mot doit être sans doute rapproché de l'arabe وجر « grotte » creusée dans le flanc de la montagne; il reparaît dans le texte suivant, l. 7. Ce serait un terme nouveau pour désigner les tombes nabatéennes creusées dans le roc (1).

L. 3. — יתפתח, d'après l'estampage et nos deux copies, doit être considéré comme certain. Cette lecture fait disparaître l'irrégularité, notée par le *Corpus*, d'un verbe au parfait et d'un autre à l'imparfait.

L. 4. — לעלמא, lecture certaine, facile à vérifier sur le nouvel estampage.

L. 5. — סלע(י)ן est écrit *defective*, peut-être intentionnellement, afin de gagner de la place, car cette ligne débordant sur les autres, le graveur a beaucoup serré les lettres dans ce mot et le suivant; ainsi ל et ע sont liés, les trois lettres dans אלף se tiennent.

L. 6. — ולען, toutes les lettres sont sûres.

L. 7. — לעלם ne fait aucun doute; on retrouve facilement sur l'estampage toutes les lettres telles qu'elles figurent dans le fac-similé.

L. 8. — ושהר בדנה au début de la ligne est assez sûr; nous n'avons nullement hésité dans nos copies, mais sur l'estampage le ה final pourrait soulever quelques doutes. Le premier mot שהר égale vraisemblablement le syriaque ܫܗܪ « veiller ». On pourrait le lire tout aussi bien שהד et le rattacher à la racine arabe شهد « être témoin, attester ». Bien que le sujet soit du féminin, le verbe, placé en tête de la phrase et séparé de ce dernier, reste à la 3e personne du masculin, d'après une règle de grammaire bien connue.

L. 9. — Ici encore, d'après les nouveaux documents, la lecture proposée ne souffre aucune difficulté. Le sculpteur a oublié le ר dans חרתת.

(1) On pourrait être tenté de voir dans וגרא un substantif précédé de la copule, substantif qui correspondrait à l'hébreu גר et à l'arabe جار « étranger, client ». Ces clients nous paraissent, en effet, mentionnés dans l'inscription suivante, qui appartient au même tombeau. Mais, il serait assez surprenant, de voir figurer ici les clients avant les filles. Dans le texte suivant ils viennent en dernier lieu. De plus, dans cette interprétation, le substantif devrait être précédé régulièrement de la préposition ל, ולגרא, bien que cette préposition ne soit pas absolument nécessaire. Nous croyons enfin retrouver le mot וגרא dans le no **12**, l. 7.

N° 12 (B 10, extérieur).

CIS., II, n° 205.

Sur la façade du tombeau, à trois mètres environ au-dessus du sol, dans un cartouche à oreillettes dessiné au trait seulement, large de 0m,58 (1) et haut de 0m,55. Au commencement des lignes, il y a un petit espace large de 0m,055 laissé sans écriture. La dernière ligne contenant la signature du graveur est en dehors du cartouche. Cette inscription est en fort mauvais état et d'une lecture difficile. Les lettres, qui étaient assez

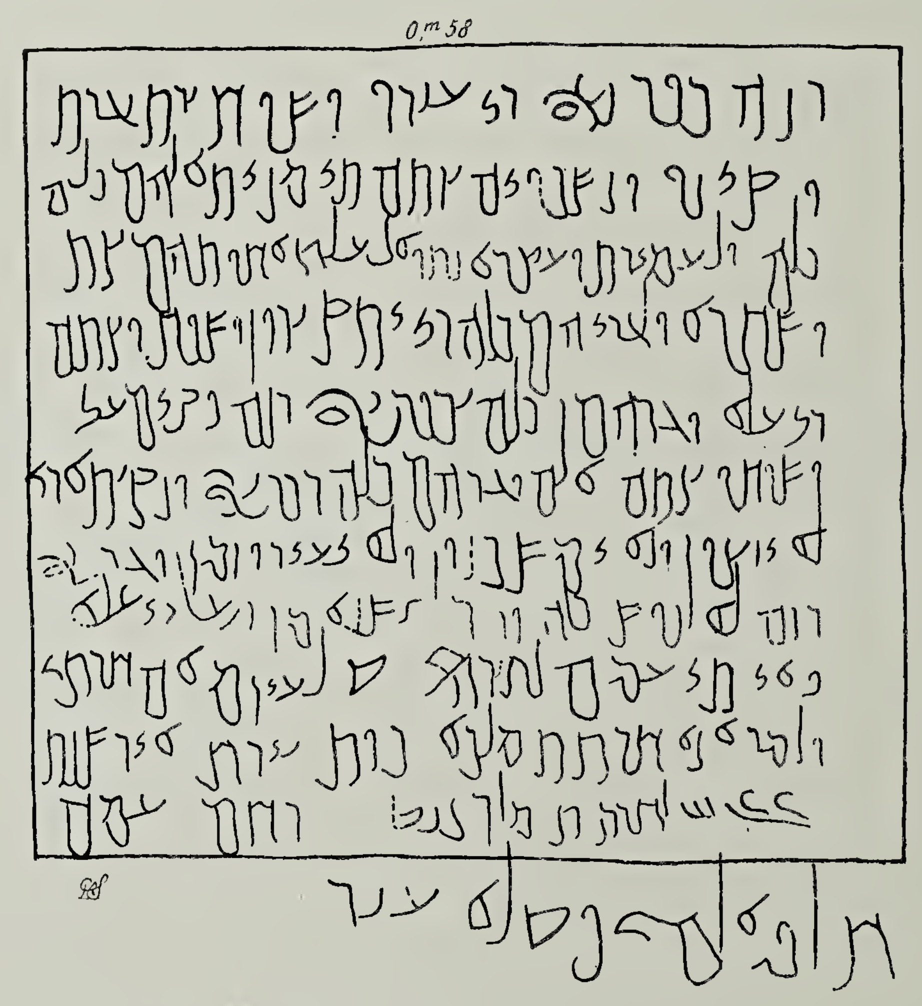


Fig. 95. — Médâin-Sâleh. Inscription nab. n° 12 (Copie).

soignées, ont une hauteur de 0,04. Estampage et copies indépendantes collationnées sur place (fig. 95).

Guidés par le texte précédent et les nouveaux documents, pris dans

(1) Ces oreillettes ont été supprimées dans la fig. 95, mais on peut les voir dans le dessin de la façade, fig. 121, p. 313.

d'assez bonnes conditions, nous aurons, ici encore, à nous écarter plus d'une fois de la lecture du *Corpus*.

Nous lisons :

1. דנה כפרא די עבדו ושוח ברת בגרת
2. וקינו ונשכויה בנתה תימניתא להם כלה
3. כלה ולעמירת ועצראנת ואלעלת אחותהם בנת
4. וש(ו)ח דא ולגריהם כלה די יתקברון ושוח ובנתה
5. די עלא וגרהם כלה בכפרא דנה פקים
6. וש(ו)ח ובנתה אלה וגרהם כלה דכרא ונקבתא די
7. לא יזבנון ולא ימשכנון ולא יעירון מן וגרא
8. דנה לאנוש כלה ודי(?) ישנא מן .. על די עלא
9. פאיתי עמה לתדהי (?) סלעין מאה חרתי
10. ולמראנא חרתת מלכא כות בירח איר שנת
11. 43 לחרתת מלך נבטו רחם עמה
12. חלפאלהי פסלא עבד

1. *Ceci est le tombeau qu'ont fait Wšûḥ fille de Bagrat,*
2. *et Qaynu et Naškûyah, ses filles, de Teima, pour chacune*
3. *d'elles et pour ʿAmîrat et ʿUsranat et Elʿanat, leurs sœurs, filles de*
4. *cette Wšûḥ et pour tous leurs clients, afin que soient ensevelis Wšûḥ et ses filles,*
5. *qui (sont mentionnées) ci-dessus et toute leur clientèle dans ce tombeau; et il est statué que*
6. *Wšûḥ et ses filles susdites et toute leur clientèle, homme et femme,*
7. *ne vendront pas et ne loueront pas et ne changeront rien de cette grotte*
8. *pour n'importe qui, et quiconque changera de..., qui ci-dessus,*
9. *sera redevable à Tadaï (?) de cent drachmes de Ḥarétat*
10. *et à notre seigneur Ḥarétat roi, pareillement. Au mois de 'Iyar, l'an*
11. *43 de Ḥarétat, roi de Nabatène, qui aime son peuple.*
12. *Ḥalafallahi, sculpteur, a fait.*

L. 1. — ושוח, déjà soupçonné par Euting (*Nabat. Inschr.*, p. 41), se lit clairement sur l'estampage; c'est naturellement la même personne que celle de l'inscription précédente et les deux textes s'éclairent mutuellement. Peut-être pourrait-on rapprocher ce nom de l'arabe وُشَاح, sorte de ceinture ornée que portent les femmes. On trouve dans Ibn Dor. (p. 300) une tribu appelée بنو واشح.

L. 2. — נשכויה, le ו en avant du י, quoique un peu abîmé, n'est guère douteux.

L. 3. — עמירת, lecture certaine, malgré quelques lettres un peu détériorées; ce nom était connu (*CIS.*, II, 200 et *infra*, nº 30). — עצראנת, toutes les lettres se retrouvent assez facilement sur l'estampage; néanmoins on ne peut pas donner ce nom comme absolument sûr. Comparer

avec le nom propre masculin עצרו fréquent dans les inscriptions sinaïtiques (EUTING, *Sinaït. Inschr.*, n° 362, 604, etc.) et avec حصرون (YAQUT, VI, 355). — אלעלת, même observation qu'au sujet du mot précédent pour la lecture. Ce nom rappelle celui de la ville biblique de אלעלה (*Num.*, 32 37) écrit aussi אלעלא.

L. 4. — ו(י)שח, il faut sans doute rétablir un י après le ש, comme l. 1, à moins que le nom ne puisse être écrit aussi *defective*; la même orthographe se retrouve, en effet, au début de la ligne 6. — גריהם est d'une lecture assez assurée; comme forme, ce ne peut guère être qu'un pluriel à l'état construit, suivi du suffixe. Régulièrement, il semble qu'il faudrait donc à la suite כלהם et non point כלה (1); peut-être ce dernier mot est-il pris *distributive*, comme l. 2 et 3, quoiqu'il n'ait pas été répété, soit par distraction, soit intentionnellement. Le substantif גרא doit être rapproché de l'hébreu גר et de l'arabe جار « protégé, client ». Le mot s'est rencontré sous la forme גיר, dans une dédicace en palmyrénien faite par un nabatéen (CLERMONT-GANNEAU, *Rec. d'arch. or.*, IV, p. 682 ss. — COOK, *North-sem. Inscr.*, p. 304).

Ll. 5 et 6. — Bien que tout ce passage soit en assez mauvais état, la lecture proposée nous paraît cependant plus que probable; le mot גרהם doit être entendu, selon toute probabilité, collectivement et correspond en fait à גריהם de la ligne 4.

L. 7. — Nous croyons avoir déchiffré cette ligne en entier. Avec une attention persévérante on peut arriver à retrouver sur l'estampage à peu près toutes les lettres. — וגרא; voir ci-dessus n° 11, l. 2.

L. 8. — Cette ligne est en très mauvais état; la lecture proposée nous semble cependant assez bien fondée.

L. 9. — תדהי ou תרהי, mot très douteux, mais en tout cas il paraît impossible de lire avec le *Corpus* אלהי, quoique les deux dernières lettres semblent bien être הי. Nous reconnaissons dans les deux premières un ת et un ד ou un ר plutôt que toute autre chose. On pourrait songer à la déesse *Tadah*, ou *Tarah* (2), connue seulement par une inscription votive provenant de Teima (*CIS.*, II, 336). Comme les dames propriétaires du tombeau étaient originaires de cette localité, il serait naturel qu'elles eussent placé leur sépulture sous la protection d'une divinité qui semble avoir été honorée principalement dans leur ville natale.

L. 11. — La date a été lue par Euting 33 et par le *Corpus* 34. Il paraît

(1) Peut-être la même irrégularité grammaticale se rencontre-t-elle dans l'inscription nabatéo-arabe d'en-Némâra, l. 1 : מלך אלערב כלה; cf. DUSSAUD, *Mission...*, p. 316.

(2) Le י final ne serait pas un obstacle absolu à cette identification. Ce peut être une simple voyelle de prononciation, comme dans אלהי, transcription de الله.

hors de doute, d'après l'estampage et les copies, que le dernier chiffre est à lire 3 ; les trois barres finales sont très nettes. Quant aux signes qui précèdent, ils sont moins clairs et surtout moins faciles à expliquer, ne ressemblant guère à aucun de ceux qui figurent dans les tables dressées par Euting. Si le premier égale 20, le second aussi, car ils sont à peu près identiques. La barre qui court au-dessous des deux crochets doit sans doute compléter ces deux chiffres. On obtient ainsi 3 + 20 + 20, soit 43, ce qui est précisément la date fournie par l'inscription relevée à l'intérieur du tombeau.

L. 12. — חלפאלהי se retrouve encore une fois dans la série des sculpteurs de Ḥégrâ (voir nº **19** 10).

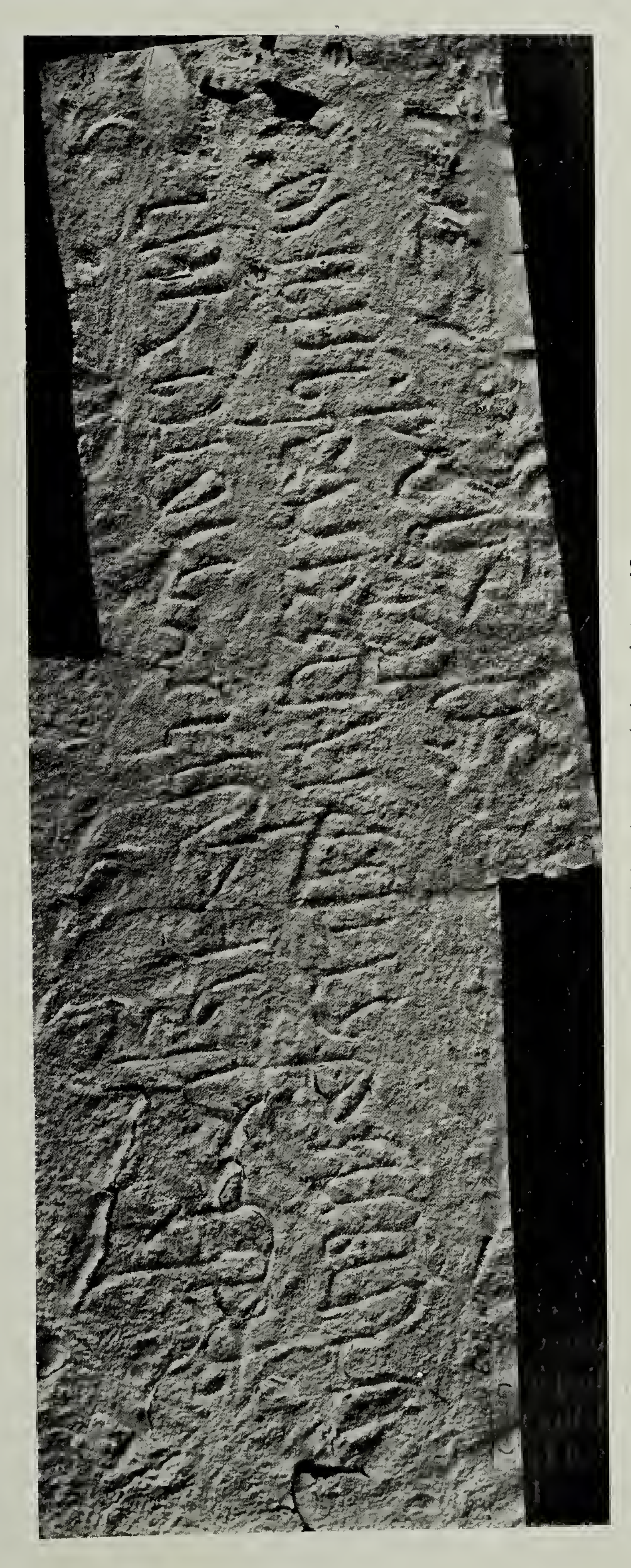


Fig. 96. — Médâïn-Ṣâleḥ. Inscription nabat. nº 13.

Nº **13** (**B 11**, intérieur).

CIS., II, nº 226.

A l'intérieur d'un petit tombeau, au-dessus d'un loculus situé à l'angle S.-E. de la chambre. La surface du rocher étant mal égalisée, il faut une cer-

taine attention pour bien distinguer les lettres, quoique celles-ci soient

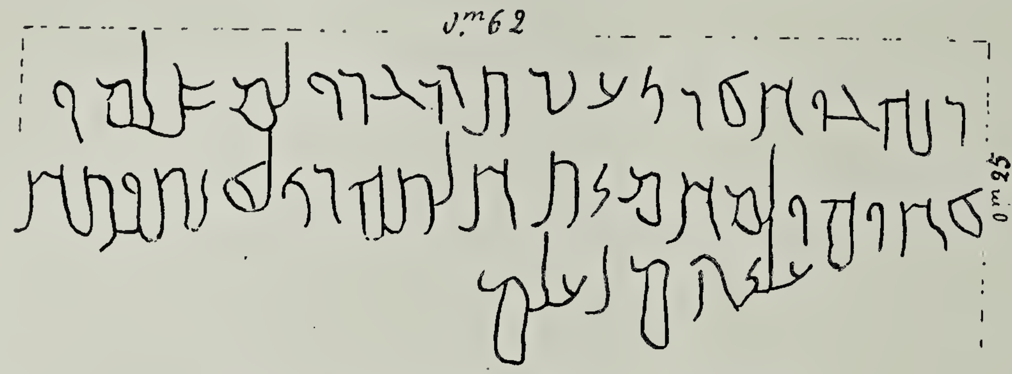


Fig. 97. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Inscription nabat. n° 13 (Copie).

dans un parfait état de conservation et assez régulières; leur hauteur moyenne est de 0m,04. Estampage (fig. 96) et copie (fig. 97).

Nous lisons :

1. דנה גוחא די עבדת הגרו למשלמו
2. אחוה ולמחמית חלתה די לא יתפתח
3. עליהם לעלם

1. *Ceci est le loculus qu'a fait Ḥagaru pour Muslimu*
2. *son frère et pour Maḥmiyat sa tante. Qu'il ne soit point ouvert*
3. *sur eux à jamais.*

L. 1. — הגרו se rencontre aussi à Médâin-Ṣâleḥ comme n. pr. masc.; voir n° **30** 1, 5. Nœldeke l'a rapproché de l'arabe هاجَر (IBN DOR., p. 277, l. 5). Le nom féminin n'est autre que le nom biblique de הגר هاجر, la mère d'Ismaël, bien connue des auteurs arabes (YAQUT I, 260, II, 941 etc.), qui n'ignoraient pas non plus حجر. Cf. YAQUT, IV, 953. — משלמו, dans le *Corpus* משלמא; la dernière lettre a été prise pour un א, à cause d'une cassure qui coupe le ו en travers; mais notre lecture est certaine. Le mot se retrouve peut-être parmi les graffites de Mabrak en-Nâqah (*CIS.*, II, **318**; cf. n° **174**), et dans les inscriptions sinaïtiques (EUTING, *Sinaït. Inschr.*, **157** 1). On l'a rapproché du grec Μασαλέμου dans les inscriptions de Waddington (n° 2412). Cf. arabe مسلم, IBN DOR., p. 174.

L. 2. — חלתה די לא au lieu de בר ברתה ולא, ne peut pas faire l'ombre d'un doute d'après le nouvel estampage; le sens d'ailleurs n'en est que plus limpide et la construction de la phrase meilleure. — יתפתח, la première lettre ressemble fort à un נ et on pourrait être tenté de voir là un imparfait sur le type de la conjugaison syriaque; cependant une légère inflexion vers le milieu de la lettre permet d'y reconnaître aussi un י.

N° **14** (**B 11**, extérieur).

CIS., II, n° **203**.

Cette inscription appartient au même monument que la précédente, particularité importante à noter. Elle est gravée sur la façade d'un petit tombeau au-dessus du tympan, à gauche, sans cartouche (voir la phot. de cette façade et l'élévation géométrale, p. 337). La fin des lignes est généralement en mauvais état. On peut arriver cependant à la lire ou à

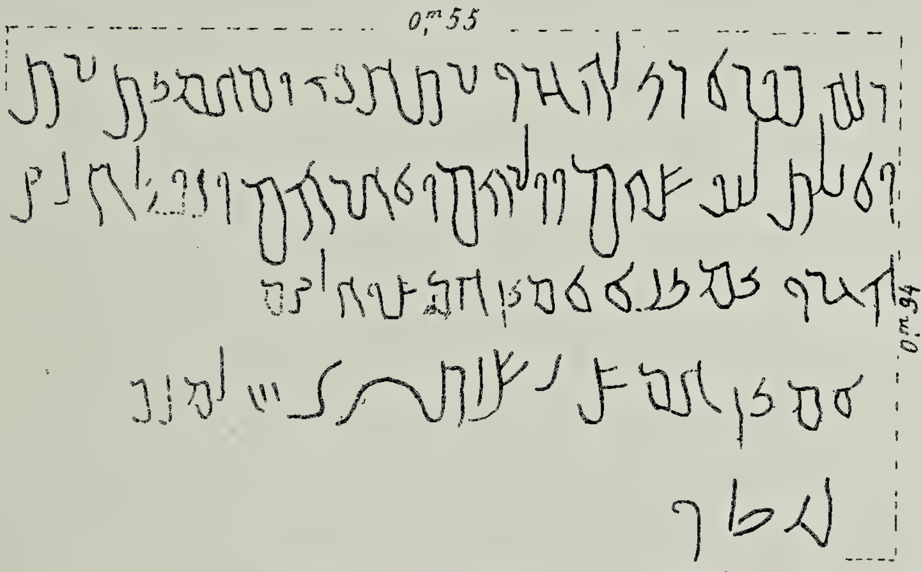


Fig. 98. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Inscription nab. n° 14 (Copie).

la restituer à peu près en entier, en s'aidant du texte précédent, mieux conservé et que nous avons donné pour cela en premier lieu. Lettres assez régulières, hautes en moyenne de 0m,04. Estampage et copie (fig. 98). — Notre lecture s'écarte sensiblement de celle du *Corpus*.

Nous lisons :

1. דנה כפרא די להגרו ברת חבי ומחמית ברת
2. ואילת לנפשהם וולדהם ואחרהם ונפל חלק
3. הגרו ימינא אמין חמש וחלק מ(חמית שמאלא) (?)
4. אמין חמש בשנת 18 למלכ(ו מלכא מלך)
5. נבטו

1. *Ceci est le tombeau de Hagaru fille de Ḥubbaï et de Maḥmiyat fille de*
2. *Wâ'ilat, pour elles-mêmes et leurs enfants et leur postérité. Et est tombée la part de*
3. *Hagaru, à droite cinq coudées, et la part de M(aḥmiyat à gauche)* (?)
4. *cinq coudées. En l'année 18 du roi Maliku, (roi de)*
5. *Nabatène.*

L. 1. — הגרו, cette personne est sans nul doute la même que celle qui a fait creuser le loculus, dans l'inscription précédente. C'est donc une femme et le mot suivant doit être lu ברת et non point בר. — חבי, à première vue on serait tenté de décomposer la première lettre en רכ d'après l'estampage ; mais nos deux copies portent nettement un ח et, en définitive, c'est bien cette lettre qui paraît encore la plus probable quand on examine l'estampage au revers. Le י final est sûr ; au lieu d'un ב on pourrait lire aussi un פ, ce qui donnerait le nom égyptien חפי, mais חבי paraît de beaucoup préférable. Cf. חבו *CIS.*, II, **273**, **275**, et l'arabe حبى nom propre feminin, Yaqut, IV, 624. Rien n'empêche d'avoir sur ce même type un nom propre masculin. — La fin de la ligne se lit assez clairement sur notre estampage, et le nom propre est d'ailleurs garanti par le texte précédent.

L. 2. — ואילת, le signe que nous lisons י serait plutôt un ב, à s'en tenir à la forme ordinaire des lettres; mais on sait que ces deux consonnes se confondent parfois et on remarquera précisément la même forme de י dans מחמית, à la ligne précédente. L'orthographe de ce mot est nouvelle, puisque partout ailleurs on a ואלת (n° **16** ; *CIS.*, II, **549**, **589**, **702**, etc.); mais elle rend assez matériellement l'arabe وإلة. — ונפל peut se lire sur l'estampage et figure dans une de nos copies.

L. 3. — הגרו, la queue du ג n'est guère visible, le revers de l'estampage en offre cependant quelques traces. Quant aux autres lettres, on peut les considérer à peu près comme certaines. Le mot suivant, ימינא, est très clair, il peut se traduire « à droite » ou « au sud ». Dans la circonstance cela revient au même, la porte ouvrant à l'ouest. — אמין n'est guère douteux quoique le י ait presque entièrement disparu ; le mot se retrouve encore plus clairement à la ligne suivante. Les deux mots qui viennent après sont un peu obscurs par suite du mauvais état de la pierre ; on arrive cependant à découvrir toutes les lettres et la lecture proposée, suggérée en outre par les lignes 2 et 4, est plus que probable. On aperçoit encore la première lettre de מחמית, mais ensuite toute la fin de la ligne est complètement abîmée. On pourrait supposer, après le nom propre, un nom comme שמאלא, en opposition avec ימינא ; ou bien encore מדנחא, la tombe de Maḥmiyat étant creusée à l'extrémité de la paroi orientale. Il est vrai que sa fosse lui était commune avec le frère de Hagaru et que c'était Hagaru qui l'avait fait creuser. On a d'autres exemples de tombeaux où la part de chacun était ainsi déterminée ; cf. n° **24**.

L. 4. — Nous croyons distinguer clairement les chiffres 10 + 5 + 3, suivis des quatre lettres למלכ, qui permettraient de restituer le nom du

roi Maliku. Si l'on veut rétablir le protocole ordinaire, il faut supposer que cette ligne dépassait un peu les autres, ou que la fin en était très serrée; les dernières lettres ont entièrement disparu.

N° 15 (B 17).

TEXTE INÉDIT.

Cette inscription, — gravée sur une jolie petite façade de tombeau qu'ornent deux animaux affrontés devant une rosace de style assyrien, au-dessus de laquelle ils appuient une patte de devant, — semble avoir été grattée intentionnellement. On ne distingue plus que quelques signes entre la rosace et la tête de l'animal de gauche. Nous pensons y reconnaître les cinq caractères ספתרנ, dont il est bien difficile de tirer un sens (1).

N° 16 (B 19).

CIS., II, n° 198.

Très belle inscription bien conservée, sur une jolie façade de dimensions moyennes, étudiée et reproduite dans la partie archéologique (p. 324 ss.). Ce texte est inscrit dans un cartouche creux, mesurant à l'intérieur 0m,38 de haut sur 0m,57 de large; la dixième ligne est gravée sur le rebord du cartouche taillé en biseau, et la signature se trouve tout à fait en dehors. Les lettres, assez régulières et bien gravées, mesurent 0m,035 de haut. Estampage (pl. XIV).

Nous lisons :

1. דנה כפרא די עבדו כמכם ברת ואלת ברת חרמו
2. וכליבת ברתה לנפשהם ואחרהם בירח טבת שנת
3. תשע לחרתת מלך נבטו רחם עמה וילען דושרא
4. ומותבה ואלת מן עמנד ומנותו וקישה מן יזבן
5. כפרא דנה או מן יזבן או ירהן או ינתן יתה או ינפק
6. מנה גת או שלו או מן יקבר בה עיר כמכם וברתה
7. ואחרהם ומן די לא יעבד כדי עלא כתיב פאיתי עמה
8. לדושרא והבלו ולמנותו שמדין 5 ולאפכלא קנס
9. סלעין אלף חרתי בלעד מן די ינפק בידה כתב מן יד
10. כמכם או כליבת ברתה בכפרא הו פקים כתבא הו
11. והבאלהי בר עבדעבדת
12. עבד

(1) Voir pl. XXXV, la photographie de ce tombeau, et une description plus détaillée page 311.

1. *Ceci est le tombeau qu'ont fait Kamkam fille de Wâ'ilat fille de Ḥarâmu,*

2. *et Kulaybat sa fille, pour elles-mêmes et leur postérité, au mois de Ṭébet l'an*

3. *neuf de Ḥarétat, roi de Nabatène, qui aime son peuple. Et maudissent Dûšarâ*

4. *et son môtab et Allat de 'Amnad et Manûtu et Qayšah quiconque vendra*

5. *ce tombeau, ou quiconque l'achètera, ou le mettra en gage, ou le donnera, ou fera sortir*

6. *du dedans un cadavre ou un ossement, ou quiconque y ensevelira quelqu'un autre que Kamkam, ou sa fille,*

7. *ou leur postérité. Et quiconque ne fera pas comme c'est écrit ci-dessus sera redevable*

8. *à Dûšarâ et à Hobal et à Manûtu de 5 šamdîn (?), et à l'apkal d'une amende de*

9. *mille drachmes de Ḥarétat, sauf celui qui produira dans sa main un écrit de la main de*

10. *Kamkam, ou de Kulaybat sa fille, au sujet de ce tombeau; et cet écrit sera valable.*

11. *Wahballahi fils de 'Abd'obodat*

12. *a fait.*

L. 1. — חרמו, la dernière lettre écrite dans le *Corpus* et Euting avec un point d'interrogation, nous paraît sûre.

L. 4. — La lecture מרתבה, au lieu de מותבה, doit être finalement écartée, bien qu'on puisse discuter encore sur la nature de ce *môtab* de Dûšarâ (1). — עמנד, la dernière lettre de ce mot est décapitée et il serait possible de lire un ר, bien que le ד soit beaucoup plus vraisemblable.

L. 8. — שמרין ou שמדין. On s'est communément arrêté à cette dernière lecture, et le mot a été rattaché à la rac. ܫܡܕ « maudire » (2). Il faut avouer que cela donne un sens général assez bizarre et peu en rapport avec le contenu des formules ordinaires. On citait, pour expliquer la présence de ces « 5 malédictions », *CIS.*, **211**, 8; mais nous avons vu plus haut, nº **11**, que ce dernier passage devait être lu tout autrement, bien que le mot לענת subsiste toujours. Il semble qu'on devrait trouver ici, comme dans les cas analogues, la mention d'une somme de tant, à verser aux dieux. Au lieu de l'amende ordinaire de 1.000 drachmes, on leur donnerait cette fois 5 *šamdîn*. Il est difficile de voir dans ce mot le nom d'une monnaie, car il faudrait la supposer d'une valeur par trop considérable, l'amende à payer à la divinité devant égaler au moins celle qui était due à l'*apkal*. Par

(1) Cf. Clermont-Ganneau, *Recueil d'arch. or.*, IV, p. 248 s.; Dussaud, *Notes de mythologie syrienne*, p. 174 ss.

(2) Voir *Corpus, l. l.*; Euting, *Nabat. Inschr.*, p. 31 s.; Cooke, *N. S. Inscriptions*, p. 220 ss.

contre, on ne peut guère songer non plus à une chose à donner en nature; ce serait en effet un cas exceptionnel et en outre les rapprochements à établir font défaut, ou du moins sont très peu concluants (1). Nous serions assez portés à admettre que le mot en litige désigne une somme fixe, connue de tous, à payer dans une circonstance déterminée et que les profanateurs du tombeau devront verser cinq fois. On pourrait expliquer cela par un exemple emprunté aux coutumes arabes de nos jours. Chez tous les bédouins existe l'usage de se racheter par une somme d'argent déterminée, quand on a commis un meurtre. C'est « le prix du sang », dont le nom et le montant diffèrent souvent beaucoup de tribu à tribu. Chez les Arabes de l'est, cette rançon est généralement appelée *muddah*, مُدّة, et elle s'élève pour l'ordinaire à 400 meğydis, soit environ 1.700 fr. Dans le langage courant, on dira que pour telle ou telle blessure faite à quelqu'un il faut lui payer le quart, la moitié de la *muddah;* ou bien que pour un meurtre revêtant un caractère plus grave il faut donner deux, trois ou quatre *muddah*. Tout le monde sait ee que cela veut dire et personne ne se méprend sur la quantité d'argent à verser. Il en serait de même si, pour déterminer la punition d'un crime qui a une certaine relation avec le meurtre, on disait : celui qui fera cela sera redevable de deux *muddah*. Le mot de *šamdîn*, dans l'inscription, nous paraît répondre à une eonception semblable à celui de la *muddah*, bien que dans la réalité ce soient très probablement deux choses tout à fait différentes (2).

ולאפכלא, *Corpus:* « *et insuper* »? ou d'après Nœldeke : « *et pro duplo* ». On est revenu sur ces premières explications à la suite d'une découverte encore récente. Dans une inscription rapportée de Palmyre par M. Sobernheim, M. Lidzbarski a reconnu l'énigmatique אפכלא accompagnant le nom d'une personne et y a vu un titre religieux (3). Depuis, ce mot a été rapproché de l'assyrien ab(p)kallu (4), dont le sens de « sage » (5) est le plus fréquent et qui sert d'épithète à un prêtre ou a un devin. Il est fort possible que l'apkal nabatéen ait revêtu ce double caractère qui, dans l'antiquité, était assez commun au même individu. Ce devait être en tout cas un personnage important pour qu'on créât ainsi à son profit, dans le cas

(1) Ainsi l'idée de lire שמורין, à rapprocher de שמיר « diamant », ou bien de l'arabe سمّرى « espèce de chameau rapide » et par conséquent de grand prix, ne se présente guère à l'esprit que comme hypothèse à écarter.

(2) D'après un habitant de Bagdad, le mot شمد désignerait, dans cette localité, une mesure pour les céréales.

(3) Lidzbarski, *Ephemeris...*, I, p. 202. — Voir aussi, pour l'étude de ce mot, Littmann, *Semitic Inscriptions*, p. 78.

(4) Hommel, *Theolog. Litbl.*, 1901, col. 497.

(5) Cf. Dhorme, *Choix de Textes...*, p. 34 s. (l. 55), 52 s. (l. 93), etc...

d'une violation de sépulture, une amende de mille drachmes, payée d'ordinaire au roi, quelquefois cependant au stratège (n° **38**). Peut-être ne serait-on pas très loin de la vérité en reconnaissant en lui la première autorité religieuse locale.

N° **17** (**B 20-21**).

TEXTE INÉDIT.

Cette inscription est gravée assez grossièrement sur une paroi de rocher non travaillée, à la hauteur de 5 à 6 mètres au-dessus du sol, entre les tombeaux n°s 20 et 21 de la série **B** ou de qaṣr el-Bint, mais sans relation avec aucun d'eux. Elle mesure 1^{m},70 de large; les lettres, fort irrégulières, peuvent avoir en moyenne 0^{m},08 de haut.

Une ligne en caractères tamoudéens, disposés de haut en bas, l'accompagne tout du long à droite. Elle avait déjà été signalée et copiée par Huber (*Journal...*, p. 417 s.); mais cette copie imparfaite ne se trouvant appuyée par aucune autre reproduction avait résisté jusqu'ici à tout déchiffrement (*CIS.*, II, **271**). Nous avons pris un estampage (pl. IX) et une nouvelle copie (pl. XXV) de ce texte très intéressant ainsi qu'on va le voir (1).

Nous lisons :

1. דנה קברו צנעה כעבו בר
2. הרתת לרקוש ברת
3. עבדמנותו אמה והי
4. הלכת פי אל־חגרו
5. שנת מאה ושתין
6. ותרין בירח תמוז ולען
7. מרי עלמא מן ישנא אל־קברו
8. דא ומן יפתחה חשי ו
9. ולדה ולען מן יעיר דא עלי מנה

1. *Ce tombeau l'a fait Ka'abu fils de*
2. *Ḥarétat pour Raquš fille de*
3. *'Abdmanûtu sa mère. Et elle*
4. *est morte au Ḥéğer*

(1) Nous avons proposé dans la *Revue Biblique* (avril 1908, p. 241 ss.) une première lecture de cette inscription. Depuis, M. l'abbé Chabot (*Comptes rendus de l'Académie des Inscr. et Bel. Lettr.*, avril 1908, p. 269 ss.), M. Clermont-Ganneau (*RB.*, octobre 1908, p. 533 ss.) et M. Lidzbarski (*Zeitschrift für Assyriologie*, XXII, p. 194 ss) ont suggéré quelques amendements à notre interprétation. Dans la traduction et le commentaire qui vont suivre on enregistrera scrupuleusement leurs remarques.

5. *l'an cent soixante*
6. *et deux, au mois de Tammuz. Et maudisse*
7. *le seigneur du monde quiconque changerait ce tombeau*
8. *et quiconque l'ouvrirait, à l'exception de*
9. *sa postérité, et qu'il maudisse quiconque changerait ce qui est au-dessus de lui.*

L. 1. — דנה, ce pronom adjectif démonstratif qui figure, en tête de la grande majorité des inscriptions nabatéennes, semble bien devoir être lu encore au début de celle-ci. Il est bon de noter cependant que les deux premiers signes fusionnés ressembleraient beaucoup à un ה, ce qui donnerait תה = تا (?). Cela rappellerait alors le début de l'inscription d'en-Némâra... תי נפש. — קברו, le mot reparaît à la fin de la ligne 7. On remarquera la longue queue du ק, sur laquelle vient se greffer le ב. Au premier abord on pourrait être tenté de prendre le second signe pour un ה, mais dans ce texte les ה ont une tout autre forme. Le ר et le ו sont indécis, de sorte qu'il serait facile de les intervertir; nous nous étions même arrêtés en premier lieu à la lecture קבור, à rapprocher du syriaque ܩܒܘܪܐ. M. Chabot et M. Clermont-Ganneau ont préféré קברו, qui serait une simple transcription phonétique de l'arabe قَبْرٌ (1). L'estampage favorise assez cette lecture, rendue en outre fort vraisemblable par les nombreux arabismes de l'inscription. — צנעה, on a communément dans les autres inscriptions עבד, ce qui porte à croire que le mot a été employé dans le sens de l'arabe صنع bien que la racine צנע existe en araméen. La construction de la phrase est aussi beaucoup plus arabe qu'araméenne. — כעבו, nom propre nouveau en épigraphie nabatéenne; l'équivalent arabe كعب est très fréquent.

L. 2. — חרתת, d'après M. Ch. et M. Cl.-G. Il faut renoncer à la lecture גרתת, proposée dans la *Revue Biblique* (2); les ח de cette inscription ont partout l'apparence d'un ג. — ורקוש, nous revenons à cette lecture préférée par M. Ch. et que nous avions abandonnée pour ורקש. Le ו est loin d'être sûr; ce qu'on prend pour ce signe pourrait être simplement la queue du ק, très développée comme à la l. 1 et venant rejoindre l'extrémité de la barre inférieure transversale du ש. Cette dernière lettre est bien claire et

(1) Voir dans Clermont-Ganneau, *Recueil d'arch. orient.*, II, p. 385, une étude sur les finales nabatéennes en ו.

(2) « Le fait que ce nom *dynastique* (חרתת) est porté ici par un simple particulier est intéressant; il suffirait à lui seul à nous avertir que le texte est de date tardive. Si le personnage avait vécu à l'époque des rois nationaux, il est probable qu'il eût été appelé plus respectueusement, selon l'usage : עבדחרתת, *'Abd-haritat* « Serviteur-de-Haritat » (Clermont-Ganneau, *RB.*, octobre 1908, p. 534).

il nous est impossible d'y voir un צ, comme on serait tenté de le faire en s'appuyant sur le texte tamoudéen placé à côté (1). רקוש est sans doute l'équivalent de l'arabe رقاش (2), nom propre de femme (Yaqut, II, p. 798; *Ḫizânat al-Adab,* III, p. 497). Ibn Doreid, p. 210, signale aussi des بنو رقاش.

L. 3. — עבדמנותו, dans le *Corpus,* II, **271** 3, עבדמנת.

L. 4. — הלכת, le verbe הלך peut signifier « aller » et « périr »; le sens à lui assigner dans ce passage est sans aucun doute le second, celui de l'arabe هلك, ainsi que l'a très judicieusement reconnu M. Cl.-G. (3). — בי représente l'arabe في, de même que אל, ici et plus bas, l. 7, est simplement l'article arabe ال. — חגרו, la forme insolite des deux premières lettres les rend quelque peu douteuses; néanmoins M. Ch., M. Cl.-G. et M. Lidz. se sont arrêtés aussi à cette lecture, de beaucoup la plus plausible. Nous traduisons avec ces deux derniers « *elle est morte au Ḥéǧer* ». Nous avions signalé dans la *Revue Biblique* cette interprétation sans oser l'admettre; il n'y a plus de doute maintenant que ce ne soit la seule vraie; אל־חגרו égale الحجر comme אל־קברו, l. 7, égale القبر. La véritable forme du nom de la localité est du reste, chez les géographes arabes, الحجر « *el-Ḥiǧr* » avec l'article (4); d'où M. Cl.-G. serait porté à déduire « que, dans la forme araméenne חגרא, le א est emphatique, par conséquent jouant le même rôle que l'article arabe ال, et que cette forme a proprement la valeur de « *Le* Hegr (5) ».

L. 5-6. — La date 162 est certaine; l'ère employée est vraisemblablement l'ère de la province d'Arabie ou de l'*éparchie* (106 ap. J.-C.). — תמוז est le nom de l'un des deux mois dont l'attestation manquait encore au calendrier nabatéen (6). La lecture n'offre pas le moindre doute; on peut donc considérer désormais comme un fait acquis que le mois faisant suite à סיון, chez les Nabatéens, et équivalant à peu près à notre mois de juillet, portait le nom de *Tammuz,* comme chez les Syriens et chez les Juifs, et non

(1) Voir plus loin ce texte, p. 271.

(2) A propos de Raquš ou Raqaš mère de Ka'abu, il est intéressant de citer une donnée géographique de Yaqut, II, p. 798, qui présente un rapprochement de noms tout au moins fort curieux : « الرقاشان جبلان باعلى الشريف فى ملتقى دار كعب وكلاب, er-Raqâšân, deux montagnes sur le point le plus élevé du Šureif, à la jonction des campements des Ka'ab et des Kilâb. »

(3) Dans l'inscription nabatéo-arabe d'en-Némâra, l. 5, on a ce même mot הלך avec le sens de « il est mort ». Dussaud et Macler, *Mission*..., p. 314.

(4) Yaqut, II, p. 208; Bekry, *Mu'ǵam*, p. 270; al-Hamdani, *Ǵazîret el-'Arab*, p. 121, etc... Le nom paraît du reste avoir été appliqué à la région et non pas seulement à la localité. Il est encore en usage aujourd'hui parmi les bédouins.

(5) *RB.*, octobre 1908, p, 534 s.

(6) Cf. Lagrange, *Études sur les Relig. sémit.*, 2e édit., p. 279.

point celui de *Qinian,* comme à Palmyre (1). Selon toute vraisemblance, l'inscription date donc du mois de juillet 267 de notre ère.

L. 7. — מרי עלמא, « *le seigneur du monde* » ou « *les seigneurs du monde* ». Régulièrement מרי serait un pluriel à l'état construit et M. Ch. veut qu'on l'interprète de la sorte. Mais nous estimons avec M. Cl.-G. que « l'orthographe מרי = מְרָא, état construit du singulier, est suffisamment justifiée par les errements orthographiques du Targoum et du Talmud (2) » et qu'il n'y a pas lieu de s'étonner de sa présence dans un texte d'aussi basse époque (3). Les inscriptions palmyréniennes ont déjà fourni מרא עלמא comme attribut de Ba'alšamin (4), mais nous ne sachions pas que cette expression, toute nouvelle en nabatéen, ait été rencontrée quelque part dans l'épigraphie sémitique prise séparément et non point comme épithète. Cela peut avoir son importance; car ainsi envisagée, l'appellation מרא עלמא ou מרי revêt une couleur monothéiste qui rappelle le رب العالمين du Coran. On se gardera néanmoins d'identifier les deux formules. L'auteur de l'inscription ne vise point aussi haut; ici, comme précédemment, n° 2, l. 4, on sous-entendait le nom de la divinité principale du panthéon national : Dûšarâ l'équivalent du Ba'alšamin des textes palmyréniens.

L. 8. — דא, au début nous avions דנה. Ce changement de forme vaut d'être noté, car il trahit peut-être une influence arabe; דא n'égalerait-il pas ذا? — חשי, nous avions cherché dans ce mot, et M. Ch., après nous, un verbe dont le sens aurait été plus ou moins parallèle à celui de לען, l. 4. M. Cl.-G. y reconnaît « l'exact équivalent de la particule arabe حاشا, qui s'écrit aussi حاشى, avec le *ya* quiescent, et même حشى absolument comme ici. Le sens de cette particule est : « à l'exception de », « si ce n'est » ; il correspond à celui de l'expression araméenne מן בר, employée, dans des conditions analogues, dans l'inscription nabatéenne du *CIS.*, II, n° **219**, l. 5 (5). » — Après le י final, on croit distinguer un ו. M. Cl.-G. propose

(1) Cf. Clermont-Ganneau, *Études...*, II, p. 94 et *Recueil d'arch. orient.*, V, p. 184.

(2) *RB.*, 1908, p. 535.

(3) Voir cette forme dans le dictionnaire de Lévy. M. Lidzbarski a admis aussi la même traduction que nous.

(4) De Vogüé, *Syrie centrale, Inscr. sémit.*, p. 5, n. 1 et p. 53, n° 73.

(5) *RB.*, octobre 1908, p. 536. — Dans l'inscription du *Corpus* à laquelle on renvoie, il faut lire מן בני au lieu de מן בר; voir plus haut, Inscrip. n° **4**. Mais cela n'infirme en rien l'interprétation de M. Cl.-G. Dans certains cas un membre de la famille aurait donc pu ouvrir une tombe, et l'inviolabilité de la sépulture n'aurait pas été aussi absolue qu'on est généralement porté à le croire. M. Cl.-G. suggère l'idée que *Raquš* serait peut-être morte fortuitement à Ḥégrâ; de plus, la tombe elle-même produit l'impression de quelque chose d'un peu provisoire. Ka'abu, n'aurait-il pas eu, par hasard, l'arrière-pensée de faire reposer plus tard sa mère dans un monument plus

de restituer כעבר. On obtiendrait ainsi « une très bonne leçon » ; malheureusement nous ne pouvons pas constater les éléments de ce mot, ni dans la copie, ni sur l'estampage. Après une nouvelle vérification faite sur place, nous croyons pouvoir affirmer que le ו n'est suivi d'aucun autre signe. Nous préférerions voir, avec M. Lidzbarski, dans ce ו le commencement du mot ולדה, renvoyé ensuite au début de la ligne suivante. On trouvera un reject à peu près identique dans le n° **57**, l. 3.

L. 9. — יעיר, les deux lettres du milieu sont douteuses, surtout le ע. M. Ch. propose יקבר ; la première lecture nous paraît graphiquement aussi appuyée que la seconde et elle offre, à notre humble avis, un sens préférable. Nous en dirons autant des deux mots suivants, דא עלי, lus par M. Ch. ואעלי. — מנה « de lui », du tombeau ; l'expression équivaut à « ci-dessus ».

Ce texte, d'un déchiffrement laborieux, nous fournit non seulement le nom d'un nouveau mois nabatéen, mais encore il jette une lumière nouvelle sur l'histoire de la langue et de l'écriture. Il marque une époque de transition, dans laquelle on voit le nabatéen en train de fusionner avec l'arabe, en adoptant des mots et des formes grammaticales très caractéristiques. Une date incontestable nous apprend que cette transformation s'opérait durant la seconde moitié du troisième siècle de notre ère. L'inscription d'en-Némâra, postérieure à celle-ci de soixante ans seulement, est déjà rédigée en arabe classique, quoique écrite encore en caractères nabatéens, ou mieux nabatéo-arabes (1). A ce moment l'évolution était donc à peu près complète ; on voit qu'elle se produisit rapidement.

N° **18** (**B 20-21**).

TEXTE INÉDIT.

Nous donnons sous ce numéro deux graffites qui, d'après le classement adopté dans cette étude, devraient figurer ailleurs. Mais ils sont si intimement unis au texte précédent que nous n'avons pas cru devoir les en séparer. Ils forment, en effet, comme le complément de l'épitaphe de la mère de Ka'abu, puisque le premier (B) n'est autre chose que la signature de l'ouvrier qui avait gravé l'inscription et l'autre (A) celle des deux maçons qui avaient préparé et sans doute aussi scellé la tombe. Ils sont gravés à

digne d'elle, élevé à Ḥégrà ou ailleurs? M. Lidzbarski, à son tour, a fait aussi le rapprochement entre חשו et حَاشَى

(1) DUSSAUD et MACLER, *Mission*..., p. 314 ss.

côté de cette inscription, un peu au-dessous à droite, superposés l'un à l'autre dans l'ordre où ils figurent dans le fac-similé (pl. XXV), celui de dessus a l'air cependant postérieur au second; voilà pourquoi nous les intervertissons ici (1). Les lettres, fort négligées, ont une hauteur moyenne de $0^{m},05$. Estampage (pl. VIII) et copie (pl. XXV).

Nous lisons :

A

1. דכיר בניא הנאו ואחינד
2. המ(?) בני קברו אם כעבו

B

3. ודכיר גזמן הוא
4. כתב כתבא דא בטב ושלם

A

1. *Souvenir des constructeurs Hani'u et Aḥinad(?)*
2. *eux (qui) ont construit le tombeau de la mère de Ka'abu.*

B

3. *Et souvenir (aussi) de Gazman, lui*
4. *(qui) a écrit cette inscription, en bonne part et salut.*

L. 1. — דכיר, il faudrait régulièrement le pluriel דכירין; puisque nous avons affaire à plusieurs individus (2). On ne distingue cependant aucune trace de lettres effacées permettant de supposer que la désinence plurielle aurait disparu; si les caractères laissent à désirer comme forme, leur état de conservation est, par contre, passable. — בניא peut être au singulier ou au pluriel. A s'en tenir au mot précédent, on mettrait le singulier; en revanche la ligne suivante suggère plutôt le pluriel. בניא doit être rapproché du syriaque ܒܢܝܐ. — אחינד, la première lettre un peu énigmatique est vraisemblablement un א, auquel il manque la boucle inférieure (3). La seconde est assez sûrement un ח, si on la compare aux ח de l'inscription

(1) Cet ordre nous a été suggéré par M. Clermont-Ganneau, qui a donné dans la *Revue Biblique* (octobre 1908, p. 537) une lecture du texte un peu différente de celle que nous avions proposée nous-mêmes (*RB.*, avril 1908, p. 246). Nous adoptons ici l'interprétation de ce maître, bien qu'elle laisse subsister encore quelques difficultés.

(2) C'est du moins la règle ordinaire dans les inscriptions nabatéennes. Peut-être ici cependant l'irrégularité n'est-elle qu'apparente et s'expliquerait-elle par la règle de la syntaxe arabe qui admet la possibilité de considérer une pareille phrase comme phrase verbale. Cela permettrait de laisser au singulier le participe ou l'adjectif verbal placé en tête. Cf. Caspari, *Grammaire arabe*, § 486.

(3) Dans Euting, *Sinaït. Inschr.* (pl. 38-39), on peut trouver des exemples d'*alef* ainsi simplifiés et se rapprochant beaucoup plus, par le fait même, de l'écriture arabe.

précédente; la troisième peut être un ב, mais mieux encore un י. Quant aux deux derniers signes, on n'hésitera guère à y reconnaître un נ, suivi d'un ד ou d'un ר. La première partie du mot ainsi déterminé figure dans un grand nombre de noms propres hébreux : אחימן (*Num.*, **13** 22); אחירע (*Num.*, **1** 15); אחיטוב (I *Sam.*, **14** 3 etc.); la seconde pourrait se rattacher à une racine נדד, נוד, ניר, etc.

L. 2. — (?) הם, le ה est sûr; l'autre signe, assez semblable à un ף hébreu, reste douteux, car le פ nabatéen n'a point la boucle supérieure que l'on constate sur le fac-similé. Il faut très probablement y reconnaître, avec M. Cl.-G., un ם final incomplet. On obtient ainsi la lecture הם, pronom personnel pluriel, correspondant au pronom personnel singulier הוא dans le graffite B, l. 3. La tournure de la phrase serait alors à peu près identique dans les deux cas. — בני, si l'on admet la lecture הם, semble devoir être considéré comme un pluriel à l'état construit. Le י final est trop clair pour permettre de lire בנו, qui serait plus coulant. — קברו ne fait aucun doute comme lecture. L'interprétation des deux premiers mots telle que nous la proposons, d'après M. Cl.-G., oblige à reconnaître ici le substantif déjà relevé deux fois dans l'inscription précédente, ll. 1 et 7. — כעבו, la dernière lettre est loin de ressembler à un ו ordinaire; elle rappellerait plutôt un ה arabe (1); néanmoins on ne peut guère hésiter sur la lecture de ce mot, après avoir lu l'épitaphe d'à côté, qui est précisément l'épitaphe de la « mère de Ka'abu ».

L. 3. — Le premier signe peut difficilement être autre chose qu'un ו, si c'est vraiment une lettre, comme cela paraît le plus probable, vu son galbe et sa grandeur. La présence de ce ו a suggéré à M. Cl.-Ganneau l'idée que ce graffite, bien que placé au-dessus de A, devait avoir été gravé après celui-ci (2). — גזמן, cf. le nom propre arabe جزم (IBN DOREID, p. 223). Il est tout à fait naturel de supposer, à côté de la forme simple, une forme avec un *noun* final, comme on a سلم, سلمان. Le premier signe pourrait aussi, à la rigueur, être considéré comme un ע, bien que le ג paraisse plus probable. — הוא, malgré l'*alef* final — qu'on n'est pas habitué à trouver en nabatéen dans le pronom de la 3e personne — il semble bien qu'il faille voir ici ce pronom et non point le verbe « être ». M. Cl.-G. y voit un arabisme, « intéressant en ce qu'il nous montre que dans ce dialecte,

(1) Voir cependant dans EUTING, *Sinait. Inschr.*, n. **398**a, un ה final qui n'est pas sans analogie avec le nôtre.

(2) On pourrait aussi, il est vrai, expliquer ce signe comme une sorte de *ouâsem*, dans le genre de certains autres signes qui figurent en tête de nombreuses inscriptions sinaïtiques (EUTING, *Sinait. Inschr.*, nos **14, 31, 98, 196**, etc...). Ce ouâsem, identique au *iod* sabéen, est fréquent dans la région de Médâin-Şâleh.

le pronom 3[e] personne masculin singulier se prononçait *houa* (cf. هُوَ) ».

L. 4. — כתב, la lecture matérielle serait plutôt רתב (1), la première lettre ne tournant guère à gauche dans le bas. Remarquons cependant que dans דכיר, ll. 1 et 3, le כ n'est guère plus accentué. On est porté tout naturellement à faire de כתב un parfait; il faudra y voir cependant un participe, si l'on admet dans les deux graffites le même procédé de construction de la phrase. — כתבא, faut-il supposer l'omission du ב ou voir cette consonne fusionnée avec א? La dernière hypothèse ne manque pas de vraisemblance quand on considère l'*alef* final dans עלמא de l'inscription précédente, l. 7. Elle approche même de la certitude, si on admet que le second nom propre du graffite A, l. 1, débute par un א.

N° 19 (B 22).

CIS., II, n° 206.

Sur une grande façade de tombeau, représentée et décrite plus loin (p. 372), dans un cartouche de 0[m],87 de large, sur 0[m],45 de haut. Les lettres, régulières et bien soignées, ont en moyenne 0[m],032 de haut. L'inscription est dans un parfait état de conservation. Estampage (pl. XV).

Nous lisons :

1. דנה קברא די עבד כהלן אסיא בר ואלן לנפשה וילדה ואחרה
2. אצדק באצדק עד עלם ואיתי קברא דנה חרם כחליקת חרמא די
3. מחרם לדושרא בנבטו ושלמו על כל אנוש אצדק וירת די לא
4. יזבן קברא דנה ולא ימשכן ולא יוגר ולא ישאל ולא יכתב
5. בקברא דנה כתב כלה עד עלם וכל אנוש די ינפק בידה כתב מן כהלן
6. פקים הו כדי בה וכל אנוש די יכתב בקברא דנה כתב מן כל די עלא
7. פאיתי עמה לדושרא כסף סלעין אלפין תלתה חרתי ולמראנא
8. הרתת מלכא כות וילען דושרא ומנותו כל מן די יעיר מן כל
9. די עלא בירח איר שנת תלתין וחמש לחרתת מלך נבטו רחם עמה
10. אפתח בר עבדעבדת וחלפאלהי בר חמלגו פסליא עבדו

1. *Ceci est le tombeau qu'a fait Kahelân, médecin, fils de Wa'lân, pour lui-même et ses enfants et sa postérité,*

2. *à titre héréditaire, à jamais. Et ce tombeau est sacré à la façon des choses sacrées qui (sont)*

3. *vouées à Dûšarâ chez les Nabatéens et les Salamiens. Tout homme ayant droit et héritier est tenu de ne point*

4. *vendre ce tombeau et de ne pas le mettre en gage et de ne pas le louer et de ne pas le prêter et de ne pas écrire*

(1) Cf. תתרתב, n° 5, l. 5.

5. *sur le tombeau une écriture quelconque, à jamais. Mais tout homme qui produira dans sa main un écrit de Kahelân,*

6. *celui-ci sera valable suivant ce qu'il renferme. Et quiconque écrira sur ce tombeau une écriture en dehors de ce qui est ci-dessus*

7. *sera redevable à Dûšarâ de la somme de trois mille drachmes de Ḥarétat et à notre seigneur*

8. *Ḥarétat roi, de tout autant. Et maudissent Dûšarâ et Manûtu quiconque changera quelque chose de tout*

9. *ce qui est ci-dessus. Au mois de 'Iyar, l'an trente-cinq de Ḥarétat, roi de Nabatène, qui aime son peuple.*

10. *Aftaḥ fils de ʿAbdʿobodat et Ḥalafallahi fils de Ḥimlagu, sculpteurs, ont fait.*

Notre lecture concorde pleinement avec celle du *Corpus* et il n'y a pas, dans tout ce long texte, un seul mot douteux.

N° 20 (B 23).

CIS., II, n° 221.

Sur la façade d'un tombeau tout à fait dans le genre de la précédente, mais inachevée dans le bas (voir les photographies, p. 374 et 375). L'intérieur du monument est à peine commencé. L'inscription, en très beaux caractères, est gravée dans un cartouche large de 0m,69 et haut de 0m,55; elle est dans un parfait état de conservation. Hauteur moyenne des lettres 0m,048. Estampage (pl. XVI).

Nous lisons :

1. דנה כפרא די עבד עידו הפרכא בר עבידו
2. לה ולילדה ולאחרה ודי יתקברון בכפרא
3. דנה אפתיו אם עידו דנה ברת חביבו
4. ונאתת אנתתה ברת שלי ומן די ינפק
5. בידה שטר מן יד עידו דנה וכפרא דנה
6. עביד בירח אדר שנת עשר וחדה למלכו
7. מלכא מלך נבטו עבדעבדת בר והבאלהי
8. והנאו בר עבידת ואפצא בר חותו פסליא עבדו

1. *Ceci est le tombeau qu'a fait ʿAydu, héparque, fils de ʿObaydu,*

2. *pour lui et pour ses enfants et pour sa postérité. Et que soient ensevelis dans ce tombeau*

3. *'Aftiyu mère dudit ʿAydu, fille de Ḥabibu,*

4. *et Na'itat sa femme, fille de Šullaï, et quiconque produira*

5. *dans sa main une écriture de la main dudit ʿAydu. Et ce tombeau*

6. *a été fait au mois de 'Adar, l'an onze de Maliku*

7. *roi, roi de Nabatène. ʿAbdʿobodat fils de Wahballahi,*
8. *et Hân'iu fils de ʿObaydat, et Afṣâ fils de Ḥûtu, sculpteurs, ont fait.*

L. 6. — A noter, dans מלכו, la forme du ל; graphiquement c'est un נ.

L. 7. — והבאלהי, le י final est en dehors du eartouche; autant qu'on peut en juger d'après l'estampage, cette lettre ne fait qu'un avec la barre transversale du ה qui décrit une bouele à gauche, dans le haut. On a signalé précédemment, n° 5, l. 2, la même ligature du י final avee ה.

Si cet ʿAydu est le même que eelui du n° 6, il peut se faire que son beau tombeau n'ait pas été aehevé paree que lui-même aura été enseveli avee le reste de la famille dans le monument, eneore plus majestueux, ereusé par son fils Šullaï (1).

N° 21 (el-Ferîd).

CIS., II, n° 227.

Sur l'une des plus grandes façades des tombes de Médâin-Ṣâleḥ, taillée dans un immense bloc isolé et appelé pour cela par les Arabes, *el-Ferîd*. Ce monument, situé à l'extrémité sud-est des ruines de Ḥégrâ, nous occupera de nouveau quand nous traiterons de l'architecture des tombeaux. Il porte aussi le nom de Beit ech-Cheikh. L'inscription, en grandes lettres, comprend seulement une ligne dans le haut du cartouche; on pourrait la supposer inachevée comme le monument auquel elle appartient. Copies.

Nous lisons :

לחין בר כוזא אחרה

Pour Ḥayân fils de Kûzâ (et) sa postérité.

On traduirait aussi, et même plus littéralement, comme l'a fait Euting : « A Ḥayân fils de Kûzâ, sa postérité ». Mais nous aimons mieux, avee les éditeurs du *Corpus,* supposer qu'il manque un ו devant le dernier mot. On a pu constater que de pareilles omissions sont assez fréquentes et le texte ainsi expliqué concorde mieux avec le contenu des autres inscriptions et la nature du monument. Nous avons noté, en effet, que eelui-ci était inachevé; il n'y a à l'intérieur aucune trace de sépulture et probablement il n'aura jamais été utilisé. Cela pourrait se coneevoir, à la rigueur, quand même on l'aurait creusé pour quelqu'un déjà mort; mais l'explication est plus aisée et confirmée par d'autres exemples (2), si l'on suppose que

(1) Voir plus haut la remarque qui accompagne le n° 6.

(2) C'est ainsi que la chambre sépulcrale des monuments auxquels appartiennent l'inscription précédente (n° 20) et la suivante (n° 22) est encore à creuser.

c'est quelqu'un qui préparait ce tombeau pour lui et sa postérité et n'a pas eu le temps d'y mettre la dernière main.

N° 22 (D).

TEXTE INÉDIT.

Sur une façade de tombeau taillée dans la paroi méridionale de la première colline à l'ouest d'el-Ferîd (fig. 160, p. 345). Ce monument est isolé et a échappé peut-être pour cela aux explorateurs précédents (1). L'inscription est placée dans un cartouche large de 0m,69 et haut de 0m,44.

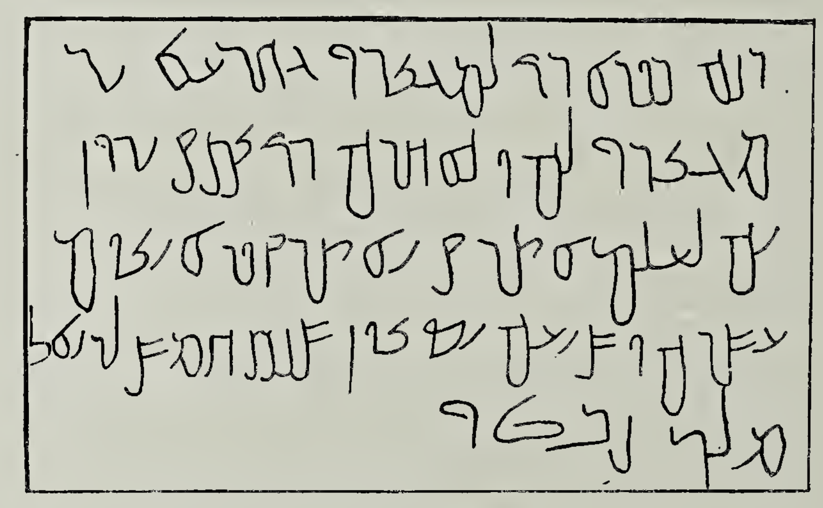


Fig. 99. — Médâin-Sâleh. Inscription nab. n° 22 (Copie).

Les lettres sont mal gravées, quoique cependant assez régulières; leur hauteur moyenne est de 0m,05. Estampage (pl. IX) et copie (fig. 99).

Nous lisons :

1. דנה כפרא די למגירו גחרעא(?) בר
2. מגירו לה ולאחרה די יתקברון
3. בה לעלם אצדק באצדק ודא ביום
4. עשר ושבעה בסיון שנת חמש לרבאל
5. מלך נבטו

1. *Ceci est le tombeau qui (appartient) à Mugîru..... fils de*
2. *Mugîru, pour lui-même et sa postérité, afin qu'ils soient ensevelis*
3. *au dedans, à jamais, à titre héréditaire. Et cela au jour*
4. *dix-septième (du mois) de Siwan, l'an cinq de Rab'el*
5. *roi de Nabatène.*

L. 1. — מגירו, nom propre nouveau, identique sans doute à l'arabe مُجير

(1) Il figure cependant sur le plan de Doughty, *Travels in Arabia*, pl. III, en face de la p. 112, bien que ce voyageur n'ait pas donné l'inscription.

(*Kitâb el-Ag.*, XX, 124; Wüstenfeld, *Tables généal.*). On pourrait le rapprocher aussi de مجيد, nom d'une tribu (Yaqut, III, 874; IV, 1036), le nom pouvant se lire tout aussi bien מגידו. — גחרעא, ce mot paraît assez établi comme lecture, sans être cependant absolument certain; mais l'interprétation nous échappe. Ce ne peut guère être qu'un nom patronymique, ou bien un titre. Nous avions cru un moment pouvoir lire גתריא, qui eût rappelé le גתר de la Bible (*Gen.*, 10 23; I *Chr.*, 1 17; cf. Glazer, *Skizze...*, II, p. 421), mais décidément, la seconde lettre ressemble plus à un ח qu'à un ת et l'avant-dernière plus à un ע qu'à un י.

L. 4. — סיון, le nom de ce mois n'avait pas encore été rencontré en nabatéen et était connu simplement par une inscription grecque de Pétra (1). Le Rab'el mentionné ici ne peut guère être que Rab'el II, qui monta sur le trône en l'an 71 de notre ère et fut le dernier ou l'avant-dernier roi nabatéen connu (2). Cette inscription est la plus récente de toutes celles qui figurent sur une façade de tombeau à Médâin-Ṣaleḥ. Elles s'espacent donc toutes entre l'an 1 av. J.-C. et l'an 75 ou 76 de notre ère.

N° 23 (C 1).

CIS., II, n° 216.

Sur une petite façade de tombeau à double rangée de créneaux sculptés sur le devant (fig. 122, p. 314). L'inscription comprend seulement une ligne et trois mots tout à fait au sommet d'un cartouche. Bien qu'elle offre par elle-même un sens complet, on n'a là, très probablement, que le début d'un texte beaucoup plus long; le reste pourrait avoir été effacé de parti pris. Les lettres, assez régulières, sont hautes en moyenne de 0m,032. Estampage (pl. XV).

Nous lisons :

1. דנה כפרא די שכינת ברת מרת מזניתא ולבניה ולבנתה
2. וילדהם עד עלם

1. *Ceci est le tombeau de Šukaynat fille de Murrat, de la tribu de Mâzin, et pour ses fils et pour ses filles,*
2. *et leurs enfants, à jamais,*

Ce petit texte n'offre pas de difficulté de lecture. La date du monument doit être à peu près la même que celle du tombeau voisin, conçu tout à fait dans le même style. Celui-ci est de l'an 25 de Ḥarétat (cf. n° 27).

(1) De Luynes, *Voyage d'exploration à la mer Morte*, I, p. 293.
(2) Dussaud, *Mission...*, p. 71 s.

N° 24 (C 6).

CIS., II, 213.

Sur une façade de tombeau assez ordinaire et de dimensions moyennes. Ce texte est gravé dans un cartouche large de 0m,62, haut de 0m,50 et profond de 0m,08. Cette dernière particularité ferait croire qu'il y a eu plusieurs inscriptions successives, car on ne voit pas autrement pourquoi on se serait donné la peine de ravaler ce cartouche aussi profondément. Les lettres, assez régulières et généralement bien conservées, ont une hauteur moyenne de 0m,035. Estampage (pl. XVI).

Nous lisons :

1. דנה כפרא די עבדו ענמו בר גזיאת וארסכסה
2. ברת תימו אסרתגא על רומא וכלבא
3. אחיה פלענמו תלת כפרא וצריחא דנה
4. ולארסכסה תלתין תרין מן כפרא וצריחא
5. וחלקה מן גוחיא מדנחא וגוחיא
6. ולענמו הלקה מן גוחיא מד(נ)ח ימינא
7. וגוחיא די בה להם ולילדהם אצדק באצדק
8. בי(ר)ח טבת שנת 45 להרתת מלך נבטו
9. רחם עמה אפתה בר (עבדעבדת) פסלא עבד

1. *Ceci est le tombeau qu'ont fait ʿAnamu fils de Guzaiy'at et Arsaksah*
2. *fille de Taymu, stratège, pour Rûmâ et Kalbâ,*
3. *ses frères. Et à ʿAnamu (appartient) le tiers du tombeau et cette chambre sépulcrale,*
4. *et à Arsaksah les deux tiers du tombeau et la chambre,*
5. *et sa part de loculi est à l'orient et les loculi (de ce côté)*
6. *et à ʿAnamu sa part de loculi est à l'est-sud*
7. *et les loculi qui y sont (creusés); pour eux et leurs enfants, d'héritier légitime en héritier légitime.*
8. *Au mois de Ṭébet, l'an 45 de Ḥarétat, roi de Nabatène,*
9. *qui aime son peuple. Aftaḥ fils de (ʿAbdʿobodat), sculpteur, a fait.*

L. 2. — תימו, le ת, bien que la partie supérieure soit un peu dégradée, ne fait pas de doute; il faut donc renoncer à la lecture חימו qu'avait proposée Euting. — על, cette particule conviendrait très bien chez nous, en parlant d'un monument érigé *sur* la tombe de quelqu'un; mais elle s'applique plus difficilement aux grands tombeaux de Médâin-Ṣâleḥ, qu'on ne creusait point *sur* un défunt. En tout cas cette expression semble bien supposer que Rûmâ et Kalbâ étaient déjà morts et que c'est pour eux, en partie, que ce monument a été fait. Peut-être existait-il déjà à cet endroit une

chambre funéraire dans laquelle ils reposaient. Leur sœur et ʿAnamu auraient transformé cette sépulture primitive, la décorant d'une belle façade, agrandissant ainsi peut-être et régularisant l'intérieur. C'était beaucoup plus qu'il n'en fallait pour s'attribuer dans l'inscription l'ouvrage tout entier et l'on pourrait dire ainsi, à la rigueur, que le tombeau avait été fait *sur* Rûmâ et Kalbâ. On est en mesure de se faire une idée de ce que pouvait être le monument primitif, d'après quelques sépultures voisines comprenant une modeste chambre creusée dans le roc, avec une simple porte sans ornement aucun (1).

Ll. 3-7. — Cette division du tombeau manque un peu de clarté. Un plan détaillé de l'intérieur fournirait peut-être là-dessus quelque lumière (2). La chambre sépulcrale a peu près carrée, mesure environ 5 mètres de côté. Dans le fond, c'est-à-dire à l'est, il y a une niche au-dessus de laquelle s'ouvre un *loculus* accosté de deux petites salles. Dans la paroi méridionale sont creusés deux autres *loculi* assez irréguliers. Enfin sur le devant à droite de la porte en entrant il y a encore une niche. Il est difficile de concevoir comment cet ensemble était divisible par trois. Peut-être dans la répartition des places, les deux niches comptaient-elles seulement pour un loculus (גומחא), celui-ci étant beaucoup plus large et plus profond et exigeant un travail plus considérable. Si on eût fait un tombeau entièrement neuf, la division était bien facile, trois parois seulement pouvant être utilisées pour y creuser des sépultures, deux revenaient à Arsaksah et une à ʿAnamu, et chacun n'avait qu'à creuser ses *loculi* dans la partie qui lui était assignée. C'est sans doute parce qu'il existait déjà des *loculi* sur le côté oriental qu'on partage cette paroi. Vraisemblablement il n'existait même alors que les trois sépultures mentionnées de ce côté.

L. 9. — L'omission du nom du père de אפסחה est un fait assez curieux; il est difficile, en effet, que le graveur ait oublié tout un mot; c'est cependant l'explication la plus plausible. On notera encore l'omission d'un ב, l. 6, et d'un ר, l. 8. Ce n'est pas la première fois que nous constatons une pareille négligence chez les sculpteurs de Ḥégrâ.

(1) De ce côté, la paroi rocheuse de la colline est à peu près verticale; en beaucoup d'endroits même la partie supérieure surplombe la base, celle-ci étant formée de grès peu résistants, rongés par la pluie et le vent. On comprend donc qu'on ait pu, dans ces conditions, décorer d'une façade un tombeau déjà existant sans craindre de l'éventrer. Il n'en a pas été partout de même, ainsi que nous le verrons en étudiant le monument D'.

(2) Lors de notre second passage à Médâin-Ṣâleḥ nous avons rapporté ce plan détaillé qui sera publié ultérieurement.

N° 25 (C 7).

CIS., II, n° 202.

Sur une façade de tombeau très ordinaire, dont toute la partie inférieure est ruinée jusqu'à la hauteur du plafond de la chambre sépulcrale. Petit cartouche de $0^m,30$ de haut, sur $0^m,38$ de large. Lettres un peu négligées, mais assez bien conservées, hautes en moyenne de $0^m,03$. Estampage (pl. XVII).

Nous lisons :

1. דנה כפרא ואונא די
2. עבד מנעת בר אבין לנפשה
3. ובנוהי ובנתה וילדהם בשנת
4. עשרין וארבע לחרתת מלך
5. נבטו רחם עמה

1. *Ceci est le tombeau et la demeure qu'*
2. *a faits Mun'at fils d'Ubayyân pour lui-même*
3. *et ses fils et ses filles et leurs enfants, en l'an*
4. *vingt et quatre de Ḥarétat, roi de*
5. *Nabatène, qui aime son peuple.*

L. 2. — אבין, nous considérons le *noun* final comme certain; il se prolonge tout droit dans le bas en dehors de la ligne, et ce qu'on a pris dans le haut pour une boucle de ׳ est un défaut de la pierre. MM. Dussaud et Macler ont relevé plusieurs fois ce même nom dans les inscriptions safaïtiques (1); ils le feraient dériver de l'arabe *abiyy* « orgueilleux ». Cf. aussi أبي, *Kitâb el-Aġ.*, VIII, 159 s. etc.; Yaqut, II, 810; Ibn Dor., p. 80.

N° 26 (C 14).

CIS., II, n° 223.

Sur une jolie façade de petit tombeau, ornée de deux rangées de créneaux (fig. 135 s., p. 323). Le bas est envahi par le sable, de sorte qu'on peut estamper l'inscription à même, sans le secours d'une échelle. Ce texte est encadré dans un cartouche large de $0^m,45$ et haut de $0^m,32$ Les lettres, de forme un peu négligée, sont gravées légèrement; la première et la seconde ligne surtout ont un peu souffert, le reste est passable. Estampage (pl. XVIII).

(1) R. Dussaud et F. Macler, *Mission...*, n°s 244, 525, 610.

Nous lisons :

1. דנה כפרא די עבדת הינת ברת והבו לנפשה
2. ולולדה ואחרה עד עלם ולא רשי אנוש די יז(בן)
3. או ימשכן או יכתב אוגרו בכפרא דנה ומ(ן)
4. די יעבד כעיר דנה די יתוב הלקה לאצדקה
5. בשנת עשרין וחדה למלכו מלכא מלך נבטו

1. *Ceci est le tombeau qu'a fait Hînat fille de Wahbu, pour elle-même*

2. *et ses enfants et sa postérité, à jamais. Et il n'est permis à personne de vendre,*

3. *ni de mettre en gage, ni d'écrire une location sur ce tombeau. Et quiconque*

4. *agira autrement que cela, que sa part revienne à son héritier légitime.*

5. *En l'année vingt et une du roi Maliku, roi de Nabatène.*

L. 3. — אוגרו, dans le *Corpus* אפגרך ; Euting (n° **26**) אפגרו, et il considère la lecture de ces cinq consonnes comme indubitable. Le dernier signe nous paraît sûrement un ו ; il n'y a qu'à le comparer avec la dernière lettre de מלכו, l. 5. Nous voyons aussi la même lettre après l'*alef* du début ; la grande queue du ג venant se terminer à l'extrémité du ו donne à celui-ci l'aspect d'un פ, mais les deux signes, quoique très rapprochés, ne se rejoignent pas ; en les examinant très attentivement, on voit qu'il y a près d'un millimètre d'intervalle entre les deux. Nous croyons avoir retrouvé plus haut ce même mot אוגרו ; voir n° **5**, l. 6.

L. 4. — On pourrait comprendre : Quiconque transgressera ces prescriptions sera dépossédé de sa part qui passera à son héritier. Ce serait comme pour un majorat : si l'aîné vient à forfaire à l'honneur ou aux obligations imposées, il est dépossédé de ses droits, et le majorat passe au suivant. Mais plus vraisemblable est cette autre explication : « Quiconque agira autrement », ses actes seront nuls et sa part reviendra à son héritier légitime.

L. 5. — A noter encore la forme du ל dans מלכו ; dans tout autre mot on lirait un ב.

N° **27** (C **17**).

CIS., II, n° **204**.

Sur la façade d'un petit tombeau voisin du précédent et conçu dans le même style, sauf la porte (fig. 122, p. 314). Dans un cartouche large de 0^{m},57 et haut de 0^{m},38. Les lettres sont régulières et bien conservées. Leur hauteur moyenne est de 0^{m},035. Estampage et photographie directe (pl. XVII).

Nous lisons :

1. דנה כפרא די עבד תימאלהי בר
2. חמלת לנפשה ויהב כפרא דנה לאמה
3. אנתתה ברת גלהמו מן זמן שטר
4. מוהבתא די בידה די תעבד בה כל די תצבא
5. מן 26 באב שנת 25 לחרתת מלך נבטו
6. רחם עמה

1. *Ceci est le tombeau qu'a fait Taymallahi fils de*
2. *Ḥamlat, pour lui-même, et il a donné ce tombeau à Amah*
3. *sa femme, fille de Gulhumu, depuis le temps de l'acte*
4. *de donation qui est dans sa main, afin qu'elle en fasse tout ce qu'elle voudra;*
5. *depuis le 26 de Ab, l'an 25 de Ḥarêtat, roi de Nabatène,*
6. *qui aime son peuple:*

L. 4. — Dans la transcription du *Corpus* on a omis, sans doute par inadvertance, le mot בה devant כל.

Nº 28 (**D**′).

CIS., II, nº **208**.

Sur la façade inachevée d'un beau tombeau (fig. 179, p. 367) isolé complètement à l'extrémité occidentale d'une colline détachée, située à 500 mètres environ au sud-ouest du groupe précédent. L'inscription est dans un cartouche large de $0^{m},54$ et haut de $0^{m},50$. Les lettres sont régulières, bien gravées et dans un bon état de conservation; malheureusement un trou creusé dans un angle par les chercheurs de trésors a fait disparaître plusieurs mots. Hauteur moyenne des lettres $0^{m},04$. Estampage (pl. XVIII).

Nous lisons :

1. דנה כפרא די עבד שלי בר רצוא
2. לנפשה וילדה ואחרה אצדק באצדק
3. ודי לא יתקבר בכפרא דנה להן אצדק
4. באצדק ודי לא יתזבן ולא יתרהן כפרא
5. דנה ומן די יעבד כעיר די עלא פאיתי
6. עמה לדושרא אלה מראנ(א כסף סלעין אלף)
7. חרתי בירח ניסן שנת 20 .. 1
8. לחרתת מלך נבטו רחם עמה אפתח
9. פסלא עבד

1. *Ceci est le tombeau qu'a fait Šullaï fils de Raḍwâ,*
2. *pour lui-même et ses enfants et sa postérité, d'héritier en héritier.*

3. *Et que personne ne soit enterré dans ce tombeau, si ce n'est d'héritier*
4. *en héritier; et que ne soit point vendu, ni donné en gage, ce tombeau.*
5. *Et quiconque fera autrement que ce qui (est écrit) ci-dessus, sera redevable*
6. *à Dûšarâ, dieu de notre maître, de la somme de mille drachmes*
7. *de Ḥarétat. Au mois de Nisan, l'an 20 + .. 1*
8. *de Ḥarétat, roi de Nabatène, qui aime son peuple. Aftaḥ,*
9. *sculpteur, a fait.*

L. 7. — On ne distingue plus, de la date, que le chiffre 20 au commencement et une unité à la fin; entre les deux, il y a encore place au moins pour trois autres chiffres, qui ont entièrement disparu.

N° 29 (Qaṣr es-Ṣâne').

CIS., II, n° 201.

Sur la façade d'un grand tombeau isolé, situé au sud des ruines de l'ancienne ville (fig. 177, p. 364) (1). Ce texte, inscrit dans un cartouche large de 0m,64 et haut de 0m,42, est très bien conservé. Les lettres sont soignées et bien gravées, quoique un peu irrégulières comme grandeur; leur hauteur moyenne est de 0m,04. Estampage (pl. XIX).

Nous lisons :

1. דנה כפרא די עבד מלכיון פתורא
2. על חנינו הפסתיון כלירכא אבוהי
3. ולנפשה וילדה ואחרה אצדק באצדק בירח ניסן
4. שנת עשר ושבע למראנא חרתת מלך
5. נבטו רחם עמה עבדחרתת פסלא
6. בר עבדעבדת עבד

1. *Ceci est le tombeau qu'a fait Malkiûn Petûrâ (?)*
2. *au-dessus de Ḥonaynu, Hephestiûn chiliarque, son père*
3. *et pour lui-même et ses enfants et sa postérité, d'héritier en héritier. Au mois de Nisan,*
4. *l'an dix-sept de notre seigneur Ḥarétat, roi de*
5. *Nabatène, qui aime son peuple. 'Abdḥarétat, sculpteur,*
6. *fils de 'Abd'obodat, a fait.*

L. 1. — פתורא, ce mot, qui doit renfermer un titre ou un surnom, reste toujours à expliquer. Cf. Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. ori.*, VII, p. 248.

L. 2. — על, comme au n° **24**, l. 2, fait supposer que le père était déjà mort

(1) Euting, *Nabat. Inschr.*, p. 17, confond ce tombeau — dont il est censé donner une vue (fig. 10, p. 15) — avec le monument de *Beit Aḥreimât;* le *Corpus,* p. 230, a enregistré cette erreur. On trouvera plus loin, n° **38**, l'inscription encore inédite appartenant au *Beit Aḥreimât,* et dans la partie qui traite de l'architecture des tombes, une reproduction et une description des deux monuments.

et reposait peut-être à cet endroit; Malkiûn aurait seulement complété et embelli le monument déjà existant. — הפסתיון, voir les remarques fort judicieuses et très suggestives faites sur ce mot par M. Clermont-Ganneau dans son *Recueil d'arch. orient.*, VII, p. 247 ss. — כלירכא = χιλίαρχος. Cette lecture, au lieu de celle d'Euting כל ברכא. s'impose; le י est d'ailleurs suffisamment caractéristique

N° 30 (E 1).

CIS., II, n° 200.

Sur la façade d'un petit tombeau en fort mauvais état; tout le devant jusqu'au plafond a été emporté. L'inscription, située un petit peu plus haut, à 2m,50 du sol, reste en entier; mais elle a souffert beaucoup aussi des intempéries de l'air à cause de la mauvaise qualité du grès; la fin des lignes surtout est très endommagée. Elle était gravée avec soin, dans un cartouche large de 0m,57 et haut de 0m,395; les lettres, fort régulières, mesuraient seulement 0m,025 de haut et étaient inscrites dans des espaces symétriques de 0m,038, déterminés par une série de lignes tracées à la pointe. Estampage (pl. XX).

Nous lisons :

1. דנה כפרא די עבדו מנעת והגרו בני עמירת
2. בר והבו לנפשהם וילדהם ואחרהם ודי הו
3. יהוא באחר מנעת דנה עויה . . . . משכן (?)
4. חלקה מן כפרא הו פאיתי חלקה . . ע . . אחרו (?) . . . .
5. דא(?) והן יהוא באחר הגרו דא . . . . . . פאיתי חלקה
6. תג(?) לאחר מנעת דנה ואיתי עמה(?) למן (?) . . . . דושרא (?)
7. אלהא כסף סלעין אלף חרתי . . . .
8. כות כסף סלעין אלף חרתי . . . .
9. סלעין חמש מאה ל . . . .
10. עשר ושת לחרתת מ(לך) נבטו (רחם עמה) . . . .

1. *Ceci est le tombeau qu'ont fait Mun'at et Hagiru, fils de 'Amirat,*
2. *fils de Wahbu, pour eux-mêmes et leurs enfants et leur postérité; et celui qui*
3. *sera parmi la postérité dudit Mun'at...*
4. *sa part de ce tombeau, et sera sa part...*
5. *... et s'il est de la postérité de Hagiru ... et sera sa part*
6. *(?) à la postérité dudit Mun'at et il sera redevable à . . . . . Dûšarâ (?)*
7. *dieu, de la somme de mille drachmes de Ḥarétat . . . . .*
8. *pareillement de la somme de mille drachmes de Ḥarétat. . . . .*
9. *cinq cents drachmes. . . . .(L'an)*
10. *seize de Ḥarétat, roi de Nabatène, qui aime son peuple...*

L. 3. — Après מנעת il faut lire avec le *Corpus* דנה, et non point ולה comme Euting; l'estampage est suffisamment clair sur ce point. Le mot suivant semble bien être עויה, égalant peut-être עויא avec le suffixe; mais on ne doit rien présumer du sens de ce mot, ce qui vient après étant illisible. La ligne nous paraît se terminer par משכן et non point לחן comme dans *Corpus* et Euting; le dernier signe pourrait aussi, à la rigueur, être un ו ou un ד quoique le נ soit plus probable; il manque en avant sept ou huit lettres.

L. 4. — חלקה 2°, est suivi de cinq lettres (?), dont celle du milieu ressemble assez à un ע. Le mot suivant peut être lu אחרי, ou אחוי; seul le ח est bien certain; il y a place encore, à la fin de la ligne, pour trois ou quatre lettres.

L. 5. — Nous lisons au début דא וחן; le ד est fort problématique; mais les autres lettres paraissent assez sûres, en particulier חן, au lieu de חו dans Euting, et ו dans *Corpus*. D'après l'estampage que nous avons sous les yeux, la lettre qui suit le nom Hagiru serait un ד et non pas un ו : דא au lieu de ואו; les six (?) lettres suivantes sont à peu près désespérées; la fin de la ligne peut être lue פאיתי חלקה.

L. 6. — חג, ces deux lettres au début de la ligne sont assez reconnaissables; peut-être y a-t-il un autre signe entre les deux; elles sont suivies d'un ל, ainsi que l'avait vu Euting, et non point d'un ב (*Corpus*). Ici encore, il faut דנה après מנעת; les deux mots suivants, ואיתי עמה, ne manquent pas de vraisemblance. Le nom de la divinité, ou des divinités, échappe à peu près complètement; à la rigueur, on pourrait retrouver les éléments du mot דושרא tout à fait à la fin. Les trois premiers signes après עמה semblent être למן; ils sont suivis de sept (?) autres.

L. 7. — Conformément à la formule ordinaire, il faudrait restituer dans la seconde partie de la ligne : ולמראנא חרתת מלכא; mais les fragments de lettres qu'on saisit çà et là ne favorisent guère cette conjecture. Par contre, les signes non transcrits sont au nombre de quinze ou seize, ce qui conviendrait assez bien.

Ll. 8 et 9. — Impossible de déchiffrer la fin de ces deux lignes. Le nombre de points mis dans la transcription correspond, autant qu'on peut en juger, au nombre des lettres qui manquent.

L. 10. — La date עשר ושת paraît sûre. La ligne devait se terminer par la signature du sculpteur.

Il est fort regrettable que ce texte soit en si mauvais état, car il sort un peu des formules ordinaires et pourrait nous apprendre des choses très intéressantes. L'amende à payer pour on ne sait quelle transgression semble avoir été triple : mille drachmes revenaient sans doute aux dieux et

mille au roi; pour les cinq cents autres, on ignore à qui elles étaient destinées. Le cas de cette triple amende est unique, en effet, dans les textes publiés jusqu'à ce jour. Le n° **16** suggérerait qu'il s'agit de l'*apkal;* le n° **38** ferait penser au stratège; mais tout cela est bien incertain.

N° **31** (**E 3**).

CIS., II, n° **217**.

Sur la façade d'un tombeau de moyenne grandeur, dans un cartouche large de 0m,63 et haut de 0m,58. Les lettres, hautes en moyenne de 0m,32, étaient gravées profondément et avec assez de soin; mais par suite d'un défaut du rocher, les lignes 2 à 6 ont été fortement endommagées. Estampage (pl. XXI).

Nous lisons :

1. דנה כפְרא די עבד שעדאלהי קנטרינא בר זבדא
2. לחנה (?) . . . .(ו)לדהם ולמן יאתא
3. מן . . . .(ית)קבר בה ולילד חנה
4. ולמכתן בר הרו ה. . . . . . רשי אנוש כלה
5. . . . . .לא די ירהן יתה ולא
6. די יוגר יתה ומן (ד)י יעבד כעיר די עלא
7. כתיב פאיתי עלוהי כפל דמי אתרא דנה
8. כלה ולענת דושרא ומנותו בירח ניסן
9. שנת . . לחרתת מלך נבטו רחם עמה
10. וכל מן די יתאלף בכפרא דנה או יעיר מן כל די עלא
11. פאיתי עמה לדושרא סלעין אלף חרתי אפתח
12. עבד

1. *Ceci est le tombeau qu'a fait Ša'adallahi, centurion, fils de Zabdâ,*
2. *pour Ḥannah(?)..., leurs enfants, et pour quiconque viendra,*
3. *de.......... y soit enseveli et pour les enfants de Ḥannah,*
4. *et pour Maktan, fils de Ḥuru.......... et personne ne pourra*
5. . . . . *ni le donner en gage, ni*
6. *le louer. Et quiconque fera autrement que ce qui ci-dessus*
7. *est écrit aura à sa charge deux fois le prix de ce monument*
8. *en entier et la malédiction de Dûšarâ et de Manûtu.*
9. *L'an... de Ḥarétat, roi de Nabatène, qui aime son peuple.*
10. *Et quiconque composera (une inscription) sur ce tombeau, ou changera quelque chose de ce qui a été (dit) ci-dessus,*
11. *sera redevable à Dûšarâ de mille drachmes de Ḥarétat. Aftaḥ*
12. *a fait.*

L. 1. — Le nom propre שעדאלהי est sûr; on distingue clairement, sur le nouvel estampage, la partie supérieure du ש et du ע, et le ד en entier.

L. 2. — לחנה, on croit discerner les éléments de ce nom au début de la ligne. La première lettre pourrait bien être aussi un ו, comme l'a noté Euting; le reste, marqué en pointillé (les deux tiers de la ligne), est absolument illisible.

L. 3. — מן, au début, paraît sûr. Viennent ensuite quelques fragments de sigles difficiles à identifier; au centre on ne distingue plus absolument rien.

L. 4. — ולמכתן; dans *Corpus* et Euting ולמכתב; le dernier signe nous paraît ressembler beaucoup plus à un *noun* final qu'à un ב, il monte très haut et on ne le voit pas tourner à gauche dans le bas; les autres lettres ne sont pas tout à fait certaines non plus, quoique la lecture proposée soit estimée plus que vraisemblable. — חרו est sûr. Vient ensuite un ה, vu par Euting, mais qui n'est point final et ne doit pas être rattaché, par conséquent, à ce qui précède. Au milieu, dans l'espace endommagé, il y a place pour une dizaine de lettres.

L. 5. — On ne peut rien distinguer dans les deux premiers tiers de la ligne.

L. 7. — אתרא דנה ne doit pas désigner simplement un *loculus,* mais bien l'endroit où le tombeau est creusé, et par le fait même, le monument tout entier (1). On reviendra plus loin (n° **43**) sur le sens de ce mot.

L. 9. — On ne peut rien distinguer de la date. Notons cependant qu'il n'y a guère place que pour deux chiffres, et que ces deux chiffres sont assez vraisemblablement 10 et 5, suivis peut-être d'une unité. S'il y avait, en effet, le chiffre 20, d'après sa forme ordinaire il devrait dépasser un peu, dans le haut, l'endroit abîmé et on en discernerait probablement quelques traces. Il est donc à croire que ce tombeau date de la première moitié du règne de Ḥarétat.

N° **32** (**E 4**).

CIS., II, n° **214**.

Sur la façade d'un grand tombeau, non loin du précédent, dans un cartouche large de 0m,91 et haut de 0m,52. Les lettres, bien gravées, ont en moyenne, dans les quatre premières lignes, 0m,055 de haut; mais vers la fin, l'espace manquant, on les a faites plus petites; elles n'ont plus guère, à la dernière ligne, que 0m,035. Le milieu des lignes, surtout des dernières, est un peu en mauvais état. Estampage (pl. XXII).

Nous lisons :

(1) Cf. Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. or.*, IV, p. 110.

1. דנה כפרא די עבד מטיו אסרתגא
2. בר אופרנס הפרכא לנפשה וילדה וואלו
3. אנתתה ובניהם בירה ניסן שנת ארבעין
4. ותמונא לחרתת מלך נבטו רחם
5. עמה ולא רשי אנוש די יזבן או ירהן או יוגר
6. כפרא דנה
7. לעלם (אפתח) בר עבדעבדת עבד

1. *Ceci est le tombeau qu'a fait Maṭiyu, stratège,*
2. *fils de Euphronios, héparque, pour lui-même et ses enfants et Wa'ilu*
3. *sa femme et leurs fils ; au mois de Nisan, l'an quarante*
4. *et huit de Ḥarétat, roi de Nabatène, qui aime*
5. *son peuple. Et personne ne pourra vendre, ni engager, ni louer*
6. *ce tombeau,*
7. *à jamais. (Aftaḥ), fils de ʿAbdʿobodat, a fait.*

L. 1. — מטיו rattaché à l'arabe مُطَيّ. Ne pourrait-on pas rapprocher ce mot du grec Ματθαῖος (Pape, *Wörterbuch, gr. Eigennam.*)? Par un phénomène assez irrégulier, surtout à propos d'un mot d'origine sémitique, on n'aurait conservé, dans la transcription de ce nom propre en nabatéen, que le *t* fort, bien que la véritable radicale fût représentée par θ = ת. Le nom du père étant un nom grec, Εὐφρόνιος, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que le fils portât aussi un nom grec ou grécisé.

Ll. 2-3. — Maṭiyu semble avoir eu d'autres enfants que les fils issus de son union avec Wa'ilu; celle-ci n'aurait donc pas été son unique épouse. Rien n'autorise à croire cependant qu'elle ait eu une rivale : les enfants de Maṭiyu mentionnés en premier lieu pourraient être les enfants d'une première épouse légitime, morte ou répudiée, et dont le nom est passé sous silence.

L. 6. — Cette ligne ne comprenait que deux mots, écrits en plus petits caractères.

L. 7. — On admet la lecture אפתח, sur la foi des éditeurs du *Corpus* qui ont vu sur leur estampage les deux dernières lettres de ce mot. On ne peut absolument rien distinguer sur le nôtre. L'espace vide serait plus que suffisant pour un nom beaucoup plus long tel que Wahballahi, qu'avaient restitué tout d'abord Renan et Euting.

Nº 33 (E 6).

CIS., II, nº 215.

Sur la façade d'un tombeau de dimensions moyennes, dont la partie inférieure a été éventrée. L'inscription, à $3^{m},75$ du sol, est gravée dans un

cartouche large de $0^{m},545$ et haut de $0^{m},38$; elle est en fort mauvais état, par suite de la qualité tout à fait inférieure des grès dans cette partie de la montagne. Les lettres, dessinées avec un peu de laisser-aller, étaient gravées peu profondément; leur hauteur moyenne est de $0^{m},035$. Estampage (pl. XX).

Nous lisons :

1. דנה קברא די לשבי בר מקימו ולנביקת ברת
2. . . . . . .(ולי)לדהם ואצדקהם וכל מן ינפק בידה מן
3. שבי ונביקת כתב תקף . . . .
4. יתקבר בה ודי תתקבר תלם בנת מלא ויחפץ שבי
5. פלגא(?) ולנב(י)קת פלגא אחרנא לשבי די עלא גוחא די(?)
6. בה בלחוד(?) בשנת ארבעין ותמונא לחרתת מלך נבטו
7. רחם עמה

1. *Ceci est le tombeau qui appartient à Šabbaï fils de Moqîmu et à Nubayqat fille de*

2. . . . . *pour leurs enfants et leurs héritiers légitimes et quiconque produira dans sa main de la part de*

3. *Šabbaï et de Nubayqat un écrit authentique*. . . . .

4. *y soit enseveli, et que soit ensevelie Tilm fille de Malê; et garde pour lui (?) Sabbaï*

5. *une moitié (?) et à Nubayqat (appartient) l'autre moitié; au susdit Šabbaï est le loculus...*

6. . . . *exclusivement. En l'an quarante et huit de Ḥarétat, roi de Nabatène,*
7. *qui aime son peuple.*

L. 1. — שבי, malgré l'autorité du *Corpus* et d'Euting, on serait bien tenté de lire שבו; la dernière lettre de ce mot surtout à la quatrième et à la cinquième ligne paraît clairement un ו (1); au début de la troisième le י n'est pas tellement caractéristique qu'il puisse trancher la question; on pourrait trouver dans les fac-similés des inscriptions nabatéennes plus d'un ו semblable à ce signe; il faut bien noter qu'il ne s'arrêtait pas au milieu de la ligne, mais se poursuivait jusque dans le bas. Quoique cette partie inférieure ait été endommagée, on en distingue encore des traces sur l'estampage. — ברת, on ne saisit aucun vestige du suffixe ה ajouté à ce mot par Euting.

L. 2. — Les sept ou huit premières lettres ont à peu près entièrement disparu; la ligne devait débuter par le nom du père de Nubayqat, peut-être Malê; on serait porté à restituer après, le mot אנתתה, mais l'espace paraît insuffisant pour tant de lettres.

(1) Comparer par exemple à la l. 5 cette lettre avec le י dans די qui suit immédiatement le nom propre.

L. 4. — תלם, *Corpus* תבם; sur le nouvel estampage le ל est sûr, il dépasse de beaucoup la ligne dans le haut; les antres lettres non plus ne sont pas douteuses. On peut rapprocher ce mot de l'arabe تلم « garçon »; cf. aussi تلم « sillon » ou ثلم « brèche ». — מלא, la dernière lettre pourrait être aussi un י ou un ו, plus probablement un י. — ויחפץ, dans *Corpus* ויתפק; nous avions adopté aussi tout d'abord cette lecture, mais la troisième lettre dont la haste de droite dépasse considérablement dans le haut, doit être un ח et non pas un ת; ceci est très frappant quand on examine de près les ת de cette inscription dans lesquels régulièrement la haste de gauche est plus haute que celle de droite. Le dernier signe peut être un ץ à peu près aussi bien qu'un ק. On rattacherait ce mot à l'arabe حفظ, qui signifie d'ordinaire « garder », dans le sens de « défendre, protéger », mais auquel on reconnaît aussi la signification de « se réserver exclusivement quelque chose, garder pour soi ».

L. 5-6. — פלגא, au début de la ligne 5; le ג est douteux, mais il apparaît clairement la seconde fois après לנביקת, où Euting l'avait noté; les trois autres lettres ont été lues par les éditeurs du *Corpus*. Le tombeau aurait été divisé en deux parties égales, une moitié appartenant à Šabbaï et l'autre moitié à Nubayqat. La part de Šabbaï semble avoir été déterminée spécialement; mais la lecture de ce passage est assez incertaine et le sens fort douteux. A la fin de la l. 5, après le י — qui n'est pas tellement sûr — il y a, semble-t-il, encore une lettre.

Cette inscription et la précédente, datées de l'an 48 de Ḥarétat, doivent appartenir à la dernière, ou du moins aux dernières années de ce règne long et prospère. En tout cas, Médâin-Ṣâleḥ n'a pas fourni de monument postérieur daté de ce monarque.

N° 34 (E 14).

CIS., II, n° 224.

Sur la façade d'un petit tombeau, au-dessus de la porte. Il n'y a pas de cartouche proprement dit, mais on a simplement mieux égalisé la surface du rocher destinée à recevoir l'inscription. Celle-ci mesure 0^{m},52 de haut sur 0^{m},42 de large. Les lettres, hautes en moyenne de 0^{m},022 seulement, sont pour la plupart mal dessinées et d'une forme un peu insolite. En outre, un certain nombre ont été plus ou moins endommagées; aussi la lecture complète de ce texte, qui semble facile au premier abord, est-elle presque désespérée. Estampage (pl. XXIII).

Nous lisons :

1. דנה כפרא די להינת ברת עבדעבדת לנפשה
2. וילדה ואחרה ולמן די ינפק בידה מן יד הינת
3. דא כתב או תקף די יתקבר בכפרא הו די
4. כפרא דנה הוה לעבדעבדת אבוהי (ע)לא כתיב
5. על יומוהי(?) כתב בקברת הינת דא ועבדעבדת בר
6. מליכת אחת מענוה אם עבדעבדת אב הינת דא
7. אח רסי(?) ומלכו אסרתגא בר רביבאל אסרתגא
8. ואצדקה נתרא(?) בכפרא דנה בצדקת עבדעבדת א. . .
9. ולא יהוה אנוש רשי די יזבן כפרא דנה או יאגר
10. יתה או יתאלף בכפרא דנה כתב כלה ומן יעבד
11. כעיר די עלא די איתי עלוהי חטיאה
12. לדושרא ומנותו כסף סלעין אלף חד חרתי
13. ולמראנא רבאל מלך נבטו כות בירח איר שנת
14. תרתין לרבאל מלך נבטו

1. *Ceci est le tombeau qui appartient à Hînat, fille de ʿAbdʿobodat, pour elle-même*

2. *et ses enfants et sa postérité, et pour quiconque produira dans sa main, de la main de cette Hînat,*

3. *un écrit ou un titre authentique, pour être enseveli dans ce tombeau; car*

4. *ce tombeau était à ʿAbdʿobobat son père, ci-dessus mentionné,*

5. *durant ses jours il écrivit pour la sépulture de cette Hînat et de ʿAbdʿobobat fils de*

6. *Malîkat, sœur de Maʿnuah, mère de ʿAbdʿobobat, père de ladite Hînat,*

7. *frère de Rasi (?) et de (?) Maliku, stratège, fils de Rabibʾel, stratège,*

8. *et son héritier légitime..... dans ce tombeau, suivant la donation de ʿAbdʿobodat...*

9. *Et il n'y aura personne d'autorisé à vendre ce tombeau ni à le louer,*

10. *ni à composer sur ce tombeau une écriture quelconque; et quiconque fera*

11. *autrement que ce qui (est écrit) ci dessus, que soit contre lui une amende*

12. *pour Dûšarâ et Manûtu de la somme de mille drachmes de Ḥarétat*

13. *et pour notre maître Rabʾel, roi de Nabatène, pareillement. Au mois de ʾIyar, l'an*

14. *deux de Rabʾel, roi de Nabatène.*

Les lignes 4 à 8 présentent de nombreuses difficultés de lecture et par suite d'interprétation.

L. 4. — אבוהי, lu par le *Corpus,* est encore ce qu'il y a de plus vraisemblable. — (ע)לא, on est porté à rétablir le ע, à cause de l'expression fréquente עלא כתיב. Il faut avouer cependant qu'on ne voit guère de traces de cette lettre et si on s'en tenait strictement à ce qu'on distingue sur l'estampage, on lirait לא tout court.

L. 5. — יומוהי, les trois premières lettres sont douteuses.

L. 6. — La lecture du *Corpus*, fort différente de celle d'Euting, nous paraît à peu près assurée par le nouvel estampage.

L. 7. — רסי, le ר a été vu par les éditeurs du *Corpus*. Le ס paraît assez clair quand on le compare à cette même lettre dans des mots comme נסך et סלעין. l. 12. Le י, lu aussi par le *Corpus*, inspire moins de confiance, car il n'a point la forme de cette lettre quand elle est finale. Le mot רסי pourrait être rapproché de l'arabe رسي « ferme ». — ומלכו est fort probable, sinon tout à fait sûr. Quant au mot suivant, אסרתגא, il ne peut être mis en doute; chaque lettre se retrouve et se lit clairement sur notre estampage. Il en est de même du nom propre רביבאל, lu par Euting רקיבאל et par le *Corpus* חייאל.

L. 8. — ואצדקה, le ה ne semble pas final; il peut se faire cependant qu'il soit fermé dans le bas. On serait tenté de lire ואצדקהם, mais le ם n'est guère visible, et puis, que faire du reste? — נתרא, les deux dernières lettres sont sûres; la première ressemble fort à un נ, la seconde pourrait être beaucoup de choses, mais on ne peut pas lire cependant כפרא, ou בכפרא comme dans Euting et *Corpus*, d'autant plus que ce dernier mot vient ensuite assez clairement. Nous croyons y distinguer un ת. Le mot נתרא serait à rattacher à la racine araméenne נתר « *decidit, defluxit* ». — Au lieu de או הן *Corpus*, nous croyons devoir lire דנה, en reportant l'*alef* du début à la fin du mot précédent, בכפרא, suffisamment distinct sur l'estampage. Nous voyons, avec Euting, à la fin de cette ligne, les débris d'un א qui devait être suivi de deux autres lettres.

Le sens général de ce passage, ll. 4-8, serait que 'Abd'obodat, après s'être creusé un tombeau, en a fait don à sa fille Hînat pour qu'elle y soit ensevelie. Là aussi reposera 'Abd'obodat, fils de la sœur de la mère du premier 'Abd'obobat, son cousin germain par conséquent. On s'étend à plaisir sur ce dernier, pour le distinguer du père de Hînat, aussi peut-être pour faire figurer là dedans les noms de deux stratèges destinés à jeter un certain lustre sur toute la famille. Le rapport de parenté de ces deux personnages avec ceux qui précèdent est obscur. Est-ce le premier ou le second 'Abd'obodat qui est frère de Rasi? et Rasi lui-même est-il frère de Maliku? On pourrait traduire ומלכו par « et pour Maliku », comme plus haut, l. 5, on avait « et pour 'Abd'obodat »; en tout cas il semble bien que l'épithète « fils de Rabîb'el » se rapporte à lui seul, car il serait bien étrange qu'on nous eût donné le nom des frères de 'Abd'obodat avant de nous donner le nom de son père. Bien d'autres hypothèses sont possibles, mais c'est assez inutile de les multiplier; car pour qu'elles eussent quelque consistance il faudrait tout d'abord être sûr de la lecture du début de la l. 7.

N° 35 (E 16).

CIS., II, n° 225.

Sur une toute petite façade de tombeau dont la partie inférieure n'a pas été entièrement achevée (fig. 116, p. 308). L'inscription occupe seulement la première moitié d'un cartouche, large de 0^{m},37 et haut de 0^{m},31; on avait cependant tracé des lignes pour un texte plus long. Les lettres, assez régulières et relativement conservées, ont en moyenne 0^{m},037 de haut. Estampage (pl. XXIV).

Nous lisons :

1. דנה כפרא די לעמת ברת כמולת
2. לנפשה ולולדה ואחרה בשנת
3. ארבע לרבאל מלך נבטו

1. *Ceci est le tombeau qui appartient à ʿAmat fille de Kamûlat,*
2. *pour elle-même et pour ses enfants et sa postérité. En l'an*
3. *quatre de Rab'el, roi de Nabatène.*

Ce petit texte ne présente aucune difficulté de lecture ni d'interprétation. La date est surtout intéressante à connaître pour l'étude architecturale des tombes et leur classement.

N° 36 (E 18).

CIS., II, n° 209.

Sur la façade d'un joli tombeau, le plus grand et l'un des mieux soignés de cette série; comme dans les beaux monuments de qaṣr el-Bint, la porte est ornée d'un fronton triangulaire avec un aigle au sommet et deux vases aux extrémités.

L'inscription, à 5 à 6 mètres du sol, est située dans un cartouche large de 0^{m},53 et haut de 0^{m},49, divisé par des lignes équidistantes de 0^{m},045 à 0^{m},05. Elle est bien gravée et dans un état de conservation passable, sauf en deux ou trois endroits, où quelques signes ont un peu souffert, et même ont entièrement disparu, comme à la l. 8, où il y a un petit trou vers le centre. Hauteur moyenne des lettres 0^{m},03. Estampage (pl. XXIV).

Nous lisons :

1. דנה כפרא די עבד חלפו בר קסנתן לנפשה ולשעידו ברה
2. ואחוהי מה די יתילד לחלפו דנה מן דכרין ולבניהם ואחרהם
3. אצדק באצדק עד עלם ודי יתקברון בכפרא דנה ולדירה(?) שעידו דנה
4. ומנועת וצנמו(?) וריבמת ואמית ושלימת בנת חלפו דנה ולא רשו

5. אנוש כלה מן שעידו ואחוהי דכרין ובניהם ואחרהם די יזבן כפרא דנה
6. אי יכתב מוהבה או עירה לאנוש כלה בלעד הן יכתב חד מנהם לאנתתה
7. או לבנתה או לנשיב או לחתן כתב למקבר בלחד ומן יעבד כעיר דנה פאיתי
8. עמה קנס לדושרא אלה מר(אנא כס)ף סלעין חמש מאה חרתי
9. ולמראנא כות כנסחת דנה יהיב (ב)בית קישה בירח ניסן שנת ארבעין
10. לחרתת מלך נבטו רחם עמה רומא ועבדעבדת פסליא

1. *Ceci est le tombeau qu'a fait Ḥalafu fils de Qosnatan, pour lui-même et pour Saʿîdu son fils*

2. *et ses frères, ce qui naîtra à ce Ḥalafu d'enfants mâles et pour leurs fils et leur postérité,*

3. *à titre héréditaire, à jamais. Et que soient ensevelis dans ce tombeau......... ce Šaʿîdu*

4. *et Manûʿat et Ṣanamu et Ribamat et ʾUmayyat et Šalîmat, filles de ce Ḥalafu; et il n'est permis à*

5. *personne, n'importe qui, de Šaʿîdu et de ses frères mâles et de leurs enfants et de leur postérité de vendre ce tombeau,*

6. *ni d'écrire une donation ou autre chose pour un individu quelconque, à moins que quelqu'un d'eux n'écrive pour sa femme,*

7. *ou pour ses filles, ou pour un beau-père, ou pour un gendre un titre de sépulture seulement. Et quiconque agira autrement que cela sera sujet à*

8. *une amende pour Dûšarâ, dieu de notre maître, de cinq cents drachmes de Ḥarétat*

9. *et pour notre maître pareillement, suivant la copie de ceci, déposée dans le temple de Qayšah. Au mois de Nîsan, l'an quarante*

10. *de Ḥarétat, roi de Nabatène, qui aime son peuple. Rûmâ et ʿAbdʿobodat, sculpteurs.*

L. 3. — Après דנה, le *Corpus* et Euting ont lu — mais avec un fort point d'interrogation — ובדירה. Sur l'estampage que nous avons sous les yeux, et qui paraît aussi bon que possible, nous lirions un ל au lieu du ב, le signe a l'air trop long pour cette dernière lettre, qui est généralement très petite dans ce texte; le ד (ou ר) est assez sûr. Ce qu'on lit י et ר pourrait à la rigueur être combiné et égaler א; le ר surtout est très douteux; le ה final ressemble aussi à un ם; peut-être est-il suivi encore d'un א; cependant, comme ailleurs les barres horizontales du ש sont assez développées, cela pourrait expliquer le vide qu'il y a devant שעידו et le petit trou en forme d'*alef*, qui précède immédiatemment, serait un simple défaut de la pierre.

L. 4. — ? צנמו, la lecture du *Corpus*, כנושת, nous semble absolument impossible; celle que nous proposons est également douteuse; néanmoins, les trois dernières lettres sont assez probables; la première, quelque

peu maltraitée dans le haut, pourrait être aussi un ק, ou même une autre consonne. Il ne manque pas de noms féminins terminés en ו.

Le nombre relativement considérable des filles de Ḥalafu explique sans doute la restriction du droit de sépulture à laquelle fait allusion la l. 2. Cette restriction est encore cependant assez bénigne, puisque les cinq filles sont admises à être ensevelies dans le tombeau de leur père. Ce qu'on aura voulu exclure surtout, c'est la postérité de toutes ces femmes, car cela eût introduit dans la famille de Ḥalafu un élément étranger par trop considérable.

N° 37 (E 19).

CIS., II, n° 222.

Sur la façade d'un petit tombeau, dans un cartouche large de 0m,45 et haut de 0m,32. Lettres assez bien gravées, mais un peu irrégulières, hautes en moyenne de 0m,037. La dernière ligne est un peu détériorée, mais lisible cependant; le reste est en assez bon état. Estampage (pl. XXI).

Nous lisons :

1. דנה כפרא די לעבדא ועליאל וגדו
2. בני עפתו ולאהכלי אמהם
3. ברת חמין ולמן ינפק בידה
4. כתב תקף די יתקבר
5. להם ולאחרהם בשנת 17 למלכו

1. *Ceci est le tombeau qui (est) pour ʿAbdâ et ʿAlî'el et Gaddu*
2. *fils de ʿAftu, et pour Ahakli leur mère,*
3. *fille de Ḥimyân, et pour quiconque produira dans sa main*
4. *un écrit authentique pour être enseveli.*
5. *Pour eux et leur postérité; en l'an 17 de Maliku.*

L. 2. — עפתו, dans *Corpus* et Euting עותו; la seconde lettre, plus courte que les autres, s'infléchit vers le milieu et est liée à la suivante par une boucle inférieure; cela paraît être clairement un פ.

L. 5. — Le ל dans מלכו, quoique dépassant un peu les autres lettres, est loin cependant d'égaler les autres ל de l'inscription et se rapprocherait encore assez d'un נ.

N° 38 (F 4).

TEXTE INÉDIT (1).

Sur la façade d'un grand tombeau dont le fronton, au-dessus de la porte, est orné aux angles latéraux de deux sphinx ailés, au lieu des deux urnes ordinaires (voir phot. p. 384 et dessin, pl. XL). Cette inscription est gravée à 7 mètres du sol, dans un cartouche large de 0m,70 et haut de 0m,44. Le

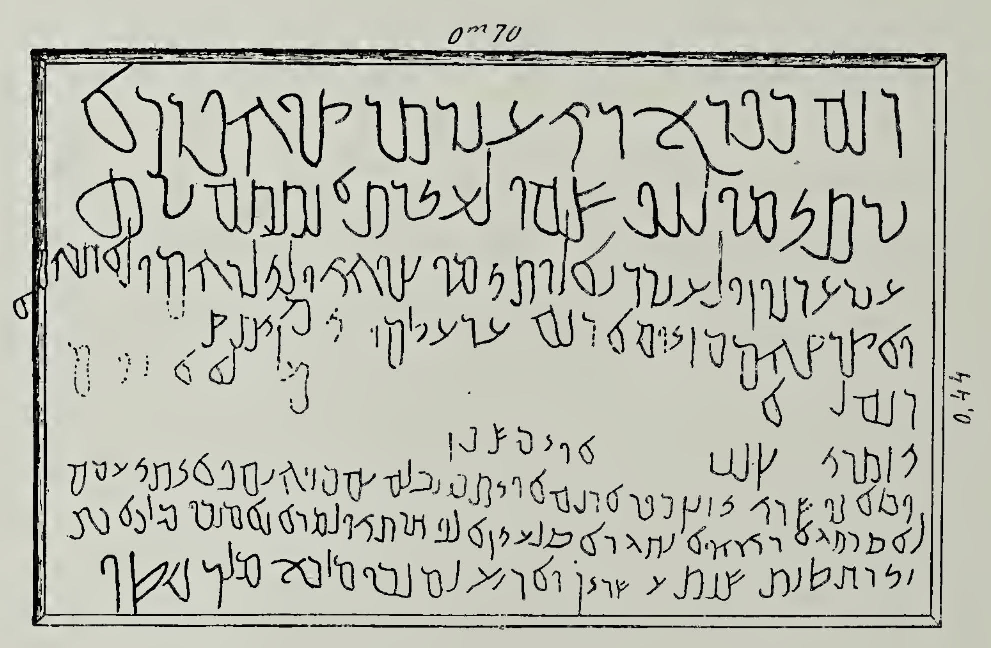


Fig. 100. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Inscription nabat. n° 38 (Copie).

début est en grandes lettres, hautes de 0m,045, mais qui diminuent peu à peu et ne mesurent plus, dans les dernières lignes, que 0m,025 de haut; les lignes 5 et 6 sont presque entièrement effacées; il manque aussi quelques mots aux l. 4 et 7. Estampage (pl. IX) et copies (fig. 100).

Nous lisons :

1. דנה כפרא די עבד תרצו הפרכא
2. בר תימו לנפשה ולעידת אנתתה ברת
3. עבדעדנון ולעבדרבאל ותימו בנוהי ולילדהם ולאחרהם
4. ואצדקהם מן יומא דנה עד עלם ו(די לא) יתק(בר) בכפרא
5. דנה . . . .
6. יזתרי . . . . או ימשכן . . . .
7. וכל אנוש די יזבן כפרא דנה או יתכתב (?) לה בה מוהבא פאיתי עמה

(1) Ce texte avait été signalé par Huber (*Journal*..., p. 434), qui n'avait pu l'estamper. Euting (*Nabat. Inschr.*, p. 3) avait réussi à en prendre un estampage, mais celui-ci avait été déchiré par le vent et l'inscription était restée inédite.

8. לאסרתגא די הוה בחגרא סלעין אלף חרתי ולמראנא מלכו מלכא כות
9. בירח טבת שנת עשרין וארבע למלכו מלכא מלך נבטו

1. *Ceci est le tombeau qu'a fait Tarṣu, héparque,*
2. *fils de Taymu, pour lui-même et pour ʿAydat sa femme, fille*
3. *de ʿAbdʿadnôn, et pour ʿAbdrab'el et Taymu, ses fils, et pour leurs enfants et pour leur postérité*
4. *et leurs héritiers légitimes, depuis ce jour à jamais; et (que ne soit point enseveli) dans ce tombeau*
5. . . . .
6. . . . . *ou donné en gage*. . . . .
7. *Et quiconque vendra ce tombeau ou s'y fera écrire(?) un don, sera redevable*
8. *au stratège qui est à Ḥégrâ de mille drachmes de Ḥarétat et à notre maître Maliku, roi, pareillement.*
9. *Au mois de Ṭébet, l'an vingt et quatre du roi Maliku, roi de Nabatène.*

L. 1. — תרצו, nom propre nouveau. On peut le rattacher à la racine תרץ « agir avec droiture » (au *pa'el*).

L. 2. — עידת est aussi nouveau. On pourrait le rapprocher du nom masculin bien connu עידו; cf. nos 8 et 20 (1). Ce féminin correspond exactement à l'arabe عائدة, nom de femme (*Kitâb el-Aġ.*, IV, 168).

L. 3. — עבדעדנון se rencontre ici pour la première fois. C'est un nom théophore dans le genre de celui qui vient après, עבדרבאל. Il faut donc chercher dans עדנון une divinité, ou tout au moins un héros, un personnage célèbre divinisé. Ce personnage n'est autre sans doute que عدنان, le premier ancêtre connu des tribus arabes du sud (2). Son rang de chef de file en tête des listes généalogiques recueillies par les auteurs arabes en fait pour les Arabes un personnage de premier ordre. Il dut grandir dans l'esprit de ses descendants à mesure que son souvenir se perdait dans un plus lointain passé et on l'entoura d'une sorte d'auréole divine comme on le fait encore pour les héros éponymes de chaque tribu. On s'explique donc facilement que quelqu'un se soit intitulé son serviteur, comme on s'intitulait le serviteur du roi défunt : עבדעבדת, עבדמלכו, etc...

L. 4. — יומא, les deux premières lettres ne sont pas très claires sur l'estampage, mais elles figurent dans nos copies. La fin de la ligne, sauf le dernier mot, est en grande partie restituée.

L. 5. — En dehors du premier mot, on ne distingue plus que quelques rares lettres éparses, qui figurent à leur place dans la copie.

(1) Durant notre séjour à Médâin-Ṣâleḥ nous avons eu quelque temps à notre service deux jeunes frères dont le plus âgé s'appelait عائد et l'autre عيّاد. Le nom de עידו ne s'est donc pas encore perdu en ces lieux.

(2) Cf. Wüstenfeld, *Tables...*, A 1; Caussin de Perceval, *Histoire...*, I, p. 7, 8, 179, 181-185, etc.

L. 6. — Aussi mauvaise que la précédente; les cinq premières lettres sont cependant assez claires, bien qu'il soit difficile de les interpréter ainsi isolées. Vers le centre une de nos copies porte אר ימשכן.

L. 7. — יתכתב לה n'est guère conforme au style ordinaire; c'est cependant la lecture matérielle qui paraît la plus probable.

L. 8. — Il y avait donc un stratège qui commandait à Ḥégrâ; le n° 57 en mentionne même deux, qui semblent remplir en même temps ces hautes fonctions. Il est assez curieux que le stratège passe ici avant le roi et occupe la première place, réservée ailleurs à la divinité. On ne sait trop comment expliquer cette sorte d'anomalie. La lecture לאסרתגא, au début de la ligne, est sûre.

L. 9. — L'année 24 de Maliku est la dernière de ce roi mentionnée sur les monuments, bien que ce monarque ait pu régner plus longtemps. Il ne saurait être question ici que de Maliku II, monté sur le trône, d'après la chronologie la plus reçue, en l'an 40 après Jésus-Christ et mort en l'an 71. Schürer (1) fait commencer son règne en l'an 48 seulement; cette nouvelle inscription prouve qu'il faut vraisemblablement reporter plus haut, d'une année au moins, le point de départ, quoi qu'il en soit de l'hypothétique Abias auquel Maliku aurait succédé. — A noter toujours le petit ל = נ dans l'écriture de מלכו.

N° 39 (**Diwân**).

CIS., II, n° **218**.

Dans la gorge du *Diwân*, presque en face de ce monument, sur la paroi de gauche en pénétrant à l'intérieur du ğebel Etlib. Ce texte est en petits caractères bien soignés, hauts de 0m,032, gravés finement au-dessus d'une stèle à moitié dégagée du rocher. Estampage (pl. XXIII) et photographie (pl. XLI).

Nous lisons :

1. דנה מסגדא די עבד
2. שכוחו בר תורא לאערא
3. די בבצרא אלה רבאל בירח
4. ניסן שנת חדה למלכו מלכא

1. *Ceci est la stèle qu'a faite*
2. *Sakûḥu fils de Tûrâ, à A'arâ*
3. *qui est à Boṣra, dieu de Rab'el; au mois de*
4. *Nîsan, l'an premier de Maliku roi.*

(1) *Geschichte des Jüd. Volkes*, I, p. 740.

L. 1. — מסגדא. Nous aurons l'occasion d'étudier plus loin la nature de ce monument religieux dont nous donnerons d'assez nombreux types. — תורא « taureau »; l'équivalent arabe ثور est très fréquent comme nom propre (Ibn Dor., 314; *Kitâb el-Aġ.*, X, 70, 72, etc., 165, nom propre féminin). L'usage de donner à des personnes des noms d'animaux, surtout d'animaux symbolisant la force et le courage, est encore fort répandu chez les bédouins du Ḥaurân et de Moab, sans parler de beaucoup d'autres.

L. 2. — אערא. Ce dieu n'est plus nouveau. Nous avons relevé, à Boṣra même, la dédicace d'une stèle qui lui avait été consacrée très probablement dans cette localité, sa ville propre (1). MM. Dussaud et Macler en avaient déjà trouvé une autre non loin de là, à Imtân, dans le ǵebel ed-Drûz (2). D'après M. Littmann (3), אערא devrait se lire encore dans un fragment en très mauvais état signalé par le *Corpus* (*CIS.*, II, **177**). Enfin il faut très probablement restituer aussi ce nom à la fin d'une inscription votive provenant d'Umm el-Ǵimâl (*CIS.*, II, **190**). En tout cas, M. Littmann a copié naguère sur le même autel un texte grec qui est l'équivalent du nabatéen et dans lequel figure précisément Ααρρα (4). Cette découverte est fort importante, car elle fixe désormais la prononciation de ce mot, qu'on hésitait à transcrire אערא ou אעדא. L'opinion émise par M. Lidzbarski (5), au sujet de son interprétation, n'en prend que plus de consistance, et par contre il faut renoncer à celle que nous avions hasardée nous-même dans la *Revue Biblique*, 1905, p. 595.

L. 4. — D'après M. Dussaud (*Mission...*, p. 72), le roi Maliku dont il est

(1) *Revue Biblique*, 1905, p. 592 ss.; voir la lecture rectifiée, 1906, p. 131.

(2) R. Dussaud et F. Macler, *Voyage arch. au Ṣafâ...*, p. 168.

(3) Enno Littmann, *Semitic Inscriptions*, p. 95; vol. IV des publications de l'expédition archéologique américaine en Syrie, 1899-1900.

(4) Ce texte nous est connu seulement par une note de E. Meyer, *Die Israeliten und ihre Nachbarstämme*, p. 344, note. Le voici, avec l'inscription nabatéenne juxtaposée :

מסגדא	MACE
די עבד	XOCA
משכו	OYEIΔ
בר עוו	ANOY
דא לדו	ΔOYC
שרא	APEIA
	APPA

Ce Μάσεχος ou משכו ne serait-il pas le même personnage que celui qui figure dans l'inscription de Boṣra, *RB.*, 1905, p. 953. Cette famille aurait eu une dévotion toute particulière pour « Dûšarâ A'arâ ».

(5) *Ephemeris....* I, p. 330.

ici question serait un Maliku III successeur de Rab'el II. L'argumentation de M. Dussaud est très suggestive sinon tout à fait concluante.

N° 40.

CIS., II, n° 234.

Après avoir débouché dans le ǧebel Etlib par la trouée du Diwân, on a, à sa gauche une sorte d'esplanade surélevée de plusieurs mètres, que ferme, au nord, une très haute paroi de rocher couverte de graffites. C'est le long de cette paroi, à l'entrée d'une petite gorge, que se trouve le texte suivant (1). Excellente gravure et parfaite conservation. Copie (fig. 101).

Fig. 101. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Inscription nab. n° 40 (Copie).

Nous lisons :

דנה משכבא .1	*Ceci est le lieu de repos*
די אחד ענמו .2	*dont a pris possession 'Animu,*
אסרתגא בר .3	*stratège, fils de*
דמספס .4	*Damasippos.*

L. 1. — משכבא, la lecture ne paraît pas douteuse; notre copie est pleinement d'accord avec celle d'Euting. Ce « lieu de repos », *repositorium* comme a traduit le *Corpus*, pourrait être une sorte de siège assez primitif qu'on voit taillé dans le roc, un peu en dessous de l'inscription. Un tel sens ne laisse pas que d'être singulier. Si ce n'était l'absence totale de sépultures dans cette région, on songerait volontiers à un tombeau, peut-être simple fosse dans le sol, au pied de la paroi. משכב au sens de « tombeau » est attesté dans la langue judéo-araméenne de Palestine, au moins par une inscription gravée sur la porte d'un hypogée, au nord de Jérusalem (cf. DE VOGÜÉ, *Le temple de Jérusalem*, p. 131).

L. 2. — אחד, ce mot reviendra assez fréquemment dans les graffites qui vont suivre. Ici nous le prenons, avec les éditeurs du *Corpus*, dans son acception première : *cepit, occupavit*. Plusieurs de ces textes paraissent viser en effet, d'une manière presque indubitable, la prise de possession d'un endroit et répondent en quelque sorte à des marques de propriété. Dans certains cas, cependant, אחד pourrait être aussi une seconde forme avec un sens doublement actif, correspondant au syr. ܐܚܕ « il a donné en possession ».

(1) Voir le petit croquis des environs du Diwân, p. 409.

N° 41 (B 1) (1).

CIS., II, n° 292.

Sur la paroi du rocher taillé qui fait angle au sud du premier tombeau de la série de qaṣr el-Bint. Grandes lettres très lisibles. Copie (pl. XXV).

דכיר מעויו — *Souvenir de Mo'awiyu.*

N° 42 (B 1).

CIS., II, n° 292.

Un peu à droite et notablement au-dessous du précédent, avec lequel il ne paraît avoir rien à faire. Caractères plus petits et négligés. Copie (pl. XXV).

מעויו צ(?)ר... — *Mo'awiyu...*

La première lettre ressemble beaucoup à un ב, mais ce peut être aussi un מ mal fermé. Nous y voyons la reproduction du mot précédent; c'est aussi ce qu'avait copié Huber (*Journal*, p. 412).

N° 43 (B 1-2).

Sur la paroi de la montagne, au-dessus d'un rocher qui s'avance dans le bas, au sud de **B 1**. Grandes lettres, un peu dégradées par endroits, mais dont la lecture ne souffre cependant pas de difficulté. On possédait de ce petit texte une copie assez imparfaite due à Huber (*Journal*, p. 414), et dont on n'avait pu rien tirer (cf. *CIS.*, II, 270). Copie (pl. XXV).

1. רביבא לאסרתגא אחד אתרא
2. דנה

Rabîbâ a pris possession de cet endroit, pour le stratège.

C'est ainsi qu'il faudrait lire, si l'on s'en tenait strictement à l'écriture, à cause de l'*alef* final dans רביבא. Mais les négligences trop peu rares chez les graveurs d'inscriptions nabatéennes, à Ḥégrâ du moins, suggèrent de ne pas faire un tel état de cette forme graphique, d'où résulteraient un nom difficile à analyser et une tournure à la fois insolite et embarrassée.

(1) Ce graffite et les quinze qui suivent appartiennent à la grande colline de qaṣr el-Bint. Pour les localiser, nous donnons entre parenthèses le numéro d'ordre des tombeaux près desquels ou entre lesquels ils sont placés.

Il est donc plus indiqué de couper tout autrement... רביבאל אסרתגא, le sens ainsi obtenu — Rabîb'el, stratège — est beaucoup plus naturel. Quel est, en effet, ce stratège indéterminé, pour lequel Rabîbâ aurait pris possession de ce lieu, ou auquel il en aurait fait don? D'autant plus, d'ailleurs, que nous avons trouvé, dans deux autres inscriptions de Médâin-Ṣâleḥ, la mention d'un Rabîb'el stratège; voir n[os] 34 et 84.

אתרא est un mot très fréquent dans les graffites de Médâin-Ṣâleḥ et qui ne paraît pas avoir partout la même acception (1). Dans la grande inscription de Pétra, *CIS.*, II, 350 3, on l'a traduit par *loculus*. Ailleurs, il semble viser un sanctuaire (*CIS.*, II, 235; *infra*, n° 57). Plus haut, n° 31, nous avons fait remarquer qu'il devait désigner l'endroit où était creusé le sépulcre, ou même le monument tout entier. Ici, nous lui donnerions une signification tout à fait générale : celle de « lieu, endroit ». Le sens de *loculus* doit être écarté, puisqu'il n'y a point de tombeau. On ne peut trop s'arrêter non plus à celui de « lieu sacré », car sur aucun point de la montagne de qaṣr el-Bint on ne voit ni bétyles, ni traces d'un sanctuaire quelconque. C'est par excellence la montagne des tombes. Ne pourrait-on pas supposer que la paroi sur laquelle se trouve gravé ce texte a été acquise par Rabîb'el — ou Rabîbâ (?) — afin d'y creuser un lieu de sépulture et que l'inscription marque la prise de possession de cet endroit? C'est l'idée assez naturelle qu'inspire la connaissance des lieux et cette explication concorde bien avec le sens de אתרא en syriaque.

N° 44 (B 18-19).

CIS., II, n° 266.

Au sud de la colline de qaṣr el-Bint, sur la paroi du rocher. Copie (pl. XXV).

בלי שלם חנטלן *Oui! Salut! Ḥanṭalân.*

בלי est généralement rapproché de l'arabe بلى et il est difficile de nier l'étroite parenté des deux mots. Cependant en nabatéen cette particule, placée en tête des graffites comme une sorte d'exclamation, paraîtrait posséder encore plus de force qu'en arabe. On s'est demandé si ce ne serait pas une contraction de באלהא; c'est fort possible. En tout cas, quoi qu'il en soit de la dérivation, ce mot semblerait bien rappeler, quant au sens,

(1) Voir sur le sens de ce mot les notes, comme toujours si pénétrantes et si instructives, de M. Clermont-Ganneau, *Recueil...*, IV, p. 110 s.

l'exclamation si fréquente dans les conversations arabes, surtout entre bédouins : والله.

N° 45 (**B 18-19**).

A côté du graffite précédent. Copie (pl. XXV).

לרמאל בר חיו שלם — *Par Ram'el fils de Ḥayyu, salut!*

On pourrait traduire aussi : *à Ram'el fils de...;* mais ne faut-il pas voir dans le ל du début une sorte de *lamed auctoris,* identique à celui qui figure en tête de presque toutes les inscriptions tamoudéennes et safaïtiques? Le rapprochement devient assez suggestif, surtout dans des cas comme n° **46**, où l'on a simplement un nom propre. — רמאל, Euting, *Sinaït. Inschr.,* n° **414** 1. Ici il y a, devant א, comme un reste de lettre non sans ressemblance avec un ע; nous ne pensons pas qu'il y ait lieu d'en tenir compte. — חיו, cf. arabe حيى (Ibn Dor., 197) et אלחיו (Euting, *Sinaït. Inschr.,* n^os^ **131** et **139**).

N° 46 (**B 19-20**).

Au même endroit. Copie (pl. XXV).

לחנטלן — *Par Ḥanṭalân!*

C'est sans doute le même personnage que plus haut, n° **45**.

N° 47 (**B 18-19**).

A côté du précédent. Copie (pl. XXV).

רמאל שלם — *Ram'el, salut!*

Cette fois le nom de Ram'el n'est nullement douteux. C'est probablement le même individu qui a gravé aussi le graffite n° **45**; il aura écrit deux fois son nom, comme Ḥanṭalân. Ceci favorise la lecture proposée plus haut.

N° 48 (**B 20-21**).

A droite du tombeau **B 20**, sur le rocher; grandes lettres qui ont passablement souffert. Identique à Huber, *Journal...*, p. 416, n° 47. Copies (pl. XXV).

שלם בר עודם נותי (?) — *Salem fils de 'Audam (?)...*

L'absence d'autre mot que שלם en avant de בר porte à voir dans ces

trois consonnes le nom propre de l'individu qui a tracé ce graffite. Néanmoins ce nom propre pourrait être passé sous silence (cf. n° **97**) ; שלם ne serait alors que l'exclamation ordinaire : salut!

עודם, ou עורם, pourrait être lu aussi עזרם, car la boucle du ו n'est pas très sûre. Faudrait-il le rapprocher alors de عذر (Ibn Dor., 136, 315) ou de عزر (*id.*, p. 193)?

N° **49** (**B 21-22**).

CIS., II, n° **277**.

Un peu avant d'arriver au tombeau **B 22**, au sud de ce dernier, sur la paroi de la colline. Copie (pl. XXV).

שלם בחשושו *Salut! Baḥšûšu.*

Dans le *Corpus* le nom propre a été lu חשושו; il y a sûrement un ב en avant. Huber dans sa copie (*Journal...*, p. 419, n° 53) l'avait d'ailleurs assez bien noté. Ce nom difficile à analyser se retrouve plus loin dans un des graffites du ǧebel Etlib, n° **158**. N'était l'analogie expresse que fournit cet autre graffite, on supposerait volontiers l'omission d'un ר qui aurait donné la leçon facile בר חשושו; on a vu plus haut (n° **7**) l'omission de trois lettres dans un texte beaucoup plus soigné.

N° **50** (**B 21-22**).

CIS., II, n° **272**.

A côté du précédent. Copie (pl. XXV).

בלי דכיר חורו בר אושו בטב

Oui! souvenir de Ḥûru fils de 'Ausu, en bonne part.

Les deux noms ne sont pas rares en nabatéen et le premier a déjà été relevé à Médâin-Ṣâleḥ, n° **7**. — Ce graffite et les deux suivants ont été copiés par Huber (*Journal...*, p. 419, n° 51), et transcrits dans le *Corpus* (*CIS.*, II, **272**, **273**, **275**) avec beaucoup d'hésitation, par suite du mauvais état de la copie. Nos lectures sont sensiblement différentes de celles des éditeurs du *Corpus*.

N° **51** (**B 21-22**).

CIS., II, n° **273**.

A côté du précédent. Copie (pl. XXV).

דכיר חיו בר שעדאלהי

Souvenir de Ḥayyu fils de Šaʿadallahi.

La copie de Huber favorise passablement notre lecture, quoiqu'elle ait été interprétée tout autrement. חיו, au lieu de קבו, paraît s'imposer d'après toutes les copies; on peut en dire à peu près autant du second nom, celui-ci bien connu.

N° 52 (**B 21-22**).

CIS., II, n° 275.

A côté du précédent. Copie (pl. XXV).

שלם חיו מן קדם דושרא

Salut! Ḥayyu devant Dûšarâ.

La lecture de ce texte n'offre pas la moindre difficulté et il faut sans hésiter renoncer à celle du *Corpus*, fondée sur un mauvais document. Le graveur avait oublié le מ dans קדם et il l'a ajouté ensuite en dessous (voir le fac-similé). Cette particularité, qu'avait oublié de noter Huber, a dérouté ceux qui étaient chargés d'interpréter sa copie.

N° 53 (**B 21-22**).

CIS., II, n° 276.

A côté du précédent, un peu à droite. Copie (pl. XXV).

שלם תימו עלים הלפו

Salut! Taymu serviteur de Ḥalfu.

Ce graffite égale celui de Huber, *Journal...*, p. 419, n° 52. La fin a été déchiffrée tout autrement par les éditeurs du *Corpus*. Néanmoins la copie de Huber, pour imparfaite qu'elle soit, favorise notre lecture. — עלים, mot nouveau dans l'épigraphie nabatéenne, égale syriaque ܥܠܝܡܐ « serviteur, esclave » et arabe غلام. On a trouvé en palmyrénien le féminin עלימתה avec suffixe (Lidzbarski, *Ephemeris...*, I, p. 340).

N° 54 (**B 23**).

Quelques pas au nord du dernier tombeau de cette série, **B 23**, toujours sur la même paroi de la montagne, se trouvent gravés ou peints plusieurs graffites, fort abîmés par suite de la nature du grès particulièrement

friable à cet endroit. Nous y avons relevé celui-ci et les deux suivants. Copie (pl. XXV).

שעדו בר תשבו (א)חד אתרא דנה

Šaʿadu fils de Tašbu a pris possession de cet endroit.

Nous interprétons ce texte comme plus haut le n° **43**. שעדו se retrouve sur un autre point à Médâin-Ṣâleḥ; cf. n° **141**; *CIS.*, II, **231**. Ce mot correspond à l'arabe سعد. — תשבו, nom nouveau, à rattacher probablement à une racine שבה. תשבו rappelle le surnom de תשבי donné au prophète Élie, à cause du lieu de son origine.

N° **55**.

Non loin du précédent. En très mauvais état. Copie (pl. XXV).

שלם כפירו בר ... *Salut! Kafîru fils de...*

כפירו, nom nouveau, peu flatteur si on le rattache à la racine ܟܦܪ ou كفر « renier » (1). Ne pourrait-on pas le rapprocher de l'hébreu כפירא « lionceau »?

N° **56**.

A côté du précédent. Copie (pl. XXV).

עבדעבדת בר אריבס אחד אתרא דנה

ʿAbdʿobodat fils de Arîbas a pris possession de ce lieu.

On a rencontré plus haut (n° **9**) un ʿAbdʿobodat fils de Arîbas. Selon toute vraisemblance il s'agit ici du même personnage. Peut-être n'avait-il pas encore creusé son tombeau, à l'ouest de la colline, quand il prit possession de cette paroi. D'autres explications, assez nombreuses, seraient d'ailleurs tout aussi plausibles pour permettre de donner, ici encore, au verbe אחד et au substantif אתרא la même signification que précédemment, n^os **43** et **54**.

(1) Cette racine est, à la vérité, susceptible d'autres sens moins injurieux.

N° 57.

CIS., II, n° 235.

Dans une gorge du ğebel Etlib débouchant en face de la grosse colline de qaṣr el-Bint, mais à une hauteur inaccessible, de sorte qu'on ne peut y pénétrer qu'en venant par le nord, du côté du Diwân (1). L'inscription est gravée sur la paroi orientale de la montagne, à cinq à six mètres du sol. Cependant une saillie du rocher un peu en dessous, sur laquelle on peut

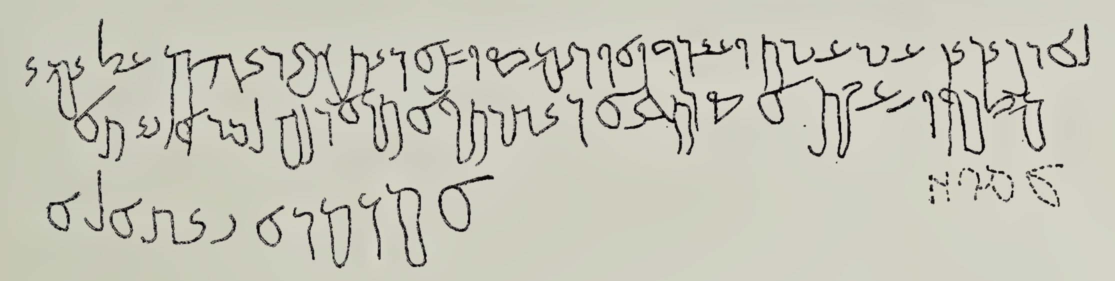


Fig. 102. — Médâin-Ṣâleḥ. Le grand graffite nabatéen n° 57 (Copie).

réussir à grimper, permet de l'étudier de très près. Les deux premières lignes ont environ trois mètres de long et les lettres mesurent de 0m,10 à 0m,15 de haut. Copie (fig. 102) et photographie directe.

Nous lisons :

1. לא דכירין עבדעבדת ועידו ואודימס ושארית חיריהם על ימוי
2. מלכו ובעפת אסרתגיא די הדתו אתרא דנה למרא ביתא
3. אמר (?) . . . אמר מרא ביתא לא

1. *Oui! Que soit rappelé le souvenir de ʿAbdʿobodat et de ʿAydu et de Eudémos* (?) *et du reste de leurs notables, aux jours de*

2. *Maliku et de Baʿfat, stratèges, qui ont dédié cet endroit au seigneur de la maison.*

3. *A dit?... A dit le seigneur de la maison, oui!*

La lecture matérielle de ce texte paraît maintenant assurée. Nos deux copies, faites indépendamment et collationnées sur place, se trouvent en parfait accord avec la photographie, qui, elle aussi, est suffisamment claire. Il faut donc corriger la copie de Doughty, reproduite dans le *Corpus* faute de meilleur document. Pour ce qui est du sens de ce petit morceau, il reste toujours un peu problématique.

L. 1. — לא doit être une sorte d'exclamation, dans le genre de בלי (2). —

(1) Dans le schéma topographique, ce texte est localisé sous l'appellation — écrite en abrégé — de « grand graffite nabatéen ».

(2) *CIS.*, II, 235, dans les explications de la ligne 1.

עידו; serait-ce le même que l'héparque 'Aydu rencontré plus haut (n° **20**) et qui devait être un des principaux notables de la cité? — ואודימס, la première lettre est bien un ו, avec une boucle minuscule, dans le genre de celui qui accompagne בילבר, l. 2. Il est rejoint dans le bas par la queue d'un א avec laquelle il fait corps. C'est là ce qui a trompé Doughty, qui a pris ce signe pour un ב, ne tenant pas compte du petit crochet supérieur. Le nom propre dénote par sa terminaison un mot d'origine étrangère, très probablement grec. Il est difficile cependant de lui trouver dans cette langue un répondant exact. Peut-être pourrait-on songer à Εὔδημος (Wad., 2071, gén., 2531, ac.). L'orthographe אופרנס = Εὐφρόνιος, n° **32** 2, autoriserait jusqu'à un certain point cette supposition. Il faudrait expliquer cependant la transcription de η par י. Si on lit un ר au lieu de ד, le nom grec qui se rapproche le plus est Ὥριμος (Pape), quoique la correspondance ne soit pas encore parfaite, puisque le ס final indique plutôt d'ordinaire une terminaison en ας ou ης. — שארית avait déjà été supposé par Lidzbarski, *Handbuch...*, et par Clermont-Ganneau, *Recueil...*, IV, p. 110, note 2. — חירוהם : la lecture בניהם nous paraît totalement impossible. Celle que nous proposons est assez en rapport même avec la copie de Doughty, et toutes les lettres sont relativement claires. On peut rapprocher ce mot du syriaque ܚܐܪ̈ܐ « *liberi, optimates* » et de l'arabe خير ou خيرة, qui présente à peu près le même sens.

L. 2. — ובעפת, dans le *Corpus* ועמן. Il est impossible de ne pas tenir compte du signe qui précède le ע et qu'il est difficile d'interpréter autrement que comme un ב. La dernière lettre est un ת, ainsi que l'avait soupçonné M. Clermont-Ganneau (*loc. laud.*). Celle qui précède, et dont on faisait la première partie d'un מ, doit être un פ; la forme assez caractéristique de la boucle supérieure et la liaison de ce signe avec le suivant ne permettent guère d'y voir un ו quoique la lecture בעות, à rapprocher de l'arabe بعيث (Ibn Dor., 147), puisse séduire tout d'abord. On lira donc la seconde partie du mot פ + ת, au lieu de מ + ן; ce qui donne pour l'ensemble בעפת, nom assurément difficile à analyser, mais qui paraît bien résulter cependant des signes qu'on distingue sur le rocher.

Les deux stratèges ont l'air d'occuper ensemble le pouvoir, ce qui serait un fait nouveau pour Ḥégrâ. Il est un peu surprenant que l'inscription soit datée du temps des stratèges et non point du règne du monarque; néanmoins le motif n'est peut être pas suffisant pour la croire postérieure à l'anéantissement du royaume de Nabatène.

חדתו, le sens premier de ce verbe est « renouveler, restaurer ». Notons que dans ce recoin il n'y a trace d'aucune construction, ni d'aucun monu-

ment creusé dans le roc. On ne voit donc pas très bien ce qu'il aurait pu s'agir de remettre à neuf; à moins qu'on ne fasse allusion à la restauration d'un culte déjà ancien, ce qui est fort peu vraisemblable. Nous préférons donner à חדת la signification de « consacrer » ou de « dédier », que ce mot possède fréquemment en syriaque (1).

למרא ביתא, le *Corpus* a traduit aussi littéralement « *domino domus* ». Il entend cela du dieu auquel ce sanctuaire — qu'on suppose être une sorte de chapelle, *sacellum* — était consacré. Nous avons dit que s'il y a là un sanctuaire, il n'y a cependant aucun vestige d'édifice religieux qui puisse justifier l'appellation de ביתא. Ce dernier mot, en effet, se dit très bien d'un temple ou d'une maison sacrée, mais il paraît difficile de l'appliquer à un simple lieu de culte où il n'y aurait aucun monument. Il faut donc renoncer, semble-t-il, à l'explication proposée par le *Corpus* de voir dans « le seigneur de la maison » le seigneur de ce sanctuaire. Cette expression a néanmoins l'air de viser une divinité, ainsi que cela résulte du n° **59**. La difficulté est dans le sens à donner au mot ביתא. Si on le prend dans son acception la plus générale, l'expression « seigneur de la maison » apparaît comme une sorte d'épithète s'appliquant on ne sait trop à quelle divinité (2). Si au contraire — ce qu'on trouvera plus indiqué — ביתא désigne un temple particulier, une maison sacrée connue de tous et qu'il était inutile de déterminer autrement, « le seigneur de la maison » est le dieu principal vénéré dans ce temple. Mais alors quelle maison ou quel temple? Est-ce le Diwân de Médâin-Ṣâleḥ? est-ce la Ka'aba de la Mecque? On peut multiplier les suppositions (3).

אתרא דנה vise probablement tout ce petit recoin, cette extrémité de la gorge où nous relevons deux autres graffites voisins de celui-ci, faisant encore mention du « seigneur de la maison ».

L. 3. — Il n'a y pas à faire état, pour l'interprétation du texte, des quelques signes qu'on voit dans le fac-similé et la photographie au début de la ligne. Ces lettres, et apparences de lettres — car il y a les deux — ne sont point effacées, mais elles n'ont jamais été gravées complètement, sauf la première, qui seule a quelque ressemblance avec le reste de l'inscription. Cet *alef* ferait supposer que le graveur avait commencé à écrire ici ce qu'on lit plus loin; mais par suite d'un défaut de la pierre — très visible

(1) *Pešiṭâ*, I *Reg.*, **8** 64; II *Chr.*, **7** 5, etc...

(2) Dans l'Évangile de S. Matth., **21** 33, le syr. ܡܪܐ ܒܝܬܐ répond au grec οἰκοδεσπότης et au latin *paterfamilias*.

(3) Le nom de מרא ביתא doit être lu à la fin de la première ligne d'un graffite nabatéen provenant de Pétra, publié pour M. Torrey dans le *Journal of American oriental Society*, 1907, p. 349 ss.

dans la photographie — il aurait renoncé ensuite à son premier plan. Il peut se faire aussi que tout cela soit postérieur et ait été tracé par le premier désœuvré venu. Au centre de la ligne il n'y a jamais eu rien d'écrit, de sorte qu'il est impossible d'invoquer une mutilation quelconque pour trouver un sens aux derniers mots. Ceux-ci sont suffisamment clairs pour ce qui est de la lecture, mais l'explication en est moins aisée. Les éditeurs du *Corpus* y ont vu la réponse du dieu, donnant son assentiment à cette consécration et félicitant en quelque sorte les pieux personnages qui en sont les auteurs. C'est, en effet, ce qui vient le plus naturellement à l'esprit si l'on interprète ce texte au sens d'une dédicace religieuse, comme on a cru devoir le faire jusqu'ici.

N° 58.

Une trentaine de pas au sud-ouest du texte précédent, sur l'autre paroi de la gorge, à une faible hauteur. Copie (pl. XXVI).

מנצף מרא ביתא די עבד והב(א)להי ציעא

MNṢF du seigneur de la maison qu'a fait Wahb'allahi, orfèvre.

מנצף, la racine araméenne נצף « siffler » donne un sens peu satisfaisant. D'après le *Thesaurus* de Payne Smith, ce verbe peut signifier aussi « honorer », ce qui irait beaucoup mieux. Le substantif formé avec le préfixe מ indiquerait alors un lieu de culte, ou une chose destinée à honorer la divinité (1); il répondrait exactement à la forme מסגדא de סגד. La difficulté est que nous n'avons noté, à cet endroit, aucune stèle, ni aucune niche sculptées dans le roc, impliquant l'idée d'un objet de culte. Après le premier mot il y a un petit espace vide mais sans trace de lettres.

Le graveur a oublié l'*alef* dans le nom de והבאלהי. Le nom existe aussi sous cette forme, sans *alef* [(*CIS.*, II, n[os] **373**, **376**, etc. — ציעא, *CIS.*, II, n° **372**, « de Ṣî'â(?)]» ; cf. arabe صاغ « façonner, donner une forme à quelque chose »; d'où صائغ « orfèvre ». — Ce Wahb'allahi n'aurait-il rien de

(1) Ce mot fait penser tout de suite à l'hébreu נצב et aux fameuses *maṣṣebôth* de la Bible. Si on entrait dans la voie des hypothèses le nom arabe *el-Manṣoub* ou mieux encore les fameuses *Anṣâb* suggéreraient une lecture מנצב assez voisine de מנצף dans les errements graphiques nabatéens, pour qu'on ait la tentation de lire ici *Manṣoub* « stèle » ou quelque chose d'équivalent. L'absence de tout monument de ce genre aux abords du graffite fera probablement abandonner définitivement cette voie. On songerait peut-être alors, dans un ordre d'idées tout différent, à mettre מנצף — rattaché à une rac. צפה au sens judéo-araméen bien connu, en relation avec le ציעא « orfèvre », à la fin du texte. Il relève de l'archéologie de chercher ce que pourrait être alors ce מנצף. Simples hypothèses d'ailleurs où nous n'avons garde de nous attacher plus que de raison. On pourrait en émettre d'autres encore suggérées par la racine arabe نصف.

commun avec ses homonymes des nos 16 11 et 20 7, qui appartenaient très probablement, pour ne pas dire sûrement, à une famille d'artistes?

N° 59.

Sur la paroi opposée, à l'est du graffite précédent; il fait face au n° 57, la montagne formant de ce côté-là un petit enfoncement. Copie (pl. XXVI).

אחד שלי למר ביתא אלהת

A donné en possession Šullaï au seigneur de la maison 'Ilahat.

אחד peut s'interpréter aussi d'une première forme, mais il semble plus naturel de le traduire dans ce cas par un *pa'el* et de voir là une sorte d'offrande ou de consécration; il faut sous-entendre sans doute אתרא דנה « ce lieu ». — מר, autre forme d'état construit, égale מרא. — אלהת paraît mis en apposition avec מר ביתא; nous aurions donc là l'identification de ce fameux « maître ou seigneur de la maison ». On a trouvé, dans une inscription de Salḫad, אלהתהם « leur déesse » en parlant d'Allat, et dans une autre dédicace votive, provenant de Teima, אלהתא, épithète de Tarah ou Tadah; mais le mot ne s'est pas encore rencontré séparément comme nom propre. Le graffite que nous publions maintenant est complet; on ne peut donc pas considérer אלהת comme un état construit; il faut que ce soit un nom complet par lui-même. Ne serait-il pas possible de regarder simplement ce mot comme l'équivalent de אלת, dont la forme primitive semble avoir été الألاهة; le mot nabatéen serait la transcription exacte de l'arabe, moins l'article (1).

N° 60.

CIS., II, n° 268.

Une dizaine de mètres à l'ouest du n° 57. Copie (pl. XXVI).

דכיר זידו סמיפרא בר כלבו

Souvenir de Zaydu, porte-enseigne (?), fils de Kalbu.

סמיפרא, dans le *Corpus* קתרודא, *citharista;* la première lettre nous a fait l'impression d'un ס et non d'un ק; le reste correspond, non sans exactitude à la copie de Doughty, sauf peut-être la seconde lettre, qui se rapproche cependant autant d'un מ que d'un ת. Il est difficile d'interpréter ו et ר les

(1) On pourrait objecter le masculin מר appliqué à la grande déesse, mais ce ne serait peut-être pas un obstacle insurmontable.

deux signes que nous lisons פ et י. Ne pourrait-on rapprocher ce mot du grec σημειοφόρος ou σημαιοφόρος?

N° 61.

CIS., II, n° 238.

Ce graffite et les 68 suivants ont été relevés aux environs du Diwân, surtout vers le sud de ce sanctuaire, à l'intérieur du ǧebel Etlib. Le n° **61** est gravé à l'entrée du Diwân, à droite.

1. שלם עבדאלהי מן מרהנאת אסרתגא
2. ותימו בר ב ...

1. *Salut! ʿAbd'allahi de ..., stratège,*
2. *et Taymu fils de B...*

מרהנאת, dans le *Corpus* מזהנאת. Quoique la quatrième lettre ressemble plus à un נ qu'à un ב, peut-être pourrait-on songer aussi à la lecture מרהבאת; cf. l'arabe مرهبة, Yaqut, I, 707.

N° 62.

Près de l'entrée du Diwân, à droite, au-dessous de l'idole, mais assez bas et sans aucune relation avec elle.

חפלגו פסלא — *Ḥaflagu, sculpteur.*

חפלגו, cf. arabe حفلج « *le court* » (*Qamûs,* dans Šartûny); ce numéro répond à la première ligne du texte donné par Huber (*Journal...*, p. 422, n° 56), laissée sans interprétation par le *Corpus* (*CIS.*, II, n° **278**), sauf le premier mot, lu דכיר.

N° 63.

CIS., II, n° 278.

Au-dessous de la précédente, avec laquelle elle est réunie dans le *Corpus* et Huber, *loc. laud.*

1. דכיר מנעת — 1. *Souvenir de Maneʿat*
2. חויא — 2. (*qui est*) *de Ḥuwayya* (?)

מנעת, dans le *Corpus* מרת, la copie de Huber a un fragment du ע; nom propre bien connu; cf. n^os^ **25** et **30**.

חויא, peut-être pourrait-on suppléer le mot בר en avant, mais il est bien

possible que ce soit une simple qualification; cf. syriaque ܚܘܝܐ et ܚܘܝܐ « serpent, charmeur de serpents », ou mieux encore doit-on songer à un ethnique arabe dérivé du nom de région حوى mentionné par Yaqut, II, 373; voir aussi الحويا, II, 371. Ce mot rappellerait le nom de la peuplade cananéenne des Hévéens, חוי.

N° 64.

CIS., II, n° 279.

Au même endroit, au-dessus du précédent.

1. דכיר חיו בר	1. *Souvenir de Ḥayyu fils de*
2. מקת	2. *Maqit.*

Le premier mot a été lu par le *Corpus* עזיו, la copie d'Huber n'ayant pas lié les deux hastes du ח (*Journal...*, p. 422, n° 57).

מקת, cf. arabe المقت « la colère », ماقت « haïssant ».

N° 65.

CIS., II, n° 293.

Dans la gorge du Diwân à gauche de la stèle du dieu A'arâ. Copie (pl. XXVI).

1. בלי דכיר לוקים א...	1. *Oui! Souvenir de Lucius* (*stratège?*),
2. עדרו בטב	2. (*fils de*) *'Adru, en bonne part.*

עדרו, cf. arabe عذر. Ibn Dor., p. 136. On peut lire aussi ערדו, *CIS.*, II, 299; cf. غرد, Ibn Dor., p. 315.

N° 66.

Au-dessous du précédent; grandes lettres. Copie (pl. XXVI).

חלקת שלם	*Ḥaliqat, salut!*

On serait tenté de lire חצלת, ce nom étant bien connu; mais la troisième lettre nous a paru ressembler plus à un ק qu'à un צ; cf. syriaque ܚܠܝܩ « décrété » et arabe خلق.

N° 67.

A côté du précédent.

עבד תמלהי	*A fait Tamlahi.*

תמלהי serait difficilement considéré comme une sorte de contraction pour תים אלהי. Le premier mot doit être rattaché à la racine תמם « ren-

dre parfait »; il manque apparemment un א devant le ל (1). Ce nom propre est l'équivalent du safaïtique תמאל. DUSSAUD, *Mission...*, n° 313; LITTMANN, *Sem. inscript.*, p. 123).

N° 68.

En face du Diwân. Copie (pl. XXVI).

עבד חמלפו *A fait Ḥamlafu.*

N° 69.

CIS., II, n° 240.

Dans la gorge du Diwân, à peu près en face de la stèle du dieu A'arâ. La copie de Huber (*Journal...*, p. 423, n° 59) prouve que c'est bien le même graffite que dans *Corpus*, II, 240. On ne le dirait cependant pas au premier abord. Copie (pl. XXVI).

דכיר ובּרה *Souvenir de Waberah.*

וברה, les deux dernières lettres, en très mauvais état — comme, du reste, le tout — ne sont pas très sûres; cf. arabe أبو وبر et وبرة, IBN DOR., p. 180 et 232.

N° 70.

Au même endroit. Copie (pl. XXVI).

מיור *Major.*

Ce nom propre égale sans aucun doute Μάϊορ ou Μαίωρ (WAD., 2079, 2150, 2177, etc.).

N° 71.

Au-dessus du numéro 69. Copie (pl. XXVI).

1. שלם לחרם זיבו (בר) 1. *Salut à Ḥarès! Zaybu (fils de)*
2. עבדעבדת פסלא 2. *Abd'obodat, sculpteur.*

חרם, le mot se lit dans une inscription safaïtique, copiée par de Vogüé (*Syrie centrale, Inscript. sem.*, pl. XXIX, n, 217). On pourrait le rapprocher de l'hébreu חרם « soleil »; mais peut-être est-il préférable d'y voir une transcription de Ἄρης; en tout cas, c'est fort séduisant. Ce nom rappelle, en effet, le dieu Arès, étroitement uni par Nonnos au Lycurgue arabe, que M. Clermont-Ganneau a proposé d'identifier avec le dieu Šai'-el-

(1) Cet א n'est pas toujours écrit dans des mots dont la lecture, pas plus que l'interprétation, ne saurait être douteuse, comme par exemple : שעדלהי; cf. n°s 58, 85, etc.

Qaum (1) que nous retrouvons précisément dans le graffite suivant. דיבר, la troisième lettre est bien un ב et non point un ד, ce qui donnerait un nom bien connu דידו. Si ce n'était la difficulté de voir un ذ transcrit en nabatéen par ז et non point par ד, on rapprocherait ce mot de l'arabe ذئب, hébr. זאב « loup », employé encore aujourd'hui très fréquemment comme nom propre Cf. aussi *Kitâb el-Aġ.*, XIII, 41.

N° 72.

En face du Diwân, à gauche d'une niche sacrée avec un fronton orné de trois petits vases (fig. 204, p. 414). Copie (pl. XXVI).

שיעאלקום אלה(י) *Šaiʿ-el-Qaum dieu.*

Ce graffite est en mauvais état; on croit y lire cependant avec assez de certitude le nom du dieu *Šaiʿ-el-Qaum,* auquel était consacrée, selon toute probabilité, la niche voisine. Le ש du début et la troisième lettre, ע, ne font pas de doute; le י du milieu serait plus problématique. On peut garantir toutes les autres lettres, sauf la dernière. D'après notre fac-similé, celle-ci serait un י final; mais il est fort possible aussi qu'on ait là un א incomplet. Šaiʿ-el-Qaum est connu par une dédicace provenant de Palmyre (2), et par un texte nabatéen trouvé dans le Ḥaurân (3). M. Littmann l'a découvert aussi dans les inscriptions safaïtiques sous la forme שעהקם (4). Son culte pouvait donc paraître localisé jusqu'ici assez justement « dans le Ḥaurân oriental et le Ḥarrah (5) »; désormais nous saurons qu'il s'est étendu beaucoup plus au sud, au moins jusqu'à Ḥégrâ.

N° 73.

CIS., II, n° 239.

En face du Diwân, au-dessus de la petite niche mentionnée précédemment. Copie (pl. XXVI).

אפנם בר הבגת בר ענכו מ...(?)

'Afnam fils de Habgat fils de 'Anku...?

אפנם, le dernier signe pourrait être aussi un ס.

(1) *Recueil...*, IV, p. 398 s.

(2) Littmann, *Semitic Inscript.*, p. 70.

(3) Clermont-Ganneau, *Recueil...*, IV, p. 173-175. — Lidzbarski, *Ephemeris...*, I, p. 332 s. — Dussaud, *Mission...*, p. 310.

(4) Littmann, *op. laud.*, p. 163 ss.

(5) Dussaud, *op. laud.*, p. 62. — Pour ce qui est du nom et de la nature de ce dieu, voir, en plus des endroits que nous venons de mentionner, Littmann, *op. laud.*, p. 73 et surtout Clermont-Ganneau, *Recueil...*, IV, p. 389 ss., où l'on trouvera une longue et savante étude sur le sujet.

הבגת, à rattacher à la racine حبج « frapper, enfler » (?).

ענכו. D'après la copie de Doughty, on lirait ענבו, ce qui donnerait un nom beaucoup plus satisfaisant. Tout cela est passablement douteux.

N° 74.

A gauche du précédent.

1. שלם עבדו בר עקבו	1. *Salut! ʿAbdu fils de ʿAqbu*
2. ...תח בטב	2. *(fils de Af)taḥ (?) en bonne part.*

עקבו, cf. arabe عقبة, nom propre fréquent, Yaqut, I, 914; II, 194, etc.; Ibn Dor., p. 274, etc. Ce mot rappelle le nom biblique de יעקב, abstraction faite de la forme verbale.

N° 75.

A l'intérieur du ğebel Etlib, à droite, de suite après avoir franchi la gorge du Diwân.

רמאל *Ram'el.*

Nom déjà relevé ailleurs.

N° 76.

Au même endroit.

עבדמלכו פסלא עבד *ʿAbdmaliku, sculpteur, a fait.*

N° 77.

Au même endroit.

...ברת ואלת *... fille de Wâʾilat.*

C'est un des rares graffites dus à une femme.

N° 78.

CIS., II, n° 299.

Au même endroit, près d'une niche, à droite.

עדרו בר נתשי (?) בשלם *ʿAdru fils de Natši, en paix!*

עדרו, on pourrait lire tout aussi bien avec le *Corpus* ערדו.

נתשי, dans le *Corpus* בת. בטן; à rattacher sans doute à la racine نتش « extraire »; ce nom se retrouve plus loin, n° 128.

Ici la lecture ne laisse pas que d'être un peu douteuse, et il faut avouer que la formule בשלם, quoique régulière, n'est pas très courante.

N° 79.

CIS., II, n° 300.

Au même endroit.

1. שלם זבדו בר	1. *Salut! Zabdu fils de*
2. אשדו	2. *Ašadu.*

N° 80.

CIS., II, n° 260.

Dans la même région.

קינו בר שמוש(ו) שלם	*Qaynu fils de Šamsu, salut!*

קינו, cf. arabe قين. Le *Corpus* a lu, d'après Euting, שיבו.

שמשו, cf. شماس, Ibn Dor., p. 64 et شميس, *id.*, p. 318. On peut aussi le rapprocher tout simplement du substantif شمس « soleil », comme on a parmi les noms propres en usage dans le pays, بدر « pleine lune ».

N° 81.

A côté du précédent.

1. תימו בר שב... ו תימו בר	1. *Taymu fils de... Taymu fils de*
2. (ו ?) עבדו	2. *ʿAbdu.*

Il semble que la seconde ligne débute par un ו; il ne faut, sans doute, pas en tenir compte, à moins de supposer la ligne précédente incomplète et de faire de ce ו une copule.

N° 82.

A côté de l'inscription précédente, près d'une niche.

דנה מסגד(י)א די עבד	*Cette stèle est celle qu'a faite...*

On croirait voir un י devant א dans מסגדא.

N° 83.

Après avoir débouché de la gorge du Diwân dans le ǧebel Etlib, en continuant vers le sud une centaine de pas, on laisse à droite dans les rochers, un peu au-dessus de la vallée, plusieurs groupes de graffites avec de nombreuses stèles et niches sculptées çà et là. C'est dans cette région qu'ont été recueillis ce graffite et les 35 suivants. Nous commençons par ceux qui sont le plus au nord. Copie (pl. XXVI).

1. דנה אתר די אחד	*Cet endroit est celui qu'a pris*
2. מקימו בר אושו	*Muqîmu fils de Awsu.*

Ce texte a été copié par Huber, *Journal...*, p. 429, n° 71, mais le *Corpus* ne l'a point interprété (*CIS.*, II, 284). — Au milieu de tous ces proscynèmes, aux abords d'un sanctuaire, אתר ne peut apparemment désigner qu'un endroit sacré. Il faudrait régulièrement אתרא.

N° 84.

CIS., II, n° 287.

Au même endroit, un peu au-dessus du précédent.

דכיר דמסי בר רביבאל אסרתגא בטב

Souvenir de Damasius fils de Rabib'el, stratège, en bonne part.

Le second nom nous paraît être Rabib'el et non point Rabibâ (*Corpus*); il est suivi, dans la copie de Huber (*Journal...*, p. 429, n° 72), d'un signe indécis que, sur place, nous avons pris pour un ל. C'est au moins la seconde fois que nous rencontrons ce stratège Rabib'el.

N° 85.

Au même endroit.

1. דכיר שעד(א)להי עלים	*Souvenir de Šaʿadallahi, serviteur*
2. זאבו ושיכת אמהנו ?	*de Zâ'ibu, et de Šaykat ...*
3. שלם	*Salut!*

זאבי (cf. arabe ذؤيب, *Kitâb el-Aġ.*, I, 31; VI, 56-64). On est en droit peut-être de le rapprocher de זיבו, que nous avons vu plus haut, n° 71.

N° 86.

Au même endroit. Copie (pl. XXVI).

1. פאתו בר ...	*Fâ'itu fils de...*
2. עצרן שלם	*ʿAṣrân, salut!*

עצרן. cf. arabe عصر (Ibn Dor., p. 198) et Euting, *Sinaït. Inschr.*, n° 362, 604, 610. Dans une de nos copies on lit עמרן.

N° 87.

CIS., II, n° 286.

Dans la même région, mais un peu au-dessus, et à l'ouest des précédents. Copie (pl. XXVI).

שלם צעבו בר אדינת	*Salut! Ṣaʿabu fils de 'Odaynat.*

N° 88.

Tout à côté du précédent. Copie (pl. XXVI).

גלחן ש ל — *Gulahân, salut!*

Cf. safaïtique גלח très fréquent (Dussaud, *Mission...*, n°s 585, 643, etc.). Comparer aussi avec le nom d'une tribu arabe, les بنو الجلاحا (Ibn Dor., p. 320).

N° 89.

Au même endroit. Copie (pl. XXVI).

זיד בר קאתר — *Zayd fils de Qa'tar.*

קאתר, cf. Dussaud, *Mission...*, n° 512, où on lit ce mot dans une inscription safaïtique, sans trop savoir qu'en faire ; il semble bien que ce soit, là aussi, un nom propre.

N° 90.

Au même endroit.

שלם תדי בר ב... — *Salut! Taddaï fils de B...*

תדי, cf. syr. ܬܕܝ et grec Θαδδαῖος.

N° 91.

Au même endroit.

דכיר חור(ו) — *Souvenir de Ḥûru.*

חורו, nom propre bien connu, égale arabe حور.

N° 92.

A gauche du précédent. Copie (pl. XXVI).

דכיר תימנותי — *Souvenir de Taymmanûti.*

Dans ce graffite et le suivant, nos deux copies portent un י final et non point un ו, ce qui a un peu lieu de surprendre. Si cette transcription est fidèle, il faut avouer qu'elle favoriserait singulièrement l'opinion émise par M. Clermont-Ganneau sur les terminaisons nabatéennes en ו et en י (*Rec. d'arch. or.*, II, p. 211 s., 285).

N° 93.

Au-dessus du précédent. Copie (pl. XXVI).

שלם תימנותי — *Salut! Taymmanûti.*

N° 94.

A gauche du précédent. Copie (pl. XXVI).

שלמו גמירן — *Salut! Gumayrân.*

גמירן, cf. جمير, Ibn Dor., p. 247.

N° 95.

CIS., II, n° 294 1.

Dans la même région, mais quelques pas plus au sud, à droite d'un bétyle. Copie (pl. XXVI).

בלי שלם שלמן בר אד(י)נת — גדו בטב

Oui! Salut! Salmân fils de Odaynat — Gaddu, en bonne part.

Il faut distinguer deux graffites, dont le second empiète sur le premier et doit être précédé, probablement au-dessus, d'un שלם ou d'un דכיר qui nous aura échappé. Les deux derniers noms propres étaient à peu près illisibles dans la copie d'Euting et ne figurent point dans le *Corpus*. Nous supposons que le graveur a oublié le י dans אדינת. Le nom de *Salmân* est encore très usité parmi les Arabes de nos jours; nous l'avons relevé plusieurs fois à Médâin-Ṣâleḥ.

N° 96.

CIS., II, n° 294 2.

Sur le même rocher, un peu au-dessous du précédent. Copie (pl. XXVI).

מענא שלם מענאלהי — *Ma'anâ, salut! Ma'anallahi.*

מענא; cf. arabe معن (Yaqut, IV, 77, 198, etc.). Euting l'a rapproché du syriaque ܡܥܢܐ et du palmyrénien מעני. Comparer aussi avec מענו, très fréquent. Au lieu de מענאלהי, le *Corpus* a מענאלבורי. Euting avait déjà lu comme nous (*Nabat. Inschr.*, p. 19, n° 56).

N° 97.

Au même endroit.

שלם בר עדר — *Salut! le fils de 'Adar.*

עדר, cf. עדרו, n° 65. Il va sans dire que la lecture ערד est tout aussi plausible; de même שלם pourrait être le nom propre *Salem.*

N° 98.

Au même endroit.

שלם מגס בר תי(מו) *Salut! Magos fils de Tay(mu).*

מגס, à rapprocher du grec Μᾶγος, qui est précisément le nom d'un Arabe dans les *Perses* d'Eschyle.

N° 99.

CIS., II, n° 306 B.

A côté du précédent. Copie (pl. XXVI).

1. שלם מרבאל בר — *Salut! Marab'el fils de*
2. בתנו בטב — *Batnu, en bonne part.*

N° 100.

Au même endroit, à gauche des précédents. Copie (pl. XXVI).

דנה אתרא די אחד מר ... *Ceci est l'endroit qu'a pris...*

N° 101.

Au même endroit. Copie (pl. XXVII).

שלם זבדו(?) בר שלמו *Salut! Zabdu fils de Salmu.*

זבדו, les deux dernières lettres sont fort incertaines; comme elles se touchent, peut-être n'en forment-elles qu'une seule, un ה ou un ח (?); d'autres combinaisons sont possibles.

N° 102.

CIS., II, n° 304.

Au même endroit, un peu plus bas, à gauche. Copie (pl. XXVII).

שלם עבדרבאל בר ... *Salut! 'Abdrab'el fils de ...*

N° 103.

Au même endroit. Copie (pl. XXVII).

בלי שלם עותאל *Oui! salut! 'Awt'el.*

עותאל égale sans doute עותאלהי (Euting, *Sinaït. Inschr.*, n° 72). C'est une autre forme du même nom; en arabe غوثالله.

N° 104.

CIS., II, n° 306.

Quelques pas plus au sud et un peu plus haut, à droite d'une niche avec une pierre sacrée. Copie (pl. XXVII).

1. שלם גשם(?)	*Salut! Gušam* (?)
2. בר ניקמכ	*fils de Niqomakos.*
3. כס	

Le premier mot n'a été lu ni par les éditeurs du *Corpus,* ni par Euting. On serait embarrassé de le garantir absolument; il demeure néanmoins très probable, d'après notre copie (voir fac-similé). On peut le rapprocher de l'arabe جُشَم (Ibn Dor., 154 et 242; *Kitâb el-Aġ.*, XX, 128).

N° 105.

A côté de la même niche que le n° précédent, à gauche. Copie (pl. XXVII).

שלם אפתח בר...	*Salut! Aftaḥ fils de...*

N° 106.

CIS., II, n° 303.

Au même endroit.

בלי שלם תטים בר עבדו	*Oui! salut! Tiṭius fils de ʿAbdu.*

תטים; malgré l'irrégularité de la transcription, on songera peut-être au grec Τιτίας ou Τίτιος et au latin *Titius*. Euting, et les éditeurs du *Corpus* après lui, ont lu נקטים = Νικήτης ou Νικήτιος. Il peut se faire qu'il y ait, entre les deux hastes du ת, une petite boucle qui nous aura échappé et qu'il faille décomposer cette lettre en נק (?).

N° 107.

Au même endroit.

שלם זידאלהי לעלם די ..... בר גלו

Salut! Zaydallahi, à jamais, qui... fils de Gallu.

גלו, cf. le nom propre Ğall (Wüstenfeld, *Register*, p. 179).

N° 108.

CIS., II, n° 302.

Au-dessous du précédent. Copie (pl. XXVII).

שלם שלמן אחוה	*Salut! Salmân, son frère.*

N° 109.

CIS., II, n° 298.

Sur le même rocher. Copie (pl. XXVII).

1. לא שלם עותאל בר תימו
2. די נחת לשרא לס(ל)ען (?) 15
3. ואבד גמל בסלען ... 100 (?) חרתי (?)

1. *Oui! salut! ʿAwt'el fils de Taymu,*
2. *qui est descendu au Šerâ pour 15 drachmes* (?)
3. *et a péri un chameau pour 100* (?) *drachmes de Ḥarétat* (?).

L. 1. — לא est à interpréter sans doute comme plus haut, n° 57 ; peut-être ici a-t-il été ajouté par une main postérieure.

עותאל, la lecture est à peine douteuse, quoique le ל soit presque entièrement effacé. Nous croyons qu'il faut couper le reste comme nous avons fait et non point ברת ימו avec le *Corpus*.

L. 2. — Laissée sans lecture par Euting et *Corpus*. Quel qu'en soit le sens, il nous semble du moins y reconnaître assez nettement tous les signes transcrits ci-dessus, sauf le ל mis entre parenthèses. שרא peut répondre à l'arabe *Šarâ* (شراء), mentionné entre ʿUsfân et le Hedjaz comme nom d'une région et d'une montagne très élevée. Il serait encore possible de rapprocher ce nom de *eš-Šara* (الشرى), nom d'un chemin et d'une contrée chez les Beni-Sulaym, et enfin de *eš-Šarâh* (الشراة), le Šérâh actuel des Arabes dont fait partie l'ouâdy Mousa et qui est communément supposé avoir fourni le nom de la principale divinité nabatéenne Dûšarâ.

לסען nous paraît être pour לסלעין qui se retrouve plus clairement à la ligne suivante, quoique écrit encore *defective*. On a vu cette écriture abrégée, sans le י, dans le n° 11, l. 5. Le chiffre 15 à la fin de la ligne est assez sûr.

L. 3. — Notre copie ne diffère pas beaucoup de celle d'Euting pour cette ligne, quoique le *Corpus* l'ait interprétée tout autrement. La lecture des trois premiers mots ne soulève pas grande difficulté, car tous les signes sont clairs, sauf le נ final dans סלען. Après ce mot vient un chiffre fort douteux; il semble cependant qu'on distingue un ק = 100, suivi peut-être du chiffre 10 et d'une unité. Le dernier mot, חרתי, est suffisamment indiqué par la formule ordinaire « drachmes de Ḥarétat », bien que tous les signes soient loin d'être nets, et surtout le dernier.

N° 110.

CIS., II, n° 297.

Au même endroit, mais un peu plus haut, à gauche, au milieu de graffites arabes. Copie (pl. XXVII).

שלם נקים בר חקטין *Salut! Niqias fils de Ḥaqṭîn.*

Le nom du père nous a paru devoir être lu חקטין, comme dans Euting, et non point Ḥafṭin (*Corpus*).

N° 111.

CIS., II, n° 295 3.

Une vingtaine de mètres plus loin vers le sud-est, auprès d'une stèle fort curieuse, sur laquelle il est peu douteux qu'on n'ait voulu représenter des yeux et un nez (fig. 217, p. 427). Copie (pl. XXVII).

שלם תימו בר חיו *Salut! Taymu fils de Ḥayyu.*

Nous n'avons point noté comme appartenant à ce texte le signe qui accompagne le dernier mot dans la copie d'Euting, p. 10, n° 57, et que le *Corpus* a pris pour un נ final, חיון; dans Euting חימו? il n'y a sûrement pas de מ.

N° 112.

CIS., II, n° 295 1.

Au même endroit. Copie (pl. XXVII).

שלם עדנו *Salut! ʿAdnu.*

Il ne serait pas impossible de lire aussi, avec le *Corpus* et Euting, עדיו, nom connu par ailleurs. L'avant-dernière lettre ressemble cependant plus à un נ qu'à un י. עדנו peut être comparé à עדנן, comme שלמו à שלמן. Cf. arabe عدنان et עבדעדנון, n° 38 3.

N° 113.

CIS., II, n° 295 2.

Au même endroit. Copie (pl. XXVII).

שלם מלכו בר גלסי בטב.

Salut! Maliku fils de Gélase, en bonne part.

Notre lecture est pleinement d'accord avec celle du *Corpus*.

N° 114.

Au même endroit. Copie (pl. XXVII).

שלם שפכו בטב — *Salut! Šafku, en bonne part.*

שפכו, de שפך « répandre ».

N° 115.

CIS., II, n° 307.

Au même endroit. Copie (pl. XXVII).

1. בלי שלם חלצת בר זבדי בר חלצת בר
2. זבדי בטב חלצת בי.....ם

1. *Oui! salut! Ḥaliṣat fils de Zabdi, fils de Ḥaliṣat, fils de*
2. *Zabdi en bonne part. Ḥaliṣat...*

L. 2. — La lettre qui suit le ב, après le second mot, pourrait être aussi un ט; le *Corpus* lit cette fin בטב ושלם.

N° 116.

Au même endroit. Copie (pl. XXVII).

שלם חיו בר גבילו (?) — *Salut! Ḥayyu fils de Gubaylu(?).*

גבילו, la troisième et la quatrième lettres ne sont pas sûres; *CIS.*, II, 1527, diminutif de جبل « montagne ». Cf. arabe جبلة, *Kâmil al-Mubarrad,* édit. Wright, p. 266, l. 20.

N° 117.

Au même endroit.

שלם אבסנון בר ב(נו)ן (?) — *Salut! Absanûn fils de Banûn (?).*

אבסנון, cf. arabe سنان (Ibn Dor., p. 241). — בנון, cf. بنانة, nom d'une tribu arabe (Yaqout, I, 741). Les deux signes entre parenthèses sont douteux.

N° 118.

Au même endroit.

שלם תימו בר עבדו — *Salut! Taymu fils de 'Abdu.*

N° 119.

Une trentaine de mètres au sud des précédents, dans une gorge, dans la direction du grand graffite n° 57. Copie (pl. XXVII).

אחד והבאלהי ציעא — *A pris Wahb'allahi, orfèvre*

C'est sans doute le même individu que ci-devant, n° **58**; on a le même nom et la même profession qu'on ne supposera pas volontiers avoir été très commune au désert.

A côté, nous relevons le mot צהותא (**119** *bis* pl. XXVII), qui se trouve dans la grande inscription de Pétra (*CIS.*, II, **350** 2) et qu'on a traduit par « citerne ». Ici, est-ce un nom propre, ou bien un substantif se rattachant au texte précédent dont il compléterait le sens? nous ne saurions le dire.

N° 120.

Dans le massif des rochers du ǧebel Eṯlib, à l'est du groupe précédent. Copie (pl. XXVII).

ד
שלם רקלים בר תימו   *Salut! Héraclius (?) fils de Taymu.*

ד
רקלים est un mot étranger dont l'équivalent nous échappe; à moins de supposer qu'on ait voulu transcrire par là le grec Ἡρακλῆς ou Ἡράκλιος, ce qui est douteux.

N° 121.

Dans la même région. Copie (pl. XXVII).

בלי דכיר תימו בר שלי בר הלף בטב

Oui! souvenir de Taymu fils de Šullaï, fils de Ḫalaf, en bonne part.

N° 122.

Au sud-est du Diwân, en remontant la vallée, on remarque à gauche, creusé sur le flanc de la montagne, un petit canal qui devait amener les eaux vers le sanctuaire. Ce canal prend naissance quelques centaines de mètres plus loin, dans une gorge d'un accès difficile; il y a là plusieurs graffites, parmi lesquels nous relevons les n^os^ **122-6**. Copie (pl. XXVII).

לא דכיר חין   *Oui! souvenir de Ḥayyân.*

N° 123.

Au même endroit.

דכיר עותו בר מנעת   *Souvenir de 'Awtu fils de Mun'at.*

Les deux noms sont connus.

N° 124.

Au même endroit.

שלם עבודו בר זבינו (?)   *Salut! 'Abûdu fils de Zubaynu (?).*

Le dernier mot est fort douteux. — עבוד, cf. arabe عباد (Ibn Dor., p. 264, 266, etc.).

N° 125.

Au même endroit.

דכיר חמלגו ... *Souvenir de Ḥimlagu...*

Nous avons déjà rencontré ce nom propre; voir n° 19.

N° 126.

Au même endroit.

דכיר והבאלהי בר ... בטב *Souvenir de Wahballahi fils de..., en bonne part.*

N° 127.

Au sud-ouest de l'endroit précédent, sur un des rochers qui bordent la vallée, à gauche en descendant au Diwân. Inscription de 4 lignes en vieux caractères araméens, dans le genre de ceux de la stèle de Teima. Les lettres sont en fort mauvais état; nous n'avons rien pu tirer de la seconde ligne et ce que nous avons copié des autres est loin d'être absolument sûr. Copie (pl. XXVII) et estampage (pl. VIII).

Nous nous contentons de donner dans les tables le document tel quel, les essais de transcription et d'interprétation tentés jusqu'ici ne nous paraissant pas satisfaisants.

N° 128.

Dans la même région, en descendant vers le Diwân.

עבדו בר נתשי שלם *ʿAbdu fils de Natši, salut!*

Nous avons trouvé précédemment (n° 78) un עדרו fils de נתשי. C'est à se demander s'il ne faudrait pas lire ici le même nom; cependant l'unique copie que nous possédons de ce graffite est très ferme.

N° 129.

Au même endroit. Copie (pl. XXVII).

רמעי בר מענו *Ramʿi fils de Maʿnu*
אחד *a pris.*

רמעי, de رمع « être agité de colère » (?).

N° 130.

Au sud du ğebel Etlib, en dehors de la montagne, près de la gorge où est inscrit le grand graffite. Copie (pl. XXVII).

שלם ענמו *Salut! Ġanimu.*

N° 131.

En continuant à longer la montagne vers l'est, dans le dernier enfoncement avant la grande trouée qui divise en deux ce massif de Médâin-Ṣâleḥ. Il y a là de nombreuses stèles et une grande quantité de graffites; nous avons copié les plus lisibles.

דכיר מנרכו *Souvenir de Menarku.*

מנרכו est à rapprocher sans doute du grec Μέναρχος.

N° 132.

Au même endroit.

שלם לעקו *Salut! Laʿaqu.*

לעקו, de la racine لعق « lécher ».

N° 133.

Au même endroit.

חביבה *Ḥabîbah* (ou mieux) *son ami*
זכיו *Zakîu.*

חביבה, cf. חביבו n° 20, et l'arabe حبيب.

זכיו, à rapprocher du nom propre arabe زكي, usité de nos jours. C'était le nom d'un officier de Médâin-Ṣâleḥ, originaire de Damas.

N° 134.

Au même endroit.

שלם שלמו מלא *Salut! Salmu Malê (?).*

Le מ dans מלא n'est pas sûr.

N° 135.

Au même endroit, à côté d'une niche, à droite, dans le haut (pl. XXVII).

1. דכיר *Souvenir de*
2. אתמו *Atammu*
3. בר מלכיו *fils de Malkîu.*

אתמו, cf. Euting, *Sinaït. Inschr.*, nos 50, 440, etc. — מלכיו, cf. Μαλχαίου, *gén.*, Wad., 2413 *j*.

N° 136.

Au même endroit, à gauche de la même niche. Copie (pl. XXVIII).

לחמו בר עקרב *Laḥmu fils de ʿAqrab.*

לחמו, cf. لخم, Ibn Dor., p. 225. — עקרב égale عقرب, Ibn Dor., p. 316.

N° 137.

Au même endroit (pl. XXVIII).

דכיר עזר בטב — *Souvenir de ʿEzer, en bonne part.*

עזר rappelle le nom biblique de עֵזֶר ou עֶזֶר, I *Chr.*, 4 4, 7 21, etc.

N° 138.

CIS., II, n° 255.

Au même endroit, à gauche d'un groupe de trois bétyles (pl. XXVIII).

שלם אדומו בר (ר)ומא — *Salut! Adûmu fils de (R)umâ(?).*

אדומו égale syriaque ܐܕܘܡ et hébreu אֱדֹם « Édom ».

ומא. Nous pensons que c'est une faute pour רומא. En vertu d'un phénomène d'haplographie usuel, le graveur aura omis un ר par distraction. Le *Corpus* a lu, d'après la copie de Doughty, אגרמו בר רמא שלם.

N° 139.

CIS., II, n° 229.

Au même endroit.

עבדעבדת פסלא שלם — *ʿAbdʿobodat, sculpteur, salut!*

Cet artiste nous est suffisamment connu; il a prodigué sa signature un peu partout à Médâin-Ṣâleḥ.

N° 140.

CIS., II, n° 230.

Au-dessous du précédent (pl. XXVIII).

עבדמלכו פסלא שלם — *ʿAbdmaliku, sculpteur, salut!*

Nous avons relevé un graffite identique, aux abords du Diwân, cf. n° 75.

N° 141.

CIS., II, n°s 253 et 231 (?).

A gauche du précédent (pl. XXVIII).

1. שלם שעדו די — *Salut! Saʿadu, qui est*
2. פסלא — *sculpteur.*

Il y a tout lieu de croire que ce graffite est aussi le même que celui du *Corpus,* II, **231**, et qu'il faut s'en tenir à la lecture proposée par Renan. Le voisinage de ce texte avec les deux précédents et la comparaison des fac-similés ne laissent guère de doute sur ce point (*CIS.,* II, pl. XXXIX et XL).

N° **142**.

Au même endroit, au-dessus d'un groupe de trois stèles (pl. XXVIII).

1. דכיר תימ. כתבא ?	*Salut! Taym... écrivain*
2. קדם דושרא ותבוש ?	*devant Dûšarâ et . . . . .*

N° **143**.

Au même endroit, à droite du précédent, un peu plus bas (pl. XXVIII).

דכיר חיא גמשא בטב	*Souvenir de Ḥayyâ de Gamiš, en bonne part.*

חיא, comparer avec חיו rencontré plusieurs fois. — גמשא, pourrait être un nom propre, cf. safaït. גמש, Dussaud, *Mission...,* n° 377. Cependant, l'absence du mot בר fait songer plutôt à un qualificatif, ou à un patronymique; cf. la racine جمش « raser », et الجمش, Hamdany, 202 21.

N° **144**.

Au même endroit (pl. XXVIII).

דכיר וכילא שלם	*Souvenir de Wakîlâ, salut!*

וכילא, cf. וכילו, Euting, *Sinaït. Inschr.,* n°s 301,315, égale arabe وكيل.

N° **145**.

Au même endroit (pl. XXVIII).

שלם גדו בר אמשו	*Salut! Gaddu, fils de Amšu.*

אמשו, cf. safaït. אמש, Dussaud, *Mission...,* n° 685.

N° **146**.

CIS., II, n° **117**.

Au même endroit. Graffite en vieux caractères araméens (pl. XXVIII).

מיתב זי רמננתן בר	*Siège de Rimmonnathan fils de...* (?)

Cette interprétation qui est celle du *Corpus* ne nous sourit que médiocrement. L'absence de tout indice de siège inviterait à voir dans ce texte un graffite de même nature que ceux d'à côté, et par conséquent avec un nom propre au début. Par exemple : ... מית בר *Miyyat fils de...*

N° **147**.

Au même endroit (pl. XXVIII).

צביו בר מענו שלם *Ṣabiu fils de Maʿnu, salut!*

צביו (1), cf. אלצביו, Euting, *Sinaït. Inschr.*, **539** 1, **574** 1. On pourrait lire tout aussi bien, mieux même, à s'en tenir exactement à la forme des lettres, קביו.

N° **148**.

Au même endroit (pl. XXVIII).

קי..ור(?) בר ידדלאל בר מענו
Q... fils de Iadidl'el, fils de Maʿnu.

ידדלאל « chéri de Dieu »; cf. syriaque ܝܕܝܕܐܝܠ. Comparer avec l'hébreu ידידיה « chéri de Iahvé », le petit nom de Salomon, II *Sam.*, **12** 25.

N° **149**.

Au même endroit (pl. XXVIII).

דכיר בעלו בטב *Souvenir de Baʿalu, en bonne part.*

בעלו, cf. אלבעלו, Euting, *Sinaït. Inschr.*, n° **327**. D'après notre copie le dernier signe se lirait tout aussi bien ר ou ד.

N° **150**.

Au même endroit. Copie (pl. XXVIII).

משלמו חגריא שלם *Muslimu, de Ḥégrâ, salut!*

משלמו égale arabe مسلم. חגריא est l'adjectif formé régulièrement de חגרא rencontré plus haut, n° **38**.

N° **151**.

Au même endroit.

דכיר עמא בר בעתי *Souvenir de ʿAmmâ, fils de Baʿati.*

עמא, cf. safaït. עם (Dussaud, *Mission...*, n°s 138, 337 etc.) et l'arabe عمّ (Ibn Dor., p. 226), sans parler du nom commun عمّ « oncle ». בעתי, comparer avec البعيث (Ibn Dor., p. 147). بغث existe aussi comme nom de lieu; c'est un ouâdy près de Ḫaybar (Yaqut, I, 677).

(1) الضَّبِّيّ est le surnom de جوّاب, *Kâmil al-Mubarrad*, p. 346, l. 13.

N° 152.

Au même endroit.

דכיר רקמו בטב *Souvenir de Raqamu, en bonne part.*

רקמו rappelle le vieux nom de Pétra, רקם, que nous avons jadis relevé dans un graffite de cette localité (*RB.*, 1902, p. 588, n° 19). Cf. arabe رقم, Yaqut, I, 665; II, 801, etc.; de même رقيم et أرقم, Ibn Dor., p. 261, 242.

N° 153.

Au même endroit.

פני בר תי... *Faniy fils de Tay...*

פני, on pourrait lire aussi פנו; cf. safaït. פני, Dussaud, *Mission...*, n° 515.

N° 154.

Au même endroit. Copie (pl. XXVIII).

בלי והבאלהי בר תורו שלם בטב

Oui! Wahb'allahi fils de Tawru, salut en bonne part!

תורו, on serait tenté de lire חורו, nom propre bien connu; mais la première lettre est un ת, non un ח (1). Cf. תורא n° 39 2.

N° 155.

Au même endroit. Copie (pl. XXVIII).

דכיר זרק בטב *Souvenir de Zariq, en bonne part.*

זרק, cf. arabe زريق, nom d'une tribu, *Kitâb el-Aġ.*, IV, 45; XIII, 122 etc. On n'est pas moins autorisé à la lecture זדק, à rattacher à la racine syriaque ܙܕܩ, égale arabe صدق « être juste ».

N° 156.

Au même endroit. Copie (pl. XXVIII).

1. עבדעבדת בר — 1. *'Abd'obodat fils de*
2. טון שלם — 2. *Twn (?), salut!*

N° 157.

Au même endroit. Copie (pl. XXVIII).

(1) Cependant, au n° 105, dans אפתח nous avons un ח tout à fait semblable à un ת ordinaire (voir le fac-similé pl. XXVII).

1. בלי דכיר לטפו בר	1. *Oui! souvenir de Laṭifu petit-*
2. בר תימו מוביא	2. *fils de Taymu, de Môab.*

לטפו, à rattacher à la racine arabe لطف « être gracieux ». Le nom féminin لطيفة est fréquent de nos jours parmi les dames de la contrée. בר בר, c'est peut-être une distraction du lapicide qui aura répété le mot au commencement de la ligne. On peut interpréter aussi le texte tel quel « fils du fils » égale « petit-fils ». — מוביא égale « de Μώβα » ou du pays de Moab. Eusèbe, influencé sans doute par la Bible, écrit Μῶαβ; mais dans la plupart des auteurs qui parlent de cette région on a Μώβα, et c'est encore l'orthographe de la carte de Mâdabâ dans le nom de χαραχμώβα. L'ethnique était Μωβηνοί (1) et nous ne connaissons pas d'exemple de Μωβαῖος. מוביא, qui serait le correspondant exact de ce dernier, se forme très régulièrement de מובא = Μώβα. Cf. arabe مآب, auquel il suffit d'ajouter un *ya* pour le gentilice.

N° 158.

Au même endroit. Copie (pl. XXVIII).

דכיר בחשושו ב...	*Souvenir de Baḥšušu.*

La lecture du nom propre n'est pas douteuse et tendrait à confirmer, par le fait même, celle du n° **48**. On se gardera pourtant d'engager quoi que ce soit sur ce nom (?) בחשושו, d'apparence si ferme en cet endroit. L'inadvertance de gravure constatée dans le graffite voisin, où בר est répété deux fois de suite, est de nature à suggérer une prudente réserve.

N° 159.

En face du groupe précédent, au sud, dans la plaine, à 150 mètres environ, il y a un rocher isolé avec une chambre carrée creusée à l'intérieur et ouvrant sur le côté nord. Au fond de cette chambre, sur la paroi méridionale, dans l'angle sud-ouest, à côté d'une niche, texte grossièrement gravé. Estampage (pl. XI) et copie (pl. XXVIII).

1. צנם שעדאלהו	1. *Image de Šaʿadallahi,*
2. 20 (ל)הפרכיא	2. *(en l'an) 20 de l'héparchie.*

Si on admet cette lecture, il est à supposer qu'une statue était érigée dans la niche voisine. Il est possible que celle-ci ait été élargie dans la suite pour une raison utilitaire, ce qui aurait fait disparaître le mot בשנת (?).

(1) ... του Μωβηνῶν dans le rescrit de Bersabée (*RB.*, 1903, p. 276). — *Prætorii Mobeni* dans une inscription découverte par M. Bliss à qaṣr Bšer (*Quart. Stat. PEF.*, 1895, p. 225) et rectifiée plus tard par MM. Brünnow et de Domaszewski (*Mittheil. und Nachr. DPVereins*, 1897, p. 38).

N° 160.

A l'intérieur de la même salle, sur la paroi occidentale. Copie (pl. XXVIII).

1. עבדהרתת בר	1. *'Abdharétat fils de*
2. עיד בחד...	2. *'Ayd.....*

עיד, terminaison tout à fait arabe = عائذ; en nabatéen on a régulièrement עידו.

N° 161.

Un peu au-dessous de la précédente. Copie (pl. XXVIII).

ערפון בר ת... עבד	*'Arfûn fils de ... a fait.*

ערפון, cf. safaït. ערפן, Dussaud, *Mission...*, n° 212. Dans *Kitâb el-Aġ.*, XIII, 30, 31; XX, 10, عرفان, nom d'une chanteuse célèbre.

N° 162.

Sur la paroi orientale de la colline aux graffites grecs, située à trois à quatre cents mètres du rocher isolé où se trouve la chambre dont nous sortons.

דכיר ותלת בטב	*Souvenir de Watalat; en bonne part.*

ותלת, à rattacher sans doute à la racine وثل « rendre ferme »; وثل « corde en fibre de palmier ».

N° 163.

Dans l'intérieur de la montagne, au nord de la colline précédente. Copie (pl. XXVIII).

1. שלם	1. *Salut!*
2. שריעת בר	2. *Šari'at fils de*
3. ... בטב	3. ..., *en bonne part.*

שריעת, cf. *CIS.*, II, **244**, rapproché de l'arabe شريعة *via recta*.

N° 164.

Dans la même région. Copie (pl. XXVIII).

שלם	*Salut!*
זידו בר גדקד	*Zaydu fils de Gadqad.*

גדקד, formé de גד, le dieu de la fortune, et de קד, égale syriaque ܩܕ et arabe قد « couper ».

N° 165.

Dans la même région.

שלם והבו *Salut! Wahbu.*

N° 166.

Dans la même région. Copie (pl. XXVIII).

1. שלם זידו — 1. *Salut! Zaydu*
2. בר שהרו (?) — 2. *fils de Šahuru.*

שהרו, lecture incertaine. Cf. safaït. שהר, Dussaud, *Mission...*, n° 225, et arabe شهران, Ibn Dor., p. 304.

N° 167.

Dans la même région. Copie (pl. XXVIII).

1. צובמו די ... — 1. *Ṣûbmu qui...*
2. עותו שלם — 2. *Ġawtu, salut!*

N° 168.

A l'ouest de la colline aux graffites grecs. Copie (pl. XXVIII).

דכיר ותלת בטב *Souvenir de Watalat, en bonne part.*

La même région nous a déjà fourni un graffite identique, cf. n° 162.

N° 169.

Au-dessus d'un tombeau (C 15) à un endroit inaccessible. Copie (pl. XXVIII).

(?)
1. דכיר הנמו בר חרים שלם
2. בט(ב) על עלם מן קדם דושרא

1. *Souvenir de Ḥanamu fils de Ḥarîm. Salut*
2. *en bonne part, à jamais, devant Dûšarâ.*

הנמו, cf. arabe هنمة « un homme faible ». Il est à se demander s'il ne faudrait pas lire הנאו, le texte n'ayant pas pu être étudié de près.

חרים, cf. arabe خريم, *Kitâb el-Aġ.*, XXI, 140.

N° 170.

Sur la paroi du rocher taillé qui revient en avant, à gauche du tombeau F 3. Grandes lettres. Copie (pl. XXVIII).

שלם אסכרס בר פרסא *Salut! Askaros (?) fils de Farès.*

אסכרם « étranger », serait-ce pour Ἄσκαρος? — פרסא, cf. le nom arabe فارس الدين, Yaqout, IV, 106. Farès était le nom de l'officier turc (*mulazem*) préposé à notre garde pour nous reconduire à el-Aḥdar. On pourrait supposer aussi que פרסא égale فارس « le persan »; ce serait un nom patronymique devenu nom propre. Le premier nom favoriserait assez cette opinion, quoique régulièrement on dut avoir פרסיא.

N° **171**.

CIS., II, n° **288**.

A droite d'un petit tombeau (**E 19**), une cinquantaine de mètres au nord du précédent. Estampage et copie (pl. XXIX).

שלם כרנו בניא בר עבדעבדת פסלא

Salut! Carinus, architecte, fils de ʿAbdʿobodat, sculpteur.

כרנו, dans le *Corpus* כרבו; la troisième lettre, droite et aussi haute que les autres, nous paraît ressembler à un נ plutôt qu'à un ב. On rapprochera peut-être ce nom du grec Καρῖνος et du latin *Carinus*. בניא, *Corpus* בנויא, d'après la copie de Huber (*Journal...*, p. 435, n° 81). Ce que Huber a pris pour un ו nous paraît être un défaut du rocher; pour ce mot, cf. n° **18**.

N° **172**.

Sur une pierre encastrée dans le mur d'un puits au sud-est du qalaʿah, près des premières collines funéraires (**A**). Estampage (pl. IX) et copie (pl. XXIX).

1. שלמן בר תימעבדת	1. *Salmân fils de Taymʿobodat*
2. אלכה	2. . . . .

תימעבדת, nom nouveau, mais de formation tout à fait régulière et qui confirme une fois de plus le fait épigraphiquement bien attesté, de l'apothéose du roi Obodas.

La seconde ligne est fort mal gravée et d'une lecture difficile.

N° **172** *bis*.

Sur la base d'un cadran solaire découvert au milieu des ruines de l'ancienne Ḥégrâ (fig. 113, p. 303).

מנשא בר נתן שלם

Manassé fils de Natan. Salut!

C'est sans doute la signature du sculpteur qui a ciselé le cadran, ou

mieux encore peut-être, celle de l'astronome qui l'a dessiné (1). Les deux noms propres sont essentiellement juifs. Mais la rencontre d'un israélite dans ces parages n'a pas lieu de surprendre, surtout après ce qui a été dit plus haut (p. 150), au sujet de l'inscription n° **4**.

N° **173**.

A l'extrémité nord du ğebel Ḥueireh.

שלם שנא בר בזעתא

Salut! Šanâ fils de Buza'at.

שנא, cf. safaït. שנא, Dussaud, *Mission...*, p. 464, 483, etc.

בזעתא, cf. arabe بزاعة et بزيع التمودى, noms de lieux, Yaqut, I, 437, 603, 811, etc.

MABRAK EN-NAQAḤ.

La paroi orientale du défilé de Mabrak en-Nâqah — une des portes de la plaine de Médâin-Ṣâleḥ — est couverte de graffites en diverses langues : sabéens, nabatéens, tamoudéens, grecs et arabes. Nous y avons relevé les quelques graffites nabatéens que nous allons transcrire, en suivant généralement le défilé du sud au nord. Copies.

N° **174**.

(Pl. XXVIII.)

CIS., II, n° **318** (?).

שלם שלמו בר רמי *Salut! Salmu fils de Rami.*

רמי, le *Corpus* l'a rapproché de l'arabe الرامى *sagittarius.*

N° **175**.

(Pl. XXIX.)

שלם אכור בר יקום *Salut! Akur fils de Iaqûm.*

Les deux noms sont nouveaux. אכור « laboureur », de la racine أكر « labourer ». — יקום doit être un de ces noms propres formés d'un imparfait, très fréquents en arabe ; radical קום.

(1) Cette seconde supposition a été émise par M. Dieulafoy dans une communication à l'Institut (*Comptes Rendus de l'Ac. des Inscr. et Bell.-Let.*, 1907, p. 314).

N° 176.

(Pl. XXIX.)

1. תימו בר	1. *Taymu fils de*
2. אפלס	2. *Apelles.*

אפלס. cf. Ἀπελλῆς ou Ἀπελλᾶς. Peut-être pourrait-on le rattacher aussi à la racine فلس, de sens assez nuancé, à la forme simple, mais dont la relation avec l'argent est connue de tout le monde.

N° 177.

(Pl. XXIX.)

שלם מעירו בר ...	*Salut! Mugayiru fils de...*

N° 178.

(Pl. XXIX.)

שלם עבדא	*Salut! 'Abdâ.*

Ce n'est pas la première fois que nous constatons dans un nom propre la terminaison en א au lieu de la finale ordinaire en ו.

N° 179.

(Pl. XXIX.)

CIS., II, n° 317.

הנאו בר תפצא שלם	*Hani'u fils de Tafṣâ, salut!*

Malgré la grande divergence de lecture, ce texte est identique à celui du *Corpus*, II, 317. Le fac-similé de Doughty (*ibid.*, pl. XLI) ne permet pas d'en douter. — Le personnage est apparemment le même que celui qui a fait le grand tombeau de qaṣr el-Bint **B 1**. Cf. n° 5.

N° 180.

(Pl. XXIX.)

CIS., II, n° 316.

1. דכרון טב ושלם	1. *Souvenir bon et salut*
2. למעירו בר זתאת	2. *à Mugayiru fils de Zat'at (?)*
3. בר יעמו דודי מן	3. *fils de Ia'ammu de Duday, de*
4. אלזהמן	4. *Zuhmân (?).*

L. 1. — La lecture proposée est estimée préférable à celle du *Corpus*, דכיר בטב ושלם. Le ו est très clair, même sur la copie de Doughty reproduite

par le *Corpus,* pl. XLI; le signe suivant paraît être un ך et il n'y a manifestement pas de י après le כ. Cette formule de salut se retrouve dans les inscriptions sinaïtiques (*CIS.,* II n° **3072**).

L. 2. — זתאת, les deux premières lettres sont incertaines : la lettre initiale pourrait être un ר.

L. 3. — Au début on lirait tout aussi bien כדי עמו. — דודי, cf. arabe الدوداء, nom d'une localité près de Médine (Yaqut, II, p. 614). Ce mot peut donner دودى, comme on a زمرى de زمراء (Yaqut, *ibid.*). On peut le rapprocher aussi de دودان, nom de tribu (Yaqut, I, 221).

L. 4. — אלזהמן, si אל pouvait être considéré comme article — nos textes en ont fourni des exemples — le reste répondrait très exactement à l'arabe زهمان (Yaqut, II, 963; IV, 578). דודי indiquerait la tribu et זהמן la patrie de Mugayiru.

N° **181**.

(Pl. XXIX.)

CIS., II, n° **320** D.

עילו בר שודרומא שלם

'Ayalu fils de Šudrûmâ, salut!

Notre lecture est identique à celle du *Corpus*. Il est possible que dans le mot שודרומא on ait voulu distinguer le ד du ר en mettant un point sur ce dernier, voir le fac similé.

N° **182**.

(Pl. XXIX.)

CIS., II, n° **320** A.

אמינו בר שלמו שלם

Amînu fils de Salmu, salut!

N° **183**.

(Pl. XXIX.)

CIS., II, n° **320** C, B.

1. שלם אפתח	1. *Salut! Aftaḥ,*
2. בר זבדי די מן אדר שלם	2. *fils de Zabdi, qui est du pays d'Adar. Salut!*

A la seconde ligne, nos copies — comme celle de Doughty — portent clairement un ד ou ר après l'*alef*. Ceci exclut la lecture אורשלם = ܐܘܪܫܠܡ

« Jérusalem », proposée par le *Corpus*. Il faut probablement diviser le mot en deux et voir dans la seconde partie la répétition de la formule de salut שלם; la première, (אדר. ou ארר) serait un nom de pays ou de localité. Cf. اذران, HAMDANY, p. 17, 72, etc. (1) et ارار, YAQÛT, I, 181, sans parler des villes bibliques de אדר, *Jos.* 15 3; *Num.*, 34 4, qu'il est douteux de voir mentionnées ici.

N° 184.

(Pl. XXIX.)

1. שלמו בר שלמו דכיר בטב ושלם
2. לעלם מן קדם דושרא ומנתו

1. *Salmu fils de Salmu, souvenir en bonne part et salut*
2. *à jamais, devant Dûšarâ et* **Manûtu.**

Cette lecture ne présente aucune difficulté. La seconde ligne doit correspondre à *CIS.*, II, 320 F.

N° 185.

(Pl. XXIX.)

בלי חורו בר דינו שלם

Oui! Ḥûru fils de Dayianu, salut!

דינו, cf. arabe ديان, *Kitâb el-Aġ.*, X, 145 ss., nom d'un individu et d'une tribu. Ici, comme forme, le nom pourrait être un adjectif; « l'individu de la tribu de Dayiân ».

N° 186.

(Pl. XXIX.)

רמו בר ונא שלם איומו

Ramu fils de Wnâ (?), salut! ...

רמו, cf. רמא et רמי, n° 174.

איומו paraît bien faire partie de l'inscription, mais on ne voit plus trop ce que vient faire ce mot après la formule de salut.

(1) On sait que la terminaison *ân* conservée dans les langues de l'Arabie méridionale peut être une simple détermination équivalent à l'article. Ce qui, dans le cas cité, correspondrait à الاذر = *Adar.*

N° 187.

(Pl. XXXIX.)

יטבו ברת תימו בגיא

Iṭbu fille de Taymu, de la tribu de Bagâ.

יטבו, les deux premières lettres sont très semblables; il est difficile cependant que le nom commence par deux ט. Comme la première est un peu plus petite, nous y verrions de préférence un י. Le mot serait à rattacher probablement à la racine طاب « être bon ». — On est tellement peu accoutumé à lire dans ces graffites la mention de ברת qu'on pourrait se demander si le graveur n'aurait pas écrit par distraction deux fois le ת? — בגיא. Cf. بُجاء, nom d'une tribu, Yaqut, I, 495; IV, 159.

N° 188.

(Pl. XXIX.)

שלם חביבו די כתב — *Salut! C'est Ḥabîbu qui a écrit.*

חביבו = arabe حبيب, rencontré plus haut, n° 20 3. Le nom est encore en usage de nos jours.

N° 189.

(Pl. XXIX.)

בלי שלם ואלו בר קשרו די מן אילא

Oui! salut! Wa'ilu fils de Qašru, qui est de 'Aïla.

קשרו, cf. arabe قُشير, nom d'une tribu, *Kitâb el-Ag.*, I, 172, etc. אילא répond très probablement à ايلة, la moderne ʿAqaba, à l'extrémité du golfe de même nom.

N° 190.

(Pl. XXIX.)

שלם כתבא די כתב ואלו

Salut! l'écrivain qui a écrit, (c'est) Wa'ilu.

N° 191.

(Pl. XXIX.)

שלם הירן בר אגלה בטב ושלם

Salut! Hayran (?) fils de Aglah, en bonne part et paix!

הירן. On connaît هَير, et هَيد comme nom de lieu (Yaqut, IV, 999), mais pas

comme nom de personne. Peut-être pourrait-on lire הירן, à rapprocher du palmyrénien הירן dans DE VOGÜÉ, n° 1. Cependant d'après nos copies, la première lettre serait plutôt ה que ח. — אגלח, cf. الاجلح, *Kitâb el-Aġ.*, X, 16; XIV, 40.

N° 192.

(Pl. XXIX.)

בלי שלם הנא בר תיבת

Oui! salut Hani', fils de Taybat.

הנא, cf. safaït. הנא, DUSSAUD, *Mission...*, n° 623, et arabe هانى, YAQUT, I, 129, etc. — תיבת, cf. arabe تويبة, *Kitâb el-Aġ.*, X, 67-84, très fréquent dans YAQUT, I, 395; III, 105, etc.

N° 193.

(Pl. XXIX.)

1. דכיר קנדא בר גושב — 1. *Souvenir de Qandâ fils de Gûšab,*
2. בטב ושלם — 2. *en bonne part et salut!*

קנדא, le dernier signe se rapproche du ة arabe et peut-être devrions-nous le transcrire ה au lieu de א. Pour ce mot cf. قندة, *Kitâb el-Aġ.*, VII, 133. — גושב, nom nouveau, à rattacher probablement à la racine جشب « détruire, être grossier ». — L'écriture de ce graffite est particulièrement intéressante, car elle se rapproche beaucoup du coufique, surtout dans les derniers mots (voir le fac-similé).

N° 194.

(Pl. XXIX.)

בלי שלם עדרו — *Oui! salut! 'Adru.*

Nous avons rencontré plusieurs fois ce nom.

N° 195.

(Pl. XXIX.)

תימו בר רבאל דכיר בטב

Taymu fils de Rab'el, souvenir en bonne part.

N° 196.

(Pl. XXIX).

שלם חכמו — *Salut! Ḥakmu.*

חכמו, cf. safaït. חכם, DUSSAUD, *Mission...*, 798, et arabe حكم, WÜSTENFELD, *Register...*, p. 197; IBN DOR., p. 242.

N° 197.

(Pl. XXIX.)

Dix-huit minutes au nord de Mabrak en-Nâqah, sur un gros rocher au bord du chemin.

שלם עוידו בר תירו

Salut! 'Awidu fils de Tîru.

עוידו, cf. עוידא, syriaque ܥܘܝܕܐ, *CIS.*, II, 190. Dans Waddington, 2237, Αὐιδου, génitif, pourrait bien avoir aussi quelque rapport avec עוידו. — תירו, cf. arabe تيرى, Yaqut, IV, 837.

N° 198.

Dix minutes plus loin en continuant vers le nord, à gauche du chemin, au milieu d'autres graffites sabéens et nabatéens, nous copions en passant.

דכיר והבאלהי *Souvenir de Wahb'allahi.*

N° 199.

Sur les grands rochers d'Abou 'l-'Azam, surtout dans la région septentrionale, à une heure environ au nord de Mabrak en-Nâqah, se trouvent quelques inscriptions arabes avec des débris de graffites plus anciens; nous y relevons en passant celui-ci et les deux suivants.

חין בר טי *Ḥayyân fils de Tay.*

חין, cf. n. 21. — טי, cf. طىّ, Yaqut, I, 127 : tribu de طيّئ, *Kitâb el-Aġ.*, II, 19, 20, etc.

N° 200.

ודכיר מן יקרא

Et qu'il soit fait mention de quiconque lira.

N° 201.

שלם ...לא שלמו קדם ארא
...מנותו בטב

Salut!... Salmu devant 'Arâ
... Manûtu, en bonne part.

ארא doit être un nom divin. Ne faut-il pas y voir le dieu אערא et supposer que le graveur a oublié le ע? C'est plus plausible que d'y chercher le

nom d'une divinité inconnue jusqu'à ce jour. Il est dommage que le graffite soit incomplet. S'il était en effet certain que rien ne manque — ou la copule seulement — entre א(ע)רא et מנותו, le fait que le graveur écrivait seulement *A'arâ* au lieu de la juxtaposition usuelle דושרא־אערא serait très suggestif pour l'identification des deux noms.

§ II. — Inscriptions minéennes et graffites liḥyanites.

A : Inscr. minéennes.

N° 1.

Inscription gravée sur une pierre encastrée, à la profondeur de deux mètres environ, dans la paroi d'un puits situé à l'orient du qala'ah (1).

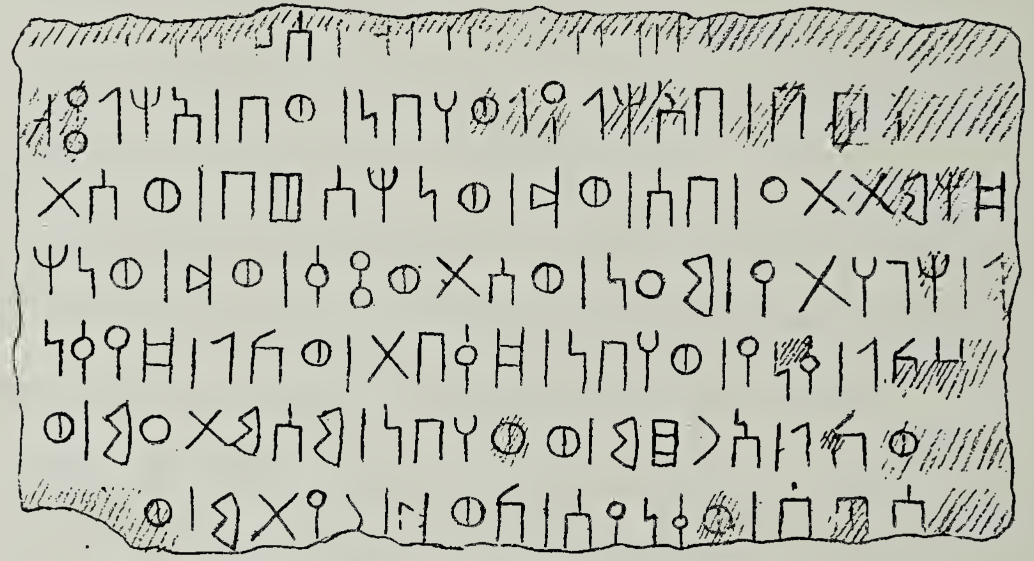


Fig. 103. — Médâin-Sâleḥ. Inscription minéenne, n° 1.

Dimensions de la pierre : 0m,57 sur 0m,32 ; hauteur moyenne des lettres : 0m,06 ; sept lignes tronquées ; il doit manquer plusieurs lignes au commencement et à la fin. Inédite ; estampage (pl. X) et fac-similé (fig. 103).

1 . . . . ש . . . .
2 . . . שׁטב | באחלי | והבן | וב | אחלי. . .
3 . . . ד̄ | מתתע | בשׁ | וד | ונחשׁטב | ושׁת. . .
4 . . . ל | חגהתי | מען | ושׁתות̄ק | יד | ונח(שׁטב). . .
5 . . . כל | קני | והבן | ד̄קבת | וכל | ד̄יקנ(י). . .
6 . . . וכל | ארצ̄ם | ווהבן | משׁמתעם | ו. . .
7 . . . שׁטב | וקניש | כיד | ריתם | ה. . .

(1) Voir le schéma topographique, pl. III.

1. ...
2. ... *Avec les ornements de Wahbân et les ornements de...*
3. ... *a sauvé de lui* (?) *Wadd et Naḥasṭab...*
4. ... *pour*(?) *les pèlerinages de Ma'în et il s'est confié à Wadd et à Naḥa(sṭab)...*
5. ... *toutes les possessions de Wahbân de Qabat et tout ce que possède...*
6. ... *et toute terre et Wahbân le conservé et...*
7. ... *et sa possession à Wadd Raïm.*

L. 1. — On distingue l'extrémité inférieure des lettres, même quelques lettres en entier; cela ne nous paraît pas suffisant pour autoriser une restitution certaine.

L. 2. — Les premières lettres visibles paraissent être שטב, peut-être la fin de נחשטב(?); le reste de la ligne ne souffre aucune difficulté de lecture. — באחלי « avec les ornements de », d'après le sens ordinairement attribué à ce mot comparé avec l'arabe حلى. Mordtmann (1) met en doute cette acception, au moins dans certains cas, mais ne propose pas une autre traduction. Notre inscription étant incomplète, il n'est guère possible de déterminer quel sens conviendrait mieux au contexte. אחלי est régi par le mot suivant, והבן, qui pourrait être pris pour un parfait, « ils ont donné », si le minéen avait l'habitude d'ajouter un *noun* au parfait. D'ailleurs, le même mot apparaît comme substantif à la ligne 5. Il paraît donc nécessaire de le prendre ici pour un nom propre et de le rapprocher de l'arabe وهبان, *CIH.*, **237**, ou de وهبان, nom propre donné par le *Kitâb el-Aġâny* (2). Le mot אחלי est répété à la fin de la ligne.

L. 3. — La ligne commence par un ה, suivi de la barre de séparation. — ימתתע; le redoublement de la deuxième radicale est exprimé suivant un usage assez fréquent en minéen à la deuxième forme (3); le verbe signifie « sauver » (*CIH.*, **82** 6; **90** 9). — בש pourrait être considéré comme la préposition ב avec le suffixe ש *ex eo, cum eo*. Dans ce cas, le pronom se rapporterait à un substantif précédemment exprimé. Il paraît peu probable que בש soit l'équivalent de بأس « force ». Wadd est bien connu comme nom divin, tandis que le mot suivant nous paraît nouveau; il se lit facilement נחשטב. Deux éléments concourent à la formation de ce nom de dieu : נחש = نحس « molester, être dur, néfaste ». Dans ce dernier sens, le mot, d'après le *Lisân*, s'applique spécialement à une étoile néfaste :

(1) *Beiträge zur Minäischen Epigraphik*, p. 8.
(2) *Kitâb el-Aġ.*, XII, 61.
(3) *Süd-Arab. Chrest.*, p. 19; Mordtmann, *Beiträge*, p. 50, propose de voir une huitième forme dans ימתתע.

النحس خلاف السعد من النجوم et le duel النحسان signifie les deux planètes Saturne et Mars. Le deuxième élément du nom, טב, égale طيب ou طاب. Oserait-on interpréter נחשטב dans un sens hébraïque, en lui reconnaissant la signification de « bon serpent(?) ». La fin de la ligne présente ...שת.

L. 4. — Avant la première barre de séparation, on aperçoit un ל. Le mot qui suit, חגחתי, nous paraît répondre à l'arabe حجّة, « pèlerinage », et à l'hébreu חג. Le ח est parasite (1). Le ת est signe du féminin singulier ou pluriel; en sabéen, on trouve la terminaison du pluriel masculin après des noms féminins et à terminaison féminine (2). Il s'agit probablement ici d'un grand *ḥaǧǧ*, ou pèlerinage, à Ma'în. — שתיתק est à comparer avec l'arabe استوثق « se confier à ». Le mot se trouve dans Müller (*Epig. Denkm.*, XXIII, 1) ותח | יד | שתותק, — où nous croyons qu'après יד, il faut lire נח au lieu de ותח, et rétablir le nom du dieu נחשטב. — C'est également ce nom que nous proposons de restituer à la fin de la présente ligne.

L. 5. — La première lettre de la ligne demeure obscure; on ne saurait dire si c'est le jambage d'une lettre, d'un נ par exemple, ou bien la barre de séparation qui précède כל. — קני « possession », se trouve souvent dans les inscriptions sabéennes. — והבן, déjà rencontré à la ligne deuxième, est ici désigné comme étant seigneur de Qabat דקבת. Ce dernier nom peut être l'appellation d'une localité ou d'une terre. Faut-il le rapprocher de قباء, village à deux milles de Médine sur le chemin de la Mecque (3)? Cf. דקבת dans *Epig. Denkm.*, XXIX.

L. 6. — וכל | ארצם « et toute terre ». Il semble que nous ayons la fin de l'énumération des différents objets consacrés à la divinité. Le commencement d'une nouvelle phrase paraît indiqué par le ו placé avant le nom propre, Wahbân. — משמתעם, participe de la forme *s*, 1, comme مسبررم (4). Le verbe מתע signifie « sauver »; la forme *s*, 1, aura le sens de délivrer, ou conserver quelqu'un, comme أمتع *superstitem servavit Deus aliquem*. Nous traduirions volontiers משמתעם = مستمتع par « conservé » de Wadd ou d'un autre dieu. La dernière lettre, ו, paraît être la copule.

L. 7. — Le premier mot reste douteux : ...שטב...? — כוד, à Wadd; le nom du dieu est suivi du mot ריתם. Le terme se trouve trois fois dans *Epig. Denkm.* : I, 4, peut-être après עתתר; XI, 2; XXIII, 3, après Wadd. Müller le transcrit Raitm; Mordtmann, Raitam. On regarde ce mot comme étant un

(1) Sur le ח minéen, voir MORDTMANN, *Beiträge...*, p. 78 ss.; NIELSEN, *Neue Katab. Inschr.*, p. 49 ss.; WEBER, MDVG., 1907, **2**, p. 47 ss.

(2) *Süd-Arab. Chrest.*, p. 43.

(3) YAQUT, *Muštarik*, ad verbum. BÉKRY, *Mu'ǵam*, p. 765.

(4) *Süd-Arab. Chrest.*, p. 31.

nom de lieu, inconnu du reste aux géographes arabes. Dans ce sens, on pourrait peut-être proposer ريث mentionné par Yâqût, comme étant une localité auprès de Ḥâïl (1).

N° 2.

Inscription sur une pierre d'appareil encastrée dans la paroi intérieure du même puits que le n° 1, à peu près à 1m,20 de profondeur. Dimensions de la pierre : 0m,30 sur 0m,23 ; hauteur moyenne des lettres : 0,03 ; neuf lignes incomplètes au début. Inédite ; estampage (pl. X) et copie (fig. 104).

Fig. 104. — Médâïn-Ṣâleḥ. Inscription minéenne, n° 2.

1 ...ישׂברן | ושׂמ(ת)
2 ...ובנכל | דיעֽרבשׂ |
3 ... | ואלעז | לואן | חג
4 ...זיד | וחמי | ואלע
5 (ז) ... | זיד | וחמי | וא
6 (לעז) ... ישׂ | כוד | דריתם | עשׂ
7 ...מן | והגהתשׂ | מן | כ
8 (ל) ...עד | ישׂברן | שׂמת
9 | ושׂקניתשׂ | ואשׂטר

1\. ..... *Il a été pieux et a marché dans la bonne voie*

2\. ..... *et contre celui qui l'enlèvera*

3\. ..... *et Elʿaz prêtres? du pèlerinage (?)*

4\. ..... *Zayd et Ḥamay et Elʿaz*

5\. ..... *Zayd et Ḥamay et Elʿaz*

6\. ..... *à Wadd Raitm a consacré*

7\. ..... *et son pèlerinage contre quiconque*

8\. ..... *pour qu'il fasse œuvre pie et marche dans la bonne voie*

9\. ..... *et sa consécration et (ses) inscriptions.*

L. 1. — On ne saurait dire si le verbe est immédiatement précédé de la

(1) Fell admet, dans *ZDMG.*, LIV, p. 231 ss., que les mots qui, sous une forme nominale, se trouvent immédiatement après un nom divin, peuvent être regardés comme des épithètes. Au lieu de traduire, par exmple, תאלב ריםם par « Ta'lab de Riyam », on dira de préférence : « Ta'lab l'élevé », considérant ריםם non comme une appellation géographique, mais comme une épithète de la racine רים « être élevé ». D'après ce système, ריתם serait regardé comme un adjectif exprimant une qualité de Wadd Faudrait-il le rapprocher de l'éthiopien ረተ « frotter » ou bien supposer une racine syriaque ܪܬ = ܪܬܬ, signifiant « effrayer »? On donnerait alors à ריתם le sens de « redoutable ». D'autres suppositions seraient aussi possibles.

barre de séparation ou d'une lettre. — ישׂברן « a été pieux, a fait acte de piété »; le verbe ברר signifie « séparer » et « purifier » (1). Le mot suivant est mutilé; peut-être pourrait-on lire שׂמ(ת), comme à la ligne 8. سمت en arabe signifie « disposer, marcher dans la bonne voie ».

L. 2. — « Et contre quiconque l'enlèvera ou l'écartera »; la phrase fait selon toute vraisemblance allusion, à l'objet consacré à la divinité ou bien à l'inscription elle-même. Le document étant lacuneux, il est difficile de déterminer le substantif auquel se rapporte le pronom שׂ.

L. 3. — אלעז est un nom propre qui reparaît à la ligne suivante et qu'il faut rétablir à la fin de la ligne cinquième. Pour l'explication qu'en a donnée Müller, voir *ZDMG.*, XXXVII, p. 351. Ce mot est sur le même type que אלכרב, אלרפא, אלעמד, etc. — לואן se trouve déjà dans *Epig. Denkm.*, XVII, 2; dans XXIII, 3, לואנאן est un duel, et dans XXIV, 1, 2, לואת est féminin. Notre mot pourrait être au singulier, et, sous sa forme déterminée, se rapporter à El'az, *le prêtre;* mais il n'est pas impossible de le regarder comme un pluriel qualifiant les trois personnages de la ligne quatrième (2). A la fin de la ligne, on lit הג, à restituer peut-être en הַגהת.

L. 4. — זיד est un nom propre; cf. *Epig. Denkm.*, XXII, 2. Il répond à la forme زيد ou زياد de l'arabe. Le mot suivant, חמי, est encore un nom propre; peut-être est-il mentionné dans *Epig. Denkm.*, V, 4; en tout cas on le reconnaîtra dans חמעתֿת « 'Aṯat protège » ou « protection de 'Aṯat ». (*CIH.*, **191**; **242**). — Le dernier mot sera aisément complété אלעז.

L. 5. — Les trois personnages mentionnés à la ligne précédente reparaissent ici dans le même ordre. C'est à peine si on remarque la partie supérieure du ה, mais on ne fera aucune difficulté de le restaurer dans ce contexte.

L. 6. — ישׂ... Peut-être un י est-il en partie visible avant le שׂ; faudrait-il supposer בניש? — בוד « à Wadd »; l'emploi de ב pour ל n'offre pas de difficulté. Il n'en est pas de même pour le mot ויתם qui vient après. Voir l'explication au n° **1**, l. 7. Le dernier mot paraît être עשׂ « faire, consacrer ».

L. 7. — מן nous semble représenter la dernière partie d'un mot. והגהתשׂ « et son pèlerinage (ses pèlerinages) ». Nous rapprochons ce mot de l'arabe حجة; voir n° **1**, l. 4. La fin de la ligne, מן כל « contre quiconque »; à la ligne deuxième, nous avions בנכל.

L. 8. — עד; si le mot est complet, il représente la conjonction. Le verbe ישׂברן se trouve déjà à la ligne première. Pour שׂמת, nous proposons de le

(1) Cf. Nielsen, *Neue Kat. Inschr.*, p. 5.

(2) Sur l'utilisation historique de ce terme, voir Hommel, *Die altisr. Überlieferung*, p. 278.

(3) Cf. Hommel, *Süd-Arab. Chrest.*, § 77.

comparer à l'arabe سمت, à moins qu'il ne faille le compléter en שׂבׄתע = امتع « faire jouir, conserver ».

L. 9. — La lecture ne souffre pas de difficulté. Pour שׂקנית־שׂ, voir Hommel, *Süd-Arab. Chrest.*, p. 127. — L'inscription comprenait encore au moins un début de ligne; elle est donc tronquée de trois côtés.

N° 3.

Inscription du château de Médâin-Ṣâleḥ, sur une pierre d'appareil encastrée dans la construction, à l'extérieur, à l'ouest, presque au ras de terre. Le bloc mesure 0m,46 sur 0m,20; 7 lignes incomplètes; hauteur moyenne des lettres : 0m,03. Estampage (pl. X) et copie (fig. 105).

Cette inscription, estampée par Euting, a été publiée par M. Müller dans

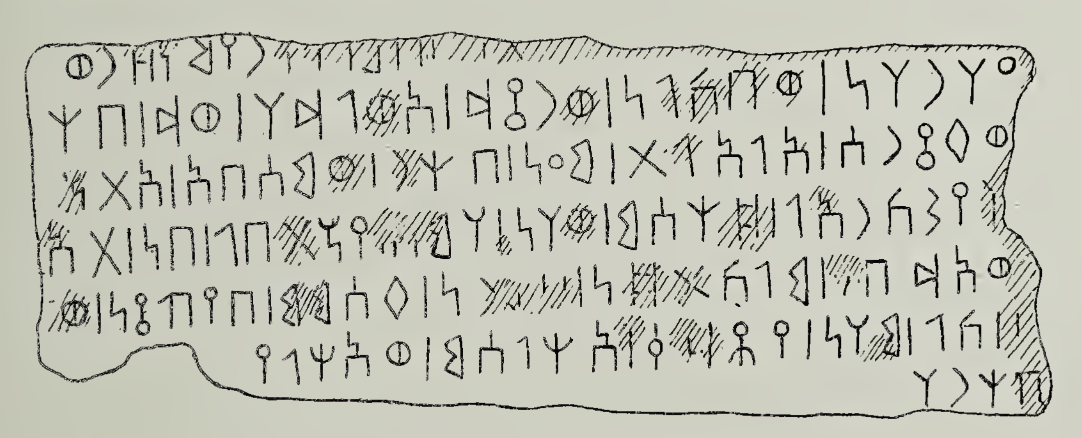


Fig. 105. — Médâin-Ṣâleḥ. Inscription minéenne, n° 3.

Epigraphische Denkmäler aus Arabien, Wien, 1889, n° XXV. Elle a été étudiée par Hommel dans *Aufsätze und Abhandlung.*, p. 12, sous le titre d'*Inscription d'el-Oela* (1), et par Mordtmann dans *Beiträge*. Nous ne connaissons le travail d'Halévy que par les citations de Mordtmann.

1 . . . . רים | דרוי. . .
2 . . עהרהן | ובכלן | ורתד | אולדה | וד | בה(רה). . .
3 . . . ופתרשׂ | אלאלת | מען | בחר | ומשׂבא | אתה. . .
4 . . ישׂכראל | דהשׂם | והן | המא | יהתבל | בן | תא. . .
5 . . ואדבר | מלכת | דן | בחרן | פשׂמם | ביעתן | ו. . .
6 . . | כל | מהן | יצדק | אחלשׂם | ואחלי. . .
7 . . בחרה

1. . . . .
2. ... *'Ahirhân et Bakalân et ont consacré les enfants de Wadd...*

(1) Voir aussi, du même auteur, *Süd-Arab. Chrest.*, p. 113.

3\. ... *et l'ont protégé les dieux de Ma'în sur mer et sur la route des caravanes...*
4\. ... *Iscar'el, Seigneur de Ḥism, et si (?) il s'éloigne de...*
5\. ... *et Adbar reine de ce ..... pour secourir...*
6\. ... *tous ceux qui donneront leurs ornements et les ornements de...*
7\. ... *mer...*

L. 1. — On distingue sur l'estampage l'extrémité inférieure d'une douzaine de lettres; mais leur état de mutilation ne permet guère une restauration satisfaisante. A la fin de la ligne, la restitution de Müller et de Mordtmann paraît plausible, דרוי | רים (1); notre estampage, peut-être trop court, ne porte pas trace de ק final (Hommel). Mordtmann propose (ה)רים | (כ)ברן. דרוי.

L. 2. — עהרהן, complété en Mu'âhirhân par Müller; la restitution d'un כ paraît difficile à Mordtmann. S'il s'agit d'un nom propre d'homme, on pourrait comparer l'arabe ماهر, ou mieux غيهران = *gôl*, « démon ». Dans le mot suivant, la troisième lettre est presque totalement effacée. On aperçoit cependant un trait fortement incliné de droite à gauche et rappelant la barre supérieure du *kaf* qui viendrait se greffer sur le deuxième jambage. On est donc assez porté à lire, avec Müller : בכלן. En sabéen, le mot se rencontre fréquemment. *CIH.*, **102**, l. 4; (אבכלן), **127**, l. 9; **147**, l. 2; **143**, l. 3; **282**, l. 2 (בכלם), et on l'a rapproché de la puissante tribu des Bakîl dans le Yémen (2). Médâin-Ṣâleḥ est loin de Ṣana'a, auprès de laquelle se trouvaient les Bakîl; mais le développement de la tribu nous est inconnu. Toutefois, le mot בבלן pourrait aussi être un nom propre d'homme. רתד « consacrer ». Nous ne croyons pas qu'il faille s'écarter de la signification généralement reconnue à ce mot. וד | אולדה a été traduit par Müller « les enfants de Wadd », en prenant Wadd comme nom propre de personne ou même de dieu (3). Toutefois, après le terme si connu de רתד, le mot Wadd signifie aisément le dieu de ce nom. De plus, il nous semble qu'ici, comme en d'autres passages (4), le verbe רתד peut prendre directement à l'accusatif ses deux régimes : « a consacré les (ses) enfants à Wadd ». Mais cette traduction doit être écartée (avec Müller), parce que « ה, en minéen, ne saurait être le suffixe de la 3ᵉ personne du singulier ». En effet, le suffixe minéen est ש ou שו, tandis qu'en sabéen on a הו, et ה pour le féminin. Dans le cas présent, le ה ne peut donc pas être considéré comme

(1) Dans Hommel, רגם.
(2) Yaqut, I, 706; Hamdany, **66**, 20; **111**, 1-16, etc.
(3) Cette interprétation est en soi possible; on pourrait prendre אולדה comme apposition aux trois noms qui précèdent, si רתד était un nom propre.
(4) *CIH.*, **20** 4.

suffixe et il faut probablement le regarder comme un ה parasite (1), fréquent à l'état construit. On traduira donc, en observant les lois de la grammaire : « ont consacré les enfants de Wadd » en considérant Wadd peut-être comme un nom propre de personne (2). — (בח[רח; sur l'estampage, on ne distingue pas les deux dernières lettres, רח, que nous restituons d'après la ligne 7, mais sans preuve certaine. On a proposé de l'expliquer par חרח + ב « qui est dans Ḥarrah » et il ne répugne pas d'y voir un des nombreux حرة des géographes arabes; on sait qu'il y a un Ḥarrah tout à côté de Médâin-Ṣâleḥ. Il serait aussi plausible d'y voir un nom de localité et de le comparer avec l'arabe حرَان de Yâqût (I, 498), nom de lieu dans le Hedjaz.

L. 3. — ופתרש n'est pas traduit dans Müller; Halévy, Hommel et Mordtmann proposent d'y reconnaître le mot فاثور. Parmi les nombreuses significations qui lui sont attribuées : « grand plat, coupe, table de marbre, d'or ou d'argent, disque du soleil, nom de dignité », on croit trouver un sens propre à notre passage. On songe, par exemple, à un objet offert aux dieux de Ma'în : un plat d'or (assyr. *paššûru*) ou une table de marbre, comme en d'autres inscriptions on parle d'encensoirs ou de statues d'or offertes à la divinité. Mais فاثور a aussi le sens de poste militaire : « *Manipulus militum qui e præsidiis confinium excurrunt in hostem ad eum persequendum* » (3). C'est d'après ce sens que nous proposons, sous toutes réserves, de voir dans פתרש un verbe dont אלאלת serait le sujet et nous traduirions : « les dieux de Ma'în ont agi pour lui comme ses *fâṯûr* », c'est-à-dire « comme une escorte qui protège une caravane en des endroits difficiles ». Le verbe פתר serait à la 2ᵉ ou à la 3ᵉ forme, فثّر ou فاثر. — | בחר ומשבא, nous proposons de traduire : « Sur mer et sur la route des caravanes » (4). On peut voir dans Mordtmann (*Beiträge*) le résumé des autres explications proposées. Le dernier mot de cette ligne commence par את ; la dernière lettre lue ה n'est pas sans analogie avec ל ou מ.

(1) Nielsen, *Neue Katab. Inschr.*, p. 49 ss.

(2) A travers les incertitudes philologiques où se meut encore l'épigraphie sabéo-minéenne, on serait assez tenté de se laisser guider ici par des considérations d'un ordre différent. Or en toute l'aire sémitique septentrionale, dont les concepts religieux et les usages linguistiques nous sont mieux connus, on ne voit pas d'exemple d'un nom de dieu important — tel que l'est le וד des Minéens — employé purement et simplement comme nom propre d'un particulier. Nombreux au contraire sont les exemples de clans, de peuples ou d'individualités se désignant eux-mêmes comme « fils, בני », ou bien « peuple, עם » de leur divinité. Cf. W. R. Smith, *Kinship and Marriage*, II, p. 240. Tout compte fait, c'est donc au sens de Wadd divinité que nous donnerions ici la préférence.

(3) Freytag, *Lexicon ar. lat.*; cf. *Lisân* et *Tâǵ el-'Arous*.

(4) 'Aṯtar est « seigneur de la mer »; cf. Glaser, *Die Abessinier...*, p. 37, note 1.

L. 4. — ישׂכראל n'offre pas de difficulté. La première lettre du mot suivant est fort probablement un ד̄, répondant à ذو « maître ou seigneur ». — השׂם; probablement nom de lieu : حسم ou حسمى des géographes arabes (1) (Müller et Mordtmann). — וחן « et si ». Le mot suivant a été diversement interprété. Müller et Hommel lisent הבמי et regardent ce mot comme faisant un tout avec celui qui précède : וחן|הבמי, et si (2). Mordtmann lit : הם | ד̄; mais les deux derniers traits paraissent trop rapprochés pour représenter les deux jambages du ד̄ minéen. Nous mettons donc la barre de séparation devant le *iod* du verbe suivant. La lecture n'en reste pas moins embarrassante, car le signe qui précède immédiatement la barre de séparation ne paraît pas être un *iod;* les traits visibles sur l'estampage donnent l'impression d'un שׂ, d'un א ou d'un ב; on lirait donc הבמשׂ, הבמא ou הבמב. — Le verbe اختبل en arabe n'a pas le sens passif mais actif : « corrompre l'esprit, mutiler un membre, ne pas rester en un endroit », par conséquent « s'éloigner ». Ce dernier sens conviendrait sans doute à notre passage, à cause du mot suivant qui doit être lu בן = بن, avec Mordtmann, au lieu de בם lu par Hommel. L'estampage ne laisse aucun doute à ce sujet. Les deux dernières lettres, תא, sont certaines.

L. 5. — אדבר. L'incertitude sur la dernière lettre de ce mot n'est point complètement levée par notre estampage ; pourtant le *iod* proposé par Müller n'est pas clair ; on ne distingue pas la boucle supérieure et la hampe inférieure infléchit légèrement vers la gauche. C'est la raison pour laquelle Mordtmann a cru distinguer un ר. La lecture אדבר paraît plus plausible que אדבי. — Le ת final du mot suivant est à peu près sûr d'après l'estampage : מלכת; le mot a été traduit par « reine », dans *Epig. Denkm.,* où, à ce propos, on rappelle la mention, dans les inscriptions cunéiformes, de deux reines des Arabes : *Samsi* et *Zabibi.* Il ne serait donc pas surprenant de rencontrer le nom d'une reine chez les Minéens (3). Toutefois, le sens de « reine » est mis en doute par Mordtmann, qui préfère la signification de « propriétaire, maîtresse ». — Le mot qui suit ד̄ן a été lu הגרן « ville », par Müller, et בחרן par Mordtmann. Sur notre estampage, nous distinguons clairement les deux dernières lettres, et la première semblerait être plutôt un ב qu'un ה. On lirait alors « Buḥrân » (4). — פשׂבם, certain comme déchiffrement, semble résister à toute interprétation. Pour Mordtmann, il

(1) Cf. Yâqût et Hamdâny.
(2) Cf. *Süd-Arab. Chrest.*, p. 54.
(3) Hommel, *Aufsätze...*, p. 12.
(4) Yaqut, I, 498. بحران, est une localité dans le Hedjaz.

représente difficilement un nom propre dont l'équivalent ne se trouve pas en arabe. Il serait peut-être possible de considérer ce mot en rapport avec ce qui suit, de manière à commencer ici une nouvelle phrase. L'emploi de פ pour « *et* » n'offre pas de difficulté. שׂמם pourrait représenter سميم, سموم, سماء, etc., ou toute autre combinaison provenant de trois ou quatre racines différentes, سم, سام, سما, وسم. L'état actuel de l'inscription ne permet pas de déterminer le sens qui conviendrait ici. — ביעתן est d'une lecture certaine. Comme le ב peut être conjonction, le mot n'est pas nécessairement un substantif représentant يغوث par exemple ; il est possible de le regarder comme un imparfait du verbe غوث « secourir ». La dernière lettre de la ligne est vraisemblablement un ר.

L. 6. — כל מהן « quiconque ». Le mot suivant, lu יצעק par Müller, est déchiffré יצדק par Mordtmann. L'estampage paraît confirmer cette dernière lecture. Le verbe צדק dans *CIH.*, **72** 2, a été traduit par « *indulgere* ». Peut-être pourrait-on lui reconnaître ici le sens de « donner en cadeau ». — אהלשם « leurs ornements ». S'agirait-il d'un présent fait à la divinité?

L. 7. — בחרה. On serait porté à reconnaître à ce mot la même signification qu'à la ligne 3.

N° 4.

Inscription sur une pierre encastrée dans le mur méridional du qala'ah, à l'extérieur, à une hauteur de 0m,50 environ; elle mesure 0m,47 sur 0m,22;

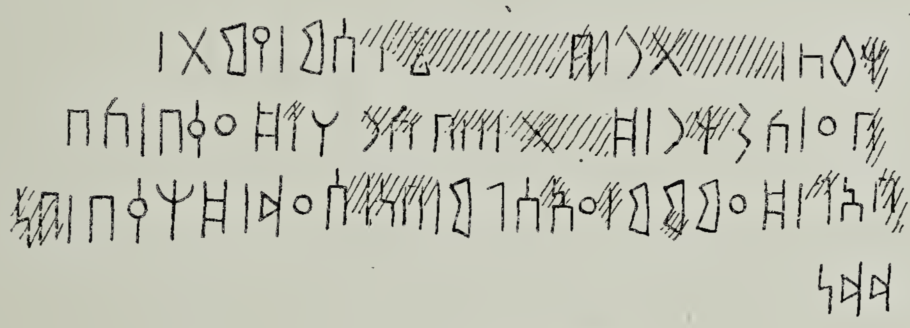


Fig. 106. — Médâin-Şâleh. Inscription minéenne, n° 4.

hauteur moyenne des lettres : 0,03; 4 lignes tronquées. Inédite. Estampage (pl. X) et copie (fig. 106).

1 . . .פא. . . .תר | ב. . . . . .שׂם | יבות. . .
2 . . .בע | כשהר | ד. . .ת | ד בכרה | דעקב | כב. . . .
3 . . .באל | דעממם | ואשלם | בן | שעד | דחקב | בכן
4 . . .דדן

1. ... *jours de...*
2. ... *à Šahar (?)... de ʿUqâb...*
3. ... *et Aslam fils de Saʿid, seigneur de Ḥaqâb...*
4. ... *Dedan...*

L. 1. — פא... le mot est incertain. — Le nom suivant se termine par תר; on n'oserait affirmer que ce soit la finale de עתתר. La lettre qui vient après est un ב, barré au milieu, mais le mot qui suit a disparu dans une cassure de la pierre. Ensuite on distingue nettement שם, qui rappelle le suffixe; avant le ש, peut-être la partie inférieure d'un ר. — ימת « les jours ». Le commencement du mot suivant n'est pas lisible.

L. 2. — La fin d'un premier mot : עב... — Dans כשחר le ח est douteux; on voudrait pouvoir lire ח « à Šahar ». Le mot suivant étant illisible, sauf la première lettre qui est un ד, on ne saurait le déterminer davantage. Sur l'estampage, on distingue quelques lettres, ou quelques éléments de lettres; c'est insuffisant pour risquer une restitution. — דעקב, peut-être un nom propre de lieu. Dans Yâqût (1) on trouve عقاب, près de Damas; c'est loin de Médâin-Ṣâleḥ. A la fin de la ligne, on distingue les deux lettres כב.

L. 3. — באל, lecture incertaine; en tout cas, nous n'avons que la fin du mot. — דעמכם; la première lettre pourrait être aussi ב. Le mot עמכם, avec trois *mim,* répondrait à عميم, nom de lieu dans Yâqût. Il serait aussi possible de le considérer comme nom commun et de lire par exemple بعموم « en commun », ou bien عميم « ancêtre ». Le reste de la phrase n'offre pas de difficulté : דחקב | שעד | בן | אשלם « Aslam fils de Saʿid, Seigneur de חקב ». Dans Hamdâny (2), on trouve Ḥaqab comme nom d'un ouâdy, et dans Yâqût (3) Ḥaqâb est un nom de lieu. — A l'extrémité de la ligne, on aperçoit le premier jambage de la lettre suivante.

L. 4. — דדן, peut-être un nom de tribu (*CIH.,* **287**, l. 9) ou un lointain souvenir du דדן biblique; cf. Glaser, *Skizze,* **2**, 397 ss. — Voir ci-dessus, inscr. nabat., n° **180**.

N° 5.

Inscription sur une pierre du mur méridional du qalaʿah, encastrée dans la construction à une hauteur de 3 mètres, mesurant 0m,23 sur 0m,19; hauteur moyenne des lettres : 0,02; sept lignes. Inédite. Estampage (pl. X) et copie (fig. 107).

(1) *Muʿgam...,* III, 390.
(2) *Ǵezîret el-ʿArab.* **77**, 10.
(3) *Muʿgam...,* II, 298.

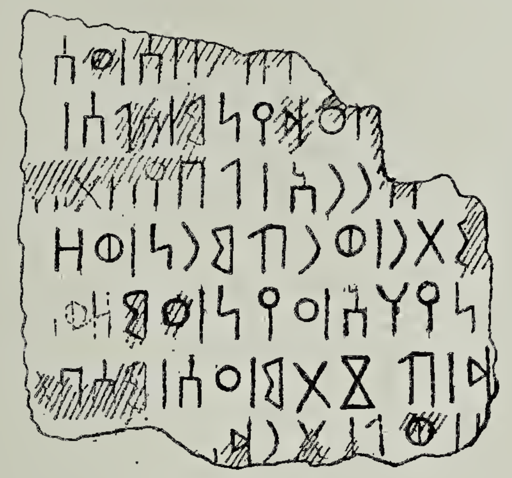


Fig. 107. — Médâin-Sâleh. Inscription minéenne, n° 5.

ח
1. ב . . בשׁ | עשׁ
2. עדינם | בֹלשׁו
3. בֹררא | לביאֹת
4. (ע)תֿתר | ורעֿמרן | וךֿ
5. (בנ)יהשׁ | עין | ומנע(שׁ)שׁ
6. ד | עֿזתם | עשׁ | משׁבא
7. הֿול | הרדשׁ

1. ... *a fait...*
2. ... *'Adîn (?)...*
3. ... *la piété (ses pieux) pour la maison (temple)...?*
4. ... *'Attar et Ragumaran et...*
5. ... *ses fils a vu et empêché...*
6. ... *une razzia, a fait une guerre...*
7. ... *a détruit lui...*

L. 1. — Les lettres בשׁ (ח au-dessus) ... ב ne permettent pas de reconstituer un sens. Le dernier mot paraît être עשׁ « faire, consacrer » (1)?

L. 2. — עדינם; serait-ce un nom propre à comparer avec l'hébreu עדין ou עדינא? Parmi les lettres suivantes, on distingue לשׁו; le ב est douteux.

L. 3. — בֹררא; restituer peut-être שׁבררא. On serait tenté de lire la dernière lettre שׁ. Dans ce ce cas, on proposerait שׁבררשׁ « ses dévots ». Le mot suivant pourrait-il se lire לביאֹת « pour la maison, le temple »?

L. 4. — Le premier mot est (ע)תֿתר; par conséquent le nom suivant, רעֿמרן, doit être vraisemblablement un nom divin, composé de deux éléments. Le dernier membre serait מרן, difficile à expliquer. Dans Glaser (n° 1546), cité par Müller (2), on trouve דֿמרן, nom propre d'homme ou de tribu sans doute, mais comparé par Müller au mot arabe عبد ربد (بن). Peut-être de nouveaux textes montreront-ils que c'est un nom divin. Pour le premier élément, רעֿ, on le comparerait volontiers à la racine arabe رغا, qui exprime « le cri du chameau, de la hyène et des enfants ». A cette même racine serait rattaché רעואל, transcrit par les LXX Ῥαγουήλ (*Gen.*, **36** 4, etc.; I *Chr.*, **1** 35, comme fils d'Ésaü, et *Exod.*, **2** 18; *Num.*, **10** 29, comme beau-père de Moïse habitant en Madian). Nous croyons retrouver dans le premier élément du nom divin le minéen רעֿ, formé des mêmes lettres que les sigles hébraïques רע rendus Ῥ et Γ par les LXX.

(1) Le *yod* final est souvent écrit; on trouve *alef* au pluriel, *ZDMG.*, **37**, p. 374.

(2) *Südar. Alterthümer*, p. 18.

L. 5. — נ̇יהש̇, peut-être בניהש̇ « ses fils ». — עין et מנע(ש̇) représentent-ils les noms de « ses fils »? On comparerait alors le premier à l'hébreu עֵינָן (1) et le second à l'arabe منيع (2). Mais il serait possible aussi d'y voir deux verbes, surtout si le pronom ש̇, à la fin du second mot, était certain. En ce cas, le premier répondrait à عين ou عاين « déterminer, voir »; le second à منع « défendre, prohiber ». L'inscription étant incomplète, il est difficile de rétablir le contexte.

L. 6. — La première lettre est ד. — Le mot suivant, עֿזתם, correspond à غزاة « razzia, expédition militaire ». — Ensuite עש̇ « faire ». Le dernier mot se lit assez aisément משבא « expédition militaire ».

L. 7. — Le premier mot a souffert, חֿול? — Pour הרד, il ne semble pas que le ד soit suivi de la barre de séparation; on croirait distinguer sur l'estampage la partie supérieure d'un ש̇, peut-être le pronom suffixe; הרד serait comparé à l'arabe هرد « lacérer, détruire un objet ».

B : Graffites lihyanites.

N° 6.

Grand graffite lihyanite, gravé au sud du ǧebel Etlib, sur un rocher isolé; lettres peu soignées; huit lignes. Copie (pl. XXX). Étant donné le mauvais état de ce graffite, nous proposons les explications suivantes sous toutes réserves.

1. עמורתם | והגמון |
2. ודֿרח | ומדֿאת
3. ואנעם | ועבד
4. דדת | חמם |
5. דֿרה | בדעשמע·לרב
6. ואדת | עשאל
7. תצבן אלמלשת·שלת | ול(ד)·עב | בשתה חמלת
8. (3) אשר מנעה

1. *ʿAmrâtam et Ḥegmûn*
2. *et Darîḥ et Mad'at*
3. *et Anʿam et ʿAbd-*
4. *dadat ont réclamé*
5. *la protection de Badîʿ Samîʿ pour le seigneur de*
6. *Wa'dat, ʿAsa'el*
7. . . . . : . . *El-Malisat, trois enfants(?) ʿAbdbustah(?) Ḥamilat*
8. *Asîr maniʿ(ah).*

(1) *Nomb.*, **1** 15.

(2) *Kitâb el-Aǵ.*, XII, 130.

(3) Dans la reproduction de notre copie (pl. XXX) on a oublié les deux mots au rejet sous la ligne 7.

L. 1. — עבירתם. Dans les inscriptions d'el-'Ela, on trouve fréquemment le nom עבירתע, cf. *Epig. Denkm.*, V, 6; VII, 2, etc. La racine arabe رتم signifiant « briser, détruire », راتم « permanent, stable », peut aussi bien entrer en composition avec un nom divin que رتع « vivre dans l'abondance ». Pour עם, en composition de nom propre, voir *OLZ.*, 1907, col. 146-147. — |והגמון et « Ḥegmûn »; ce nom ne pourrait-il pas être rapproché du grec Ἡγέμων ou Ἡγήμων? Il serait peut-être possible de lire חלמון. En tout cas, on y verra un nom propre précédé de la copule ו; on constatera également la présence de la ligne de séparation entre les mots, comme en sabéen.

L. 2. — ודרח « et Ḏarîḥ », à comparer avec le nom propre arabe ذريح, *Kit. el-Aġ.*, VIII, 113. — ומדאת « et Maḏ'at »; la lecture est à peu près certaine; le nom paraît être nouveau.

L. 3. — | ואנעם, déjà trouvé en liḥyanite (*Epig. Denkm.*, XXXVII, 2); à comparer avec l'arabe أنعم; voir dans Ibn Doreid, p. 299, les بنو أنعم; cf. Littmann, *Sem. Insc.*, p. 16, 45, etc. — עבד pourrait être regardé comme l'équivalent de عبد, *Kit. el-Aġ.*, XIV, 120; ou de عبيد, *Kit. el-Aġ.*, X, 6. Mais très souvent ce mot est suivi d'un nom, divin ou autre, qui lui sert de déterminatif, par exemple عبد الدار et عبد الله; aussi, à supposer que notre graffite soit complet, ce déterminatif devra être cherché au commencement de la ligne suivante.

L. 4. — דדת; lecture presque certaine. En liḥyanite on a déjà trouvé דד comme nom de femme (*Epig. Denkm.*, 26 2; 71 3, comparé par Müller avec hébreu דודי, דודיהו; arab. دودان; sab. דדן et דדכרב). On regarderait volontiers דדת comme la forme féminine de דד. En hébreu, דודה signifie « tante »; il peut supposer pour un nom divin. Si l'on admet qu'il est en rapport avec le mot précédent, on aura le nom propre עבדדדת. — | חכום n'est point précédé de la copule comme tous les noms propres énumérés auparavant; il ne doit donc pas être considéré comme un substantif appartenant à la même catégorie; tout au plus peut-il être regardé comme un nom en apposition, déterminant les mots précédents, mais il semble plus conforme au mouvement de la phrase de le prendre pour un verbe. On peut le rapprocher du verbe arabe حكم qui, parmi d'autres nombreuses significations, a celle de « décréter, déterminer » et à la 3ᵉ forme, « demander, réclamer ». Cette dernière nous paraît convenir à חכום, qui peut répondre à حاكموا pour حاكوا « ils ont cherché, réclamé ».

L. 5. — דרת paraît devoir être considéré comme le régime du verbe חכום. D'après l'arabe ذرى, nous lui reconnaissons le sens de « protection, tutelle ». — ברעשמע peut être un nom propre composé de deux éléments :

בדע égalant l'arabe بديع « inventeur »; cf. بديع, nom propre d'homme, *Kit. el-Aġ.*, XX, 54; שמע peut être comparé à سميع, « entendant »; cf. سمع ذكيان, nom de dieu, Hommel, *Süd-Ara. Chrest.*, p. 132. On notera avec intérêt le nom propre بديع الزمان, cf. *Ḫazânet al-Adab*, IV, 175. — לרב « pour le seigneur, ou le prince ». Il semble que ce mot soit déterminé par le substantif suivant.

L. 6. — ואדת. Serait-ce un nom propre de lieu? Dans ce cas nous aurions le nom de la localité, ou peut-être de la tribu, soumise au prince dont le nom serait connu par le mot suivant : עשאל.

L. 7. — תעבן. — אלמלשת a les apparences d'un nom propre et ressemble à אלעבשת de Littmann, *Sem. Insc.*, p. 164. — שלת, « trois », demanderait après lui l'énumération de trois objets ou de trois personnes. Malheureusement le mot suivant n'est pas complet. La lettre qui manque serait-elle un ד? On lirait alors ולד « enfants » et les mots qui suivent représenteraient le nom de ces trois enfants; mais ce n'est là qu'une hypothèse. — עבדבשתה. On ne saurait déterminer, d'après les copies, si le signe qui suit le ב est la barre de séparation, ou s'il représente une lettre. On voudrait pouvoir lire un ד; ce qui donnerait le nom de ʿAbdbustah, dont la dernière partie, בשתה, pourrait peut-être se comparer avec بستان « jardin » (cf. عبد الدار ou بستان, nom propre, *Kit. el-Aġ.*, XVIII, 22)? — Le mot חמלת est sans doute un nom propre; il se trouve en tamoudéen; cf. notre nº **153** et Dussaud-Macler, *Mission...*, 173, 503; il se rencontre aussi en nabatéen. On peut le comparer au nom propre arabe حمل, *Kit. el-Aġ.*, XVI, 22; Yaqut, IV, 247.

L. 8. — אשר מנעה. On serait porté à considérer ce mot comme formant un nom propre, qu'on pourrait transcrire Asîrmanîʿ(ah). Le premier élément, אשר « prisonnier », a été trouvé comme nom propre en safaïtique; cf. Littmann, *Semit. Insc.*, nº 56. Nous le transcririons en arabe أسير. La deuxième partie de ce nom composé est מנעה. Le ה final est aussi difficile à expliquer ici qu'à la fin du nom עב(ד)בשתה. Pour élucider le problème de sa présence, suffira-t-il de dire qu'il est simplement parasite, comme on l'admet à la fin de nombreux mots minéens? La question sera peut-être tranchée un jour. Quoi qu'il en soit, nous proposons de considérer מנעה comme l'équivalent de منيع « prohibant, empêchant ». On sait que, dans le Qoran, le mot est souvent appliqué à Allah. Au lieu de منيع, on pourrait aussi ponctuer مناع et منوع.

N° 7.

A l'intérieur du ğebel Etlib, dans la partie septentrionale du massif. Copie (pl. XXX).

1. אלהלפע
2. בן בלע
3. המתע
4. נחר : בתלב : מכשד

1. 'Ilâhlifâ'
2. *fils de Bala'*
3. *a conservé*
4. *une victime pour la perte de Makšad.*

L. 1. — אלהלפע, nom propre, composé vraisemblablement de אלה, qui répond à l'arabe الآه, et de לפע auquel on peut donner la signification de لفع « courir » ou de لفاع « tout ce qui protège ou couvre le corps ». אלהלפע signifie donc « 'Ilâh protège » ou « protection d''Ilâh ». A cette interprétation on objectera peut-être que l'écriture אלה ne se rencontre pas d'ordinaire au commencement des mots, où l'on trouve plutôt אל; mais Lidzbarski donne quelques exemples qui suffisent à motiver l'interprétation présentée.

L. 2. — בלע, ce nom propre peut être rapproché de celui du roi d'Édom, בֶּלַע, cf. *Gen.*, **36** 32; un fils de Benjamin porte aussi ce nom; cf. *Gen.*, **46** 21; *Num.*, **26** 38; I *Chr.*, **8** 13. Cf. l'arabe بلعاء, *Kit. el-Aġ.*, XIII, 136 et Ibn Dor., p. 106.

L. 3. — המתע « a conservé en vie ». Ce verbe paraît correspondre à l'arabe أمتع, qui signifie « jouir » et « conserver en vie ».

L. 4. — נחר est en arabe le terme propre pour marquer l'immolation d'une victime; et نحير désigne la chamelle immolée. — בתלב « pour la perte. C'est la signification qu'on peut donner à ce mot considéré comme l'équivalent de l'arabe تلب. Le dernier mot, מכשד, paraît être un nom propre, l'ennemi de 'Ilâhlifâ'. Ce dernier promet d'immoler une victime si son ennemi est vaincu ou disparaît. Un usage semblable s'est conservé chez les nomades actuels; cf. Jaussen, *Coutumes des Arabes*, p. 355, 356.

N° 8.

Dans la même région. Copie (pl. XXX).

1. עבדמנת | אצדק
2. פרטה | הלה | ושעדה

1. *'Abdmanât Aṣdaq*
2. *Qu'Allah le rende prospère et heureux!*

L. 1. — עבדמנת, nom propre fort connu en nabatéen. — אצדק. Ne serait-ce pas une épithète décernée à ʿAbdmanât? On prendrait le mot pour une forme élative, أصدق « très juste, le plus juste ». On pourrait aussi le regarder comme un verbe, dont le sujet serait הלה et dont le régime serait constitué par les deux noms פרטה ושעדה. Considéré comme verbe, אצדק signifierait « perfectionner, assurer ». On traduirait alors le graffite : « ʿAbdmanât. Qu'Allah assure sa prospérité et son bonheur! »

L. 2. — פרטה. Le mot se trouve plusieurs fois en liḥyanite, accompagné de שעדה, comme dans notre graffite. Cf. *Epig. Denkm.*, 4 4; 8 3; 23 7, 8; 25 4; 26 5, 6. On traduit par : « son succès et son bonheur ». Entre les deux termes de cette expression consacrée, nous constatons ici la présence d'un mot, הלה, lequel pourrait, à la rigueur, répondre à l'arabe حالة « sa situation, son état ». Mais on remarquera que הלה n'est point précédé du ו, ce qui serait nécessaire s'il était sur le même rang que פרטה. De plus, הלה peut être considéré comme composé de ה, l'article, et de לה, nom divin; de sorte que הלה égale Allah; cf. Littmann, *Sem. Insc.*, p. 113.

N° 9.

A quelques minutes du précédent, à l'orient du massif principal de Médâin-Ṣâleḥ. Copie (pl. XXX).

חמזתר *Ḥamzatar.*

Nom nouveau, gravé sur le rocher à côté d'un chameau.

N° 10.

A côté du précédent. Copie (pl. XXX).

אשמנת | ב... *Awsmanât...*

אשמנת est un nom propre qui nous paraît être composé de אש équivalent de l'arabe أوس « cadeaux », ou de أس « fondement » et de מנת, la divinité de ce nom. Pour le nom propre אש cf. *Epig. Denkm.*, 6, 1; 46. Le nom أوس est d'un usage très fréquent en arabe; on trouve aussi أسس, Ibn Dor., p. 226. Une de nos copies porte אשמכת.

N° 11.

Même région. Copie (pl. XXX).

נשאנ..ז
... | כבר

Le nom propre est illisible. On remarquera cependant le mot כבר, si fréquent en sabéen comme nom de dignité.

N° 12.

Dans l'intérieur du grand massif. Copie (pl. XXX).

לאחֿאב | בן | שמך | המקבר — *Par Aḫ'ab fils de Simâk hamuqabbir.*

אחֿאב répond à l'hébreu אחאב, I *Reg.*, **16** 28, etc.; on l'interprétera par Aḫî'âb; voir *ZDMG.*, XL, 172. — שמך est à rapprocher de l'arabe سماك; cf. Ibn Dor., 263; *Kit. el-Aġ.*, X, 85. — המקבר. Le signe que nous rendons par ק porte deux tirets au-dessus du cercle, alors que régulièrement le ק n'en a qu'un. On pourrait donc se demander si notre signe ne représenterait pas une autre lettre, un צ par exemple. Mais comme la forme, dans son ensemble, rappelle celle du ק, nous lui donnons la valeur de cette lettre jusqu'à ce que de nouveaux textes aient contribué à élucider la question. Le mot מקבר sera rapproché de l'arabe مُقْبَر, مُقَبَّر ou مُقَبِّر, qu'on traduira par « enseveli » ou « ensevelissant », suivant qu'on le prendra pour un actif ou un passif. Sur l'emploi de ה pour l'article, voir *Epig. Denkm.*, **24**; **23** 7, etc.; *ibid.*, **14** 9, on trouve המקתל répondant probablement par sa forme à המקבר; cf. également **35** 2-3 הנקבר.

L'intérêt de ce graffite consiste en partie en ce qu'il est gravé deux fois, sur deux lignes parallèles. Dans la deuxième ligne, la forme des caractères est plus franchement liḥyanite.

N° 13.

Dans la même région. Copie (pl. XXX).

אלאב — *El'ab.*

אלאב sera interprété par : « El est père ».

N° 14.

Même région. Copie (pl. XXX).

מדך | בן — *Madak fils de*
זדבר — *Zadbar.*

La lecture de ce graffite est un peu douteuse.

N° 15.

Même région, un peu plus au sud. Copie (pl. XXX).

..בתע.

Rien à tirer de ce graffite incomplet.

N° 16.

A côté au précédent. Copie (pl. XXX).

...שׂב | עב...

Fin d'un mot avec le commencement d'un autre.

N° 17.

A l'entrée du ǵebel Etlib, à l'est du Diwân. Copie (pl. XXX).

ינג כעמיהיל

Nous ne saurions dire si le graffite est complet; le commencement paraît avoir disparu. Le dernier mot pourrait être interprété כעמיהיל « à ʿAmyaḥîl », en donnant au *kaf* la signification de *à* qu'il possède en sabéen et en considérant le nom propre comme étant composé de עם et du verbe יחיל qui pourrait être pris comme un verbe dénominatif de حيل « force »; حيّل à la deuxième forme signifierait « fortifier ».

N° 18. Dans le défilé de Mabrak en-Nâqah ainsi que les seize numéros suivants (pl. XXX).

מהתגת *Mahatgat.*

N° 19 (pl. XXX). והבלת *Wahablât.*

והבלת est à comparer avec והבלה, *Epig. Denkm.*, II, 1; IV, 1; XXVII, 1, 61. Ici nous avons la déesse Lât; cf. DM., *Mission*, 30, 62, 141, etc.; LITTMANN, *Sem. Insc.*, p. 116.

N° 20 (pl. XXX). ואלת | קיזן *Wâʾilat Qayzân.*

ואלת est un nom bien connu en nabatéen. A comparer aussi ואל dans *Epig. Denkm.*, 1 1; 21 4. — קיזן pourrait être un surnom. En arabe, قوّاذ signifie « doux au toucher », et قيذان « une colline de sable »; mais ce dernier mot n'a qu'une ressemblance matérielle avec קיזן, auquel nous comparerions plus volontiers قوّاز.

N° 21 (pl. XXX). בעלז נהזר

On ne saurait dire si le mot est complet à droite. Nahzar serait-il un nom propre?

N° 22 (pl. XXX). חגגבנך

חגג pourrait être assimilé à حجّاج « pèlerins » et alors le mot suivant désignerait le nom du pays. De nos jours on dit *Ḥaǵǵ eš-Šâm* pour indi-

quer les pèlerins ou le pèlerinage de Damas ou de la Syrie. Mais חגג peut aussi être un nom propre répondant à الحجاج ; cf. IBN DOR., p. 77, 187, etc.; YAQUT, I, 583; II, 443, etc. Les trois lettres suivantes, בנב, seraient alors interprétées : בן « fils de?... »

N° 23 (pl. XXX). חיאלן *Ḥay'alân.*

Doit-on prendre ce mot pour un nom propre signifiant « Vie de notre dieu »? ou est-ce une simple exclamation à comparer avec l'exclamation de chaque instant des Arabes modernes : *Ḥayiat Allah* « (par) la vie d'Allah »?

N° 24 (pl. XXX). אלשרח *El-Šaraḥ.*

Nom fréquent dans les inscriptions sabéennes : « El manifeste ou éclaire ».

N° 25 (pl. XXX). רבח | סאף

רבח se rencontre déjà comme nom propre en liḥyanite; cf. *Epig. Denkm.*, 60, 68. — סאף. La dernière lettre est un peu douteuse. On pourrait peut-être rapprocher le mot de la racine arabe سأف « décortiquer ».

N° 26 (pl. XXX). רצ̇ון | מיתוי *Riḍwân Maytawy.*

רצ̇ון doit être comparé à l'arabe رضوان. On sait combien est fréquent, en sabéen, l'emploi de רצ̇ו dans le sens de « grâce, faveur ». — מיתוי. Le iod est marqué comme douteux sur une de nos copies et on ne saurait dire s'il constitue la dernière lettre du mot, ou s'il était suivi d'une autre consonne. A le prendre tel qu'il est, on peut le considérer comme un relatif désignant le pays d'origine de Riḍwân. Dans ce cas, malgré la différence de ת et de ث, on serait tenté de le comparer avec l'arabe الميثاء, nom de lieu dont le relatif est ميثاوي ; cf. HAMDANY, 215 14; 257 1, 3.

N° 27 (pl. XXX). שׂלם *Paix.*

En lisant ce graffite, on pense tout de suite au سلام ou שׂלום « paix », plutôt qu'à un nom propre سالم ou سليم.

N° 28 (pl. XXX). שׂלם

Même mot que le n° 27.

N° 29 (pl. XXX). שׂלמת *Paix.*

De nos jours, certains bédouins, les 'Azâzmeh par exemple, aiment dans leurs conversations à redire souvent : سلامات « beaucoup de paix ».

Peut-être pourrait-on voir aussi dans ce mot un nom propre répondant à l'arabe سلمة.

N° 30 (pl. XXX). הדימן *Hudaymân.*

הדימן, nom propre à rapprocher de l'arabe هذيم; cf. Ibn Dor., p. 219.

N° 31 (pl. XXX). אלשרח

Cf. n° 24.

N° 32. רבא | *Raba'*
בן | השם *fils de Hišâm.*

רבא, nom propre à rapprocher peut-être de la racine arabe رباء « observer, être élevé ». — השם peut être comparé à l'arabe هشام ou هشيم; cf. Ibn Dor., 60, 70; Yaqut, III, 888; ou هاشم, Yaqut, I, 534, etc.

N° 33. רחב שלמן *Soleimân a souhaité la bienvenue.*

רחב peut être un nom propre de lieu; cf. Nielsen, *Neu Katab. Inschr.*, p. 3. Mais il serait possible aussi d'interpréter ce mot comme étant l'équivalent du verbe arabe رحب « souhaiter la bienvenue ». C'est Selmân, ou Soleimân, qui souhaite la bienvenue aux voyageurs. Sur ces formules en safaïtique servant à exprimer des souhaits v. DM., *Mission...*, p. 111. On sait combien fréquemment est employé le mot مرحبا, chez les Arabes actuels, pour souhaiter la bienvenue, ou simplement pour saluer quelqu'un.

N° 34. חפן אלים בׄ מעד *Ḥafan Alim (fils de?) Ma'ad.*

חפן est le nom d'un roi de Ma'în; cf. Hommel, *Süd-Ar. Chrest.*, p. 130. — אלים doit-il être comparé à l'arabe اليم « douloureux »? אלם figure comme un nom propre en sabéen; cf. Hommel, *Süd-Ar. Chrest.*, p. 129. — Après אלים vient un signe qui n'est pas sans analogie avec un ב safaïtique. Serait-ce le commencement du mot בן « fils »?

מעד est à comparer avec le nom propre masculin معاذ; cf. Hamdany, 54 19; 204 1; Ibn Dor., 267.

§ III. — Graffites tamoudéens.

1 (pl. XXX). — Copié par Huber (*Journal...*, p. 418) et par Euting. La copie de ce dernier nous est connue seulement par le travail de M. Littmann, *Zur Entzifferung der thamud. Inschriften*, tab. XI, n° 772 et p. 36. Notre copie concorde avec celle d'Euting contre Huber qui a reproduit différemment les trois premiers signes. Du reste, nous avons rapporté un bon estampage (fig. 108) qui confirme la copie. Nous proposons de lire :

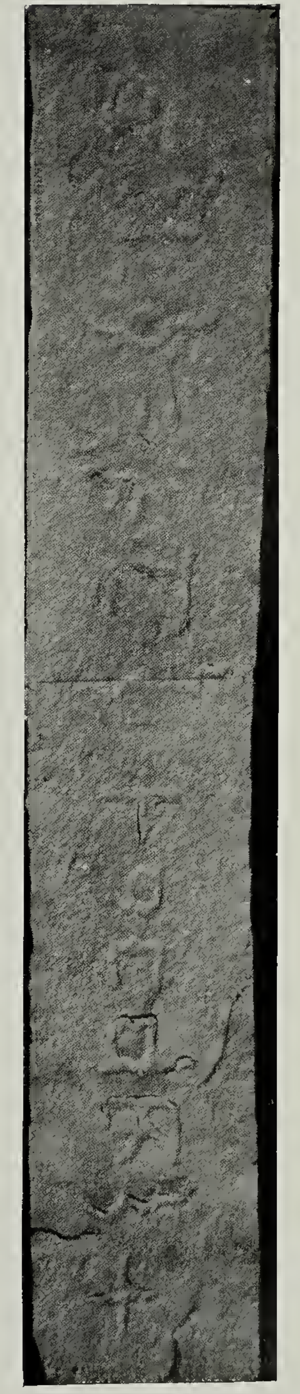


Fig. 108.—Graffite tamoudéen, n° 1.

זן לקץ בנת עבדמנת

Ceci est Laqaḍ fille de 'Abdmanât.

זן. Le premier signe est lu א par Littmann; mais nous croyons pouvoir lui attribuer la valeur de *za* (ou de *ḏal*) en nous appuyant sur les n^os **31, 68, 112, 125, 139, 143, 144**, etc., qui écartent définitivement de ce signe la valeur d'*alef* ou de *ḍad* (1) pour le déterminer à celle de *za* (ou de *ḏal*). De ces deux dernières lettres quelle est celle qui est spécialement représentée par ce signe? La question restera peut-être pendante, croyons-nous, jusqu'à ce que de nouveaux documents permettent de donner une solution définitive à ce problème (2). Pour le cas présent, nous pencherions à lui reconnaître la valeur de *za*, en lisant ce premier mot זן « ceci », que nous proposons de comparer avec le pronom démonstratif sabéen ذن ; cf. Hommel, *Süd-Ar. Chrest.*, p. 13. Voir ci-après les n^os **50** et **149** (3). — לקץ, lu לקט par Littmann;

(1) Voir à ce sujet les hésitations de Littmann, *Zur Entzifferung*.., p. 36.

(2) Il faudra tenir compte de ce fait que dans les n^os **4, 9, 149**, nous avons un signe spécial pour rendre le *ḏal*. Par conséquent, dès maintenant, toutes les probabilités — pour ne pas dire la certitude — sont pour l'identification de ce signe avec le *za*.

(3) Une étude plus approfondie de ce texte nous porte ainsi à renoncer à notre première interprétation proposée avec beaucoup d'hésitation dans *RB.*, 1908, p. 248, où nous avons transcrit le premier mot par ذن. Que le pronom démonstratif soit écrit avec *za* au lieu de *ḏal*, cela n'a pas lieu d'étonner au point de vue sémitique. De nombreux exemples, en effet, confirment ce procédé. Toutefois, on peut se demander pourquoi le tamoudéen a un *za*, alors que nous voyons un *ḏal* en sabéen et en minéen. Faudrait-il ex-

les deux premières lettres ne sont pas douteuses, mais la troisième est difficile à déterminer. Le même signe se trouve aux n^os^ **15, 20, 51,** où nous croyons pouvoir lui attribuer la valeur de צ̄, non point sans hésitation, mais en nous appuyant toutefois sur la réelle ressemblance qui existe entre ce signe et le *ḍaḍ* ordinaire, dont il ne se différencie que par quelques *rayons* ajoutés au cercle en guise d'ornementation. On constatera cependant que les mots tamoudéens lus de cette façon ne s'expliquent pas tous aisément. En admettant pour le dernier signe la valeur de *ḍaḍ*, on lirait ce mot לקצ̄; cette lecture modifierait alors celle du mot nabatéen רקוש ou רקש̇ dans lequel la dernière lettre ne paraît cependant pas pouvoir être lue *ṣad*. Comme le *ḍaḍ* arabe peut répondre à un *ṣad* nabatéen, il résulterait d'une lecture רקצ̄ l'équivalence des deux noms propres tamoudéen et nabatéen, car le changement du ר en ל est facilement admis en sémitisme (1). — Nous nous écartons de Littmann pour l'interprétation des deux mots suivants. Au lieu de בן תעבד־מנת, nous lisons, en nous appuyant sur le texte nabatéen, בנת עבדמנת « fille de 'Abd-Manât ».

1 *bis* (pl. XXX). Ce graffite et les six suivants se trouvent dans une fente de rocher, aux abords du Diwân, à Médâin-Ṣâleḥ (fig. 206). Ils ont été copiés par Huber et par Euting (2).

געבן אלנעם לחביב *Ġa'bân el-Na'am à Ḥabîb.*

Notre lecture, qui s'écarte de celle de Littmann pour le premier mot, repose sur une interprétation différente des deux premières lettres. Elle

pliquer cette différence par une variation dans la prononciation vulgaire qui aurait simplifié *ḏal* en *za*, laquelle prononciation aurait été simplement reproduite dans ces graffites, qu'on pourrait appeler *populaires ?*

(1) Dans la *Revue biblique*, 1908, p. 248, nous avons proposé la lecture לקם, à laquelle nous étions arrivés par une série de déductions. Nous avions constaté une certaine ressemblance entre le signe qui nous occupe et le signe sabéen [sign], [sign] équivalant au ס hébreu, au س arabe et transcrit simplement par *s* (cf. Hommel, *Süd-Ar. Chrest.*, p. 4, 5, 10; *ZDMG.*, XLVI, p. 528). Le mot étant lu לקם, on pourrait se demander s'il ne répond pas au nabatéen לקש? Il ne semble pas qu'il y ait répugnance à ce que le *s* sabéen représente le [sign] nabatéen. On ne saurait nier l'équation de [sign] avec س arabe et ס hébreu; par exemple le nabatéen שעד = سعد = סעד. De plus, on admet le rapport de [sign] = ش comme dans שבט = شبط et עשר = عشر. Serait-il téméraire de dire que *s* sabéen répond parfois à [sign] nabatéen? Il ne le paraît pas. Dans l'inscription d'en-Némâra, MM. Dussaud et Macler, après M. Clermont-Ganneau, ont remarqué la disparition du *samek* remplacé par [sign] כשלול pour כסלול. (*Mission...*, p. 320 et 322). N'aurait-on pas le même phénomène dans l'inscription de Médâin-Ṣâleḥ?

(2) Huber, *Journal...*, p. 425. — Pour Euting, cf. Littmann, *Zur Entzifferung der thamud. Inschr.*, pl. XI et p. 50 n° 722.

est graphiquement possible et peut s'appuyer sur le rapprochement avec جعبة النعمان (*Kit. el-Ag̀.*, II, 27). Peut-être faut-il supposer בן « fils », après Ǵa'bân; on sait que dans l'usage actuel des nomades le mot ابن « fils », dans les généalogies, est remplacé par l'article ال; on dit par exemple خليل الصالح, au lieu de خليل ابن صالح. — Le mot חביב est à comparer à l'arabe حبيب.

2 (*Eut.* 790). ואן פלן *Et moi un tel.*

פלן, lecture plus probable que celle de *Flš* proposée par Littmann, car la dernière lettre est semblable au ן de אן. La deuxième lettre doit être régulièrement un ל. Nous lisons donc פלן, équivalent de فلان « un tel », signification un peu vague, qui pousserait à chercher si sous les apparences du ל ne se cacherait pas un ז; et en fait le ז présente cette forme dans la table alphabétique de Littmann. פזן répond à l'arabe فوزان, nom propre d'un cheikh de la tribu des 'Adwân. On connaît aussi فواز, un des principaux membres du clan des Fâiz, et enfin on trouve le nom propre فوز dans *Kit. el-Ag̀.*, XV, 141-143.

3 (*Eut.* 790). ודדת פעת פעֿתמת *J'ai salué 'At et Ǵatamat.*

עת peut être rapproché de l'arabe عت ou عات, tous les deux de la racine عت « disputer »; on pourrait aussi penser à عات « orgueilleux », de la racine عتى. — Le פ en tamoudéen répond à la préposition في et signifie « dans, auprès, à »; cf. Litt., *Zur Entzif.*, n°s 16, 17, 37, 38, 50, etc. — עֿתמת, à rapprocher de la racine غتم; غتم « grande chaleur ». La lettre initiale pourrait être aussi un כ (?), d'après la table alphabétique dressée par Littmann. כתמת serait à comparer avec l'arabe كتامة, nom de tribu, Yaqut, III, 90; IV, 119, etc.

4 (*Eut.* 789). ודדת פעדֿל פ *J'ai salué 'Adil et...*

Pour les deux derniers signes, notre copie concorde avec celle de Huber, contre celle d'Euting. — עדֿל est à rapprocher de l'arabe عذل « réprimander ». On pourrait aussi lire עדֿלך; cependant la dernière lettre paraît être un פ destiné probablement à marquer le commencement d'un autre mot qui n'a pas été écrit.

5 (*Eut.* 788). נעמת ען בת מיש *Na'âmat de la tribu de Mas(?).*

נעמת semble répondre à l'arabe نعامة, Yaqut, I, 118, 714; Ibn Doreid, p. 171. — ען égalerait la préposition arabe عن. — בת מיש; l'interprétation reste douteuse : tribu de Mas?

6 (*Eut.* 787). ועתמת *Et Ġatamat* (v. n° 3).

7 (*Eut.* 787) ודדת פעצם *J'ai salué 'Aṣâm.*

עצם peut être comparé à l'arabe عصام ou à عاصم ; cf. Wüstenfeld, *Register; Kit. el-Aġ.*, VII, 118.

8. A l'intérieur du ğebel Etlib, ainsi que le n° 9 (pl. XXXI).

ליעיץ *Par Yaġîḍ.*

יעיץ, nom propre nouveau, sur le type يزيد, ou forme verbale de l'imparfait. On peut le rapprocher de la racine arabe غاض « décroître, diminuer ».

9. דבהצט *Dabahṣaṭ*

Comparer l'avant-dernier signe avec un signe identique dans le n° 57 qui paraît bien devoir être lu ז.

10. Ce graffite et les trois suivants ont été relevés au milieu des graffites nabatéens qui encadrent les stèles situées au sud du ğebel Etlib (pl. XXXI).

(ו)דד ללקד *Salut à Laqad.*

11. פשקל *A Saqil*
לשת *Lasat* (?).

12. ודד פעשלת *Salut à 'Asalat.*

עשלת ; cf. l'arabe عسل, Yaqut, I, 728.

13. עתמת שמי *Ġatamat de Summay.*

עתמת, cf. n°s 3, 6. — שמי est à rapprocher de l'arabe سمّى, nom d'un ouâdy du Hedjaz (Yaqut, III, 130), ou سُمَى, localité dans la même région (Yaqut, III, 153).

14. — Dans le grand massif de Médâin-Ṣâleḥ ainsi que le n° 15 (pl. XXXI).

לרחל *A Raḥil.*

Cf. arabe رخل « brebis ».

15. וצעל *Et Ḍa'al.*

16. A l'extrémité nord-ouest du ğebel Ḥuceireh, ainsi que les n°s 17 et 18 (pl. XXXI).

רמאת? *Ram'aṭ* (?).

Les caractères de ce graffite sont plutôt minéens.

17. בישלם *A Yaslim.*

ישלם, forme verbale à l'imparfait, de la racine سلم.

18. לולי אן? *Par Waly, moi(?).*

19. Les numéros **19-24** (pl. XXXI) ont été copiés sur les deux grands rochers de Šaqq el-ʿAǧouz, au nord d'Abou Ṭâqaḥ.

ודד מבל למנת *Salut de Mubill à Manât.*

מבל répond à l'arabe مبل « compagnon, auxiliaire »; le mot est déjà connu, en safaïtique (Litt., *Semit. Inscrip.*, p. 125, n° 67). — מנת représente peut-être la divinité, مناة. Dans ce cas, il serait possible de lire en un seul mot מבלמנת, *Mubillmanat,* « compagnon de Manât », sans tenir compte du signe qui se trouve devant מנת et que nous avons pris pour un ל. Mais il est plus objectif de séparer les deux mots, qui sont sur deux lignes, et de maintenir au signe sus-dit la valeur d'un ל (1); dans ce cas, מנת pourrait être comparé à l'arabe منّة, nom propre féminin, dans le *Kit. el-Aǵ.,* IV, 87.

20. בלהי ודד כשׂר בן מא . . . צֿת לוא דוד

Par Allah! Salut de Kasar fils de . . . . Dâûd.

בלהי, exclamation fréquente en tamoudéen et en safaïtique. — כשׂר, à comparer avec l'arabe كسر ou كاسر de la racine كسر « briser ». — Après מא, il manque trois lettres, peut-être la fin de ce mot et le commencement du mot suivant, פצֿת? Cf. n^os^ **89, 119**. — לוא serait-il l'équivalent de לואן « prêtre » mentionné dans *Epig. Denkm.,* XVII, 2? — דוד répond à l'arabe داود.

21. ואן מחֿרמנת *Je suis Maḫar-Manât.*

מחֿר, cf. l'arabe مخيرة « chose choisie »; מחֿרמנת signifiera donc l' « élu de Manât ». — מנת peut être lu מלת; pour ce dernier mot, cf. *Epig. Denkm.,* 39, 1.

22. ותל חֿתנמנת *A ordonné Ḫatan-Manât.*

ותל paraît avoir la même signification que l'arabe رتّل « a bien ordonné ». Dans חֿתנמנת, le premier terme חֿתן rappelle le mot arabe ختن « beau-père, ou parent ». En examinant le fac-similé on constatera la ressemblance des נ avec les ל.

23. ... בן רהֿון תלם ... ? *Fils de Rahwân, serviteur(?).*

רהֿון; on serait tenté de le considérer comme l'équivalent d'une forme

(1) On pourrait tout aussi bien séparer complètement les deux lignes et y voir deux graffites indépendants. La traduction du second serait alors : « par Manât ».

arabe رخوان, de la racine رخا « être mou, être flasque », comme رضوان est de رضا. — תלם rappelle تلم « serviteur ». — Lecture tout à fait incertaine.

24. לבת רעץ?

25. — Provenance Ḥešem Ṣanaʿ. La plupart de nos graffites tamoudéens viennent de cet endroit. Nous en avons copié sur trois points. Les plus au sud sont les nos **25-27** (pl. XXXI). Les nos **28-35** (pl. XXXI) et **38** (pl. XXXII) se trouvent à une bonne demi-heure au nord de ce premier groupe. Mais c'est à dix minutes plus loin, sur les grands rochers qui se détachent d'une colline, au bord de la plaine, que foisonnent les noms propres écrits à côté de nombreuses figures de chameaux et d'autres animaux. Nous y avons relevé les nos **36** s. et **39-175** (nos **36-90**, pl. XXXII; nos **91-136**, pl. XXXIII; nos **137-175**, pl. XXXIV).

לענכבת *Par Ankabout.*

ענכבת est l'équivalent de l'arabe عنكبوت « araignée ». Il reparaîtra encore plus loin (no 159). Les noms d'animaux sont souvent employés comme noms propres de personne; par exemple عقرب « scorpion » (1).

26. לד יצדמו *Par ceux qui poursuivent?*

Le verbe à la 3e personne du pluriel est à rapprocher de صدم « poursuivre, atteindre ».

27. לשעדן תותן וקאל תמם *A Saʿadân s'est attaché Waqa'el parfaitement.*

שעדן déjà rencontré en tamoudéen (Litt., *Semit. Insc.*, p. 22), se trouve aussi en arabe sous la forme سعدان, Yaqout, I, 709. — תותן peut être considéré comme la 3e ou la 6e forme du verbe وتن « durer toujours ». — וקאל est à rapprocher du minéen וקהאל, *Epig. Denkm.*, XI, 7. — תמם répondrait à تمام « parfaitement ».

28. חבלת *Ḥablat.*

חבלת, à comparer avec l'arabe حبلة, nom propre féminin; Yaqout, III, 637; cf. حبال. Ibn Dor., p. 128 et بنو حبلى, *id.*, p. 277.

29. תחנדן *Taḥnadân* (?).

תחנדן peut être une forme verbale à l'imparfait, تحنذ, de la racine حنذ

(1) Cf. E. Gratzl, *Die altar. Frauennamen*, p. 51 ss.

« brûler, cuire », sur le type bien connu en arabe de تغلب. Le *noun* final est douteux sur les copies; s'il était certain, il ne serait pas impossible de le considérer comme une sorte de *noun* énergique.

30. ולמו . . . ת.

Comme il manque deux lettres, le mot ne saurait être déterminé.

31. לפזרת *Par Fazarat.*

פזרת, cf. فزارة, Ibn Dor., p. 171, 291, etc.; nom fréquent en arabe.

32. לדב : ודד שרר ופכרת *Par Dubb! Salut joyeux et souvenir (?).*

דב, nom propre, DM., *Mission...*, 225; dans Ibn Doreid, p. 314, دب est un nom de tribu. — שרר, à rapprocher de سرور « la joie »; ודד שרר salut de joie, ou salut joyeux; سرور peut aussi être un nom propre : Salut de Sarûr. — פכרת, cf. فكرة ou فكران « pensée, réflexion ». פכרת peut être également un nom propre.

33. לדב ודד הדרמת *A Dubb salut de Hadramat.*

דב, cf. n° 32; הדרמת, nom douteux.

34. ...פבר ודד ה...ושמחת *... salut..... et magnificence.*

פבר est composé probablement de פ et de בר, répondant à بر « piété, présent » ou à بر « pays, terre ferme »; peut-être un nom propre. — Après ודד on croit voir un ה; plusieurs lettres manquent ensuite. — ושמחת peut répondre à سماحة ou à سموحة « générosité », ou سمحة « généreuse »; peut-être un nom propre.

35. ל. . . . . . רבד | אלוליו | דבחית אלוליו

Quoi qu'il en soit du commencement du graffite dont la lecture nous paraît difficile, on constatera la présence du même nom à la fin et au milieu de la ligne, אלוליו, nom propre sur le type de אלצדיו, אלכליבו; cf. אלואלת, *CIS.*, II, 1, p. 230 et dans *Epig. Denkm.*, 57 3, ולאל composé de ولي et אל « ami de Dieu »; cf. Qoran, 6 51, 69; 90 4 : « Allah est son waly ».

36. לפצרן לר... *Par Faṣrân.*

פצרן, cf. hébr. פצר « presser ». Le mot suivant est incomplet.

37. לעלהת *Par 'Alhat.*

עלהת, cf. DM., *Mission...*, 80, 723.

38. חשגזנק ??

39. למול(ד) *Par Mawloud.*

מילד, cf. DM., *Mission...,* 109, 542.

40. בן תֿלשע *Fils de Ṯalša'.*

La dernière lettre pourrait être aussi un ג. Ce graffite ne paraît pas être complet.

41. לקלפת *Par Qalafat.*

קלפת, nom propre formé sur le type سلمة, de la racine قلف.

42. תֿעתם *Ṯa'atm.*

תֿעתם, à rapprocher peut-être de l'arabe شعثا, nom de femme, *Kit. el-Aġ.,* XVI, 16.

43. לזרעת *Par Zur'at.*

זרעת, cf. زرعة, nom propre, Ibn Dor., 311; *Kit. el-Aġ.,* I, 12. Il faut noter que le premier signe, jusqu'à maintenant indéterminé, se lit très bien *za.* Cf. nos **1**, **68** etc.

44. לעממת *Par 'Amâmat.*

עממת, cf. عمامة, nom propre masculin, *Kit. el-Aġ.,* I, 48. Ce mot revient très souvent; on peut le comparer avec le fréquent עממו du *CIS.,* P. II, nos **374**, **669**, **759**, etc.

45. ודד פרמלת *Salut à Ramlat.*

רמלת, nom propre féminin; cf. *Kit. el-Aġ.,* III, 120; VI, 32, etc. Wüstenfeld, *Register.* Le premier signe pourrait être lu aussi ב.

46. יאן עממת *Et moi 'Amâmat.*

Cf. no **44.**

47. ערלד תמן *'Arlad Taman.*

ערלד, les deux premières lettres peuvent être lues aussi גב. — תמן, cf. De Vogüé, *Syrie centrale. Inscr. semit.,* pl. **23**, no 101.

48. לזרעת *Par Zur'at.*

Cf. no **43.**

49. לעממת *Par Amâmat.*

Cf. no **44.**

50. כוידבמו *Comme ceci leur main.*

On remarquera la main gravée au-dessous de ce graffite (pl. XXXII) et à laquelle ferait allusion le texte, si on admet la lecture proposée.

51. למעקצ̈ *Par Ma'qaḍ.*

מעקצ̈, nom propre de la racine supposée عقض qui n'existe pas en arabe. Mais au lieu du ק, on pourrait aussi lire un צ ou même un צ̈. — Dans cette dernière supposition on aurait alors מעצ̈צ̈ qu'il serait possible de comparer avec le nom propre مضاض; cf. Ibn Dor., p. 328.

52. לקדמו *Par Qadamu.*

קדמו, DM., *Mission...*, 66, 162, etc.; *Voyage...*, 157; Ibn Dor., p. 250 بنو قدام et بنو قدم; *Kit. el-Aġ.*, VI, 72.

53. פחקלת *A Ḥaqalat.*

Nom nouveau.

54. לתנף *Par Ṯanaf.*

Nom nouveau.

55. לחתת *Par Ḥaṭaṭ.*

חתת, cf. l'arabe حثيث ou حثوث « excité, avide ».

56. לפחת *Par Fâḥit.*

פחת, nom propre d'homme qui peut être rapproché du nom propre féminin فاختة; *Kit. el-Aġ.*, X, 65.

57. לזרעת

Cf. n° 43. — Malgré la double barre transversale du premier signe, il semble qu'il faille le prendre pour un ז, le nom de זרעת s'étant déjà rencontré plusieurs fois.

58. לפחת

Cf. n° 56.

59. ליעתם *Par Ya'tam.*

יעתם, nom propre, de forme verbale d'une racine عتم « être obscur, arracher »; 4e forme, « choisir ». Cf. عتمة, nom propre féminin; *Kit. el-Aġ.*, XV, 43.

60. לבחת *Par la fortune.*

בחת peut rappeler le mot si fréquemment employé dans le langage vulgaire : بخت « fortune, chance »; il peut aussi être comparé à بخيت *fortunatus* et être regardé comme nom propre. La première lettre pourrait aussi être lue ד.

61 לתנית *Par Taniyat.*

תנית, cf. n° 74. — Le premier signe, malgré sa forme recourbée, doit être un ת et non מ. Dans le cas où on lirait מנית, on pourrait le comparer à מני; cf. DM., *Mission...*, 307, 473, etc.; peut-être מנית rappelle-t-il le mot arabe منية « désir, vœu ».

62. מחת *Maḥat.*

מחת, nom propre d'homme. Cf. I *Chron.*, 6 20; II *Chron.*, 29 12.

63. מחת

Cf. n° 62.

64. לצלבת *Par Ṣulbat.*

צלבת, cf. Ibn Dor., 216, الصلب et Yaqut, I, 484, صلوبا, nom propre d'homme.

65. ליהלד *Par Yaḥlid.*

יהלד, cf. DM., *Voyage...*, 190, 347; Litt., *Semit. Insc.*, p. 117.

66. לבחת

Cf. n° 60.

67. לצלבת

Cf. n° 64.

68. לקנפז *Par Qunfuz.*

קנפז doit être comparé avec קנפד dans DM., *Mission...*, 663, 819; Litt., *Semit. Insc.*, p. 108. Voir aussi *Kit. el-Aġ.*, V, 97-98, ابو القنافذ. On sait que le mot *Qunfuḏ* signifie « hérisson ». La lecture de ce graffite est importante dans le cas présent pour fixer la valeur du dernier signe, qui est à lire *za* et non *alef* ou *ḍad* comme l'a proposé Littmann dans *Zur Entzif.*, Tafel XII et p. 8. L'arabe écrit le mot قنفذ avec un *ḏal*, mais l'hébreu connaît קִפּוֹד et קִפֹּד

69. ללאת *Par La'at.*

לאת, cf. לאה, *Gen.*, 29 16 ss.; لأى, nom de tribu, *Kit. el-Aġ.*, VII, 162, et nom propre, VII, 101; لآة « vache sauvage ».

70. לכהלה *Par Kahlah.*

כהלה. L'arabe n'a pas la racine كخل; doit-on le comparer à la racine كحل « mettre du kohel sur les yeux » ? كحلا est un nom de plante; l'assyrien *guḫlu,* qui égale كحل et כחל, permettrait peut-être d'établir cette comparaison. — La lecture לכהלד serait aussi suggérée par le nº 72.

71. לזדד *Par Zadid.*

זדד suppose une racine زد à deuxième radicale redoublée; elle n'existe pas en arabe.

72. וכהלד *Et comme Ḫâlid.*

הלד répond à l'arabe خالد, nom très fréquent. — Ne pourrait-on pas supposer le nom propre כהלד?

73. (ו)דד פחכם *Salut à Ḥakam.*

חכם peut représenter الحكم ou حكيم, deux noms fréquents; cf. Ibn Dor., et *Kit. el-Aġ.*

74. לתנית *Par Taniyat.*

תנית équivaut à ثنية ou ثانية, appellation donnée à la brebis et au palmier; ثنية « martyr, conducteur d'hommes »; dans le *Kit. el-Aġ.,* IV, 143, on mentionne يوم الثنية pour rappeler la bataille de ce nom. Cf. nº 61.

75. לצצרת *Par Ṣaṣarat.*

צצר n'a point de correspondant en arabe; en admettant le changement de צ en ע, on pourrait peut-être le comparer à l'hébreu ציער, nom de lieu, *Jos.,* 15 54.

76. ליהלד *Par Yaḫlid.*

Cf. nº 65.

77. לפע הרי *Lifâ' Ḥurry.*

לפע sera facilement rapproché de لفاع « voile ». C'est le nom d'une chamelle dans *Kit. el-Aġ.,* X, 22. Nous le prenons ici pour un nom propre d'homme. — הרי rappelle, par le *iod* final, un nom gentilice, « de הר ou appartenant à הר ». Dans le *Muštarik* de Yaqut on trouve mentionné un ouâdy حر, au Nedjed. Ce peut être aussi un nom propre; cf. nº 171.

78. ללבאת *Par Laba'at.*

לבאת sera comparé avec لباة, équivalent de لبوة « lionne ». Dans Ibn Do-

REID, p. 196, اللبو est donné comme nom de tribu. Cf. LITTMANN, *Sem. Insc.*, n°s 84, 86, p. 107, et 154; DM., *Mission...*, 284.

79. להלבן *Par Ḥalbân.*

הלבן se rattache à la racine خلب « blesser, transpercer ». Cf. خلوب, nom propre féminin, *Kit. el-Ag.*, IX, 87, 88, et l'hébreu חלבין, nom propre de lieu, *Ex.*, 27 18, et חלב (חלד?) II *Sam.*, 23 28.

80. לולמת *Par Walmat.*

ולמת peut être rapproché de ولمة « intégrité », ou de وليمة « festin »; cf. n° 95. On pourrait aussi lire ונמת.

81. [וד]ד ארגף *Salut de 'Argaf.*

ארגף peut être une forme élative de رجيف « agitation », رجّيف « qui fait frémir ». Si l'avant-dernière lettre était prise pour un ע, on lirait ارعف « plus rapide ».

82. להלבן

Cf. n° 79. L'avant-dernière lettre pourrait être aussi à la rigueur un כ.

83. ורים *Et Ruaym.*

רים équivaut à رويم, nom propre d'homme, YAQUT, III, 338, l. 8; voir dans IBN DOR., p. 299, les بنو رويم. Peut-être pourrait-on lire Warîm?

84. ואן פראות *Et moi Far'ârat.*

פראות s'explique par la forme arabe فرارة « fugitive »; cf. الفرار, *Ḥaz. al-Ad.*, I, 378, et فرار *Kit. el-Ag.*, XVIII, 137. Ce mot répond à Φερώρας.

85. לתבל *Par Ṭabal.*

תבל nom nouveau; cf. arabe ثبل « reste ».

86. לחלם *Par Ḥilm.*

חלם, cf. DM., *Mission...*, 5168, 99; WADDING., 1169, Ἰλμου; comparer le nom propre féminin arabe حليمة, *Kit. el-Ag.*, X, 7.

87. לעמומת

Cf. n° 44.

88. רעאל *Ra'el.*

Ce nom doit signifier « El est pasteur ». Le verbe رعى, « conduire au

pâturage », est fréquent en safaïtique ; cf. Litt., *Semit. Insc.*, p. 123. On remarquera combien la dernière lettre ressemble à un *noun*.

89. ודד פפצת̄ *Salut à Faḍaṭ.*

90. וך *Wakk*(?).

וך doit-il être rapproché de ورك « pousser, renvoyer »? ou plutôt ne représente-t-il pas le début d'un nom incomplet?

91. פהנבי *A Hanabay.*

הנבי peut être comparé à هنبى ou à هنّبى.. Le mot هنب signifie « stupidité ». Les deux formes هنبى et هنّبى désignent une femme très stupide; cf. en outre هنب, nom propre d'homme, dans Ibn Dor., p. 196 et *Kit. el-Aġ.*, II, 172.

92. ואן הלבן

Cf. n° 79.

93. ואן חלם

Cf. n° 86.

94. ... ואן מ? *Je suis...*

Le mot est tronqué, à moins de lire ואנם « Et Anam ». Ce serait un nom propre, à rapprocher peut-être de انام « créatures »?

95. לונם *Par Wanam.*

Cf. n° 80, ונמת.

96. ...ואת לקל געף *Et toi à la modicité des ressources*(?).

לקל, à expliquer peut-être par لقل « à la modicité ». — געף signifierait « ressources », d'après l'expression ما عنده الاجعف « il n'y a que très peu de ressources ». — On pourrait traduire aussi : واتل قل جعف « et il s'est rassasié de peu ».

Mais, d'après Yaqut, II, 88, جعفى est une tribu du Yémen, et جعفى est un nom propre d'homme d'après Ibn Doreid, p. 242. Pourrait-on traduire : « Et toi, par la peur de Gaʿf »? Le mot قل signifie « peur ».

97. לחלם ואן חלם *Par Ḥilm et c'est moi, Ḥilm.*

Cf. n° 86.

98. נכפר אשת עממת *Nikfar, femme de ʿAmâmat.*

נכפר serait un nom propre féminin. Sur ces noms formés avec un *noun*, v. Littmann, *Sem. Insc.*, p. 117 ; Ibn Dor., p. 150, 143. — אשת « femme »,

cf *Epig. Denkm.*, IV, 3. Au lieu de אשת, on pourrait lire אבת, qui égalerait أبت « elle a aimé, désiré ». — Pour עמבות, cf. n° **44**. Le ו qui figure dans la copie doit être pour un ע.

99. ואבזלם *Et Ab-Zalam.*

On aurait un mot composé de אב « père », et de زلم « flèche »; زلم est aussi un nom d'animal. — Le ז est douteux.

100. ואן קנפז

Cf. n° **68**.

101. לתנית

Cf. n^os^ **61** et **74**.

102 לחשמת *Par Ḥašmat.*

חשמת, cf. الخشام, Ibn Dor., 214; *Kit. el-Aġ.*, XX, 121. Le mot خشم, qui signifie « gros nez », est le nom propre de la montagne sur le flanc de laquelle se trouvent ces graffites.

103. לחמשת *Par Ḥamasat.*

חמשת, cf. חמש, DM., *Voyage...*, 276.

104. להאכת *Par Ḥa'akat.*

האכת, on pourrait peut-être rapprocher ce nom de l'arabe حائكة « tisseur ». L'avant-dernière lettre est douteuse.

105. ודפע?

106. וזת לחלם *Et ceci par Ḥilm.*

Cf. n° **86**.

107. רננת *Ranânat.*

רננת s'explique par la forme arabe رنانة « résonnante », de la racine رن « résonner, crier ». D'après le *Lisân,* رنانة s'applique à la femme affligée, ou à la pleureuse.

108. לתלף? *Par Ṭalaf(?).*

109. למזנם *Par Muzannam.*

מזנם s'explique grammaticalement comme *Muzarrid,* Ibn Dor., 174. D'après Freytag, مزنم signifie « étalon ; enfant bâtard ».

110. לתנית *Par Ṭaniyat.*

Cf. n° **74**.

111. לקנרז *Par Qanraz.*

קנרז, qu'on pourrait lire aussi קלרז, est formé peut-être comme les mots *Qanbar* et *Qanbal*, cf. Wüstenfeld, *Register...* On serait tenté de lire קנבז, cf. n° 68. Dans ce cas, nous aurions une nouvelle forme du ב.

112. לקנפז *Par Qunfuz.*

Cf. n° 68.

113. לדנרז? *Par Danraz (?).*

On serait porté à lire קנרז comme au n° **111**, bien que la première lettre ressemble plus à un ד qu'à un ק.

114. ודד קעבן *Salut de Qa'bân.*

קעבן, cf. l'arabe قعب « coupe », et mieux encore قاعب « loup hurlant ».

115. ואן לבאת

Cf. n° 78.

116. לעמם *Par 'Amam.*

עמם, à rapprocher sans doute de עמימו des inscriptions nabatéennes. En safaïtique, on trouve עם, cf. DM., *Mission...*, 138, 337, 513, etc. — Cf. n° **44**.

117. ללבאת

Cf. n° 78.

118. לשלל *Par Šulayl.*

שלל s'explique bien par l'arabe الشليل, nom propre d'homme, dans Yaqut, IV, 503, sous la forme الشليل, avec l'article; voir Ibn Dor., p. 302, et Yaqut, II, 548, أبو الشليل. Cf. DM., *Mission...*, 174, 264, etc.

119. נכבר אשת פצת

Les deux premiers mots sont les mêmes que ceux du n° 98. Pour פצת, voir n° 89.

120. לפחת

Cf. n°s 36 et 38.

121. ודד פנא *Salut de Fana'*

פנא. Dans DM., *Mission...*, 515, on trouve פני; cf. l'arabe فنا, nom de plante, ou فناء « la cour devant la maison ».

122. בחצפק *A Ḥaṣfaq.*

123. נכח למקל עגף *Nakaḥ, à Muqill (fils de) 'Agîf.*

נכח paraît être un nom nouveau; il est permis de le rapprocher soit de l'arabe نكح « mariage », soit de préférence de l'hébreu נֹכַח « juste, droite ». — מקל, comme מבל du nº **19**, est formé d'une racine à deuxième radicale redoublée, قلّ, qui au participe de la 4ᵉ forme fait مقلّ « pauvre, besogneux ». Cf. Yaqut, IV, 115, ابن مقلة — עגף est à rapprocher de عجيف « maigre », nom propre d'homme; Yaqut, I, 277.

124. אן פראית

Cf. nº **84**.

125. וזת לחרר *Et ceci par Ḥarîr.*

חרר, nom propre; cf. *Ḫazânet al-Adab,* I, 195. On pourrait aussi lire חבב; sur ce dernier mot, voir nº **1**.

126. ודד פעצם *Salut à 'Aṣâm.*

Cf. nº **7**. — On remarquera la forme du צ.

127. ודד פראל *Salut de Fara'el.*

פראל signifie peut-être « la fuite de El, ou fuite vers El ». Sur la formation de ces noms, v. Littmann, *Sem. Insc.,* p. 123. Signalons en passant l'expression arabe فر القوم « le meilleur de la troupe ».

128. ואן לתמת *Et moi Latmat.*

לתמת, cf. DM., *Voy.,* nº 298ᵇ, לתם. Ce nom a des analogies avec l'arabe لثمة « baiser », et لثمة « manière de se voiler le visage avec le لثام ».

129. ודד פשרמת *Salut à Šarmat.*

שרמת. Dans Yaqut, I, 418, شرم est donné comme nom propre d'homme; شرم signifie « fendre, couper ». On pourrait aussi lire שבמת, à comparer avec شبام, nom propre d'homme, dans *Kit. el-Ag.,* XVI, 142. Cf. les بنو شبام, Ibn Dor., p. 250.

130. ואן יחלד

Cf. nº **65**. Peut-être pourrait-on lire אך.

131. ודד פפלנת *Salut à Fulânat?*

פלנת. Il est permis de se demander s'il s'agit d'un nom propre ou si le mot est identique à l'arabe فلانة « une telle »; cf. nº **2**.

132. ודד פכפררת *Salut à Kafrûrat.*

כפררת. Si la copie est exacte et la lecture admise, on pourrait regarder ce nom comme étant de la forme فعلولة, bien qu'elle soit surtout réservée aux noms dérivés des verbes concaves; il serait aussi possible de penser à la forme فعلّلة; cf. *al-Mufaṣṣal,* p. 97.

133. ודד פארמת *Salut à Aramat.*

ארמת rappelle peut-être le nom de أرم « père ou mère de 'Ad »; cf. Yaqut, I, 212; أرام, dans Freytag. Cf. أرومة « pierre dressée dans le désert pour indiquer la route ».

134. וחפעלת *Et Ḥafa'lat.*

חפעלת. La terminaison לת peut représenter le nom divin, cf. Littmann, *Sem. Insc.,* p. 116. La première partie du mot חפע s'explique par l'arabe خفع « frapper ». Le signe que nous lisons פ peut aussi être lu נ; on aurait alors خنع. Pour cette dernière lecture, v. Ibn Dor., p. 109, بنو خناعة.

135. ואן שלל

Cf. n° 118.

136. ודד פמנעת *Salut à Manî'at.*

מנעת; cf. l'arabe منيعة, nom propre féminin, *Kit el-Aġ.,* XIII, 86. Ce nom est fréquent en safaïtique; voir DM., *Mission...,* 14, 16, 61, etc.

137. ואן שׁלל

Cf. nos 118, 135.

138. ודד פחשן *Salut à Ḥasan.*

חשן équivaut à حسن, nom bien connu en arabe.

139. לקנפז

Cf. n° 68.

140. ליחלד

Cf. n° 65.

141. וזת לעממת *Et ceci par 'Amâmat.*

Cf. n° 44.

142. ואן קנפז

Cf. n° 68.

143. לקנרז

Cf. n° 111.

144. לקנפז

Cf. nº **68**.

145. ואן יחלד *Je suis Yaḥlid.*

Cf. nº **65**.

146. ודד פשחלת *Salut à Suḥalat.*

שחלת, nom propre à rapprocher du mot arabe سحلة « lièvre », ou سحلية « lézard ». Voir السحول, nom propre, dans Ibn Dor., p. 303 et 308.

147. ונאגלת *Et Na'aglat.*

נאגלת. La dernière partie du mot, לת, paraît représenter le nom divin comme au nº **134**. — נאג sera naturellement rapproché de نأج « gémir en s'adressant à Allah dans la prière ». Le mot נאגלת signifie donc « gémissement ou supplication à Lât ».

148. ללבאת

Cf. nº **78**.

149. וזת לנחע *Et ceci est par Naḥa'.*

נחע se rencontre comme nom propre sous la forme النخعى, *Kit. el-Aġ.*, IV, 74; XX, 186; comme nom de tribu sous la forme النخع, Yaqut, III, 496. La racine نخع signifie « avoir une véritable affection pour quelqu'un ».

150. ואן קנפז

Cf. nº **68**.

151. לשלל

Cf. nº **118**.

152. לגיפר *Par Ǧifar.*

גיפר, à comparer à جيفر, nom propre, Ibn Dor., p. 198. On pourrait lire aussi עיפב.

153. ודד פחמלת *Salut à Ḥamilat.*

חמלת, nom propre connu; cf. DM., *Mission...*, 173, 503; *Inscr. nabat.*, nº **27**. Dans Yaqut, I, 291, IV, 947, حمل est donné comme nom propre.

154. ואן זארת וה ... *Et moi Zâ'irat et...*

זארת pourrait être comparé à l'arabe زائرة, participe présent féminin; le masculin زائر signifie « ennemi, lion rugissant ». Le nom زائرة est sur le type زائدة, nom propre d'homme, fréquent en arabe.

155. וזת ללבאת פנמה *Et ceci est à Laba'at et à Namah.*

Pour לבאת, cf. nº **78**. — נמה peut être comparé à نملة « fourmi » : deux noms d'animaux, lionne et fourmi, appliqués à des personnes. — ה est-il mis pour ת? cf. *Epig Denkm.*, p. 13.

156. להשמתו

Cf. nº **102**. On remarquera ici le ו final, comme en nabatéen.

157. ודד פשרמת

Cf. nº **129**.

158. ונעלת *Et Na'lat.*

נעלת. Cf. l'arabe نعلة « sandale », terme également employé pour désigner la femme. La première lettre peut être lue aussi פ. Pour פעלת, cf. DM., *Voyage...*, פעל, 18, 110, 389.

159. ואן הלבן

Cf. nº **79**.

160. ודד פחרב *Salut à Ḥarb.*

חרב, fréquent en arabe. Le cheikh actuel des ʿAṭâwneh s'appelle Ḥarb. Sur ce mot en safaïtique, cf. DM., *Mission...*, 320, 323, 336 etc.

161. הקמרי *Le Qumayrite.*

הקמרי; le ה représente l'article; cf. *Epig. Denkm.*, p. 13. — קמרי sera regardé comme l'équivalent de l'arabe قمري « appartenant à la tribu قمير », *Kit. el-Ag.*, XIII, 2; قمير est aussi un nom propre d'homme, *Kit. el-Ag.*, II, 187.

162. לשלל

Cf. nº **118**.

163. לפראדת

Cf. nº **84**.

164. לפראדת

Cf. nº **84**.

165. לארה *Par Arah.*

ארה. En arabe, ارة signifie « feu, foyer, chaleur », mais ce nom peut-il devenir nom propre et être identifié avec ארה (1)? Difficilement aussi, on

(1) Il serait sans doute fort téméraire de regarder ce mot comme étant une transcription vulgaire et plus ou moins défigurée du dieu אערא. Cf. Inscript. nabat. nº **201**.

identifiera avec ارث, Ibn Dor., p. 237. Peut-être pourrait-on lire לאבה?

166. לעמומת

Cf. nº **44**.

167. ליהלד

Cf. nº **65**.

168. להעד *Par Ha'ad.*

העד, cf. DM., *Mission...*, 14; עד, cf. Littmann, *Sem. Insc.*, n. 89.

169. ואן עננבת

Cf. nº **25**.

170. ודד בנאק *Salut à Na'aq.*

נאק peut être rapproché de l'hébreu נאק, assyrien *nâqu*, « gémir ».

171. ודד פחרי וחלחשמת *Salut à Ḥarriyu et à Ḥalḥašamat.*

חרי rappelle حرى, nom propre d'homme, Yaqut, I, 761. — חלחשמת paraît être d'une formation analogue à celle du nom propre sabéen חלכרב, Hommel, *Süd-Ar. Chrest.*, p. 130. خال, « oncle maternel », jouerait dans les noms propres composés le même rôle que عم « oncle paternel (1) ». — Pour חשמת, cf. nºˢ **102**, **156**. La deuxième lettre pourrait aussi être un *noun*.

172. ודד פתאא *Salut à Ṯa'a (?).*

תאא, lecture douteuse; tel qu'il est transcrit, le mot peut être rapproché de ثاوة « brebis vieille et maigre ». — Le dernier signe pourrait être aussi un ז.

173. ואן אשלם *Et je suis Aslam.*

אשלם répond au nom propre arabe اسلم; cf. Ibn Dor., p. 281. Il est très fréquent en safaïtique, voir DM., *Mission...*, 179, 238, 268, etc.

174. לפחת

Cf. nº **56**.

175. לעכבת *Par 'Ukâbat.*

עכבת. Pour Ibn Doreid, p. 203, عكابة « poussière » serait un dérivé de عكوب « poussière » et de عكب; il mentionne les بنو عكب comme nom de tribu. Faudrait-il supposer qu'il manque un *noun* et lire ענכבת?

(1) חל entre en composition de plusieurs noms en safaïtique; cf. Littmann, *Sem. Insc.*, p. 122.

176. Dans l'ouâdy Ḥanzîreh (pl. XXXIV).

בלהי תצֿאת *Par Allah! Taḍa'at* (?).

תצֿאת, nom nouveau, difficile à expliquer. Peut-être pourrait-on le rattacher à la racine ضاوى « avoir le corps mince », ou à la racine ضاء « briller ».

177. Ce numéro et les trois suivants ont été copiés à l'est de Tebouk sur les rochers de el-ʿAreiq (pl. XXXIV).

לאד *Par Add.*

אד est à comparer avec أدّ père de عدنان, Abu'l-Féda, *Hist. Antéisl.*, p. 192, l. 19; nom fréquent en safaïtique, cf. DM., *Mission...*, 532, 306, etc. *Voyage*, 127 a, b.; Littmann, *Sem. Insc.*, 107.

178. למהתרת *Par Muhtarat.*

מהתרת. Nous regardons ce mot comme un nom formé du participe passif de la 4e forme, مهترت, « qui délire », « qui a l'esprit faible », de la racine هتر, « affaiblir l'esprit (vieillesse) ».

179. לאהל ...ד̄ כבתלת עבד דנאל.

A la famille de.... Kabatlat serviteur de Dana'el (?).

אהל paraît devoir être rapproché de أهل « tente, famille ». Le mot suivant est effacé, sauf la première lettre qui a les apparences d'un ד ou d'un ה, et la dernière qui est un ד̄

כבתלת, nom nouveau, composé de כבת (كبت) « anéantir, soumettre » et de לת, la déesse Lât; cf. Littmann, *Sem. Insc.*, p. 116.

דנאל. La première lettre est douteuse; le signe pourrait à la rigueur être lu עג ou גע, en supposant que le cercle n'a pas été terminé. Le mot Dana'el s'expliquerait par la composition de אל et de دنا « être proche » (1). Peut-être pourrait-on lire ולאל. Pour ce dernier mot, cf. *Epig. Denkm.*, 573. D'après notre copie, l'avant-dernière lettre serait un ה et non un א.

180. לרבן פאלה *Par notre maître et Allah.*

(1) Ce graffite a été copié par Huber (*Journal...*, p. 347). Il figure aussi dans Littmann (*Zur Entzifferung...*, p. 34, Tab. XI, 684 et 685), d'après Euting. Ces deux copies diffèrent de la nôtre pour les dernières lettres. Nous avons noté à ce propos dans notre carnet : « Les dernières lettres sont couvertes par une main; on les distingue néanmoins très bien en y regardant de près ».

§ IV. — Inscriptions arabes.

N° 1.

Inscription arabe du qala'ah de Tebouk, peinte en rouge au-dessus de la porte, sur des carreaux de faïence dont quelques-uns ont été brisés; copie.

1. امر بتجديد وتعمير هذة القلعة المباركة
2. حضرة مولانا السلطان ابن السلطان السلطان محمد خان
3. ابن السلطان ابراهيم خان ابن السلطان اح. . . .
4. عثمان خلد الله ملكه طول الزمان
5. و تشرف بمباشرة خدمتها العبد الفقير
6. الى الله تعالى محمد ابن النا .. .. جى بدمشق
7. الشام غفر الله له فى سنة اربع وستين والف

A ordonné la restauration et la réédification de ce qala'ah béni [Son] Excellence, notre seigneur le sultan fils de sultan, le sultan Moḥammed Khân fils du sultan Ibrahim Khân, fils du sultan Aḥ[med frère de] 'Oṯmân — qu'Allah prolonge son règne longtemps — et a été honoré de la direction de son service le pauvre serviteur d'Allah Moḥammed eben en-Na..... à Damas de Syrie — qu'Allah lui pardonne — en l'année 1064.

L. 2. — On fait bien remarquer que Moḥammed est fils de sultan.

L. 3. — A la fin de la ligne, on aperçoit seulement deux lettres, *alef* et vraisemblablement *ḥa*, le reste du mot ayant disparu avec le carreau de faïence qui n'est plus en place. Nous restituons le mot Aḥmed.

M. le Dr B. Moritz (1) a lu les mots احمد خان, en juin 1906; le carreau de faïence qui portait ces deux mots était donc en place à cette époque. Cependant M. Moritz met des points à la fin de la ligne. La fin de la ligne 4 est restaurée par M. Moritz (الى اخر الزمان); notre copie porte طول الزمان.

L. 5. — مباشرة « surveillance, commencement », a aussi le sens de « direction »; cf. Van Berchem, *CIA.*, nos **196**, **208**, etc.

L. 7. — La date 1064 de l'hégire correspond à l'année 1654 de notre ère. C'était la cinquième année du règne de Mahomet IV qui gouverna l'empire de 1649 à 1687. Il était le fils aîné d'Ibrahim. Ce dernier, fils de Aḥmed

(1) *Mélanges de la Fac. Or. de Beyrouth*, III, fasc. 1, p. 434.

mort en 1617, et frère de ʿOtmân qui régna de 1618 à 1622, succéda à son frère Amurat IV en 1640, et régna jusqu'en 1648 (1649), époque où Mahomet IV fut placé sur le trône. D'après cette inscription, le château de Tebouk n'a subi qu'une restauration au XVIIe siècle. Il devait y avoir une construction plus ancienne; voir ci-dessus, p. 58 s., ce qui a été dit à ce sujet.

N° 2.

Inscription sur une pierre conservée dans une chambre du qalaʿah de Tebouk; beaux caractères, bien gravés; copie; trois lignes ainsi disposées.

وقف
هذا بيت الفقرا عمر في سنه ١٠٦٤
لابناء السبيل

Waquf! Cette maison des pauvres a été bâtie en l'an 1064, pour les fils du chemin (les voyageurs.)

La date de cette inscription est la même que celle de l'inscription précédente. En même temps que le qalaʿah, on aura bâti un hospice pour recevoir les voyageurs-pèlerins, soit en dehors du qalaʿah, soit plutôt dans le qalaʿah; peut-être s'agit-il du qalaʿah lui-même.

N° 3.

Inscription arabe et turque sur le mur du bassin principal de la source de Tebouk; lettres assez peu soignées; copie.

1. بسم الله الرحمان الرحيم
2. ملك البرين والبحرين وخادم الحرمين الشريفين
3. السلطان الغازى عبد الحميد خان ثانى
4. افندمز حضرتلرينك عهد همايون عمران
5. مشحو نلرنده اشبو بركوكر مجددا تعمير
6. ايد امشدر سنة ١٣١٩

Au nom d'Allah très miséricordieux :
(Ce bassin) a été construit nouvellement au temps de Sa Majesté impériale — qu'elle soit comblée de bénédictions — le roi des deux terres et des deux mers, le serviteur des deux nobles sanctuaires (ḥaram), le sultan al-Ġâzy, ʿAbdu'l-Ḥamîd Khân, deuxième; en l'an 1319 (1901 de notre ère).

Cette inscription n'a rien de bien remarquable; nous la donnons à cause de l'endroit où elle a été trouvée, et des titres qu'elle contient; on re-

marquera le mélange du turc avec l'arabe. Sur l'explication des titres énumérés à la ligne deuxième, cf. VAN BERCHEM, *CIA.*, p. 127, et n^{os} **54, 55, 82**, etc.

N° **4.**

Inscription arabe sur la porte du qala'at el-Aḥḍar, dans un cartouche de 1^{m},15 de long sur 0,53 de large; la dernière ligne est en dehors du cartouche; estampage (fig. 109).

1. امر بعمارة هذا البرج المبارك مولانا السلطان المالك الملك المظفر سليمان خان ابن سليم خان بن عثمان
2. اعز الله نصره وصار ذلك بنظر امير الامراء الكريم مولانا مصطفى ابلاق باشا(ة) المملكة الشامية عظم الله شانه
3. وكان الواقف على عمارة ذلك الامير طرباى بن اقراجا امير عرب حارثة دام عزه والامير على العمارة المذكور العلانى
4. على ابن احمد بن طالو والكاتب بها محمد بن على عفا الله عنهما وكان رائس المعمارية بها المعلم احمد ابن المكاكى
5. وكان ابتدا العمارة فى عشرين من شهر شوال سنة ثمان وثلاثين وتسعماية وانتهايها فى شهر الحجة الحرام سنة تاريخه

1. *A ordonné la construction de ce château béni notre seigneur le sultan régnant, le roi victorieux, Soleiman Khân, eben Selîm Khân, ben 'Oṯman.*

2. *Qu'Allah lui donne la victoire. Et cela a eu lieu sous l'intendance du noble émir des émirs, notre seigneur Muṣṭafa Ablâq, pacha de la province de Damas — qu'Allah magnifie sa dignité.*

3. *Et le surveillant de cette construction a été l'émir Ṭurbây ben Aqrâǧâ, émir des Arabes Ḥâritah — que dure son honneur — et l'émir sur la construction mentionnée (?) le très connu (?).*

4. *'Aly eben Aḥmad ben Ṭâlou — et l'écrivain pour cette construction a été Moḥammed ben 'Aly — qu'Allah leur pardonne à tous deux — et le chef des maçons a été Aḥmad eben al-Makâky.*

5. *Et le commencement de la construction a été le 20 du mois de Šawwâl, en l'an 938, et son achèvement a été au mois sacré de Ḥiggeh, la même année (l'année de sa date).*

L. 1. — Pour le titre المالك الملك voir *CIA.*, p. 45, note 2. المظفر « rendu victorieux », cf. *CIA.*, n^{os} **82, 95, 467**, etc.

الملك المظفر — Baibars fut proclamé sultan en 708, avec le titre de *malik muẓaffar;* cf. *CIA.*, p. 164.

L. 2. — اعز الله نصره; pour cette expression v. *CIA.*, n^{os} **50, 65**; et p. 302. بنظر sous l'intendance, *CIA.*, n^{os} **92, 49**, etc. En 827 un nâẓir est établi à

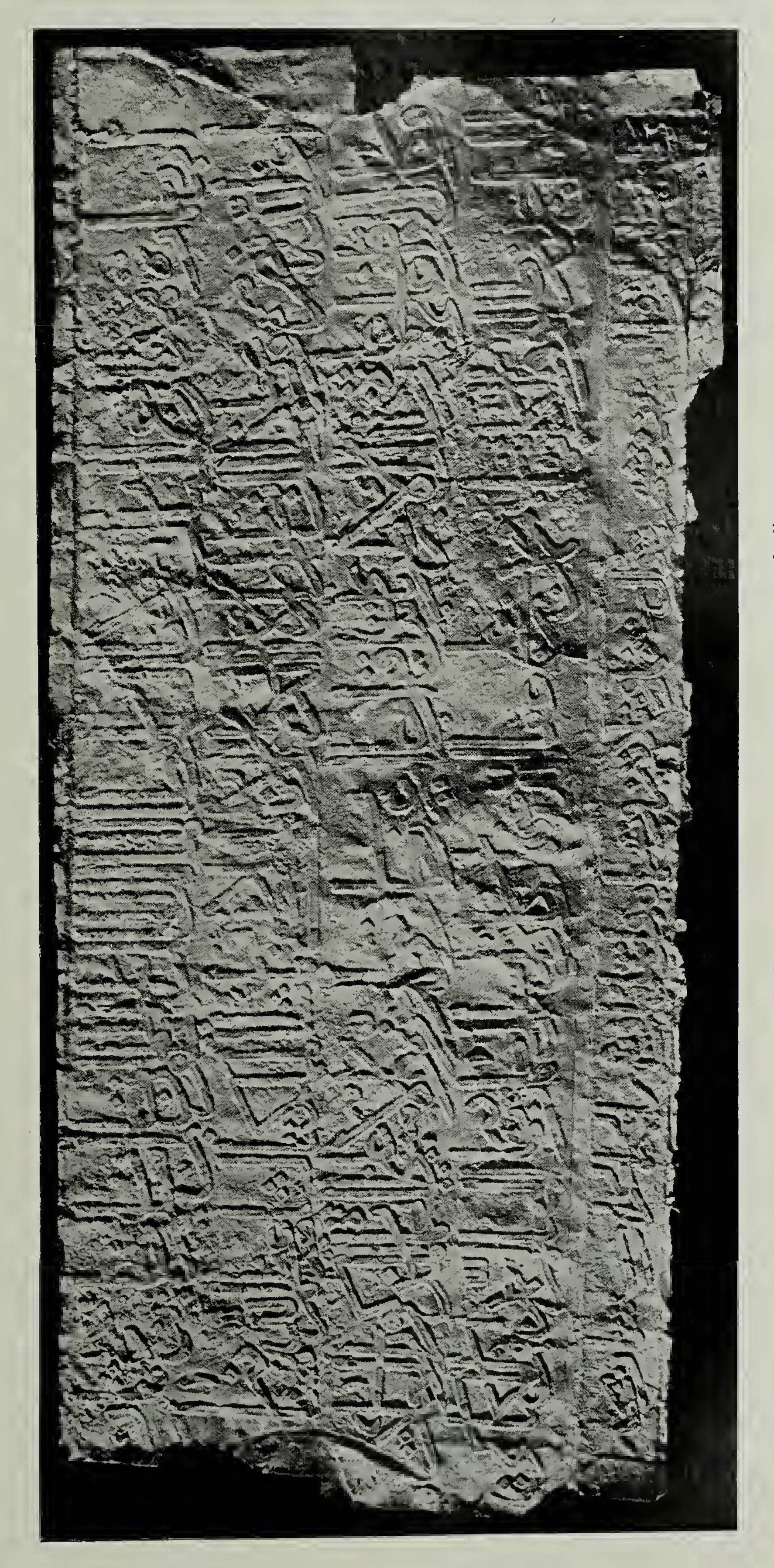


Fig. 109. — Inscription arabe du qala'at el-Aḥḍar (nº 4). Photo. de l'estampage.

Djeddah, p. 418. — Au-dessus du mot باشا on distingue un ة sur l'estampage. — مملكة. Sur ce mot, voir *CIA.*, p. 208. L'Égypte et Damas formaient deux *mamlakât* du royaume des Mamlouks.

L. 3. — الواقف على, le surveillant; وقف على « surveiller (des travaux) ». — عرب حارثة; il s'agit probablement de la tribu des Ḥârit̠ ou des Benou'l-Ḥârit̠ qui jouèrent un rôle important dans l'histoire des Arabes (1); à moins que ce ne soient les Benou'l-Ḥârit̠ah (2). — المذكور peut se rapporter à عمارة traité comme masculin, la construction mentionnée, mais grammaticalement, il s'accorde avec الامير. — العلاني, on pourrait aussi lire العلامي; mais alors le mot se rapporterait à على : le très savant ʿAly; il semble qu'il faille le traiter comme l'épithète المذكور

L. 4. — الكاتب بها doit représenter le scribe chargé de tenir les comptes durant l'exécution des travaux.

L. 5. — انتهائها paraît certain comme lecture. L'an 938 de l'hégire répond à l'année 1531 de l'ère courante.

N° 5.

A côté de cette longue inscription nous en avons copié une autre en 4 lignes, gravée sur une pierre encastrée dans la construction.

1. حضر في هذه القلعة المنصور
2. مصطفى صوباشي ومعه مية بكجرى
3. سنة ثمان وثلاثين وتسعماية و بوتاريخ
4. اوقرينه ايدينه الله رحمت ايليه

A été présent dans ce qala'ah, le victorieux Muṣṭafa Ṣawbâšy et avec lui 100 gardes, en l'année 938; que la miséricorde de Dieu soit sur lui.

Cette inscription est datée de la même année que la précédente.

La construction des qalaʿah se faisait sous la protection de la force armée (on le constatera plus clairement dans l'inscription suivante), comme de nos jours l'établissement de la voie ferrée se poursuit grâce à la présence et au concours de nombreux bataillons de soldats. L'Arabe a toujours été hostile à la pénétration des « peuples du Nord », comme sont encore désignés, aujourd'hui, les habitants de la Syrie et de l'Asie Mineure.

N° 6

Inscription turque gravée sur la façade du château de Moʿaẓẓam; nous

(1) Cf. Caussin de Perceval, *Essai sur l'Histoire des Arabes*, I, 123; II, 550, 582, 585; III, 275, etc.

(2) *Op. laud.*, II, 666, 668, 687.

n'avons pu ni l'estamper ni la photographier, mais le moudir du télégraphe a bien voulu nous communiquer une copie que nous reproduisons à titre de document; la traduction a été faite par un de nos amis de Jérusalem. Sans garantir ni la conformité de la copie avec l'original, ni l'exactitude de la traduction, nous les livrons toutes les deux à l'appréciation du lecteur. Dans le texte turc, on maintient la disposition des lignes telle qu'elle se trouve dans la copie qui nous a été remise.

خذا اعنى يا بانا اولايو بيان   سليمان اغا ايدكور مراده
دخى شام حافظى ويركو سليمان   كه انك ديى دير خير أيشه مايه
عنايت ايلسون انلاره سلطان   كركدر او سنلرينه صاله سايه
غريقى رحمت ايده انى يزدان   اوقيوب فاتحه دوره دعايه

(تاريخ باب القلعة)

بحق كعبه وحنان ومنان   شهنشا هى جهانه سلطان عثمان
نزبيا فلعة يا يدى راه حجده   معظم بركه سى مانند عثمان
الهى سلطنلره پرقرارايت   حبيبك حرمتى هم جار ياران
ولى فكر ايكر ايكى تاريخى   ديدى هاتف كمالى خير احسان

١٠٢١
سنة

مبارك قلعة در يا يلدى   حضر حسين اغادر اوستيه ناظر
بياله بريلوك سر معتماور   مرادينه ايره ياطه وطاهر
محافظ عثمان اغا شيخ رشيدى   الهى غل عكسرن ايله طاهر
كه كاتب يوسف ولى وقولكدر   اومارلر رحمتك امركه حاضر
بيره دروب دعا ايدن عزيزلر   كوچيه ايمان ايله دنيادن اخر

عمل المعلم على يه محمد المعمار باشى بدمشق الشام

Ce que nous demandons c'est que Dieu complète les désirs de Soleiman Aġa, le gardien de Damas, Erko Soleiman, qui a eu la pensée de mettre ces fondements; et le sultan vint à son secours, ce qui lui était bien nécessaire; que Dieu le comble de grâces et qu'on dise la Fâtḥah à son intention.

Inscription de la porte du qalaʿah.

Par la Kaʿabah miséricordieuse et généreuse, le sultan ʿOṯmân, sultan des sultans de ce monde, pour orner la route du pèlerinage, a érigé cette forteresse de Moʿazzam et a creusé cette grande vasque semblable au royaume de ʿOṯmân; que Dieu garde ce royaume dans sa grandeur, par l'intercession du chéri; aux quatre

coins du monde, qu'on le vénère; l'auteur de ces vers dit : que sa bienfaisance soit complète.

Cette forteresse bénie a été construite en 1031, sous la surveillance du maître chef Ḥesein Aġa et en la présence d'une compagnie d'infanterie, la plus croyante. — Que Dieu leur donne ce qu'ils désirent intérieurement et extérieurement. Que Dieu préserve de tout mal le gardien 'Oṯmân Aġa, cheikh Rašîd, c'est ce que lui souhaite l'auteur de ces vers, Yousef Wely, son esclave, soumis à ses ordres et honoré de ses bienfaits.

Que les pèlerins fidèles, qui passeront sur cette route, prient pour lui sur terre et au ciel.

Fait par le maître maçon 'Aly ben Yaḥya, de Damas.

§ V. — Inscriptions grecques.

Pour ne rien omettre dans ce chapitre de l'Épigraphie, nous donne-



Fig. 110. — Tell Ma'in. Fragment d'inscription grecque. (Photo. directe.)

rons en terminant trois fragments d'inscriptions grecques, provenant de tell Mâ'in au sud-ouest de Mâdabâ.

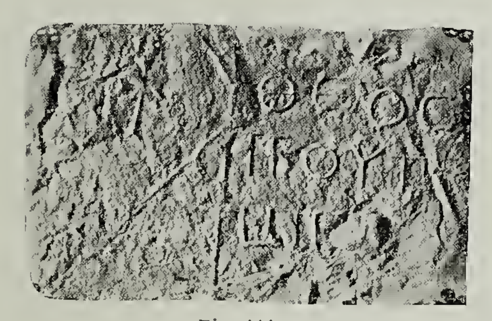
N° 1, fig. 110. — Estampé et photographié dans la maison de Solîman Ḥaddadin. Cette inscription est gravée sur une dalle en pierre blanche très dure, mesurant 0m,43 de large sur 0m,44 de haut et 0,22 d'épaisseur. On possède sûrement la première et la dernière ligne, mais, par contre, le texte est incomplet sur les deux côtés. A droite, il doit en manquer une certaine longueur; peut-être la lacune est-elle moins grande du côté gauche et les fragments de lettres que nous voyons en tête des

lignes 3, 4 et 5 appartiennent-ils au début de celles-ci. En tout cas, il faudrait supposer alors que le graveur avait assez mal distribué ses mots et qu'il pratiquait presque constamment le rejet.

Ce qui reste de l'inscription primitive se lit sans trop de difficulté.

ἡ αὐλὴ αὐτή......
ἐν χρόνο(ις)...... (εὐσεβε)
στ(άτου) καὶ ἁγιωτά(του).....
τ(?)ου ἐν ἔτ(ε)ι τῆς κατα(στάσεως τῆς ἐπα)
ρχίας Ἀραβία(ς)
ш A X(C)

Il manque dans ce texte les deux choses qui pourraient particulièrement nous intéresser; le nom propre du personnage et la date. Les deux épithètes εὐσεβεστάτου καὶ ἁγιωτάτου font penser à un évêque et il s'agit vraisemblablement de la dédicace d'un édifice religieux. On remarquera



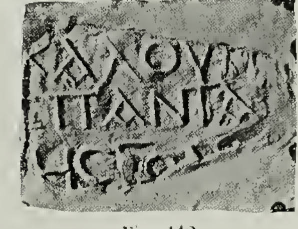


Fig. 111. Fig. 112.
TELL MA'IN. Deux fragments d'inscriptions grecques.

les deux signes d'abréviation, de forme spéciale, qui se trouvent à la ligne 3.

L. 4. — La première lettre est douteuse. ETI doit être un iotacisme pour ἔτει; il n'y a point de signe d'abréviation après le τ et il paraît impossible d'interpréter « l'an 10 ». — Καταστάσεως, le mot se lit en entier dans une épitaphe gréco-nabatéenne de Mâdabâ, malheureusement fort mutilée, et dont on n'a pas encore donné une interprétation complète (1). Il est fort possible que, dans cette dernière, il faille restaurer τῆς ἐπαρχίας, au lieu de τῆς πόλεως suggéré jusqu'ici, mais alors il y aurait lieu de vérifier encore une fois la lecture des dates.

L. 6. — Cette ligne ne devait comprendre que quatre lettres disposées deux par deux; le premier groupe шA se lisait de droite à gauche; les deux lettres du second sont l'abréviation du mot Χριστός. Si ces lettres

(1) *RB.*, 1895, p. 590; CLERMONT-GANNEAU, *Rec. d'arch. orient.*, II, p. 12.

étaient placées symétriquement par rapport au reste de l'inscription, ce qui est à croire, nous n'aurions guère que la partie centrale du texte primitif.

Au point de vue graphique, on remarquera l'emploi indifférent des ε lunaires ou carrés, de même pour σ et ω. Les angles des B et des P sont arrondis. Ce texte ne doit guère être antérieur à la fin du v[e] siècle.

N° 2, fig. 111. — Estampé dans la même maison que le n° 1. La pierre, brisée sur tous les côtés, est de même nature que la précédente et paraît avoir eu la même épaisseur. Il ne semble pas cependant qu'on ait affaire à un seul et même texte, car, dans le second fragment, les caractères sont un peu plus petits que dans le premier. Le galbe des lettres est toujours le même et les deux inscriptions doivent dater de la même époque. La croix du début marque qu'il s'agit encore d'un monument chrétien.

N° 3, fig. 112. — Ce troisième morceau a été estampé au retour de Médâin-Ṣâleḥ par un de nos hommes qui nous a apporté l'estampage à Jérusalem. Les lettres, hautes à peine de trois centimètres, sont très régulières et gravées avec soin.

III

ARCHÉOLOGIE

ḤÉGRA.

Des ruines, des tombes, quelques lambeaux de texte ou des monuments, parfois d'assez pauvre apparence, mais aptes à révéler quelque chose des générations qui ne sont plus : tel est le bilan ordinaire de l'archéologie. Il serait difficile de le voir réalisé mieux et plus strictement qu'à Ḥégrâ. Des tombes innombrables, creusées en toutes proportions aux flancs des collines, étalent leurs façades modestes ou prétentieuses; beaucoup de textes déclinent la généalogie d'inconnus très soucieux d'exprimer leur piété envers des dieux spéciaux, très empressés surtout à maudire qui oserait, dans l'avenir, troubler la paix de leur sépulture; d'autres ouvrages dans le roc, d'autres textes aussi, en relation manifeste avec la vie religieuse de ces habitants d'autrefois; mais de ville, point. Où donc étaient les demeures des vivants qu'implique cette vaste cité des morts, qu'impliquent aussi les dévots sanctuaires dans les coins retirés et silencieux de la montagne? A chercher vainement sur la plaine morne un débris monumental, comparable du moins à l'humble stèle qui signale au passant la plus humble tombe, on en vient presque à se demander si une ville est vraiment ensevelie sous ce linceul de sable. Ce nom moderne si déterminé dans la tradition arabe, le *Héǧer*, imitation pure et simple peut-être du *Hégrâ* emphatique dans la langue araméenne des Nabatéens d'antan, inviterait même à penser que l'endroit était conçu, dès l'antiquité nabatéenne, beaucoup plus comme un centre de ralliement, — un entrepôt de commerce peut-être, un lieu de culte aussi et, par conséquent, un site propice à une nécropole, — que comme une ville au sens précis, attaché aujourd'hui à ce mot. Il y aura lieu en d'autres temps de scruter d'un peu près l'histoire et le rôle de Ḥégrâ. En ce compte rendu exclusivement documentaire de notre exploration, une telle enquête entraînerait trop loin. La constatation de cet état des ruines s'imposait cependant,

pour expliquer l'absence de données archéologiques sur Ḥégrâ ville nabatéenne, avant les chapitres consacrés à Ḥégrâ nécropole immense et centre de culte évident pour les Nabatéens.

Qu'il y ait eu là une cité des vivants, on ne saurait toutefois le mettre en doute dès qu'on réagit sur la première impression. Telle observation de détail, signalée déjà plus haut, suggérerait même l'hypothèse de plusieurs petites agglomérations disséminées à travers la plaine. Cependant, il faut retenir que ce qui reste des constructions de l'ancienne Ḥégrâ est insignifiant; on pourrait tout aussi bien dire qu'il n'en subsiste plus rien. Il n'y a pas, en effet, un seul pan de mur, pas deux assises hors de terre pour nous donner une idée de ce que pouvait être une maison nabatéenne, ou un monument quelconque bâti avec des pierres et non point creusé dans le roc. Nous avons signalé (p. 132) dans les ruines les plus méridionales, des arasements de murs au sommet d'une colline. Ces murs avaient un mètre d'épaisseur et étaient formés de pierres bien taillées mesurant en moyenne $0^m,25$ de haut sur $0^m,45$ de long. On songerait volontiers à un château, à cause du site et aussi à cause de l'importance relative de la construction.

Au pied de la même colline, au nord-ouest, on voyait encore les fondations d'autres petits édifices carrés, d'environ 3 mètres de côté : sans doute des maisons. L'appareil était toujours le même, quoique les murs fussent beaucoup plus étroits. Comme pièces caractéristiques, nous n'y avons noté qu'un fragment de seuil de porte et un bloc de grès avec quelques lettres sabéennes. Il est fort douteux que nos successeurs trouvent encore en place l'un ou l'autre de ces mesquins débris, car les soldats étaient en train de fouiller le sable pour les arracher et les réduire en miettes afin de les utiliser comme ballast dans la construction de la voie ferrée. C'est en se livrant à ces fouilles archéologiques d'un nouveau genre que, le 25 avril 1907, ils mirent à jour un cadran solaire nabatéen. Par bonheur, les ouvriers reconnurent quelques signes d'écriture qui intriguèrent le directeur des travaux et firent mettre la pièce de côté. Le soir même, les officiers nous invitaient obligeamment à aller l'étudier (1).

Ce monument (fig. 113) est un petit bloc de grès mesurant à la base $0^m,35$ de large et au sommet $0^m,38$, sur une hauteur de $0^m,42$ et une épaisseur moyenne de $0^m,25$. La partie antérieure a été travaillée avec soin. Le bas affecte la forme d'un socle, haut de $0^m,15$, sur le devant

(1) M. Dieulafoy a fait au sujet de ce monument une communication à l'Institut. Nous ne ferons guère que reproduire ce qui a été lu dans la séance de l'Académie (*Acad. des Inscr. et Bel.-Let., Comptes rendus*, juin 1907, p. 314 ss.).

duquel est creusé un cartouche, large de $0^{m},055$, qui renferme quelques lettres nabatéennes en relief (inscr. nab., n° **112** *bis*). Une cassure a emporté l'angle inférieur de gauche, mais l'inscription n'a pas trop souffert de cette dégradation.

Au-dessus du socle on a ménagé une manière de pied large de $0^{m},11$ sur $0^{m},09$ de haut, supportant le cadran proprement dit. Celui-ci est formé par une surface concave égalant un quart de sphère, de $0^{m},26$ de diamètre.

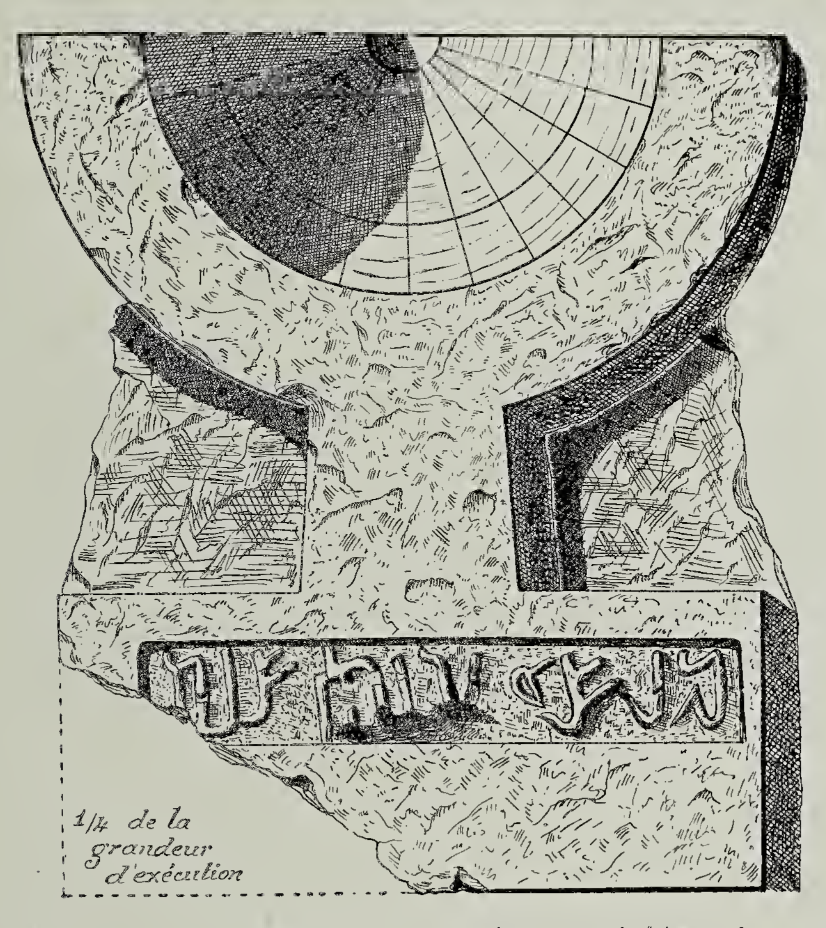


Fig. 113. — Médâin-Ṣâleḥ. Cadran solaire nabatéen. D'après un croquis fait sur place et une photo.

Il est divisé en douze parties égales par onze lignes, distantes les unes des autres, sur le bord, de $0^{m},03$, et coupées par un arc de cercle. Au point central, vers lequel convergent toutes les lignes, il y a une petite entaille de quelques millimètres de profondeur, faite sans doute pour recevoir une plaque de métal. Au-dessus, sur le rebord de la pierre, se trouve le trou dans lequel était fixée la tige destinée à projeter l'ombre. Les instruments dont nous disposions étaient insuffisants pour prendre des divisions de ce gnomon les mesures rigoureuses qui permettraient d'en établir le calcul mathématique.

La partie postérieure du bloc est à peine dégrossie dans le bas; le haut est arrondi, mais on y a ménagé, au centre, un léger relief affectant la forme d'un trapèze dont la base mesure 0m,19, les côtés 0m,13 et le sommet, qui se fond avec le bord du cadran en arrière de l'aiguille, 0m,06.

Une bordure régulière, large de 0m,06, entourait le cadran, aussi bien au sommet que sur le devant.

Il est fort regrettable que l'unique préoccupation des travaux du chemin de fer du Hedjaz n'ait point permis d'entreprendre une petite fouille



Fig. 114. — Médâin-Ṣâleḥ. Le puits aux inscriptions.

en règle sur le point où a été découvert ce gnomon; on y eût peut-être mis à jour d'autres objets encore plus intéressants et plus instructifs pour l'histoire de Ḥégrâ.

Les voyageurs futurs qui voudraient se faire une idée des quelques pierres d'appareil exhumées lors de notre passage et broyées aussitôt, le pourront en étudiant de près les murs du qalaʿah, ou bien les parois de certains puits. Il n'est pas douteux en effet que la plupart des matériaux du château de Médâin-Ṣâleḥ ne proviennent des ruines de l'ancienne ville et particulièrement du point que nous venons de signaler. Cette carrière a été aussi exploitée quand il s'est agi de réparer les puits : par exemple, le grand puits situé auprès de qaṣr el-Fahad (fig. 114) dans lequel nous avons relevé plusieurs inscriptions sur des blocs rapportés (nab., nº **172**; min., nos **1** et **2**).

Autant qu'il est permis d'en juger, d'après ces restes fort minimes, les édifices en pierre de taille n'ont jamais été bien nombreux à Hégrâ. Il dut y en avoir à peine quelques-uns et encore, peut être pas même tout entiers. Dans bien des cas, les fondations seules paraissent avoir été en pierres; le reste était en briques crues. Ce mode de construction aurait été, croyons-nous, de beaucoup le plus répandu et cela expliquerait pourquoi il ne subsiste guère plus aujourd'hui de l'ancienne ville que quelques petits amas de terre.

Les pierres d'appareil que nous avons mentionnées ne sont pas sans une étroite ressemblance, pour la taille et les dimensions, avec celles qu'on trouve dans les ruines de l'ouâdy Mousa. Ce peut être une ressemblance fortuite; mais il vaut la peine cependant de la noter, puisque Pétra et Ḥégrâ étaient les deux principaux centres du royaume de Nabatène (1).

A côté des débris informes des anciennes maisons, il existe des vieux puits qui méritent, eux aussi, une mention spéciale. Autrefois ils devaient être très nombreux à cause des plantations de palmiers qui formaient une véritable forêt au milieu de la plaine. Aujourd'hui encore, outre celui du qala'ah, on en compte six avec de l'eau; plusieurs autres sont reconnaissables et pourraient facilement être remis en état. Il est curieux de noter que presque tous se trouvent en dehors des ruines. Serait-ce parce qu'ils auraient été creusés après la destruction de la ville? ou bien, ne serait-ce pas plutôt parce que jadis il y avait là des jardins? Il est impossible que tous les anciens puits aient disparu, à aucune époque même très courte, car Médâin-Ṣâleḥ est un point d'eau trop important dans le désert. Tous ne peuvent pas non plus avoir été remplacés successivement, car on avait toujours meilleur compte à entretenir les anciens qu'à en créer de nouveaux.

La plupart des puits actuellement existants ont subi des réparations, mais il est rare cependant que la partie inférieure de la construction ne soit pas ancienne; dans plusieurs, c'est même la plus grande partie de la paroi qui n'a pas été retouchée. Tandis que le haut est fait de pierres rapportées, parfois de grandeur assez inégale, et ajustées tant bien que mal,

(1) Il n'est pas sûr du tout que les rares débris de constructions trouvés à Médâin-Ṣâleḥ doivent être attribués aux Nabatéens. Le fragment d'inscription minéenne découvert au milieu de ces ruines (p. 302), cinq autres inscriptions minéennes, gravées sur des pierres d'appareil actuellement encastrées, trois dans les murs du qala'ah et deux dans les parois d'un puits (p. 250 ss.), porteraient à croire, au contraire, que les édifices construits autrefois à Ḥégrâ étaient principalement l'œuvre des Minéens. Cela du reste ne semblera plus une invraisemblable hypothèse, depuis la brillante démonstration faite par M. Clermont-Ganneau que les trafiquants minéens au lieu de se perdre dans un passé nébuleux donnent la main aux Nabatéens dans l'histoire, vers la fin des temps hellénistiques.

la maçonnerie primitive offre un caractère tout à fait homogène. Le mur est construit en blocs presque carrés de 0m,25 à 0m,30 de côté, grossièrement taillés, formant cependant des assises régulières d'un assez bel aspect quoique les joints soient considérables. Cette œuvre doit être antérieure à l'envahissement de l'Islam et à la ruine de Ḥégrâ, car aucun conquérant du désert ne se serait donné la peine d'extraire de nouveaux matériaux de construction alors qu'il aurait eu sous la main des pierres bien taillées. Mais il est inutile de chercher à assigner une date plus exacte, puisque en ce moment tout renseignement explicite fait défaut.

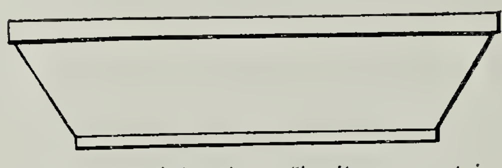


Fig. 115. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Chapiteau encastré dans la paroi d'un puits.

Le diamètre de tous ces puits varie entre deux et cinq mètres; leur profondeur est de neuf à dix mètres.

Dans le mur du puits aux inscriptions, nous relevons une sorte de chapiteau de pilastre (fig. 115) qui ailleurs passerait presque inaperçu. Nous lui trouverons de nombreux correspondants sculptés sur les façades des tombeaux.

Les misérables débris archéologiques brièvement énumérés ici : voilà tout ce qui reste au Ḥeğer de la cité des vivants. La ville des morts est bien autrement riche. Il semble que ces Nabatéens, toujours en route pour leur commerce, se préoccupaient assez peu de leurs demeures terrestres, asiles pour une nuit de temps en temps. Leur grand souci était la demeure d'au-delà, « demeure d'éternité », qui méritait par conséquent une attention toute spéciale. Aussi est-ce là que nous allons trouver déployées toutes les richesses de leur art.

CHAPITRE PREMIER

LES TOMBES.

Un simple coup d'œil sur les tombes de Médâin-Ṣâleḥ permet tout de suite de les diviser en deux grandes catégories : les tombes qu'on pourrait appeler *tombes à créneaux,* et celles auxquelles conviendrait assez bien le nom de *tombes à escaliers.* Les unes et les autres sont caractérisées uniquement par la partie supérieure du monument, qui est ce qui frappe le plus tout d'abord. Les premières, de beaucoup les moins nombreuses, et aussi, en général, plus simples et plus petites, sont couronnées par un tore supportant une rangée de créneaux de forme spéciale, sculptés dans le roc avec un relief bien accusé, mais non évidés de la masse du grès (fig. 116 et ss.). Les secondes se terminent par une gorge, qu'on est généralement convenu d'appeler gorge égyptienne, surmontée d'un double escalier à cinq marches, partant du centre pour remonter vers les angles où aboutissent les deux dernières marches qui constituent les deux angles extrêmes de la façade (fig. 143 ss., p. 330 ss.). Ces deux catégories comprennent elles-mêmes plusieurs subdivisions, ainsi qu'on aura l'occasion de le dire plus loin.

Nous n'ignorons pas ce que cette première division, non moins que les appellations données ci-dessus, peuvent avoir d'incomplet et même d'inexact ; mais elles ont l'avantage d'être ingénues et de s'offrir d'elles-mêmes, en dehors de toute idée préconçue. Nous les adopterons donc dans la description des monuments qui va suivre, sauf à essayer plus tard, s'il y a lieu, une classification plus scientifique et mieux en rapport avec le développement historique de l'art.

Nous renverrons aussi à la fin de cette étude la recherche des influences étrangères dans l'architecture des tombes nabatéennes et quelques remarques sur les différents symboles religieux ou autres que présentent certaines façades. Pour le moment, nous nous contenterons de passer en revue, — en procédant du simple au composé, et en ayant soin de bien noter les dates qui pourraient se présenter, — les différents genres de monuments funéraires constatés et relevés dans les nécropoles de la vieille cité de Ḥégrâ.

§ I. — **Tombes à créneaux.**

On peut distinguer tout d'abord, dans cette catégorie, les tombes déco-

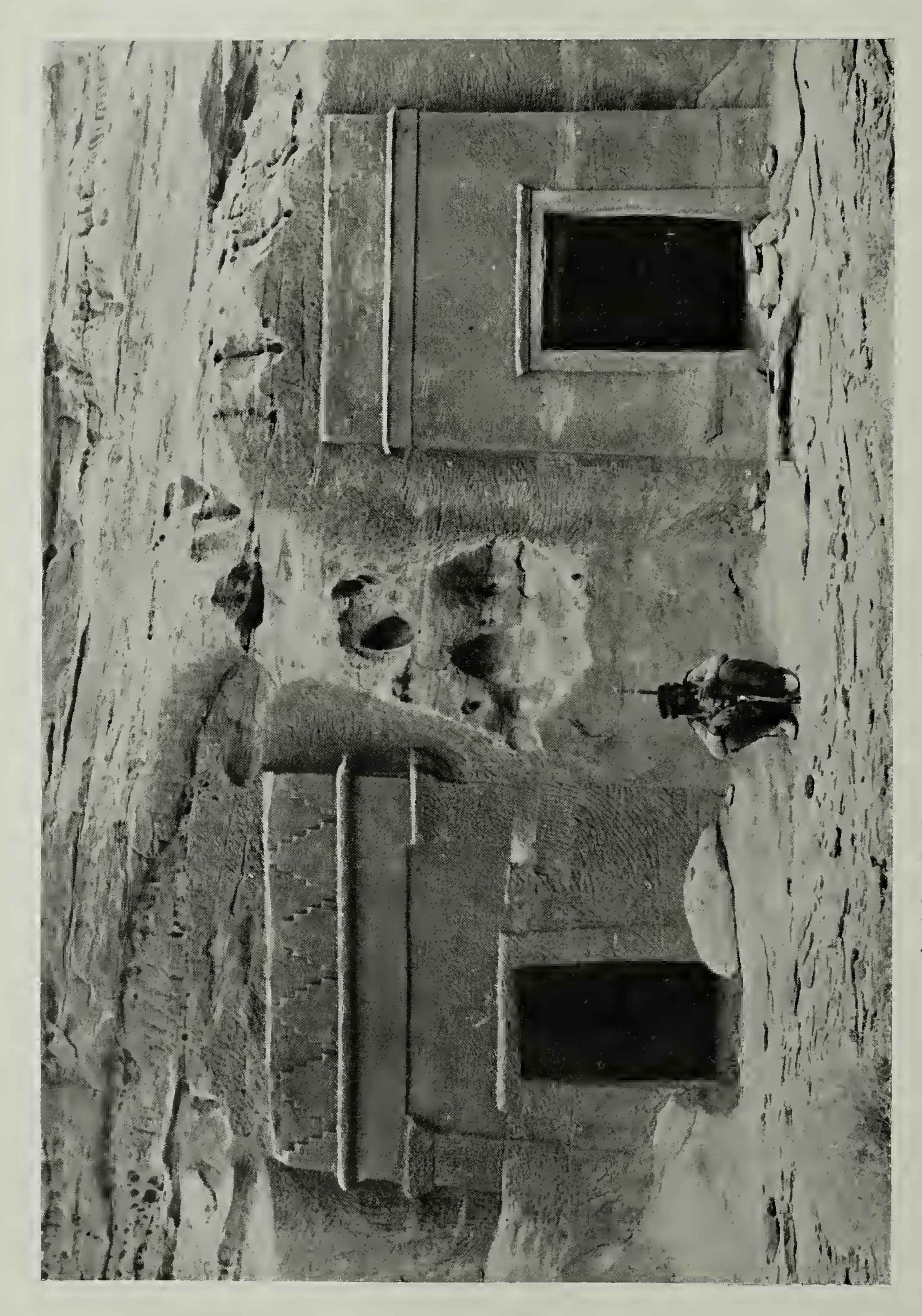


Fig. 116. — Médaïn-Sâleḥ. Tombes à une seule rangée de créneaux : 1er type, à droite (**E 15**); 2e type, à gauche (**E 16**).

rées d'une seule rangée de créneaux couronnant l'ensemble du monument

(fig. 116), et les tombes qui en possèdent une seconde rangée, sur le milieu de la façade, entre deux tores (fig. 122, p. 314).

Les premières sont peu nombreuses; nous en avons photographié ou dessiné la plupart, qu'on trouvera reproduites ici. Toutes celles que nous publions offrent un caractère particulier. On peut dire qu'elles n'ont de commun que leurs petites dimensions et les créneaux reproduits invariablement au faîte de chacune ; encore ceux-ci diffèrent-ils parfois et pour le nombre et pour la forme, quoique le galbe général soit toujours le même.

A. *Tombes à une seule rangée de créneaux.* — On pourrait les subdiviser en deux types : *a*, tombes à façade unie et *b*, tombes avec façade à antes.

E 15, fig. 116 (Huber, n° 68, p. 435 s.) (1). D'un genre très rare; toute petite façade lisse, avec une large porte encadrée d'une plate-bande et surmontée d'une corniche simple, taillée en biseau. Au sommet du monument court un bandeau en légère saillie, que surmonte une baguette sur laquelle s'appuient cinq créneaux (2) à cinq degrés chacun, prenant naissance à la hauteur d'un degré au-dessus de la baguette. — *Intérieur :* chambre carrée, avec une seule niche dans une paroi.

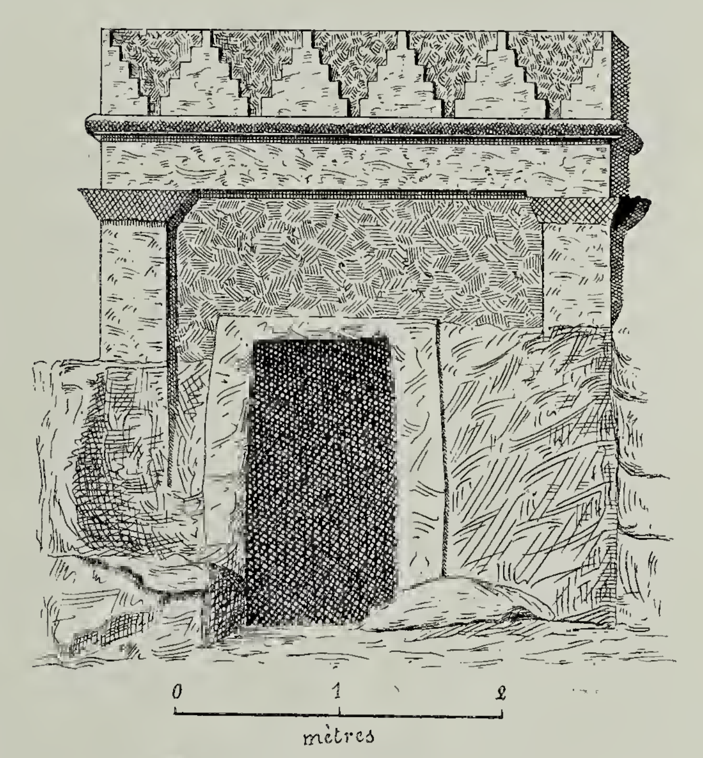


Fig. 117. — Médâin-Sâleh. Tombe à une rangée de créneaux, 2° type (**E 16**).

E 16, fig. 116 et 117 (H., n° 67, p. 435 s.). Petite façade inachevée et

(1) Le procédé de localisation pour tous ces tombeaux est naturellement le même que celui employé pour déterminer la place des inscriptions (p. 139). Voir le schéma topographique (Pl. III) et les croquis de détail (Pl. VII). Nous ajoutons entre parenthèses (par l'initiale H. avec indication de n° et p.) un renvoi à Huber, *Journal d'un voyage en Arabie*, chaque fois que nous avons pu identifier nos monuments avec ceux dont il a dit lui-même quelque chose capable d'intéresser le lecteur.

(2) Dans toutes ces tombes, les deux créneaux extrêmes sont coupés par le milieu, néanmoins nous les comptons toujours comme s'ils étaient entiers ; en réalité nous n'aurions ici que trois créneaux complets avec deux moitiés.

d'un travail peu soigné. Il est manifeste que le bas a été fait à la hâte et même, semble-t-il, sans la moindre préoccupation d'achever plus tard le monument, car la porte n'est point d'équerre, et il serait impossible d'en conserver le cadre si on voulait la régulariser. De même on terminerait difficilement les deux pilastres d'angle dont on a commencé à dégager la partie supérieure. Ceux-ci constituent un nouveau thème architectural dans les tombes à créneaux; on les retrouvera encore bien des fois et ils semblent avoir été d'un emploi beaucoup plus commun à Hégrâ qu'à Pétra (1). Le haut du monument est un peu lourd. Il se compose d'une manière d'architrave surmontée d'un tore sur lequel reposent immédiatement six créneaux à cinq degrés. Au milieu de l'architrave, un cartouche en creux contient une inscription datée de l'an 4 de Rabel = 74 de J.-C. (*Inscr. nab.*, n° 35). — *Intérieur :* petite chambre, avec une seule niche dans une paroi, comme le précédent.

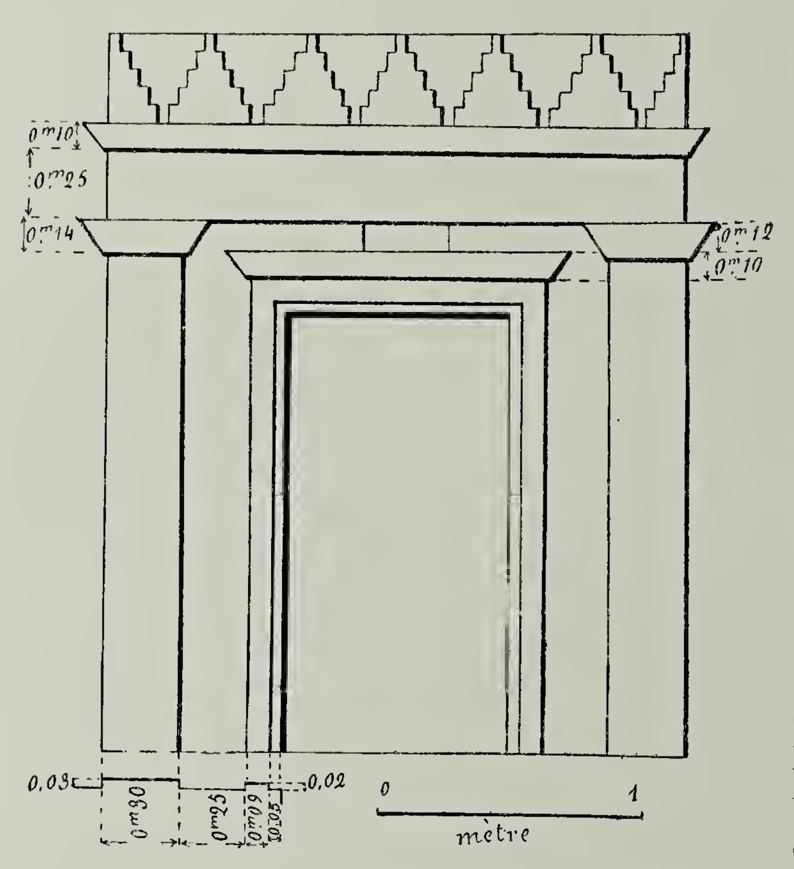


Fig. 118. — Médâin-Sâleh. Tombe à une rangée de créneaux, 2e type (B 16).

B 16, fig. 118 (H., n° 29, p. 415). Petite façade de 2m,23 de large sur 3 mètres de haut tout au plus. Elle est très abîmée, mais on peut néanmoins la restituer facilement. La porte, avec son petit encadrement plat, peu saillant, et une sorte de cymaise placée au-dessus, représente un type fréquent dans les tombes de petites dimensions à quelque catégorie qu'elles appartiennent. L'espace ménagé entre le dessus de la porte et le soffite de

(1) Voir pour Pétra deux exemples assez différents, reproduits par M. de Domaszewski, *Die Prov. Arab.*, p. 145, fig. 145 et 146.



Médâïn Ṣaleḥ. Tombe à une rangée de créneaux.
2e type, avec bas-relief ornemental (B 17).

E. Leroux, éd. H. Demoulin, sc.

l'architrave est un peu étroit et impressionne mal la vue. C'est le défaut de ce monument, qui ne manque par ailleurs ni d'élégance ni d'originalité. Le cartouche creusé au centre est en grande partie détérioré et ne contient plus rien, si jamais il a contenu quelque chose. Au lieu du tore qui court d'ordinaire en dessous des créneaux, on a cette fois une corniche toute simple, taillée en biseau, identique à celle qui couronne la porte. — *Inté-*

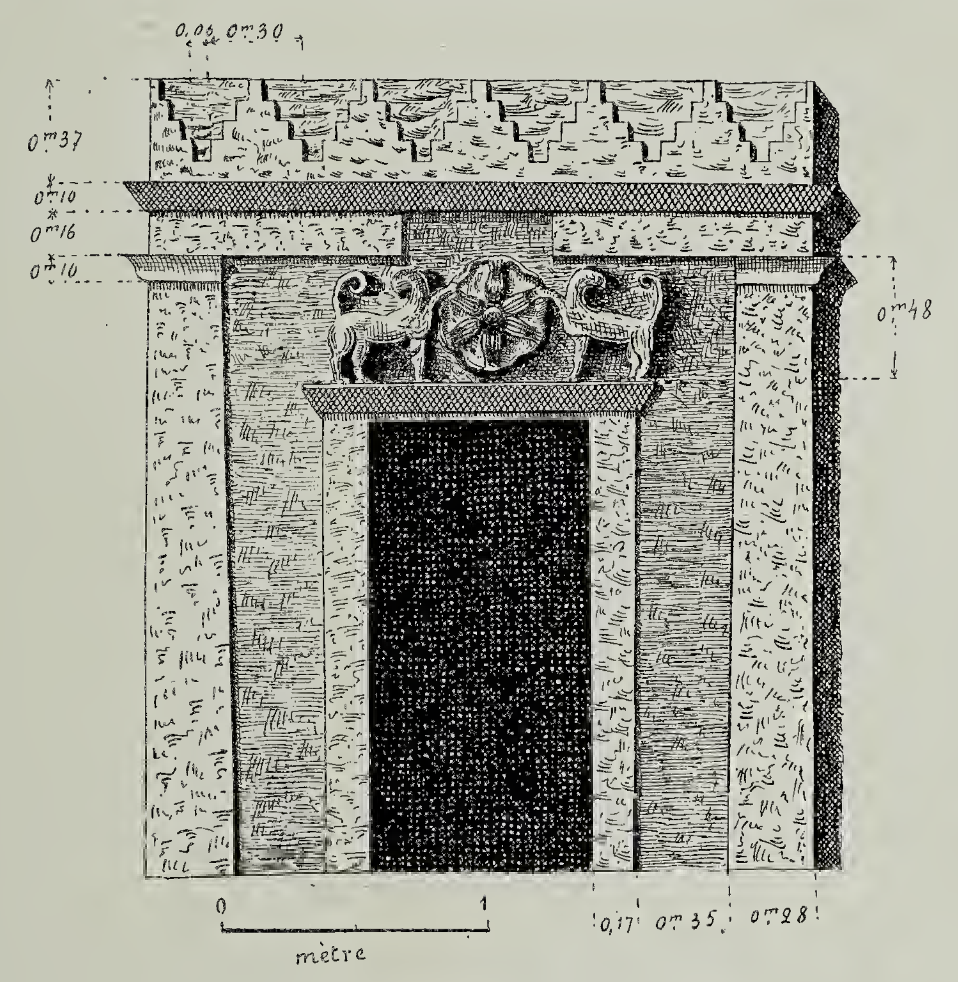


Fig. 119. — Médâin-Sâleḥ. Tombe à une rangée de créneaux, 2e type, avec relief ornemental (B 17).

rieur : chambre relativement grande, avec trois loculi dans le fond, un quatrième dans la paroi de droite en entrant, et à côté, deux niches superposées.

B 17, Pl. XXXV et fig. 119 (H., n° 30, p. 415). Ce tombeau offre, dans les grandes lignes, une analogie assez étroite avec le précédent, mais il présente aussi de notables divergences. La plus frappante est d'abord ce groupe ornemental sculpté en assez haut relief au-dessus de la porte : deux animaux affrontés, au repos, la tête retournée vivement en arrière, une patte

de devant posée sur un disque orné d'une étoile à 6 branches striées qu'on dirait inspirée du symbole babylonien de Šamaš. La hauteur du disque, comme celle des animaux, est de $0^{m},40$, la longueur de ces derniers de $0^{m},27$. Leur galbe et leur mouvement feraient songer à des lionnes. La tête de celui qui est à gauche du spectateur, un peu moins détériorée que celle du second, appuie fortement cette hypothèse. Par contre, il faut avouer que les deux queues relevées et terminées en boucle, indiqueraient plutôt des chiens. A gauche du disque, dans le haut, au-dessus de la patte de l'animal, il y a quatre ou cinq lettres nabatéennes, en partie visibles sur la photographie. Elles appartenaient sans doute à une inscription tracée naguère dans le cartouche et aujourd'hui entièrement disparue. Mais ne pourraient-elles pas aussi représenter le nom, peut-être hiératique, de l'animal dessiné à côté? (*Inscr. nab.*, n° 15).

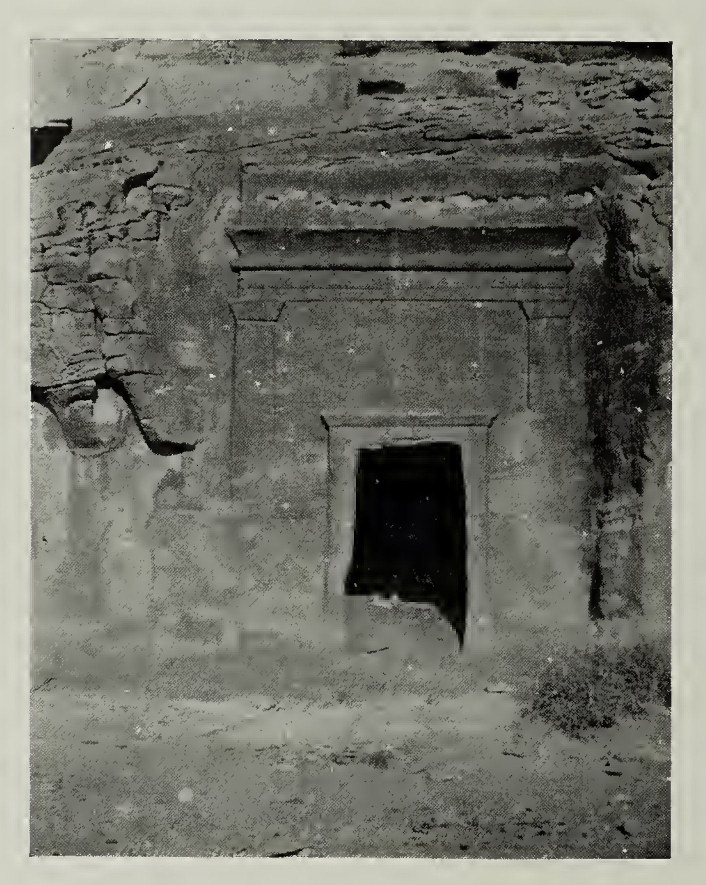


Fig. 120. — Médâin-Sâleh. Tombe à une rangée de créneaux, 2e type, avec une gorge (**B 10**).

Le chambranle — $0^{m},03$ de relief — de la porte est réduit dans le haut à sa plus simple expression et remplacé par une corniche analogue au couronnement de la porte dans la tombe précédente. Semblable est de tous points aussi la moulure ménagée en dessous des créneaux; tandis que les chapiteaux des pilastres d'angle, au lieu de n'être qu'un simple bandeau biseauté, sont formés cette fois par une doucine. On a, assez maladroitement du reste, annulé l'heureux effet de cette petite élégance en écornant ces chapiteaux à l'aplomb des pilastres au lieu de les projeter normalement sur le tableau de la façade. — *Intérieur :* chambre carrée mesurant environ 3 mètres de côté et renfermant deux loculi.

B 10, fig. 120 et 121 (H., n° 24, p. 415). Petite façade de trois mètres de

large au plus, avec une gorge, analogue à celle des tombes à escalier mais moins accusée. Les autres motifs de décoration peuvent convenir également à ce dernier genre de tombeaux si on remplace les sept créneaux du sommet par le double escalier. La porte est identique à celle de **B 16,** mais plus harmonieusement tracée. Les proportions de tout le monument sont d'ailleurs mieux prises, à l'exagération près de la gorge démesurée sur un entablement trop petit. — *Intérieur :* une chambre ordinaire assez mal régularisée comme la plupart des salles funéraires de Médâin-Ṣâleḥ. Dans un angle, loculus avec une inscription (n° 11) et sur une autre paroi, niche allongée en forme de crèche. — Le monument date du mois de Iyar de l'an 43 de Ḥarétat = avril-mai 34 de J.-C. (*Inscr. nab.,* n° 12).

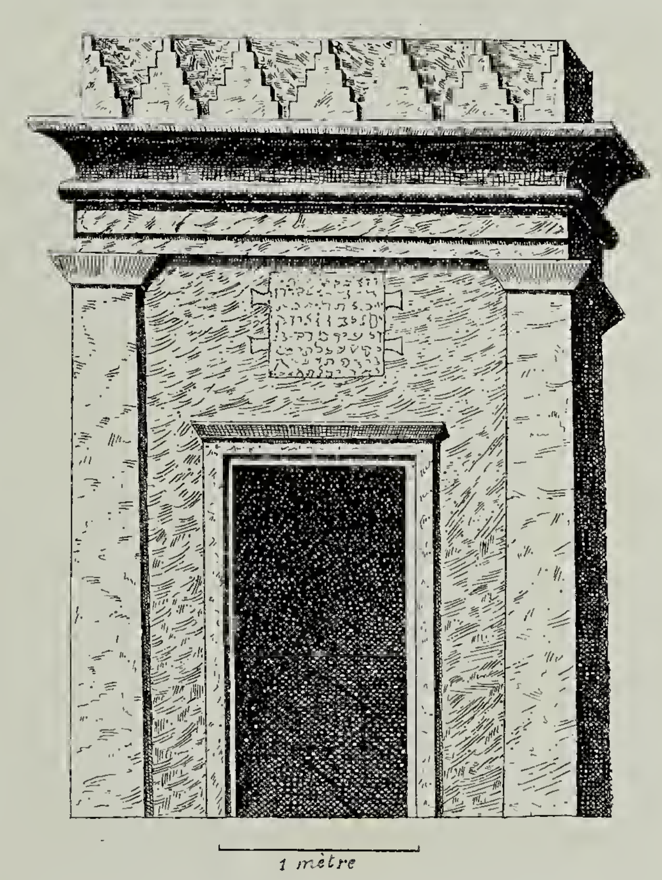


Fig. 121. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Tombe à une rangée de créneaux 2e type, avec gorge insérée sous les créneaux (**B 10**).

B. *Tombes à double rangée de créneaux.* — Comme les précédentes, ces tombes sont à façade unie ou avec pilastres aux angles, sans parler des détails d'ornementation qui peuvent varier beaucoup. — Il y en a toute une série à la file dans le groupe Ḥusruf, au sud de qaṣr el-Bint. La fig. 117 représente trois des plus simples. **C. 16, 17** et **1,** qu'il sera intéressant de comparer avec des monuments de Pétra appartenant au même type. Pour rendre la comparaison facile à tous, nous reproduisons, à côté de la photographie de Médâin-Saleḥ, une vue de quelques tombes de Pétra situées à l'est du théâtre (fig. 122).

C 16, fig. 122 (H., n° 45, p. 432). C'est un des plus beaux spécimens des tombes simples, à double rangée de créneaux; c'est aussi un des plus grands de cette espèce, sinon le plus grand. Il mesure à peu près 6 mètres de large sur 8 à 9 mètres de haut. La façade est toute unie, coupée seule-

ment par une seconde ligne de 9 créneaux placés en manière de frise



Fig. 122. — Médaïn-Ṣâleḥ. Tombes à deux rangées de créneaux. 1er type (C 16, 17, 1).

entre deux tores. Les créneaux supérieurs posent sur un tore semblable

leur sommet n'est pas dégagé et ils se trouvent encadrés par le haut



Fig. 123. — PÉTRA. Tombes à deux rangées de créneaux, 1[er] type, situées à l'est du théâtre.

d'une manière assez disgracieuse. On peut constater le même phénomène dans le n° suivant, **C 17**, et il se reproduit encore ailleurs. — L'encadre-

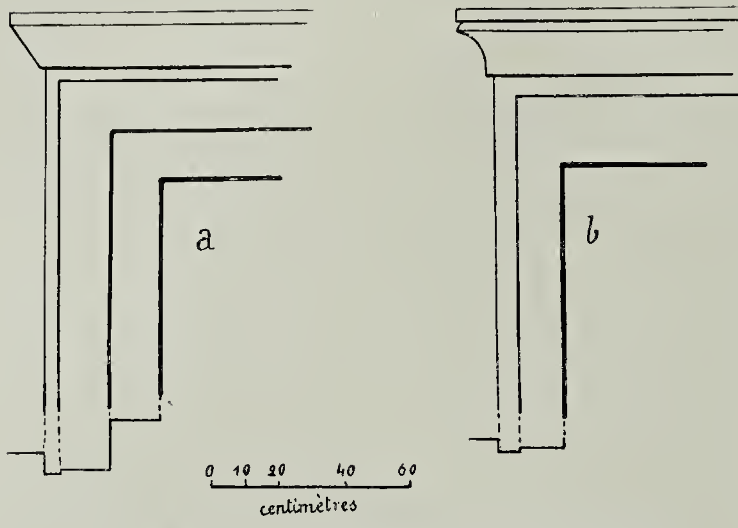


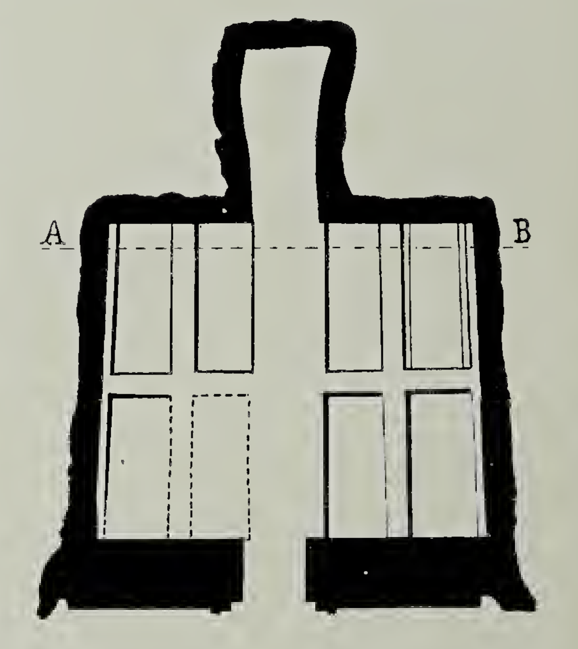
Fig. 124. — Médâin-Sâleḥ. Encadrement de la porte des tombes C 16 et C 1.

ment de la porte (fig. 124 *a*) se retrouve fréquemment, soit tel quel, soit avec quelques légères variantes. — Le cartouche pour l'inscription est très profond et il est fort possible que celle-ci ait été martelée; en tout cas actuellement il n'y a pas trace de lettres.

L'intérieur (plan et coupe, fig. 125) comprend une salle plus ou moins rectangulaire de 4^{m},75 sur 6 mètres, avec un loculus fort irrégulier, situé en face de la porte dans la paroi du fond. On a creusé dans le sol de la chambre des fosses, à un ou plusieurs étages, aujourd'hui à peu près complètement envahies par le sable (1).

Ces fosses, ainsi disposées à travers toute la chambre funéraire, sont presque une exception dans les monuments de Médâin-Sâleḥ, tandis qu'à Pétra elles constituent le mode de sépulture le plus commun.

C 17, fig. 122 (II., n° 46, p. 432). Façade identique à la précédente à quelques légères différences près.



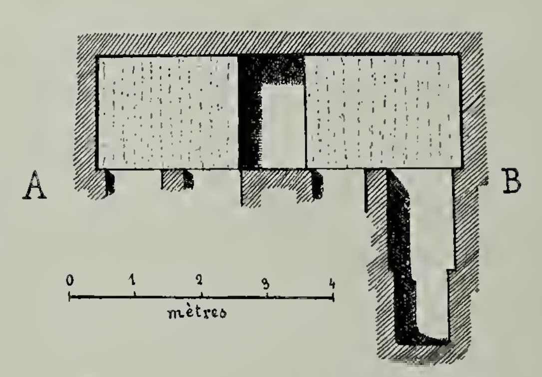
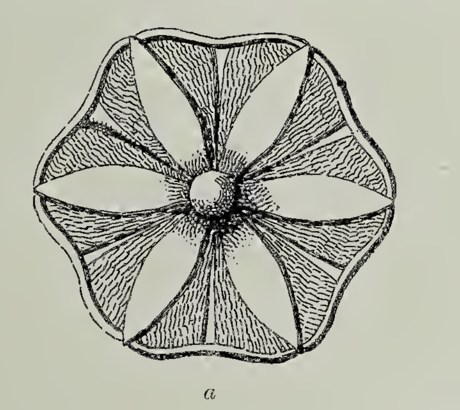


Fig. 125. — Médâin-Sâleḥ. Plan de la tombe **C 16**.

(1) Dans le plan par terre, le pointillé indique les parties non visibles à cause du sable accumulé à l'intérieur du monument. Il pourrait se faire que la première fosse à gauche en entrant n'existât pas en réalité, puisque nous ne l'avons constatée sur aucun de ses points.

Elle est d'abord plus petite; les créneaux, huit au lieu de neuf, sont à cinq degrés et non plus à quatre seulement. Dans le large espace demeuré libre entre les deux frises de créneaux, l'artiste a sculpté en relief une rosace qui ne manque pas d'élégance (fig. 126 *a*). L'intérieur est aussi plus petit et ne contient qu'une fosse creusée dans le sol, au fond, à droite en entrant. L'inscription (n° 27) gravée sur la façade, est datée « du 26 du mois de Ab en l'an 25 de Ḥarétat » = août, an 16 de notre ère.

C 1, fig. 122 (H., n° 47, p. 432). Toujours dans le même style, avec quelques menues particularités. Les créneaux supérieurs ne sont plus encadrés; trois rosaces, d'un relief peu accentué (fig. 126*b*), décorent l'espace laissé libre en dessous du couronnement; la corniche au-dessus de la porte présente aussi une physionomie particulière (fig. 124*b*). Sur le rocher qui fait saillie, à gauche de l'entrée, toute petite niche avec une pierre sacrée. — *Intérieur :* chambre très irrégulière et inachevée, avec trois fosses dans le sol.


a

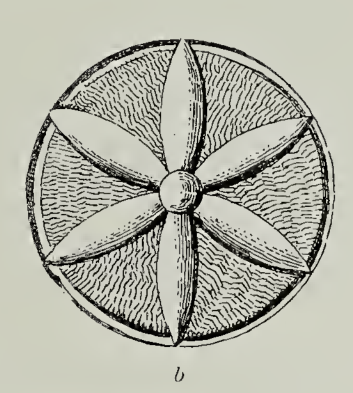

b

Fig. 126. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Rosaces en relief sur la façade des tombes **C 17** (*a*) et **C 1** (*b*).

C 8, fig. 127 et 128. Façade en très faible relief, surtout dans le bas où elle n'est même plus évidée du tout de la paroi rocheuse. Elle présente encore cela de particulier que sous la ligne inférieure des créneaux, au lieu du tore ordinaire, il y a une moulure en biseau dont nous avons déjà trouvé de fréquents exemples. Les créneaux de cette rangée ne touchent pas non plus au tore qui les limite dans le haut, mais en sont séparés par un petit bandeau de quelques centimètres, ce qui les fait ressembler davantage à ceux de la rangée inférieure. L'encadrement de la porte est tout à fait simple, très voisin de ce qu'on a vu en des monuments de la série précédente, **B 17** par exemple.

E 9, fig. 130 et 131. Quoique appartenant à une nouvelle série, ce tombeau se rapproche beaucoup des derniers décrits; en particulier de **C 16**. Les deux seules différences qui le caractérisent sont : un large ruban



Fig. 127. — MÉDÂIN-SÂLEḤ. Tombe à deux rangées de créneaux, 1er type (C 8).

sous chaque tore à la base des créneaux, et son profil de pylône très prononcé; il va en se rétrécissant très régulièrement de la base au faîte. Le cartouche est vide et très profond, comme dans **C. 16**.

E 8, fig. 132 (H., n° 76, p. 437). Nous retrouvons les deux bandeaux en légère saillie sous les tores. Comme le grès était de mauvaise qualité, on avait stuqué par endroit les moulures, afin de les bien régulariser. Un reste de ce stuc est visible sur la photographie, à l'extrémité gauche du bandeau supérieur. L'originalité du monument consiste dans la décoration de la frise entre les rangs de créneaux : une tête grimaçante sculptée en haut relief et encadrée par deux gracieuses rosaces. Le bas du tombeau est envahi par le sable. Ce qui demeure apparent est en mauvais état et, selon toute vraisemblance, le monument était inachevé.

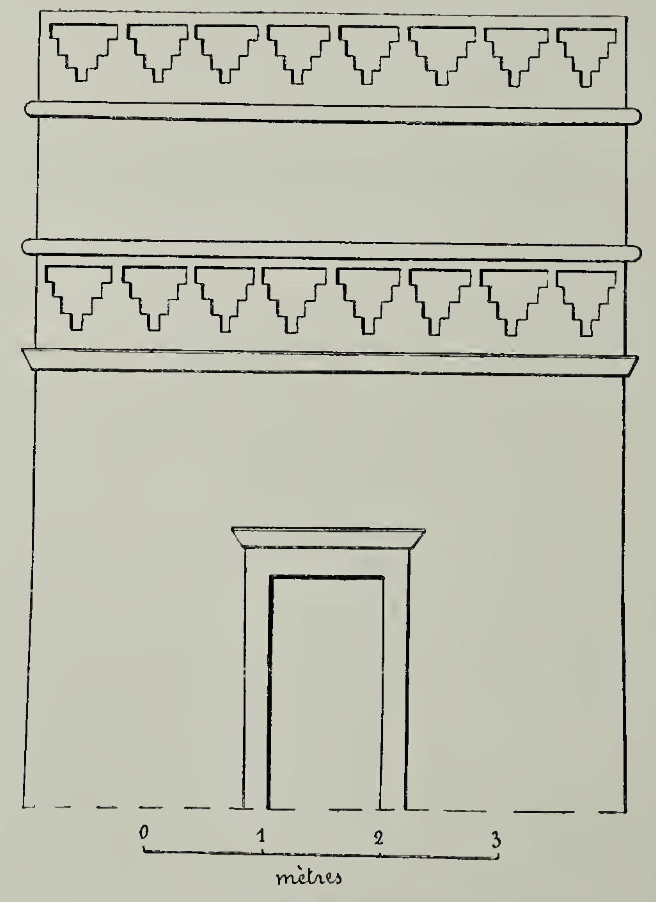


Fig. 128. — MÉDÂIN-SÂLEḤ. Tombe C 8.

E' 2, fig. 133 et 134 (H., n° 96, p. 439). Petit tombeau de 3 mètres de large environ, dont il subsiste

seulement la partie supérieure. Ce débris toutefois est intéressant par une certaine originalité. Tout au sommet, cinq créneaux à quatre degrés,

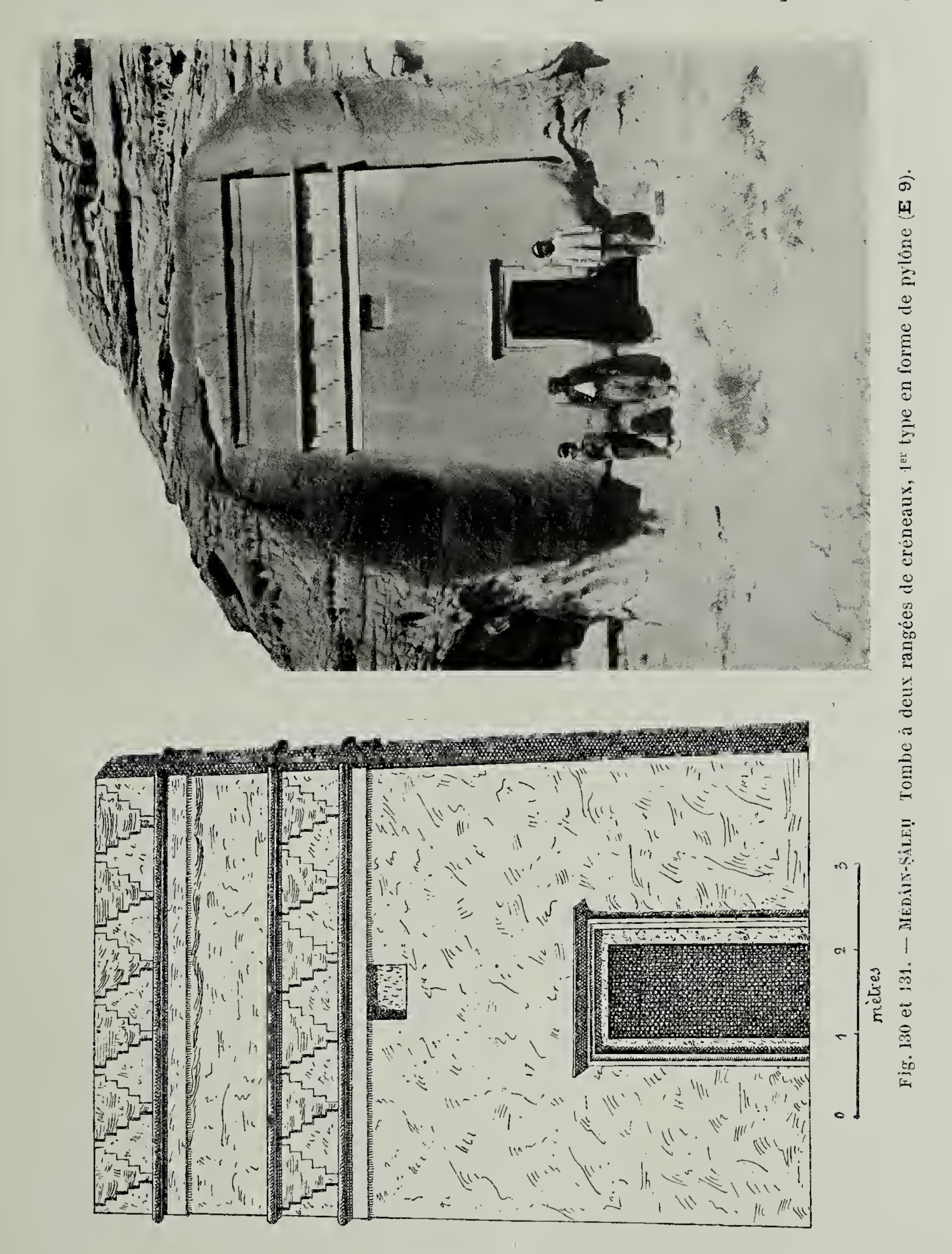


Fig. 130 et 131. — MEDÂIN-SÂLEH. Tombe à deux rangées de créneaux, 1er type en forme de pylône (**E 9**).

encadrés dans le haut, posent sur une gorge d'un galbe nouveau commune à quelques autres petits monuments (1). Elle est appuyée sur un petit

(1) Elle diffère légèrement de celle qui porte les créneaux de la petite tombe **B 10**. Cette dernière se rapproche davantage des grandes gorges des tombes à escaliers.

tore avec bandeau saillant au-dessous. Au centre, sous le bandeau, cartouche vide. Suivait un second corps de moulures : rangée de créneaux entre deux tores; on peut distinguer encore la partie supérieure de deux créneaux à droite; tout le reste est dégradé.

C 14, fig. 135 et 136 (H., nº 43, p. 432). Façade un peu lourde et dont la sculpture laisse à désirer. Aucun intervalle cette fois entre les deux rangs de créneaux, séparés simplement par un cavet rappelant de loin certaines gorges (1). Le tore est plus gros qu'à l'ordinaire. Au-dessous du cartouche reparaît la petite corniche biseautée si familière déjà, mais qui ne se trouvait pas ainsi isolée au milieu d'un entablement, sur les façades passées en revue jusqu'ici. Toute cette partie supérieure constitue en effet une sorte d'entablement reposant sur deux pilastres couronnés d'un chapiteau on ne peut plus simple. L'encadrement de la porte, par malheur fort abîmé, est sur un nouveau modèle : deux pilastres avec chapiteaux supportent un arc surbaissé, terminé en acrotères que surmontent deux petits vases. Au sommet de l'arc, nouvel acrotère haut de $0^{m},14$ avec un troisième vase de



Fig. 132. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Tombe à deux rangées de créneaux, 1er type (**E 8**).

(1) Nous n'avons point noté à Médâin-Ṣâleḥ d'autre tombeau où les lignes de créneaux soient ainsi immédiatement superposées. Il peut en exister cependant, car notre collection de photographies ou de croquis ne comprend pas tous les monuments. M. de Domaszewski ne signale pas non plus ce type parmi les nombreuses *tombes à pylône* de Pétra dont il donne la reproduction (*Die Provincia Arabia*, I, p. 140-145).

$0^{m},15$. Dans le tympan était sculptée une représentation dont on ne distingue plus bien la forme. Vraisemblablement c'était encore une amphore; peut-être aussi un aigle, comme dans le numéro suivant. — Ce monument est daté de l'an 21 du roi Malikou = 60 de J.-C. (*Inscr. nab.*, n° 26).

B 19, fig. 137 et 138 (H., n° 32, p. 416). C'est un des tombeaux les mieux soignés de cette catégorie et un des plus grands, quoique ses proportions n'aient rien d'extraordinaire; sa largeur est seulement de $4^{m},30$ et nous estimons sa hauteur à 7 mètres environ. Au sommet sous les créneaux



Fig. 138. — Médâin-Sâleh. Tombe à deux rangées de créneaux, 1er type, avec une gorge (E' 2).

les plus élevés, court une corniche aux arêtes rabattues, formée d'un cavet (1) et d'une plate-bande. La surface unie au-dessous est un peu plus large que dans les autres tombes où elle paraît correspondre généralement aux dimensions du registre contenant la seconde ligne de créneaux. Ici ce registre est déterminé par un tore dans le haut et une moulure en biseau, presque en cavet très mou, dans le bas. Les chapiteaux des pilastres, composés comme précédemment d'un listel étroit et d'une bande en biseau, sont surmontés ici d'un tout petit tailloir. Le pilastre lui-même se termine par un ruban qui fait corps avec le chapiteau.

(1) Cf. la gorge qui couronne **E' 2**, mais moins développée que cette dernière.

La porte (fig. 139) offre beaucoup d'analogie avec celle de **C 14** (fig. 134); leurs détails particuliers n'échapperont à personne. Les chapiteaux n'ont pas du tout le même galbe dans les deux, et dans **B 19**, l'arceau du fronton vient s'appuyer à l'extrémité de ces derniers avec lesquels il paraît faire corps, la moulure étant la même. L'aigle si bien conservé au centre du tympan constitue la plus remarquable particularité de ce tom-

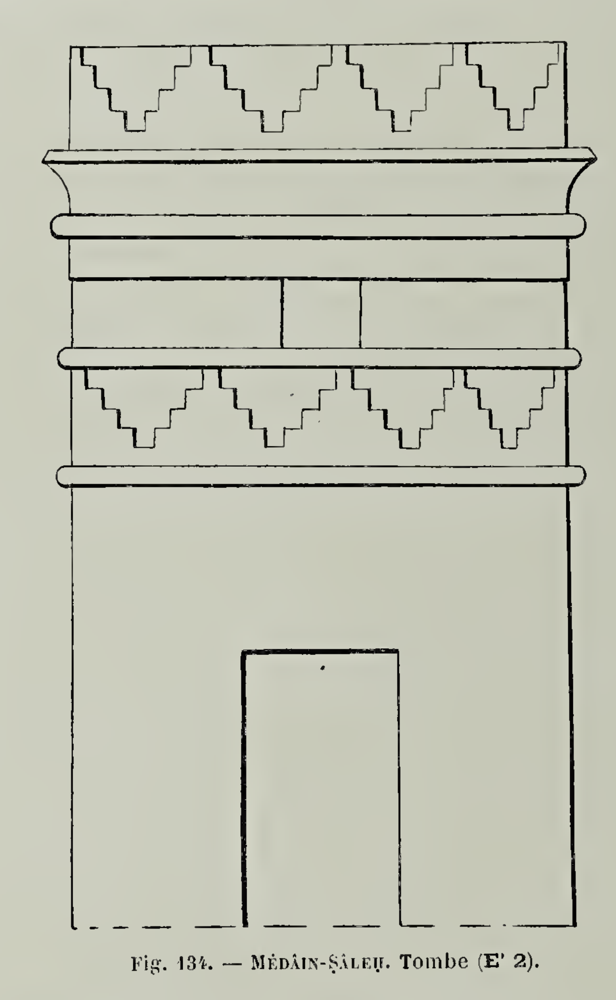


Fig. 134. — Médâin-Ṣâleḥ. Tombe (E' 2).

beau. Ce monument est daté du « *mois de Ṭébet, l'an 9 de Ḥarétat* » = décembre, 1 av. J.-C. ou janvier, 1 de J.-C. (1) (*Inscr. nab.*, n° 16). — *Intérieur :* chambre carrée sans aucune fosse ni trace de sépulture.

§ II. — Tombes à escaliers.

Cette seconde classe comprend, elle aussi, plusieurs catégorie de tombeaux. On peut en distinguer au moins trois, d'après l'ornementation plus

(1) C'est la plus ancienne des tombes à créneaux portant une date; son style est loin cependant d'accuser quoi que ce soit de primitif!

ou moins développée des façades. L'élément caractéristique commun à

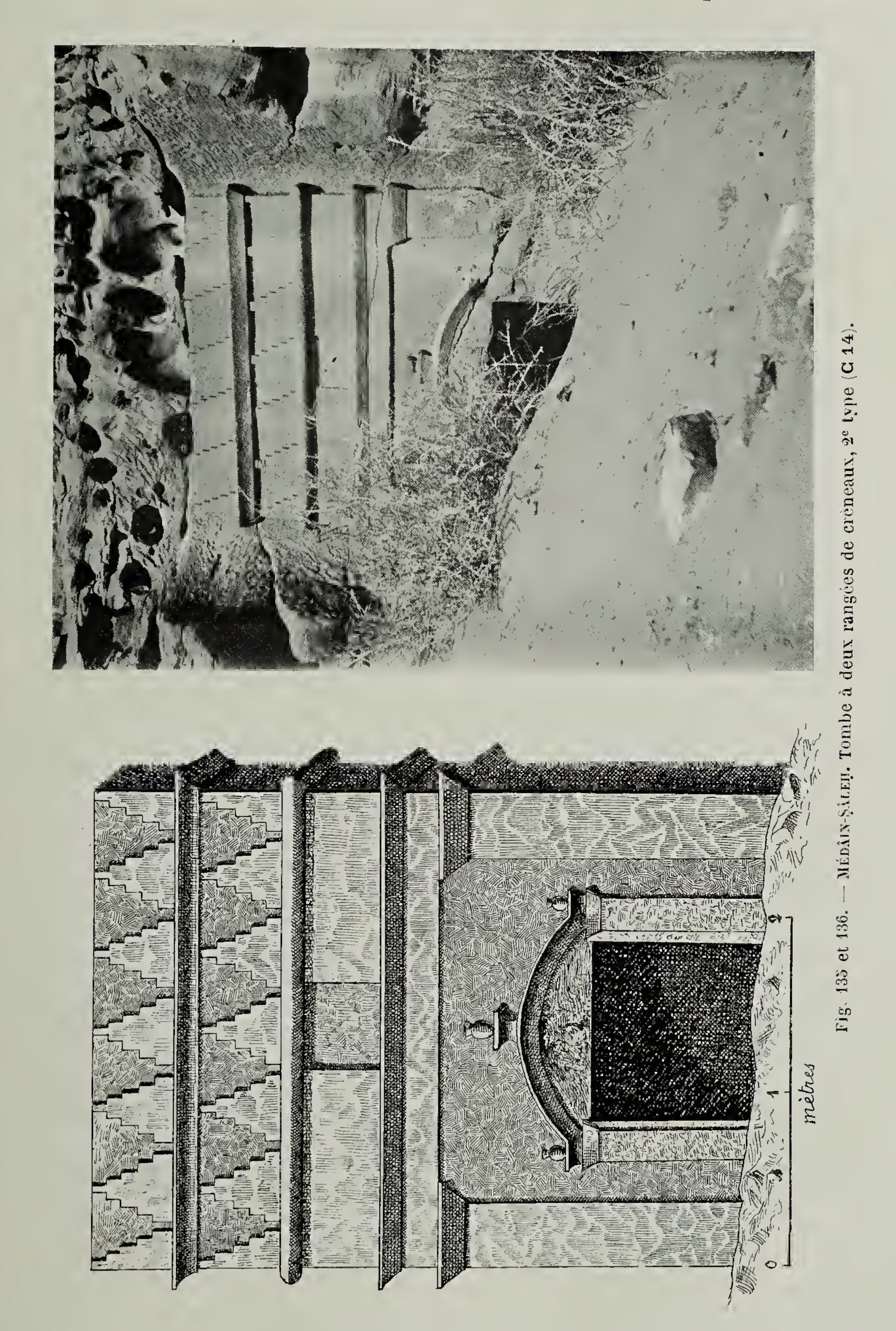


Fig. 135 et 136. — MÉDAÏN-SÂLEḤ. Tombe à deux rangées de créneaux, 2e type (C 14).

tous est, avons-nous dit, la grande gorge surmontée d'espèces de merlons

en escalier qui couronne le monument. Sous cette gorge, la façade sera toute unie sans ornementation aucune (fig. 140); ou bien il y aura,



Fig. 137.— Médâin-Sâleh. Tombe à deux rangées de créneaux, 2e type (B 19).

aux angles, deux pilastres reliés par une architrave sur laquelle reposera immédiatement la gorge (fig. 145, p. 332); ou bien enfin, entre

celle-ci et l'architrave, on aura ménagé une surface plus ou moins considérable, coupée par une ou plusieurs séries de moulures (fig. 161, p. 340).

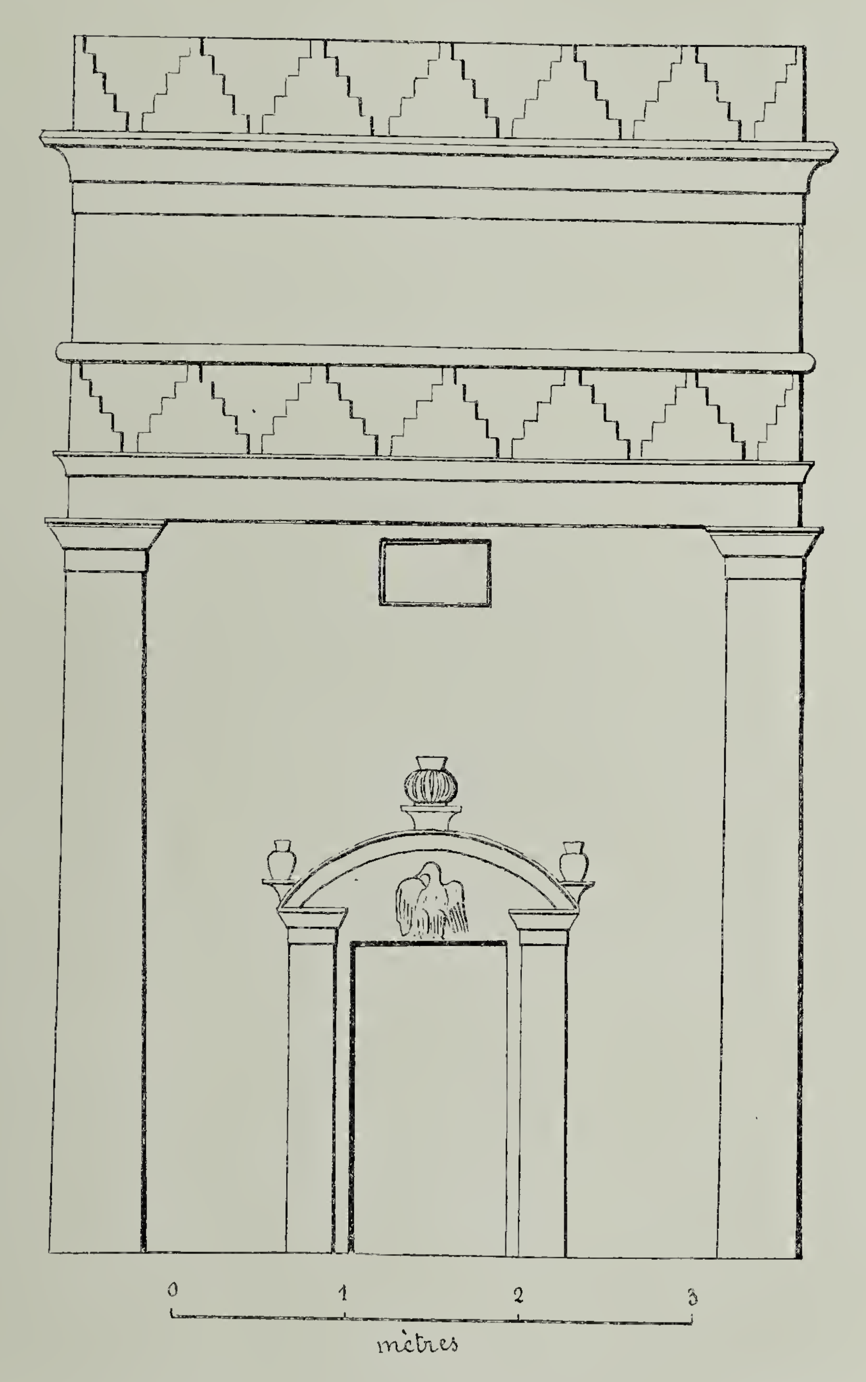


Fig. 138. — Médâïn-Sâleh. Tombe à deux rangées de créneaux, 2e type (B 19).

Nous allons passer successivement en revue différents exemples de chacun de ces trois types.

A. *Tombes à escaliers avec façade unie.* — Elles sont de beaucoup

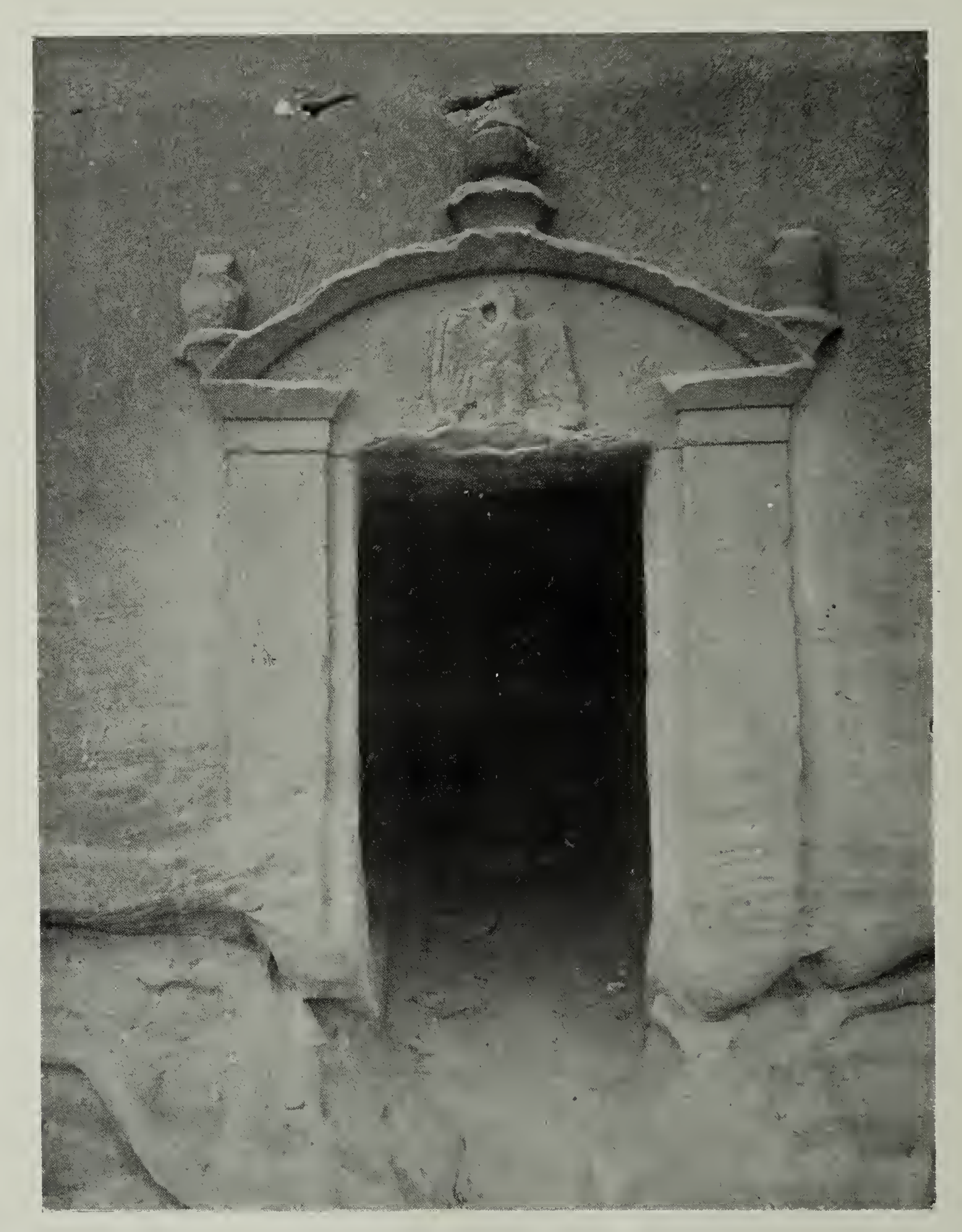


Fig. 139. — Médâin-Sâleḥ. Porte de la tombe (**B 19**).

moins nombreuses que les autres types et nous en avons reproduit à peine quelques-unes.

B 15, fig. 140 et 141. Toute petite façade, la plus simple qui existe dans ce genre. Porte sans aucun décor; pas de plate-bande sous le tore qui limite la gorge; l'escalier a seulement quatre marches, ce qui est excessivement rare (1). Partout ailleurs on en compte cinq. — Intérieur inachevé.

B 3, fig. 142 (H., n° 17, p. 413). Petite façade inachevée, mais dont la partie supérieure, dégagée du rocher, est taillée avec le plus grand soin.

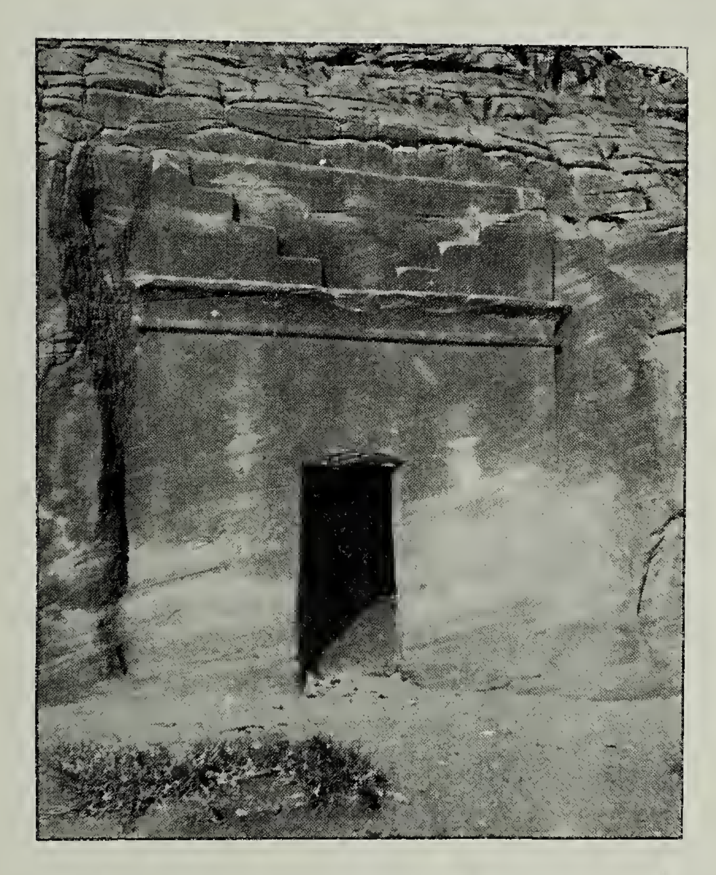


Fig. 140. — MÉDÂIN-SÂLEH. Tombe à escaliers, 1er type (B 15).

On voit par cet exemple et par d'autres encore, que l'on commençait toujours à sculpter le sommet du monument et que du premier coup on achevait le travail sans épannelage général préalable. — *Intérieur :* chambre rectangulaire mesurant à peu près 4 mètres × 5 mètres.

C 12, fig. 143. C'est le type du genre : gorge avec tore et plate-bande. La façade est un peu grande pour un tombeau de cette espèce; elle mesure près de 6 mètres de large sur une hauteur de 8 à 9 mètres. Le cadre

(1) Parmi les nombreuses tombes de Pétra dessinées par M. de Domaszewski, on ne trouve aucune tombe à escalier ainsi dépourvue de plate-bande sous la gorge et n'ayant que quatre créneaux. Cf. *Die Provincia Arabia*, I, p. 147 ss.

de la porte est identique à celui de l'entrée des tombes à créneaux **C 16** et **C 17**. — Intérieur inachevé. En avant du tombeau il y a quelques fosses en plein air, creusées dans le sol rocheux.

C 15, fig. 144. Ressemble beaucoup au précédent. Il est un peu plus dégagé et a une forme de pylône assez accentué; le cartouche, malheureusement vide, est encadré de deux belles rosaces de 0^{m},40 de diamètre environ, avec un relief de deux à trois centimètres; le bouton central est

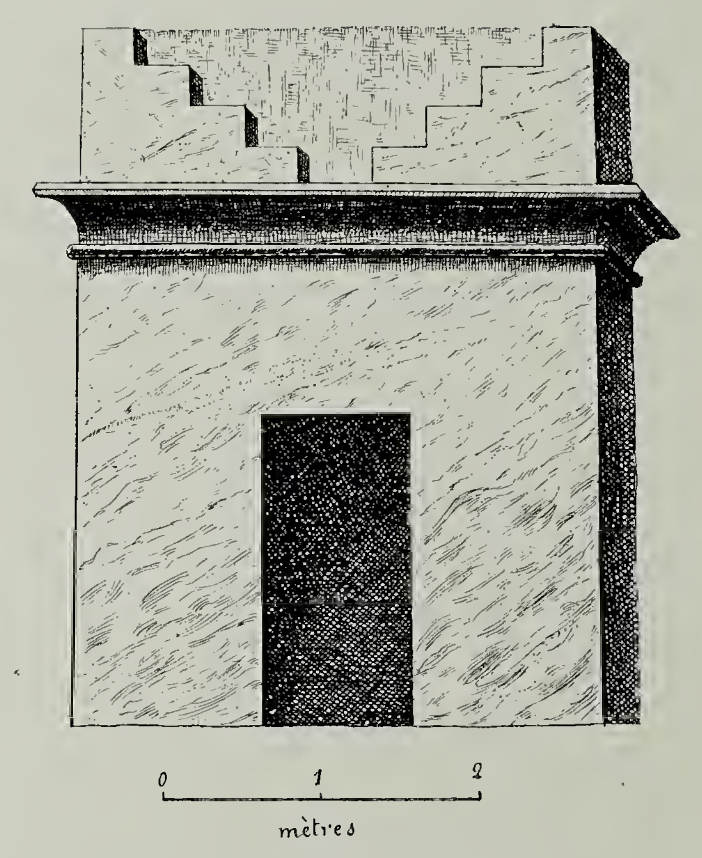


Fig. 144. — Medâin-Sâleh. Tombe **B 15**.

plat et non point rond comme dans les rosaces de **C 17**. — *Intérieur :* chambre inachevée, à gauche en entrant; dans le fond, deux grands loculi dont celui de gauche devait avoir une fosse.

B. *Tombes à escaliers avec pilastres.* — Elles sont très nombreuses et un peu de toutes les dimensions; l'encadrement de la porte varie surtout beaucoup.

B 9, fig. 145 et 146. Petite façade soignée comme travail, quoique les lignes ne soient pas toutes bien d'aplomb. Nous avons déjà maintes fois

rencontré les mêmes chapiteaux et le même encadrement de la porte, en dépit de légères variantes. — *Intérieur :* chambre inachevée renfermant un loculus avec fosse, à droite en entrant, et une niche creusée dans la paroi de la façade. — Le monument est daté de l'an 9 de Malikou = 48 ap. J.-C.

B 14, fig. 147 et 148. Petit tombeau dans le genre du précédent, large de $3^{m},50$ environ. Le cadre de la porte se compose d'un filet au lieu de la



Fig. 142. — Médâin-Sâleh. Petite façade à escaliers, inachevée (**B 3**).

plate-bande qu'on avait dans les numéros précédents; la corniche est toujours la même. Les pilastres ont un ruban en guise d'astragale et le chapiteau exigu est couronné d'une manière d'abaque. Les escaliers ont été un peu négligés et leur extrémité est d'ailleurs mal conservée. Sous le listel, au-dessus de la porte, et sous l'architrave, il y a de petits trous assez énigmatiques destinés sans doute à recevoir des crampons quelconques, mais dans quel but? On serait tenté de croire que c'était pour suspendre quelque chose comme des lampes, des offrandes, etc., ou

bien pour fixer une décoration quelconque (1). — *Intérieur :* chambre avec une fosse dans le sol; trois niches dans la paroi de gauche en entrant;

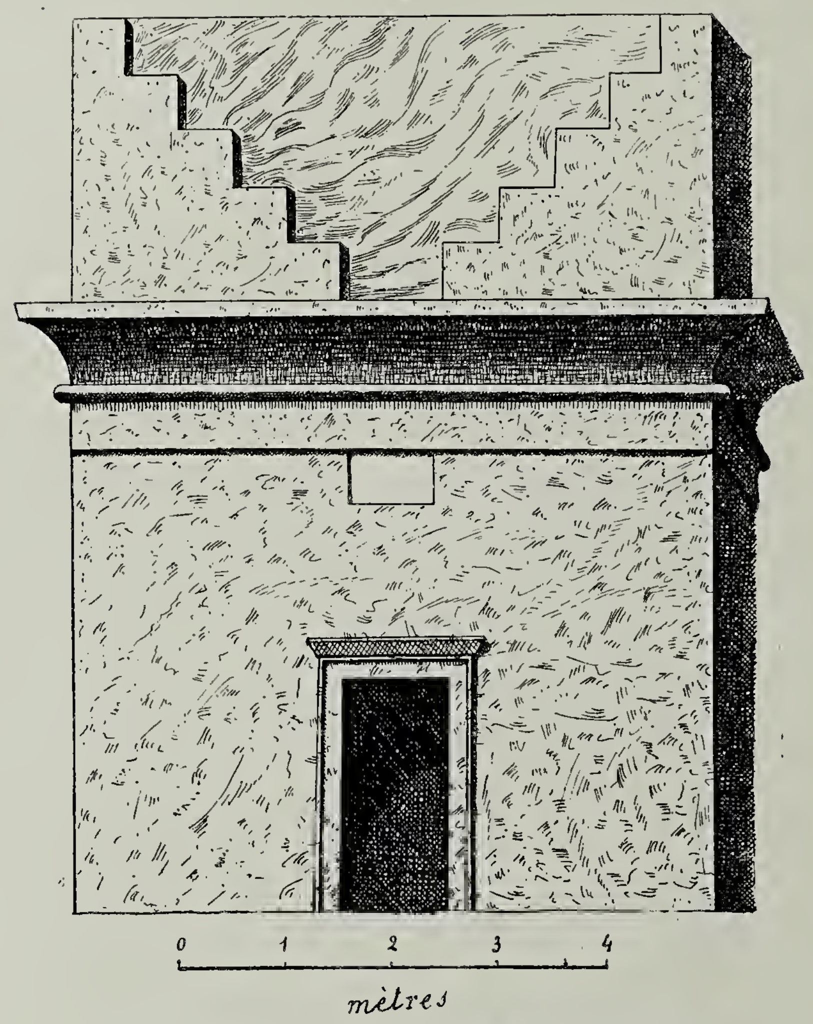


Fig. 143. — MÉDÂIN-SÂLEH. Tombe à escaliers, 1er type (C 12).

trois loculi dont celui du milieu possède une fosse à double étage et les autres une fosse simple; en avant des fosses, une marche (2).

(1) L'hypothèse de Fergusson dans DOUGHTY, *Travels...*, I, p. 110-112, que ces trous étaient pour des crampons servant à fixer des corniches là où le rocher faisait défaut, ne trouve pas ici sa vérification, puisque les corniches sont intactes et le rocher en parfait état de conservation. D'ailleurs, lorsque la roche manquait ou bien était de trop mauvaise qualité pour y tailler une moulure comme à Pétra, dans bien des cas, on remédiait à cet inconvénient par un tout autre procédé : on insérait les corniches dans le roc lui-même après y avoir creusé des rainures à cet effet. Les exemples de ces rapiéçages sont multiples. Voir dans BRÜNNOW et DE DOMASZEWSKI, *Die Prov. Arabia*, I, p. 138, fig. 117, 118, 119, etc., nombre de corniches ainsi insérées dans les façades.

(2) Pour avoir une idée de ces loculi avec fosses précédées d'une marche, voir le plan de **B 20**, fig. 157, p. 342.

B 13, fig. 149. Dimensions à peu près les mêmes que celles de **B 14**. Le haut est mieux soigné, mais la porte est inachevée. S'il était permis de juger de la forme du cadre visée par le sculpteur, d'après l'ébauche qu'on a sous les yeux, on croirait que la porte devait être surmontée d'un petit fronton circulaire; mais l'hypothèse est trop problématique. Le ruban



Fig. 144. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Tombe à escaliers 1er type (**C, 15**).

sous les chapiteaux est un peu plus large que dans le numéro précédent.

B 8, fig. 150 (H., nº 22, p. 415). Même petite façade que précédemment, mais avec de notables différences dans l'ornementation. Ici apparaît un chapiteau, que nous qualifierons de « nabatéen », et que nous rencontrerons fréquemment désormais avec de légères variantes et des particularités plus ou moins sensibles qui n'échapperont pas à un œil tant soit peu exercé. La documentation qui suit en donnera une idée plus juste qu'une

description minutieuse. L'élément caractéristique de ce chapiteau consiste dans deux grandes cornes coupées en biseau et ramenées en avant de

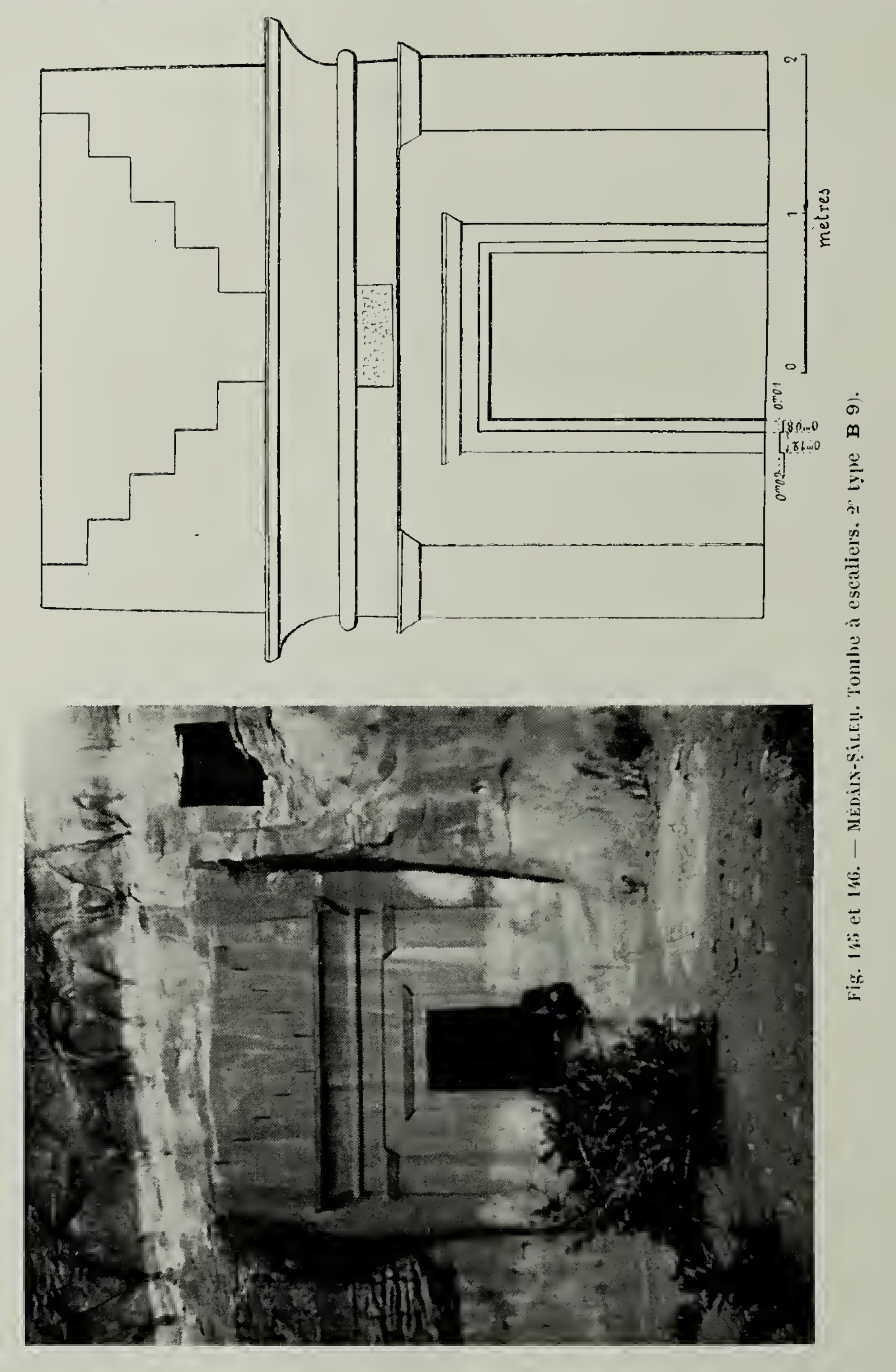


Fig. 145 et 146. — Médaïn-Sâleḥ. Tombe à escaliers, 2e type (B 9).

manière à décrire une courbe concave correspondant presque à un quart de cercle. Au centre de cet arc se détache une protubérance à l'instar

du fleuron dans le chapiteau corinthien. Sous les cornes, sort d'ordinaire un semblant de volute, ou mieux une griffe, dont l'extrémité est le plus souvent divisée en deux par une entaille (1). A la base du tout, un ou deux

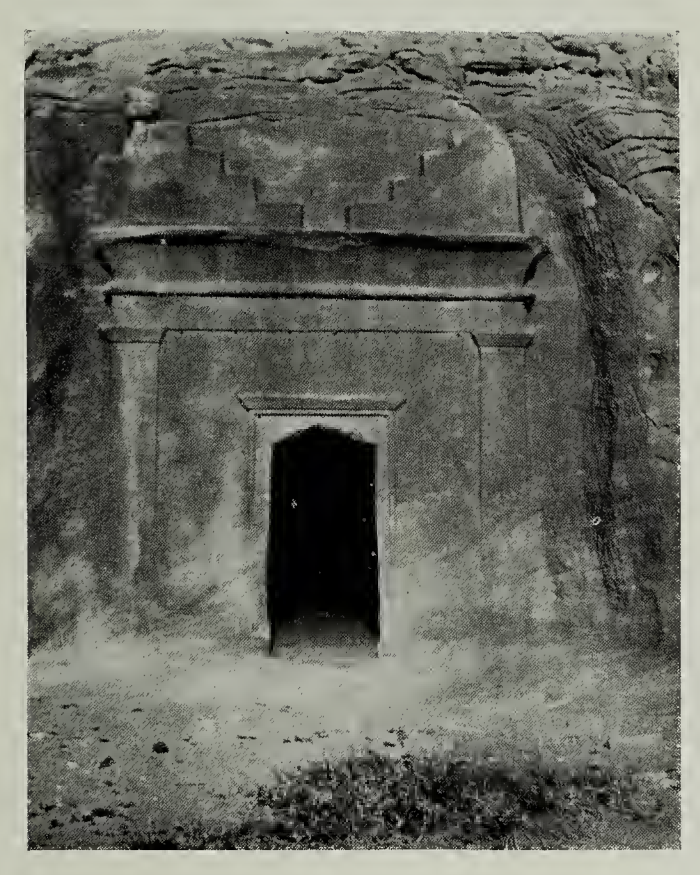


Fig. 147. — Médâin Ṣâleḥ. Tombe à escaliers, 2e type (B 14).

astragales, suivant les cas, achèvent de donner une physionomie passable à cet élément architectural d'un style très particulier (2).

(1) Cette griffe ne paraît pas se trouver d'ordinaire dans les chapiteaux nabatéens de Pétra. Les dessins de M. de Domaszewski en reproduisent deux ou trois exemples seulement et encore assez peu caractéristiques (*Die Prov. Arab.*, I, p. 153, fig. 167 et p. 154, fig. 170, chapiteaux de la porte; p. 169, fig. 193). Nous avons relevé à ʿAbdeh dans le Negeb un autre chapiteau sur le même type, dont la griffe était encore plus réduite que dans ceux de Pétra : *RB.*, 1904, p. 420, n° 10.

(2) C'est ce même chapiteau que M. le prof. Dalman a baptisé avec décision : « chapiteau de Pétra, *Petra-Kapitäl* », ou même *Petrāische Kapitäl*. Il s'est persuadé en effet que cette pièce d'architecture originale avait été inventée à Pétra directement. Il en a même esquissé la genèse technique telle qu'elle lui apparaissait et critiqué assez sévèrement l'idée, qu'il trouve « peu esthétique » et peu conforme — sans montrer en quoi — « aux lois de la sculpture » (*Petra und seine Felsheiligtümer*, p. 269). Il n'ignorait pas que ce chapiteau se retrouve aillleurs qu'à Pétra et se trouve même très spécialement à Médâin-Ṣâleḥ; mais sa conviction est qu'en cette ville le chapiteau en question ne serait, par rapport au *Petra Kapitäl*, qu'un « rejeton comparé à la souche ». Aussi bien, tous les monuments de Ḥégrâ sont-ils déclarés « insignifiants et

L'encadrement de la porte, constituant à lui seul une petite façade, est également nouveau; il reparaîtra dans la plupart des tombes que nous avons encore à examiner. — *Intérieur :* chambre avec un grand nombre de niches dans les parois (Huber en a compté seize). Ce tombeau a dû servir d'habitation à une époque postérieure, car on a ouvert une fenêtre sur la

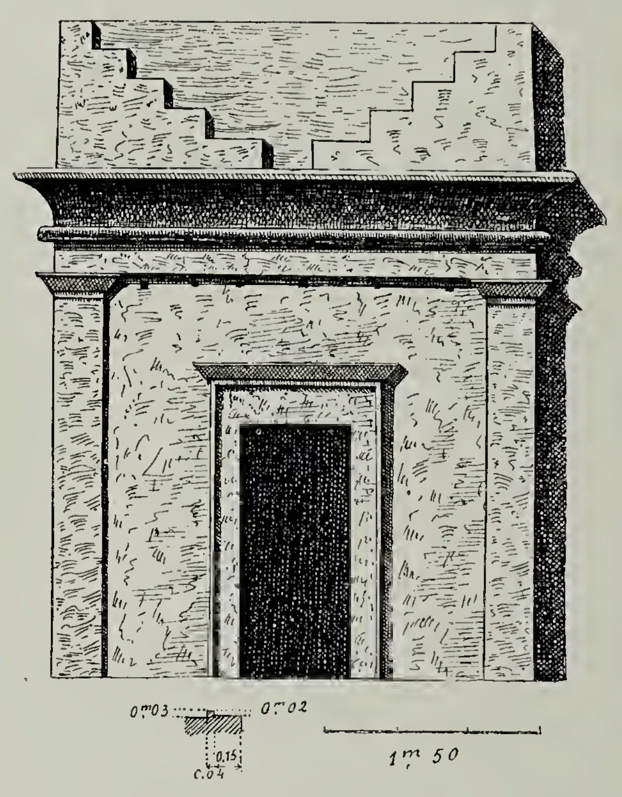


Fig. 148. — Médâin-Sâleḥ. Tombe (**B 14**).

façade entre les escaliers, ce qui a nécessité dans l'intérieur un exhaussement du plafond réalisé très irrégulièrement.

B 11, fig. 151 et 152. Ressemble beaucoup à la façade précédente; cependant les chapiteaux ont un autre galbe. Mais le détail remarquable est la tête chevelue accostée de deux serpents qui figure dans le tympan du fronton au-dessus de la porte. Comme le tombeau est celui d'une femme, Hagarou, il y aurait peut-être lieu de se demander si on n'aurait pas voulu représenter ou en tout cas symboliser la défunte. Cepen-

grossiers » (p. 267, note 3). Il nous est difficile de souscrire à ce verdict de l'éminent professeur et de croire très heureuse sa théorie du chapiteau nabatéen. On comprendra pourquoi après avoir jeté un coup d'œil sur les nombreuses photographies qui vont suivre et où l'on trouvera reproduits les plus beaux monuments de Médâin-Sâleḥ avec des types nombreux et variés du prétendu « chapiteau de Pétra ».

dant nous retrouverons plus loin, bien des fois, un motif identique, traité avec des nuances de fantaisie, qui ne permettent ni d'y voir une intention symbolique très déterminée, ni de la rattacher à une famille artistique certaine. Le caractère égyptisant de ce premier cas est toutefois trop net pour qu'il y ait besoin d'y appeler l'attention du lecteur. L'intérieur a été habité et l'on a creusé postérieurement une fenêtre, à gauche dans le haut.

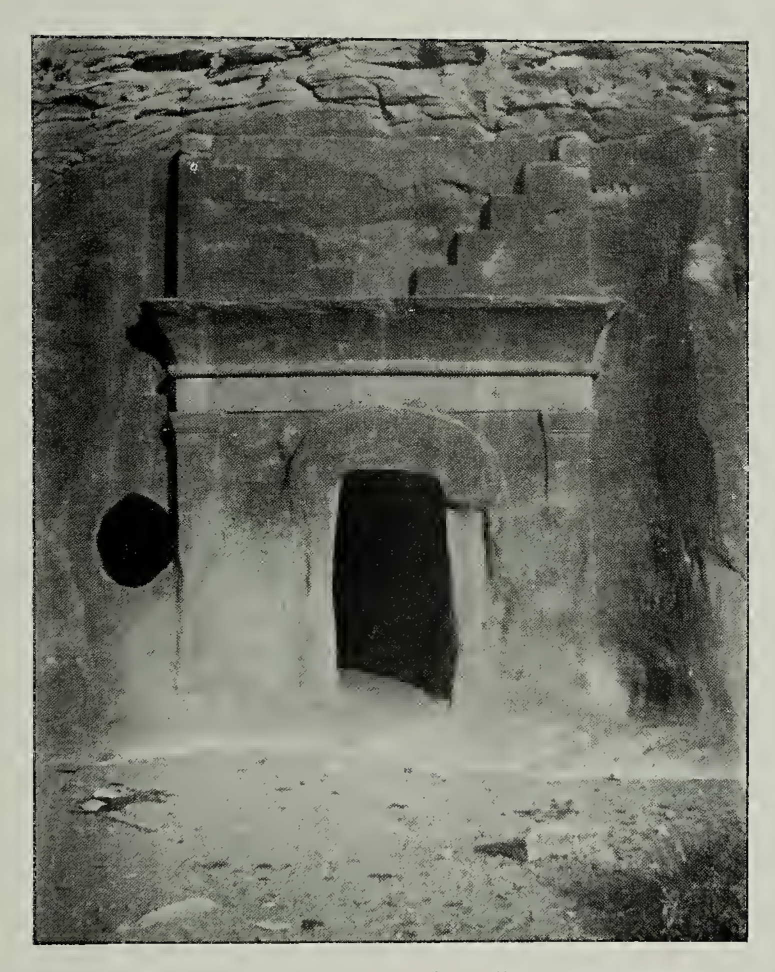


Fig. 149. — Médâin-Sâleh. Tombe à escalier, 2e type (**B 13**).

Ce petit monument date de l'an 18 de Malikou = 57 de notre ère (*Inscr. nab.*, n° 14).

C 6, fig. 153 et 154 (H., n° 53, p. 432). La particularité de cette façade consiste dans ce que l'architrave ne repose pas immédiatement sur les chapiteaux mais forme aux angles, dans le bas, une espèce de crochet (1).

(1) Ce détail d'insignifiante apparence est fourni comme nouvel indice à l'appui d'une constatation technique déjà faite : à savoir que les monuments étaient sculptés en commençant par le haut et d'une seule venue. Il a aussi sa valeur dans la question générale du caractère de l'art « nabatéen », faisant toucher du doigt avec quelle indépendance les architectes nationaux traitaient des éléments d'emprunt varié. Pour l'apprécier en toute rigueur, il demeure sans doute insuffi-

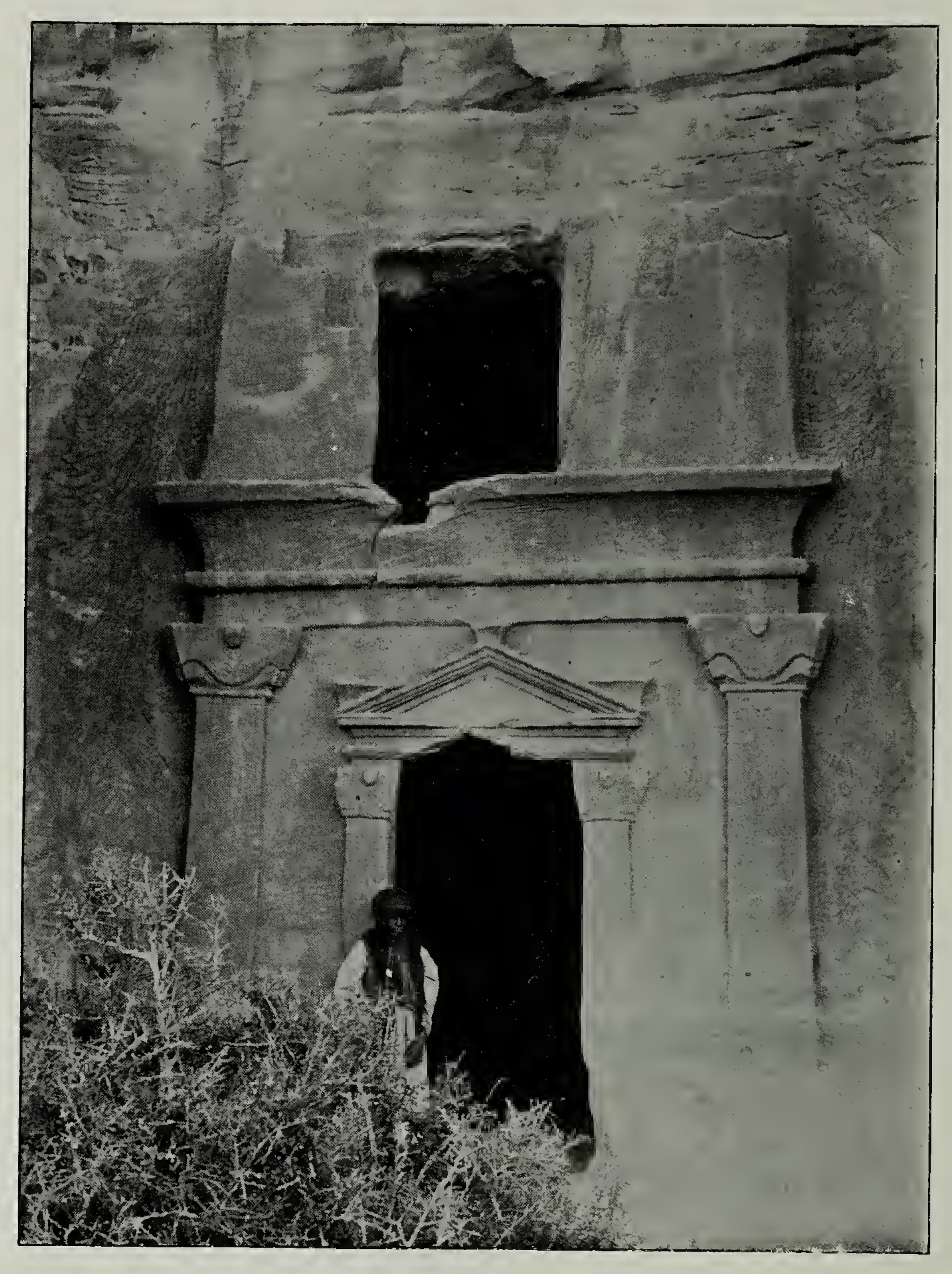


Fig. 150. — Médâin-Sâleh. Tombe à escalier, 2e type **B 8**.

Encadrement de la porte tout à fait simple (1). — *Intérieur :* chambre avec

sant de l'examiner sur des graphiques, où son effet est disgracieux. Dans la perspective réelle et avec la splendide lumière de Ḥégrâ cette négligence de structure était notablement atténuée.

(1) Le trou béant visible à gauche, dans la photographie, est une porte de tombeau sans façade. Inutile de faire observer combien cette porte de **C 6** se rapproche d'un type commun dans les tombes à créneaux, **E 9** par exemple.

cinq loculi et deux niches. Deux des loculi de la paroi orientale, larges en moyenne de 3m,75 et profonds de 2m,80, constituent deux véritables salles

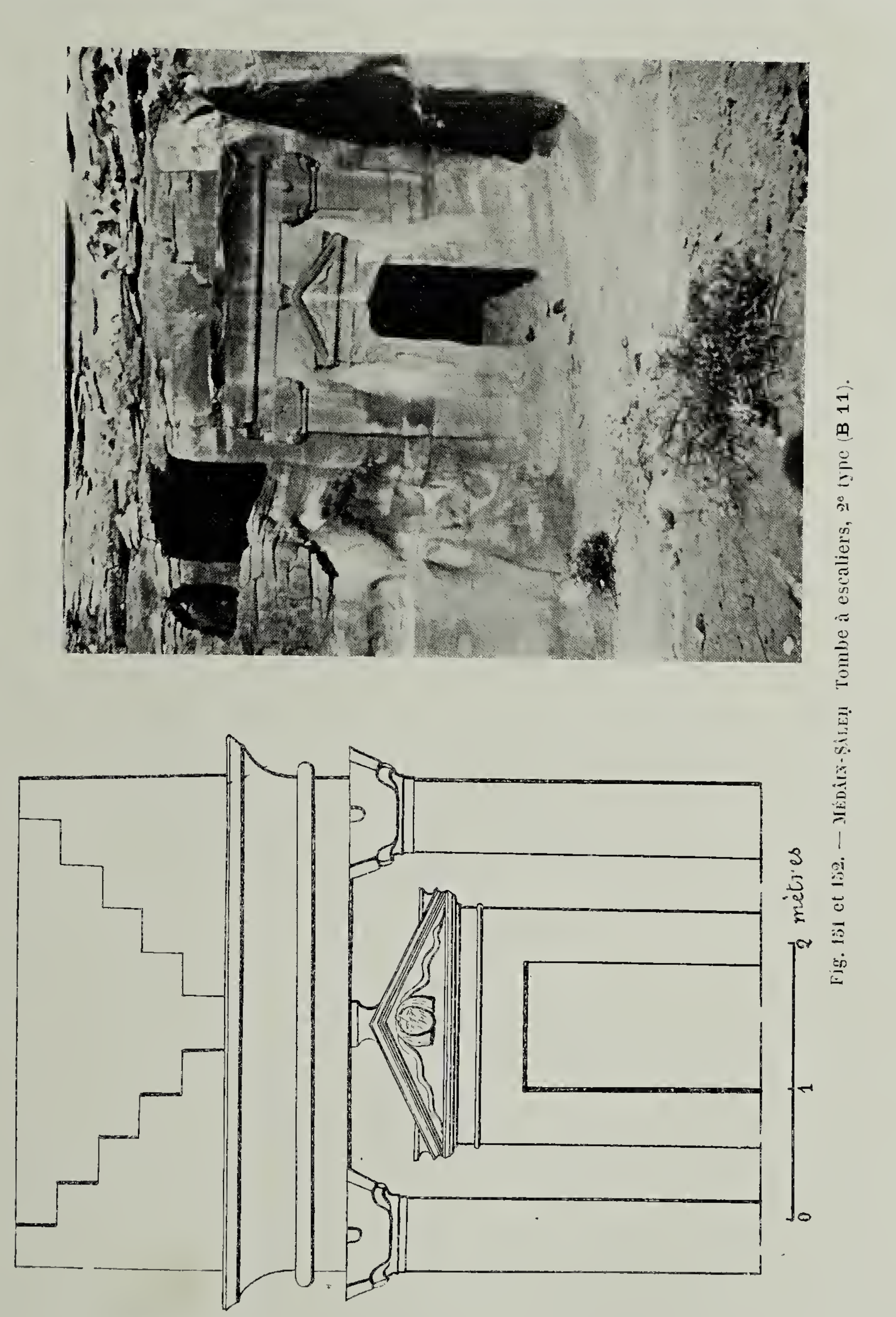


Fig. 151 et 152. — Médaïn-Sâleḥ. Tombe à escaliers, 2e type (B 11).

secondaires. Le monument est daté du mois de Ṭébet, l'an 45 de Ḥarétat = décembre-janvier 36-37 de Jésus-Christ (*Inscr. nab.*, n° 24).

B 20, fig. 155. Le même aspect général; proportions plus développées. Les chapiteaux des antes offrent un détail particulier. En dessus des astragales, sous les griffes, sortent deux petits crochets qu'on ne retrouve que très rarement. La porte (fig. 156) vaut aussi d'être regardée de près, car elle représente un modèle peu commun. Son cadre consiste en deux pilastres reliés par une architrave que couronne une corniche à deux doucines superposées et séparées par un listel. Les chapiteaux de ces

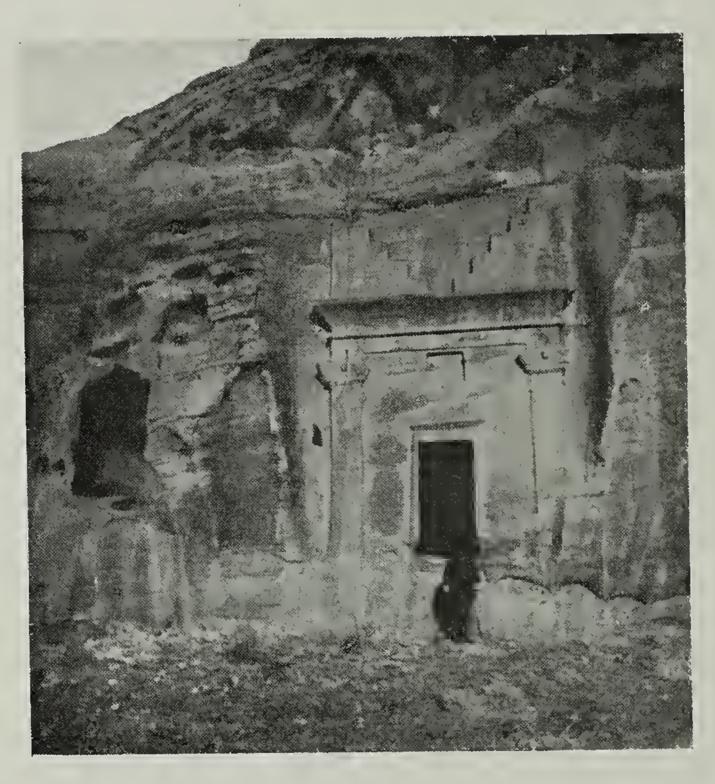


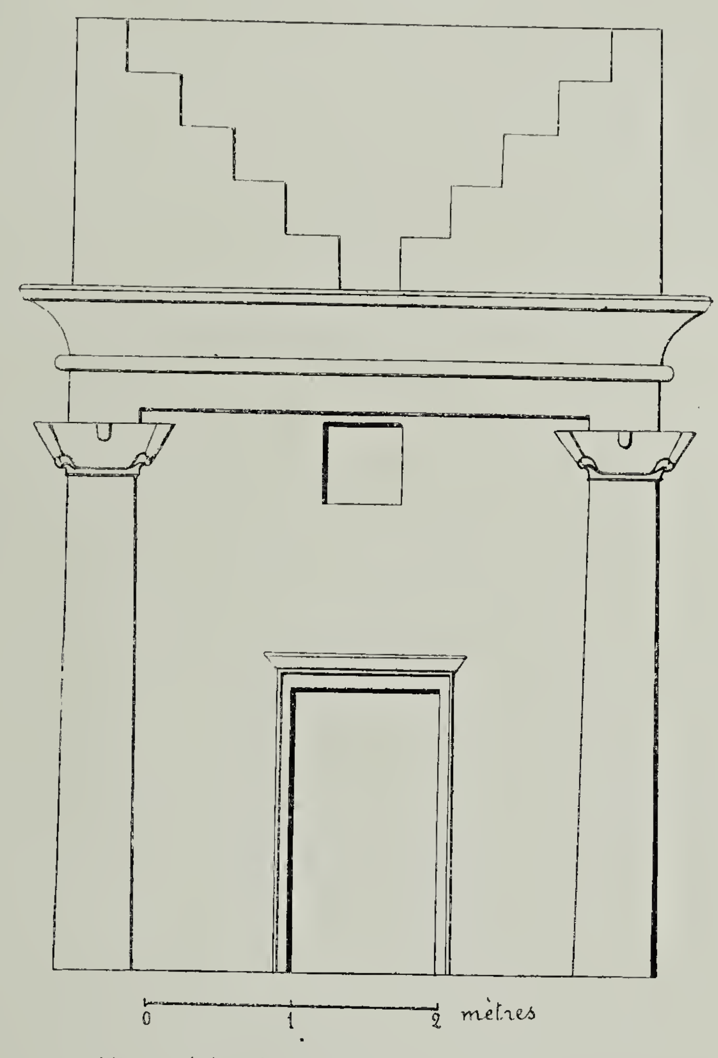
Fig. 153. — Médàïn-Ṣâleḥ. Tombe à escaliers, 2e type (**C 6**).

petits pilastres comprennent une moulure saillante, identique à l'échine du chapiteau dorique, surmontée d'une doucine. — La façade avait été stuquée par endroits entre les escaliers et au-dessous de la gorge pour remédier au mauvais état du rocher. — *Intérieur :* plan et coupes, fig. 157. La forme des loculi *a, b, c*, avec une fosse au milieu ou à côté, est à noter.

E 11, fig. 158. La partie supérieure de la façade est identique à **B 20**, sauf que les chapiteaux n'ont pas les petits crochets du bas. Nous retrouvons la porte flanquée de deux pilastres avec chapiteaux et surmontée d'un entablement et d'un fronton triangulaire comme dans **B 8** et **B 11**. Les moulures du fronton sont plus chargées et se détachent mieux que dans ces derniers. Par contre, on cherche vainement un soffite à l'archi-

trave, confondue avec le tableau de la petite façade contre laquelle sont naïvement appuyés des pilastres et des chapiteaux qui ne supportent rien.

A 8, fig. 159 (H., n° 1, p. 410). Façade moins dégagée que la précédente; les moulures y sont entassées et en occupent presque toute la surface. Les chapiteaux des grands pilastres ont l'angle supérieur des



154. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Tombe à escaliers, 2e type (C 6).

cornes rabattu; ceux de la porte sont plus simples, quoique tracés d'après le même principe. La façade est éventrée à gauche. — *Intérieur :* grande chambre assez irrégulière, mesurant en moyenne $6^{m},50$ sur 5 mètres, haute de 2 mètres environ. Un seul loculus à droite en entrant. Le sol est criblé de nombreuses cupules, identiques à celles que nous avons signalées plus haut (p. 112) dans un petit tombeau au pied du qaṣr Fahad. La porte ouvre à plus d'un mètre au-dessus du sol extérieur. — Le mo-

nument est daté du premier jour du mois de Ab, l'an 3 de Malikou = juillet 42 ap. J.-C. (*Inscr.* n° 4).

C 9 et **10**, pl. XXXVI. Ce sont les deux plus beaux tombeaux creusés dans cette colline; aussi est-il regrettable que leurs cartouches soient restés vides. A cause de la mauvaise qualité du grès qui compose la base de la montagne, on a campé les monuments à plusieurs mètres au-dessus du sol, ce qui leur donne plus de majesté. Ils sont d'ailleurs par eux-mêmes

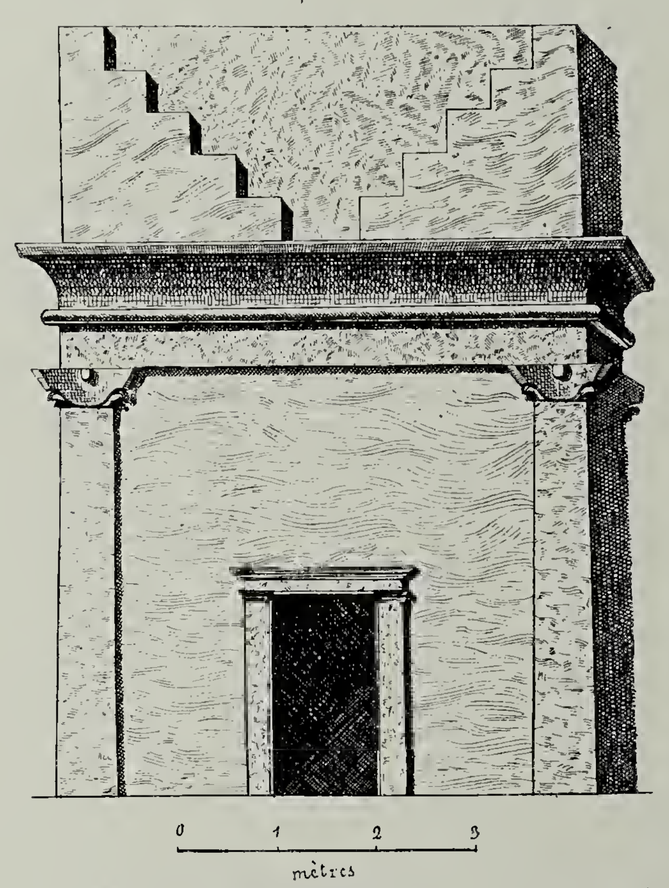


Fig. 155. — Médâin-Sâleh. Tombe à escaliers. 2e type (**B 20**).

beaucoup plus dégagés que les tombes ordinaires de cette classe et nous n'avions pas encore rencontré de pilastres aussi élancés. Le travail a été exécuté avec soin; les chapiteaux sont d'un bon galbe et les corniches d'un fini parfait. On a stuqué à peu près en entier l'architrave et le tore pour remédier sans doute à quelques veines défectueuses de la pierre, ou simplement pour leur donner plus de poli.

L'ensemble de la porte dans **C 9** a une allure svelte bien proportionnée au reste de la façade. Sur chaque angle du fronton on a ménagé des acrotères surmontés d'amphores; celle du milieu, à panse cannelée,



MÉDÂIN ṢÂLEḤ. Tombes à escaliers.
2ᵉ type (C 9 et 10).

E. LEROUX, ÉD.

H. Demoulin, sc.

est d'une forme spéciale. C'était là, semble-t-il, un motif de décoration cher aux Nabatéens, car nous en avons déjà trouvé plusieurs exemples et il y aura lieu d'en citer d'autres encore. Les deux petits pilastres s'ornent ici d'une colonne engagée aux trois quarts qui n'augmente pas d'ailleurs l'heureux effet de l'encadrement.

Dans **C 10**, le corps inférieur du monument est peut-être moins bien proportionné à l'ensemble; mais pris en lui-même, il flatte davantage le

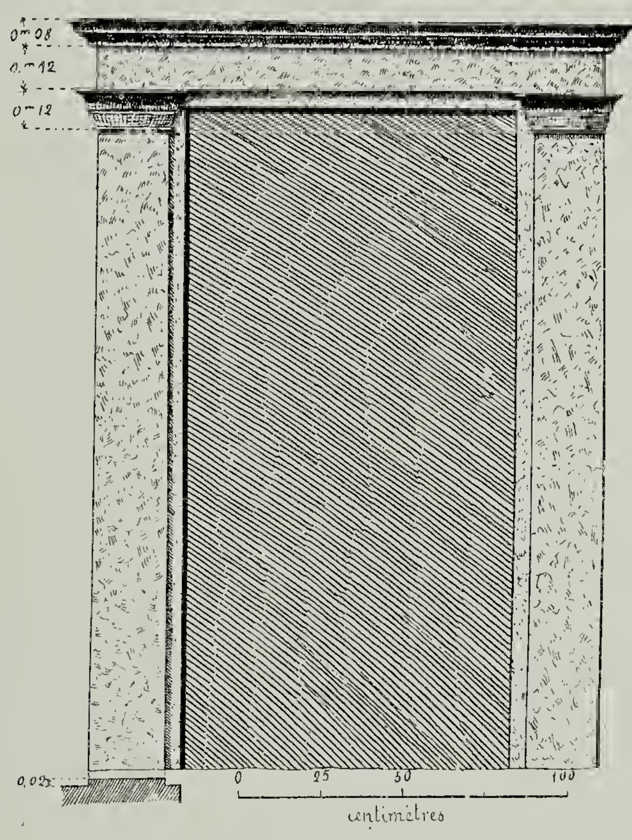


Fig. 159. — Médâin-Sâleh. Porte de **B 20**.

regard. A part les décorations de la frise qui font ici défaut, c'est déjà le portail des grands monuments de qaṣr el-Bint dont nous aurons bientôt à nous entretenir. Un aigle aux ailes éployées comme pour prendre son vol, est campé au sommet du fronton, aux angles duquel sont posés deux grands vases cannelés qu'on va trouver régulièrement par la suite. Les chanfreins extérieurs des jambages ont été rabattus et remplacés par une moulure creuse qui reparaîtra encore quelquefois dans des conditions analogues.

D, fig. 160. Il a beaucoup d'analogie avec les deux précédents, dont il est du reste assez voisin. Les pilastres, presque fluets, se rétrécissent sensible-

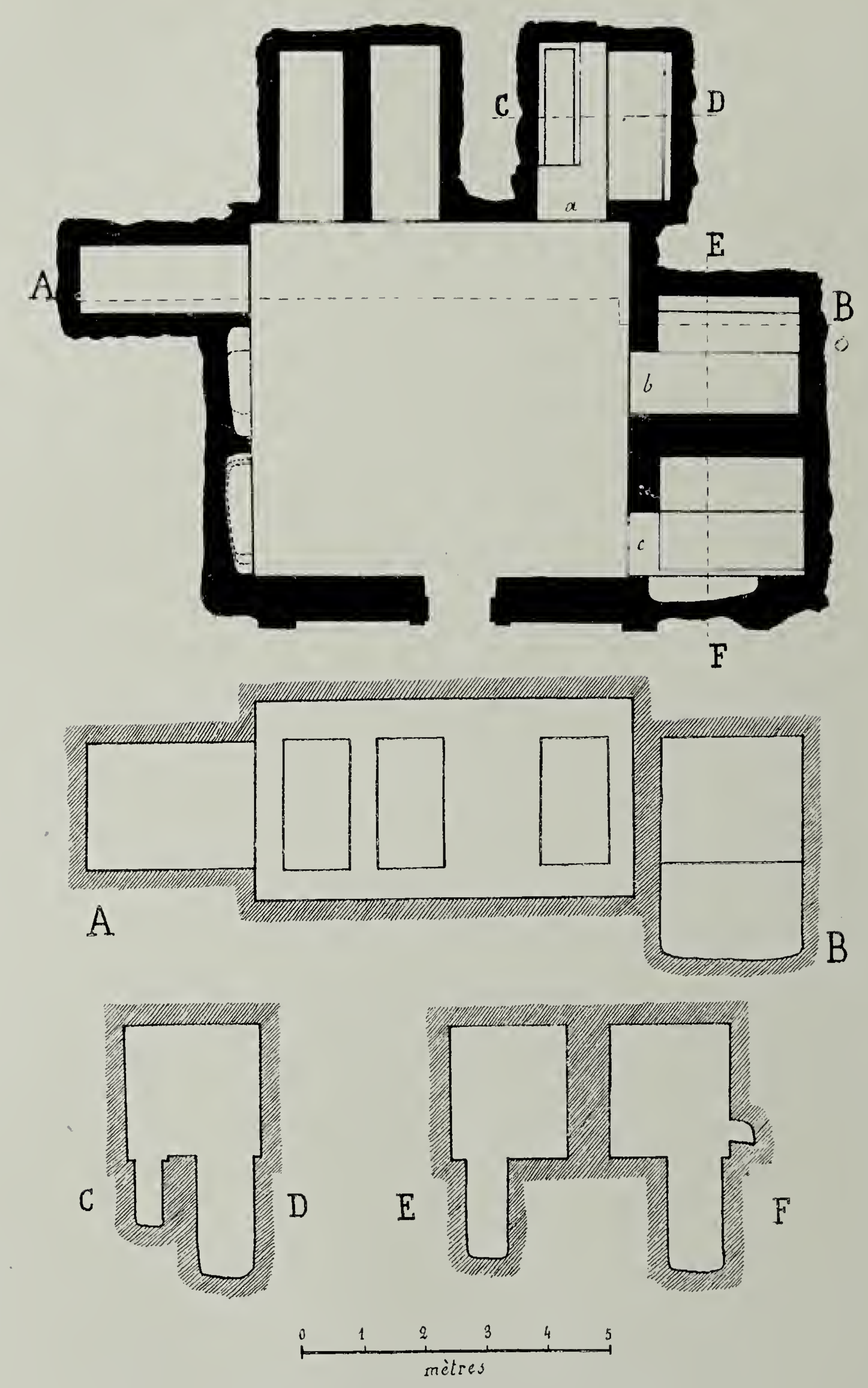


Fig. 157. — Médâin-Ṣâleḥ. Tombe B 20 ; plan et coupes.

ment en s'élevant et sont ornés d'un double astragale sous le chapiteau. Le fronton au-dessus de la porte est surbaissé; aux angles on a les deux



Fig. 158. — Médâin-Ṣâleḥ. Tombe à escaliers, 2e type (E 11).

vases cannelés placés sur un acrotère. L'acrotère du sommet porte encore un aigle, mais celui-ci a les ailes largement ouvertes, la pointe

en bas, dans le style des aigles « au vol abaissé » des héraldistes. — *Intérieur :* à peine commencé, pas de chambre; le tombeau n'a jamais



Fig. 159. — Médâin-Sâleh. Tombe à escaliers, 2e type (A 8).

servi. Il n'en porte pas moins une inscription datée « du mois de Siouan, l'an 5 de Rab'el » = mai-juin 75 de Jésus-Christ (*Inscr. nab.,* n° 22).

C. Tombes à escaliers avec pilastres aux angles et moulures en dessous de la gorge. — Cette classe renferme les plus beaux, ou du moins les plus grands monuments de Médâin-Ṣâleḥ, car elle permet de donner aux



Fig. 160. — Médâin-Ṣâleḥ. Tombe à escaliers, 2e type (**D**).

façades plus d'élévation. On aura, entre l'architrave et le tore en dessous de la gorge, un ou deux corps de moulures, suivant la hauteur des tombeaux.

F 3, fig. 161 (H., n° 61, p. 434). Un des plus simples en ce genre. La seule différence qu'il présente avec ceux de la classe précédente, avec **E 11** par exemple (fig. 158), c'est la corniche formée d'un listel et d'un talon qui

décore l'architrave. L'encadrement de la porte est le même. Les chapi-



Fig. 161. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Tombe à escaliers, 3e type; un seul corps de moulures (F 3).

teaux, il est vrai, sont écornés; mais nous avons relevé le même détail

dans **A 8**. Le tombeau est inachevé; il a dû être utilisé cependant, puis-



Fig. 162. — Médâin-Sâleḥ. Tombe à escaliers, 3e type, avec un seul corps de moulures (**E 18**).

qu'on relève à l'intérieur trois niches destinées à recevoir chacune un dé-

fiant. — A droite de la façade, il y a deux gros blocs adhérant encore au rocher par le bas, mais détachés sur toutes les autres faces. Ils rappellent ceux qu'on voit à Jérusalem dans les Cavernes royales et dans les autres carrières anciennes situées au nord de la ville sainte, du côté du tombeau *des Juges* par exemple. Devant le pilastre de gauche, il y a des traces non équivoques de grosses pierres enlevées de la même façon. L'intérêt de ce détail est de nous renseigner sur le mode de dégagement de ces grandes façades. Chaque devant de tombeau en préparation était ainsi, par le fait même, une véritable carrière et l'exécution d'un monument funéraire devait fournir aux entrepreneurs de Ḥégrâ des matériaux de construction utilisés sans doute pour la ville des vivants. On trouvera plus loin, à propos du *maḥal el-Meǵles* (p. 383, pl. XXXIX), un exemple encore plus saisissant de ce procédé de travail.

Nous grimpons au-dessus de la tombe voisine **F 2**, pour dessiner un petit bétyle (p. 435), et en passant sur le rebord de la gorge, accessible par hasard, nous y constatons une rigole, large de $0^{m},08$, sur une profondeur égale, destinée à recueillir les eaux qui descendent de la montagne et à les écarter de la façade. Il y a un petit conduit semblable au-dessus de la gorge de **F 1** et il est fort probable que ce procédé, difficile à constater ailleurs, était employé dans la plupart des monuments.

E 18, fig. 162 (H., n° 65, p. 436). Ressemble beaucoup à **F 3** pour la partie supérieure; il est cependant bien plus grand et moins lourd. Les angles des chapiteaux ont gardé leurs arêtes vives. Le portail est un des plus ornés qu'on ait encore rencontrés. Comme dans **E 11**, les pilastres qui encadrent l'entrée sont simplement plaqués contre la façade et leurs chapiteaux ne supportent rien du tout. La frise est régulièrement décorée de triglyphes et de métopes, ornées chacune d'une rosace en relief d'un beau tracé. A la base des triglyphes, au lieu des gouttes ordinaires dans les ordres classiques, il y a ici des grains de chapelet. On remarquera l'attitude de l'aigle placé sur le fronton; ses grandes ailes ouvertes et abaissées lui donnent une forme presque héraldique. Comme tous les autres aigles qui ornent les façades des tombeaux, il est étêté, mais c'est parce que les Arabes les ont décapités, car primitivement tous avaient leur tête. — *Intérieur :* grande chambre avec 15 niches dans les parois, et deux loculi, dont un possède une fosse. Ce monument est daté du mois de Nîsan, l'an 40 de Ḥarétat = mars-avril 31 de Jésus-Christ (*Inscr. nab.*, n° 36).

B 7, fig. 163 (H., n° 21, p. 414). C'est le plus beau spécimen des tombeaux de cette catégorie, avec une seule corniche entre la gorge et l'architrave. Les grandes lignes sont bien prises et bien proportionnées, de



Fig. 163. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Tombe à escaliers, 3e type, avec un seul corps de moulures; architrave surhaussée (**B 7**).

sorte que l'ensemble produit un bel effet. On remarquera la forme par-



Fig. 164. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Corps inférieur de la tombe **B 7**.

ticulière de l'architrave dont nous avons déjà signalé un autre exemple

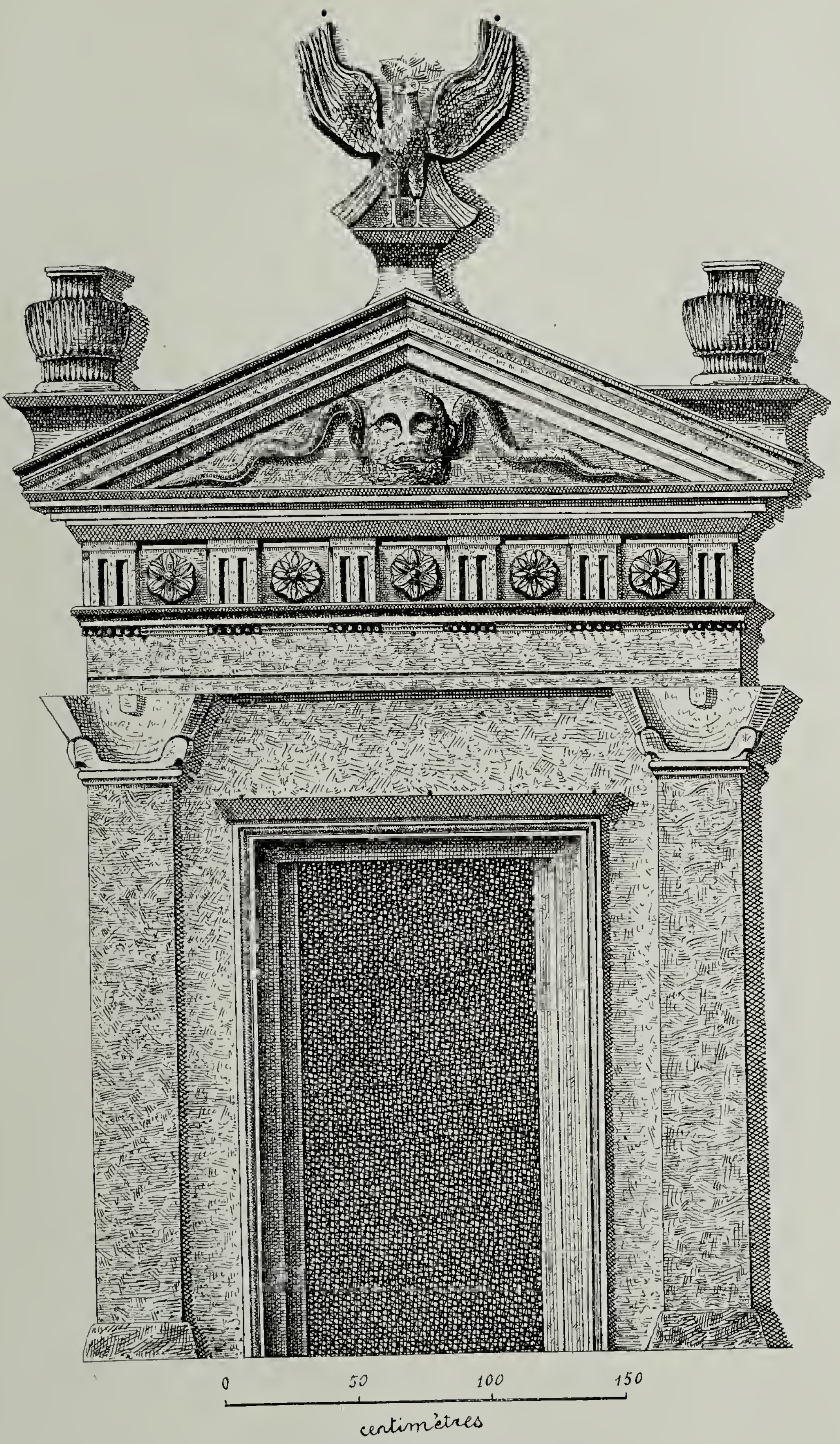


Fig. 165. — Médâin-Ṣâleḥ. Porte de la tombe B 7.

(C 6, p. 335). Mais c'est surtout le corps inférieur du monument qui attire les regards (fig. 164 et 165). Il a été orné avec le plus grand soin et se trouve dans un état de conservation satisfaisant. La baie de la porte est d'abord encadrée, sur les montants, de deux moulures creuses, dont la plus extérieure seule se replie sur le linteau. Vient ensuite une toute petite moulure ronde entre deux listels, le tout surmonté d'une corniche en biseau. Les chapiteaux des pilastres, très abîmés, étaient sur le même type que ceux des grandes antes avec un astragale en plus. L'architrave, à peu près vers le tiers de sa hauteur, est coupée par une très légère saillie. La frise est décorée de triglyphes et de métopes dans lesquelles alternent des marguerites d'un beau tracé, à six et à huit pétales; les deux canaux des triglyphes sont sensiblement moins hauts que les demi-canaux. L'assemblage des moulures du fronton reparaît fréquemment dans les grandes façades de qaṣr el-Bint; il en est de même des deux vases cannelés posés sur des acrotères de chaque côté. L'aigle du sommet, aux ailes éployées comme en un mouvement de vol, devait être majestueux avant d'être décapité; c'est un des mieux réussis. Tout le vide du tympan est rempli par un mascaron avec deux serpents : motif évidemment symbolique — par son idée générale — autant que décoratif, dont nous avons vu plus haut un autre exemple et qui va se répéter encore plusieurs fois.



Fig. 166. — Médâin-Ṣâleḥ. Tombe à escaliers, 3e type, avec une moulure et une plate-bande (A 1).

Signalons sur la façade de nombreux petits trous. Il y en a sept, à peu près à égale distance l'un de l'autre, sous la corniche de l'architrave, un autre sous chaque grand chapiteau des antes, quatre entre ces deux mêmes chapiteaux, un à l'extrémité des ailes de l'aigle, trois sous la cor-

niche de la petite architrave et trois autres enfin au-dessus de la cymaise de la porte (1).

On pourrait noter aussi les rudiments de base des quatre pilastres.

Intérieur : grande chambre à peu près carrée de 7 mètres de côté environ; dans la paroi du fond, trois loculi et dans celle de gauche, trois niches.

L'inscription (n° 9) qu'on lit sur la façade est datée du mois de *Tébet,* l'an 44 de Ḥarétat = décembre-janvier 35-36 de Jésus-Christ.

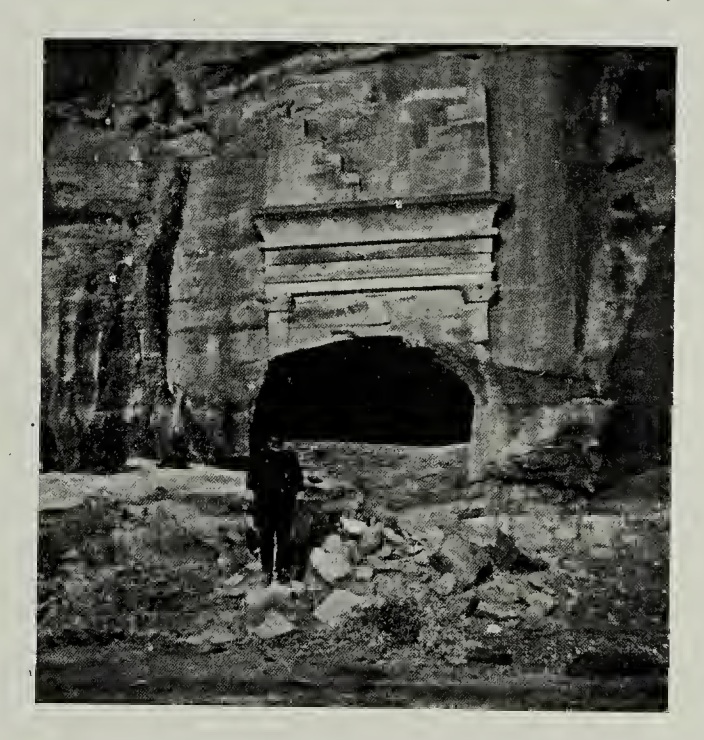


Fig. 167. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Tombe à escaliers, 3e type, avec une moulure et une plate-bande (**C 7**).

A 1, fig. 166. Il a de plus que les précédents une plate-bande placée immédiatement au-dessous de la grande gorge du sommet; pour tout le reste, il est remarquable par sa simplicité. Nous revenons aux chapiteaux de la série initiale, formés, ainsi que la corniche de l'architrave, par une moulure simple en biseau. La porte inachevée aurait eu, semble-t-il, pour tout encadrement, une plate-bande d'un léger relief.

Le tombeau suivant **A 2** se distingue de **A 1** par les chapiteaux, qui reprennent la forme ordinaire des chapiteaux que nous avons appelés nabatéens; pour le reste, c'est la même simplicité. Aucun des deux ne porte d'inscription, mais on peut les comparer à **C 7**, fig. **167**, daté de l'an 24 de Ḥarétat = 15 de notre ère (*Inscr. nab.,* n° 25).

A 7, fig. 168 et 169. C'est un tombeau relativement petit, dans lequel on a multiplié les moulures avec une profusion exagérée; aussi l'entablement très surchargé produit-il un assez mauvais effet. Le bas est inachevé; néanmoins il est facile de se rendre compte de l'ornementation

(1) La répartition symétrique et la régularité de ces trous ne peuvent manquer de frapper. Il est impossible de songer, cette fois, à des moulures insérées sur une façade aussi complète et aussi intacte. Restent les hypothèses de placage ou de suspensions pour quelques ornements métalliques; et, tout compte fait, cette dernière opinion, qui rend le mieux compte des divers cas où nous avons à signaler des trous semblables, est probablement la meilleure.



Fig. 168. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Tombes à escaliers, 3e type, avec un corps de moulure et une plate-bande (**A 6** et **7**).

définitive de la porte; nous avons déjà trouvé des cadres semblables (cf. surtout **B 20**). — Intérieur inachevé.

A 6, fig. 168 et 170 (H., n° 3, p. 410). Tout à côté du précédent et de dimensions analogues, un peu plus grand. Il présente quelques variantes

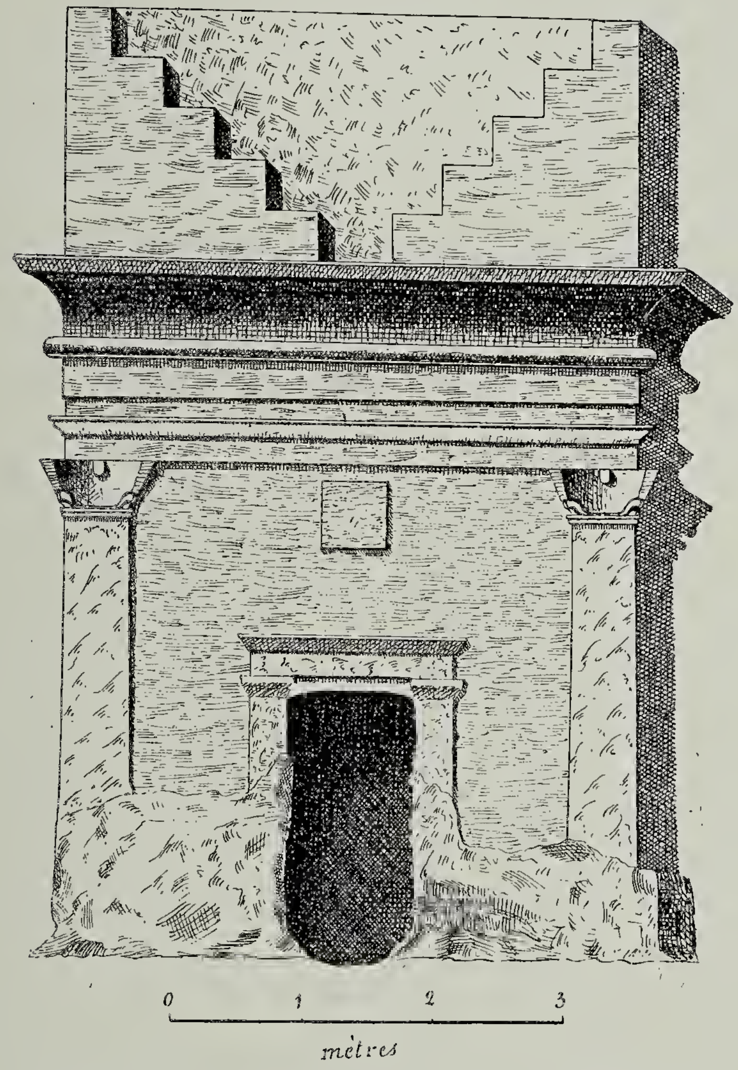


Fig. 169. — Médâïn-Sâleh. Tombe **A 7**. Élévation de la façade.

intéressantes. D'abord dans la corniche de l'architrave, formée d'un talon surmonté d'une moulure en biseau. Les chapiteaux ont aussi un galbe particulier et sous l'astragale il y a une large plate-bande qui n'est pas habituelle. La porte surtout offre un style à part. Si tous les détails de décoration qu'on y remarque ne sont point nouveaux, c'est la première fois en tout cas qu'on les trouve ainsi amalgamés. Le couronnement des petits pilastres comprend un ruban surmonté d'un astragale, plus une doucine et un listel qui forment le chapiteau proprement dit. La corniche

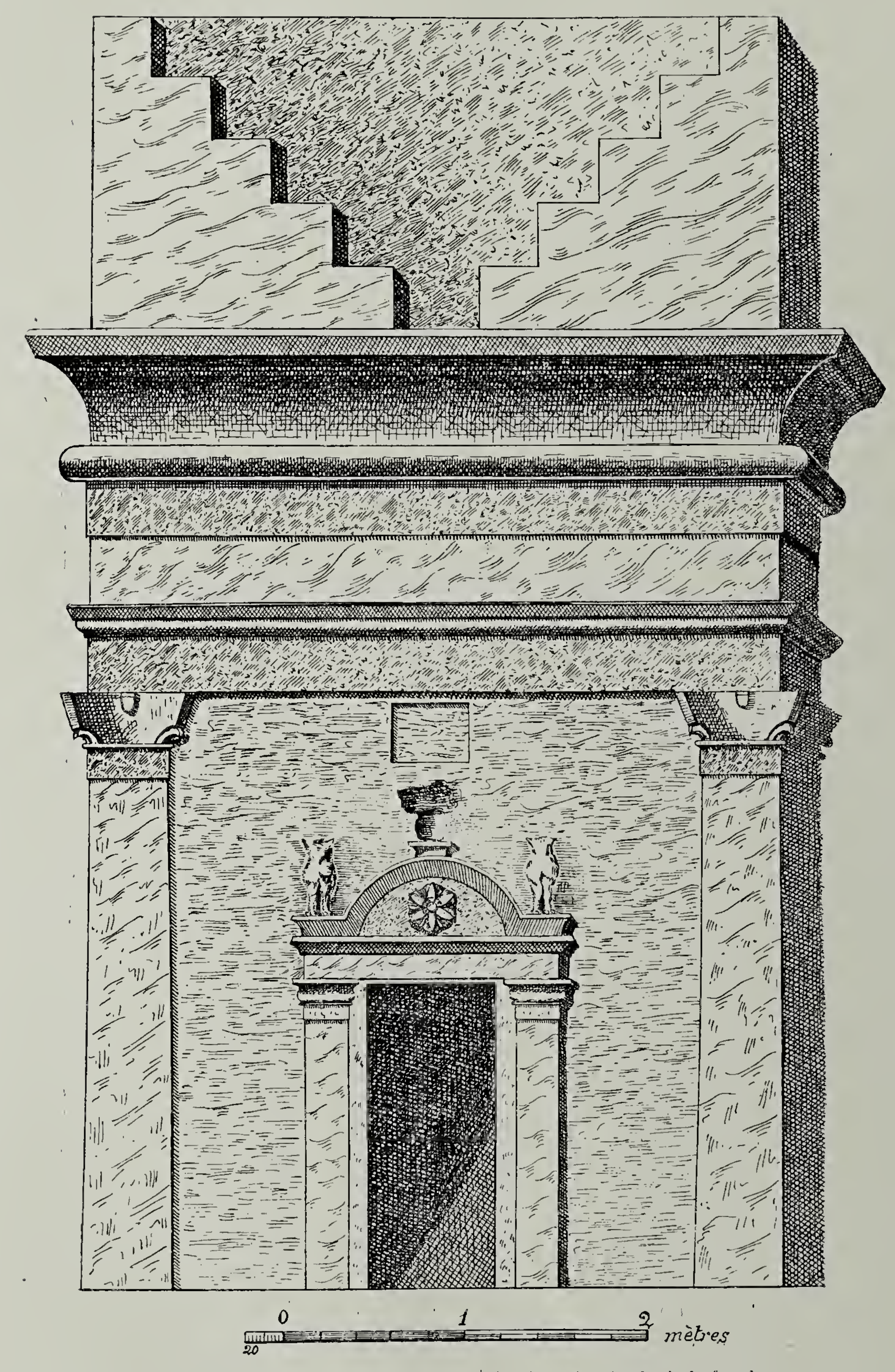


Fig. 170. — Médâin-Sâleh. Tombe A 6. Élévation géométrale de la façade.



Fig. 171. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Tombe à escaliers, 3e type, avec un corps de moulure et une plate-bande (**A 5**).

de l'architrave est un cavet au profil peu accentué et dont l'angle supérieur a été fortement rabattu. Ce premier ensemble est très voisin de plusieurs exemples déjà vus. Immédiatement au-dessus vient un fronton circulaire, formé, lui aussi, d'une moulure concave. De chaque côté du fronton était placé un sphinx (1) sculpté en haut relief et aujourd'hui très abîmé; au centre, sur un acrotère, reposait un objet qui paraît avoir été détaché intentionnellement. D'après le trou fait dans le rocher, on croirait à un vase; ce pourrait être aussi un aigle, d'un type analogue à celui de **B 7**, étant donné que ce motif décore fréquemment les sommets des frontons. Au centre du tympan, il y a une belle rosace d'un relief de 0m,04. Ce couronnement de la porte en fronton cintré avec acrotères et ornements rappellera **B 19**. — *Intérieur :* chambre avec deux fosses dans le sol, deux loculi et trois niches.

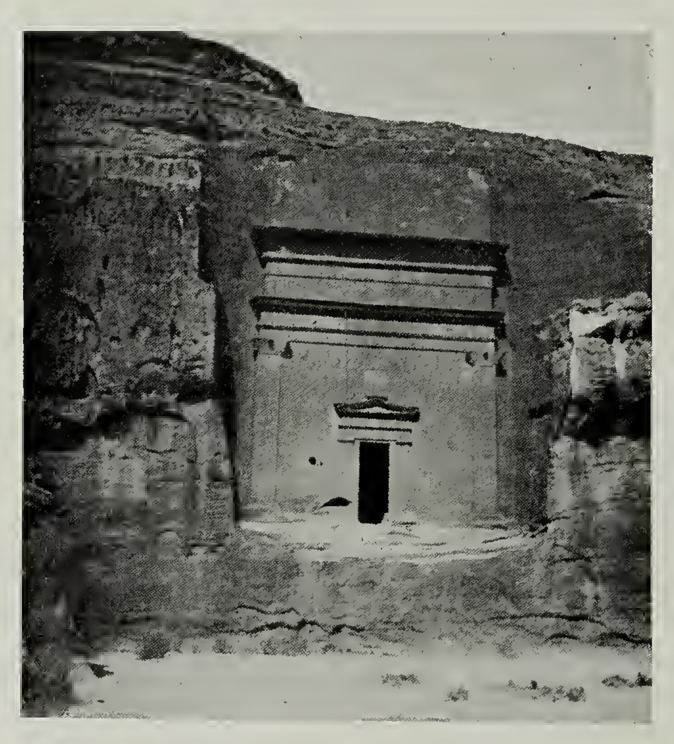


Fig. 172. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Tombe **A 3**.

A 5, fig. 171 (H., n° 4, p. 411). Ce monument doit être rapproché de **E 18** (fig. 162, p. 347). Ils datent tous deux de la même année, l'an 40 de Ḥarétat = 31 de Jésus-Christ, et sont l'œuvre, croyons-nous, des mêmes artistes (*Inscr. nab.*, nos 3 et 36). On remarquera surtout la ressemblance des deux aigles placés au sommet du fronton de la porte. Ils sont très caractéristiques, puisque nulle part on ne leur retrouve cette forme d'ailleurs inélégante (2). Notons quelques petites différences entre les deux façades : **A 5** a une plate-bande sous la gorge; les chapiteaux des pilastres qui encadrent la porte sont plus travaillés que dans **E 18**. Il y a aussi en plus, une sorte de linteau au-dessus de la porte dont l'ensemble est moins lourd. Mais tout le reste : la colonne engagée dans les petits pilastres, l'entablement avec trigly

(1) C'est à tort que Huber appelle cela des aigles; voir la photographie fig. 168.

(2) On peut leur comparer cependant l'aigle qui se trouve sur la façade de D (fig. 160, p. 345), quoique la ressemblance ne soit pas parfaite.

phes et métopes décorées de rosaces, les vases cannelés sur des acrotères à chaque extrémité du fronton, la corniche sur la grande architrave, tout enfin est identique dans les deux monuments. — *Intérieur :* grande chambre avec deux loculi et sept niches allongées.

A 3, fig. 172 et 173 (H., n° 6, p. 411 s.). La partie supérieure de cette façade et de celles qui vont suivre, présente tout un nouvel assemblage de moulures, rappelant d'assez loin certaines corniches qui couronnent l'entablement d'ordres classiques, dans des monuments orientaux. Il est curieux, en effet, de noter qu'au-dessous de ces moulures on retrouve fréquemment la frise et l'architrave séparées par une petite corniche, mais au-dessus, la façade se poursuit, et après un développement plus ou moins considérable, suivant les proportions du monument, on a le couronnement ordinaire : une plate-bande, le tore et la gorge surmontée du double escalier.

Dans **A 3**, la porte est simple, comparée à quelques-unes de celles que nous avons vues et à un grand nombre de celles qu'il reste à voir. Son cadre renferme cependant les éléments des grandes portes de tombeaux : les deux pilastres, l'architrave et la frise, le fronton triangulaire, surbaissé ici, et pourvu de trois acrotères qui ne paraissent avoir jamais rien porté.

Les grands chapiteaux des antes sont eux aussi sévères; point d'astragale ni de moulure quelconque à leur base; ils débordent simplement un peu sur le pilastre. Leurs griffes sont moins saillantes qu'à l'ordinaire et ne présentent point d'entaille à leur extrémité.

L'intérieur (plan et coupes, fig. 174) vaut qu'on s'y arrête un instant, car il est un des plus compliqués et presque tous les genres de sépultures y sont représentés (1). C'est de tous les tombeaux de Hegrâ celui qui a le plus servi : nous y avons compté 53 places pour des défunts. A l'occasion, les Arabes l'utilisent encore de nos jours, car au moment où nous le visitons, le cadavre d'un pauvre pèlerin enveloppé de quelques haillons est en train de se dessécher au fond d'une fosse.

La chambre sépulcrale, large de 6^{m},60 sur 5^{m},80 de profondeur et 3^{m},50 de hauteur, est entourée d'une banquette fort irrégulière dans le fond; sur les trois autres côtés, elle est large en moyenne de 0^{m},50 et haute de 0^{m},65; le dessus est loin d'être partout bien uni ainsi qu'on le voit dans la coupe AB. Au niveau supérieur de la banquette, en arrière, s'ouvrent, du côté gauche en entrant, trois grands enfoncements de plus

(1) Il manque seulement des fosses creusées dans le sol de la chambre, identiques à celles qu'on voit dans les loculi, par exemple, à l'angle nord-est.

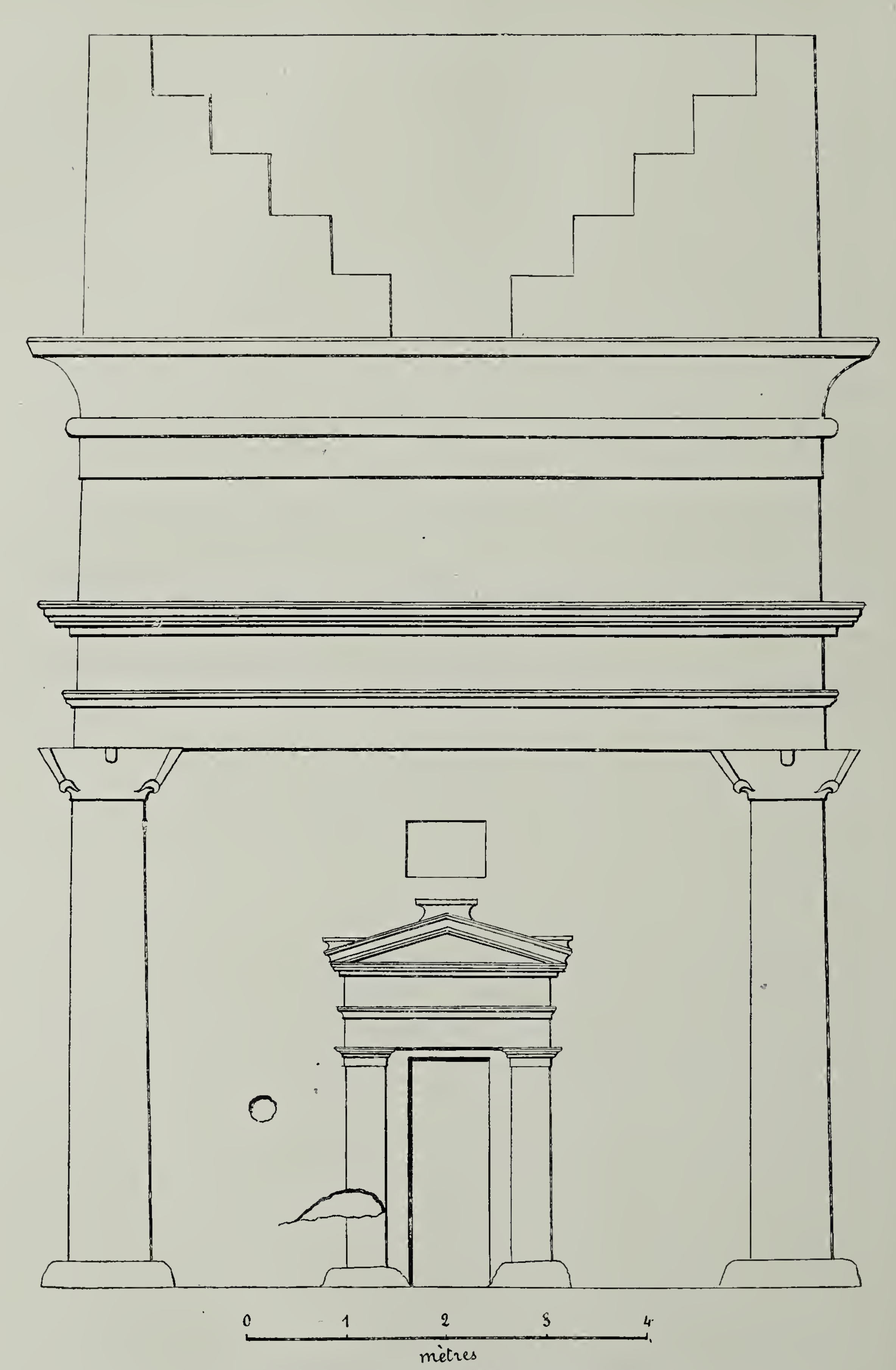


Fig. 173. — MÉDÀIN-ṢÂLEḤ. Tombe à escaliers, 3ᵉ type, avec deux corps de moulures et une plate-bande. Portail simple (**A 3**).

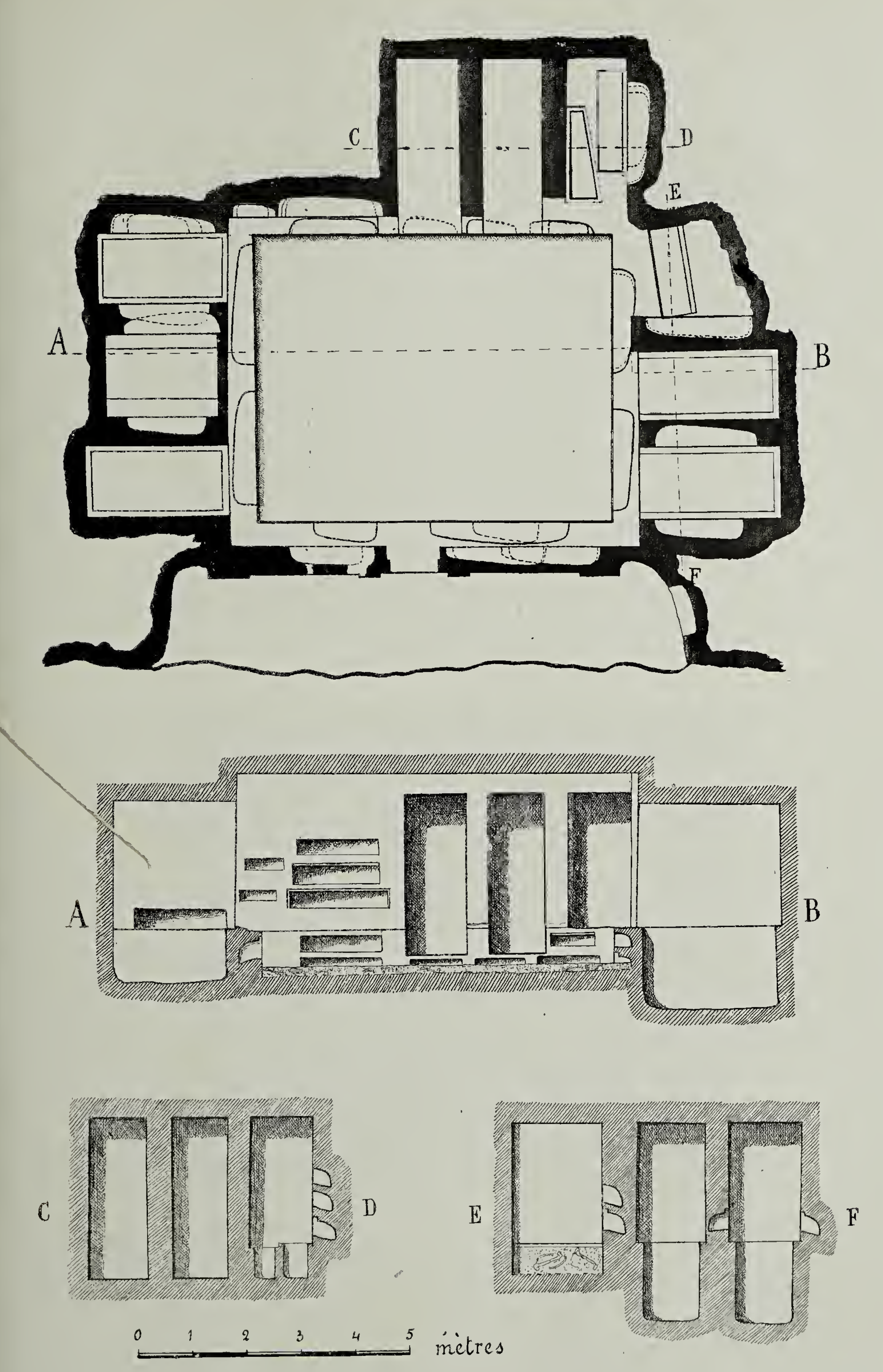


Fig. 174. — Médâin-Ṣâleḥ. Tombe A 3. Plan par terre et coupes



Fig. 175. — Médâin-Ṣâleḥ. Intérieur de la tombe A 3.
Les deux grands loculi dans la paroi du fond.



Fig. 176. — Médâin-Ṣaleḥ. Intérieur de la tombe A 3; angle du fond, à gauche.

de 2 mètres (1) pratiqués dans la paroi de rocher, auxquels nous donnons

(1) Ils ont exactement $2^{m},50 \times 1^{m},35$; $2^{m},10 \times 1^{m},35$; $2^{m},40 \times 1^{m},25$; la hauteur des trois ouver-

assez improprement le nom de loculi; chacun d'eux est muni d'une fosse. Il y en a deux semblables à droite. Au fond de la salle on en voit encore trois autres, dont deux, profonds de 3^{m},25 et hauts de 3 mètres, coupent la banquette ménagée autrefois en avant. Sur la face de la paroi, large de 0^{m},40, qui les sépare (fig. 175), se trouve l'inscription n° 2 (1). Le troisième loculus, à droite des précédents, s'ouvre à 0^{m},50 plus haut et possède deux fosses. Dans l'angle attenant, un enfoncement très irrégulier renferme encore une fosse.

Sur le devant des banquettes, dans un grand nombre de parois qui séparent les loculi, sur les grandes surfaces de la salle laissées libres, on a creusé une foule de niches allongées en forme de crèche, de toutes les dimensions (fig. 176). Le devant du tombeau, malgré sa faible épaisseur, n'a pas été épargné et on a même éventré la façade sur deux points. Ces niches ont en moyenne 1^{m},75 à 2 mètres de long et 0^{m},35 à 0^{m},40 de profondeur; d'ordinaire elles sont plus larges à une extrémité qu'à l'autre. Il y en a de toutes petites pour des enfants ou, des ossements désagrégés retirés de quelque grande tombe; peut-être aussi pour simples offrandes. Le corps du défunt était allongé là dedans, puis on le murait au moyen de minces dalles appuyées contre la paroi; souvent on a ménagé à cet effet une petite feuillure, sur les bords de la niche.

Le tombeau ouvre sur une petite esplanade mal dressée, haute tout au plus de 3 mètres et large en moyenne de 1^{m},75; c'est peut-être là le כרכא mentionné dans l'inscription de la façade (*Inscr. nab.*, n° 1). Sur la paroi du rocher qui s'avance à droite, à 3 mètres de hauteur environ, il y a une niche identique à celles de l'intérieur. — Le monument est daté du mois de Šebaṭ l'an 13 de Ḥarétat = janvier-février, an 5 de notre ère.

Qaṣr eṣ-Ṣâne', fig. 177 (H., n° 58, p. 434). La façade de ce tombeau, plus monumentale que celle du précédent, offre avec elle une grande analogie à cause de la simplicité de l'entrée. Ce sont les deux seuls grands tombeaux de ce genre qui aient une porte aussi peu ornée, avec un fronton triangulaire surbaissé. Le haut de ce fronton à qaṣr eṣ-Ṣâne' est très endommagé et percé de petits trous. Cette fois on pourrait se demander à juste titre, si ces trous n'étaient pas destinés à des crampons pour fixer des moulures postiches; la chose n'est cependant pas tellement claire, car il subsiste une partie de la corniche adhérente au rocher. De

tures est de 2^{m},20. Les fosses intérieures sont un peu moins grandes, car on a laissé tout autour, ou du moins sur deux côtés, des échancrures pour permettre d'y appuyer les dalles qui recouvraient ces trous.

(1) Au-dessus de la lettre I dans la fig. 175.

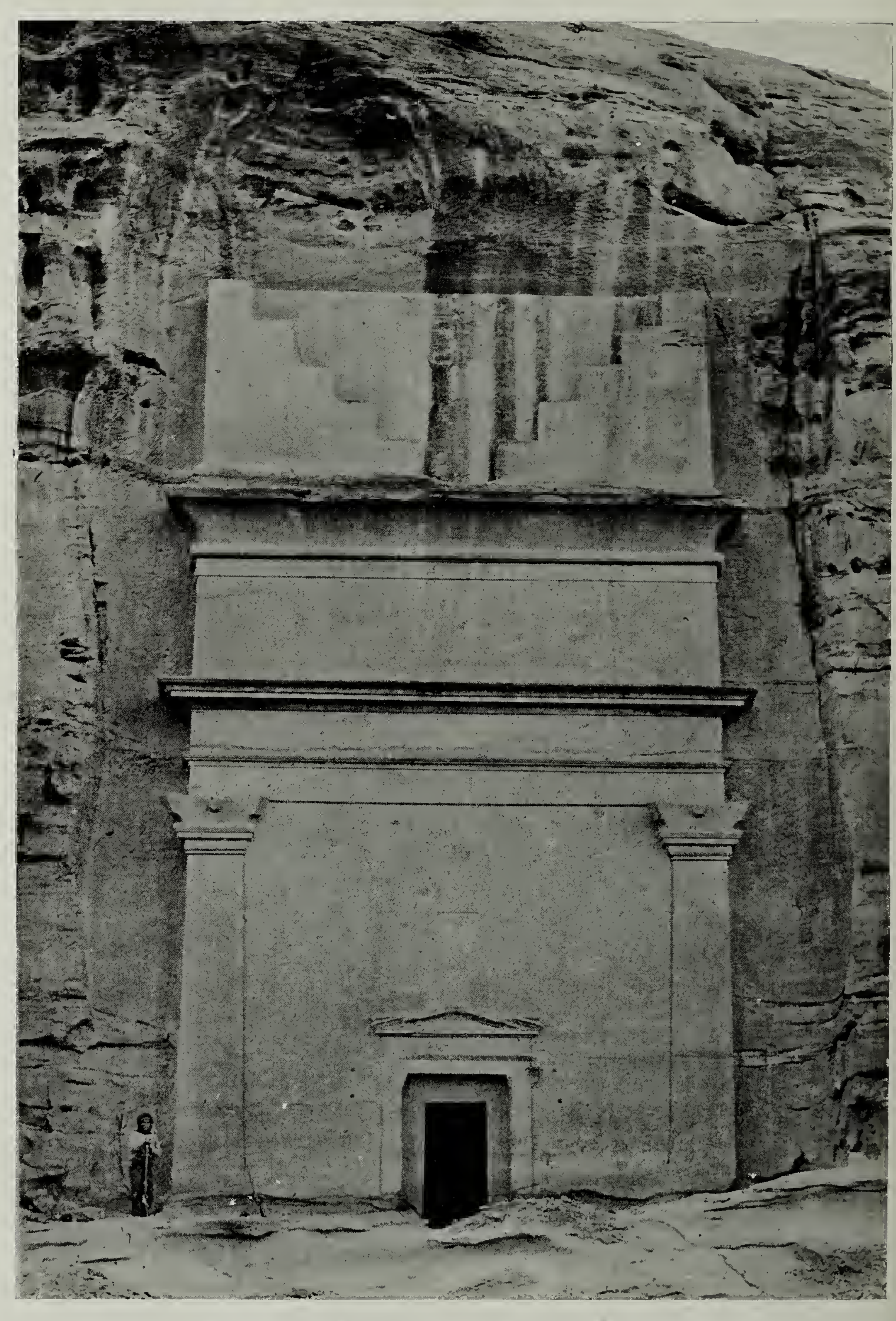


Fig. 177. — MÉDÀIN-ṢÂLEḤ. *Qaṣr eṣ-Ṣâne'* : Tombe à escaliers, 3ᵉ type, avec plate-bande, deux corps de moulures et chapiteaux composites. Porte très simple.

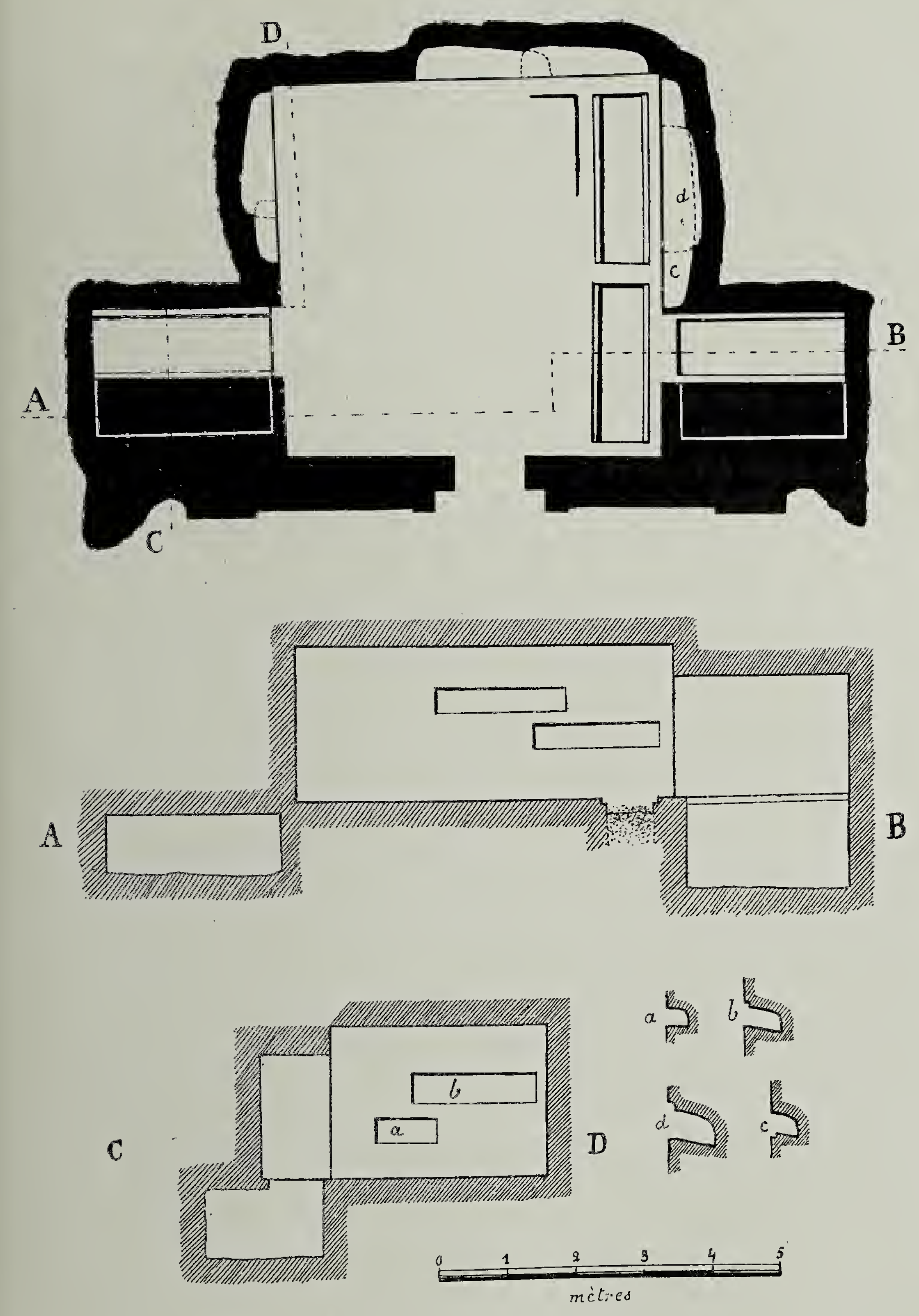


Fig. 178. — Médâin-Ṣâleḥ. *Qaṣr eṣ-Sâne'*. Plan par terre et coupes

chaque côté de la porte, à peu près à la hauteur des chapiteaux des petits pilastres, il y a aussi deux trous dont la destination est encore plus obscure.

Les chapiteaux des antes offrent un type nouveau qu'on va retrouver dans la majorité des plus grands monuments. On pourrait les appeler des chapiteaux composites, ou mieux, *composés,* car en somme il y en a deux l'un sur l'autre; cela n'ajoute rien d'ailleurs à leur élégance (1). La grande corniche au-dessus de la frise est formée comme précédemment d'un assemblage de moulures variées, dont les plus élevées ont une projection considérable hors de la façade générale.

Intérieur (plan et coupes, fig. 178): chambre à peu près carrée, mesurant en moyenne 5^{m},50 de large, 5^{m},45 de profondeur et 2^{m},15 de hauteur (2). Il y a dans le sol trois fosses, dont une visible sur un angle seulement. Les deux loculi à droite et à gauche ont chacun une fosse d'une forme particulière. Elles s'enfoncent d'un côté sous le rocher et tandis qu'à l'ouverture elles mesuraient seulement 0^{m},80 de large, elles atteignent vers le milieu, l'une 1^{m},83 et l'autre 1^{m},95 (voir coupe CD). Six niches, deux dans le fond, deux à droite et deux à gauche, complètent l'installation de la salle funéraire. Une des niches, à droite, mesure 3^{m},20 de long; sans doute, il y en avait jadis deux au même niveau, qu'on aura réunies en une seule en faisant disparaître la mince paroi de roc qui les séparait. — Le monument est daté du mois de Nîsan, an 17 de Ḥarétat = mars-avril, 8 de Jésus-Christ (*Inscr. nab.*, n° 29).

D′, fig. 179. Tombe inachevée et détériorée dans le bas. Le haut de la façade est travaillé avec soin, les moulures sont bien modelées; chapiteaux nabatéens ordinaires; la corniche de l'architrave est une simple moulure en biseau. La chambre et la façade ont dû être exécutées indépendamment l'une de l'autre, ou en tout cas, l'artiste a tout à fait mal établi son calcul. Si on eût continué à dégager la façade, on aurait emporté tout le devant de la chambre qui n'a pas été creusée assez en arrière. C'est sans doute cette considération qui aura arrêté les travaux; dès lors on supposerait la salle funéraire antérieure. D'autres explications, il est vrai, sont encore plausibles, mais il pourrait paraître superflu de passer en revue toutes les hypothèses. — *Intérieur* (plan et coupe, fig. 180): salle très irrégulière avec un commencement de loculus à gauche, une

(1) Ce genre de chapiteau est encore peut-être plus fréquent à Pétra qu'à Médâin-Ṣâleḥ.

(2) Dans ces beaux tombeaux, où les façades sont très soignées, la chambre sépulcrale a été creusée à la hâte et avec peu de régularité. C'est ainsi par exemple que les mesures exactes de la salle du qaṣr eṣ-Ṣâneʿ sont: paroi de droite, longueur 5^{m},54; paroi de gauche, 5^{m},36; paroi du fond 5^{m},63; côté de la porte, 5^{m},38.

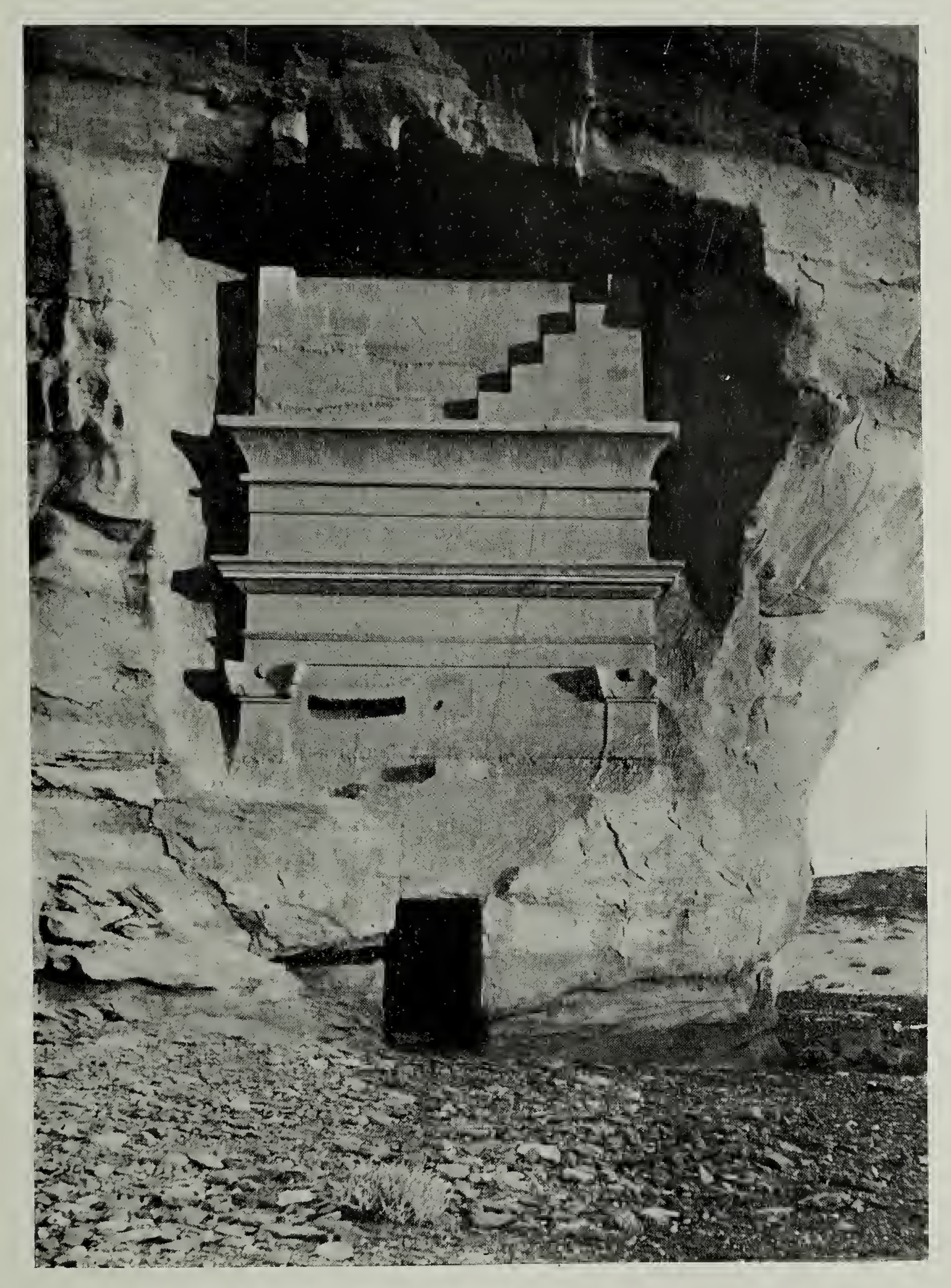
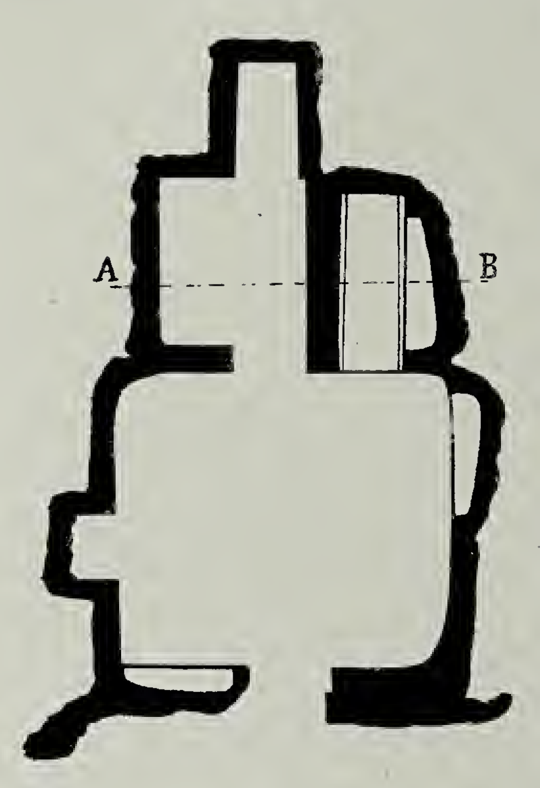


Fig. 179. — Médâin-Ṣâleḥ. Tombe à escaliers avec une plate-bande, un corps de moulures, une corniche au-dessus de l'architrave. Façade inachevée (D').

niche près de la porte et une autre sur la paroi de droite. Au fond de la

salle dans l'angle à droite, loculus avec une niche sur le côté et une fosse. Au centre de cette même paroi, une porte large de 1^m,10 donne accès dans une autre petite chambre avec un loculus. Le monument est daté du mois de Nîsan l'an 20 + ? de Ḥarétat; il est donc postérieur à mars-avril de l'an 11 de notre ère (*Inscr. nab.*, n° 28).



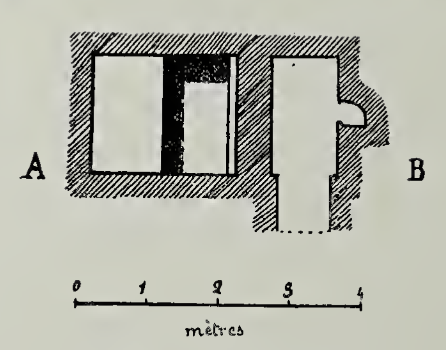


Fig. 180. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Tombe D'. Plan par terre et coupe.

B 5 et **B 6**, fig. 181 (II., nos 19 et 20, p. 414). Ces deux monuments offrent entre eux une étroite ressemblance; à peine y a-t-il dans le détail des moulures quelques variantes peu appréciables. La plus sensible serait la différence de largeur des deux plates-bandes en dessous du tore. D'une manière générale, le second est aussi un peu plus dégagé que le premier. Dans les deux, l'architrave est à deux faces, ce qui est assez rare dans les autres monuments du Ḥeğer.

La porte de **B 6**, fig. 182, est comme dans **B 7** (p. 350 s.) encadrée tout d'abord d'une double gorge un peu molle, puis d'un petit listel, d'une baguette minuscule et d'un ténia, le tout surmonté de la corniche en biseau. Les chapiteaux ont une forme un peu particulière, quoiqu'ils soient sur le type général des chapiteaux nabatéens. Nous retrouvons l'architrave à double face. Cette fois les canaux et les demi-canaux des triglyphes ont la même hauteur; les six gouttes en dessous affectent toujours la forme de perles enfilées. Deux des rosaces qui décorent les métopes, celle du centre et la première à gauche, diffèrent un peu des trois autres.

Il n'y a jamais rien eu dans le tympan des deux frontons.

A l'extérieur de **B 6** à gauche, dans la paroi, se trouve un petit bassin destiné sans doute à contenir de l'eau pour les purifications (plan et coupe C D).



Fig. 181. — Médâïn-Ṣâleḥ. Tombes à escaliers, 3e type, avec une plate-bande, deux corps de moulures, architrave à double face et chapiteaux composites (B 5 et 6).

Intérieurs : **B 5**, chambre ordinaire avec un seul loculus et trois niches ;



Fig. 182. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Porte de la tombe **B 6**.

B 6, plan et coupes, fig. 183. C'est un des rares tombeaux dont la disposition intérieure soit régulière, et encore ne faut-il pas y regarder de

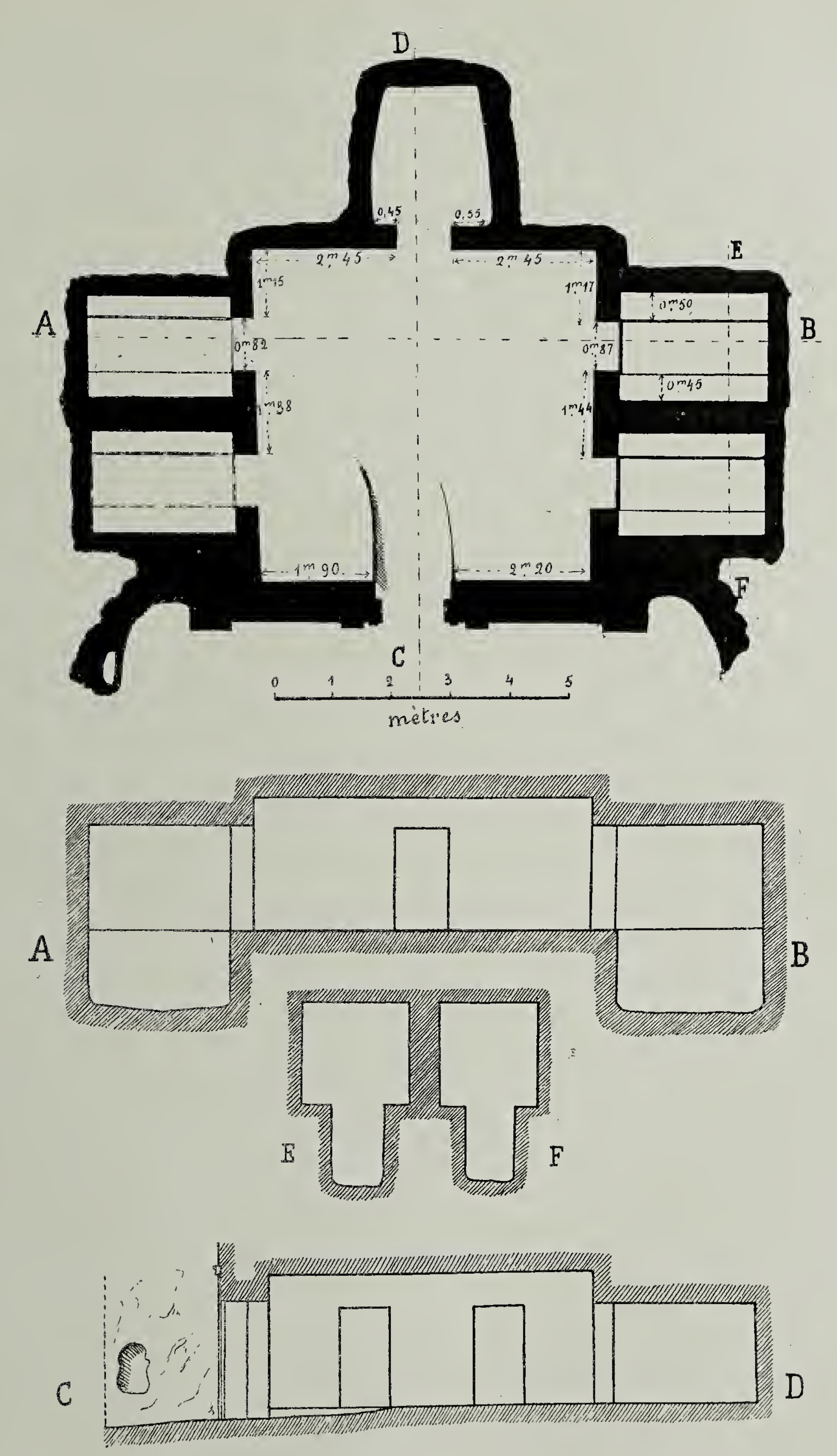


Fig. 183. — Médâin-Sâleḥ. Tombe B 6. Plan par terre et coupes.

trop près; nous inscrivons sur le plan quelques cotes pour donner une idée de cette régularité.

Au fond de la salle se trouve un loculus dont les parois sont mal dressées; il y en a deux autres à droite et à gauche, tous les quatre avec une fosse et un large rebord de chaque côté de la fosse.

Le niveau de la chambre est un peu plus élevé que celui du sol extérieur en avant de la porte; on a raccordé les deux plans au moyen d'une petite rampe creusée dans le roc et qui s'avance en inclinant sur la gauche.

Le premier de ces tombeaux, **B 5**, est daté du mois de Nîsan, l'an 36 de Ḥaretat = mars-avril 27 de J.-C. (*Inscr. nab.*, n° 7); l'autre, **B 6**, de Nîsan, l'an 9 de Ḥarétat = mars-avril 1 av. J.-C. (*Inscr. nab.*, n° 8). C'est le plus ancien tombeau daté de Médâin-Ṣâleḥ (1).

B 22, fig. 184 (H., n° 35, p. 417 s.). Belle et grande façade sur une esplanade de 1m,50 de haut. Les motifs de décoration sont en grande partie identiques à ceux des dernières tombes passées en revue. Dans la partie supérieure, nous retrouvons les mêmes moulures, sauf que l'architrave ici est tout unie. Les grands pilastres sont un peu moins élevés que précédemment; aussi a-t-on été obligé de graver l'inscription sur l'architrave elle-même, n'y ayant plus la place suffisante pour un cartouche entre l'aigle et le soffite.

Le petit cadre autour de la porte ne diffère en rien de celui que nous avons vu dans **B 5**, **B 6** et **B 7**. L'entablement au-dessus est toujours composé de la même manière. Les rosaces sculptées entre les triglyphes sont sur deux types alternants; la tête avec les deux serpents, détachée en fort relief dans le tympan, rappelle beaucoup celle de **B 7**, quoiqu'elle ait ses petites particularités. Enfin l'aigle et les deux vases, sur les acrotères, présentent aussi de légères variantes avec les ornements semblables reproduits ci-dessus.

Intérieur : grande chambre de 6 à 7 mètres de côté avec trois fosses, un loculus et trente-deux niches réparties sur toutes les parois.

Ce tombeau est daté du mois de Iyar, l'an 35 de Ḥarétat = avril-mai 26 de J.-C. (*Inscr. nab.*, n° 19).

B 23, fig. 185 (H., n° 36, p. 419). Grand tombeau présentant beaucoup d'analogies avec le précédent. Il y a cependant entre eux une différence générale assez sensible. **B 23** est plus élancé et ses moulures, généralement les mêmes que dans **B 22**, ont un profil bien moins saillant et pres-

(1) A supposer que l'année nabatéenne commençât au printemps, ce qui paraît le plus probable. Si on la faisait commencer à l'automne, comme dans le calendrier syrien, la priorité devrait être attribuée alors à **B 19**, daté du mois de Ṭébet (décembre-janvier) an 9 de Ḥarétat.



Fig. 184. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Tombe à escaliers, 3ᵉ type, avec plate-bande et deux corps de moulures; chapiteaux composites (**B 22**).



Fig. 185. — Médâin-Ṣâleḥ. Tombe à escaliers, 3ᵉ type, avec plate-bande et deux corps de moulures. Chapiteaux composites; porte inachevée (**B 23**).

que camardé. Toutes tendent à se développer dans le sens de la hauteur afin de donner au monument une plus grande élévation. Le cartouche



Fig. 186. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Porte de la tombe **B 23**.

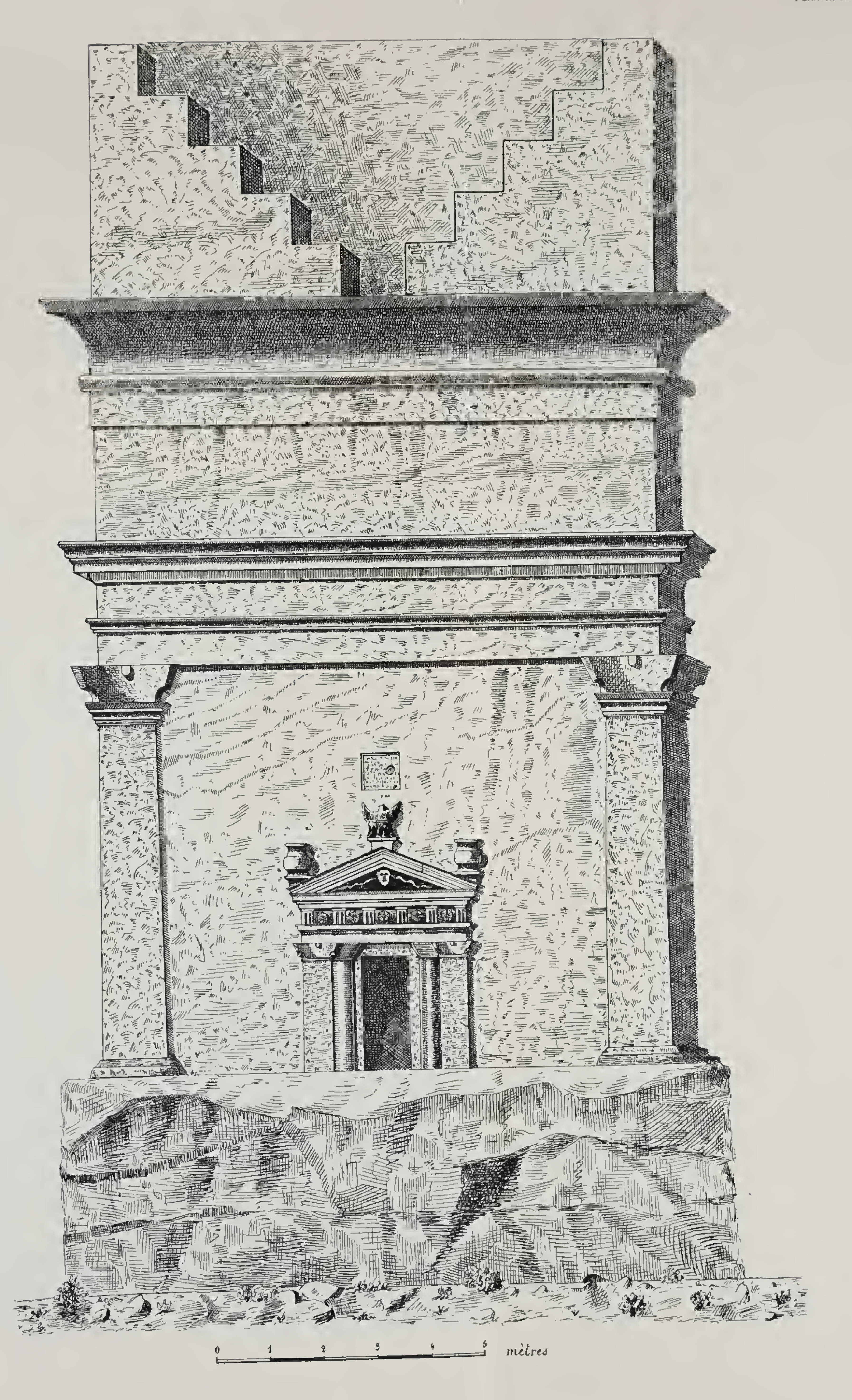
reprend sa place habituelle en dessous de l'architrave. Les chapiteaux des antes ont l'air encore plus massifs qu'à l'ordinaire. Le haut des pilastres est décoré d'un ténia qui se trouvait déjà dans ceux du tombeau précédent, mais plus petit.

Le portail, fig. 186, est inachevé; il reste à décorer le chambranle de la porte et à terminer les pilastres. Les chapiteaux de ces derniers peuvent être finis, car cette forme, quoique susceptible encore d'une décoration, reparaît ailleurs telle quelle. Toutes les moulures de l'entablement sont aussi achevées. On peut y noter quelques particularités qui ne reparaissent pas ailleurs. Les gouttes sous les triglyphes ont cette fois la forme normale et non point celle de grains de chapelet; on en compte seulement quatre. La frise des triglyphes n'est pas surmontée du petit listel en relief qui existe d'ordinaire, et à cause de cela sans doute, les deux canaux du centre ont la même hauteur que les métopes. Une irrégularité encore plus grave, c'est qu'on a supprimé les demi-canaux sur le bord des métopes, de sorte qu'en réalité il n'y a pas là de triglyphes proprement dits. Les marguerites dans les métopes sont de deux sortes alternées. Bien que la différence soit à peine sensible, on remarquera cependant que celles des extrémités et du centre se détachent avec un relief plus mou sur une espèce de disque régulier, tandis que dans les deux autres le relief est un peu plus accusé et les contours sont ondulés, comme pour découper les pétales. La tête aux serpents, dans ce fronton, a une physionomie tout à fait différente de celles qu'on a rencontrées jusqu'ici. L'aigle du sommet est mal proportionné; ses ailes sont beaucoup trop petites. On a sondé les vases des deux angles pour voir s'ils ne contiendraient point quelque trésor. Celui de gauche est néamnoins assez bien conservé et garde à peu près intact le rebord supérieur, généralement disparu dans les autres. — *Intérieur :* inachevé; à peine la moitié de la chambre a-t-elle été dégagée.

Ce monument est daté du mois d'Adar, l'an 11 du roi Malikou = février-mars 50 après J.-C. (*Inscr. nab.*, n° 20).

B 1, Pl. XXXVII et fig. 187 (H., n° 15, p. 412). Cette façade nous a paru la plus élevée de toutes celles de Médâin-Ṣâleḥ; nous estimons sa hauteur à une vingtaine de mètres. Elle se dresse sur une petite plate-forme de 4 mètres de haut, ce qui la dégage encore plus. Les moulures ont été exécutées avec grand soin et sont d'un beau tracé. La photographie directe avec l'élévation géométrale de ce monument nous dispenseront d'une description minutieuse (1). On remarquera sur la photographie les bases des grands pilastres; celle de droite est plus qu'ébauchée. Le rocher devant la porte est mal égalisé et, comme toujours, les derniers centimètres

(1) Dans la photographie, le monument est un peu déformé par la perspective sur une aussi grande hauteur. Il ne va point en se rétrécissant, mais le haut est à peu près aussi large que le bas, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en jetant un coup d'œil sur la planche XXXVII.



Médâïn Ṣâleḥ. Grande tombe à escaliers, 3e type. Élévation de la façade (B 1).

H. Demoulin. sc



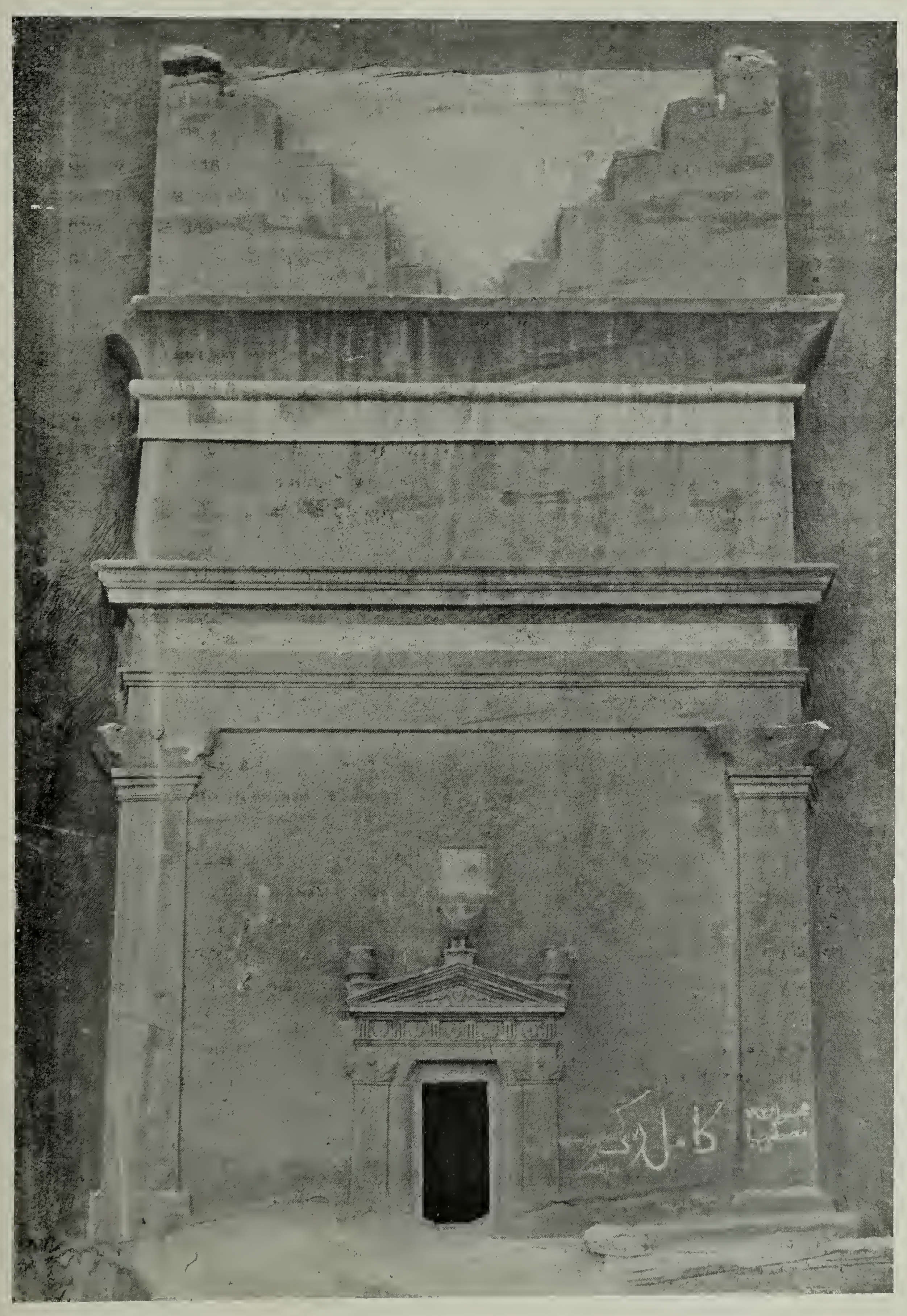


Fig. 187. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Tombe à escaliers, 3ᵉ type, avec plate-bande et deux corps de moulures. Chapiteaux composites. Façade très élevée (**B 1**).

du bas de la façade laissent à désirer. Il ne semble pas qu'on ait jamais pris la peine de terminer cette partie par une ligne bien franche marquant nettement le seuil de la porte et les soubassements des pilastres.

Intérieur, plan et coupes, fig. 188. Chambre à peu près carrée de 6^{m},45 de côté et 2^{m},40 de haut. Dans la paroi du fond, à 0^{m},60 du sol s'ouvre un loculus contenant une petite niche sur le côté droit; il est accosté de trois niches allongées, deux à droite et une à gauche. Du côté gauche de la salle, il y a un loculus avec fosse, plus une petite chambre irrégulièrement creusée de 2^{m},50 de long sur 2^{m},15 dans sa plus grande largeur. Deux niches superposées dans la paroi de droite et une autre, à gauche de la porte en entrant, complètent l'aménagement. Tout cela est d'un travail fort négligé et nullement comparable à celui de la façade. Il n'y a pas une seule paroi dressée avec soin; devant le loculus de gauche, le sol est mal aplani et il reste un quartier de roc à détacher.

Le tombeau est daté du mois de Nîsan, l'an 40 de Ḥarétat = mars-avril 31 de notre ère (*Inscr. nab.,* n° 5).

B 4, *qaṣr Abou el-Bint,* Pl. XXXVIII (H., n° 18, p. 414). Ce tombeau, à ranger parmi les plus grands monuments de qaṣr el-Bint, est précédé d'une large plate-forme à 4 mètres environ au-dessus du sol. Sur chaque côté de cette plate-forme, le long de la paroi du rocher, règne une double banquette très irrégulière, qui n'aura pas été taillée exprès, croyons-nous, pour servir de siège, bien qu'on ait pu, après coup, en tirer parti à cet effet, mais doit être un vestige du débitage usuel de la paroi en blocs d'appareil coupés par assises déterminées (1), au moment où l'on évidait le rocher sur cette énorme surface.

La façade du monument offre plusieurs singularités. D'abord elle se détache de la montagne un peu plus que le plus grand nombre des autres et toutes les moulures se replient sur les faces latérales, ainsi que le montre bien la photographie. Ces petits côtés ne sont point d'équerre avec le devant; l'angle est même très obtus, surtout à gauche. Le rétrécissement en pylône, principalement dans la partie supérieure, est très accusé, ce qui est rare dans ces grandes tombes. Enfin les sculptures elles-mêmes ont leur originalité. Les chapiteaux des antes, quoique sur le même type que ceux des derniers tombeaux, diffèrent sensiblement pour le dessus, qui est ici moins large; par contre, les deux cornes se détachent davantage. Les pilastres sont un peu trop étroits pour leur hauteur. L'architrave au

(1) Voir p. 348, un exemple de ce procédé de travail si nettement indiqué surtout devant la façade de Beit ech-Cheikh ou el-Ferîd p. 382, pl. XXXIX.



Médâïn Ṣâleḥ. *Qaṣr abou el-Bint :* Tombe à escaliers.
3e type, avec plate-bande, deux corps de moulures et architrave à deux faces (B 4).

E. Leroux, éd.

H. Demoulin, sc.

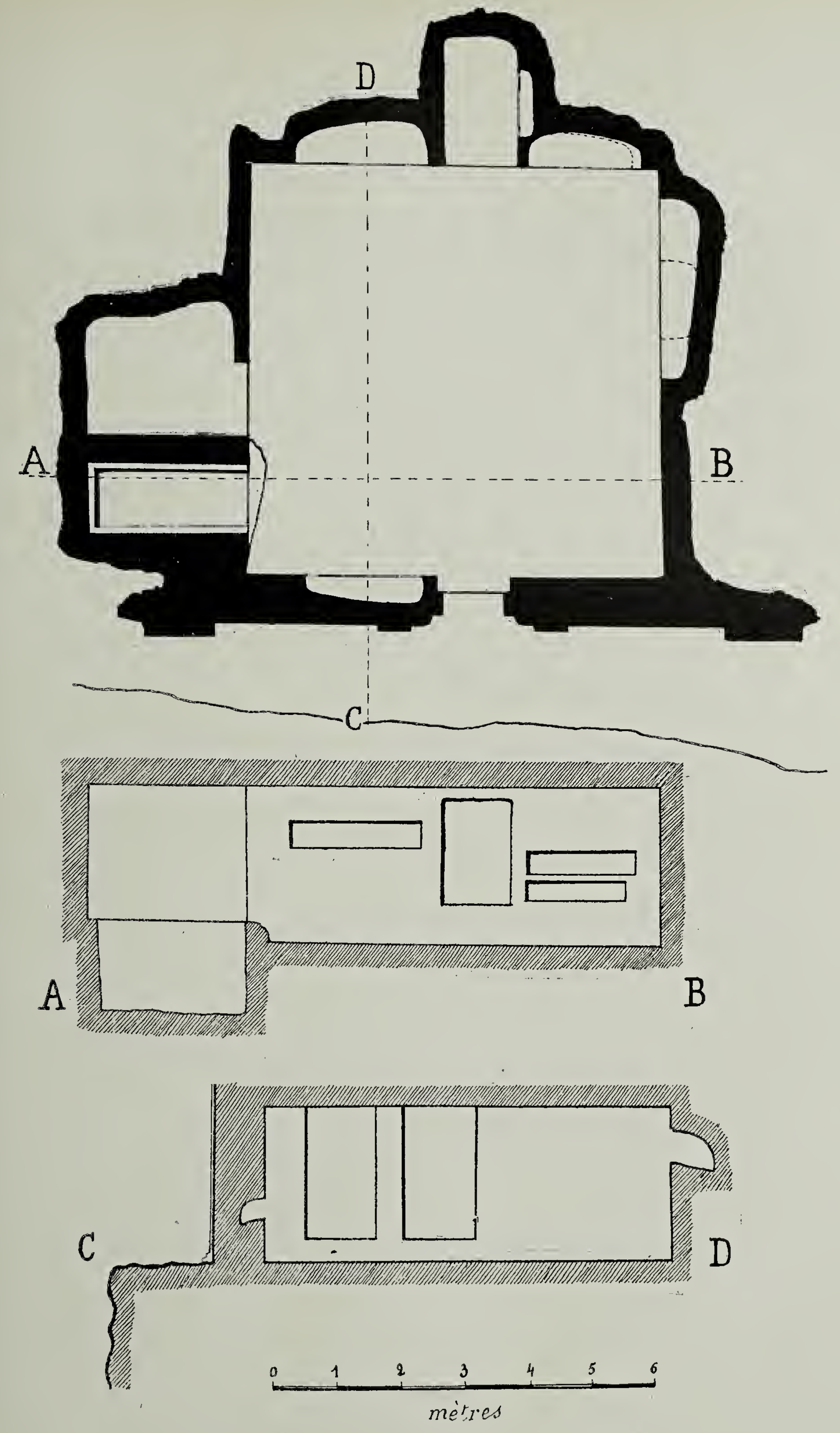


Fig. 188. — Médâin-Ṣâleḥ. Tombe **B 1**. Plan par terre et coupes.

contraire est beaucoup trop large; on pourrait dire qu'il y en a deux super-

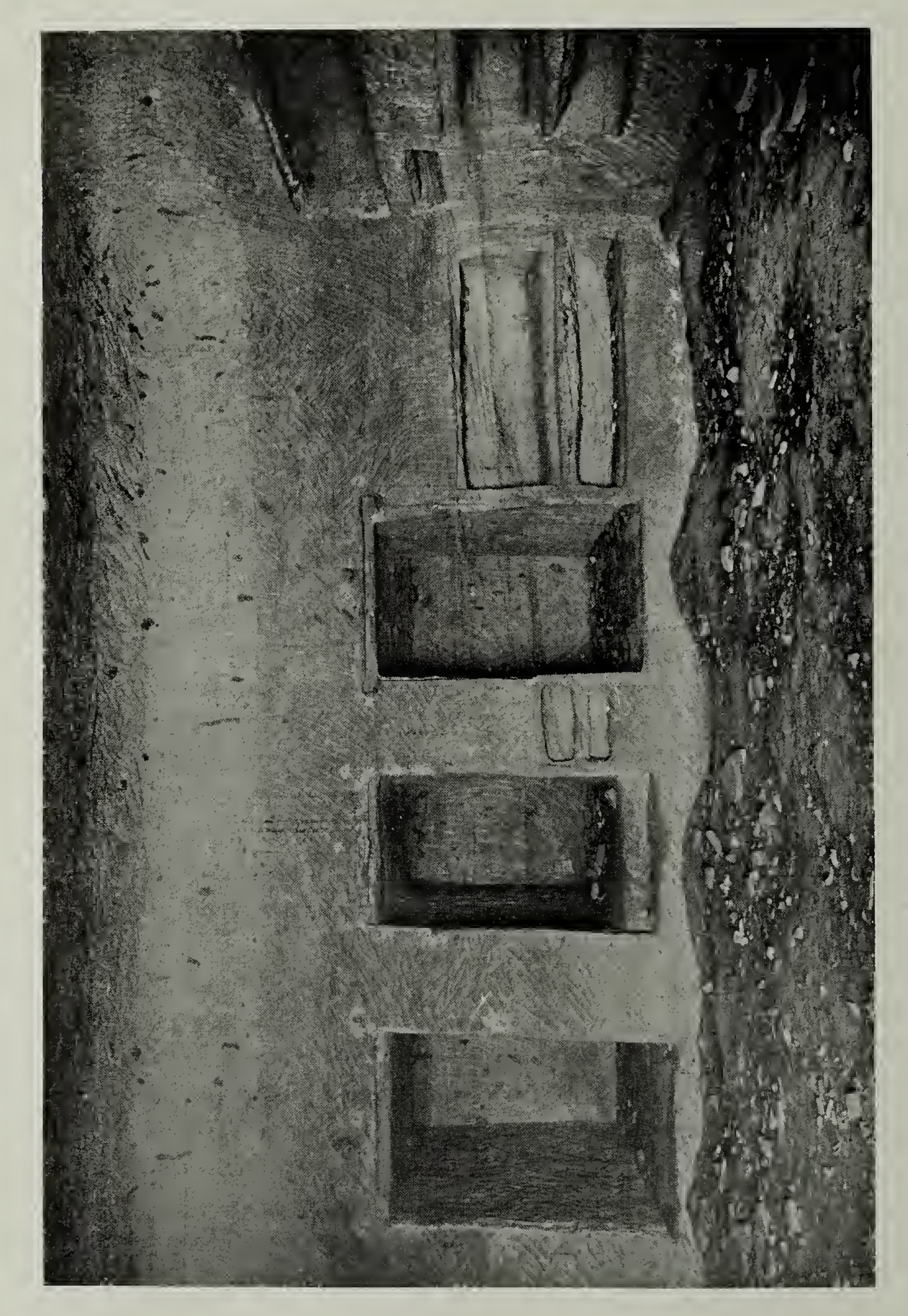


Fig. 189. — Médain-Ṣâleḥ. Intérieur de la tombe **B 4**; paroi du fond et angle E.-S.

posées plutôt qu'une seule à deux faces. La corniche au-dessus est formée, comme dans la plupart des cas, d'un petit cavet et d'un listel au lieu de

l'astragale et de la doucine qu'on avait à cet endroit dans **B 1**. Le corps

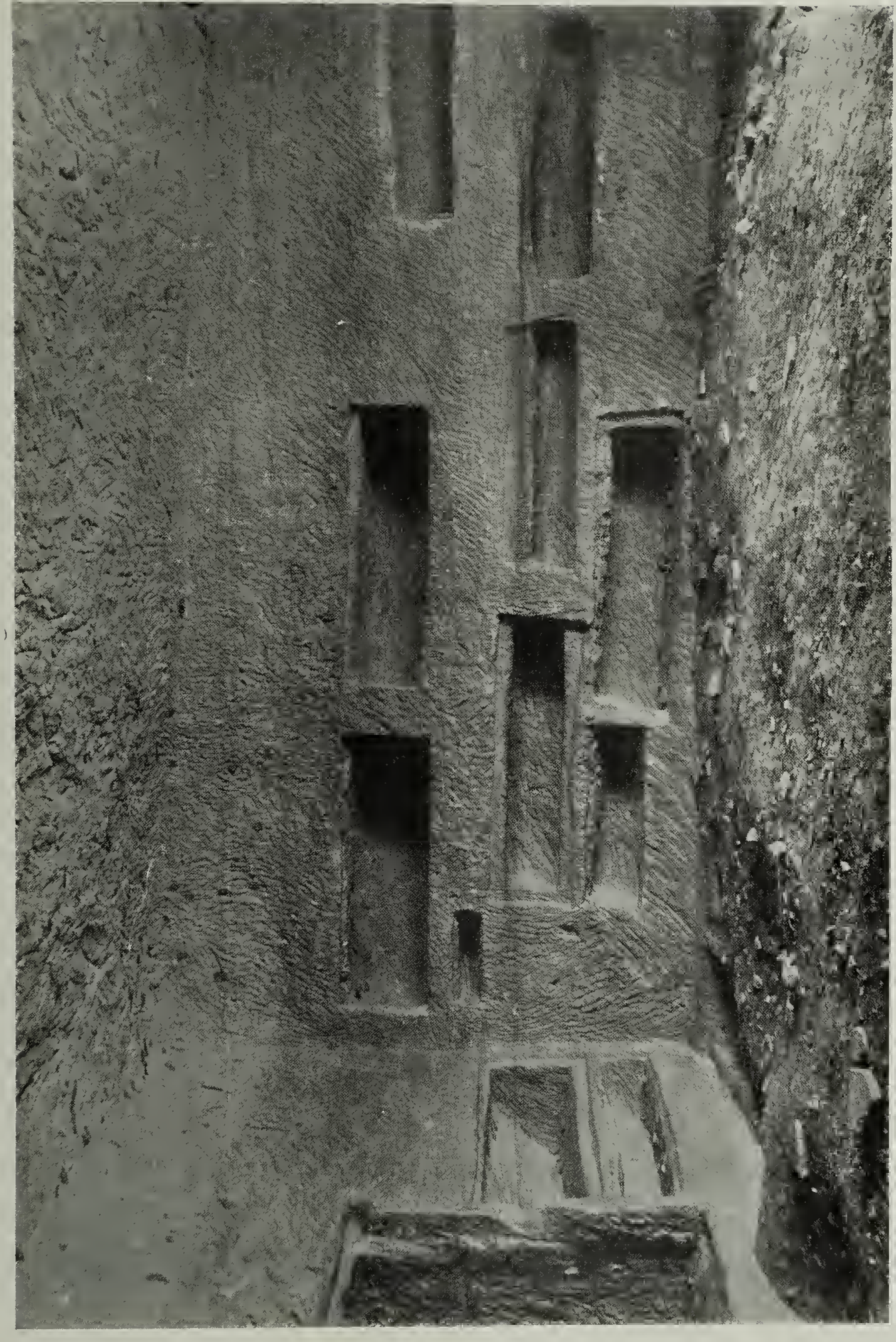


Fig. 190. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Intérieur de la tombe **B 4**; paroi méridionale et angle S.-E.

de moulures sur la frise ne se retrouve pas ailleurs ainsi composé. Les

deux moulures du bas sont bien à peu près les mêmes que précédemment, mais la grande moulure biseautée, avec ses deux rainures, et la scotie qui la surmonte appartiennent en propre à ce tombeau.

La petite façade intérieure de la porte est un peu moins large qu'à l'ordinaire. L'entablement et le fronton n'offrent rien de particulier. Il n'y a rien dans le tympan; les triglyphes et les métopes à marguerites usuelles sont très réguliers; l'architrave est à deux faces. La baie est plus grande que dans les autres monuments; elle ne laisse aucune marge entre les deux petits pilastres, qui, eux, ressemblent fort à ceux de **B 6** (fig. 182, p. 370).

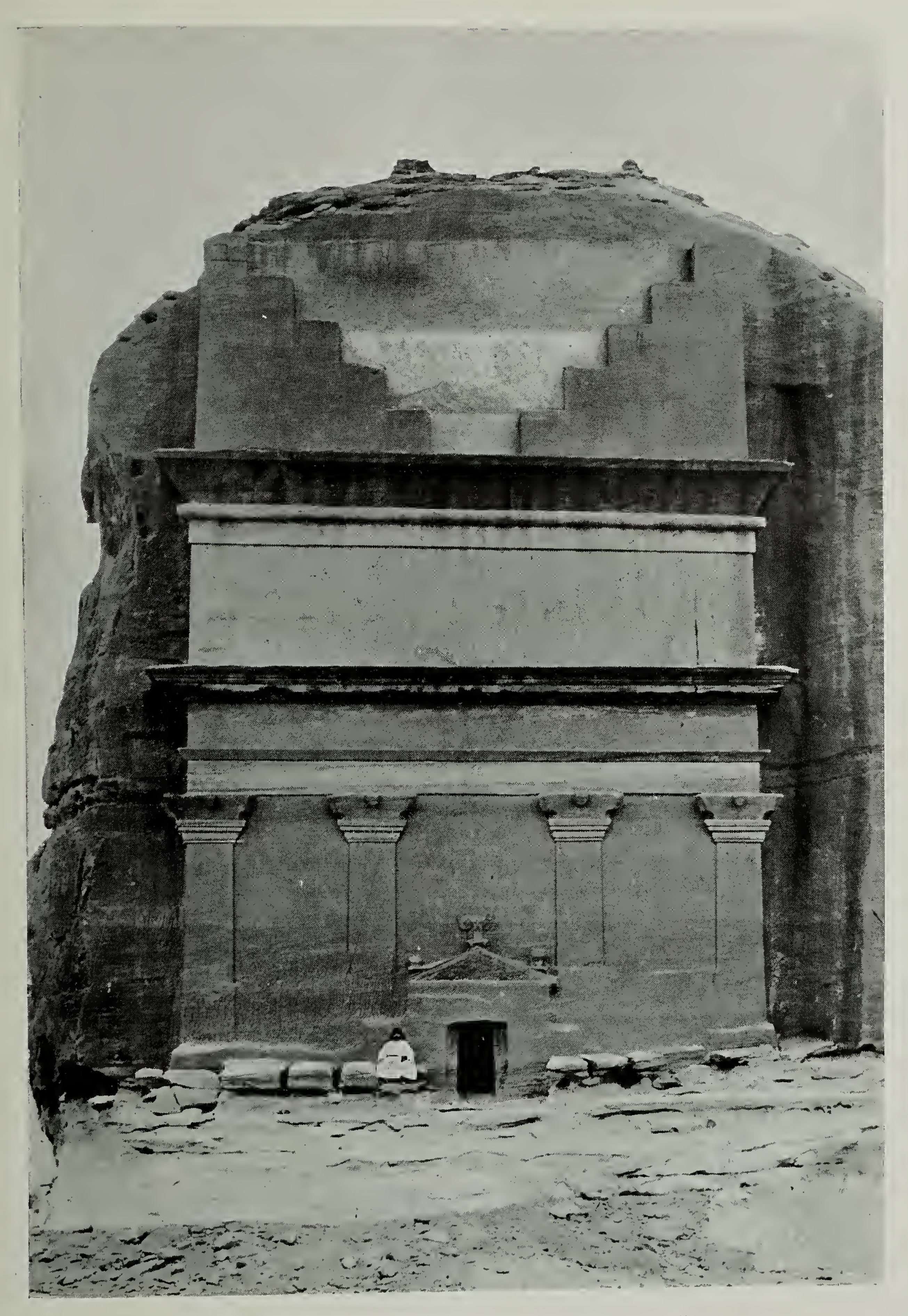
Intérieur : grande salle de 8 mètres de côté environ, avec trois loculi, plusieurs niches dans le fond (fig. 189), et de nombreuses niches de différentes dimensions sur les autres parois (fig. 190). Il y a aussi beaucoup de fosses creusées dans le sol; on peut distinguer les rebords de deux ou trois, près de l'angle représenté dans la photographie fig. 190.

Nous croyons devoir reporter la construction de ce tombeau au règne de Malikou, c'est-à-dire après l'an 40 de J.-C.; le mauvais état de l'inscription ne permet pas de préciser davantage (*Inscr. nab.*, n° 6).

El-Ferîd, Pl. XXXIX (H., n° 37, p. 430 s.). Ainsi que l'indique son nom, cette tombe est isolée et occupe presque toute une face d'un grand rocher qui se dresse dans la plaine, au sud de qaṣr el-Bint. Son aspect a frappé tous les visiteurs et déjà on connaissait cette façade par deux croquis de Doughty et d'Euting (1). La photographie que nous en publions ne fera pas double emploi avec les dessins de nos prédécesseurs et donnera une idée plus adéquate du monument. Celui-ci est l'un des plus larges, sinon le plus large de tous ceux du Ḥeǧer et sa hauteur non plus n'est guère dépassée. C'est le seul qui ait quatre pilastres sur le devant; ils étaient nécessités par la grande largeur de la façade. L'entablement et toute la partie supérieure rappellent les grandes tombes de qaṣr el-Bint. La corniche de l'architrave est remarquablement simple; le corps de moulures au-dessus de la frise est très en saillie; nous avons retrouvé maintes fois les mêmes profils. Le dernier gradin, dans le haut, de l'escalier de gauche, a été bâti parce que le rocher faisait défaut.

Tout le bas du tombeau est inachevé; à peine a-t-on commencé à ébaucher le portail qui aurait eu, semble-t-il, la forme ordinaire. On voit déjà les deux vases et l'aigle sur les acrotères du fronton. De grosses pierres alignées de chaque côté de la porte ont intrigué beaucoup de gens. On les faisait admirer à Doughty en lui disant que c'étaient là les sièges des con-

(1) Doughty, *Travels...*, I, p. 116; Euting, *Nabat. Inschr.*, p. 16, fig. 12.



Médâin Ṣâleḥ. *El-Ferîd* ou *Beit ech-Cheikh* : Tombe à escaliers.
3e type, avec 4 pilastres. En avant, le *Maḥal el Meǧles*.

E. Leroux, éd.

H. Demoulin, sc.

seillers de la ville (1), d'où le nom de *Maḥal el-Meǵles* « lieu du conseil », donné à cette cour. Nous avons examiné de près ces prétendus sièges, sur lesquels notre attention avait été attirée par le croquis très accentué d'Euting, et nous y avons reconnu de vulgaires blocs de rocher, découpés aux trois quarts, mais qu'on n'avait pas achevé de détacher de leur lit d'assise au moment où les travaux furent interrompus. Il y en a cinq du côté gauche. Celui sur lequel un personnage est assis dans la photographie est coupé au milieu de la longueur; les trois suivants, presque intacts, sont dégagés en partie de la façade et isolés par des entailles pratiquées au pic. Il ne restait qu'à introduire un coin dans ces entailles et à frapper un peu pour détacher le bloc. Le dernier de la série s'est même détaché par le seul fait de son poids, le banc inférieur du grès, de très mauvaise qualité, s'étant effrité peu à peu sous l'action de la pluie et des vents. Ceux du côté droit ne tarderont pas à avoir tous le même sort; déjà le quatrième s'est affaissé et les trois premiers sont dans un équilibre assez instable.

Intérieur: chambre inachevée mesurant en moyenne $4^m,50 \times 4$ mètres; aucune trace de sépulture.

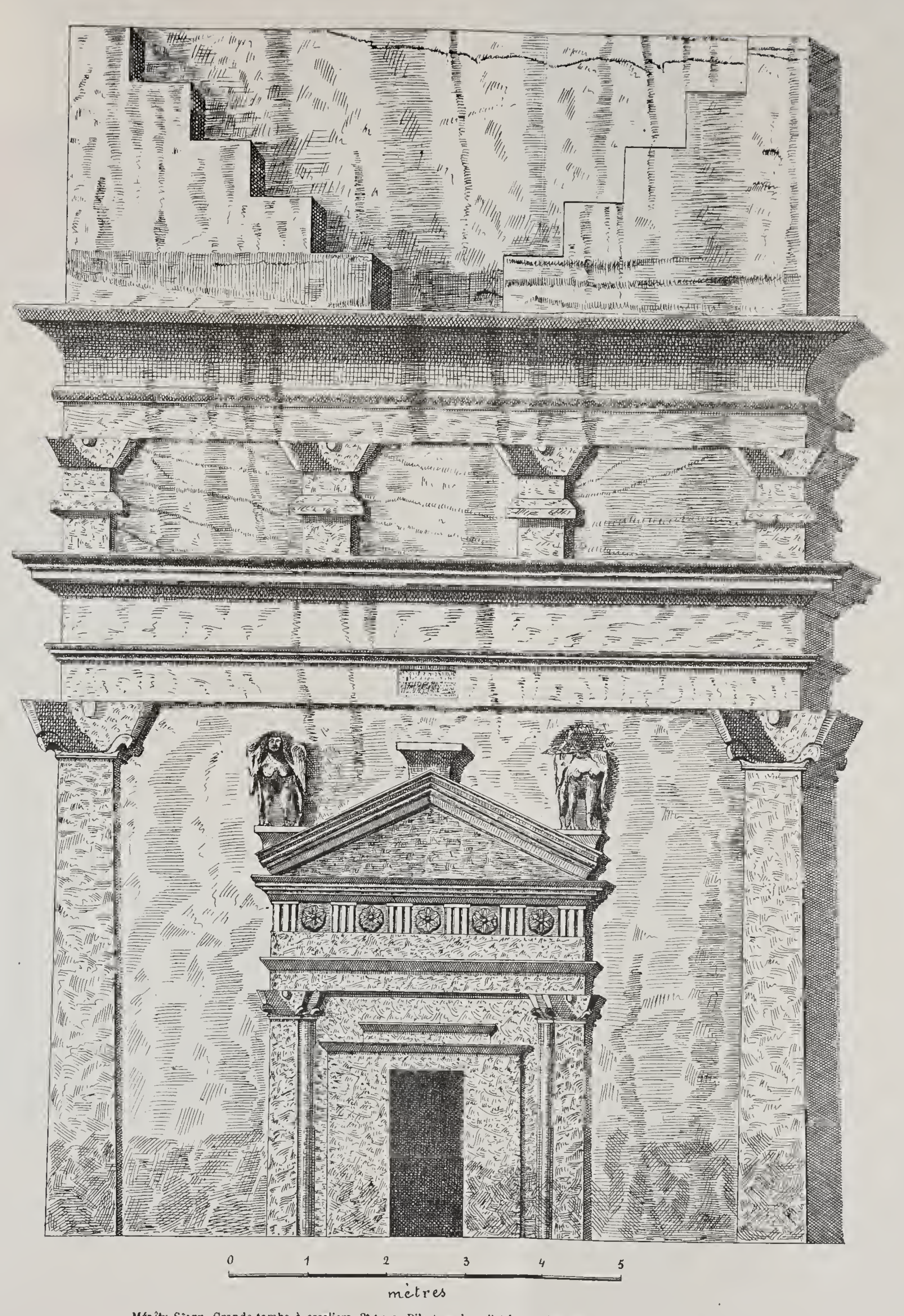
Ce tombeau n'est point daté (*Inscr. nab.*, n° 21); néanmoins tout porte à croire qu'il est contemporain des autres grands monuments du Ḥeǵer et plus probablement des derniers creusés qui n'ont pas été achevés, comme **D** ou **B 23**. Il doit appartenir au début de la seconde moitié du Ier siècle de notre ère.

F 4, Pl. XL et fig. 191 (H., n° 60, p. 434) (2). C'est la première fois que nous avons une façade constituée par deux ordres superposés. Sous le couronnement, il y a quatre petits pilastres dont le fût est coupé au milieu par une moulure très en relief, rappelant les anneaux qui cerclent parfois les colonnes à tambours; leurs chapiteaux sont simples mais complets, et nous en avons trouvé de semblables au-dessus des pilastres qui encadrent certaines portes. Nul autre monument de Médâin-Ṣâleḥ, ni grand ni petit, n'offre une liaison de cette sorte entre l'entablement et la corniche supérieure de l'édifice. A Pétra, au contraire, c'est un motif de décoration assez fréquent (3). La remarque peut avoir son importance pour l'histoire de l'art chez les Nabatéens, car ici nous avons une date, tandis que les façades de Pétra sont toutes muettes sur l'époque à laquelle elles ont été taillées.

(1) Doughty, *Travels...*, I p. 117.
(2) Euting, *Nabat. Inschr.*, p. 15, fig. 10 et p. 17.
(3) Voir les exemples fournis par Brünnow et de Domaszewski, *Die Prov. Arab.*, I, p. 154 s., fig. 169, 170, 172, 173; p. 168, fig. 192, etc.



Fig. 191. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Tombe à escaliers, 3e type, avec 4 pilastres dans l'attique (**F 4**. An 24 de Malikou II).



MÉDÂÏN ṢÂLEḤ. Grande tombe à escaliers, 3e type. Pilastres dans l'attique; chapiteaux nabatéens simples (F 4)

H. Demoutin sc.

La corniche de l'architrave, l'ensemble des moulures au-dessus de la



Fig. 192. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Porte de la tombe F 4.

frise nous sont familiers; les chapiteaux des antes n'ont rien perdu à redevenir plus simples.

L'édicule simulé qui encadre la porte (fig. 192) présente de nombreuses variantes sur les modèles antérieurs. D'abord les deux pilastres ordinaires, accouplés avec un quart de colonne suivant un type déjà rencontré plusieurs fois, mais toujours moins dégagé (1). La baie, sans aucun ornement, est creusée dans un tableau encadré un peu en retrait sur le reste de



Fig. 193. — Médâin-Ṣâleḥ. Petite façade avec un arceau (**E 17**).

la façade et décoré, au sommet, d'une corniche toute simple, identique à la corniche de la petite architrave. La frise, pour la première fois, comprend deux registres : l'un tout uni, l'autre orné, suivant l'habitude, de triglyphes et de métopes avec des marguerites en relief. Le fronton s'écarte aussi des formes courantes; la partie supérieure est à peine appuyée aux angles sur le couronnement de la frise sans que les moulures des deux se relient, ce qui donne à ce fronton un aspect de postiche. Il n'y a rien

(1) Voir E 18, fig. 162, p 347; A 5, fig. 171, p. 357; B 1, fig. 187, p. 377.

dans le tympan, ni sur l'acrotère au sommet du fronton qui se trouvait en effet trop près de la grande architrave; ceux des extrémités portent deux

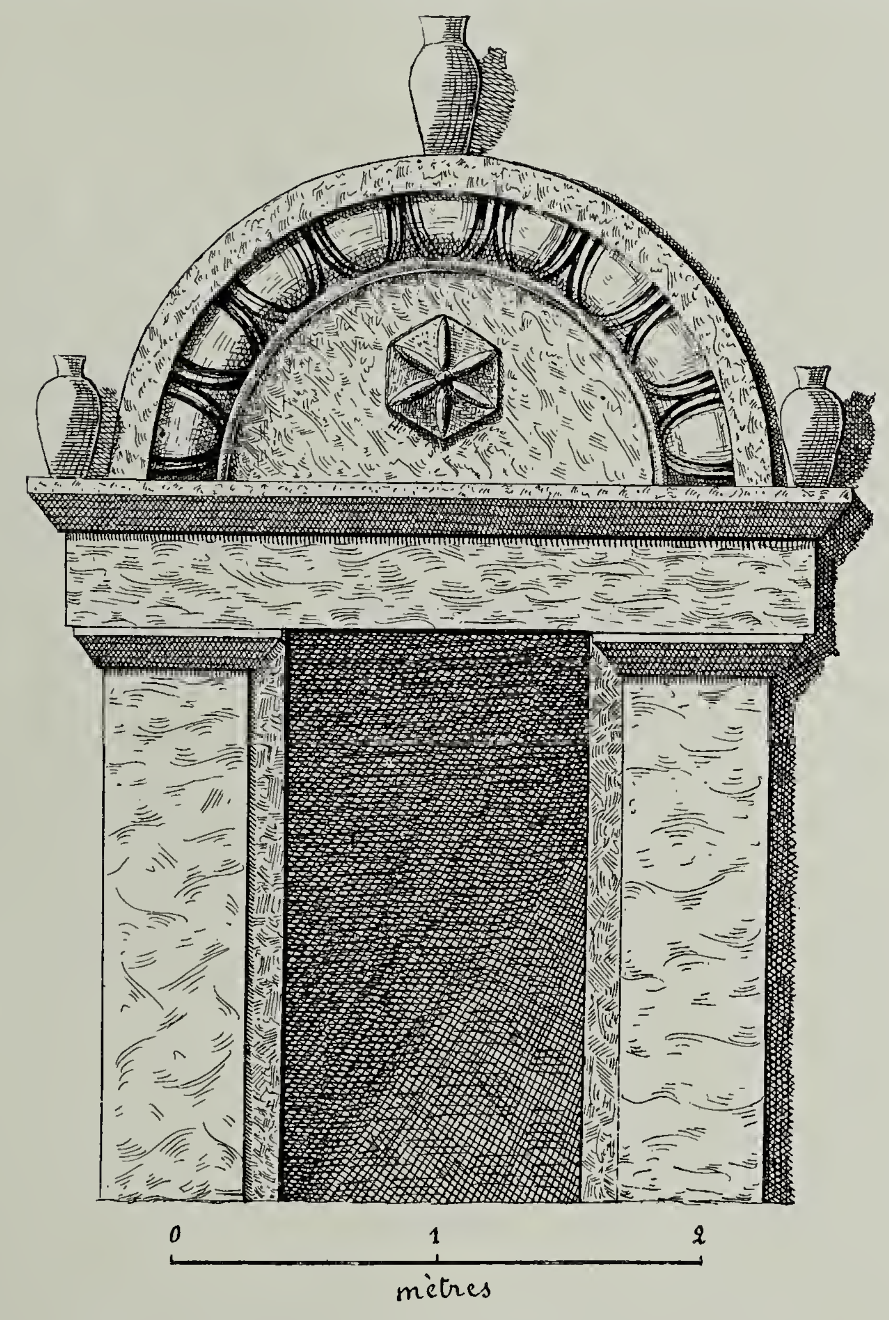


Fig. 194. — Médâïn-Ṣâleḥ. Petite façade de tombe avec un arceau (**E 17**).

sphinx très gauchement assis, sculptés en haut relief dans la paroi du rocher. L'un est assez bien conservé, mais l'autre a perdu sa figure.

Intérieur : grande chambre renfermant deux loculi et seize niches. Ce monument est daté du mois de Ṭêbet, l'an 24 du roi Malikou — décembre-janvier 63-64 de J.-C. (*Inscr.* nab. n° 38).

E 17, fig. 193 et 194 (H., n° 66, p. 436). C'est le seul tombeau du Ḥeǵer dont la façade n'appartienne pas à une des catégories précédentes. Il est tout petit et ne comprend en somme qu'un encadrement de porte, formé de deux pilastres réunis par une architrave. Une moulure identique décore les pilastres et l'architrave. Sur cette dernière repose un fronton circulaire orné d'une ligne d'oves placés entre une plate-bande et une baguette. Au sommet du fronton est posé à même un grand vase adhérant au rocher; deux vases semblables ont été ménagés aux extrémités de la corniche de l'architrave. Dans le tympan une rosace se détache sur un hexagone en relief.

On pourrait rapprocher cette façade de la porte du tombeau **A 6**, pag. 356 où nous avons constaté aussi un fronton circulaire avec rosace au centre; mais là se bornerait la ressemblance entre les deux monuments. *Intérieur :* petite chambre avec trois fosses et une niche.

§ III. — Quelques remarques générales sur les tombes de Médâin-Ṣâleḥ.

A. *Classification des tombes.* — Dans l'œuvre magistrale sur la Province d'Arabie, entreprise par MM. Brünnow et de Domaszewski, ce dernier a essayé une classification des tombes de Pétra d'après leur développement historique tel qu'il a cru pouvoir le saisir (1). Ce n'était pas chose facile, car entre tous les monuments de l'ouâdy Mousa pas un ne porte une date précise (2). D'autre part, les points de comparaison manquaient, les tombes datées de Ḥégrâ n'étant connues qu'imparfaitement, par quelques croquis insuffisants de Doughty et d'Euting. Il a donc fallu classifier les tombes de Pétra en elles-mêmes et distinguer par intuition, pour ainsi dire, quels étaient, dans leur architecture et leur ornementation, les détails qui pouvaient paraître primitifs et ceux au contraire qui avaient l'air d'être évolués et postérieurs. Ce travail délicat a amené M. von Domaszewski à répartir les monuments funéraires de Pétra en six classes.

Les plus anciens seraient les *tombes à pylônes* (3) (I, *Type pylône*),

(1) R. E. Brünnow und A. von Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, I, p. 137 et ss. avec de nombreuses reproductions.

(2) On peut dater assez approximativement l'unique tombeau de 'Onaišu, l'épitrope (frère) de la reine Šuqailat, régente du royaume de Nabatène durant la minorité de Rabel son fils monté sur le trône en l'an 71 de J.-C. — Ce tombeau est à escalier, dans le genre des grands monuments de Ḥégrâ.

(3) Ceci n'empêche naturellement pas M. von Domaszewski de reconnaître que ce genre de tombeau, tout en étant primitif, a été utilisé aussi en même temps que les autres; son classement, toutefois, lui paraît répondre, dans l'ensemble, à une succession chronologique de même qu'à un

que nous avons appelées « tombes à créneaux ». Ensuite, les tombes à gradins ou à escaliers divisées en trois classes suivant les trois types que nous avons adoptés nous-mêmes pour Ḥégrâ : *a*) tombes à escaliers avec façade unie (II, *Type Stufengrabe*) ; *b*) tombes à escaliers avec pilastres sur la façade (III, *Type proto-Ḥeǧer*) ; *c*) tombes à escaliers avec pilastres aux angles de

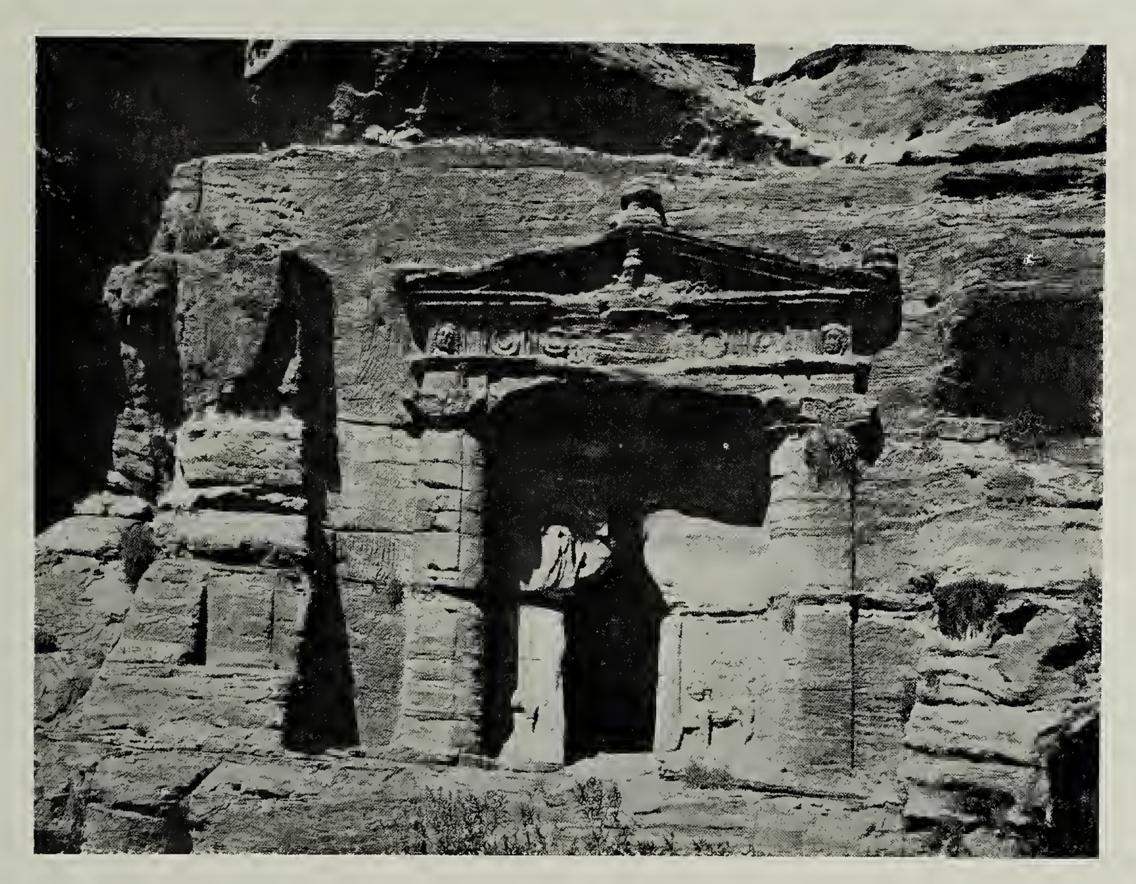


Fig. 195. — PÉTRA. Tombe à fronton triangulaire.

la façade et moulures sous la gorge (IV, *Type Ḥeǧer*). A ce quatrième stage de l'architecture funéraire nabatéenne se rattacheraient les tombes à arceau (V, *Type Bogengrab*), d'origine purement étrangère, dont la

développement artistique. La classification de M. de Domaszewski, fondée sur des particularités techniques bien nettement définies, était du moins justifiée comme essai de groupement artistique si elle ne peut tenir comme schéma d'évolution historique. M. le prof. DALMAN, *Petra...*, p. 47 s., lui en a substitué une autre en trois périodes tout à fait tranchées : I, *nabatéenne pure* = tombes simples à créneaux, IIIe-IIe s. av. J.-C.; II, *hellénistique* caractérisée par l'*invention* du *Petra-Kapitäl* et l'emploi de motifs ornementaux très divers, Ier s. av. J.-C., Ier s. après; III, *romaine*, usage des frontons, etc., à partir de l'an 106. Il était déjà difficile de justifier, pour Pétra seul, un classement qui fixait le *Tourkmanîyeh* dans la même série que le *Ḥazneh* et reléguait au contraire *ed-Deir* dans une période différente, et il est douteux qu'on ait encore confiance dans cette *invention* locale du chapiteau nabatéen. Mais de toute façon le schéma va se trouver heurté par les dates positives gravées sur les tombes de Ḥégrâ.

façade, ordinairement toute petite, comprend deux pilastres reliés par une architrave que surmonte un arceau plus ou moins orné. Enfin Pétra offre un grand nombre de monuments avec fronton triangulaire dans le style des façades des temples; ils constituent la VIe classe de tombes appelées par M. de Domaszewski « *Römisches Tempelgrab* » (fig. 195).

Les catégories I à IV des tombes de Pétra ainsi réparties, sont toutes représentées à Médâin-Ṣâleḥ, et en nombre suffisamment considérable pour mériter à titre égal le qualificatif de « tombes de Ḥeğer (1) ». Il n'en est pas moins vrai que les plus beaux monuments de cette localité appartiennent à la IVe classe de M. de Domaszewski, qui, à ce titre, pourrait conserver la dénomination de « Type Ḥeğer ». Il n'y a, à Ḥégrâ, qu'un seul exemple de V, tombe à arceau : **E 17**, p. 386, et il n'existe aucune grande façade couronnée par un fronton triangulaire.

Est-il possible, grâce aux inscriptions funéraires de Médâin-Ṣâleḥ, de constater dans l'architecture des tombeaux un développement en rapport avec leur date? En d'autres termes, peut-on dire, en s'appuyant sur ces textes, que la classification proposée par M. von Domaszewski et que nous avons partiellement adoptée pour décrire les monuments, est une classification historique? D'une manière générale au moins, les plus anciennes dates se trouvent-elles sur des tombes à créneaux, tandis que les dates gravées sur les tombes dites du « type Ḥeğer » seraient toutes plus récentes?

Quoi qu'il en soit des monuments de Pétra que nous n'avons pas à étudier ici, l'évidence est irrésistible que pour ceux du Ḥeğer la division essayée plus haut est purement matérielle et qu'elle ne concorde pas du tout avec les données chronologiques des inscriptions. En effet, les deux plus anciennes tombes datées de Médâin-Ṣâleḥ sont de l'an 9 de Ḥarétat, l'une, **B 6** (p. 369), du mois de Nîsan (mars-avril 1 av. J.-C.), l'autre, **B 19** (p. 324), du mois de Ṭebet (décembre-janvier 1 av. ou ap. J.-C.). Or la première appartient à la IVe classe de M. Domaszewski, celle qu'il juge par conséquent assez récente; la seconde est à ranger, il est vrai, parmi les tombes à pylônes, I de M. D., mais au terme de ce qu'il considérerait comme l'évolution du *type pylône,* car **B 19** compte parmi les façades les plus ornées de cette classe.

Viennent ensuite : **A 3** (p. 360), an 13 de Ḥarétat, « type Ḥeğer »; **E 1**, an 16 de Ḥarétat, « type pylône, à deux rangs de créneaux » ; *Qaṣr eṣ-Ṣâneʿ* (p. 364), an 17 de Ḥarétat, « type Ḥeğer »; **C 17** (p. 314), an 23 de Ḥarétat,

(1) Il faudrait faire une exception cependant pour le premier type de tombes à escaliers qui est beaucoup moins fréquent que les autres.

tombe à double rangée de créneaux; **B 22**, an 32 de Ḥarétat, « type Ḥeğer », etc... (1). Par contre, les deux tombeaux qui portent les dates les plus récentes, **E 16** (p. 308) de l'an 4 de Rabel = 74 ap. J.-C., et **D** (p. 345) de l'an 5 de Rabel, sont — le premier un tout petit tombeau à une rangée de créneaux — le second un tombeau du type « proto-Ḥeğer ». Devant l'attestation brutale de ces faits, il faut donc conclure nécessairement que, s'il y a eu dans l'architecture des tombes nabatéennes une évolution artistique au sens indiqué par M. von Domaszewski, cette évolution — du moins en ce qui concerne les quatre premières classes — était à peu près complète quand on creusait les tombes de Médâin-Ṣâleḥ. A ce moment, c'est-à-dire au Ier siècle de notre ère, les gens de Ḥégrâ employaient indifféremment l'un ou l'autre de ces quatre types, suivant le goût ou le caprice d'un chacun; peut-être aussi faut-il dire : suivant la bourse d'un chacun, car les divers genres n'étaient à coup sûr pas également dispendieux.

Nous avons noté à Ḥégrâ un seul exemple de grand tombeau avec quatre petits pilastres dans l'attique (**F 4**, p. 384). Le fait que ce monument est isolé et d'une époque tardive (63-64 ap. J.-C.) invite à croire qu'on a affaire là à un style postérieur. En ce cas, les tombes de Pétra décorées de la sorte, appartiendraient à la période finale des tombes dites du « type Ḥeğer », IVe classe de M. D. Une remarque confirmant bien cette conclusion c'est que parfois, à Pétra, ces tombes ont échangé leurs grands pilastres carrés pour des colonnes engagées. Or, de pareilles colonnes ne se rencontrent nulle part sur les façades de Médâin-Ṣâleḥ (2); vraisemblablement elles n'avaient donc pas encore fait leur apparition quand on cessa de creuser de grands tombeaux à Ḥégrâ (3), et les monuments où on les voit figurer, à Pétra, doivent dater, tout au plus, du dernier quart du Ier siècle de notre ère.

L'absence totale au Ḥeğer de grande façade à fronton triangulaire em-

(1) Voir dans les tables la liste chronologique des tombes datées de Médâin-Ṣâleḥ avec l'indication de leur style. Le grand nombre de tombes du type Ḥeğer qui figurent dans cette liste, pourrait faire croire ce genre de beaucoup plus employé que tous les autres. Mais il ne faut pas oublier que communément les inscriptions sont sur les grands tombeaux et que par conséquent elles ne représentent pas proportionnellement le nombre de tombeaux de chaque espèce.

(2) C'est à tort que M. de Domaszewski, trompé par un croquis d'Euting, a attribué des colonnes au monument d'el-Ferîd (*Die Prov. Arab.*, I, p. 158, note). On n'a qu'à se rapporter à la photographie de cette façade donnée plus haut, pl. XXXIX, p. 382, pour se convaincre du contraire. Les dessins de Doughty (*Documents épigr.*, pl. XXXIV et s.) sont également fautifs; le tombeau qui porte le n° 3 dans la planche XXXIV répond à celui que nous avons appelé **A 5** (fig. 171, p. 357).

(3) Cette conclusion concorderait bien avec la date assignée communément à la grande inscription de Pétra qui se trouve sur le Turkmaniyeh. Les éditeurs du *Corpus* croient ce texte des dernières années du Ier siècle de notre ère; Euting le rapporterait même au delà de l'an 106, après la constitution de la province romaine d'Arabie.

prunté aux temples gréco-romains fait supposer aussi que ce genre d'architecture funéraire n'a été employé à Pétra que plus tard. Volontiers, nous y verrions une importation romaine et nous considérerions l'ensemble des grands monuments de l'ouâdy Mousa qui sont sur ce type, comme construits après l'an 106, c'est-à-dire après l'anéantissement du royaume nabatéen. Les petites façades à fronton cintré doivent leur être antérieures de quelques années puisque nous en avons signalé une à Ḥégrâ. Or on ne voit pas que cette constatation s'harmonise très facilement avec la place exacte que leur assignerait M. de Domaszewski.

A une ou deux exceptions près, on ne peut donc pas saisir dans l'architecture des façades monumentales de Médâin-Ṣâleḥ quelques éléments spécifiques de date et d'évolution. Sauf les réserves faites plus haut, tous les genres de tombes et de décoration ont coexisté et paraissent avoir été employés indifféremment par les artistes. Telle est la conclusion nécessaire qui se dégage de la comparaison que chacun peut établir grâce à la documentation reproduite ci-dessus, en ayant soin d'inscrire à côté de chaque monument la date fournie par les inscriptions.

Le classement artistique deviendra-t-il moins chimérique si, pénétrant à l'intérieur de ces tombes, nous jetons un coup d'œil sur leur aménagement? Ici, la confusion est encore plus grande. On a pu constater d'après les quelques plans placés sous les yeux du lecteur, que les Nabatéens de Ḥégrâ avaient employé trois principaux modes de sépultures : la niche en forme de crèche, large en moyenne de 1 à 2 mètres, profonde de 0m,45 et haute à peu près également; le loculus, enfoncement dans une paroi, long de 2 à 3 mètres sur 0m,75 et plus de large, avec une hauteur de 1 à 3 mètres; la fosse, à un ou plusieurs étages, creusée dans le sol de la chambre funéraire ou bien dans un loculus (1). Ces trois genres de sépultures se retrouvent pêle-mêle dans les tombeaux de toute date, de toutes les dimensions et de toutes les formes, sans qu'il soit possible de déterminer un principe d'après lequel on aurait employé, dans telle circonstance ou à telle époque, un mode de sépulture plutôt qu'un autre.

B. *Style des tombes.* — Les monuments funéraires de Médâin-Ṣâleḥ, comme le plus grand nombre de ceux de Pétra, constituent un genre architectural tout à fait à part, qu'on retrouve seulement en pays naba-

(1) Voir pour tous ces genres de sépultures les plans donnés plus haut; en particulier pour les deux premiers genres, le plan et les vues intérieures de A 3, fig. 174, 175 et 176, p. 361 s., les vues intérieures de **B 4**, fig. 189 et 190, p. 380 s.; pour les fosses dans le sol de la chambre cf. le plan de **C 16**, fig. 125, p. 316; pour les fosses dans des loculi, plan de **B 20**, fig. 157, p. 342, plans de A 3, fig. 174, p. 361, plan de qaṣr eṣ-Ṣâne', fig. 178, p. 365, de B **6**, fig. 183, p. 371, etc.

téen. A ce point de vue, on peut donc parler de style nabatéen. Mais si on s'arrête à considérer ce style d'un peu près, on s'aperçoit vite qu'il a peu de choses en propre et que sa principale originalité consiste à avoir groupé des éléments parfois fort disparates et de provenance très diverse.

Il y a dans les tombes des détails d'architecture ou d'ornementation dont l'origine est facile à indiquer, car ils ont été transplantés au désert tels quels et n'ont subi que peu ou point de modification en quittant le pays qui leur avait donné naissance. D'autres, au contraire, sont tellement transformés qu'on a grand'peine à se prononcer sur leur origine.

Dans la plupart des grandes tombes, la porte est surmontée d'un entablement où tout le monde aura reconnu un emprunt à l'art grec (1). On y retrouve l'architrave, la frise, où les triglyphes alternent avec des métopes, la corniche avec un fronton triangulaire au-dessus qui achève de donner à cette petite façade une physionomie de temple grec très nettement accusée. L'ensemble est souvent un peu surchargé à cause de la multiplicité des moulures, mais ce défaut est bien dans la note de tous les monuments gréco-romains de Syrie qui durent être la plus immédiate source d'inspiration pour les artistes nabatéens.

Les créneaux, à quatre ou cinq gradins, qui couronnent un grand nombre de tombes et reparaissent souvent comme plaqués sur la façade, ont toujours été considérés comme d'origine assyrienne (2). Les Arabes, à leur tour, ont dû les emprunter aux Nabatéens (3). Faut-il attacher au nombre des gradins un symbolisme quelconque? Nous ne croyons point que les Nabatéens l'aient fait, pas plus que les Arabes, quoi qu'il en ait été à l'origine. Les architectes nabatéens et leurs successeurs ont vu dans ces créneaux un simple motif d'ornementation et ils les ont faits à quatre ou cinq gradins suivant la hauteur qu'il s'agissait de leur donner pour que les proportions fussent agréables à l'œil.

Le second mode de couronnement des façades funéraires, formé par des

(1) D'après M. de Vogüé, l'architrave serait imitée du dorique de basse époque et le fronton de l'ionique (dans Doughty, *Travels...*, I, p. 621).

(2) Voir dans Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art; Chaldée et Assyrie*, pp. 142 s., 268, 272, 489, etc., des exemples multiples de ce genre de créneaux servant de couronnement à un grand nombre d'édifices et de monuments de toute nature. Inutile de rappeler qu'il a été d'un fréquent usage en Phénicie, depuis l'ornementation d'importants édifices, comme le tombeau d'Amrîth (Renan, *Mission de Phénicie*, pl. XI-XIII), jusqu'à celle de très humbles autels votifs (*ibid.*, pl. XXII, 11; cf. Perrot-Chipiez, *Hist.*, III, fig. 78, etc.).

(3) On les retrouverait tels quels dans plusieurs constructions arabes du pays de Moab, d'après Musil, *Arabia Petræa*, I, p. 293. Nous n'en avons point l'exemple présent à la mémoire. Le couronnement du château de el-Ḥarâni tel qu'il figure dans l'ouvrage de M. le docteur Musil, p. 295 et 297, est tout entier restauré. Les Arabes ont dû souvent transformer ce genre de créneaux nabatéens en créneaux échancrés.

espèces de merlons disposés en un double escalier se faisant face, est composé en somme des mêmes éléments que le premier et pourrait bien en dériver. Il correspond, en effet, aux deux demi-créneaux placés aux angles dans les monuments précédents. On n'a eu qu'à développer ces deux créneaux extrêmes, de manière à reporter vers le centre de la façade leur point de départ, à la base, et l'on a obtenu de la sorte un nouveau système de décoration pour terminer les façades. Celui-ci est plus simple que le précédent, peut-être aussi moins élégant; mais il a l'avantage de se prêter à un développement plus considérable, et c'est sans doute ce qui lui a valu la préférence des architectes chaque fois qu'il s'est agi d'orner un grand tombeau. Le nombre des degrés, cinq, paraît avoir été rigoureux. Nous n'avons relevé qu'une seule exception, dans **B 15**, petit tombeau surmonté de quatre degrés seulement; nous n'avons constaté aucun exemple de couronnement en escalier à six degrés (1).

Dans une récente communication à l'Institut, M. Dieulafoy considérait ces merlons des tombes de Médâin-Ṣâleḥ non pas seulement comme des merlons perses, mais aussi comme « la copie fidèle des merlons qui couronnent un très grand nombre d'autels du feu (2) ». Nous n'avons point sous la main de reproductions d'autels du feu, mais plusieurs d'autels votifs gréco-romains ainsi terminés. Le rapprochement proposé par M. Dieulafoy, favoriserait assez bien l'opinion émise plus haut sur l'origine du couronnement en escalier, dérivé, croyons-nous, des demi-créneaux placés aux angles des édifices assyriens et d'un grand nombre de tombes nabatéennes. L'exiguïté d'un petit monument, tel qu'un autel, ne permettant pas de placer au sommet une longue ligne de créneaux, on se serait contenté de conserver ceux des extrémités, ce qui aurait abouti au couronnement en question appliqué ensuite à de plus grandes façades.

La grande gorge, élément inévitable au sommet des tombes à escaliers et que nous avons notée une ou deux fois dans des tombes à créneaux, reçoit communément le nom de gorge égyptienne. On pourrait l'appeler tout aussi bien — sinon mieux étant étant donné son galbe — gorge assyrienne. Son tracé rappellera, dans l'hypothèse d'une influence perse, celui des gorges qui couronnaient les portes et les fenêtres du palais de Darius, à Persépolis (3).

Si l'on admet que les créneaux et les merlons en escalier, placés au-

(1) On en a trouvé quelques rares exemples à Pétra : cf. Lagrange, *RB.*, 1897, p. 223; Brünnow und von Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, I, p. 152, fig. 166.

(2) Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *Comptes rendus des séances*, 1908, p. 42.

(3) Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, V, *La Perse*, p. 463 et 475; d'après Dieulafoy, *L'art antique*, II, pl. XXII et XVI.

dessus de la gorge, proviennent de l'Assyrie, au besoin même de la Perse, il serait assez naturel de penser que cette gorge a été également importée des mêmes régions.

Cependant, la vue de certaines façades dans lesquelles la forme de pylône est bien accentuée (1), rappelle beaucoup aussi les pylônes des temples égyptiens, tous terminés par la gorge en question. Ne pourrait-on pas supposer que les Nabatéens se seraient inspirés de ces derniers monuments tout en modifiant la corniche supérieure d'après un modèle qui leur était peut-être plus familier et en ajoutant au-dessus un motif d'ornementation emprunté ailleurs?

On remarquera que la gorge des tombes de Médâin-Ṣâleḥ, comme celle des tombes de Pétra, se compose assez régulièrement d'un quart de cercle dans le genre de la gorge du palais de Darius (2), tandis que le profil de la gorge égyptienne est, en général, plus concave, surtout dans le haut. Une autre particularité de cette moulure dans les monuments de Ḥégrâ, c'est que le listel, en dessus du cavet, est très fréquemment taillé en biseau et, de plus, a l'angle supérieur chanfreiné.

Les corps de moulures espacés sur les grandes façades en dessous du couronnement dérivent avec beaucoup plus de spontanéité de l'art gréco-romain.

Restent les chapiteaux. Quelques-uns, surtout dans les petits monuments, se composent de moulures fort simples qu'on peut retrouver un peu partout au sommet des pilastres. Néanmoins, elles sont beaucoup plus communes dans les édifices grecs ou romains que dans les constructions purement orientales.

Les autres chapiteaux du type que nous avons appelés nabatéens constituent ce qu'il y a de plus saillant dans cette architecture nationale, car ils figurent partout où l'on a signalé des monuments nabatéens de quelque importance et ils ne reparaissent tels quels nulle part ailleurs. Les nombreuses représentations données plus haut permettent de distinguer dans ces chapiteaux trois formes principales.

(1) Par exemple **E 9**, p. 319, **B 4**, pl. XXXVIII, etc.

(2) Elle est cependant un peu plus accentuée que cette dernière et tiendrait en quelque sorte le milieu entre la gorge du monument perse en question et la gorge égyptienne. Mais tout compte fait, il y a beaucoup de chance pour que les premiers artistes grecs qui ont créé l'école nabatéenne en sculptant, à Pétra ou ailleurs pour des Nabatéens, ce couronnement de tombe, n'aient fait que reproduire un thème déjà réalisé en Phénicie. Voir, par exemple, le petit autel cité plus haut (p. 393, nt. 2). Une telle dérivation est plus naturelle que l'emprunt pièce à pièce à des cycles artistiques aussi divers que les monuments de Persépolis et ceux de la Vallée du Nil. Naturellement l'estampille nabatéenne est intervenue par suite dans le profil exagéré que cette gorge a reçu quand des sculpteurs nationaux ont opéré.

Les uns, les plus simples, ont aux angles deux cornes plus ou moins proéminentes, et au centre, dans le haut, une sorte d'excroissance arrondie à sa partie inférieure (**A 8**; **B 23**; **E 8**, pilastres des portes; **F 4**, au-dessus des petits pilastres de l'attique).

D'autres, les plus nombreux, ont, en plus des précédents, une griffe sous les deux cornes dégagées par une échancrure (**A 3**, **A 5**, **A 6**, etc.). Beaucoup, enfin, surtout dans les plus grandes tombes, sont doubles; un premier chapiteau, formé par un corps de moulures, est surmonté du chapiteau nabatéen ordinaire, coupé à la hauteur des griffes (**B 1**, **B 4**, **B 5**, etc.).

Ces trois formes ne sont qu'accidentelles, et il est facile de voir que toutes doivent être ramenées à une origine commune; mais cette origine, quelle est-elle? C'est ce qui est moins aisé à déterminer.

M. Dieulafoy, fidèle à son hypothèse de l'influence perse, verrait dans les chapiteaux nabatéens « l'épanelage exact des chapiteaux bicéphales perses ». La copie serait même « si parfaite et si naïve », que l'on aurait figuré en pierre, dans la protubérance du haut, au centre, « le lien transversal en charpente qui réunissait les chapiteaux des apadânas et qui apparaît également en pierre sur les tombeaux persépolitains (1) ».

La première impression que produisit sur les spécialistes la vue des chapiteaux de Médâin-Ṣâleḥ fut toute différente. M. le marquis de Vogüé crut y reconnaître des chapiteaux corinthiens restés inachevés. Le tailleur de pierre, pensait-il, s'était borné à les dégrossir, ménageant à leur base des anneaux pour les deux rangées de feuilles d'acanthes; aux angles supérieurs, deux saillies pour les volutes et les feuilles qui les supportent, et au centre de l'abaque, une saillie pour le fleuron (2).

L'illustre maître, si compétent dans l'art architectural, fut trompé par les dessins inexacts de Doughty. Ce qui paraissait des anneaux ménagés pour y tailler des feuilles d'acanthes est simplement une ou plusieurs moulures variées décorant la base du chapiteau et exagérées d'une façon extraordinaire dans les croquis de Doughty (3); nos photographies le montrent clairement. Tous les chapiteaux sont achevés, quelques-uns même travaillés avec soin, et il serait absolument impossible d'y sculpter des chapiteaux corinthiens, car ils sont beaucoup trop évidés. Il n'en reste pas moins vrai cependant qu'ils présentent, avec l'ossature de ces derniers, une certaine analogie quoique assez lointaine. C'est un peu le chapiteau

(1) *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Bel.-Lett.*, 1908, p. 41 s.

(2) Doughty, *Travels...*, I, p. 621. Dans une lettre de M. le marquis de Vogüé à l'auteur.

(3) Voir par exemple : Doughty, *Travels...*, I, p. 104, un des croquis auxquels se référait M. de Vogüé, et *Documents épigr.*, pl. XXXIV et XXXIX.

corinthien dépourvu de feuilles; on remarquera notamment que chez les deux, les faces principales décrivent une courbe concave. Les cornes angulaires nabatéennes rappelleraient les volutes d'angle corinthiennes; la protubérance du centre correspondrait au fleuron et peut-être les griffes auraient-elles été inspirées par la rangée inférieure des feuilles d'acanthe.

Selon toute vraisemblance, dans le couronnement des tombes, les artistes nabatéens de Ḥégrâ au lieu de subir l'influence directe de l'Assyrie, voire même de l'Égypte ou de la Perse, ont bien plutôt emprunté aux monuments des peuples hellénisés et, d'une façon générale, à l'art qu'on est convenu d'appeler phénicien, une synthèse déjà toute faite et qu'ils ont peu modifiée. Où ils se sont montrés le plus indépendants, c'est dans l'exécution des chapiteaux. Appartenant à un peuple de marchands et de brocanteurs, ils n'ont probablement pas eu la patience, ni sans doute non plus le talent, de reproduire tels quels les beaux chapiteaux qu'ils ont pu admirer dans leurs voyages, mais inspirés principalement, croirions-nous, par le chapiteau corinthien, ils ont créé un chapiteau à eux, qui est ce qu'il y a de plus original dans leur style et qui, en somme, n'est pas dépourvu de toute élégance (1).

C. *Ornements symboliques.* — Parmi les différents objets et symboles représentés sur les façades des tombes de Médâin-Ṣâleḥ, nous signalerons tout d'abord les vases, placés aux angles, sur les acrotères du fronton, quelquefois même au sommet du fronton. Ils sont de deux sortes. Dans les grands monuments, on a d'ordinaire de grosses urnes cannelées; un petit cordon orne, le plus souvent, le haut et le bas de la panse et une moulure à peu près identique, parfois double, décore la lèvre. La figure 182 (p. 370) reproduit un des types les plus courants et des mieux conservés. Sur les tombes moins importantes, les urnes sont remplacées par de petites amphores de forme allongée, à panse lisse, surmontée d'un large goulot (**E 17**, fig. 193 et 194 p. 386 s.; **B 19**, fig. 137 s. p. 324 s.; etc.).

Faut-il voir dans ces objets un simple motif de décoration fantaisiste, ou bien un symbole religieux ou autre? Les maîtres répondront à la ques-

(1) Pour rendre compte totalement et de la création de ce chapiteau national et de l'empreinte spécifique marquée sur tout cet art nabatéen dérivé de la Syro-Phénicie hellénisée, il resterait à mettre en relief les conditions où cet art s'est développé. C'est une architecture de rocher; ce rocher était à peu près partout un grès friable se prêtant difficilement aux sculptures fouillées comme les frondaisons d'un chapiteau corinthien. Enfin, le peuple pour qui ces monuments étaient créés — à l'origine probablement par des artistes étrangers — visait plus volontiers à l'effet grandiose des proportions qu'au goût élégant de formes discrètes et plus finies. Mais de telles considérations seront mieux développées par ceux qui mettront en œuvre la nouvelle documentation fournie.

tion. Notons seulement que la seconde forme de vases, propre aux petites façades, se retrouve autour de plusieurs niches sacrées et que par conséquent on ne peut guère songer à attribuer à ceux-ci un caractère uniquement funéraire, quelle que soit la signification des grandes urnes.

Les mascarons, sculptés en relief au centre de plusieurs tympans et sur la façade de **E 9**, ont généralement chacun un type à part. On pourrait croire tout d'abord à des représentations capricieuses; mais les deux serpents, qui les accostent toujours dans les tympans, ne leur donneraient-ils pas une valeur symbolique? La tête des reptiles disparaît invariablement derrière la tête humaine, à la hauteur des oreilles ou bien un peu au-dessus.

On sait que le serpent a toujours joué un rôle important dans les anciens cultes grecs et romains et dans la plupart des religions orientales, soit qu'il ait été l'objet d'un culte spécial, soit qu'il ait symbolisé le génie tutélaire du foyer ou d'autres divinités d'un caractère particulier. Les fouilles, dans le pays de Canaan et à Suse, ont mis à jour un certain nombre de figurines de serpents ou à tête de serpent auxquelles on semble avoir attribué, tout au moins, une valeur prophylactique (1). Leur vertu principale était sans doute de prémunir contre les divinités infernales, mais probablement aussi elles étaient parfois l'image d'une divinité bienfaisante. Cette dernière idée a même survécu chez les Arabes, puisque Mahomet, tout en permettant de tuer les serpents nuisibles, recommande de ne pas faire du mal au « serpent de la maison » dans lequel habite un *ǵinn* ou un esprit bienfaisant (2).

On pourrait peut-être se demander si les Nabatéens n'auraient point partagé l'opinion des Arabes, — qui d'ailleurs ne leur appartenait pas en propre, — et s'il ne faudrait pas voir dans les serpents représentés sur leurs tombeaux une image du *genius loci*, le génie tutélaire personnifié par cet animal. Cependant le caractère de divinité chtonienne est attaché si fréquemment aux représentations ophiques qu'il pourrait bien s'agir ici de quelque chose de ce genre, surtout à cause de la nature des monuments sur lesquels figurent ces représentations (3).

(1) *Quart. Stat.*, 1903, p. 222, fig. 13 et p. 344. — De Morgan, *Mémoires de la Délégation en Perse*, VII, p. 52, fig. 121; p. 47, fig. 70; p. 73 fig. 158, etc. — P. Vincent, *Canaan...*, p. 175 s. — Müller, *Südarabische Alterthümer*, p. 640, donne deux figurines de serpents, dans le genre des précédentes provenant de l'Arabie méridionale.

(2) Baudissin, *Studien zur Semit. relig.*, I, p. 280.

(3) D'aucuns songeront aussi, sans doute, à une simple tête de Méduse ou *Gorgoneion* accostée de deux serpents, et l'hypothèse ne manque certes pas de vraisemblance. Peut-être faut-il néanmoins attribuer à ces serpents un symbolisme particulier à cause des autres représentations qui vont être signalées et dans lesquelles ils n'accompagnent point de tête.

Sur la paroi du rocher qui s'avance à droite du tombeau **B 1**, au-dessous des graffites nab. n°s 41 et 42, se trouvent gravées au trait plusieurs figures d'animaux (fig. 196). A gauche, on reconnaît facilement deux poissons ; au centre, un oiseau aux ailes éployées ressemble fort à une colombe, quoique l'identification ne soit pas sûre à cause de la grossièreté du dessin; enfin, à droite on a deux serpents très nettement esquissés.

L'image du serpent figure aussi sur quelques monuments de Pétra. Ehni a signalé près d'el-Mer (en-Nemer) « le bas-relief d'un serpent taillé dans le roc (1) ». Peut-être est-ce deux serpents qu'il faut voir de chaque côté d'une tête de Méduse, dans le tympan du fronton triangulaire qui termine



Fig. 196. — Médâin-Ṣâleḥ. Poissons, oiseau et serpents dessinés au trait près de la tombe B 1.

le monument de Sextius Florentinus (2). M. de Domaszewski parle d'un autre sur la façade du Ḫazneh (3). Mais les deux derniers exemples nous conduisent en plein romanisme, à une époque postérieure aux tombes du Ḥeğer. Il y a donc lieu peut-être de les distinguer du premier bas-relief, sur lequel le serpent figure seul, et très probablement aussi des représentations analogues de Médâin-Ṣâleḥ, qui ont pu être inspirées par une pensée religieuse toute différente et d'une autre origine.

Un autre motif de décoration dans les grandes façades du Ḥeğer, c'est l'aigle posé au sommet du fronton qui couronne l'encadrement des portes. Il est très fréquent, on l'a vu, mais le type varie assez peu. Nous avons signalé à l'occasion les quelques nuances dignes d'être notées.

D'après Doughty (4), les Arabes verraient dans ces figures des oiseaux

(1) Dans Brünnow und von Domaszewski, *Die Prov. Arab.*, I, p. 285.

(2) Brünnow und von Domaszewski, *Die Prov. Arab.*, I, p. 170, fig. 194.

(3) *Op. laud.*, p. 180. — Quelques-uns penseront aussi tout naturellement au couronnement d'une tombe sur lequel M. Brünnow et d'autres explorateurs ont cru reconnaître un serpent enroulé sur lui-même, *op. laud.*, p. 144, fig. 143; mais ce thème décoratif emprunté à l'art grec n'autorise pas à parler de représentation religieuse; cf. *RB.*, 1908, p. 319. Par contre M. Dalman a fourni deux autres représentations ophiques très nettes, quoi qu'il en soit de l'épithète *Schlangenidol* appliquée à une de ces images (G. Dalman, *Petra und seine Felsheiligtümer*, p. 109 et 187).

(4) *Travels...*, I, p. 115.

aquatiques, tandis que les Syriens les prendraient pour des faucons ou des aigles. Leur forme est cependant assez caractéristique pour qu'il n'y ait pas lieu d'hésiter; ce sont sûrement des aigles.

Derechef, on se posera la question de savoir si on a affaire à un simple ornement ou à un emblème religieux. Selon toute vraisemblance, les deux choses se confondent comme pour les représentations figurées dans les tympans. L'explication du nouveau symbole n'est pas moins délicate que celle du précédent, aussi nous laisserons aux spécialistes le soin d'interpréter l'un et l'autre, et nous nous contenterons de quelques remarques en passant.

Il vaut d'être noté que parmi les nombreuses tombes de Pétra, de style identique à celles de Médâin-Ṣâleḥ, il n'y en a point une seule, à notre connaissance, qui porte l'aigle en question. On ne le trouve que sur la tombe romaine de Sextius Florentinus, de date postérieure et qui, par conséquent, ne peut pas être comparée aux tombes purement nabatéennes de Ḥégrâ. Si le symbole vient de Syrie, ainsi qu'on serait porté à le croire, il est assez curieux de le rencontrer si fréquemment dans le sud du royaume de Nabatène, tandis qu'il est excessivement rare dans la capitale, située cinq cents kilomètres plus au nord, et en relation constante avec les grandes métropoles syriennes.

L'aigle, non plus en ronde bosse, comme sur la plupart des façades, mais sculpté en relief, les ailes ouvertes, dans le genre de celui qui est dans le tympan de la porte de **B 19** (fig. 137 s., p. 324 s.), figure au-dessus de plusieurs bétyles, à Médâin-Ṣâleḥ (1) et aussi à Pétra (2). Ceci paraîtrait bien en faveur d'une interprétation religieuse pour la même image reproduite au sommet des frontons. Peut-être est-ce encore cet oiseau plutôt qu'une colombe, qu'il faudrait voir dans la figure 196.

Le symbolisme de l'aigle, dans toute la Syrie et les pays voisins, à l'époque où étaient sculptés les monuments de Ḥégrâ, ne fait de doute pour personne. Il représentait le soleil et était en même temps l'oiseau favori de Jupiter, et par suite, en certains endroits, du Baʿal local, là où cette divinité avait été assimilée à Zeus (3). Nous n'avons point de preuve que pareille assimilation eût été faite avec la principale divinité nabatéenne, Dušara (4), et que de ce fait l'aigle fût passé parmi les attributs de ce der-

(1) Voir plus loin, page 418, fig. 207 et p. 419, fig. 220.

(2) Cf. Musil, *Arabia Petraea*, II, *Edom*, I, p. 52 et 55.

(3) Le symbole de l'aigle convenait d'autant mieux à ces Baʿal que la plupart étaient devenus des dieux solaires. Cf. R. Dussaud, *Notes de Mythologie Syrienne*, p. 18 et ss.

(4) Quelques monnaies de Boṣra semblent bien identifier Dušara et Jupiter Ammon, mais elles sont d'une époque plus tardive. R. Dussaud, *op. laud.*, p. 179 s.

nier. Mais il n'est guère douteux que Dušara n'ait été revêtu d'un caractère solaire (1) à l'exemple d'un grand nombre de ses voisins et, pour ce motif, il serait tout naturel qu'on l'eût représenté avec l'aigle, ou que celui-ci fût devenu son symbole.

Peut-être pourrait-on demander aussi à l'Arabie du sud l'interprétation de cet emblème, quoique l'hypothèse soit un peu risquée. Cette origine expliquerait du moins pourquoi l'aigle est représenté plus fréquemment à Médâin-Ṣâleḥ qu'à Pétra. Une inscription sabéenne déjà publiée depuis un certain nombre d'années (2), fait mention de « Nasr oriental » et de « Nasr occidental » נסר משרקן ונסר מערבן. Il faut voir très probablement dans ces deux *Nasr*, ou *aigles*, deux divinités astrales (3) ; mais n'aurait-on pas joué sur le mot, et finalement le dieu Nasr n'aurait-il pas été figuré par un aigle??? On sait que la doctrine d'Addaï reprochait aux gens d'Édesse d'adorer l'aigle comme les Arabes (4). Cet écrit tardif nous ramène, il est vrai, dans une autre région et peut viser aussi d'autres concepts mythologiques. Néanmoins les idées religieuses des Arabes du sud et de ceux du nord auront pu se fondre avec le temps, et qui nous dira où en était ce syncrétisme au premier siècle de notre ère?

Notons enfin que plusieurs monnaies nabatéennes portent un aigle debout; on le retrouve en particulier au revers d'une demi-obole d'argent datée de l'an 10 de « Ḥarétat aimant son peuple », contemporaine par conséquent des plus anciennes tombes du Ḥeǧer (5). Cette image a dû être empruntée aux didrachmes ptolémaïques. Ce qui a eu lieu pour les monnaies aurait pu se produire aussi pour les autres monuments. En sculptant ces aigles au sommet des frontons, les artistes nabatéens ne se seraient-ils pas inspirés du symbole royal des Ptolémées, quelle que fût du reste la valeur symbolique qu'ils y attribuaient eux-mêmes, à supposer qu'ils y en attribuassent une?

Les deux animaux qui surmontent la porte de **B 17** (fig. 119, p. 211) méritent, eux aussi, une mention spéciale. Leur corps ressemble assez, avons-nous dit, à celui d'un lion, ou mieux, d'une lionne. L'étoile à six branches placée entre les deux bêtes serait-elle le symbole de Vénus figurée d'ordinaire par une étoile à six ou à huit branches (6)? On pourrait

(1) Voir dans la partie épigraphique, *Inscr. nab.*, n° 2, l. 4.

(2) *ZDMG.*, XIX, p. 600. Le dieu Nasr a été trouvé aussi à El ʿEla (Müller, *Epigr. Denk.*, **22** 2).

(3) Wellhausen, *Reste Arab. Heidentums*, p. 23. — *ZDMG.*, XXI, p. 741 ; XLV, p. 595, not. 2.

(4) Rubens Duval, *Journal Asiat.*, 1891, p. 229. D'après Dussaud, *Notes de Myth...*, p. 20.

(5) Dussaud, *Journal Asiat.*, 1904, p. 221 n. 32, pl. II, n° 11 ; voir aussi pl. I, n°s 4-8.

(6) De Morgan, *Mémoires de la Délégat. en Perse*, I, p. 170 ss., Koudourous n°s 2, 3, 4, 5, 9, VII, p. 69. — Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art. Chaldée et Assyrie*, p. 672 s.

le croire tout d'abord. Cependant, en y regardant de près, on s'aperçoit que l'extrémité des branches est striée, sans doute pour simuler des rayons. Or ce détail conviendrait mieux à une image du soleil qu'à celle d'une planète. Il en est de même du disque sur lequel l'étoile se détache en relief. Ce disque accompagne le plus souvent les représentations du soleil, tandis qu'il figure rarement dans celles de la planète emblème d'Ištar ou de Vénus. Pour ces deux motifs, on inclinera peut-être à reconnaître dans ce groupe un symbole solaire. En tout cas, la forme est suffisamment caractéristique pour ne pas permettre d'y voir la vulgaire roue de la fortune qu'on rencontre accompagnée d'un ou de deux génies, sur nombre de monuments funéraires de l'antiquité.

L'artiste qui a sculpté ce curieux relief se serait-il inspiré, par hasard, de quelque lointaine image de la légende assyrienne relative aux lions qui gardent la porte du soleil? On pourrait être tenté de le croire, si on arrivait à prouver que le disque sur lequel les deux animaux posent une patte est bien l'image du soleil. Du reste, la coutume de faire figurer des lions sur les façades des tombeaux était suffisamment répandue dans l'antiquité (1), pour qu'il n'y ait pas lieu d'aller chercher si loin, ni de s'étonner outre mesure de trouver ici une pareille représentation, qui d'ailleurs n'a rien que de très conforme aux idées des Arabes.

Les sphinx signalés au-dessus des portes de **A 6** et de **F 4** (pl. XII et fig. 192) sont encore vraisemblablement de ces êtres fantastiques qu'on sculptait, à l'instar des lions, sur un grand nombre de monuments, pour les décorer, mais aussi avec une arrière-pensée allégorique. Les deux qui décorent l'entrée de **F 4** ont une figure humaine imberbe et un corps d'animal difficile à déterminer. On songera, en les voyant, beaucoup moins à une copie assez ingénue de quelque modèle d'origine égyptienne directe, que, derechef, à l'influence d'un thème phénicien déjà archaïque au temps où il frappait les trafiquants nabatéens (2).

D. *Date des monuments.* — Les inscriptions relevées sur les tombes de Médâin-Ṣâleḥ vont de l'an 1 av. J.-C. à l'an 75 ap. J.-C. Si l'on peut croire quelques monuments antérieurs ou postérieurs à ces dates, il est difficile

(1) Voir dans Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, V, p. 111, 132, 139, etc.; III, *Phénicie*, p. 151 ss., fig. 95, etc., des exemples de lions ainsi sculptés sur des façades de tombeaux. — Voir aussi plus haut, fig. 195, les deux lions qui accostent une porte de tombeau à Pétra et semblent en garder l'entrée. Ailleurs, c'est un griffon ; la patte appuyée sur une roue, qui décorera les parois d'un sarcophage. *RB.*, 1904, pl. XI, p. 397.

(2) Voir, par exemple, les sphinx adossés ou affrontés de diverses stèles funéraires chypriotes, Perrot-Chipiez, *op. l.*, III, p. 215, fig. 151, 152, cf. fig. 54 des lions.

cependant de s'en écarter beaucoup. Aussi pensons-nous qu'on ne serait pas bien loin de la vérité en estimant à un siècle, à peu près, la période durant laquelle furent exécutées toutes ces façades de tombeaux (1). Les plus nombreuses et les plus belles datent du règne d'Arétas IV (9 av. J.-C. à 40 ap.), appelé dans tous les textes « חרתת רחם עמה, Ḥarétat aimant son peuple », titre qu'il avait pris sans doute pour protester contre ceux de φιλορώμαιος et de φιλέλλην dont les roitelets de l'époque aimaient tant à se parer. Ce monarque si patriote n'aurait-il pas songé, par hasard, à créer à l'intérieur de l'Arabie, dans un centre purement nabatéen et en dehors de toute influence étrangère, une nécropole, sinon une capitale, rivale de Pétra? En tout cas, le début de la splendeur de Ḥégrâ coïnciderait assez bien avec son avènement au trône.

L'éclat de la nouvelle nécropole fut de courte durée; les dernières années d'Arétas IV et le règne de Malikou II marquèrent son apogée. On a encore quelques tombes datées de Rabel II, mais les inscriptions ne vont pas au delà de l'an 5 de ce monarque, et ces monuments ne peuvent pas être comparés à ceux des règnes précédents. De plus, deux sur trois sont inachevés. C'est du reste le cas d'un nombre relativement considérable de tombes antérieures. Ceci ne manque pas de frapper le voyageur, non moins que le peu de soin avec lequel l'intérieur a été généralement aménagé. Cette négligence s'explique sans doute par la précipitation avec laquelle surgirent ces monuments et par le manque d'ouvriers. On avait hâte de dégager des façades et on confiait aux artistes l'exécution des parties visibles tandis que le reste était abandonné à des mains moins expérimentées. Peut-être aussi les travaux furent-ils subitement interrompus par quelque événement inattendu, — par exemple une invasion, — qui mit fin à cette grandeur éphémère avant même l'anéantissement complet du royaume de Nabatène (106 ap. J.-C.).

De l'examen attentif des tombes de Médâin-Ṣâleḥ se dégage encore une autre impression. On a parfois beaucoup insisté, et avec raison sans doute, sur les égards des Nabatéens pour leurs défunts. Cependant leur concept de la vie d'au-delà, ou l'idée religieuse, n'est pas le seul motif qui les a poussés à créer les splendides monuments que l'on admire à

(1) Une de nos inscriptions funéraires (n° 17) est datée de l'an 162 = 267 de J.-C.; mais on se rappellera qu'elle est d'un style tout à fait à part et qu'elle n'appartient pas à une façade de tombeau. Elle est gravée sur une paroi de rocher toute fruste et vise une sépulture quelconque, une simple niche dans le roc, entièrement distincte des monuments dont il est ici question. Cette date tardive est bien de nature à prouver ce que nous avançons plus bas que les sépultures en forme de niches seraient postérieures et représenteraient un des derniers modes d'ensevelissement pratiqué à Ḥégrâ.

Pétra et au Ḥeǧer. Il y a trop de devanture pour que l'orgueil ne s'en soit pas mêlé. A Ḥégrâ surtout, l'intérieur est négligé en comparaison de la façade, et il est manifeste qu'on a voulu faire grand et beau pour étaler sa richesse et sa magnificence.

Le contraste est frappant, quand, après avoir vu les belles parois de qaṣr el-Bint, on visite les nécropoles de Thèbes. Ici tout le décor est pour l'intérieur. Les Égyptiens, uniquement préoccupés des idées de la vie future, se creusaient dans les entrailles de la terre des palais dont l'accès devait être dissimulé avec le plus grand soin. Ils sculptaient et peignaient avec la dernière finesse des reliefs qu'aucun œil mortel ne devait jamais considérer. Là, au contraire, le riche marchand nabatéen, un parvenu souvent, cherchait à éblouir par les dehors de son tombeau et à faire étalage de grandeur. Il réservait pour la façade tout ce que les artistes de la cité étaient capables de produire de mieux, tandis que la chambre sépulcrale était plus ou moins négligée.

Il ne faut rien exagérer cependant, ni surtout se hâter de trop généraliser, car à Pétra, les tombes nabatéennes, dans leur ensemble, sont d'un travail aussi fini au dedans qu'au dehors et les sépultures ont été creusées et souvent même dissimulées avec grand soin. Cela ne fait du reste qu'accuser davantage le laisser-aller constaté dans la plupart de celles de Médâin-Ṣâleḥ. Il y aurait peut-être lieu de se demander si les niches pratiquées ici dans les parois des chambres, hâtivement et dans le plus grand désordre, ne seraient point l'œuvre, en grande partie, d'un peuple postérieur, des Tamoudéens par exemple (1). Quelques-unes ont été creusées si maladroitement dans les façades qu'on les a éventrées et il est difficile de croire que ce soit là l'œuvre du premier propriétaire qui s'était donné la peine de faire sculpter ce beau monument. Ce mode de sépulture se retrouve, il est vrai, à Pétra, mais il y est excessivement rare, surtout à l'intérieur des belles tombes, tandis qu'au Ḥeǧer il foisonne partout.

D'autres problèmes se poseront encore sans doute au sujet des monuments nabatéens. Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de les rechercher. Notre but était de livrer au public un ensemble de documents qui permettront de mieux connaître et d'étudier plus correctement les tombes de Ḥégrâ.

(1) Rappelons que la sépulture de la mère de Ka'abu est une simple niche de ce genre. Or l'inscription qui l'accompagne est datée de l'an 162 (267 de J.-C.) et l'on a joint au texte nabatéen une ligne en tamoudéen. (Inscr. nab. n. 17.)

CHAPITRE II

MONUMENTS RELIGIEUX.

Nous avons vainement cherché à Médâin-Ṣâleḥ un sanctuaire dans le genre du haut-lieu de Pétra. Peut-être les hauteurs environnantes en cachent-elles un; en tout cas, nous ne pensons pas qu'il en existe dans le massif même du Ḥeğer, ni du côté du ğebel Ḥûeireh. Le grand sanctuaire de Ḥégrâ paraît avoir été le Diwân. A côté, dans l'intérieur du ğebel Eṯlib, et au sud de ce dernier massif, se trouvent deux autres lieux de culte secondaires, marqués, eux aussi, par une foule de petits monuments ou d'emblèmes religieux, stèles, niches etc. Nous avons choisi dans chacun de ces trois groupes quelques spécimens que nous allons passer successivement en revue.

§ I. — **Le Diwân et ses abords.**

On a dit plus haut la situation du Diwân (p. 118 et 126; voir aussi la fig. 197). Le monument lui-même est une salle à peu près rectangulaire, mesurant en moyenne 10 mètres de large sur 12 mètres de profondeur et 8 mètres de hauteur (plan, fig. 199); elle est tout entière creusée dans le rocher et son niveau est au ras du sol.

L'entrée, large de $8^{m},35$ et haute de $7^{m},50$ environ, est encadrée de deux antes, surmontées d'une élégante moulure, et réunies jadis par une manière de linteau, large tout au plus de $0^{m},50$, que couronnait une corniche formée d'une simple moulure en biseau. Le linteau a presque entièrement disparu; le peu qui en reste au-dessus de l'ante de droite (fig. 198) suffit pour nous donner une idée de ce qu'était la façade de parfaite conservation dans son état primitif. Inutile de faire observer combien cet encadrement est voisin de diverses entrées de tombeaux.

A l'intérieur de la chambre, on a ménagé, dans les angles, des pilastres analogues à ceux qui encadrent la porte. Ils ont la même hauteur et sont couronnés du même chapiteau; leur largeur moyenne est de $0^{m},80$ et leur saillie sur la paroi de $0^{m},07$. Au-dessus des chapiteaux de ces pilastres, il y a une plate-bande en saillie, large de $0^{m},40$ à $0^{m},50$, qui fait tout le tour

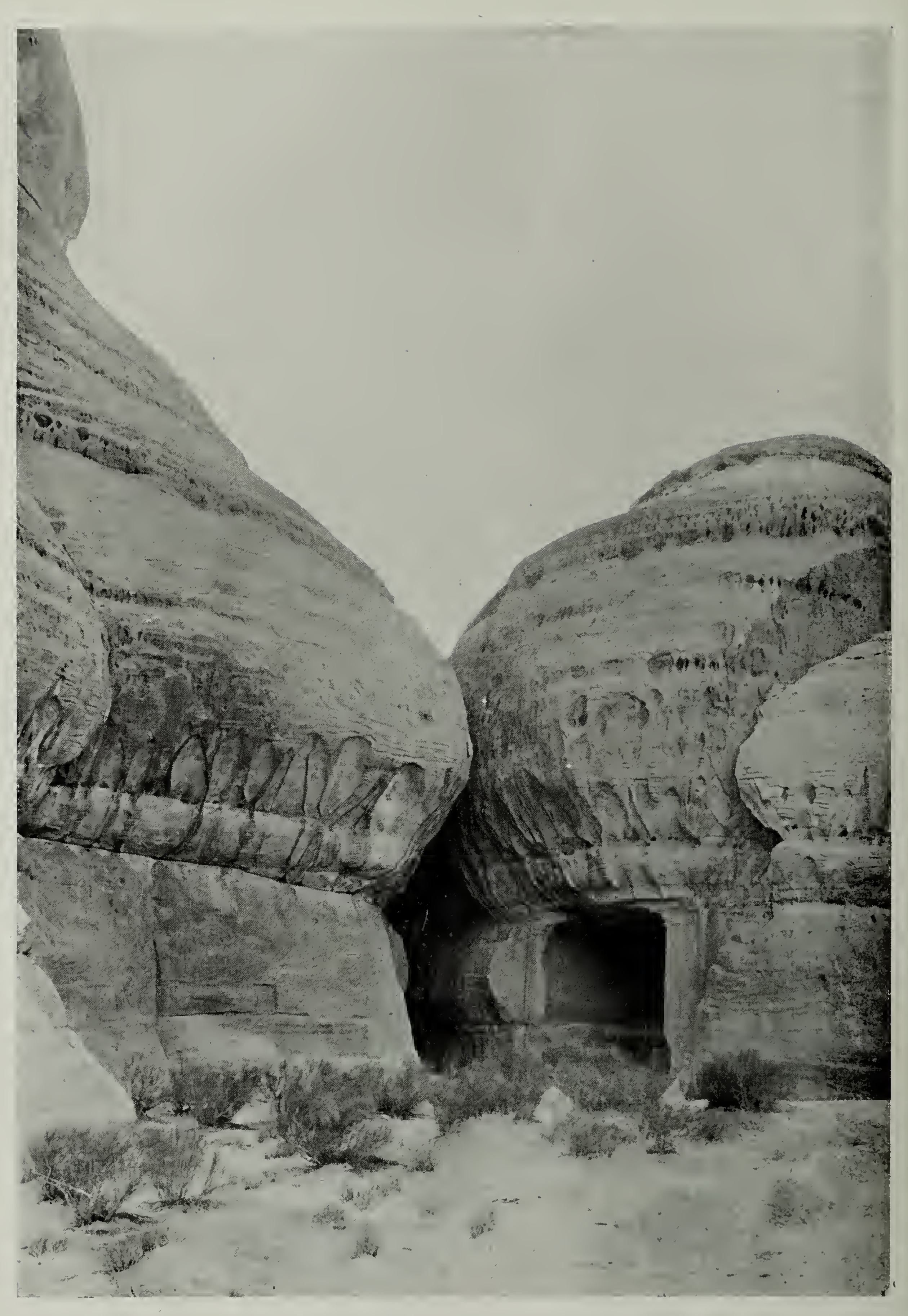


Fig. 197. — Médâïn-Ṣâleḥ. A l'entrée de la gorge du Diwân.

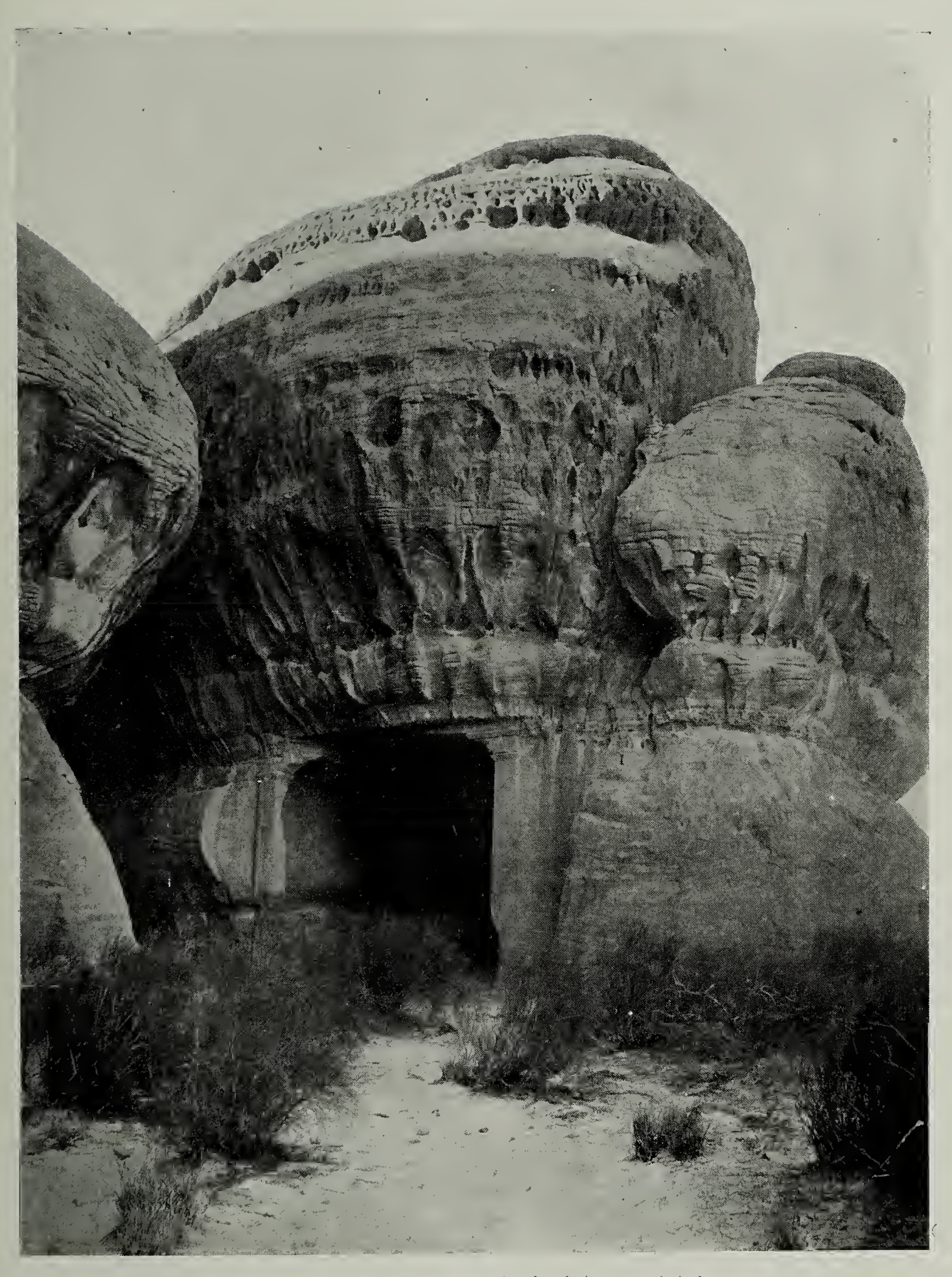


Fig. 198. — Médâin-Ṣâleḥ. Le sanctuaire du Diwân. Vue générale.

de la salle et correspond au linteau de la façade ; comme celui-ci, elle est surmontée, à la hauteur du plafond, d'une corniche, simple moulure en biseau (fig. 199, coupe A B).

Les parois ont été dressées avec le plus grand soin (1) et sont couvertes

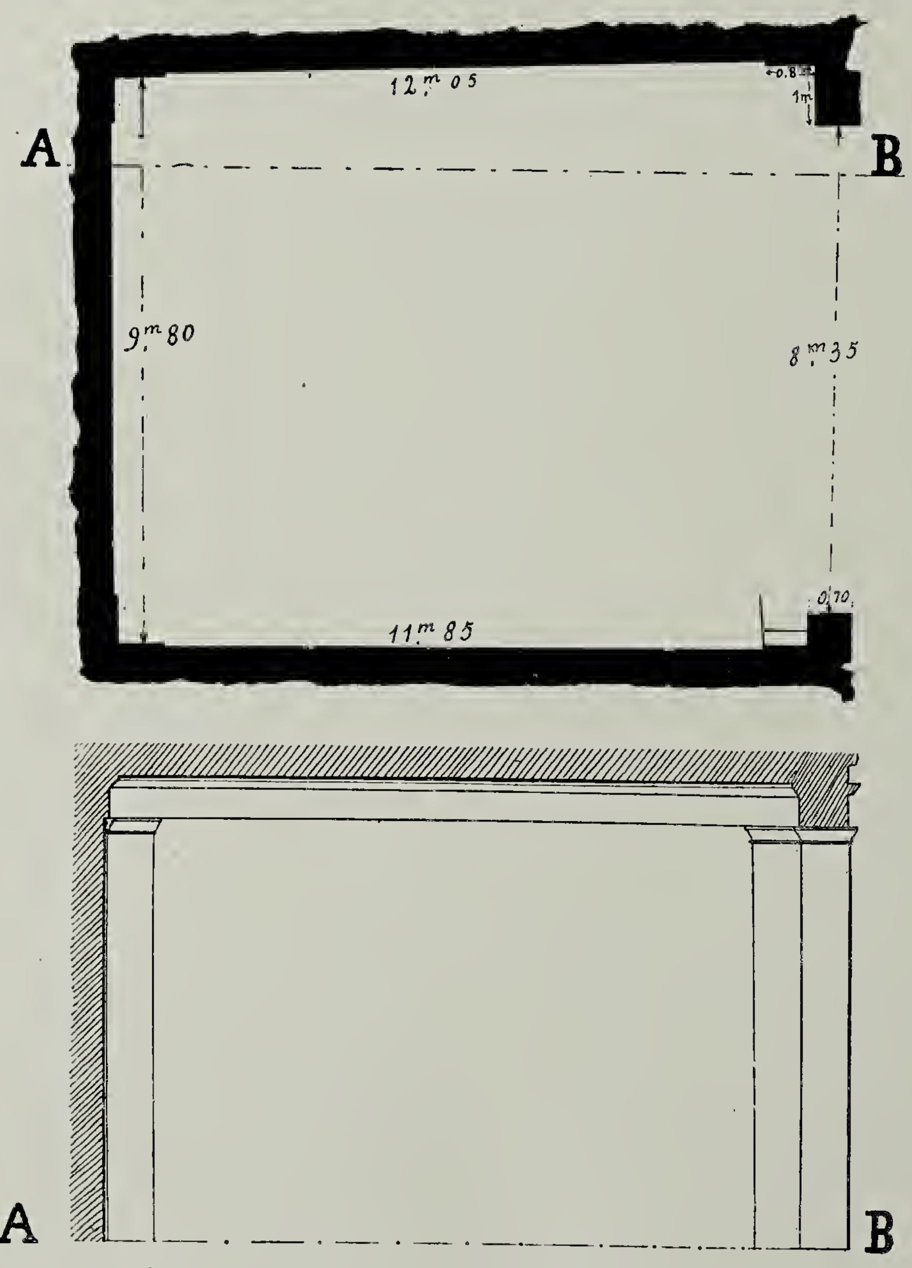


Fig. 199. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Le *Diwân*. Plan par terre et coupe.

de graffites, arabes pour la plupart, de ouâsems et de figures grossières,

(1) Nous croyons avoir déjà noté que la salle du Diwân est la seule, à Médâin-Ṣâleḥ, à avoir été travaillée avec ce soin. Elle est loin cependant d'être symétrique, ainsi qu'on peut en juger par les mesures inscrites sur le plan.

le tout tracé à la couleur noire et rouge et presque entièrement effacé. Ces dessins rappellent ceux que nous avons vus à l'ouâdy Mousa, sur les parois du sanctuaire d'el-Bâred et dans une autre salle d'une gorge d'el-Qanṭarah (1); tout porte à croire qu'ils datent de la même époque. Le plafond était aussi bien uni, mais de grandes plaques de grès s'en sont détachées par endroits, surtout dans la partie antérieure.

Le sol de la chambre est envahi par le sable, et il est difficile de dire ce

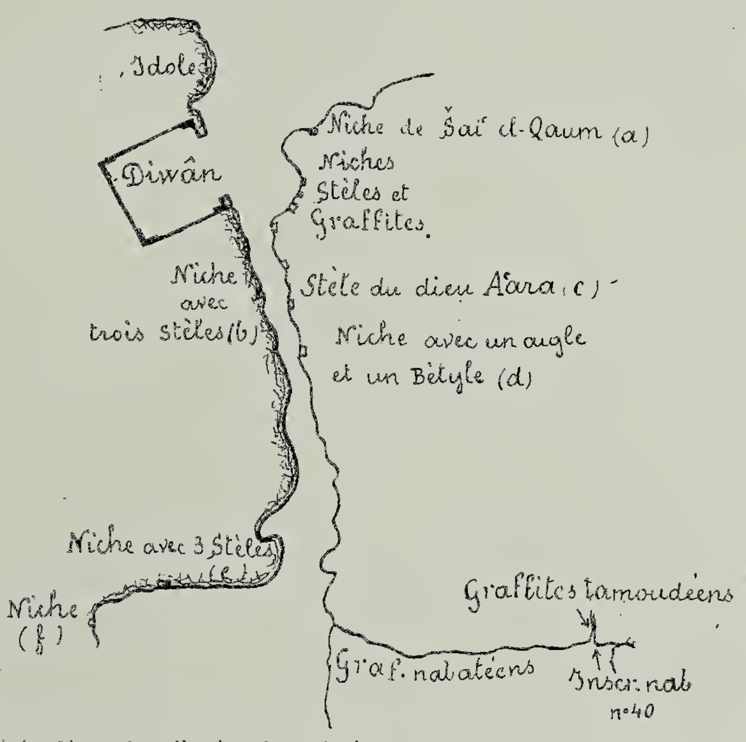


Fig. 200. — Médâin-Ṣâleḥ. Localisation des principaux monuments religieux aux abords du Diwân.

qu'il faudrait creuser pour atteindre le rocher; à certains endroits, il peut être à un mètre de profondeur. Dans l'angle de gauche, en entrant, nous avons cru distinguer une sorte de gradin qui ferait supposer qu'il régnait tout autour de la salle une banquette dans le genre de celle qui existe dans les monuments de Pétra, mentionnés quelques lignes plus haut. Il suffirait d'une petite fouille pour s'en rendre compte, mais nous n'avons pas été autorisés à la faire. Si cette disposition existait réellement, on aurait peut-être là l'explication du nom de Diwân donné à la salle à cause de sa ressemblance avec un diwân arabe.

Depuis longtemps ce monument a été considéré comme un sanctuaire. A vrai dire, on n'avait pas encore fourni de preuves bien décisives de cette

(1) *RB.*, 1906, p. 587 ss. et 591 ss.

destination; néanmoins les arguments qu'on peut aujourd'hui faire valoir sont très suggestifs et suffisamment concluants.

C'est d'abord la physionomie particulière de cette salle qui ne ressemble en rien à aucune des nombreuses chambres sépulcrales de Médâin-Ṣâleḥ.



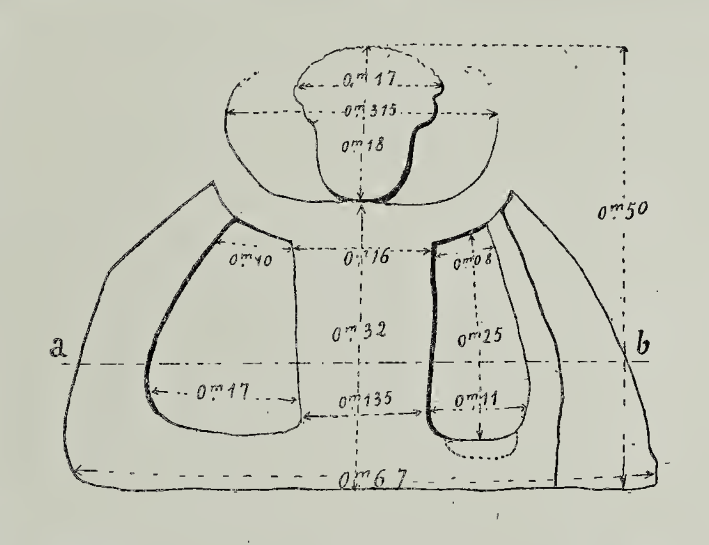
Fig. 201. — Médâin-Ṣâleḥ. Relief à l'entrée du sanctuaire du Diwân. Le personnage.

Elle a été faite avec un soin inusité, et l'entrée monumentale, comprenant presque tout le devant, montre que l'endroit était toujours grandement ouvert au public. L'ensemble rappelle, par sa disposition, les salles d'el-Mêr et d'el-Madrâs à Pétra, dont le caractère religieux est attesté par des inscriptions encore en place (1). Il y a cependant une différence importante entre les sanctuaires de Pétra et celui de Médâin-Ṣâleḥ. A l'intérieur

(1) *RB.*, 1898, p. 170-173, 175 ss. — Brünnow und von Domaszewski, *Die Prov. Arab.*, I, p. 282 s., 209 ss.

des premiers, se trouvent creusées, dans la paroi du fond ou sur les côtés, une ou plusieurs niches qui n'existent point dans le second. Mais par contre, ces signes de dévotion ont été multipliés aux abords du Diwân (fig. 200); les stèles votives aussi et les graffites y abondent, montrant clairement qu'on est dans un endroit sacré.

En dehors de la salle, à droite de la porte d'entrée, à peu près à la hauteur du linteau, il y a, sculpté dans le roc, un curieux relief qui paraît avoir échappé aux premiers explorateurs. Il représente un petit personnage très fruste, les bras levés vers le ciel et dépourvu de jambes (1). Nous avons réussi à en prendre une photographie de tout près (fig. 201 et 203) en attachant l'appareil au haut de notre échelle. Nous joignons à cette reproduction directe un diagramme avec une coupe (fig. 201 *bis*) qui achèveront de donner une idée précise du monument.



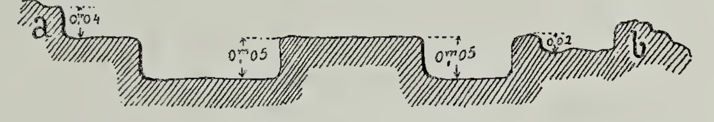


Fig. 201 *bis*. — Médâin-Sâleḥ. Le relief à l'entrée du Diwân; croquis mesuré et coupe.

Le travail est tout à fait grossier, mais il est possible aussi que la figure ait été martelée à dessein par les Arabes. On ne distingue plus aucune trace des yeux, du nez, ni de la bouche. Les mains ne sont plus reconnaissables, si jamais elles ont été vraiment indiquées. A gauche de la figure vers sa base, il y a un petit godet profond de trois centimètres marqué en pointillé dans le diagramme (fig. 201 *bis*) et qui produit nettement l'impression d'une cupule ordonnée au personnage.

Un peu au-dessus de la tête de ce personnage, à 0^m,50 environ, nous avons cru distinguer sur place quelques fragments de lettres nabatéennes en mauvais état, hautes en moyenne de 0^m,20. Mais en examinant à loisir l'estampage que nous avons pris de ces signes, nous nous demandons

(1) On peut le voir sur la photographie d'ensemble (fig. 198); nous avons inscrit au-dessous la lettre I pour le signaler au lecteur.

maintenant s'il ne faudrait pas y reconnaître plutôt un grossier dessin au trait représentant un petit bonhomme dans lequel les jambes se fondraient avec le corps (fig. 202) (1). Le cercle qui figurerait la tête n'est point fermé dans le haut et affecte la forme d'un croissant aux extrémités recourbées en dedans; le bas est détérioré. Les bras levés vers le ciel, comme dans le relief précédent, se terminent par un trou ou un petit rond qui pourraient représenter les mains. La main droite serait appuyée sur un bâton qui descend parallèlement à la jambe et se termine à la hauteur du pied; il y a un petit espace vide entre l'extrémité du pied et le bâton, ce qui ne permet point de prendre cet ensemble pour un *mim* final nabatéen comme on pourrait être tenté de le faire au premier abord.





Fig. 202. — Médâin-Sâleh. Représentation symbolique au-dessus du relief du Diwân. D'après l'estampage et la copie.

Immédiatement au-dessous de cette singulière représentation on a creusé dans le rocher qui fait saillie une cupule de 0m,10 de diamètre sur 0m,03 de profondeur, dont les bords gardent encore un dépôt jaunâtre fort distinct du grès, mais dont nous n'avons su définir la nature. A gauche de la même figure, il y a une inscription arabe que nous n'avons malheureusement pas relevée.

(1) Voir pour cette manière de représenter un être humain un dessin un peu analogue dans la fig. 80, p. 122.

Un escalier rudimentaire, visible dans la figure 198, permettait d'arriver auprès de ces personnages (1); mais on peut se demander comment on accédait à l'escalier lui-même, car il s'arrête actuellement à pic, à trois mètres environ au-dessus du sol.

Or, que représentent ces petits personnages? Il est manifeste que ce ne sont pas simplement des dessins tracés pas des gens désœuvrés : ils ne se seraient pas amusés à les placer à cette hauteur ni surtout à tailler un

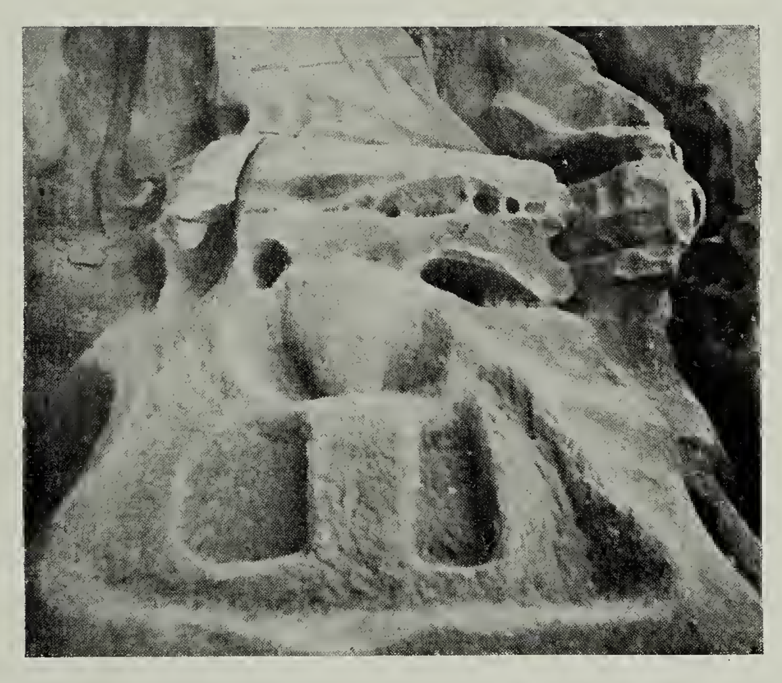


Fig. 203. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Le relief à l'entrée du Diwân. Vue d'ensemble.

escalier pour en faciliter l'accès. Il faut donc y voir des symboles religieux, très probablement même les images d'une divinité que les spécialistes s'appliqueront à identifier. Contentons-nous d'ajouter à la description quelques détails complémentaires.

Le relief inférieur, considéré dans sa relation avec ce qui l'environne (fig. 203), pourrait peut-être, pour une imagination un peu trop prompte, contenir encore quelque autre symbole en plus du petit magot. Celui-ci, en effet, a tout l'air d'être posé sur quelque chose. On le dirait debout dans une barque ou, bien plutôt, dans un croissant aplati, sur les pointes duquel il appuierait ses bras. Mais c'est évidemment là un trompe-l'œil et les prétendues cornes de croissant résultent tout simplement de ce qu'on

(1) Voir dans BRÜNNOW et DE DOMASZEWSKI, *Die Prov. Arab.*, I, p. 376, l'esquisse faite par Euting d'un bétyle placé au sommet d'un rocher et précédé d'un escalier qui permettait de monter auprès. — Cf. DE SARZEC et HEUZEY, *Découvertes en Chaldée*, p. 214.

avait préalablement dressé la paroi sur une certaine surface avant d'évider le relief en creusant le rocher plus profond autour de la silhouette. La parfaite unité de plan entre le bas du relief et son cadre (voir la coupe) ne laisse guère de doute sur cette explication très banalement naturaliste; car il semble que si on eût voulu représenter un croissant ou tout autre objet, on l'eût mieux dégagé et caractérisé plus nettement.

Le dessin au trait pourrait à la rigueur être une reproduction du relief,



Fig. 204. — Médâin-Sâleḥ. Niche creusée dans la paroi du rocher en face du Diwân (a).

voire même une première ébauche de l'image exécutée finalement à un plan inférieur. Le mouvement des bras serait assez suggestif en ce sens. Il y a en plus le bâton dans la main droite qui symboliserait peut-être un sceptre (?). Mais l'hypothèse est vraiment bien caduque et cette seconde représentation doit être très indépendante de l'autre. C'est surtout la tête avec ses deux cornes qui est curieuse. Elle rappelle maintes divinités sémitiques et même égyptiennes pour lesquelles les cornes au front ou dans la coiffure sont un signe distinctif (1). Le trait qui vient rejoindre la

(1) Nous avions noté, à Pétra, beaucoup de petits monuments similaires et on en trouvera maintenant la collection complète dans le *Petra...* de M. le prof. Dalman (*passim*). Mais, pour

jambe gauche vers le milieu représenterait-il par hasard une queue dont serait affublé cet être mystérieux (1)?

Parmi les stèles et niches sculptées dans la paroi du rocher aux abords de la salle du Diwân (fig. 199), nous avons relevé les six spécimens que voici.

a) *Fig. 204*. — Niche auprès de laquelle se lit le nom de Šai'el-Qaum (*Inscr.* nab. n° 72) et qui peut-être était consacrée à cette divinité. Elle est originale et unique en son genre (2).

Au centre d'une large entaille de huit à dix centimètres de profondeur, pratiquée dans la paroi de la montagne, on a ménagé, en un relief de quelques centimètres à peine, comme deux pilastres reliés et couronnés en même temps par un fronton triangulaire surbaissé. Un oiseau aux ailes étendues, vu de face, occupe le centre du fronton. Il est difficile de dire l'espèce zoologique de cet oiseau; on songe tout naturellement à un aigle, parce qu'on en trouvera d'autres, sur la nature desquels il n'y a pas lieu d'hésiter.

Les pilastres n'ont point de chapiteau, ni aucune moulure; tout est sur le même plan. Leur extrémité affecte la forme d'un acrotère sur lequel repose un vase, à panse arrondie, avec goulot et pied assez développés. Au sommet du monument, un troisième vase, d'un beau galbe, affectant un peu la forme d'une grenade, est placé sur un acrotère. Il n'y a ni bétyle, ni représentation quelconque dans la grande surface entre les pilastres, mais on croit y distinguer quelques traces de lettres araméennes — ou coufiques! — Impossible d'y rien déchiffrer.

Cette niche est à plus de trois mètres au-dessus du sol; l'intérieur mesure $0^m,38$ de large sur $0^m,68$ de haut. A côté il y a une suspension.

b) *Fig. 205*. — Niche avec trois stèles, dans le passage du Diwân, sur la paroi occidentale. Elle est en très mauvais état. On se rend parfaitement compte cependant de l'aspect général, sinon des moindres dé-

qu'on ne se hâte pas de théoriser sur ce dispositif comme particulier aux Nabatéens, rappelons seulement l'installation identique de sanctuaires en miniature sur les rochers de la Phrygie, par exemple (Perrot-Chipiez, *Hist.*, V, fig. 102-106, etc.). Jeremias, *Das Alte Testam...*, p. 203, fig. 69. — Meyer, *Sumerier und Semiten in Babylonien*, p. 62, 12. — *Babyloniaca*, II, p. 142, etc.

(1) On pourrait comparer à ces grossières représentations humaines un ou deux dessins analogues relevés à Pétra (Brünnow et de Domaszewski, *Die Prov. Arab.*, p. 232; Dalman, *Petra...*, p. 154). — Une stèle funéraire avec quelques caractères sabéens, publiée par M. Müller, représente un petit personnage avec un bâton à la main, dont la pose rappelle un peu celle des figures de Médâin-Ṣâleḥ (*Südarabische Alterthümer* (pl. X, n° 30). — Voir aussi, à propos de ces dessins schématiques de personnages, certaine stèle phénicienne du *Corpus* sur laquelle figurent encore trois bétyles dont nous trouverons plus loin de nombreux exemples (*CIS.*, I, pl. XXIX, n° 138).

(2) Sommairement décrite par Huber, *Journal...*, p. 422 s.

tails du monument. Au centre, un enfoncement irrégulier, ravalé d'une dizaine de centimètres, mesurant à peu près 0m,70 de large sur 0m,80 de haut, contient trois stèles ménagées à la base, dans la paroi du rocher,



Fig. 205. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Niche avec trois stèles, dans le passage du Diwân (*b*).

quand on a pratiqué cette entaille. La stèle du milieu est un peu plus haute et légèrement plus large que les deux autres; deux rainures profondes les isolent complètement les unes des autres.

Cette partie centrale était encadrée sur les côtés par deux colonnettes



Médâin Ṣâleḥ. La stèle du dieu A'ara, dans le passage du Diwân.

E. Leroux, éd.

H. Demoulin, sc.

engagées, aujourd'hui très détériorées; celle du côté gauche est cependant encore bien reconnaissable. Elles n'avaient point de chapiteaux, mais leur sommet s'évasait à l'extérieur en forme d'acrotère supportant deux urnes dont celle de droite a presque entièrement disparu. Ces acrotères terminaient un arceau formé d'une grosse moulure ronde en demi-cercle qui couronnait le dessus de la niche. Il n'y avait pas de fronton proprement dit. Au sommet de l'arceau était placée une troisième urne actuellement fort dégradée.

c) *Stèle du dieu A'ara* (pl. XLI). — Cette stèle située presque en face

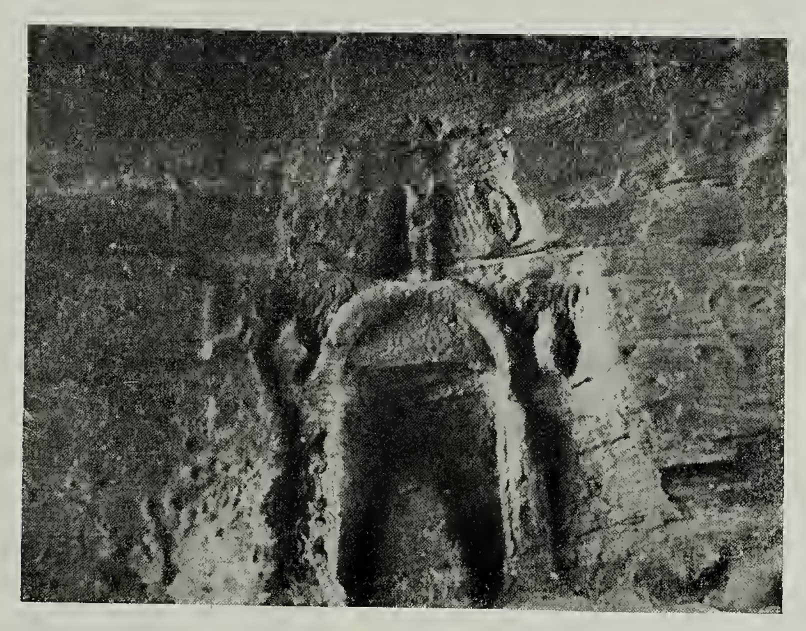


Fig. 206. — Médâin-Ṣâleḥ. Niche avec un bétyle et un aigle, dans le passage du Diwân (*d*).

de la niche précédente, sur la paroi orientale, dans le corridor du Diwân, est particulièrement intéressante à cause de l'inscription nabatéenne très bien conservée qui se lit au-dessus (*Inscr.* nab. n° 39). Nous avons là une *mesgidâ* authentique, avec le nom du dieu auquel elle était dédiée, le nom de celui qui l'a érigée et la date de l'érection.

Le monument est des plus simples. C'est une petite colonne de $0^m,95$ de haut avec un diamètre de $0^m,35$ à $0^m,40$, à moitié dégagée sur les côtés et au sommet. La base fait entièrement corps avec la paroi du roc et va en s'élargissant de même que le sommet. Il n'y a point de niche proprement dite; on s'est contenté d'enlever du rocher, et sans beaucoup de soin, juste le nécessaire pour que le profil de la colonne fût suffisamment détaché.

d) *Fig. 206 et 207.* — L'encadrement de cette niche présente avec celui de *b* et de *c* certaines analogies qui frappent au premier abord; néan-

moins, sans avoir besoin d'y regarder de bien près on découvre aussi entre ces monuments des différences essentielles dignes d'intérêt.

De nouveau, nous avons, sur les côtés, des colonnettes à demi engagées



Fig. 207. — Médâin-Ṣâleḥ. La niche avec le bétyle ovale, dans le passage du Diwân. Lavis du P. Dufresne, d'après une vue stéréoscopique (*d*).

en guise de pilastres. Elles ont un rudiment de base et vont en diminuant. Point de chapiteaux; l'arc en plein cintre, formé d'un gros boudin, se fond avec les colonnettes, mais à ses extrémités on a ménagé de chaque côté un socle minuscule, qui correspondrait à la corne extérieure du chapiteau s'il y en avait un. Sur ce socle repose une petite amphore identique à celles que nous avons signalées dans certaines tombes de petites

dimensions (1). S'il y a jamais eu une corniche réunissant les deux sommets



Fig. 208. — Médâin-Sâleh. Niche avec trois stèles au sortir du défilé du Diwân, au sud (*e*).

des colonnettes et formant la base d'un fronton, il n'en reste plus de traces. Dans le tympan était gravée une inscription de deux ou trois

(1) Celle de droite est bizarrement posée trop en dehors et un peu trop haut. Le sculpteur, qui opérait manifestement avec célérité et d'une manière très large, a mal établi son esquisse.

lignes, complètement détériorée. Un aigle aux ailes ouvertes, vu de face, perché sur le sommet de l'arceau, couronnait cet ensemble; la tête de l'oiseau a disparu et le reste du corps est en fort mauvais état. C'est sans doute le même symbole que l'oiseau signalé dans le fronton de *a* et probablement aussi que les aigles sculptés sur les façades des grandes tombes.

La pierre sacrée placée à l'intérieur de cette petite chapelle mérite toute attention. Elle n'a point la forme carrée ordinaire mais ressemble à un gros pain de sucre engagé dans la paroi presque aux deux tiers. C'est un peu le type du bétyle de Dušara tel qu'il figure sur certaines monnaies d'Adraa ou de Boṣra; on a relevé à Pétra plusieurs exemples de ces bétyles coniques, retrouvés aussi dans le Ḥaurân (1).

e) *Fig. 208.* — En dehors du couloir du Diwân, à droite, en sortant, sur la grande paroi qui fait face au sud. L'état de conservation laisse encore beaucoup à désirer. Grande niche rectangulaire d'environ $0^{m},60$ de large sur $0^{m},75$ de haut. Dans le fond se détachent trois stèles bien isolées les unes des autres; celle du milieu est plus haute et plus large. Le bas du monument est très dégradé de même que la partie inférieure de l'encadrement. Il y avait sur les côtés deux pilastres à peine reconnaissables; impossible de voir s'ils portaient des chapiteaux. L'arc au-dessus est formé par un boudin bien moins gros que dans *b* et *d*. Au centre, sur un acrotère très dégagé et d'une forme nouvelle, est placé un motif de décoration nouveau, lui aussi. On dirait une petite amphore à panse sphérique, au goulot très développé, que surmonte une sorte de pointe en fer de lance. Le même ornement reparaît de chaque côté à la naissance de l'arc, mais moins bien conservé.

f) *Fig. 209 et 210.* — Quelques mètres plus à l'ouest, dans l'angle (fig. 200). Jolie niche, très bien conservée, creusée dans la paroi du rocher à 3 mètres à peu près au-dessus du sol. Il n'y a rien dedans, mais sa profondeur, $0^{m},25$ environ, fait supposer qu'elle était destinée à recevoir quelque chose : une statue, un bétyle...?

Elle est encadrée de deux pilastres portant à leur sommet un ruban avec une moulure en biseau. L'arc en plein cintre placé au-dessus est décoré d'une triple moulure. La plus extérieure, très en relief, continue celle des chapiteaux des pilastres. Elle encadre deux bandeaux, le premier

(1) De Luynes, *Voyage d'Exploration...*, I, p. 295. — Brünnow et de Domaszewski, *Die Prov. Arab.*, I, p. 221, fig. 253 et 254. — Musil, *Arabia Petræa*, II, *Edom*, I, p. 76, fig. 40; p. 97. — R. Dussaud, *Notes de Myth. syr.*, p. 173. Cf. aussi les petits cippes à sommet ovoïde trouvés dans les nécropoles sidoniennes et dont la nature religieuse paraît assez sûre; v. g. Perrot-Chipiez, *Hist.*, III, fig. 121.

d'une largeur double de celle du second et distinct de ce dernier par une

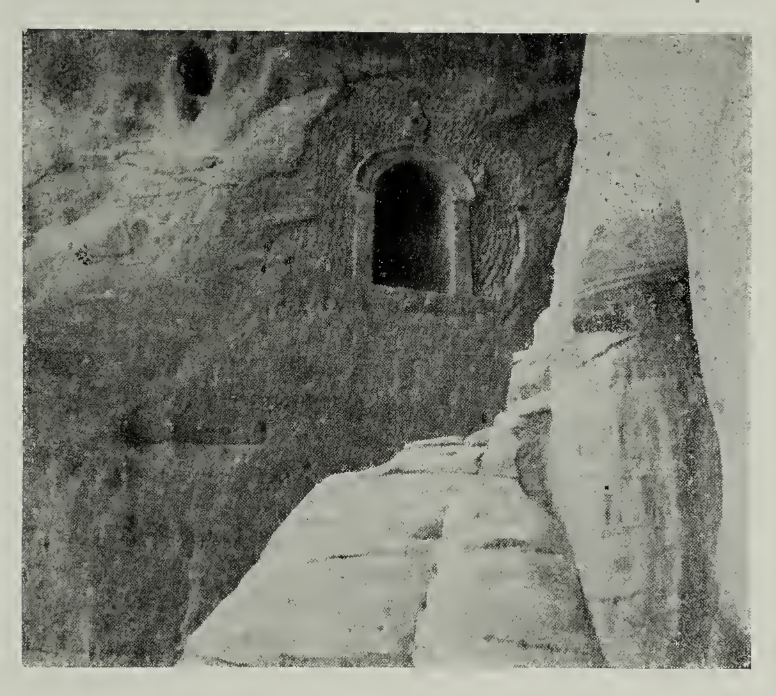


Fig. 209. — MÉDÂIN-ŞÂLEH. Niche au sortir du défilé du Diwân, dans l'angle S.-O. (/).

légère saillie de cinq ou six millimètres. On a agrandi postérieurement l'intérieur de la niche, sans doute quand il s'est agi de placer quelque chose dedans. Ce travail a réduit presque à néant, vers le centre de l'arc, le plus petit bandeau.

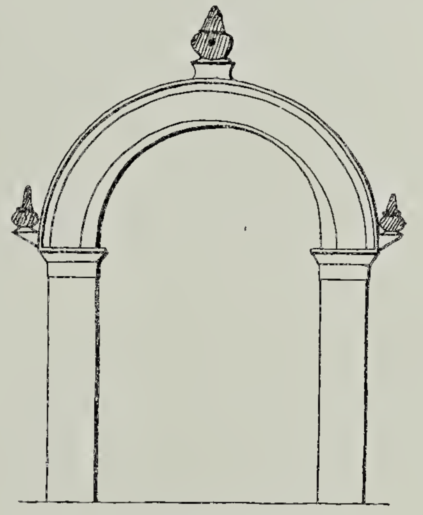


Fig. 210. — MÉDÂIN-ŞÂLEH. La niche de la fig. 209.

Au sommet du monument est sculpté un acrotère sur lequel repose un ornement difficile à identifier; on dirait un vase d'où s'échappe une flamme (?); mais plutôt que de chercher à ce motif ainsi compris de lointaines analogies graphiques, mieux vaut songer ici à quelque ornement de caprice. Au centre de la panse il y a un petit trou. De chaque côté, à la naissance de l'arceau, on a ménagé deux saillies pour servir de support à deux autres vases dans le style du premier.

§ II. — Groupe à l'intérieur du ğebel Etlib.

Une soixantaine de mètres au sud du débouché du corridor du Diwân, à l'intérieur du ğebel Etlib, se trouve un nouveau groupe considérable de stèles, accompagnées de nombreux graffites. Nous en relevons tout d'abord quelques-unes dans l'ouâdy, sur la paroi orientale (fig. 211).

La première (fig. 212 *a*) est placée dans une petite niche dont la partie



Fig. 211. — Médâin-Sâleh. Monuments religieux à l'intérieur du ğebel Etlib.
A, base d'un grand autel (?).

supérieure n'existe plus, mais les pilastres avec base et chapiteau sont bien conservés.

La troisième (fig. 212 *b*) présente une forme tout à fait nouvelle ; le sommet est divisé en deux (1). Immédiatement au-dessous des cornes, il y a sur les côtés une corniche qui vraisemblablement existait aussi autrefois sur le devant ; la base est parfaitement reconnaissable sur les trois côtés dégagés. On n'hésitera pas à voir dans ce petit monument un autel votif d'un style familier chez les Nabatéens.

(1) N'y avait-il pas jadis une cupule entre les deux cornes? Cette forme arrondie pourrait le faire supposer; en tout cas, nous trouverons plus loin d'autres exemples de cupules creusées soit au-dessus, soit au pied d'une stèle.

Quelques mètres plus loin, on voit au ras du sol un noyau de roc dégagé du pied de la montagne. Il mesure $2^m,90$ de large sur $2^m,60$ de pro-

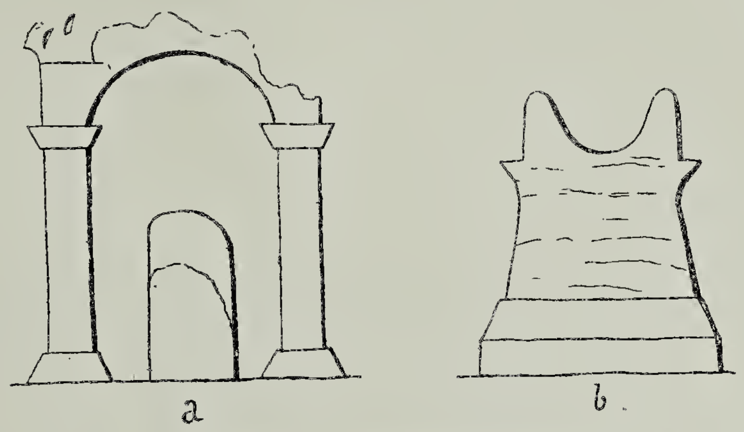


Fig. 212. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Deux des monuments de la fig. 211

fondeur. Un petit couloir, large en moyenne de $0^m,75$ et creusé tout entier de main d'homme, l'isole sur trois côtés et permet d'en faire le tour

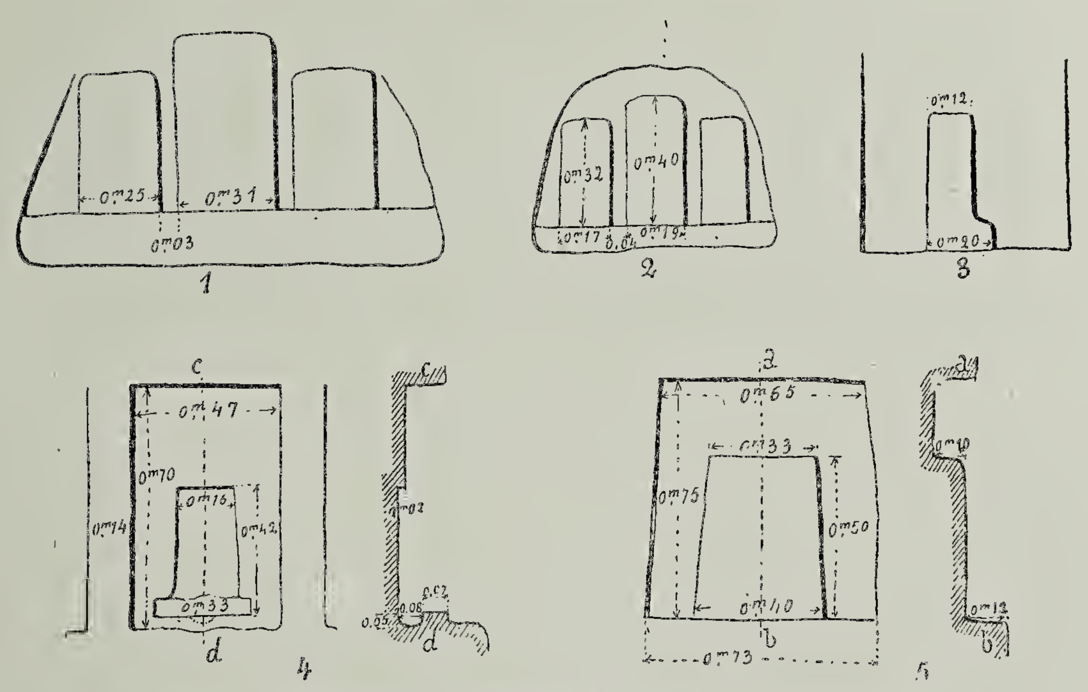


Fig. 213. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Monuments religieux à l'intérieur du ğebel Etlib.

(fig. 211, A). Ne seraient-ce point là les débris d'un autel, rongé par les siècles ou détruit à dessein par les Arabes? Il semble qu'il n'y ait guère lieu d'en douter. Le plan par terre rappelle l'autel du haut-lieu de Pétra (1)

(1) *RB.*, 1903, p. 280, pl. I.

qu'entoure un passage semblable, et de plus, l'endroit où nous sommes est sûrement un centre de culte.

Au-dessus du bloc en question passe le canal taillé dans le flanc de la montagne dont on a parlé ailleurs (p. 128), et à 1m,50 plus haut environ, il y a dans le rocher une niche qui semble préparée pour recevoir une inscription ou plutôt pour y encastrer un symbole quelconque.

C'est surtout dans les rochers à l'ouest de l'ouâdy que foisonnent les

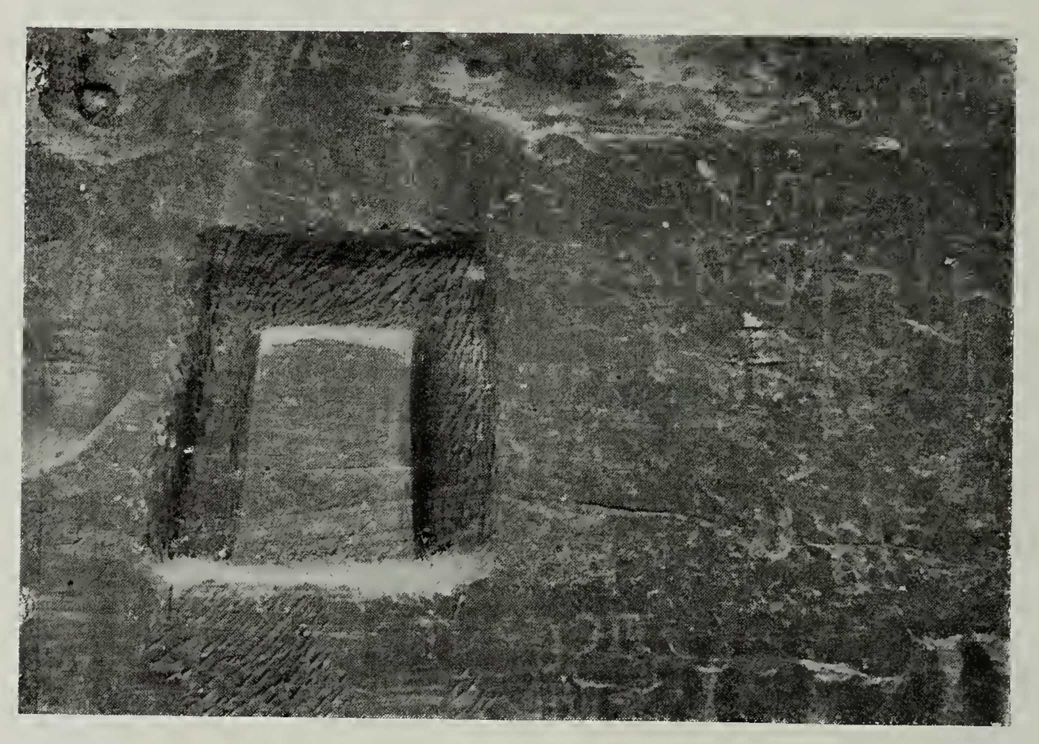


Fig. 214. — Médâin-Ṣâleḥ. Stèle entourée de graffites, à l'intérieur du ğebel Etlib.

graffites et qu'on a multiplié les monuments religieux. La figure 213 donne quelques-uns de ces derniers :

Nos 1 et 2. — Deux groupes de trois stèles séparées les unes des autres par une rainure de trois à quatre centimètres; la stèle du milieu est plus grande que les deux autres. On s'est contenté de les dégager du rocher, sans prendre soin de tailler tout autour une véritable niche.

N° 3. — On pourrait croire que le bas de cette stèle est inachevé à cause de l'irrégularité qu'elle présente sur le côté droit; cependant peut-être y a-t-il là une signification qui nous échappe.

N° 4. — Les pilastres de chaque côté ne sont qu'ébauchés; l'encadrement n'aura sans doute pas été terminé. Au centre, au lieu d'une stèle, on a cette fois une seconde niche beaucoup plus petite que celle qui l'encadre et au bas de laquelle était creusée en avant une cupule qui devait

mesurer dans son état de parfaite conservation 0m,08 de diamètre et 0m,05 de profondeur (voir la coupe) (1). En avant, une marche taillée dans le rocher entre le niveau du sol et la niche permettait de s'approcher plus facilement de cette dernière, peut-être pour toucher ou baiser le bétyle qui y aurait été placé ou bien pour déposer quelque offrande dans la cupule.

N° 5. — Identique à celle qu'on voit dans la figure 214. Simple stèle assez

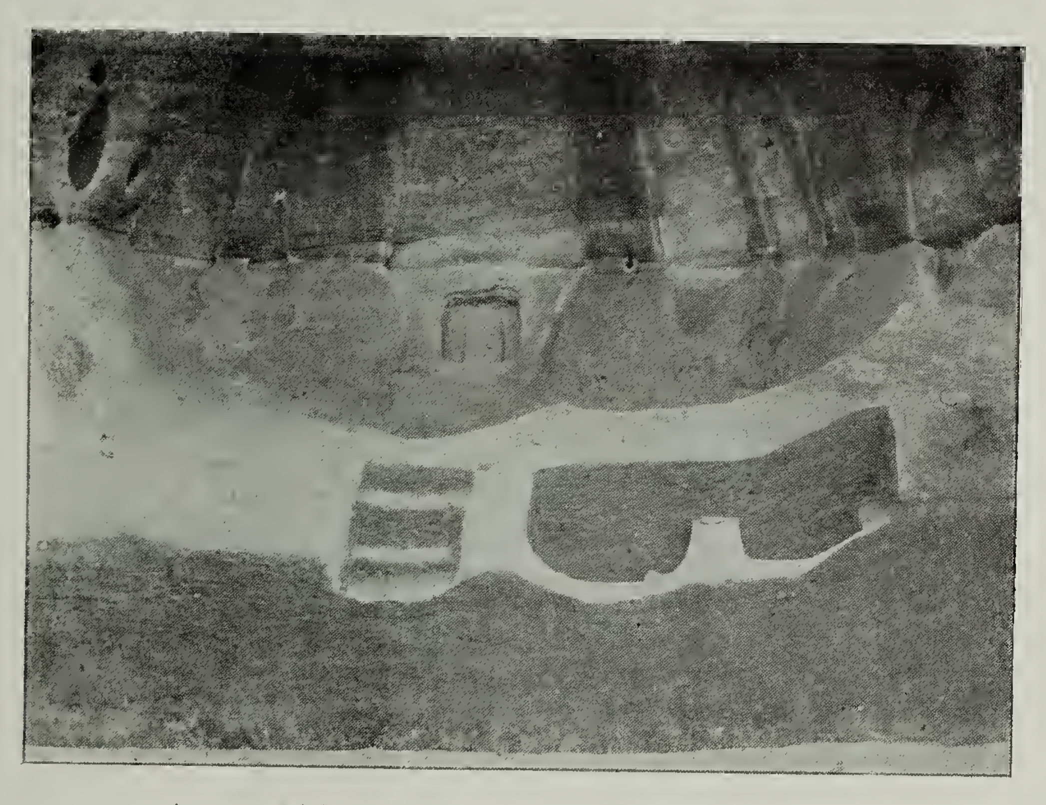


Fig. 215. — Médâin-Ṣâleḥ. Petit sanctuaire à l'intérieur du ǵebel Etlib.

grossièrement dégagée de la paroi du rocher. Il y a encore en avant une petite marche. Le croquis coté et la photographie dispensent de toute autre description.

Une dizaine de mètres au sud de cette dernière stèle, nous en trouvons une autre dans le même genre, mais complétée par quelques accessoires qui font de ce monument comme un petit sanctuaire. La figure 215 en donne une vue d'ensemble. Au fond d'une sorte de grotte très largement ouverte, on a sculpté dans une niche grossièrement taillée un bétyle dont

(1) Voir dans Dalman, *Petra...*, p. 186, fig. 101, n° 213, un bétyle avec un godet creusé au pied, en avant. La niche intérieure, décrite en ce moment, se rangerait tout à fait dans la catégorie que M. Dalman appelle des « stèles en creux », terme qui n'est peut-être pas de tous points heureux.

on a la forme et les dimensions ci-dessous (fig. 216). Il est précédé d'une petite esplanade irrégulière, sur laquelle conduit un escalier; la première marche de cet escalier, en avant, est ébréchée et se trouve à 0m,73 au-dessus du sol. A droite, on remarque deux petits bassins dont le devant a à peu près complètement disparu. Le plus rapproché de l'escalier mesure 0m,83 de long sur 0m,37 de large; l'autre 0m,61 sur 0m,30. La profondeur du premier pouvait être de 0m,25 et celle du second de 0m,20.

En continuant encore vers le sud une vingtaine de pas, on découvre derrière un grand rocher, au milieu de graffites très effacés, un bétyle d'un genre tout particulier et fort intéressant. Il est placé au ras du sol

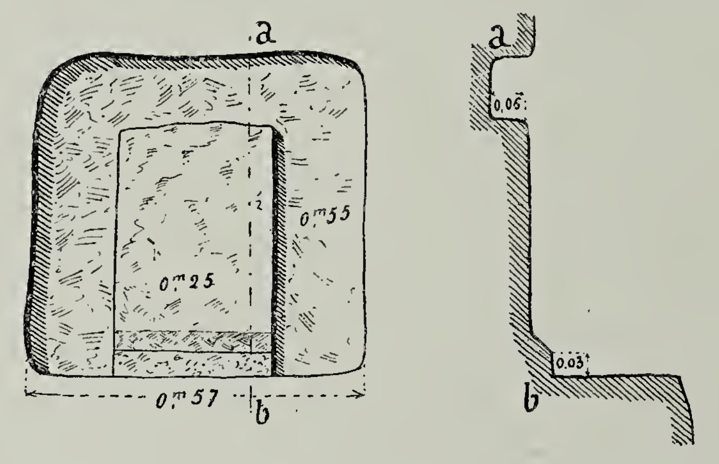


Fig. 216. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Le bétyle du petit sanctuaire à l'intérieur du ğebel Eṯlib.

et se détache sur la paroi du roc en un relief de six ou sept centimètres. Il n'y a pas la moindre niche, l'artiste ayant profité d'une saillie de la pierre pour y tailler son monument. Nous donnons de celui-ci, en même temps qu'une photographie, une coupe mesurée qui en simplifiera la description (fig. 217).

L'intérêt de cette stèle consiste dans les deux petits carrés formés par une bordure en relief et séparés par une barre, qui en occupent la partie supérieure. Les Arabes qui nous accompagnaient ont tout de suite reconnu là une idole avec un nez et deux yeux; nous croyons qu'ils avaient parfaitement raison. Le pieux nabatéen qui a sculpté ce bétyle aura voulu symboliser, sinon représenter, une figure humaine. Ne serait-ce pas une image grossière du dieu en l'honneur duquel avait été érigée cette pierre sacrée? D'autres peut-être préféreront y reconnaître l'image du pèlerin qui était venu prier en ce lieu (1).

(1) Euting a dessiné à Pétra une stèle qui ressemble beaucoup à celle-ci; cf. BRÜNNOW et DE DOMASZEWSKI, *Die Prov. Arab.*, I, p. 323, fig. 358. Plusieurs stèles funéraires de l'Arabie du Sud

§ III. — Groupe au sud du ğebel Eṯlib.

Nous avons déjà signalé, dans la Ire partie, ce groupe de monuments, (p. 124) (1). Le premier que nous reproduisons (fig. 218) a droit à cette

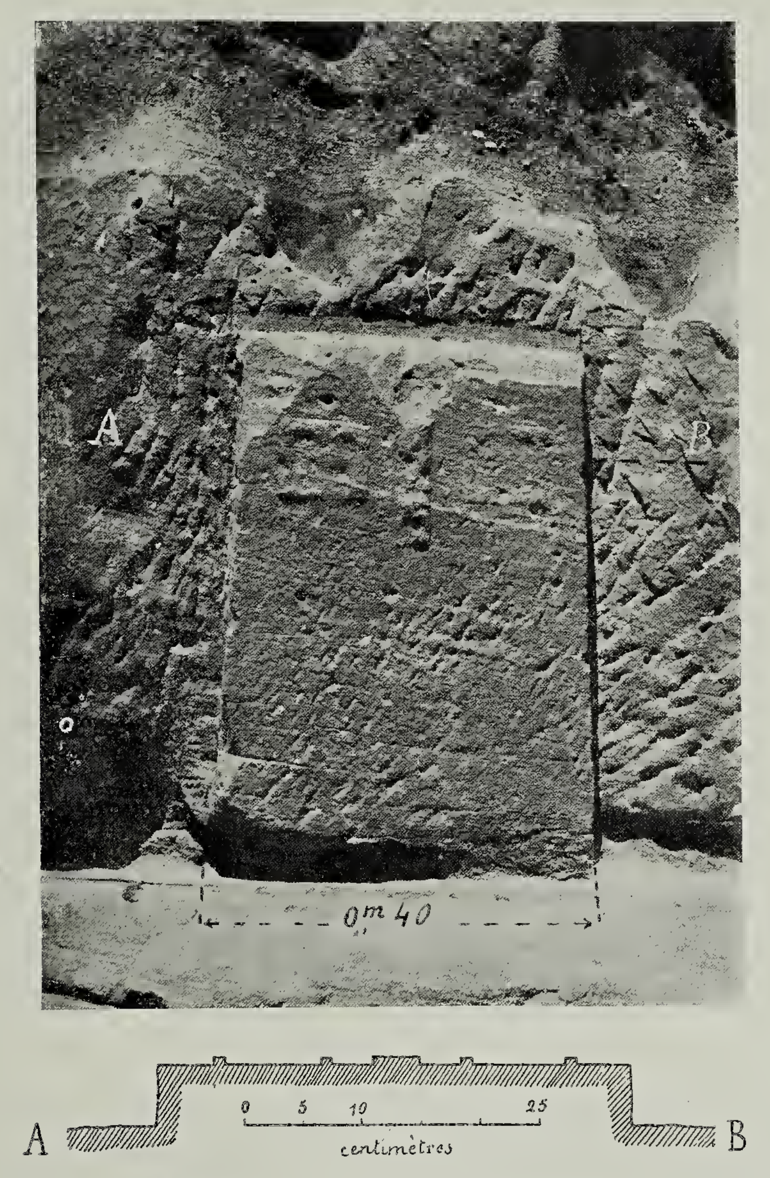


Fig. 217. — Médâin-Ṣâleḥ. Stèle votive avec un rudiment de figure humaine, à l'intérieur du ğebel Eṯlib. Vue prise de face et coupe à hauteur des yeux.

place d'honneur, car il tranche sur la banalité courante. Cette petite chapelle vise même à quelque élégance, quoique le travail ait été un peu

offrent dans leur partie supérieure deux yeux très nettement dessinés (Müller, *Südarab. Alterthüm*, pl. X, n°s 32, 33 et 34). Voir aussi la petite stèle de Teimâ, *CIS.*, II, 116.

(1) Voir leur situation dans le plan d'ensemble, Pl. III.

négligé. La stèle, large en moyenne de $0^{m},50$ sur $0^{m},70$ de haut et $0^{m},10$ de relief, se détache au fond d'une niche. Elle a ceci de particulier qu'au pied, au lieu d'une cupule qu'on a constatée ailleurs, il y a une petite excroissance large de $0^{m},18$ sur $0^{m},12$ de haut, semblable à un second bétyle, tout petit, placé en avant du premier. C'est la réduction probable d'une table d'offrande ou d'un autel. La base des pilastres, de chaque côté,



Fig. 218. — MÉDÂIN-ṢÂLEḤ. Monument religieux au sud du ǵebel Eṯlib.

est à peine ébauchée; leur chapiteau est formé d'une moulure tout à fait simple, légèrement concave, reproduite dans la corniche, au-dessus de l'architrave, mais avec une concavité plus accentuée. Cette sorte de demi-cercle, en haut relief, ménagé au centre de l'architrave, est quelque chose de nouveau et d'assez intrigant. On y distingue vers chaque extrémité un petit trou destiné vraisemblablement à recevoir une légère suspension ou quelque menu objet qu'on pouvait y fixer. Rien ne serait plus simple, par exemple, que d'y déposer une fleur (1). L'oiseau au centre

(1) Telle pratique, familière encore aux Orientaux en visite au cénotaphe de quelque wély,

du fronton doit être un aigle. La forme des urnes est commune. On trouvera sans difficulté, parmi les monuments funéraires, le type de façade identique à cette petite chapelle.

Nous faisons quelques pas vers l'est et nous choisissons, au milieu d'un grand nombre d'autres, les quelques stèles que nous présentons encore (fig. 219) :

N° 1. — Stèle d'un mètre de haut environ, dégagée par une rainure profonde. C'est encore le type de l'autel votif, avec ses deux cornes dont le

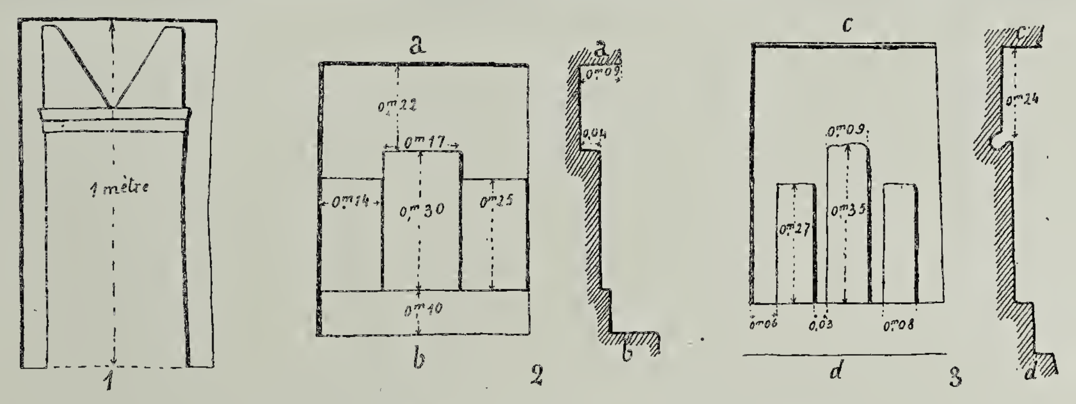


Fig. 219. — Médâïn-Sâleh. Stèles votives au sud du gebel Etlib.

relief au centre est le même que sur les côtés, ce qui n'a pas toujours lieu, ainsi qu'on le verra fig. 223.

N° 2. — Trois stèles dans une niche rectangulaire dont elles occupent toute la largeur. Elles ne sont point isolées les unes des autres mais seulement distinguées par un trait large de cinq millimètres sur une profondeur égale (1).

N° 3. — Encore trois stèles encadrées dans une niche. Elles sont longues et étroites et complètement détachées les unes des autres (2). Au sommet de la stèle centrale il y a un petit godet dont on peut se rendre compte en jetant un coup d'œil sur la coupe.

appuyerait en effet cette hypothèse. Elle est pourtant beaucoup trop caduque pour que nous y tenions. A la place de fleurs ainsi insérées accidentellement, on se demandera si le sculpteur n'avait pas en vue de détailler en cette moulure une couronne tressée, accrochée sous les serres de l'aigle dans le tympan et pendante au-dessus du bétyle. Le motif lui aurait été inspiré par des monuments classiques et, sous son ciseau inexpérimenté, serait devenu une forme méconnaissable et un symbole vide.

(1) Jadis nous avons photographié dans le Sik, à Pétra, un groupe de trois stèles identiques à celles-ci. Ce groupe nous paraît représenté dans le croquis de Dalman, *Petra...*, p. 145, fig. 67.

(2) Ces stèles ainsi dégagées et étroites pourraient être comparées aux trois bétyles dessinés au trait qui figurent au sommet de la stèle phénicienne découverte en Sicile près de l'ancienne Lilybée et actuellement au musée de Palerme à laquelle nous faisions allusion plus haut, p. 415, nt. 1. La double base sous les bétyles, ou du moins la base inférieure n'indiquerait-elle pas une marche? Quant à la figure humaine qu'on voit sur le même monument, on pourrait peut-être en

Un autre type du groupe à trois stèles, situé tout à côté, est donné dans la figure 220. Point de niche régulière ; on a ravalé la paroi du roc juste le nécessaire pour dégager les trois stèles, ici encore séparées, mais moins étriquées que dans le groupe précédent. La stèle centrale est de beaucoup plus grande que les deux autres, égales entre elles.

Voici encore au même endroit un quatrième exemple, de trois stèles juxtaposées, et toutes, cette fois, d'égale grandeur, ce qui est fort rare.



Fig. 220. — Médâin-Ṣâleḥ. Groupe de trois stèles, au sud du ǧebel Eṯlib.

Une stèle voisine mérite aussi une mention. Elle est toute petite et sans cadre ; au sommet est creusée une cupule qui, à la rigueur, pourrait être postérieure. A $0^{m},60$ au-dessus, on a taillé dans la paroi du rocher trois anneaux auxquels on suspendait sans doute des ex-voto (1).

Le monument reproduit dans la fig. 221 sort un peu du type commun. Il est situé à quelques pas à l'est des derniers mentionnés. Sur un socle de $1^{m},20$ de haut est posée une petite chapelle de bon style grec avec une niche au centre. Celle-ci abrite deux stèles d'inégale grandeur, séparées par une rainure peu profonde. Les chapiteaux des pilastres, les moulures de l'entablement et du fronton, quoique simples,

trouver d'analogues sur les stèles de Pétra, Cf. Brünnow et de Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, I, p. 232 et Musil, *Arabia Petræa*, II, *Edom*, I, p. 81. C'est d'ailleurs la série entière de ces stèles nabatéennes qui aurait d'excellents répondants parmi les stèles phéniciennes, puniques surtout ; mais notre but n'est pas de commenter ici les documents que nous livrons.

(1) A Pétra, ce dispositif n'est pas tellement rare. Voir par exemple dans Brünnow et de Domaszewski, *Die Prov. Arab.*, I, p. 336, fig. 369 ; Dalman, *Petra...*, p. 329, etc.

ne manquent pas cependant d'une certaine élégance. Mais l'artiste paraît s'être soucié assez peu de la symétrie, car la base ne correspond pas avec



Fig. 221. — Médâin-Ṣâleḥ. Petite chapelle votive avec deux stèles, au sud du ğebel Etlib.

le dessus. Peut-être a-t-elle été taillée en dernier lieu et a-t-on dû la pousser un peu à gauche, à cause du mauvais état de la pierre du côté

opposé. Il est à peine besoin d'observer que cette base dut être le symbole de l'autel si elle n'en a pas réellement fait fonction.

La chambre creusée dans un rocher isolé, à 150 mètres environ au sud de cet ensemble de petits monuments (pl. III), paraît devoir être considérée décidément comme un sanctuaire. C'est une salle carrée, de trois à quatre mètres de côté, très largement ouverte sur le devant, dans le genre du Diwân et des sanctuaires d'el-Mêr et d'el-Madrâs à Pétra. Elle offre tout particulièrement une grande ressemblance avec ces derniers. Dans la paroi

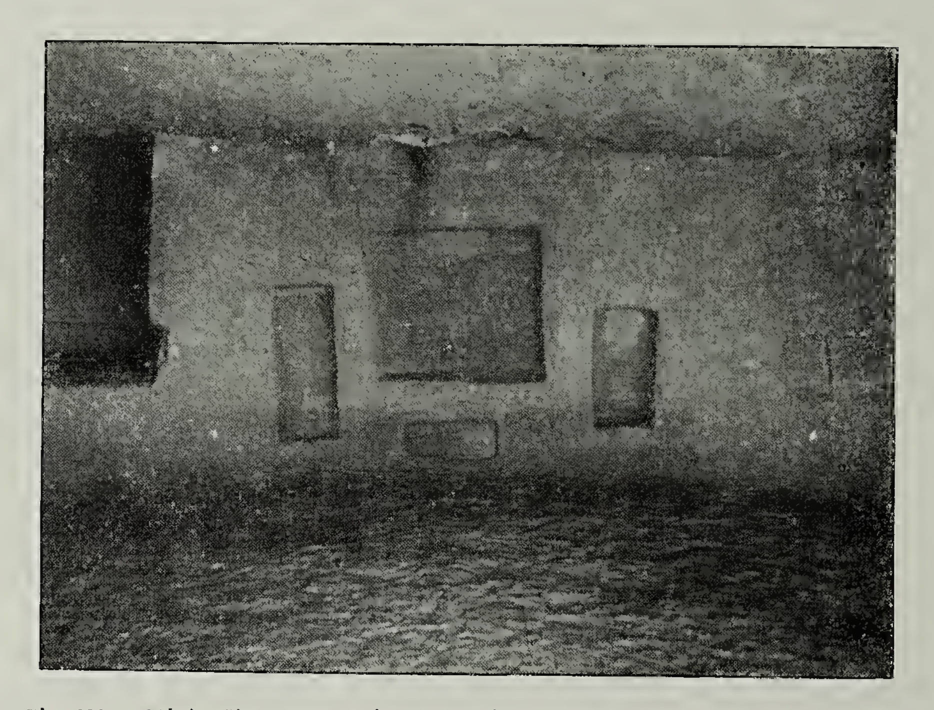


Fig. 222. — Médâïn-Ṣâleḥ. Sanctuaire au sud du ğebel Eṯlib. Paroi du fond de la salle.

du fond ont été creusées des niches peu profondes, de formes et de grandeurs diverses (fig. 222). A côté de la dernière, à gauche, se trouve le graffite nabatéen n° 159 qui fait mention, croyons-nous, d'une statue. Vers l'angle sud-ouest, un enfoncement, visible sur la photographie rappelle assez les loculi des chambres funéraires, mais présente cependant certaines particularités qui ne permettent pas de le confondre avec ceux-ci.

Les quatre monuments suivants sont situés trois à quatre cents mètres plus loin, à l'est du dernier sanctuaire.

Nous retrouvons le petit autel votif si commun en pays nabatéen ; mais ici les deux cornes ont très peu de relief, à peine cinq millimètres; de plus elles ne se rejoignent point à leur base, au-dessus de la corniche comme précédemment, mais il y a entre les deux un petit espace de

quelques centimètres (fig. 223). La niche d'à côté, avec une seule pierre votive, n'a rien de bien particulier. Elle était encadrée de deux pilastres supportant un arceau formé d'un ruban.

Les deux niches voisines (fig. 224) sont en meilleur état et plus remarquables. La première, à gauche, renferme deux stèles très bien taillées et isolées. Contrairement à ce qu'on avait constaté plus haut, dans le cas de deux pierres ainsi accouplées, c'est le bétyle de droite qui est légèrement plus petit. Les Arabes ont gravé leurs ouâsems sur l'un et l'autre,



Fig. 223. — Médâin-Ṣâleḥ. Niche et stèles votives au sud du ǧebel Etlib.

mais il n'y a à attacher aucune importance à ce détail. L'encadrement était soigné. On a retrouvé fréquemment les mêmes moulures dans les portes des petits tombeaux. Seul l'ornement placé au-dessus de l'acrotère central paraît nouveau (1).

Le galbe de la dernière niche est mal pris; elle est trop étroite pour sa hauteur. Les moulures du cadre ressemblent beaucoup à celles du précédent. Pour la première fois nous rencontrons un groupe de quatre stèles et dans une disposition dont nous ne connaissons point d'autre exemple (2). Il y en a deux dans le fond, séparées par un tout petit intervalle et inégales; la plus grande est encore à gauche. Deux autres d'égale grandeur, mais plus petites que les premières, sont placées de chaque côté

(1) On pourrait cependant le comparer à ceux qui décorent une des niches situées aux abords du Diwân, cf. p. 421, fig. 210.

(2) A Pétra, il y a au moins une niche avec quatre bétyles, mais ceux-ci sont tous alignés les uns à côté des autres. Cf. Musil, *Arabia Petraea*, II, *Edom* I, p. 80 et 81.

contre les parois latérales, en face l'une de l'autre; leur sommet est coupé en biseau.

En dehors des trois centres de culte dont on vient de parler et qui, en somme, pourraient être réduits à un seul ou à deux, tout au plus, à cause de leur voisinage, il n'est pas rare de trouver isolé çà et là dans un coin, quelque symbole religieux identique à ceux qui ont été décrits ci-dessus. En voici encore trois :

Fig. 225. — Petite stèle au-dessus de la façade d'un tombeau (**F 2**). Le



Fig. 224. — Médâin-Sâleḥ. Niches avec stèles au sud du gebel Eṯlib.

relief est de 0,02 seulement et la largeur de la rainure qui sert à le détacher de 0m,06. Dans le bas, un simple trait de cinq millimètres de large sur une profondeur égale, se poursuit de chaque côté et tourne ensuite en angle droit, à peu près à égale distance du centre. Aurait-on voulu par hasard représenter une sorte d'autel resté inachevé? (1)

Fig. 226, a) Dans un passage entre deux énormes rochers, aux abords du gebel Ḥûeireh. Grande niche de 0m,71 de large, à l'intérieur, sur 1m,10 de haut environ. Le dedans va en s'élargissant. Au lieu d'une ou

(1) Nous avons déjà signalé ailleurs un petit bétyle à l'entrée d'un tombeau (**C 1**, p. 317).

plusieurs stèles placées au centre, comme d'ordinaire, il y a une seconde niche toute petite creusée au fond de la première et présentant dans le bas une échancrure dans laquelle on aura peut-être encastré jadis une pierre ou bien une statuette. Dans le haut de la grande niche, sous l'arc, il y a deux petits trous de suspension. Le cadre extérieur est fort détérioré. S'il y a jamais eu des chapiteaux au-dessus des pilastres, on ne se rend plus compte de leur forme. Au sommet de l'arceau et de chaque

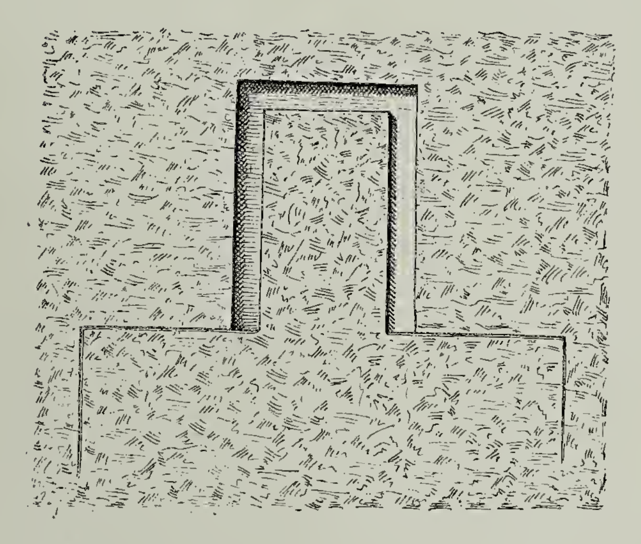


Fig. 225. — Médâin-Ṣâleḥ. Petite stèle au-dessus d'une tombe.

côté on a les trois amphores traditionnelles, posées sur des acrotères.

Fig. 226, b) Stèle tout à fait grossière placée en face de *a*. A côté, une autre encore plus fruste. On s'est contenté de dégager de la paroi, sur trois côtés, un quartier de rocher brut qu'on n'a pas autrement travaillé.

Si l'on voulait être complet, il faudrait reproduire encore un nombre assez considérable de monuments religieux du type de ceux que nous venons de passer en revue ; mais l'intérêt de cette étude n'en serait guère augmenté. Nous croyons avoir reproduit ou signalé tous ceux qui peuvent éclairer de quelque rayon, si faible soit-il, la religion, encore si peu connue, du peuple nabatéen.

Il nous reste cependant à dire un mot d'une petite représentation d'un tout autre genre, gravée sur une pierre encastrée dans la paroi du puits aux inscriptions, situé auprès de qaṣr Fahad. Beaucoup verront sans doute dans cette méchante pièce de sculpture un symbole religieux.

C'est un bloc de grès verdâtre mesurant 0m,42 de long sur 0m,28 de haut. Nous n'avons pas rencontré dans les montagnes de Médâin-Ṣâleḥ des grès

de cette nature. La pièce a été réemployée comme pierre d'appareil, sans qu'on puisse dire avec certitude quelle était sa destination primitive. Sur sa face extérieure, on distingue assez nettement la figure grossière de deux oiseaux (fig. 227 et 228). Ils sont campés sur leurs pattes en faux profil : les pattes sont très gauchement profilées; le corps est de face et les têtes seules sont tournées l'une vers l'autre d'un mouvement très net. Leurs ailes sont largement ouvertes comme s'ils prenaient leur essor. La tête de celui du côté gauche est en grande partie détériorée; celui de droite,

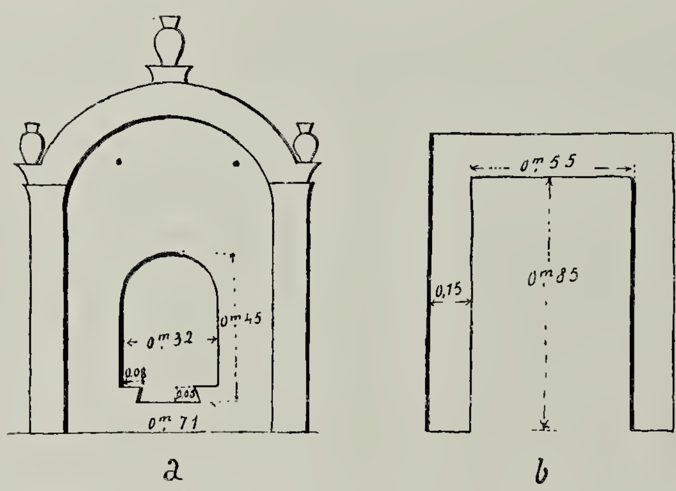


Fig. 226. — Niche et stèle votives près du ğebel Ḥûeireh, à l'ouest de Médâin-Ṣâleḥ.

moins bien conservé, possède un très long bec recourbé. Les deux ailes convergentes se touchent à leur extrémité et paraissent abriter quelque chose. On dirait une sorte de coffret, une arche (?). Au-dessous de ce coffret et sous les pieds des oiseaux, court une manière de guirlande à lourds festons. Au premier abord, la ligne ondulée pourrait faire croire à une représentation d'eau, mais les festons, marquent bien qu'il s'agit d'une ornementation.

Le travail est des plus primitifs. Les petites plumes des oiseaux, la guirlande inférieure et ce qui marquerait les planches du coffret, sont représentés par des ronds minuscules inscrits entre des lignes parallèles. De grandes lignes plus espacées et coupées par une série de petits traits verticaux très rapprochés, marquent les grandes plumes du bout des ailes et le rudiment de queue perceptible chez l'oiseau de gauche.

Cette curieuse représentation ne manquera pas de rappeler à certains l'image de l'arche reposant à l'ombre des ailes des chérubins dans le sanctuaire israélite. On le rapprochera peut-être aussi de quelque symbole dont l'Assyrie et l'Égypte nous fournissent de multiples exemples (1); mais il y

(1) Jeremias, *ATAO.*, 2e édit., p. 439.

aura lieu d'étudier le monument d'un peu plus près avant de se prononcer. Ce que nous en voulons pour le moment retenir est sa physionomie, fort différente des symboles nabatéens authentiques. Nous y verrions donc volontiers un petit monument religieux juif, arraché peut-être à quelque oratoire domestique, sinon à une synagogue, et traité comme un vulgaire moellon par les reconstructeurs du puits. La présence d'un monument de cette nature n'est d'ailleurs pas pour nous surprendre à Ḥégrâ, d'où les Juifs ne pouvaient guère demeurer absents. Telle inscription gravée sur un monument funéraire nous avait déjà signalé leur présence (*Inscr. nab.* nº 4). Il y avait intérêt à en relever aussi l'attestation par une pièce *artistique* dans le style et selon le goût national. Voir ainsi l'inscription nab. nº 172 *bis*.

De cette rapide nomenclature il résulte qu'on trouve à Médâin-Ṣâleḥ un ou deux sanctuaires rupestres, formés par une salle taillée dans le flanc de la montagne et largement ouverte sur le devant, qui rappelle bien les sanctuaires nabatéens de l'ouâdy Mousa. Vraisemblablement on a aussi les débris d'un autel analogue à celui du haut-lieu de Pétra (fig. 211), quoique dans un contexte archéologique tout autre. Quant aux nombreux monuments accessoires de ces lieux de culte, ils consistent surtout en niches et en stèles (1). Les niches sont de trois sortes :

1º Niches plus ou moins ornementées, vides aujourd'hui, mais dans lesquelles il semble qu'on avait jadis placé certains objets (fig. 210, 226*a*, etc.). Plusieurs fois on a creusé au fond d'une grande niche un autre enfoncement plus réduit.

2º Niches encadrées dans le genre des précédentes, et renfermant une, deux, trois, et dans un cas même, quatre stèles (fig. 212*a*, 221, 208, 224, etc.). — Parfois ces deux catégories de niches sont surmontées d'un aigle (fig. 204, 207, 218).

3º Niches sans ornement aucun et qui ont été creusées simplement en dégageant de la paroi du rocher une ou plusieurs stèles.

Les stèles sont plus fréquentes et beaucoup plus variées que les niches. On peut distinguer :

1º Stèles isolées, avec cornes au sommet pour symboliser un autel (fig. 212*b*, 219 [1], etc.).

2º Stèles isolées avec une grossière représentation humaine (fig. 217). Peut-être faut-il rattacher à cette catégorie le relief en relation avec le Diwân (fig. 202 et 203).

(1) La distinction que nous établissons entre niches et stèles, est purement extrinsèque, puisque le plus souvent les deux choses vont ensemble; la niche est un abri, un cadre pour la stèle.

3° Stèle isolée, en forme de pilier arrondi, s'évasant dans le haut et dans le bas (pl. XLI).

4° Stèle isolée de forme arrondie (fig. 207).

5° Stèle isolée, à angles aigus, placée ou non dans une niche.

6° Groupe de deux stèles généralement inégales, la plus petite à droite ou à gauche de la grande, séparées par un simple trait, ou une rainure profonde (fig. 221, 224).

7° Groupe de trois stèles distinguées par un trait, ou séparées par une

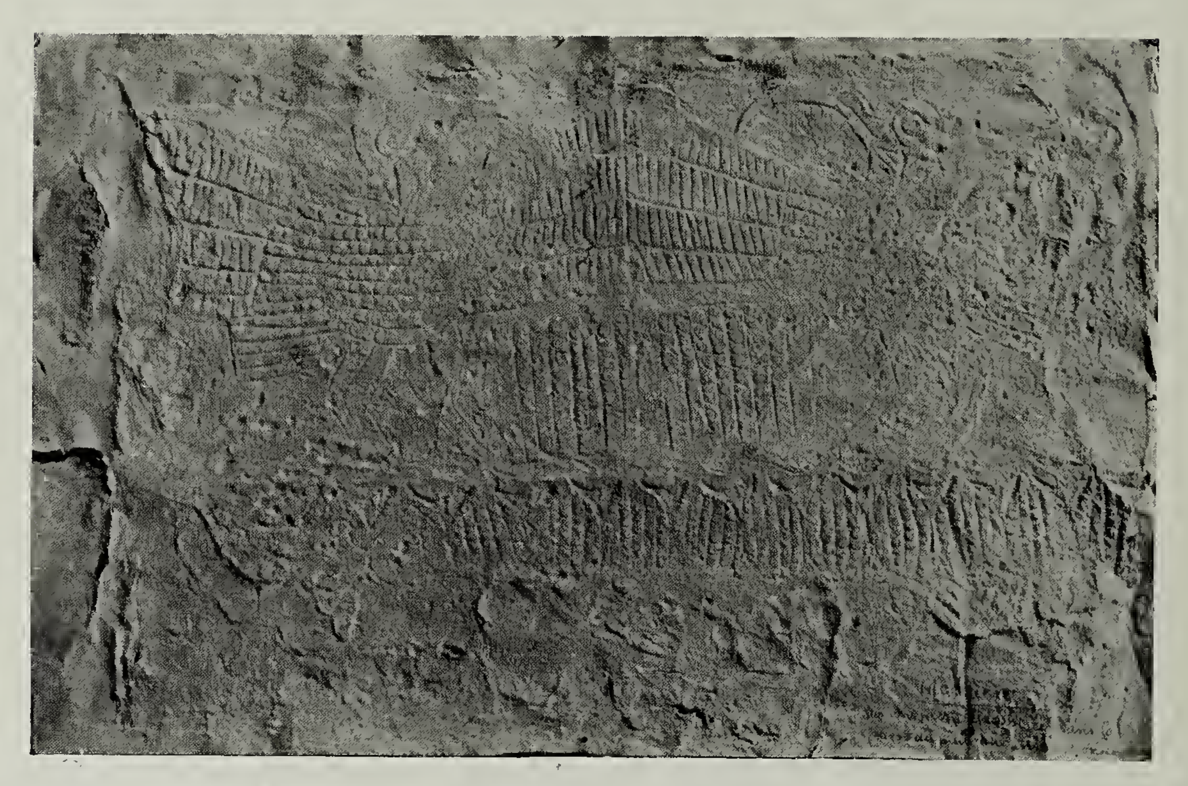


Fig. 227. — Médâin-Ṣâleḥ. Représentation de deux oiseaux dans l'attitude de Chérubins. Photographie de l'estampage.

large entaille, placées ou non dans une niche. La stèle centrale est généralement plus grande que les deux autres toujours d'égale dimension (fig. 208, 219², 220, etc.) (1).

8° Groupe de quatre stèles dans une niche : deux inégales dans le fond et deux semblables se faisant face sur les côtés (fig. 224*b*).

Au bout de cette longue randonnée par les défilés rocheux du massif de Médâin-Ṣâleḥ à la recherche de monuments aussi mesquins par leur mérite artistique, il ne nous paraît pas douteux que la plupart du moins n'aient

(1) On n'oubliera pas que certaines niches et stèles, isolées ou groupées, ont une cupule creusée au pied ou au sommet (fig. 213¹, 219³).

une valeur symbolique et religieuse. Quelle est au juste cette valeur? De quel concept précis, dans l'âme d'un Nabatéen, relèvent telle niche à emblèmes variés, tel groupe de stèles, ou tel oratoire en particulier : nous laissons à de plus habiles le soin de le déterminer. Trop d'éléments doivent intervenir en cette étude pour que nous puissions d'ailleurs songer à l'aborder au bout de ce compte rendu de notre exploration. On devra, par exemple, dégager préalablement, si possible, des sources littéraires

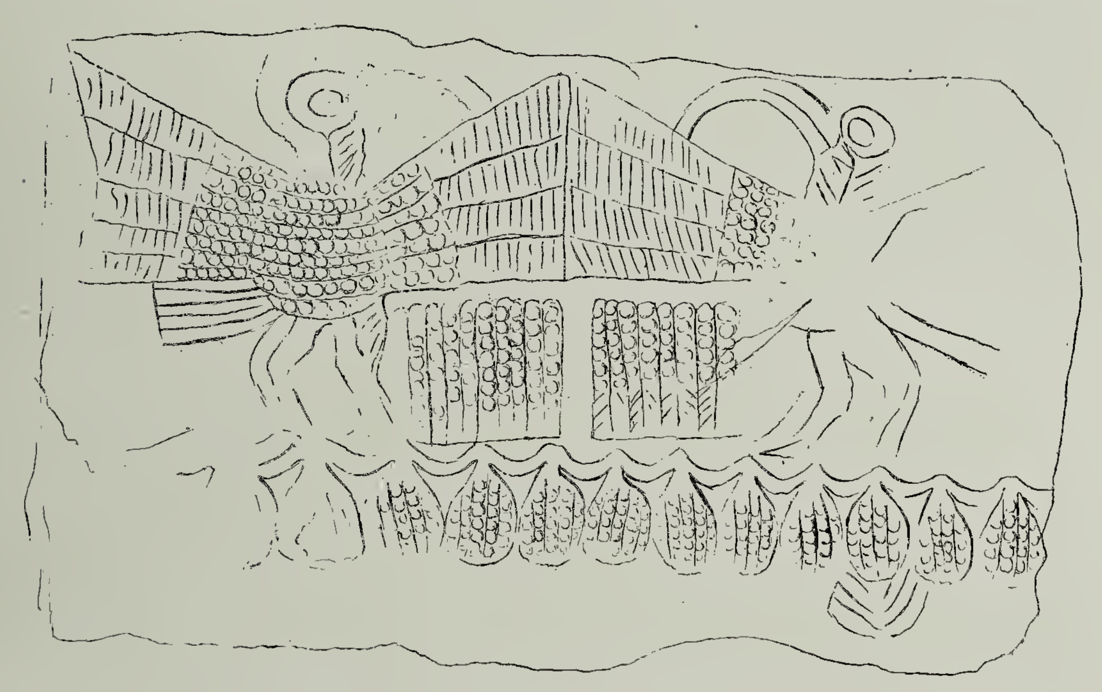


Fig. 228. — Médâin-Ṣâleḥ. Les deux oiseaux d'après un dessin de l'estampage.

quelques données positives sur la religion des Nabatéens. Il sera aussi et surtout indispensable, avant toute spéculation directe sur les monuments, de définir au moins avec approximation ce qu'ils ont de vraiment spécifique et ce qu'ils ont en commun avec des monuments analogues dans des civilisations aussi diverses que celles de l'Arabie, de la Phénicie, des colonies puniques, de la Phrygie et du monde hellénistique ou romain. Aussi bien avons-nous eu l'occasion de signaler déjà, d'un mot au moins, des analogies à nos monuments empruntées à tous ces milieux, et quand on abordera l'examen archéologique dans le détail, on s'apercevra vite que ces analogies sont légion. Le bilan des monuments sacrés nabatéens suppose donc, on le voit, une tout autre tâche qu'un catalogue — si bien classé qu'il soit — de ce qui existe à Ḥégrâ, à Pétra, à ʿAbdeh, ailleurs encore.

Un fait se dégage pourtant des observations faites à Médâin-Ṣâleḥ avec

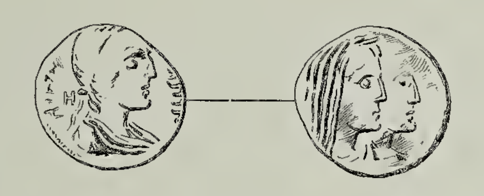
assez de relief pour que nous puissions le retenir : Le site des installations cultuelles révèle toujours une préoccupation identique plus déterminée que leur aménagement; celui-ci varie beaucoup, celui-là est infailliblement en harmonie avec la nature, et, suivant le cas, pittoresque, mystérieux ou grandiose. Il y a longtemps déjà que le P. Lagrange en faisait la constatation pour Pétra (1). L'idée n'était pas seulement féconde pour guider dans la recherche archéologique ultérieure, elle l'était plus encore pour aboutir à une notion un peu exacte du lieu de culte nabatéen. Nous avions déjà pu vérifier le bien-fondé en explorant naguère la colline d''Abdeh (2). Elle devait se vérifier non moins bien dans notre exploration de Ḥégrà. Ici sans doute, rien de comparable à ed-Deir, ni surtout au sanctuaire si impressionnant et si majestueux de Zibb 'Aṭouf. La faute en est certainement non pas à un sens religieux ou à une intelligence de la montagne autres chez les Nabatéens de Ḥégrà, mais à la montagne elle-même, qui ne s'est pas prêtée ici à une installation du même type qu'à Pétra et qui n'a pas, au surplus, l'imposant aspect des rochers féeriques de l'ouàdy Mousa. Ce qui manquait en grandiose était compensé en mystérieux et en pittoresque. Nous avons déjà fait observer combien la région du Diwàn était sœur du vallon solitaire d'el-Mèr à Pétra. Pour donner, il est vrai, la vivante impression à la fois de cette similitude et de la sensation religieuse qui en découle, il faudrait mieux que des plans et des photographies. Ces documents ont beau exprimer, avec une précision scrupuleuse, ici et là une même salle béante sur le vallon désert, une même série de proscynèmes, un même cortège de niches et autres accessoires : ils ne rendent pas le recueillement, le charme pénétrant du site et de l'installation, soit que la lumière radieuse l'inonde, soit que l'ombre du soir y descende ou que la nuit l'emplisse de mystère. Le sanctuaire nabatéen nous apparaît, dès lors, beaucoup moins comme une installation officielle, un rendez-vous où le peuple et ses dieux pourront entrer en contact à des jours de solennités conventionnelles, que comme un centre petit ou grand de manifestation permanente de la majesté divine. On viendra là individuellement ou par groupes apporter son offrande, ou l'hommage de sa prière; et à quelque moment que ce soit, en pénétrant dans ces retraites, on se sentira dans une atmosphère de beauté riante ou sauvage, de calme et de mystère qui est tout ce que le sentiment religieux peut rencontrer de plus propice à son

(1) *RB.*, 1898, p. 180 ss.
(2) *RB.*, 1905, p. 235 ss. : le haut-lieu

épanouissement. Et ainsi devient naturelle à souhait cette dispersion apparente des groupes de monuments cultuels qui tous ont en commun ce sens profond de la nature si facile à harmoniser avec la pensée d'un peuple comme étaient les Nabatéens de l'histoire : trafiquants inlassables qui furent, de longs siècles durant, les rouliers entre l'Arabie et le bassin méditerranéen. Le mot est de M. le comte Jean de Kergorlay (1); on ne saurait dire plus juste au sujet du peuple et d'un mot non moins heureux l'éminent écrivain a expliqué la diversité des centres cultuels de ce peuple à Pétra : c'est quelque chose comme les « paroisses » de nos grandes villes. Autant en dirons-nous pour caractériser les groupes énumérés à Médâin-Ṣâleḥ : paroisses dans la cité nabatéenne de Ḥégrà.

Monnaie provenant de Médain-Saleh.

Drachme d'argent nabatéenne au nom d'Obodas III ou IV (roi vers 30-9 av. J-C.).



[שנת חד]ה (à gauche)
[V]. בדת [מלך נבטו]

(*Obodas, roi de Nabatène, l'an* 1). Buste du roi diadémé, à droite; derrière la tête, ה nabatéen Grènetis.

℞. Deux bustes accolés à droite; celui de la reine au premier plan, celui du roi, diadémé, au second. Grènetis.

Les PP. Jaussen et Savignac ont rapporté un grand nombre d'autres monnaies de bronze déjà connues : nous signalons seulement celle-ci qui, par sa rareté, mérite une mention spéciale (2).

E. Babelon.

(1) Dans son brillant article sur Pétra, *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1907, p. 894, ss.

(2) Voyez l'étude de M. R. Dussaud, *Numismatique des rois de Nabatène*, dans le *Journal asiatique*, Mars-Avril 1904.

IV

NOTES ETHNOGRAPHIQUES

Nous avions résolu de faire une étude ethnograhique complète sur les localités et les tribus que nous devions visiter pendant notre expédition d'Arabie. On sait comment notre intention est restée à l'état de projet; comment il nous a été impossible d'entrer en rapport avec les bédouins et de recueillir auprès d'eux des renseignements sur leurs mœurs, leurs traditions, leur folk-lore. Même dans les endroits où nous avons fait un séjour prolongé, nous avons été l'objet d'une étroite surveillance; aucune liberté ne nous a été accordée et les Arabes qui, d'aventure, nous parlaient, étaient aussitôt suspectés et violemment écartés. Malgré tout, nous avons pu réunir quelques renseignements intéressants, spécialement à Mâdabâ, à Ma'ân et à Tebouk; on les communique ici, bien qu'ils soient fort incomplets.

*
* *

Mâdabâ. — A notre arrivée à Mâdabâ, comme nous l'avons dit plus haut, la communauté chrétienne était dans la plus grande agitation; elle venait d'être englobée dans la lutte qui mettait aux prises la puissante tribu des Ṣeḫour et les Arabes du Belqâ. Placés entre les deux partis belligérants, les chrétiens pouvaient difficilement garder la neutralité, et ils furent poussés dans la mêlée par la force des choses. Voici la suite des événements d'après le récit de témoins oculaires.

Entre Ǧeloul et Menǧâ, deux localités en partie reconstruites par les Ṣeḫour et situées toutes les deux à la distance d'une heure de Mâdabâ, dans la direction de l'est et du nord-est, se trouve un terrain de médiocre étendue, mais de bonne terre labourable, appartenant aux Ġanamât, une des tribus du Belqâ. Les possesseurs n'avaient jamais été inquiétés dans leur droit, mais au mois de décembre dernier, un bédouin cupide nommé Šebîb, du clan des Zeben, une des subdivisions des Ṣeḫour, prétendit à la propriété de ce champ et, pour faire valoir son titre, se mit à le labourer.

Les Ġanamât, informés de cette violation du droit, accoururent en hâte pour repousser le Ṣaḥary; mais ce dernier avait prévu l'incident; il avait prévenu sa parenté qui, au premier signal, arriva de suite en armes et résista par la force aux Ġanamât. Aussitôt une véritable bataille s'engagea au cours de laquelle Šebîb tua, d'un coup de fusil, 'Alei'ân Beṭnân de la tribu ennemie. A la nouvelle de cette mort, tout le Belqâ fut indigné. Les Arabes vinrent en nombre chercher « leur mort » et firent un grand deuil. Autour de sa tombe, les proches parents du défunt se groupèrent; chacun jeta son *mérîr* (1) sur le cadavre et répéta, en le reprenant, la formule ordinaire : *'Annak, ya fulân* (عنك يا فلان), « pour toi, ô un tel, nous demandons le sang ». Ensuite les assistants tirèrent un coup de fusil vers le ciel et dirent en s'adressant au mort : *'Aleik en-nôm, waḥnâ 'aleinâ el-lôm,* « sur toi le sommeil et sur nous le blâme ». La fosse fut remplie de terre et on se sépara. Dès le lendemain matin, les cavaliers du Belqâ se précipitèrent contre les Ṣeḥour qu'ils allèrent attaquer jusque dans leur campement. Comme il est d'usage en pareille occurrence, les femmes excitaient les guerriers par leurs chants et leurs cris et, sous les ardeurs du soleil, ranimaient leurs forces en leur apportant de l'eau dans les outres de cuir. Les Zeben campés auprès de Ğeloul se portèrent au-devant des Belqâwiyeh et engagèrent aussitôt la bataille; ils auraient été complètement battus sans l'intervention des Fâiz qui se jetèrent dans la mêlée et les aidèrent à repousser leurs adversaires. Un hôte des Ṣeḥour, nommé Ġeilâny, fut mortellement blessé; une de leurs juments fut tuée et une autre blessée. Cette première rencontre fut très peu sanglante mais elle alluma le feu de la guerre.

Le Gouvernement essaya d'éteindre l'incendie à son origine; en conséquence, le moudir (2) de Mâdabâ invita les adversaires à se présenter à son tribunal; il comptait pouvoir terminer cette querelle à l'amiable et amener facilement les contestants à composition. A son appel, les deux tribus ennemies envoyèrent leurs délégués. Du côté des Ṣeḥour, on vit arriver quelques membres du clan des Fâiz; les Zeben, qui avaient tué un Arabe du Belqâ, n'osèrent comparaître tandis que les Ġanamât et les 'Adwân furent fidèles au rendez-vous. Chacun de ces trois groupes reçut l'hospitalité chez une famille chrétienne de Mâdabâ. Le lendemain, le moudir et le cheikh Ia'qoub devaient, avec les contestants, se rendre sur le terrain disputé et faire droit à toutes les réclamations. Mais la discorde ne tarda pas

(1) Le *mérîr* est le cordon qui retient le voile « *kéfiyeh* » dont se servent les bédouins pour couvrir la tête.

(2) Le moudir est un officier civil qu'on pourrait comparer à un maire de village.

à éclater de nouveau. Eben Nemer, le Ṣaḫary qui avait eu sa jument tuée dans le dernier combat, crut pouvoir se compenser aisément de la perte qu'il avait éprouvée et essaya de voler une monture aux Ġanamât. Le cheikh de ces derniers, informé de cette tentative au moment où, penchant vers la conciliation, il était disposé à faire des sacrifices pour rétablir la paix, fut très irrité de cette nouvelle preuve de cupide agression de la part des Ṣeḫour : « Poursuivez ce voleur, dit-il aux bédouins qui l'entouraient, et tuez-le ». Ses gens prennent leurs armes et rencontrent, dans la maison du chrétien Ṣalîṭ el-'Amârneh, deux arabes Ṣaḫarys du clan des Heqeiš; aussitôt ils se mettent à les frapper et à les dépouiller. Le maître de la maison, en voyant les lois de l'hospitalité violées dans sa propre demeure, pousse le cri d'alarme. Ses voisins accourent et rejettent en dehors du village les Belqâwiyeh qui avaient injurié et frappé les deux Heqeišys. Pendant que cet incident prenait fin dans le quartier septentrional de Mâdabâ, un drame commençait dans la partie méridionale de la même localité. Quatre cavaliers Heqeišys recevaient l'hospitalité chez Ḫalîl Zouaïdeh. En apprenant la conduite des Belqâwiyeh, ils sortent dans la rue et, apercevant un Arabe des Ġanamât, lui tirent une balle qui lui traverse le dos. Ce fut le signal d'une nouvelle bataille. Tous les cavaliers du Belqâ se précipitent vers Mâdabâ pour exterminer les Heqeiš qui s'y trouvaient. Ceux-ci, au nombre de cinq ou six seulement, se disposent à sortir du village pour regagner leur campement. Les chrétiens les adjurent de ne pas s'exposer à la mort : « leurs ennemis sont puissants; ils accourent de tous côtés; que les Heqeiš consentent à entrer dans une maison; ils seront en sécurité, car les chrétiens les protégeront ». A ces sages paroles, les Ṣeḫour répondent : « Sommes-nous des femmes pour nous cacher? » et, sautant à cheval, ils se dirigent vers la plaine. A ce moment commence une vive fusillade; les Belqâwiyeh se lancent aussitôt à la poursuite des Ṣeḫour. Un de ces derniers, 'Abdallah el-Môr, reçoit une première blessure à la tête; bientôt une deuxième balle lui traverse la poitrine; il reste encore à cheval; mais une troisième balle lui fracasse la cuisse; il tombe. Ses compagnons se pressent autour de lui pour le secourir. « Fuyez, leur dit-il; moi, je meurs; portez aux Arabes la nouvelle de mon trépas. » Les Heqeiš s'échappent alors dans la plaine de toute la vitesse de leurs montures. Le blessé 'Abdallah fut apporté dans la maison d'un chrétien où il ne voulut pas rester; sur son ordre, des paysans musulmans l'emportèrent à Ḥawwârâ où il expira peu de temps après. On s'était réuni à Mâdabâ pour signer la paix; les derniers incidents provoquaient la guerre.

Trois jours après, les Ḥeqeïš apprennent qu'une caravane de Belqâwiyeh revenait de Kérak. Au nombre de cinquante cavaliers, ils se portent vivement à sa rencontre et l'atteignent au Môǵib. Le combat s'engage aussitôt. Deux Belqâwiyeh tombent criblés de blessures; les Ṣeḫour perdent un de leurs cavaliers, mais ils remportent la victoire et emmènent tout le butin. Les Ḥamâideh, sur le territoire desquels vient de se livrer la bataille, font droit aux réclamations des Belqâwiyeh qui demandent leur intervention, comme c'est l'usage en pareille occurrence (1). Ils contraignent donc les Ṣeḫour à rendre ce qu'ils ont pris, excepté vingt-sept ânes et cinq chameaux qui restent entre leurs mains.

Tous ces incidents excitèrent les esprits. Les Ṣeḫour se retirèrent dans le désert, vers l'est; les Belqâwiyeh descendirent dans le Ġôr, à l'ouest; seuls les habitants de Mâdabâ restèrent chez eux. Il semblait, en effet, qu'ils n'avaient rien à craindre, car ils s'étaient montrés favorables à la paix et s'étaient efforcés de maintenir les bonnes relations entre les tribus, mais 'Abdallah el-Môr avait été tué sous les murs de Mâdabâ. On devait donc savoir dans le village le nom de celui qui avait porté le coup mortel; les Ṣeḫour sommèrent les chrétiens de révéler le coupable. C'était les mettre dans l'embarras; car s'ils indiquaient le nom du Belqâwy qui avait donné la mort à 'Abdallah el-Môr, ils attiraient sur eux la haine de tout le Belqâ. D'autre part, en refusant de satisfaire la curiosité intéressée des Ṣeḫour, ils s'exposaient à leur inimitié et prêtaient le flanc à leurs soupçons; ils prirent le parti du silence. Les Ṣeḫour, en apprenant cette détermination, les accusèrent ouvertement d'être les vrais coupables. Ils écrivirent une lettre officielle (2) au moudir de Mâdabâ pour lui dénoncer la conduite des chrétiens, les rendre responsables du sang versé et l'avertir qu'ils leur déclaraient la guerre. De semblables accusations étaient envoyées au wâly de Damas et au gouverneur de Kérak. Ce n'étaient pas de vaines menaces. Peu de jours après, quelques Ṣeḫour rencontrèrent un chrétien du Salṭ; l'ayant pris pour un habitant de Mâdabâ, ils le criblèrent de balles.

(1) Lorsque les vaincus, dans un combat, implorent la protection d'une autre tribu, celle-ci croirait manquer à l'honneur si elle n'intervenait pas aussitôt en leur faveur, surtout si la lutte a eu lieu sur son territoire.

(2) Voici la traduction littérale de cette lettre :

« Paix parfaite sur 'Isa éfendy (le moudir de Mâdabâ); qu'Allah prolonge ta vie! Sache que tu nous as toujours avertis de nous tenir en garde contre les Druses; nous t'en remercions. Or, 'Isa éfendy, notre vie durant, nous avons été en guerre contre les Druses; nous leur avons tué du monde comme ils nous en ont tué. Mais aujourd'hui, *nos Druses*, ce sont les chrétiens, et toi, tu sais ce qu'ont fait contre nous ces *païens*. Maintenant, voici que si nous leur pardonnons, les Arabes ne leur pardonneront pas, et si les Arabes leur pardonnent, les femmes leur rendront la *nagâ*. Vis longtemps et salut. »

Le Gouvernement se décida à intervenir. Comme le moudir de Mâdabâ avait été impuissant à rétablir la paix et n'avait même pas pu empêcher les graves désordres des derniers jours, le wâly voulut examiner la question par lui-même. En conséquence, il envoya l'ordre à Ṭalâl, cheikh des Ṣeḫour, à Sulṭân, cheikh des ʿAdwân du Belqâ, et à Iaʿqoub, cheikh de Mâdabâ, de se rendre à Damas. Au jour marqué, tous les intéressés se trouvèrent au rendez-vous. La séance fut orageuse. Le cheikh de Mâdabâ montra avec beaucoup de clarté, mais dans un langage très véhément, combien injustes étaient les accusations des Ṣeḫour et il ne craignit pas de les attaquer à son tour et de leur reprocher leur cupidité et leurs incursions perpétuelles. Le gouverneur comprit bien vite l'inutilité de ses efforts pour une solution immédiate; il se décida alors à recourir à un stratagème qui réussit parfois et qui a surtout le mérite de dégager les responsabilités officielles; il renvoya l'affaire devant un tribunal bédouin. Tous les chefs, mandés à Damas, reçurent l'ordre de se trouver, à date fixe, à ʿAmmân, pour y discuter les conditions de la paix : tous se conformeraient ensuite à la sentence que prononcerait le cheikh des Zeben. Ils accédèrent au désir du wâly, mais lorsque le jour de la réunion d'ʿAmmân fut arrivé, rien ne put aboutir; car le principal intéressé, le cheikh des Ḥeqeiš, celui dont le frère avait été tué devant Mâdabâ, refusa de se présenter. L'assemblée se sépara sans avoir rien fait pour la paix, et, suivant la vieille expression des anciens chroniqueurs, « chacun s'en retourna chez soi », plus irrité qu'auparavant.

Les Ṣeḫour donnèrent bientôt une preuve manifeste de leur inimitié. Une nuit, au nombre de six cavaliers, ils s'approchent, à la faveur des ténèbres, du village de Mâdabâ, dans l'espoir de mettre la main sur un chrétien et de l'immoler en victime. Attachant leurs montures au milieu des blés verts, ils s'avancent doucement et aperçoivent bientôt, auprès des premières maisons, un troupeau de moutons parqué dans un enclos; au milieu, une masse informe et noire leur apparaît comme devant être le berger endormi; ils la criblent de balles. Heureusement, ce n'était qu'une brebis noire; le berger, réveillé en sursaut, se lève du coin où il était blotti; au même instant, il reçoit une balle qui lui transperce le bras droit et va sortir au milieu du dos. Les Ṣeḫour, craignant d'être enveloppés par les chrétiens qui accourent au bruit de la fusillade, s'enfuient dans la plaine, laissant baignée dans son sang leur victime qui est aussitôt transportée dans sa maison. C'est là que nous avons pu lui donner des soins, le 19 mars 1907. Les Arabes nous ont expliqué à cette occasion la manière dont ils soignaient ces sortes de blessures. Ils introduisent d'abord

dans le trou fait par la balle, une ficelle enduite de cire et d'alun, afin de bien nettoyer la plaie. Dans le cas présent, le fil, en suivant le chemin tracé par le plomb, traversait la poitrine du patient. Cette première opération terminée, on applique à chacune des ouvertures de la plaie une sorte de tampon fait avec du lin, enduit de savon, de cire, de sucre et de miel. Il faut croire à l'efficacité du remède, puisque notre blessé était sur pied deux mois plus tard.

N'ayant pas réussi dans cette première tentative, les Ṣeḫour reviennent bientôt à la charge. Un matin, de bonne heure, ils s'avisent de sonner la cloche de l'église grecque, persuadés que les chrétiens ne manqueront pas de se présenter à cet appel, et ils s'apprêtent à fusiller les premiers qui arriveront. Mais ils ne comptaient pas sur le sacristain qui, sortant inopinément par une porte dérobée, les surprend par derrière, en blesse un à la tête, pousse le cri d'alarme et oblige les malandrins à prendre la fuite.

Ces nouvelles attaques de la part des Ṣeḫour avaient eu pour résultat immédiat de porter les gens de Mâdabâ à resserrer les liens qui les unissaient aux Belqâwiyeh. Ils se hâtèrent de jurer avec eux une alliance plus étroite, dans le but de réunir leurs forces contre le grand ennemi commun. Les habitants du Belqâ, très irrités contre les Ṣeḫour, écoutèrent avec faveur, et même avec une certaine satisfaction, les propositions du cheikh Ia'qoub qui les invitait à réunir tous les guerriers pour attaquer leurs adversaires. C'est précisément au moment où nous atteignions Mâdabâ, que se préparait cette lutte terrible. Le Gouvernement essaya, encore une fois, d'arrêter ces natures sauvages, et le 19 mars, nous voyions arriver le qaïmaqâm du Salṭ et le commandant de la gendarmerie de Kérak. Les cheikhs arabes furent convoqués. Ceux du Belqâ se présentèrent; mais, parmi les Ṣeḫour, le clan des Fâiz seul envoya ses chefs, tandis que les Heqeiš refusèrent d'obéir. De la part des autorités, un messager se rendit auprès du cheikh des Heqeiš qui répondit au qaïmaqâm : « Je me trouve à Ṯemed et à toi le commandement » (انا فى ثمد ولك الامر). Ce qui voulait dire, d'après les Arabes, qu'il resterait à Ṯemed et qu'il ne se dérangerait pas.

Pendant qu'au sérail de Mâdabâ on discutait sur cette brève réponse, on vit soudain une bande de cavaliers Ṣaḫary, du clan des Zeben, enlever cent cinquante moutons appartenant à un chrétien. Ce troupeau paissait au nord du village, à la distance d'une heure seulement. Au cri d'alarme du berger, les cavaliers chrétiens sautent à cheval et s'apprêtent à poursuivre les maraudeurs; mais le Gouvernement les empêcha de partir, prétendant

que donner la chasse aux voleurs était son affaire. Aussitôt, en effet, il envoya contre eux douze gendarmes; mais les cavaliers réguliers se souciaient fort peu de s'exposer aux balles bédouines...; ils ne ramenèrent pas le bétail. Ce ne fut que huit jours après que le propriétaire rentra en possession de son troupeau diminué de dix unités.

Au moment de nous mettre en route pour le centre de l'Arabie, nous voyions se dérouler sous nos yeux les différentes scènes de cette comédie qui souvent tournait au tragique, sans bien nous rendre compte peut-être du véritable état de la question ou sans bien saisir toute cette politique. Le Gouvernement échouait dans ses essais de conciliation, en apparence du moins, et la puissante tribu des Ṣeḫour le bravait effrontément. Le qaïmaqâm était irrité; le cheikh du Belqâ, Sulṭân, criait à haute voix que sa patience était à bout et que deux mille cavaliers étaient prêts à répondre à son appel; un engagement décisif pouvait seul abattre l'orgueil de leurs ennemis; mais le Gouvernement empêcha toujours, et avec raison, une rencontre qui aurait été désastreuse. Attaquer les Ṣeḫour était peut-être le meilleur parti pour le Belqâ et le mouteṣarref de Kérak était d'avis de leur infliger un châtiment sévère. Mais les Ṣeḫour ont, à Damas, de puissants protecteurs qui ont pris fait et cause pour eux et ont même obtenu de la Sublime Porte le déplacement du gouverneur de Kérak qui leur était hostile. En réalité, on ne sait pas si le Gouvernement craint de froisser les Ṣeḫour, ou s'il veut plutôt les distraire et les empêcher ainsi actuellement de prêter une trop grande attention à la construction de la ligne du Hedjaz.

Quoi qu'il en soit de cette politique générale, les autorités turques réunies à Mâdabâ firent tous leurs efforts pour amener une entente entre les Ṣeḫour d'un côté, le Belqâ et les chrétiens de l'autre. Le qaïmaqâm chargea le commandant de la gendarmerie de Kérak de se rendre auprès du cheikh des Heqeiš à Ṭemed et d'obtenir de ce bédouin farouche qu'il voulût bien assister à une entrevue avec les chefs du Belqâ et ceux de Mâdabâ.

Arrivé sous la tente du nomade, l'officier militaire s'efforça, par de bonnes paroles, de l'attirer au parti de la conciliation : « Assurément, lui disait-il, la paix sera pour toi avantageuse et la tribu tout entière en retirera de précieux bénéfices. » — « Je ne suis pas l'ennemi de la paix, répondit le bédouin, mais jamais je n'irai à Mâdabâ; si le qaïmaqâm et les cheikhs veulent venir à Ğeloul, j'accepte l'entrevue. » Suivant le désir du cheikh des Heqeiš, Ğeloul fut adopté comme lieu de rendez-vous. Deux jours après, le qaïmaqâm de Salṭ, le moudir de Mâdabâ, les chefs du Belqâ

et Ia'qoub, de Mâdabâ, prenaient place dans une chambre à côté des cheikhs des Ṣeḫour. « Le silence était glacial, » nous racontait un assistant. Le premier, le qaïmaqâm prit la parole : « Si Allah le veut, la paix sera conclue aujourd'hui, » dit-il simplement. « Si Allah le veut, » lui répondirent plusieurs voix. Alors, le cheikh des Heqeiš apostropha Ia'qoub de Mâdabâ : « Notre sang est sur toi, nous devons le venger ». — Le cheikh Ia'qoub se leva, et tirant son épée du fourreau, traça avec la pointe un cercle sur le sol au milieu de l'assemblée et debout, la main sur l'épée dont la pointe reposait dans le cercle, il jura par Allah et par la religion chrétienne que le sang d' 'Abdallah el-Môr n'avait pas été répandu par un chrétien. « Il a juré de son innocence, dirent les assistants ; il n'est pas coupable. » Le cheikh des Heqeiš lui-même se déclara satisfait de ce serment, et reconnut par le fait même que son hostilité contre les chrétiens n'avait plus de raison d'être. C'était un premier résultat. Le qaïmaqâm aurait voulu terminer également la querelle avec le Belqâ, mais les Ṣeḫour, regardant leur concession comme suffisante, refusèrent de prolonger l'entretien et se retirèrent brusquement. On ne connut point tout d'abord le motif de cette détermination ; les Belqâwiyeh craignirent un instant d'être seuls l'objet de la haine et des incursions des Ṣeḫour, mais ils purent bientôt constater que leurs alliés, les habitants de Mâdabâ, n'étaient pas autorisés à se croire dans une sécurité absolue. Leurs ennemis en effet refusèrent de leur rendre le bien volé et continuèrent à garder à leur égard une attitude à tout le moins équivoque. Du reste un incident fâcheux, qui arriva quelques temps après, déchaîna de nouveau la fureur mal contenue de la puissante tribu musulmane (1).

(1) Pour montrer comment toutes ces populations, encore mal civilisées, peuvent en un clin d'œil se porter aux dernières extrémités, nous racontons ici, d'après le récit des Arabes, un fait étrange qui s'est passé au Belqâ pendant notre voyage d'Arabie.

Une nouvelle colonie d'émigrés, nommés Šeišan par les Arabes, s'établissait, avec l'appui du Gouvernement, entre 'Ammân et Djerach. Les Arabes virent de mauvais œil ces nouveaux colons qui, se croyant en pays conquis, eurent peu d'égards pour les nombreux bédouins qui les entouraient et voulurent les empêcher d'abreuver leurs troupeaux à une source qui jaillissait auprès du village ; ils tuèrent même quelques moutons sur le bord de l'eau. Exaspérés de ces procédés, les 'Abbâd, une tribu assez puissante, coururent aux armes et se précipitèrent en nombre sur la petite colonie. Tout ce qu'ils rencontrèrent fut détruit : les femmes et les enfants furent massacrés, les maisons incendiées, le bétail égorgé. Un pareil attentat ne pouvait rester impuni ; le Gouvernement se montra rigoureux dans la répression ; il fit mettre en prison une soixantaine des principaux d'entre les 'Abbâd et le moutesarref de Kérak se rendit au Salṭ pour instruire lui-même cette affaire. Le jugement définitif fut cependant renvoyé au tribunal de Kérak et tous les inculpés furent incarcérés dans la citadelle de cette localité. Mais pendant que l'affaire suivait son cours, les prisonniers, profitant des lenteurs du procès, travaillaient nuit et jour à se créer une issue à travers les immenses souterrains de l'antique citadelle de Renaud de Châtillon. A force d'énergie, ils parvinrent à percer un mur de dix mètres d'épaisseur, et par cette brèche, à la faveur de la nuit, ils réussirent à s'évader en grand nombre : le fugitif descendait au moyen

Un jeune Ṣaḥary, d'une vingtaine d'année, était loué comme berger chez une famille de Mâdabâ. Un habitant de cette localité, dans une tournée de garde au milieu des champs de blé, rencontra un autre berger, également Ṣaḥary, qui laissait son troupeau s'approcher trop près des terrains ensemencés. Le chrétien lui fit une remarque motivée, mais le premier Ṣaḥary, nommé Ḥedeiry, ne put entendre ce reproche sans entrer en fureur; aussitôt il tira son poignard et se précipita sur le chrétien pour le frapper en criant : « Ou je te tuerai, ou je mourrai. » L'homme de Mâdabâ, voyant cet énergumène s'avancer droit sur lui en brandissant son arme, voulut l'effrayer en tirant dans sa direction deux coups de fusil; le Ṣaḥary ne s'arrêta point. Au moment où il se croyait sûr d'atteindre son adversaire, il reçut en pleine poitrine une balle qui le coucha par terre; il expira trois jours après. Avant de mourir, il avait déclaré que c'était B... S... qui l'avait frappé. L'inculpé fut aussitôt mis en prison. Retenu deux ou trois jours à Mâdabâ, il fut conduit à la prison de Ṣalṭ, où son cas ne put être jugé, car il dépendait du tribunal criminel de Kérak. C'est là qu'il fut transféré pendant l'été. Il devait y rester de longs mois, en attendant l'arrêt d'un tribunal redouté. Reconnu coupable, il serait condamné à quinze ans de réclusion dans ce souterrain infect de la citadelle où les plus robustes constitutions ne sauraient résister plus de deux ou trois ans. Il avait donc raison de s'alarmer à la pensée du sort qui l'attendait peut-être; il gardait cependant une lueur d'espérance, comptant sur l'habileté de ses défenseurs et sur les éventualités inopinées du désert.

En apprenant que *leur sang* venait d'être répandu par un chrétien (1), les Ṣeḥour entrèrent dans une étrange colère. Les principaux chefs se réunirent chez Ṭalâl pour aviser au moyen le plus efficace de tirer une ven-

d'une corde jusque sur le rebord de la tour; ensuite, il glissait doucement le long du glacis et atteignait le fossé, d'où il pouvait facilement s'évader chez les bédouins. Plus de quarante prisonniers s'échappèrent de la sorte. Les derniers, craignant d'être aperçus par les sentinelles, se précipitèrent en masse sur la corde qui céda sous leur poids; et ces infortunés se tuèrent pour la plupart, en tombant dans le fossé d'une hauteur de quinze à vingt mètres.

(1) La mort de Ḥedeiry arriva le 20 mai, au moment où nous rentrions d'Arabie; elle eut une grande influence sur les événements qui se sont rapidement déroulés au pays de Moab depuis cette date. Le récit de ces événements, si bref soit-il, nous paraît devoir fournir une contribution intéressante à la connaissance de la vie bédouine; c'est la seule considération qui nous porte à écrire ces quelques lignes. Mais les détails qui vont suivre paraîtront plus clairs, si on se fait une idée exacte de la position géographique des Ṣeḥour. Cette turbulente tribu vient, pendant l'été, camper à l'est de Mâdabâ, auprès de Qala'at Zîzeh, de Ǧeloul ou de Menǧâ; elle atteint par conséquent les confins du territoire des chrétiens et un peu plus au nord se heurte à la limite du Belqâ. Au sud, elle se rencontre avec la tribu des Ḥamâideh, mais vers l'est elle reste libre de s'étendre dans la direction du Ǧôf, de Teima et de Ṭebeiq. Aux approches de l'automne, lorsque le froid commence à se faire sentir sur les hauts plateaux, elle plie ses campements et les transporte vers l'est, d'où elle revient au mois de mai.

geance éclatante de cet audacieux attentat. Tout d'abord, en compensation du seul Ḥedeiry mis à mort, on réclama la vie de plusieurs chrétiens. Puis, dans la chaleur de la discussion, quelques-uns proposèrent de détruire le village lui-même et de chasser au loin les habitants qui échapperaient au glaive. Ce parti extrême plut à ces natures emportées et on délibéra immédiatement sur la manière la plus prompte de le mettre à exécution. L'impétueux Moḥammed, frère de Ṭalâl, était d'avis d'organiser une attaque ouverte, dès le lendemain matin, et d'emporter la position à la pointe de l'épée : « les chrétiens en petit nombre ne pourraient résister à leur choc, et à la fin de la journée, Mâdabâ ne serait plus qu'un monceau de ruines ». Mais Fawwâz, neveu de Ṭalâl, désapprouva le plan proposé. D'après son sentiment « les chrétiens, — qu'Allah les maudisse! — quoique inférieurs en nombre, ne reculeront pas. Abrités derrière leurs maisons, ils se défendront bravement et peut-être qu'aucun Ṣaḥary ne pénétrera dans le village; il serait préférable d'employer la ruse : on attirera adroitement les chrétiens dans la plaine, où des cavaliers seront en embuscade; à un signal donné, on les enveloppera de tous côtés et on les massacrera ». Ce plan parut excellent à toute l'assemblée. Le cheikh Ṭalâl l'appuya très fort et en fixa la réalisation au lendemain. — Dès les premières lueurs du jour, un corps de cavalerie se dissimulait dans l'ouâdy el-Ḥabîs qui traverse la plaine à trois ou quatre kilomètres à l'est de Mâdabâ. Au soleil levant, arrivèrent les assaillants qui firent pleuvoir une grêle de balles sur les maisons chrétiennes et même sur le sérail. Les habitants, avertis par un espion du plan de campagne de leurs ennemis, se contentèrent, d'accord avec le Gouvernement, de maintenir les Ṣeḥour à distance, mais ne firent aucune sortie en rase campagne et rendirent ainsi vaines les prévisions de leurs adversaires. Ceux-ci comprirent parfaitement l'inutilité d'une attaque ouverte contre le village; ils se retirèrent et résolurent d'entreprendre contre les chrétiens une série d'incursions et de razzias plus à la portée de leurs moyens d'action et de leurs aptitudes. Dès ce moment, commencèrent, pour les habitants de Mâdabâ, des vexations inouïes. Des bandes de cavaliers ennemis parcouraient la campagne, enlevant les troupeaux, saccageant les propriétés et maltraitant les gens. A 'Umm Qeṣeir, un fellâḥ du Ḥaurân est pris pour un chrétien et reçoit deux balles dans le dos, au sortir du village. Selîm Ṣalâiṭah, de la tribu des Ma'â'ieh, revenant de Sâmek avec un fellah, est rencontré par une troupe de maraudeurs Ṣaḥarys montés sur des delouls. La lutte s'engage aussitôt; le chrétien se blottit derrière une roche et ouvre le feu sur ses adversaires qui, surpris de tant de sang-froid et craignant l'arrivée

inopinée d'autres chrétiens qui ne tarderaient pas d'accourir au bruit de la fusillade, se dispersent dans le désert. Un autre chrétien, Salâmeh Šueiḥât, courut un plus grand danger. En passant au ḫirb. Ḥanînah, en face de Mâdabâ, il fut saisi par quelques bédouins Ḥâḍereh des Ṣeḫour qui lui sautèrent dessus à l'improviste, lui enlevèrent ses armes et lui passèrent une corde autour du cou pour l'entraîner dans une grotte où ils voulaient l'immoler. L'infortuné captif appela au secours et ses cris parvinrent aux oreilles de Daḫelallah son neveu qui se précipita aussitôt vers lui : *Aïdikom!* « Retenez vos mains! » cria-t-il aux ennemis; « le premier qui touche mon ami est mort! » et il se met à tirer. Les ennemis, étonnés de cette intervention inattendue, hésitent un moment, puis se hâtent de prendre la fuite en apercevant quelques cavaliers du Belqâ se diriger contre eux. Un de ces maraudeurs, atteint d'une balle au flanc droit, resta sur place. — Iousef Meṣârweh, de Mâdabâ, en revenant de Kérak, rencontra des Ḥeqeiš au sommet de la descente du Môǧib; reconnu comme chrétien, il est immédiatement saisi, garrotté et traîné vers un endroit écarté nommé Ǧedeirât où on veut l'égorger. Iousef se tire de ce mauvais pas en ayant recours à la pratique arabe de la *daḫaleh* (1), auprès d'un cheikh Ṣaḫary. Ce dernier le prend sous sa protection et lui sauve la vie.

Ces exemples, que nous pourrions multiplier, suffisent à montrer les dangers continuels auxquels étaient exposés les habitants de Mâdabâ. Ils devaient être constamment sur leurs gardes; ils ne pouvaient sortir de leur village sans s'exposer à de fâcheuses rencontres et aucun même n'allait abreuver sa jument à la porte de la localité sans prendre ses armes. Cependant, ils ne pouvaient rester continuellement dans leurs murs, car l'époque de la moisson arrivait et le soin de leurs récoltes les appelait aux champs. Mais ils n'eurent point la liberté nécessaire pour mener à bonne fin tout ce travail de la moisson et du battage du blé. De la terrasse de leurs maisons, ils virent maintes fois les hordes ennemies emporter les gerbes liées ou même le grain déjà vanné sur l'aire. C'est ainsi que furent volées vingt charges de blé à Ḥesbân et cinquante à Abou Ǧâber. Sâlem eben Ṣâleḥ nous affirmait qu'au moment où ses chameaux chargés de sacs de grain prenaient la direction de sa maison, les Ṣeḫour étaient survenus et les avaient enlevés; de sorte qu'il avait à peine rentré dans ses greniers le tiers de sa récolte. Beaucoup d'autres chrétiens se trouvaient dans une situation analogue et quelquefois plus lamentable. C'est ainsi que Ia'qoub es-Salṭy ne recueillit même pas une mesure de blé, tout ayant été volé par l'en-

(1) Cf. Jaussen, *Coutumes des Arabes*, p. 208 ss.

nemi. Les Kerâdšeh offrirent trente meǧîdys à un parent de Ṭalâl pour obtenir sa protection et pouvoir récolter leur froment.

Vers la fin de juillet 1907, il régnait une excitation fébrile parmi cette population traquée par un ennemi puissant et tenue en laisse par une autorité locale qui ne la protégeait qu'imparfaitement et ne lui laissait pas une liberté suffisante pour se défendre elle-même.

Les jeunes gens gémissaient de cette sorte d'emprisonnement anémiant et réclamaient au moins une plus grande liberté; car ils n'étaient nullement disposés à se laisser ainsi dévorer comme des agneaux. S'ils n'eurent point les coudées franches pour organiser une défense ouverte contre les Ṣeḫour puisque l'autorité régulière les en empêchait, ils surent cependant montrer leur courage à leurs adversaires et leur infligèrent à l'occasion une défaite sanglante.

Les troupeaux des chrétiens s'étaient avancés jusqu'auprès de l'ancienne localité de Teïm. Des hauteurs de Ḥawwârâ, les Ṣeḫour les aperçurent et résolurent aussitôt de les enlever. A la vue des cavaliers ennemis se dirigeant vers eux à bride abattue, les bergers comprennent leur dessein et donnent aussitôt l'alarme. Les chrétiens sortent vivement du village et mettent en fuite les maraudeurs. Mais ces derniers ne se tiennent pas pour battus. Du milieu de la plaine où ils se sont arrêtés, ils commencent une fusillade bien nourrie qui dure près d'une heure. Puis soudain elle s'arrête. Un jeune cavalier de Mâdabâ s'était avancé hardiment contre les assaillants et avait déchargé sa carabine : la balle était allée frapper au cœur ʿAfâš el-Môr, un cheikh des Ṣeḫour; le blessé tomba foudroyé. Les ennemis, humiliés, pleins de rage, se retirèrent en emportant le cadavre de leur chef, auquel ils firent des funérailles solennelles en jurant par Allah de le venger. Ils méditèrent ensuite un nouveau plan de campagne contre Mâdabâ; ils n'eurent pas le temps de l'exécuter, car il survint tout à coup une nouvelle orientation de la politique au désert.

Nous avons déjà parlé de l'accord existant entre les habitants de Mâdabâ et les tribus du Belqâ. Cette bonne entente ne fut pas troublée un seul instant. Chaque fois que les chrétiens étaient sérieusement menacés, les guerriers du Belqâ accouraient à toute bride et leur présence obligeait l'ennemi à se retirer. Du reste, ils n'hésitaient pas à faire le coup de feu, car ils étaient eux-mêmes l'objet des mêmes attaques et des mêmes incursions que leurs alliés. Il ne se passait guère de journée en effet qui ne fût témoin d'une escarmouche, et les mêmes maraudeurs qui n'avaient point réussi contre les chrétiens poursuivaient leurs courses vers l'ouest, dans l'espoir de surprendre les troupeaux des Aba'l-Ġanam ou ceux des

ʿAdwân. S'ils étaient parfois heureux dans leur entreprise, souvent, au lieu d'une proie facile, ils rapportaient des blessures; maintes fois aussi les plus téméraires perdaient la vie. On n'aurait pas grand profit à rappeler les nombreux faits de ce genre qui nous ont été racontés; nous signalerons un simple incident plus apte à mieux faire connaître les usages arabes.

Les Ṣeḫour possèdent de nombreux troupeaux de chameaux qui, en temps ordinaire, viennent s'abreuver pendant l'été aux eaux abondantes de Ḥesbân. La guerre qui existait entre eux et le Belqâ leur rendait difficile l'accès de ces eaux, et comme, à la suite de leurs démêlés avec les Ḥaweiṭât, le ruisseau du Wâleh et les puits de Ṯemed leur devinrent presque inaccessibles, ils essayèrent d'obtenir des ʿAdwân, la principale tribu du Belqâ, l'autorisation de conduire librement leurs troupeaux à la source de Ḥesbân. Mais leur premier message n'obtint qu'un refus dédaigneux. Pressés par la nécessité, les Ṣeḫour supplièrent le Gouvernement d'intervenir en leur faveur, et en effet le qaïmaqâm du Salṭ reçut l'ordre de faire droit à leur requête. En conséquence, cet employé vint en personne au Belqâ pour contraindre les ʿAdwân à laisser libre l'accès des eaux de Ḥesbân. Le cheikh Sulṭan dit au qaïmaqâm : « Tu peux commander ce qu'il te plaira; pour moi je ne réponds de rien, et le sang versé sera sur ta tête. » L'officier du Gouvernement comprit l'inutilité de sa démarche; il se retira, laissant les Arabes vider entre eux leurs querelles. Les Ṣeḫour essayèrent de conduire leurs troupeaux à Ḥesbân malgré leurs ennemis; cette audace donna lieu à un combat dans lequel on compta de nombreux blessés et plusieurs morts.

Quelques jours après, le 11 août, les Ṣeḫour font une nouvelle incursion contre le Belqâ : ils s'emparent d'une paire de bœufs appartenant aux Aba'l-Ġanam. L'alarme est aussitôt donnée; les guerriers accourent, le combat s'engage auprès de Suâniyeh; le feu des carabines dura longtemps, puis les Ṣeḫour se retirèrent en abandonnant sur le terrain un de leurs chefs Šawbât en-Neirân. Les Ġanamât eurent à déplorer la perte de Ḥamd, frère de leur cheikh, Sâlem.

Le lendemain de ce combat, tout le Belqâ voulait se précipiter sur les Ṣeḫour; le Gouvernement fit avorter ce projet; mais les Ṣeḫour vaincus comprirent la nécessité de chercher des alliés.

Ils essayèrent d'abord de soulever les Ḥamâideh contre les chrétiens et le Belqâ. Du campement de Ṭalâl partit un messager monté sur une jument *muqalladeh*, c'est-à-dire couverte sur le poitrail d'une bande d'étoffe noire coupée à la tente. D'après l'usage arabe, le messager se présente

au campement voisin. Si le cheikh auquel est envoyé le message embrasse la cause de celui qui lui demande son assistance, il délie lui-même la bande d'étoffe noire du poitrail de la jument et l'attache au cou de sa propre monture; si au contraire il refuse l'alliance proposée, il laisse repartir la jument *muqalladeh* telle qu'elle est venue. En recevant l'envoyé de Ṭalâl, Abou Breiz, le cheikh des Ḥamâideh, répondit : « Entre moi et les chrétiens unis au Belqâ règne depuis longtemps la paix; et je n'ai aucun motif de leur déclarer la guerre. »

Ayant échoué auprès des Ḥamâideh, les Ṣeḫour escomptaient un meilleur succès chez les Moğally de Kérak; mais un incident récent venait d'anéantir toutes les chances d'une entente entre les deux tribus : car les Beni Ṣaḫer avaient tué depuis peu quelques Kérakiens aux environs de Qaṭrâneh. Malgré ces marques d'hostilité, les Ṣeḫour, qui se voyaient fortement pressés par leurs adversaires de l'ouest, proposèrent spontanément la paix aux Moğally et les supplièrent de contracter avec eux une alliance. Mais bien que Ṭalâl fût venu en personne à la capitale de Moab, et qu'il fût secondé dans ses démarches par le Gouvernement, il n'eut point la satisfaction de voir aboutir ses projets. Le cheikh des Moğally, Fârès, ne fit aucune réponse à ses propositions de paix et refusa même de le voir. Il s'était déjà lié avec un autre chef arabe, avec ʿAwdeh Abou Tâyeh. Ce dernier va entrer maintenant en scène, et prendre en quelque sorte la direction de la politique *désertique et bédouine*. Aussi devons-nous le présenter au lecteur avant de continuer le récit des événements.

ʿAwdeh abou Tâyeh, cheikh d'un clan nombreux de la puissante tribu des Ḥaweiṭât, s'est acquis dans tout le nord de l'Arabie un renom de bravoure chevaleresque; il passe pour un héros des anciens âges. Ses nombreuses razzias, toutes dirigées avec beaucoup d'habileté et de succès, en ont fait presque un demi-dieu aux yeux des Bédouins. À un courage qui ne connaît pas les défaillances, il sait joindre une générosité inépuisable et une grande bonté envers les pauvres. Toutes ces qualités lui ont attiré l'affection des Bédouins, et ceux qui se trouvent dans l'embarras ne craignent pas de faire appel à sa généreuse nature, persuadés d'obtenir toujours une protection efficace. Et, disons-le en passant, cette facilité avec laquelle les cheikhs des tribus prennent sous leur tutelle les faibles et les opprimés constitue une des meilleures sauvegardes contre la tyrannie. C'est en faisant appel à ce sentiment que le cheikh de Mâdabâ sut intéresser à sa cause toutes les tribus du Belqâ; et c'est en vertu des mêmes dispositions bienveillantes qu'il réussit à mettre dans son parti Abou Tâyeh lui-même. Le cheikh Iaʿqoub comprit, en effet, que le Belqâ

ne le délivrerait jamais complètement des Beni Ṣaḫer, mais il en serait tout autrement si la tribu des Ḥaweiṭât se déclarait en sa faveur; de là pouvait venir le salut. Il écrivit donc une lettre à Abou Tâyeh pour lui proposer une alliance et lui demander en même temps son secours contre les ennemis de Mâdabâ. Abou Tâyeh était campé non loin de Kérak lorsqu'il reçut cette lettre; ce message du cheikh Ia'qoub lui parut providentiel : « C'est l'œuvre d'Allah! » s'écria-t-il aussitôt, enchanté de trouver des associés contre les Beni Ṣaḫer dont il avait à se plaindre. Sur l'heure, il répond au cheikh Ia'qoub : « Par Allah et par Mahomet son prophète; que la paix soit sur toi! Pour ton invitation à une alliance contre les Seḫour, je la trouve agréable : attaque-les par l'ouest et par le nord, moi et mes Arabes, nous les atteindrons par le sud; la paix! » Cette lettre avait ranimé le courage des chrétiens et inspiré un juste sujet de crainte aux Seḫour qui durent aussitôt se mettre en garde contre l'orage qui grondait vers le sud, et c'est pour l'écarter que Ṭalâl avait essayé de contracter alliance avec les Ḥamâideh et s'était ensuite rendu à Kérak pour traiter avec les Moğally : ses démarches n'avaient point abouti. Alors il se tourna vers Abou Tâyeh lui-même et lui demanda une entrevue. Abou Tâyeh venait d'envoyer sa lettre au cheikh Ia'qoub; sa réponse à Ṭalâl fut ainsi conçue : « Nous nous verrons le jour de la bataille. » Ṭalâl se hâta de regagner son campement à côté de Zîzeh. A partir de ce moment, son attitude envers les chrétiens devint moins arrogante et les incursions de ses hordes cessèrent presque aussitôt; il se vit obligé de concentrer toutes ses forces contre les Ḥaweiṭât qui, dès la fin d'août, commencèrent leurs razzias contre les Seḫour, leur volèrent de nombreux moutons, leur capturèrent cinq juments et leur tuèrent plusieurs hommes; la guerre était déclarée. Les Seḫour se virent pris entre deux ennemis; leur position devenait tout à fait critique. Ṭalâl le comprit, et essaya aussitôt de se dégager. Il savait que les chrétiens et le Belqâ tout entier étaient fatigués de la lutte; par l'intermédiaire du Gouvernement, il leur fit proposer la paix. Il offrit même de venir à Mâdabâ, avec les principaux membres de sa tribu, pour traiter des conditions de la bonne entente qu'il désirait voir se rétablir. Les chrétiens, placés sous la main du Gouvernement, ne purent rejeter ces propositions d'où ils comptaient, du reste, tirer grand profit. On convint du jour du rendez-vous, chez Ia'qoub Šûeiḥât. Au moment marqué, étaient présents, le qaïmaqâm du Salt, le commandant militaire de Kérak, les principaux cheikhs des Seḫour et ceux du Belqâ. Ia'qoub le premier prit la parole : « Vous voulez la paix, dit-il aux Seḫour, nous la signerons; mais à la condition que vous rendrez tout le

bétail que vous nous avez pris, que vous payerez le prix des récoltes que vous avez détruites ou pillées; et en outre, souvenez-vous que vous avez blessé deux habitants de ce village. » — « C'est bien à toi à réclamer des compensations, reprit vivement Ṭalâl! Le sang de deux Ṣaḥarys est sur ton cou; Ḥedeiry a été tué par B... et 'Afâš par le fils de T...; c'est ce sang qu'il faudra payer pour conclure la paix »; et suivant l'usage arabe, la discussion se prolongea une partie de la matinée. On avait fait circuler le café; personne n'avait touché aux tasses; on ne devait le boire qu'après la conclusion de la paix. Cette conclusion fut le résultat de la sagacité de Ia'qoub : « Le sang répandu, reprit-il, sera payé conformément à l'usage; vingt mille piastres pour Ḥedeiry et vingt mille piastres pour 'Afâš. Et maintenant, tes Arabes, ô Ṭalâl, ne peuvent pas nous rendre les objets qu'ils nous ont volés; nous les leur abandonnons; mais, de ton côté, tu feras tes efforts pour que notre frère B..., maintenant en prison à Kérak, soit promptement remis en liberté. » Ṭalâl accepta (1). La paix fut signée, et les Ṣeḥour se hâtèrent de retourner à leurs tentes, car Abou Tâyeh avait profité de leur voyage à Mâdabâ pour faire contre eux une incursion et leur enlever un troupeau de chameaux.

Les chrétiens étaient obligés de payer le prix du sang, plus de six mille francs; mais ils pouvaient compter sur quelques jours de calme, auraient le loisir d'ensemencer leurs terres et surtout travailleraient avec plus de succès à la mise en liberté de celui d'entre eux qui était en prison. On remarquera la singulière situation fait à cet inculpé. B... est accusé d'avoir tué un Ṣaḥary; le Gouvernement, sur la dénonciation des Ṣeḥour, le met en prison. Pendant longtemps, les Ṣeḥour cherchent à venger *leur sang,* en tuant un chrétien, mais sans pouvoir réussir; ils entreprennent alors toutes les vexations et les razzias dont nous avons parlé. Ensuite, pressés par un ennemi redoutable qu'a su exciter contre eux la politique de leurs adversaires, ils demandent la paix et acceptent le prix du sang, la *diyeh;* de plus ils s'engagent à faire sortir ce même B... de prison. Et, en effet, au point de vue des usages arabes, le coupable était pur; il payait le prix du sang. Mais le Gouvernement ne reconnut aucune valeur à ces usages; à ses yeux, l'inculpé devait être jugé et condamné à quinze ans de réclusion s'il était trouvé coupable. Les preuves de cette culpabilité devaient être produites devant le tribunal de Kérak. Les Ṣeḥour avaient écrit un premier rapport pour établir la culpabilité de B... et ce rapport était entre les mains des juges. Mais aujourd'hui,

(1) La paix avec le Belqâ ne fut pas définitive, car le cheikh Sulṭân n'était pas disposé à la signer : il y avait eu des morts des deux côtés.

conformément aux usages bédouins, ils étaient satisfaits; par conséquent, pour tirer B... de prison, ils devaient fournir au tribunal les preuves de son innocence. Le cheikh de la tribu, suivant la promesse qu'il avait faite, mit à la disposition du cheikh Ia'qoub deux Ṣaḫarys qui vinrent passer quelques jours dans sa maison. Lorsqu'ils furent suffisamment renseignés, ils se rendirent à Kérak, et le jour du jugement étant arrivé, ils jurèrent en plein tribunal, par Allah et par Mahomet, son prophète, que le meurtrier de Ḥedeiry s'appelait bien B...; ce n'était pourtant pas celui qui était en prison, mais un certain fellah du ğebel Nâblous. Le qâḍy accusa les deux témoins de mensonge et les envoya en prison, mais les deux Ṣaḫarys ne se démentirent pas : « Quand bien même tu nous couperais la tête, disaient-ils au qâḍy, nous n'affirmerons jamais que la vérité, l'inculpé qui est en prison, n'est pas l'auteur de la mort de Ḥedeiry; il est innocent. » Sur ce témoignage formel, le tribunal acquitta B... qui regagna tranquillement son village. Les deux témoins Ṣaḫarys furent remis en liberté quelques jours après.

La plupart des événements que nous avons rapportés doivent être considérés comme le résultat de l'effusion du sang d'un Ṣaḫary. On conclura aisément que la vengeance du sang constitue de nos jours encore une des principales lois du désert. Nous l'aurons amplement montré par les détails qui précèdent et nous pourrions terminer ici notre récit destiné spécialement à faire connaître, par un tout petit coin, la vie des bédouins de Moab. Nous ajouterons cependant un simple mot sur les rapports des deux grandes tribus que les événements avaient excitées l'une contre l'autre.

Vers la fin-septembre, les Ṣeḫour et les Ḥaweiṭât prirent la direction de l'est et s'enfoncèrent dans le désert, mais en s'épiant mutuellement. L'hostilité était extrême et une rencontre sanglante était inévitable. Elle se produisit non loin de Ṭebeiq, au commencement de mars. Les Ṣeḫour s'étaient mis à la poursuite des Ḥaweiṭât. Abou Tâych leur tendit un piège et réussit à leur infliger des pertes énormes : au dire des Arabes, cent quarante de leurs guerriers restèrent sur le champ de bataille, parmi lesquels se trouvèrent les parents du cheikh, Ṭalâl ayant réussi seul à s'échapper. Une cinquantaine de juments et un campement tout entier passèrent entre les mains du vainqueur qui fit plus de trois cents prisonniers, en comptant les femmes et les enfants. Mais Abou Tâych se montra généreux pour les captifs; il leur donna la liberté, et ce qui est fort apprécié des Arabes, il fit allaiter par les femmes de sa tribu les petits enfants des ennemis qui n'avaient plus de mère. Lorsque les femmes prisonnières

furent renvoyées, il se passa un fait assez étrange. Sous la tente de Ṭalâl vivait une négresse, toute dévouée à son maître et au service de ses femmes. Elle fut faite prisonnière sous la tente elle-même qui devint la proie de l'ennemi. Lorsque Abou Tâyeh voulut la renvoyer, elle refusa de partir : « C'est le glaive qui m'a enlevée à Ṭalâl, dit-elle; si mon premier maître veut encore m'avoir, qu'il vienne s'emparer de moi avec le glaive. » Elle est restée au campement d'Abou Tâyeh.

Les Ṣeḫour vaincus par les Ḥaweiṭât ont juré de ne faire la paix qu'après avoir massacré leur plus cruel ennemi, ʿAwdeh; mais ce dernier se tient sur ses gardes et ne manque aucune occasion de combattre ses adversaires et de les razzier : « Il leur a pris quarante bâtons, *arbaʿîn ʿaṣa* », nous disait un jour un bédouin, désignant par le mot bâton, *ʿaṣa*, le berger qui garde un troupeau de chameaux; quarante *bâtons* équivalaient donc à quarante troupeaux de chameaux; c'était un butin considérable. Pourtant, il paraît que le terrible adversaire des Ṣeḫour n'est pas encore satisfait. Au commencement de cet été, il a rassemblé sa tribu dans l'ouâdy Mousa pour la mettre à l'abri d'un coup de main de la part des ennemis; et de temps en temps, il sort de sa retraite avec ses braves cavaliers pour faire une incursion contre les Ṣeḫour. Les chrétiens de Mâdabâ assistent en spectateurs à cette lutte et ils rendent grâces à Allah d'avoir humilié leurs orgueilleux ennemis.

*
* *

Maʿân. — On a déjà vu (1) que la raison d'existence de la localité doit être cherchée dans les sources qui ont procuré une prospérité relative à ce coin du désert. Les eaux ont permis de créer des jardins; et aujourd'hui leur répartition est soumise à un règlement sévère. Qu'un bassin recueille des eaux peu abondantes ou qu'un ruisseau coule sans interruption d'une source puissante, le partage est fait suivant le droit de chaque habitant. Or ce droit repose sur le principe suivant : tout homme, atteignant l'âge de quinze ans, peut réclamer *trois heures d'eau par mois,* pour arroser son jardin. Par conséquent, un petit propriétaire qui, dès le principe, disposait seulement de trois heures pour diriger la source sur son terrain, voyait son droit s'accroître à mesure que ses fils parvenaient à l'âge requis. Cela ne suffisait cependant pas aux propriétaires de grands jardins. Il est vrai qu'à l'origine une certaine égalité régnait dans la possession du terrain, mais cette juste répartition ne dura pas longtemps. Certains ha-

(1) Cf. p. 33 ss.

bitants, par des acquisitions successives, agrandirent leurs domaines; alors ils n'eurent pas assez d'eau pour les faire fructifier et ils furent contraints d'acheter aussi le *droit de l'eau.* Or ce droit est personnel et indépendant de la possession du sol. On peut le louer pour une année au prix de vingt-cinq à trente francs. Il est aussi permis de le vendre pour toujours, et dans ce cas le vendeur prive ses héritiers de son droit personnel, sans porter atteinte à leur droit individuel de trois heures par mois. Un père de famille, par exemple, qui cède son droit, ne dépouille point ses fils de leur droit individuel de trois heures d'eau par mois, au moment de leur majorité ; à sa mort, il est vrai, ses fils n'hériteront pas du droit paternel, comme cela aurait eu lieu si aucune vente antérieure n'était intervenue, mais leur droit individuel demeure intact. On le voit, quel que soit le principe égalitaire qui préside à une répartition uniforme des droits, il n'empêche personne d'accroître ses biens ou d'aliéner sa propriété. Ḥalîl Haroun, notre interlocuteur, a droit à 80 heures d'eau par mois, « car il vit en commun avec son père et ses trois frères et ils ont acheté le droit de plusieurs autres habitants ». Avec le droit d'un chacun, on détermine aussi le moment où il peut s'en servir. Une sorte de roulement est établi, fixant le temps de l'arrosage. Quiconque laisse passer son heure et son tour, perd son droit sans rémission. En bien des cas, l'irrigation naturelle étant insuffisante, nombre d'habitants ont creusé un puits dans leur jardin et ont trouvé l'eau à quatre ou cinq mètres de profondeur. Ils la tirent avec un seau attaché par une corde à l'extrémité d'une poutre qui porte à l'autre bout une pierre et pivote sur un support. Un mouvement de bascule permet aisément d'élever l'eau et de la déverser dans les rigoles du jardin.

On regrette de ne pas trouver ici une palmeraie semblable à celle de Tebouk, mais la rigueur du climat y fait obstacle (1) et la population de Ma'ân a meilleur compte à consacrer son activité à l'agriculture, autant du moins que le permettent le sol et la situation du village.

(1) Le climat de Ma'ân est sain; dans cette grande plaine dénudée ne se trouvent ni lacs ni marécages d'où les miasmes pourraient s'échapper et nuire à la santé des habitants; il est aussi tempéré; pendant l'été, le vent d'ouest qui souffle des hauteurs de Pétra et de Šôbak rafraîchit la température. Si à midi la chaleur est un peu intense, elle baisse tout à coup vers trois heures du soir et les nuits sont presque froides. L'hiver, le froid n'est pas très intense; cependant, Ma'ân voit parfois la neige. L'année dernière, elle est tombée pendant huit jours consécutifs, sans parvenir cependant à blanchir la terre, car elle fondait aussitôt; mais les sommets voisins de Šôbak sont restés couverts d'une couche blanche durant trois mois. A cette époque de l'année, le vent souffle parfois avec violence, en véritables rafales, et cause de réels dégâts aux jardins et aux maisons mal construites; il vient du sud-ouest et apporte la pluie qui tombe en abondance sur les montagnes de Šôbak et du Šérah, et paraît s'évanouir en atteignant Ma'ân. Le vent du sud-est est chaud pendant l'été et le vent d'est est glacial pendant l'hiver.

A l'est de la localité, quelques champs, irrigués par l'eau des sources, produisent de belles orges qu'on moissonne au milieu du mois de mai. On ne coupe pas la tige avec une faucille, mais on l'arrache avec les mains. Dans ce pays pauvre, il serait malséant de laisser perdre un brin d'herbe; même la racine du blé est envoyée à l'aire où, broyée sous le sabot des ânes, elle contribuera pour sa très minime part à la nourriture du bétail.

La grande culture est pratiquée en dehors du territoire de Ma'ân, aux champs du Šérah et du Ǧébâl, à une distance de trois ou quatre heures du village (1). Les Bédouins, les Ḥaweiṭât surtout, sont les propriétaires du sol; mais comme le nomade n'est pas laboureur, il se décharge du souci de travailler la terre sur les habitants des villages voisins; il afferme le terrain moyennant une redevance annuelle comportant le cinquième du revenu. Au mois de mars, le fellah se rend sur la portion du sol qu'il a choisie d'accord avec le chef bédouin; avec son maigre attelage de deux pauvres petits ânes, il fait le *kirâb,* premier labourage sommaire, ayant pour objet de remuer un peu la terre pour arracher les herbes. Pendant l'été, lorsque, après les ardeurs de grand soleil, herbes et buissons sont complètement desséchés, le fellah retourne à son champ et brûle sur place toutes ces broussailles : c'est l'engrais qu'il ajoute au sol pour augmenter sa fertilité. En septembre et en octobre, avant le commencement des pluies, le grain de froment et d'orge est confié à la terre (2).

La récolte est généralement bonne dans la région du Šérah et du Gébâl; les pluies sont régulières et le terrain est fertile. On moissonne à la fin de mai et au commencement de juin. Au moment voulu, les fellahs se rendent sur les lieux et travaillent jour et nuit avec la plus grande activité. L'orge est arrachée, le froment est coupé avec la serpette (*minǧal*). Lorsque les moissonneurs sont sur le point d'achever leur travail, ils laissent un petit coin du champ intact pour les pauvres glaneurs toujours très nombreux : c'est ce qu'on appelle la *ǧor'ah;* mais à Ma'ân, on ne fait pas le *šemâl*, c'est-à-dire qu'on n'ensevelit pas la dernière gerbe de blé comme à Kérak et au Belqâ (3). Pendant que les uns coupent le blé, les autres entassent les

(1) Le terrain aux environs de Ma'ân est inculte; ce n'est pas une terre sainte, *arḍ muqaddaseh*, parce qu'elle ne produit pas le froment, mais une terre pauvre, maudite, *manḥouseh*.

(2) Une pratique religieuse consacre cette importante action. Le laboureur prend un chevreau, l'immole au moment de commencer le travail et avec le sang de la victime oint le soc de la charrue. En dispersant ensuite la semence, il adresse à Allah la prière suivante :

« O toi qui nourris le pauvre et le faible,
O toi qui nourris l'oiseau dans l'obscurité de la nuit,
O toi qui nourris le ver sous la pierre dure,
Nourris-moi et nourris les autres par mon entremise. »

(3) Pour cet usage, voir *Coutumes des Arabes*, p. 252.

gerbes sur l'aire établie en un coin du champ et les font fouler aux pieds du bétail (1). On se hâte, car le bédouin arrive avec sa monture et il exige une nourriture princière pour lui et sa jument.

Quand le blé a été foulé et vanné, on charge sur les ânes et sur les chameaux le grain et la paille pour transporter le tout aux greniers de Ma'ân (2).

On cultive aussi les lentilles, le kersenneh et le doura, mais en petite quantité; la récolte ne saurait suffire à la consommation et les habitants sont contraints de demander aux plaines de Môteh et de Kérak de plus amples approvisionnements.

Il serait difficile de contester le titre de cultivateurs aux habitants de Ma'ân malgré la stérilité du sol adjacent à leur village; mais cette infécondité absolue du terrain à proximité de leur demeure pourrait être regardée comme un des motifs qui les éloignent de l'élevage du bétail. Si on excepte, en effet, les ânes nécessaires au transport des fardeaux et au labourage des terres, et quelques chameaux ou quelques rares juments appartenant aux habitants les plus riches, on ne voit point de bétail. Assurément les pâturages du Ǧébâl et les steppes du Šérah suffisent à l'entretien de troupeaux de chèvres et de moutons, et les Ma'ânys qui vont à une distance de quatre ou cinq heures pour les semailles pourraient tout aussi bien posséder des troupeaux à cette même distance et les confier à des bergers. Mais les nomades voisins, portés à la maraude et au brigandage, ne résisteraient pas au plaisir de manger chèvres et moutons. La crainte de travailler en pure perte, jointe aux conditions spéciales du sol de Ma'ân, a complètement détourné jusqu'à ce jour ces cultivateurs de l'élevage du bétail (3). « Avec une mesure de blé, j'achète du beurre et du leben,

(1) Avant de commencer à fouler le blé, on apporte un chevreau qu'on promène autour de l'aire. On coupe ensuite à l'animal les deux oreilles qui sont jetées sur le tas de blé.

(2) Lorsque le Ma'âny prend un étranger pour cultiver son champ, il lui abandonne le quart du revenu; c'est la situation du murabba'y (cf *Coutumes des Arabes*, p. 246). Mais lorsque, pour le temps de la moisson seulement, il loue un travailleur à la journée, il lui donne pour salaire quotidien une mesure de blé ou d'orge.

Il n'est pas rare de rencontrer à Ma'ân des personnes qui se sont associées pour un travail commun, soit pour cultiver la terre, soit pour faire du commerce.

(3) Si Ma'ân manque de pâturages, on ne peut guère s'attendre à rencontrer des bois et des forêts aux environs; il faudra aller jusque vers Šôbak et Pétra pour trouver des arbres. On ne sera pas étonné non plus de la pauvreté de la faune. On connaît cependant le loup, le chacal, la hyène, la gazelle, le lièvre et même le sanglier dans les ravins de Pétra.

Les indigènes se préoccupent surtout des serpents qui abondent à cause des eaux répandues dans les jardins. Le serpent blanc et noir est appelé *doudeh*, le ver.

Abou qara' (ابو قرع) est un reptile très redouté; il est rare. Le serpent *Ḥanîš* (حنيش) est noir et venimeux.

« *Abou qarnein* », le père des deux cornes, inspire une grande frayeur; c'est le céraste du désert

nous disait un fellah, et je suis content. Si je possédais une trentaine de chèvres ou de brebis, je gagnerais peut-être davantage; mais le soir, je ne serais jamais certain de revoir mon troupeau au complet. »

L'industrie de Ma'ân est des plus réduites. On mentionne deux ou trois forgerons assez habiles pour réparer une charrue ou une faucille; quelques *ferwâyeh* ou fabricants de *ferweh* (1); les tailleurs sont en petit nombre, car les vêtements sont confectionnés par les femmes; on décore du nom de cordonniers, *kundarǧy,* ceux qui font et raccommodent les sandales (2); on connaît aussi les maçons, *bannâyeh,* toujours occupés à relever les murs en terre des maisons et surtout ceux des jardins. A côté des maçons on voit les fouleurs d'argile, *qaṭṭâ'în leben,* préparant les briques, *karbiǧ,* employées pour la maçonnerie. Peut-être pourrait-on parler d'un boulanger, si on veut donner ce titre au possesseur du *fourn* qui fait cuire les galettes de pain. Les femmes, chaque matin, avec le petit moulin à bras, moulent la quantité de farine suffisante au pain de chaque jour. A la gare, on a installé maintenant un four européen.

Le commerce ne saurait être considérable. Aujourd'hui, grâce à la construction de la voie ferrée, on apporte plus aisément de Damas certains articles de première nécessité : le café, le sucre, des vêtements tout préparés et autres objets qui foisonnent dans tous les bazars orientaux; le sel vient du Ġôr et de Ḥafîr à l'est de Baṭen el-Ġôl; le beurre et l'huile sont fournis par les habitants du Ǧébâl; le riz vient de 'Aqabah et de Damas. Les Bédouins vendent la laine de leurs troupeaux et fournissent le bétail à une boucherie établie depuis l'arrivée du Gouvernement; le mouton coûte de 18 à 20 francs (3).

Les Ma'ânys ont à vendre les fruits de leurs jardins, soit aux nomades, soit aux habitants du Ǧébâl; les grenades surtout sont fort appréciées.

En dehors de ces occupations, le Ma'âny passe son temps à causer devant sa demeure ou assis au milieu de ses amis réunis autour d'une cafetière

d'Arabie. D'après la légende, quand il a piqué quelqu'un, si on peut le saisir, on lui arrache ses deux cornes, on les met dans du lait qu'on donne à boire à l'infortuné qui a été piqué.

On redoute aussi beaucoup l'araignée, *'ankabout,* et surtout *abou reqeîby,* la grosse tarentule à la piqûre mortelle.

(1) La ferweh est un grand manteau composé de plusieurs peaux de petits agneaux non tondues, cousues ensemble. Les fellahs et les nomades en font un grand usage; ils s'en servent surtout l'hiver pour se garantir du froid.

(2) La sandale, appelée *na'al* (نعل) par les nomades, et *aḥḏa* (أحذا) par les Ma'ânys, est retenue au pied par deux courroies nommées *miqdem* et *šerak.* Le cuir pour les sandales est préparé de la manière suivante : A peine dégagée de la chair, la peau est saupoudrée de cendres et repliée avec soin. Le lendemain, elle est mise dans une décoction d'écorce de chêne et de grenade.

(3) Des marchands d'Égypte ou de Damas parcourent les campements pour acheter les moutons et les chameaux et les diriger ensuite vers l'Égypte.

dans l'intérieur de sa maison. Rien de simple comme ces habitations. Les murs sont en briques séchées au soleil, sans mélange de paille qui leur donnerait une plus grande consistance. Empilées les unes sur les autres lorsqu'elles sont encore un peu humides, elles adhèrent parfaitement entre elles et par leur étroite cohésion ne paraissent former qu'un seul bloc. Les angles des maisons sont parfois en pierres de taille, ainsi que l'arc destiné à supporter les poutres de la terrasse. Cette dernière est d'une structure fort simple. Sur les poutres, reposent des roseaux serrés les uns contre les autres; par-dessus, on étend des herbes qui sont recouvertes d'une forte couche de terre battue. Chaque année, avant la saison des pluies, le paysan refait ou répare sa terrasse pour empêcher l'eau de filtrer pendant l'hiver. A l'intérieur, la maison n'a rien de compliqué; elle se compose d'une seule pièce, ordinairement rectangulaire et divisée par un arc. Au centre, on creuse un petit trou pour le foyer où l'on prépare surtout le café. A gauche et à droite du foyer s'élève la *maṣṭabeh,* plate-forme exhaussée de trente à quarante centimètres au-dessus du sol. C'est là que dorment pendant la nuit les membres de la famille. Le lit est tout à fait primitif : une natte étendue à terre; les plus riches ont un matelas de laine et de grandes couvertures en coton; les pauvres s'enveloppent dans leur manteau, *'abâ*. Les maisons n'ont pas de fenêtres; les habitants redoutent les voleurs qui pourraient s'introduire à l'intérieur par ces ouvertures; la lumière entre uniquement par la porte. L'ameublement est des plus simples : quelques ustensiles de cuisine, un grand coffre en terre nommé *kouar* pour conserver la provision de blé. Dans beaucoup de maisons, on aperçoit le sabre et le fusil suspendus au mur à la portée de la main. A la première alerte, le Ma'âny prend ses armes et est prêt pour la lutte. Grâce à la présence du Gouvernement la paix est assurée aux habitants « qui mangent tranquillement leur pain ».

Le Ma'âny se contente de peu; car la pauvreté l'a contraint à limiter ses désirs. Son habillement n'a aucune prétention. Il porte sur la peau le ṯob, grande chemise blanche, munie de longues manches et serrée à la taille par une ceinture appelée *ḥezâm* ou *kamar;* par-dessus, il revêt le *ǧubbeh,* veste en étoffe jaune ou bleue, à manches étroites et collantes; le ǧubbeh descend jusqu'à la ceinture; certains Arabes riches portent deux ǧubbeh, l'un sur l'autre. Tout Ma'âny s'enveloppe dans son *'abâ* et porte des sandales aux pieds. La tête est protégée contre le soleil et contre le froid par un mouchoir, *mendîl,* appelé aussi *kéfyeh;* il est retenu sur la tête par l'*'aqâl*, cordon en poil de chameau. Sur le *mendîl,* pour se garantir plus efficacement contre le soleil, on porte une calotte, *ṭâqiyeh*. L'usage veut

que le sommet de cette calotte soit muni d'un morceau de peau de loup; c'est, dit-on, un talisman invincible contre Iblîs (le diable).

La nourriture n'est pas plus compliquée que le vêtement. Le pain est la base de l'alimentation. « Maintenant nous pouvons manger du pain de froment, nous disait un fellah; auparavant nous avions seulement du pain d'orge et de sameḥ (1). » Le pain est préparé par les femmes, sous la cendre ou sur une plaque de fer appelée *sâǧ*.

La viande apparaît rarement à table; depuis l'installation du Gouvernement, on en trouve au bazar. Le lait, le leben et le beurre dont on jouit en abondance sous la tente du bédouin, manquent à des gens qui ne possèdent pas de troupeaux. En revanche, ils se délectent avec les fruits délicieux de leurs jardins, tentation perpétuelle pour les nomades qui ne manquent aucune occasion de pénétrer dans les vergers pour marauder. On mange encore le *kuma*, tubercule qui croît au désert et se trouve en quantité à l'est de Ma'ân; le *tummer*, autre tubercule de la grosseur d'une noix, est une sorte de champignon compris sous l'appellation générale de *fuṭur*. — Dans cette énumération des aliments, on ne saurait oublier le riz et le *burġul* ou blé concassé, fort appréciés comme nourriture.

Le repas réunit en général toute la famille. A Ma'ân, comme chez les nomades (2) la constitution de la famille repose presque uniquement sur les lois de la paternité. C'est le père qui est le véritable principe de cohésion et d'autorité; c'est lui qui fonde les lois de la parenté; la femme est une servante et un instrument entre les mains de l'homme. Utilisée au gré du mari ou mise de côté, suivant ses caprices, elle ne saurait sortir du rôle amoindri où l'ont placée l'esprit arabe et la religion de l'Islam. Aujourd'hui dans une maison, elle en sera chassée demain par la répudiation et sortira sans rien emporter avec elle, ni un lot de biens, ni le dernier de ses enfants, et elle passera sous la domination d'un autre homme pour être soumise au même servage passif. Le père, au contraire, est maître et seigneur, exerçant un pouvoir absolu sur ses biens et jusque sur ses enfants. Ceux-ci, du reste, reconnaissent volontiers son autorité et vivent généralement avec lui, même après leur mariage. Tout est en commun, travail et gain. Si un fils prospère et réalise des bénéfices, tandis qu'un autre, par son insouciance, dissipe les biens de la maison, la vie commune ne sera pas pour cela détruite, à moins que ne surgissent de trop violents dissentiments. Car si le fils vit en général avec son père, il peut aussi se

(1) Le sameḥ est une graine semblable à celle du pavot; on l'utilise pour faire un pain noir qui craque sous la dent comme du sable fin. On le récolte à l'est de Ma'ân.

(2) Cf. *Coutumes des Arabes*..., p. 1 à 105.

séparer de lui et habiter une maison indépendante. Mais deux cas sont ici à distinguer. S'il sort de la maison paternelle avec l'agrément de son père, il recevra la partie de l'héritage qui doit lui revenir; au contraire, s'il quitte la maison paternelle en dépit de la volonté de son père, il sera abandonné à ses seules ressources sans avoir le droit d'exiger la moindre portion de biens qui ne seront à sa disposition qu'à la mort du père; alors seulement, il pourra faire valoir ses droits. Si après avoir quitté la maison paternelle, le fils tombe dans la misère, il peut revenir au premier foyer, car l'usage lui reconnaît un droit à la nourriture et au vêtement. On nous a parlé d'un cas plus singulier. On suppose qu'un fils mécontent sorte de la maison paternelle sans rien emporter des biens communs; mais grâce à son travail, il prospère et acquiert une petite fortune. Son père, au contraire, gaspille son avoir et tombe dans la misère. Même en ce cas, le fils est tenu à l'entretien de son père, il doit le recevoir dans sa maison et peu s'en faut que le père ne se regarde comme le maître absolu de tout le bien gagné par son fils. « Mais c'est injuste, » fit-on remarquer à notre interlocuteur. — « Peut-être, répondit celui-ci; mais chez nous le fils doit toujours respecter son père. » — Celui qui insulte son père et, à plus forte raison, celui qui s'oublie jusqu'à le frapper, devient pour tous un objet de mépris.

A la mort du père, tous les enfants ont droit à une portion de l'héritage, y compris les filles qui réclament le tiers, suivant la loi du Qoran, mais contrairement à l'usage arabe. Les fils doivent recevoir une part égale, à moins que de son vivant le père n'ait divisé ses biens entre ses enfants à l'exclusion de l'un d'entre eux. Soleimân ben Ibrahîm avait trois fils; il partagea son avoir entre les deux plus âgés et déshérita le plus jeune qu'il chassa de la maison. Ce dernier attendit la mort de son père et vint ensuite réclamer la part d'héritage qu'il croyait lui revenir. Mais il se trompait, car le père avait disposé de tout son bien avant de mourir, et il avait le droit de le faire.

On peut conclure par conséquent que le droit du père s'étend jusqu'à l'expulsion du sein de la famille d'un de ses membres les plus intimes, par une sentence qui paraît sans appel. Par contre, il peut aussi incorporer à sa famille un étranger et en faire son propre fils; ce sera le résultat de l'adoption, *tabniyat*. Il est assez rare de voir le père d'une nombreuse famille adopter à son foyer un enfant étranger; le fait n'est cependant pas inouï et le fils adoptif jouira, de par la volonté du père, des mêmes droits que les enfants légitimes. Mais l'adoption a lieu surtout lorsque le mari, voyant son foyer désert, et n'ayant pas les moyens d'acquérir une seconde

épouse, ne peut se résoudre à vivre dans l'isolement : alors, il adopte un fils qui portera son nom et recueillera son héritage.

Le père intervient directement dans l'éducation de son fils; il lui enseigne la tradition des ancêtres, et l'oblige à fréquenter l'école. L'éducation des filles regarde surtout la mère; du reste, elle n'est pas très compliquée et s'étend uniquement aux affaires très simples du ménage arabe. Mais le père se réserve la question du mariage des enfants. A son fils il choisit l'épouse qu'il juge convenable et il donne sa fille à qui il lui plaît, sans consulter les goûts ni les répugnances de l'intéressée.

Le mariage à Ma'ân offre quelques particularités. Le père du jeune homme, accompagné des principaux membres de sa parenté, va demander la main de la fille sur laquelle il a fixé son choix. Il s'adresse au père de la future. Celui-ci, suivant l'usage, soulève des difficultés, allègue des impossibilités, toujours il réclame une somme considérable pour le prix de sa fille. Après de longues discussions, l'accord se fait sur les bases ordinaires; le *maher* ou *sidq* est de six mille piastres (1), environ 1.100 francs.

Aussitôt après cette entente, les fiançailles ont lieu. Les deux futurs sont conduits devant le qâḍy qui lit la première sourate du Qoran et déclare valides les promesses échangées. Souvent, un mouchoir dans lequel est nouée une pièce d'argent est remis entre les mains de la fiancée; d'autres fois, un cordon ou un fil est attaché au *mérîr* du futur; autant d'emblèmes destinés à rappeler la même idée : celle de l'union projetée. Ordinairement, le jeune homme ne contracte pas mariage avant l'âge de dix-huit ans, et la jeune fille attend de treize à quinze ans.

Le jour où doit se célébrer le mariage, le fiancé envoie à sa future les habits neufs et les ornements dont elle devra se parer. Mais avant de lui remettre ses atours, on les dispose dans plusieurs corbeilles que les jeunes filles de la localité portent près du tombeau d'un wély; elles font toucher tous ces habits à la pierre qui recouvre la tombe, cachent dans les manches un peu de poussière du tombeau et rapportent ensuite le tout, en chantant, à la maison de la fiancée qui est aussitôt préparée et habillée par les femmes (2).

Pendant ce temps, le futur revêtu de ses habits neufs est invité par des amis. Il reçoit ensuite la visite de toute sa parenté; et chacun lui fait un

(1) Avant l'arrivée du Gouvernement, le *maher* était de deux mille piastres seulement et on pouvait donner du blé ou de l'orge au lieu d'argent monnayé.

(2) Peu de temps avant le mariage a lieu la cérémonie appelée *qudleh*. On coupe les cheveux de la fiancée, par devant, à la hauteur des yeux. Le bord en est ensuite rehaussé par une rangée de pièces de monnaies. Les cheveux coupés sont cachés en terre ou dans un mur.

cadeau. Vers le soir, arrive à sa demeure sa fiancée conduite en grande pompe par les femmes qui chantent et célèbrent son bonheur. Elle est introduite dans un appartement préparé à dessein. Lorsque les réjouissances sont achevées et que le dernier sacrifice sur l'épouse a été accompli, le futur entre dans la chambre nuptiale et dit à son épouse toujours voilée : « Montre-moi ton visage. » — « Je ne te le montrerai, répond la fiancée, qu'après avoir reçu ma *naqûṭy* (1), » c'est-à-dire l'argent que l'époux a reçu le matin même de la main de ceux qui lui ont fait visite : cette somme d'argent est remise à l'épouse. Alors l'époux lui passe trois fois la main sur le visage par-dessus le voile en disant : « Ce qui auparavant était défendu devient maintenant permis (2). »

Sept jours durant, les deux nouveaux mariés demeurent ensemble. C'est la mère de l'épouse qui leur prépare la nourriture et la leur apporte. Le huitième jour, le jeune époux est invité à prendre un repas en public, mais la nouvelle mariée n'entrera complètement dans la société qu'après être devenue mère.

A Ma'ân, c'est assise sur une chaise, un escabeau ou une pierre, que la femme doit mettre au monde son enfant; elle est soutenue par deux autres femmes qui lui prodiguent leurs soins. Le mari n'assiste pas à l'enfantement et ne se hâte pas de voir son fils ou sa fille; mais le premier messager qui lui apporte la nouvelle de l'heureuse naissance de son enfant a droit à une gratification.

Le nouveau-né est lavé quotidiennement pendant sept jours dans de l'eau mélangée de sel et d'huile; le huitième jour, le père fait un sacrifice pour l'enfant, *dabîḥet el-walad,* et lui impose un nom.

Si une jeune fille épousée comme vierge n'apporte pas à son époux les prémices de sa personne, elle est renvoyée le lendemain du mariage et le père de la fille est obligé de restituer le *maher.*

Si un homme s'aperçoit de l'infidélité de sa femme, il la répudie, à moins que ses ressources ne lui permettent pas d'en acheter une autre. Il peut aussi la tuer, s'il a des preuves indubitables de sa mauvaise conduite. Cependant les sanctions de ce genre ne sont pas aussi rigoureusement appliquées parmi les fellahs de Ma'ân que sous la tente des Bédouins. S'il faut en croire notre interlocuteur, la gent féminine n'est pas scrupuleuse

(1) On prononce naqûṭy نقوطي pour naqûdy نقودي; naqûd signifie : l'argent donné en cadeau à la nouvelle mariée. — Depuis le jour des fiançailles, le futur n'a pas le droit de regarder le visage de sa fiancée et celle-ci doit fuir son futur époux partout où elle le rencontre sans pouvoir ni le regarder ni lui parler.

(2) C'est peu de temps avant le mariage que la jeune fille est soumise à la cérémonie de la circoncision regardée comme nécessaire par la population de Ma'ân.

sous le rapport des mœurs et chaque femme est prête à se livrer pour la moindre somme d'argent (1).

Au moment de notre passage, un Ma'âny venait d'enlever une fille à un habitant de Šôbak. Suivant le droit arabe, ce rapt aurait jadis allumé la guerre entre les deux localités; aujourd'hui, le Gouvernement empêche les luttes fratricides par tous les moyens. Dans le cas présent, le ravisseur a donné 150 francs au qâḍy, qui a reconnu la validité du mariage et a contraint le père de la jeune fille à consentir à cette union. Le père, ne pouvant lutter contre le pouvoir officiel, s'est dédommagé en réclamant certaines indemnités reconnues par le droit arabe Le ravisseur a dû lui donner une fille, cinquante meğîdys et une paire de bœufs.

La répudiation est usitée comme chez tous les Arabes. Lorsque les mots : « Je te répudie » (2) ont été prononcés trois fois, l'épouse est obligée de sortir de la maison et de se retirer chez son père, sans droit d'appel contre cette sentence : tout pouvoir est entre les mains du mari. En une circonstance pourtant la femme se soustrait à cette autorité; c'est lorsqu'elle est maltraitée et tyrannisée par son mari; elle peut alors recourir au qâḍy pour lui expliquer son malheureux état. Moyennant une faible somme d'argent, elle obtient un papier qui la dispense de ses obligations d'épouse pendant l'espace de quatorze ans. Cependant elle ne recouvre pas la liberté : elle ne peut pas se marier de nouveau, mais elle est soustraite au pouvoir de son mari qui ne peut la contraindre à la cohabitation qu'à l'expiration du temps prescrit par la décision du juge. La femme qui s'est mise dans cette situation est appelée *nâseğ* (3) (ناسج pour ناسك, le kaf étant prononcé quelquefois ğim).

Les familles à Ma'ân comptent, en général, quatre ou cinq enfants; rarement ce nombre est dépassé, à moins que le mari ne prenne plusieurs

(1) Peu scrupuleuse sous le rapport des mœurs, la femme ma'âniyeh ne jouit pas d'une meilleure réputation pour tout ce qui a trait au dévouement et aux intérêts de son mari. Celui-ci ne lui abandonne même pas la garde des provisions, telles que beurre, froment, fruits du jardin, « car, nous dit-on, elle vendrait tout cela pour acheter des joujoux et des ornements pour sa fille ».

(2) Après avoir prononcé les paroles de la répudiation, le mari dit à sa femme : « Je viendrai vers toi comme je vais auprès de ma mère. » L'antique expression arabe, usitée encore maintenant parmi quelques tribus, était : « tu es auprès de moi comme le dos de ma mère » (أنت عليّ كظهر أمّي); cf. *Qor.*, XXXII, 4. On peut voir une autre ancienne formule de répudiation dans le Ḥamasah, p. 6 : « tu es seule, tu n'as pas de mari ».

(3) Sur les *nâsikât* voir Goldziher, *Muḥammed. Stud.*, II, p. 296.

Cet usage fait gémir quelques habitants qui y voient la destruction de leur autorité absolue sur la femme. On nous raconte aussi qu'un habitant est fort irrité d'un fait récent. Il avait donné un soufflet à sa femme, celle-ci l'a accusé auprès du juge : le coupable a été condamné à 25 francs d'amende et à six jours de prison.

femmes. On nous parle d'un homme qui eut sept enfants avec deux épouses et d'un autre qui en a eu quatorze avec quatre femmes. « Allah l'a ainsi voulu, » ajoutait le narrateur.

Allah, en effet, à Ma'ân comme chez tous les Arabes, est non seulement l'être puissant qui fait ce qu'il veut, mais le souverain et unique acteur qui intervient directement dans toutes les activités créées et semble même les remplacer : « Si un homme est percé de cinquante balles dans un combat, il ne mourra pas, si Allah ne le tue pas. » Le vol et l'adultère, la haine et la médisance, tout vient d'Allah. C'est lui qui envoie la pluie, qui donne la croissance à la récolte et la maturité à la moisson; mais il amène aussi l'Arabe pillard et la sauterelle dévastatrice « qui ne causeraient pas de dommage si Allah ne le causait pas ». « Il donne la fécondité à la femme et il fait mourir l'enfant. » En un mot, Allah fait tout. On demandait à un aveugle la cause de sa maladie : « C'est Allah qui m'a privé de la vue » ; à un estropié la raison de son infirmité, il répondit : « Allah! » et à toute question de ce genre, on répond toujours de la même manière. Cependant, Allah préoccupe moins l'esprit des habitants que certains wélys honorés dans le village, le cheikh 'Abdallah, par exemple. On verra des Arabes prendre hardiment Allah à témoin de leurs assertions et se parjurer effrontément, tandis que personne n'aura l'audace d'invoquer le nom d''Abdallah pour étayer un mensonge.

Si les hommes ont un culte spécial pour le wély 'Abdallah, les femmes réservent toute leur vénération pour 'Umm Ǧedei'ah, wélieh sacrée, représentée par une roche auprès de laquelle les épouses stériles vont chercher la fécondité (1). Pour cela, il leur suffit de se frotter contre la pierre ou de se passer sur le corps un peu de terre prise au pied de la roche; elles concevront ensuite infailliblement (2).

(1) Sur le culte de 'Umm Ǧedei'ah, voir *Coutumes des Arabes*, p. 302; sur le culte des wélys en général, p. 294 ss.

(2) Il est difficile de se rendre compte de la croyance populaire sur la conception par les pierres. D'aucuns prétendent qu'après sa visite au sanctuaire, l'épouse, par l'intercession de la *sainte*, concevra plus facilement de son mari, à la manière ordinaire, mais beaucoup pensent que la conception se fait par le contact de la roche elle-même. On nous cite le fait d'une femme stérile qui avait conçu par le seul acte de s'être appliqué une pierre sur le corps. On nous a raconté à Tebouk à ce sujet une légende qui mérite de trouver ici sa place. Dans l'ouâdy Ḫanzireh se trouve une roche qui porte nom *Qahezeh* (racine قحز, *saliit*, Freytag). Cette roche rendit enceinte un jour une jeune fille dans les circonstances suivantes. La jeune fille gardait le troupeau de son père et elle était contente, dit-on, « car elle buvait beaucoup de lait ». En suivant ses brebis, elle arriva auprès de la pierre *Qahezeh* et s'assit dessus. La pierre alors se redressa, sauta sur elle et la féconda. Quelque temps après, elle retourna à sa tente et son père remarqua bien vite qu'elle était enceinte. Très irrité, il voulut connaître le nom de celui qui avait outragé sa fille. Il sortit donc de sa demeure et commença par suivre sur le sable les traces qu'y avait laissées sa fille en marchant. Il était si fin observateur, assure-t-on, qu'il pouvait distinguer à l'empreinte des pas

Les femmes emploient d'autres moyens superstitieux contre la stérilité. Lorsque, après s'être réjouie auprès d'un berceau, une épouse perd son enfant, et voit ensuite s'évanouir tout espoir de devenir encore une fois mère, elle a recours au procédé suivant pour conjurer la stérilité. S'étant rendue sur la tombe de son fils, elle en prend un peu de terre qu'elle dépose dans un vase plein d'eau. Avec ce mélange, elle se lave ensuite le corps, persuadée que cette lotion lui procurera de nouveau les joies de la maternité.

D'autres fois, elle fait déterrer complètement le cadavre de son enfant : « Peut-être, dit-elle, le petit corps est-il renversé dans la tombe; et m'empêche-t-il ainsi de concevoir? » Elle redresse le cadavre : désormais, « la conception ne sera pas coupée ».

Lorsqu'une épouse donne un enfant à son mari, elle est conduite en pèlerinage d'actions de grâces à néby Hâroun, à Pétra. Ḫalîl, notre interlocuteur, nous affirmait le fait : chaque fois qu'il lui naissait un enfant, il amenait sa femme au célèbre sanctuaire; l'année où son épouse a cessé d'augmenter le nombre de sa famille, il a mis lui-même un terme à ces pieuses visites (1).

A l'endroit où la femme a enfanté, on immole un chevreau noir; le sang répandu à terre pénètre dans le sol et la victime est elle-même enfouie sous terre pour écarter les ǧinns et le néfaste Karîneh (2) qui voudraient nuire à l'enfant.

Quand une femme en visite une autre qui a récemment mis au monde un enfant, elle s'arrête sur la porte de la maison, allume quelques brins

une vierge d'une personne mariée. Sûrement donc il arriverait à son but, découvrirait le coupable et vengerait son honneur. Ses recherches le conduisirent juste auprès de la roche *Qahezeh*, et il constata que la grossesse de sa fille était due à cette roche. (Sur les légendes relatives à la friction et à la fécondité par des roches et des pierres, cf. P. Sébillot, *Le folk-lore de France*, t. I, p. 338 ss.).

(1) Le même Ḫalîl nous raconte en détail les différents actes du pèlerinage : arrivés sur la montagne, auprès de la mosquée bâtie sur le tombeau du néby Hâroun, les pèlerins ont l'habitude, après une courte prière, d'immoler la victime qu'ils apportent avec eux, de la préparer et de la manger avec toutes les personnes présentes. Commence ensuite la visite du sanctuaire. Par un escalier de quelques marches, on arrive auprès de la tombe très sainte. Chaque pèlerin porte un flambeau avec lui, mais la lumière du néby enveloppe tous les fidèles présents d'une clarté verte, en même temps qu'une forte odeur de musc imprègne tous les vêtements. Par dévotion, les pèlerins prennent de la terre auprès du tombeau et se la mettent sur la tête. Les jeunes filles nubiles et les nouvelles mariées qui n'ont pas encore d'enfant, ne participent pas à ces pèlerinages.

(2) Karîneh est un ǧinn ou esprit qui apparaît la nuit sous les apparences d'un homme ou d'une femme et qui entre en lutte ouverte avec les mortels. On l'écarte en portant sur soi un *ḥiǧâb* ou talisman. Un de ces talismans, valable contre tous les esprits, est fait avec un morceau de la peau d'un loup, cousu sur le sommet de la calotte ou ṭâqyeh. La dent d'un loup, suspendue au cou, est aussi un *ḥiǧâb* très efficace.

d'herbe et les jette derrière elle, afin d'éloigner Karîneh dans le cas où ce dernier essaierait de pénétrer avec elle dans l'appartement pour faire du mal à l'enfant.

Chaque année, le quatorzième jour du mois de Reǵeb, tout père de famille immole un coq pour la rançon de son fils ou de sa fille; le front de l'enfant est teint du sang de la victime : c'est le *fédu el-walad,* le rachat de l'enfant.

Une cérémonie analogue a lieu le quatorzième jour du mois de Šaʿbân (1).

Lorsque le choléra éclata parmi les Arabes, il y a cinq ou six ans, la population de Maʿân fut épargnée, « grâce au *fédu* », nous affirme-t-on. Un des principaux habitants eut un songe pendant la nuit : « Allah lui ordonnait de faire un *fédu* ». Le matin, il cria dans les rues de Maʿân : « Rachetez-vous, ô hommes, rachetez-vous. » Aussitôt chaque famille se hâta d'immoler une victime : mouton, chèvre ou coq : ce qui se trouva sous la main. Ce sacrifice eut lieu sur la terrasse ou sur le seuil de la maison, et on teignit de sang la porte de chaque habitation pour empêcher le mal d'entrer.

D'autres pratiques superstitieuses communes à tous les Arabes sont à Maʿân d'un usage fréquent; il ne nous paraît pas nécessaire de les rapporter ici. Nous préférons ajouter quelques renseignements sur la situation sociale de la localité.

Avant la conquête du Gouvernement, en 1893 et 1894, Maʿân, sous la direction de ses cheikhs, dépendait en principe du wâly de Damas, mais subissait de fait la tyrannie des nomades voisins. Les roitelets bédouins considéraient ces fellahs comme leurs serfs et les traitaient souvent en esclaves. Ils arrivaient aux villages suivis d'une douzaine de cavaliers, s'installaient en maîtres dans les maisons, réclamaient avec arrogance le mouton, le beurre, le riz, un lit pour dormir, l'orge pour les montures; et personne ne songeait à leur résister.

A cette hospitalité ruineuse, on devait ajouter des dons obligatoires. Eben Ǧâzy recevait chaque année : cinq paires de bottes, une douzaine d'ʿaqâl et de kéfiyeh. Abou Tâyeh réclamait quinze paires de bottes. Les Ḥaǵâyâ exigeaient cinq cents piastres. D'autres impôts à payer aux Bédouins pesaient encore lourdement sur les habitants.

En parlant de ces redevances, on nous fit observer qu'elles n'étaient pas indistinctement à la charge de tous, mais que chaque groupe ou plutôt cha-

(1) Le dernier vendredi de Ramaḍân, on fait un sacrifice pour l'esprit des morts. Au mois d'el-Ḫamîs, l'usage prescrit un autre sacrifice pour les défunts.

que clan les fournissait à un chef dont il recevait en échange une protection spéciale. Et ces impôts ne constituaient pas la charge la plus écrasante. De l'avis des Arabes, ils nuisaient moins à la prospérité commune que les dissensions intestines qui déchiraient les deux villages et ne laissaient en quelque sorte aucun repos à ses habitants. Ces rivalités fort anciennes devaient leur début à la différence d'origine de plusieurs familles : « Si le Gouvernement n'était pas venu mettre la paix parmi nous, affirmait un Ma'âny, nous nous serions détruits les uns les autres. » Ils ne faisaient trêve à leurs luttes sanglantes que pour repousser une attaque soudaine des nomades voisins qui essayaient de piller les vergers. L'arrivée de l'autorité régulière fut un bienfait pour le pays. Et pourtant il serait difficile de trouver beaucoup de Ma'ânys qui soient contents de l'état de choses actuel : partout on entend des plaintes et des récriminations contre la tyrannie et l'injustice des puissants du jour. Comme pour nous faire toucher du doigt le manque de justice, on nous cite un cas typique. Aḥmed abou De'y frappa un fellah d'un coup de poignard; la mort s'ensuivit. Une accusation en règle contre le coupable fut déposée au tribunal. Mais le qâḍy se déclara incompétent pour juger cette affaire et la déféra à Damas. Au jour marqué, accusateurs et accusé se trouvèrent au tribunal. Le coupable, qui avait eu le temps de faire des visites intéressées, fut condamné à cinq ans de prison seulement, encore parvint-il bientôt à se libérer à prix d'argent. Il fut de retour à Ma'ân en même temps que ses accusateurs.

L'impôt régulier est réparti entre 718 individus ou familles, dont 218 résidant à Ma'ân eš-Šâmiyeh et 500 à Ma'ân Maṣriyeh (1). Chaque famille paie environ 80 francs, au dire de notre interlocuteur : ce qui porte à une moyenne de 60.000 francs la somme prélevée dans la localité. Les maisons, le bétail et la récolte sont taxés; les jardins ne le sont pas; mais le Gouvernement aurait déjà fixé la somme de trois cents meğîdys à répartir entre tous les propriétaires, pour l'année prochaine.

A côté de l'impôt régulier subsiste une autre servitude : la *suḥrah* ou corvée obligatoire. En ce moment-ci, des relations constantes existent entre 'Aqabah et Ma'ân : la route, impraticable il y a dix ans, a retrouvé une certaine sécurité, protégée qu'elle est par deux postes de soldats établis, l'un à Qûcîreh et le second à Abou Ḥirrân. Les nombreuses troupes envoyées au Yémen sont transportées par le chemin de fer du Hedjaz depuis Damas

(1) Tels sont du moins les renseignements qu'on nous a fournis. Ces données ne concordent guère avec le chiffre de la population de Ma'ân estimée à deux mille personnes.

jusqu'à Ma'ân, d'où elles atteignent en quatre jours le fort d''Aqabah. Les Ma'ânys sont requisitionnés d'office pour transporter soldats et officiers; parfois ils touchent la paye qui leur est promise au départ (1).

Les taxes actuelles ne sont pas comparables aux exactions des Bédouins au temps de leur domination, et malgré les plaintes des Ma'ânys, la situation d'aujourd'hui est de beaucoup préférable à leur ancienne existence précaire et misérable. Un trait raconté par notre interlocuteur caractérise cette pauvreté d'hier : « Aucun habitant n'était jadis assez riche pour tuer un mouton. Quand on voulait se payer le luxe de manger de la viande, on se réunissait alors au nombre de cinq ou six; la victime était divisée en autant de portions qu'il y avait de personnes associées et, afin d'écarter toute cause de discussion, chaque portion était tirée au sort. » Aujourd'hui, la sécurité apporte un peu plus d'aisance. Quelques-uns cependant regrettent l'ancien régime : « Nous étions plus libres, » nous disait un fellah : « Et nous étions moins volés, » ajoutait un autre, et il rapportait la manière dont les voleurs étaient alors châtiés : « Si quelqu'un volait un objet ou une partie de la récolte, il était conduit devant le cheikh par le propriétaire irrité qui exagérait fort ses revendications : il exigeait cent mesures de blé pour dix qui lui avaient été dérobées. » Et le cheikh contraignait le coupable à satisfaire à ces demandes pour inspirer l'horreur du vol.

Lorsque la décision juridique ne pouvait terminer le procès, on avait recours au *bâle'* (2) qui par l'épreuve du feu découvrait la vérité et condamnait le coupable. Quelque imparfaite que soit cette procédure, elle garde la sympathie d'un grand nombre d'Arabes plus effrayés à la vue du sérail que devant la mise en scène d'un cheikh nomade. « On donne toujours au Gouvernement sans rien obtenir de lui, » nous disait un fellah. Cette plainte est injuste; car le Gouvernement a procuré une paix relative aux habitants et les a dotés d'une école où un maître enseigne la lecture, l'écriture et le calcul à tous les enfants.

D'un autre côté, cependant, l'autorité régulière a mis un terme à la redevance que devait payer le Ḥaǧǧ ou pèlerinage de la Mecque, lors de son passage à Ma'ân. Depuis deux ans déjà, on a refusé de se conformer à l'ancienne coutume. Les habitants réclament ces honoraires qu'ils appellent

(1) En 1907, les habitants de Ma'ân ont dû payer cent cinquante meǧîdys pour la construction du chemin de fer, et cent meǧîdys pour différents frais occasionnés par les soldats de passage.

(2) A Šôbak et à el-'Ela se trouvait un *bâle'*. L'inculpé admis en sa présence tendait la langue à une lancette rougie au feu et adroitement appliquée par le bâle'; trois fois, l'instrument devait toucher la langue. Si la chair était mangée par le fer rouge, l'inculpé était coupable; dans le cas contraire, il était déclaré innocent.

ṣadaqâts, ou aumônes, et qui atteignaient le chiffre de six cents meğîdys; mais la construction de la voie ferrée a modifié les anciens usages.

A Ma'ân eš-Šâmiyeh, on distinguait, avant l'arrivée du Gouvernement, quatre clans organisés soumis à l'autorité du cheikh 'Abd en-Néby el-Mes'eh : celui d'el-Ḥasan (الحسان), des Ğerayât (الجريات), des Maḥâmîd (المحاميد) et des Ḥawâra (1) (الحوارى).

A Ma'ân Maṣriyeh, on comptait aussi plusieurs clans : celui de 'Umm Ḥaṭṭâb (ام حطاب), d'el-Fanâṭeh (الفناطة), d'el-Merei'y (المريعي), d'el-Kerâšîn (الكراشين) et d'el-'Aqeileh (العقيلة).

Ces divers groupements obéissaient à deux cheikhs qui conservent encore une influence dans la direction des affaires : Ḥalîl eš-Šarâry et Qabâ'ah el-Ḥaṭṭâb. La famille de ce dernier passe pour être une des plus anciennes du pays.

*
* *

Tebouk. — Le village actuel est en voie de reconstruction. Depuis deux ans à peine, les habitants, profitant de la sécurité que leur garantit la construction de la voie ferrée, ont osé regagner la localité détruite jadis par les Bédouins pillards. Les circonstances de cette destruction nous ont été ainsi rapportées par Soleimân, fils du cheikh. Les anciens habitants ont quitté Tebouk il y a une trentaine d'années (2). C'étaient de pauvres cultivateurs, très affaiblis par les continuelles exactions des bédouins 'Aṭâwneh, leurs voisins. Un jour, ces derniers, conduits par leur cheikh Saqer, vinrent demander l'hospitalité aux habitants de Tebouk. A la fin du troisième jour, ils se retirèrent, mais en partant, ils assassinèrent le cheikh Ġadîr et plusieurs autres hommes avec lui. A la nouvelle de ce forfait inouï, tous les habitants coururent aux armes, et aussitôt commença une guerre sanglante. Mais les Bédouins étaient plus nombreux et plus aguerris; dans toutes les rencontres, ils eurent l'avantage, et les habitants de Tebouk, pour échapper à une ruine complète et à la mort, profitèrent de la nuit pour s'enfuir; ils se réfugièrent à Ma'ân, le premier village qu'ils trouvèrent sur leur route. Ils y ont passé de longs jours dans la misère (3), attendant le moment où ils pourraient regagner leur village. Cet heureux temps est venu pour eux; en ce moment, ils rebâtissent leurs maisons en pisé et

(1) D'après une tradition locale, ces derniers étaient d'anciens chrétiens de l'ouâdy Mousa.

(2) Cf. Huber, *Journal...*, p. 348.

(3) Au bout d'une dizaine d'années, ils reçurent avis que Saqer, le cheikh des 'Aṭâwneh, qui les avait contraints à la fuite, se dirigeait vers Ṭafîleh. Aussitôt, ils envoyèrent un nègre qui parvint à le rejoindre et le tua d'un coup de lance.

recommencent à cultiver les jardins qui s'étendent tout autour. Pendant leur absence de trente ans, leurs ennemis ont tout détruit, et ont coupé même les arbres : figuiers, grenadiers, vignes, cognassiers; seuls les palmiers ont été épargnés pour la plupart. Ils contribuent largement à la subsistance des habitants qui consomment une partie des dattes et vendent le reste pour acheter du blé à Kérak. Et il ne sera pas difficile de développer cette source de revenus. Le terrain se prête admirablement à cette culture et au pied d'un grand nombre de palmiers sortent de jeunes rejetons appelés « les filles du palmier », et qui en faciliteront l'extention.

On nous a rapporté comment, après cette longue absence de trente ans, chaque propriétaire avait repris le lot de terrain qui lui avait appartenu, à lui, ou à sa parenté. Si quelques discussions se sont élevées touchant le véritable titre de possession, elles ont été tranchées par l'autorité des anciens, témoins vivants de la tradition, et maintenant la concorde règne parmi les habitants. Utilisant cette paix, si longtemps désirée, chacun travaille à faire valoir sa propriété : il l'entoure d'un petit mur en briques séchées au soleil; une porte fort basse, ressemblant à celle des jardins de Ma'ân, donne accès à l'intérieur de l'enclos. Nous avons visité plusieurs de ces jardins. Celui du cheikh contient un grand nombre de palmiers parmi lesquels il y en a quatre qui, bien que plantés au milieu du terrain, ne lui appartiennent pas; il ne sait comment ils sont devenus la propriété d'un autre : « Sans doute à la suite d'une donation de mon père, » nous dit-il; il les arrose avec les siens, par générosité, sans cependant acquérir par là un droit quelconque à la récolte.

L'usage de l'eau est un point trop important pour n'avoir pas été soumis à une règlementation sévère. La petite mare, en avant des bassins, peut être remplie deux fois par jour : ce qui permet deux arrosages dans les vingt-quatre heures. Mais celui du matin est regardé comme meilleur, à cause de la plus grande quantité d'eau qui s'est accumulée pendant la nuit. D'après le règlement actuel, le bassin plein d'eau doit être divisé entre trois propriétaires, dont chacun aura droit à un tiers. Si les trois hommes sont dans la même maison, en supposant, par exemple, un père de famille, associé avec ses deux fils, l'eau du matin sera attribuée à la même famille et sera dirigée tout entière vers sa propriété.

L'eau qui s'amasse dans le bassin pendant la deuxième partie de la journée, est regardée comme suffisant à deux hommes seulement; souvent même elle est attribuée à un seul.

Si un homme possédait plusieurs jardins, il ne pourrait pas, avec l'eau qui lui est officiellement assignée, arroser toutes ses propriétés. En ce

cas, il s'arrangera pour s'associer avec un autre habitant qui n'a qu'une petite propriété et qui, grâce à de nombreux enfants, peut jouir de droits étendus sur l'usage de la source. Entre ces deux hommes s'établira une entente : l'un donnera l'eau pour l'arrosage, et l'autre, une part des revenus.

L'esprit pratique des Arabes entre facilement dans ces combinaisons; il sait même les étendre, au besoin, lorsqu'il y trouve son intérêt. On nous parle d'un fellah qui est venu de Teima pour cultiver un terrain non loin de la source, à charge pour lui de donner la moitié des revenus au propriétaire du sol. Un nègre qui habitait, depuis son enfance, chez les Seḥour, les a quittés depuis peu de temps pour s'établir à Tebouk où il s'est constitué jardinier chez un habitant de la localité, tandis qu'un habitant de Tebouk même s'est associé avec Ḥarb, le cheikh des ʿAṭâwneh, pour faire fructifier un grand espace de terrain, situé auprès d'une autre source. Nous avons constaté la présence de beaucoup de nègres qui consacrent la force de leurs bras à la culture des palmiers ou aux soins des jardins, pour le compte d'autres Arabes. Que la sécurité et la paix soient garanties à la population de Tebouk, et l'oasis aura bientôt pris une apparence de richesse et de prospérité.

Les habitants actuels de Tebouk, pendant leur long séjour à Maʿân, ont pris les habitudes des Arabes de cette localité et ont conservé peu d'originalité dans leurs mœurs. Du reste, ils sont encore sous l'impression de la dernière persécution et n'ont point reconquis cette indépendance d'allure qui distingue le caractère arabe. Ce sont des paysans qui n'aspirent qu'à la tranquillité et aux paisibles travaux de leurs jardins. Ils ne possèdent pas de troupeaux « et cela pour deux raisons », nous dit Soleimân : en premier lieu, parce que les environs de Tebouk ne contiennent que du sable et point de pâturages, et comme deuxième motif, les habitants allèguent la crainte ; ils ont peur des nomades qui ne manqueraient pas de les voler s'ils entretenaient des troupeaux dans les vallées du ǧebel Ḥismé ou en tel autre vallon où l'herbe croît en abondance. Dans le village, on trouve quelques ânes destinés à porter l'eau dans des outres ou à fouler le blé sur l'aire après la moisson. Les chameaux sont employés au transport des fardeaux plus pesants. Pour les nourrir, les femmes et les filles vont ramasser des herbes dans les ouâdys voisins.

La constitution de la famille est la même qu'à Maʿân. Au père appartient toute l'autorité dans la maison. Le fils travaille pour le bien de la famille et ne se considère pas comme pouvant disposer du fruit de ses labeurs sans l'autorisation de son père. Envers ce dernier, il conserve le

plus grand respect et la plus entière déférence; même après son mariage, il continue à habiter dans la maison paternelle et à travailler en société avec son père.

Les conditions du mariage sont les mêmes qu'à Ma'ân. Les habitants se marient entre eux. Ils ne donnent point leurs filles aux Bédouins qui, du reste, les méprisent et refusent de leur concéder les leurs.

Les lois de l'islamisme : la circoncision et le jeûne du Ramaḥân, sont scrupuleusement observées. Le cheikh nous raconte comment il a jeûné soixante-dix jours de suite « pour l'honneur d'Allah ». Il nous a paru fanatique, ce vieux cheikh Selîm. A ses yeux, la pure religion musulmane doit être la règle de toute existence et tout bon musulman doit être fidèle au jeûne et à la prière. Aussi les Bédouins, qui ont fort peu de souci de ces observances, sont-ils l'objet de son antipathie et de ses invectives (1). Aux questions que nous lui posons sur la manière dont il pourra vivre dans ce désert : « Allah donne la nourriture à toute créature, répond-il; Allah pourvoit à notre subsistance et à notre sécurité. » Le nom d'Allah est toujours sur ses lèvres. C'est Allah qui les a ramenés à Tebouk, de même qu'il avait, dans les temps anciens, amené ici d'autres habitants à la suite d'un prodige voulu par lui. Et notre vieux cheikh faisait allusion à la manière merveilleuse dont la source a jailli en cet endroit, d'après la légende. Cette légende nous a été racontée tout au long; elle mérite d'être connue.

Aux temps anciens, un berger faisait paître son troupeau dans cette plaine, et tous les deux jours il le conduisait, suivant l'usage, à un bassin d'eau de pluie, situé à l'embouchure de l'ouâdy Dare', pour l'abreuver. Un jour, il s'aperçut qu'un bouc, doué de grandes cornes, refusait de boire à ce bassin et cependant le berger ne connaissait pas d'autre eau dans les environs. « Et pourtant, dit la légende, le bouc avait la barbe mouillée ». « Je comprendrai ce mystère, » dit le berger, et il observa attentivement l'animal. Le lendemain, il le vit s'arrêter et creuser avec sa corne un trou dans le sable; un petit filet d'eau en jaillit aussitôt. Survint le berger qui trouva l'eau excellente et fit connaître à tous les Arabes des environs cette heureuse découverte. Plus tard des hommes se réunirent en cet endroit et bâtirent le qala'ah.

(1) Son fanatisme musulman ne l'empêche pas de nous rapporter une vieille tradition, en vertu de laquelle les anciens habitants de Tebouk étaient chrétiens. Ils étaient connus sous le nom de Gardân, une des branches des Benî Ka'ab. Or, d'après lui, tous les Beni Ka'ab étaient chrétiens : car leur ancêtre avait épousé une chrétienne, nommée Ṯaqîbeh, qui avait élevé ses enfants dans sa religion.

Un peuple nomade et pasteur a recueilli la légende du bouc faisant jaillir la source, mais les vrais croyants avaient une autre tradition qui en faisait remonter la gloire à Mahomet lui-même, du moins quant au nom. Voici cette tradition, traduite du texte arabe de Yâqût :

« Aḥmed, fils de Iaḥya, fils de Ǧâber, dit : En l'année neuvième de l'Hégire, le prophète se dirigea vers Tebouk sur le territoire de Damas... et on descendit auprès de la source. Le prophète interdit à qui que ce fût de goûter l'eau. Mais deux hommes s'avancèrent et, voyant que la source ne laissait échapper que quelques gouttes, ils se mirent à y plonger deux flèches pour augmenter la quantité de l'eau. Le prophète dit : « Vous n'avez pas cessé d'agiter de toute la journée » (ما زلتما تبوكان) et la source fut appelée Tebouk — celle qui agite — de la racine *bâka* remuer dans une source pour la faire couler davantage. Et le prophète enfonça trois fois sa lance dans l'eau et il jaillit trois sources et l'eau coule jusqu'à maintenant. »

Les trois bassins qu'on aperçoit aujourd'hui à la source auraient-ils pour objet de rappeler les trois coups de lance du prophète? Il ne serait peut-être pas téméraire de l'affirmer, bien que la mémoire ne paraisse pas s'en être conservée parmi les habitants actuels qui ont accueilli une autre légende sur l'origine de la source. Le souvenir de Mahomet (1) a, cependant, laissé des traces en cette localité; qu'il suffise de citer la mosquée rebâtie à l'endroit où le prophète fit sa prière et le ǧebel Šarûra auquel les Arabes donnent l'appellation significative de « chaire du prophète ». C'est au sommet de ce pic élevé que serait monté l'*Envoyé* d'Allah pour lancer à toutes les tribus de l'Arabie un appel solennel à embrasser la religion de l'Islam.

(1) Pour la venue de Mahomet à Tebouk, voir, en plus des textes arabes cités plus haut, Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes,* III, p. 286 ss.

ADDITIONS ET RECTIFICATIONS

Page 27, fig. 25. — L'échelle de la coupe *e f* égale 2 mètres et non pas seulement 1 mètre.

Page 112 et *passim*, pl. III. — Le véritable nom de la ruine que nous avons appelée constamment *Qaṣr el-Fahad* serait, d'après nos derniers guides, *Qaṣr Ḫalaf*.

Page 172, inscript. nº 17, l. 9. — Un nouvel estampage de cette inscription rapporté de Ḥégrâ et aussi parfait que possible, favoriserait assez la lecture proposée par M. Chabot : « מן יקבר ואעלו מנה », au lieu de מן ועיר דא עלו מנה. — On rapprochera tout naturellement ce texte de l'inscription du *Corpus* nº 333 provenant d'el-ʿEla et datée peut-être de l'an 200 de l'ère de Boṣra, par conséquent presque contemporaine de la nôtre ainsi que le ferait supposer, du reste, la forme des lettres.

Page 286, nº 131. — Dans la pl. XXXIII, le chiffre 131 a été omis et le chiffre 132 a été répété ; le nº 131 égale le premier nº 132 qui est à gauche du nº 130.

Page 292. — L'inscription arabe nº 1 se compose, non pas de sept mais de huit lignes, à distribuer ainsi :

1. امر بتجديد وتعمير هذة القلعة المباركة
2. حضرة مولانا السلطان ابن السلطان
3. السلطان محمد خان ابن السلطان ابرهيم
4. خان ابن السلطان احـ...
5. عثمان خلد الله ملكه .. طول الزمان
6. وتشرف بمباشرة خدمتها العبد الفقير
7. الى الله تعالى محمد ابن النا... جى بدمشق
8. الشام غفر الله له فى سنة اربع وستين والف

Page 303, fig. 113. — Le dessin original ayant été réduit à la reproduction, l'indication qu'on lit dans l'angle gauche de cette figure, en bas : « 1/4 de la grandeur d'exécution », n'est plus juste. Pour avoir les dimensions exactes de ce cadran on voudra bien s'en rapporter aux chiffres donnés dans le texte.

Page 384, pl. XL. — Le cadre dans lequel s'ouvre la porte de ce monument (F 4) doit être en creux et non point en relief, ainsi que nous l'avons dessiné, trompés par un mauvais jeu de lumière dans une photographie. Par conséquent la première corniche en dessus de la baie, qui marque la partie supérieure du cadre, est en retrait sur le reste de la façade et le même dessin se poursuit sur les côtés.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

TABLE DES INSCRIPTIONS

I. — INSCRIPTIONS NABATÉENNES

A. — Index des noms propres.

N. B. — Le premier chiffre indique le numéro de l'inscription et le second la ligne. Les chiffres précédés de la lettre p. renvoient à la page.

B. — Titres, ethniques, quelques termes particuliers.

שׂמדין 16 8.

תימניא 1 2. — תימניתא 12 2.

תקף 5 3; 7 3, etc. — תקפא 7 6. — Cf. כתב.

II. — INSCRIPTIONS MINÉENNES ET LIḤYANITES.

Glossaire et Index des noms propres.

אדבר 3 5.
אולדה 3 2.
אחלי 1 2; אחלשׂם 3 6.
אח̄אב 12.
אלאב 13.
אלאלת 3 3.
אלהלפע 7 1.
אלים 34.
אלמלשׂת 6 7.
אלעז 2 3, 4, (5).
אלשׂרח 24; 31.
אנעם 6 3.
אצדק 8 1.
ארצ̄ם 1 6.
אשׂמר 2 9.
אשׂלם 4 3.
אשׂמנת 10.
אשׂר 6 8.

בדעשׂמע 6 5.
ביתא 5 3.
בחר 3 3.
בחרה 3 (1), 7.
בחרן 3 5.
בכלן 3 2.
בלע 7 2.
בן 3 4; 4 3; 7 2; 12; 32.
בנכל 2 2.
בנף 22.
ברא 5 3.
בשׂ 1 3.
בשׂתה 6 7.
בתלב 7 4.

דדן 4 4.
דדת 6 4.
ד̄ן 3 5.
ד̄קבת 1 5.
ד̄רה 6 5.
דרוי 3 1.
ד̄רח 6 2.

הד̄ימן 30.
הלה 8 2.
המא 3 4.
המקבר 12.
המתע 7 3.
הרד 5 7.
השׂם 32.

ואדת 6 6.
ואלת 20.
וב 1 2.
וד 1 3, 4, 6; 2 6; 3 2.
והבלת 19.
והבן 1 2, 5, 6.
והן 3 4.
וכל 1 5.

זדבר 14.
זיד 2 4, 5.

חגג 22.
חגהתי 1 4; 2 (3), 7.
חגמון 6 1.
חיאלן 23.
חמזתר 9.
חמי 2 4, 5.
חמלת 6 7.
חמם 6 4.
חפן 34.
חקב 4 3.
חשׂם 3 4.

III. — GRAFFITES TAMOUDÉENS.

Glossaire et Index des noms propres.

אבזלם 99.
אד 177.
אהל 179.
אלוליו 35.
אלנעם 1 *bis*.
אלה 180.
אן 2, 18, 24, 46, 84, 92, 93, 94, etc.
ארגף 81.
ארה 165.
ארמת 133.
אשלם 173.
אשת 98, 119.
את 96.

ב 17, 122.
בח̄ת 60, 66.
בלהי 20, 176.
בן 20, 23, 40.
בר 34.
בת 5, 24.

גיפר 152.
געבן 1 *bis*.
(?) געף 96.

דב 32, 33.
דבהצט 9.
דוד 20.
(?) דנהל ou דנאל 179.
דגרז 113.

ד̄ 26.
(ו) ד̄פע 105.

הד̄רמות 33.
הגבי 91.
העד 168.

ודד 10, 12, 19, 20, 32, 33, 45, etc. — ודדת 3, 4, 7.

(?) וק 90.
ולי 18.
ולמת 80.
ונם 95.
וקאל 27.

ז 50.
זארת 154.
זדד 71.
זרעת 43, 48, 57.
זת 125, 141.

חאכת 104.
חבב 125.
חביב 1 *bis*.
חבלת 28.
חכם 73.
חלם 86, 93, 97, 106.
חמלת 153.
חצפק 122.
חרב 160.
חרי 77, 171.
חרר 125.
חשן 138.

ח̄לבן 79, 82, 92, 159.
ח̄לד 72.
ח̄לח̄שמות 171.
ח̄מש ת 103.
ח̄פעלת 134.
ח̄קלת 53.
ח̄שמות 102.
ח̄שמתו 156.
ח̄תגמנת 22.

יד(מו) 50.
יח̄לד 65, 76, 130, 140, 145, 167.
יעתם 59.
יע̄יץ 8.
ישלם 17.

TABLEAU DES DATES

FOURNIES PAR LES INSCRIPTIONS DE ḤÉGRA ET STYLE DES TOMBES DATÉES.

Règne de Ḥarétat (Arétas IV, 9 av. J.-C. — 40 ap. J.-C.).

An 9, mois de Nîsan : n° 8, B 6. Tombe à escaliers, 3e type, p. 368.
— 9, mois de Ṭebet : n° 16, B 19. Tombe à deux rangées de créneaux, 2e type, p. 321.
— 13, mois de Šebaṭ : n° 1, A 3. Tombe à escaliers, 3e type, p. 359.
— 16, mois de (?) : n° 30, E 1. Tombe à deux rangées de créneaux, 2e type.
— 17, mois de Nîsan : n° 29, Qaṣr eṣ-Ṣâneʿ. Tombe à escaliers, 3e type, p. 363.
— 25, mois de Ab : n° 27, C 17. Tombe à deux rangées de créneaux, 1er type, p. 316.
— 35, mois de Iyar : n° 19, B, 22. Tombe à escaliers, 3e type, p. 372.
— 36, mois de Nîsan : n° 7, B 5. Tombe à escaliers, 3e type, p. 368.
— 40, mois de Nîsan : n° 5, B 1. Tombe à escaliers, 3e type, p. 376.
— 40, mois de Nîsan : n° 36, E 18. Tombe à escaliers, 3e type, p. 348.
— 40, mois de Iyar : n° 3, A 5. Tombe à escaliers, 3e type, p. 358.
— 43, le 10e jour du mois de Ab : n° 11, B 10 (à l'intérieur du tombeau).
— 43, mois de Iyar : n° 12, B 10 (façade). Tombe à une rangée de créneaux, 2e type, p. 312.
— 44, mois de Ṭebet : n° 9, B 7. Tombe à escaliers, 3e type, p. 348.
— 45, mois de Ṭebet : n° 24, C 6. Tombe à escaliers, 2e type, p. 335.
— 48, mois de Nîsan : n° 32, E 4. Tombe à escaliers, 3e type.
— 48, mois de (?) : n° 33, E 6. Tombe à une rangée de créneaux, 2 type.
— 20 + ? mois de Nîsan : n° 28, D'. Tombe à escaliers, 3e type, p. 366.
— ??, mois de Nisan : n° 31, E 3. Tombe à escaliers, 2e type.

Règne de Maliku (Malikou II, vers 40-71 ap. J.-C.).

An 1, mois de Nîsan : n° 39. Stèle du dieu Aʿara.
— 3, mois de Ab : n° 4, A 8. Tombe à escaliers, 2e type, p. 339.
— 9, mois de (?) : n° 10, B 9. Tombe à escaliers, 2e type, p. 328.
— 11, mois de Adar : n° 20, B 23. Tombe à escaliers, 3e type, p. 372.
— 17, mois de (?) : n° 37, E 19. Tombe à escaliers, 1er type.
— 18, mois de (?) : n° 14, B 11. Tombe à escaliers, 2e type, p. 334.
— 21, mois de (?) : n° 26, C 14. Tombe à deux rangées de créneaux, 2e type, p. 320.
— 24, mois de de Ṭebet : n° 38, F 4. Tombe à escaliers, 3e type, p. 383.
Année et mois incertains : n° 6, B 4. Tombe à escaliers, 3e type, p. 378.

Règne de Rabʾel (Rabel II, 71-106).

An 2, mois de Iyar : n° 34, E 14. Tombe à une rangée de créneaux, 1er type.
— 4, mois inconnu : n° 35, E 16. Tombe à une rangée de créneaux, 2e type, p. 309.
— 5, mois de Siouan : n° 22, D. Tombe à escaliers, 2e type, p. 341

Ère de Boṣra (106 ap. J.-C.).

An 20(?) : n° 159. Dans un petit sanctuaire.
An 162, mois de Tammuz : n° 17. Tombe de la mère de Kaʿabu. Simple niche creusée dans une paroi brute.

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE

ERRATA

P. 37, note 2, *lire* الحجاز *au lieu de* الحجاز.

P. 38, en note, *lire* ومعان *au lieu de* ومعن (deux fois).

P. 68, l. 3, *lire* الحجاز *au lieu de* لحجاز.

P. 69, l. 2, *lire* تبوك *au lieu de* تبوكن.

P. 69, l. 27, *lire* فسبق *au lieu de* قسبق.

P. 69, dernière ligne, *lire* مسجدا *au lieu de* سجدا.

P. 77, l. 11-10, en bas, *lire* à quatre ou cinq cents mètres *au lieu de* à quatre ou cinq mètres.

P. 137, l. 26, *lire* شيئا *au lieu de* شياء.

P. 138, l. 10, *lire* اثارها *au lieu de* انارها.

P. 138, l. 14, *lire* شيئا *au lieu de* شيا.

P. 160, l. 2, en bas, *lire* d'y reconnaître un ב *au lieu de* d'y reconnaître un פ.

P. 206, la fig. 101 a été renversée au tirage.

P. 216, l. 3 2, en bas, *lire* (*CIS.*, II, nos 373, 376, etc.). — צי‍עא (*CIS.*, II, no 372, *Si'â* (?)) *au lieu de* [(*CIS.*, II, nos 373, 376, etc. — צי‍עא, *CIS.*, II, no 372, « de Si'â (?)] »

P. 219, l. 8, en bas, *lire* חלצת *au lieu de* חצלת.

P. 259, l. 2, en bas, *lire* בְּןְ *au lieu de* בכן.

P. 261, l. 5, *lire* ומנע(שׂ) *au lieu de* ומנע(שׂ)שׂ.

P. 268, l. 23, *lire* قواز *au lieu de* قواذ.

P. 268, l. 24, *lire* قيزان *au lieu de* قيذان.

P. 271, l. 10, *lire* לקץ̄ *au lieu de* לקץ.

P. 296, l. 20, *lire* بتاريخ *au lieu de* بوتاريخ.

P. 297, l. 11, *lire* فاتحه *au lieu de* فاتحه.

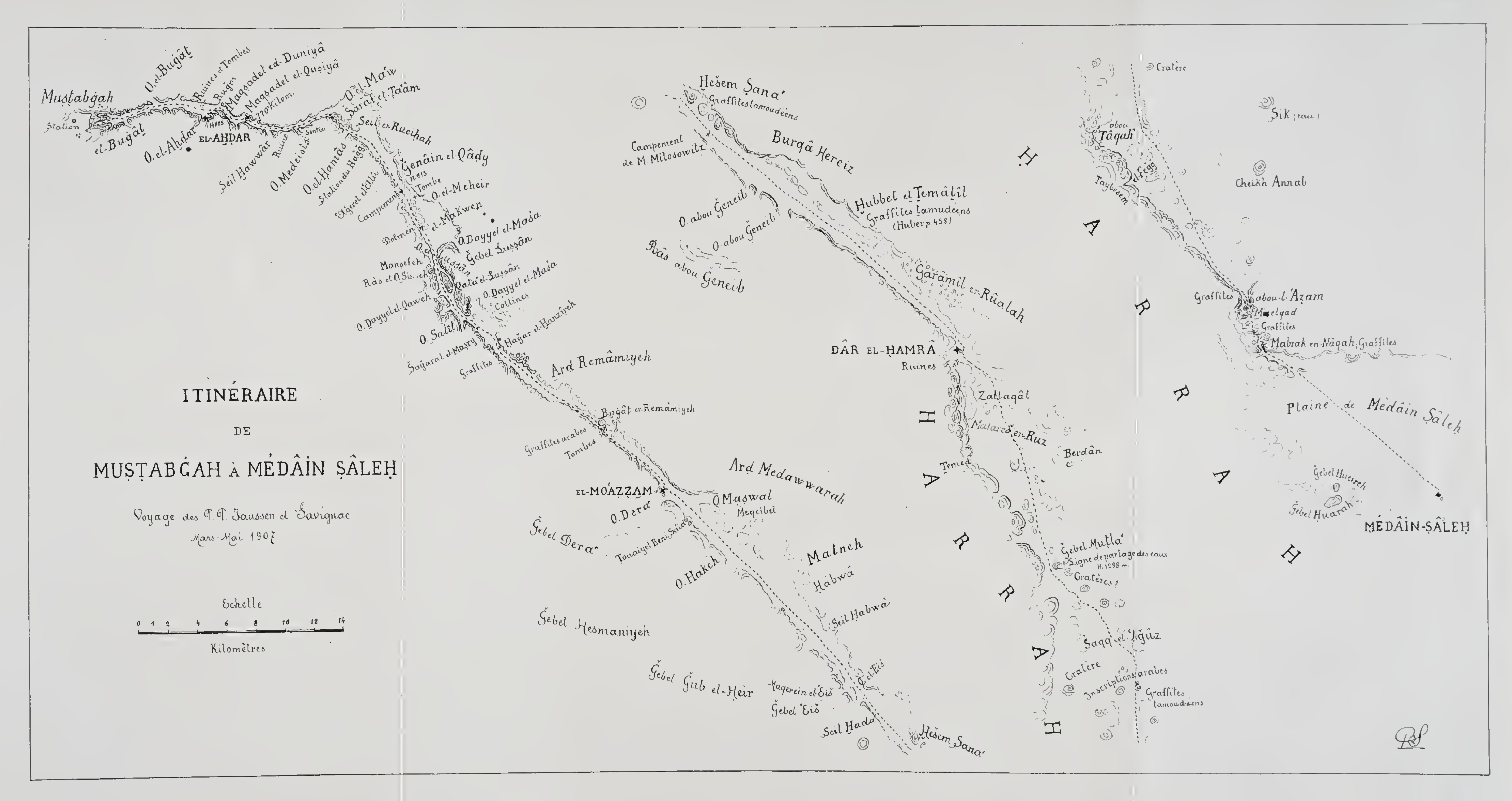
P. 297, l. 14, *lire* قلعة *au lieu de* فلعة.

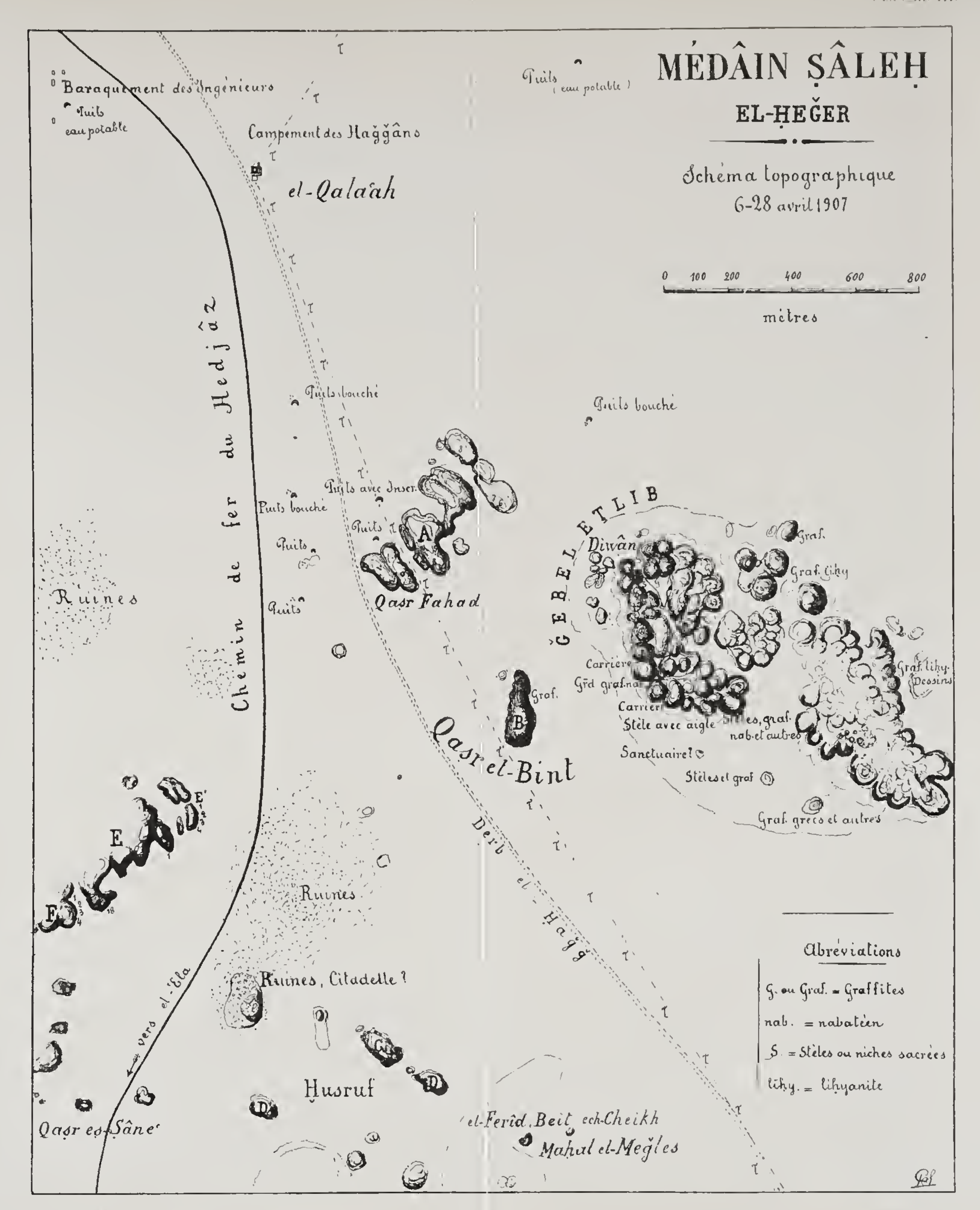
P. 303, l. 2, *lire* no 172 *bis au lieu de* no 112 *bis*.

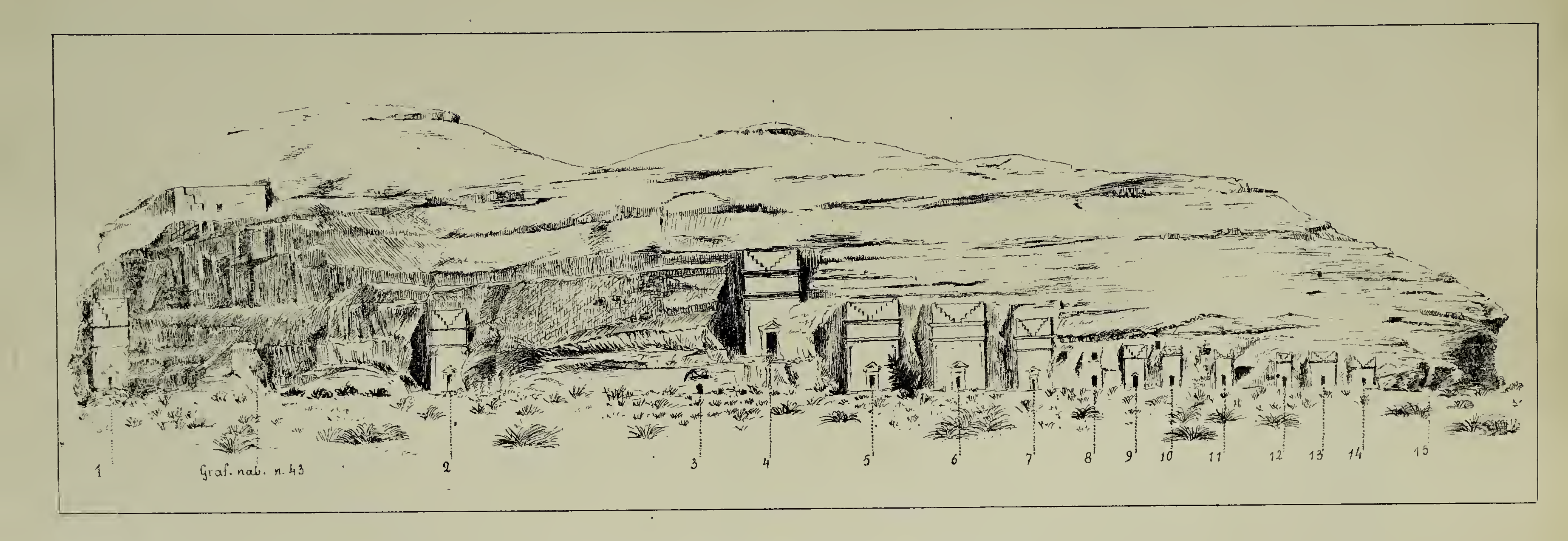
P. 432, la fig. 222 a été renversée au tirage.

Fr. Jaussen.

Jérusalem, 7 janvier 1910.


ITINÉRAIRE
DE
MUSṬABĠAH À MÉDÂIN ṢÂLEḤ
Voyage des P. P. Jaussen et Savignac
Mars-Mai 1907
Echelle
0 1 2 4 6 8 10 12 14
Kilomètres
Musṭabġah
Station
el-Buġâṭ
O. el-Buġâṭ
O. el-Aḫḍar
EL-AḪDAR
Ruines et Tombes
Maqṣadet ed-Duniyâ
Maqṣadet el-Quṣiyâ
Seil Ḥawwâr
O. Medeiʿsîs
O. el-Ḥamâs
Station du Ḥeǧâz
O. el-Maʿiw
Ṣaraf et-Ṭaʿâm
Seil er-Rueiḥah
Ǧenâin el-Qâḍy
Tombe
O. el-Meheir
Campement
Dolmen
el-Makwen
O. Dayyel el-Maṣâ
Ǧebel Ṣuṣṣân
Mansefeh
Qaṭaʿ el-Ṣuṣṣân
O. Dayyel el-Maṣâ
Collines
O. Dayyel el-Qaweh
O. Ṣalil
Hağar el-Ḥanzîreh
Šaǧarat el-Maṣry
Graffites
Arḍ Remâmiyeh
Buġâṭ er-Remâmiyeh
Graffites arabes
Tombes
EL-MOʿAẒẒAM
O. Deraʿ
Ǧebel Deraʿ
O. Maṣwal
Meqeibel
Arḍ Medawwarah
O. Hakeh
Matneh
Ḥabwâ
Seil Ḥabwâ
Ǧebel Hesmaniyeh
Ǧebel Ǧub el-Ḥeir
Maqerein el-ʿEiš
Ǧebel ʿEiš
Seil Hadâ
Ḥešem Ṣanaʿ
Ḥešem Ṣanaʿ
Graffites tamoudéens
Campement de M. Milosowitz
Burqâ Hereiz
O. abou Ǧeneib
O. abou Ǧeneib
Râs abou Ǧeneib
Hubbet et Temâṭil
Graffites tamoudéens
(Huber p. 458)
Ǧarâmil er-Rûalah
DÂR EL-ḤAMRÂ
Ruines
Zattaqât
Matarcé en-Ruz
Berdân
Temed
Ǧebel Mutlaʿ
Signe de partage des eaux
H. 1298 m.
Cratères ?
Šaqq el-ʿAǧûz
Cratère
Inscriptions arabes
Graffites tamoudéens
ḤARRAH
ḤARRAH
Cratère
abou Ṭâqah
el-Fegg
Taybesm
Sik (eau)
Cheikh Annab
Graffites
abou-l-ʿAẓam
Maelqad
Graffites
Mabrak en Nâqah, Graffites
Plaine de Médâin Ṣâleḥ
Ǧebel Hueireh
Ǧebel Ḥuarah
MÉDÂIN-ṢÂLEḤ


MÉDÂIN ṢÂLEḤ
EL-ḤEĞER
Schéma topographique
6-28 avril 1907
0 100 200 400 600 800
mètres
Baraquement des Ingénieurs
Puits eau potable
Puits (eau potable)
Campement des Haǧǧâns
el-Qalaâh
Chemin de fer du Hedjâz
Puits bouché
Puits avec Inscr.
Puits bouché
Puits
Puits
Puits
Qasr Fahad
Ruines
GEBEL ETLIB
Diwân
Graf.
Graf. Lihy.
Graf. lihy. Dessins
Carrière
Grd graf. nab.
Carrière
Stèle avec aigle
Stèles, graf. nab. et autres
Sanctuaire?
Stèles et graf
Graf. grecs et autres
Graf.
Qasr el-Bint
Derb el-Haǧǧ
Ruines
Ruines, Citadelle ?
vers el-'Ela
Husruf
Qasr es-Sâne
el-Ferîd
Beit ech-Cheikh
Mahal el-Meǧles
Abréviations
G. ou Graf. = Graffites
nab. = nabatéen
S. = Stèles ou niches sacrées
lihy. = lihyanite



Médâin Ṣâleḥ. Paroi occidentale de la colline de Qaṣr el-Bint.
D'après une photographie. (Dessin du P. Dufresne.)

E. Leroux, ed.

H. Demoulin, sc.

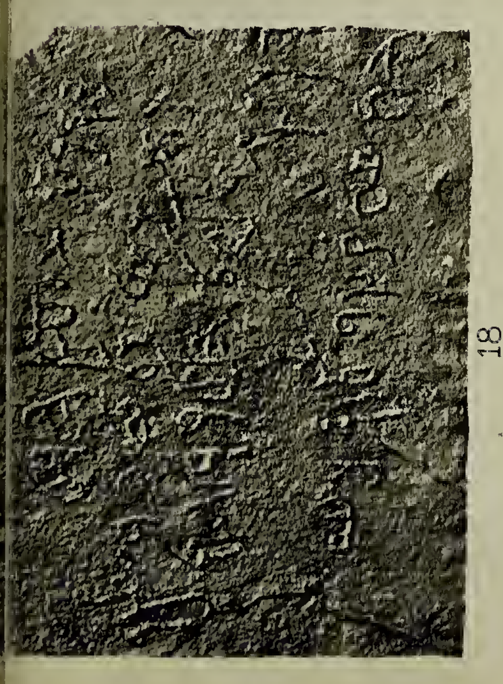


Médâin-Ṣâleḥ. Placement des tombes dans les principales collines funéraires. — B = Qaṣr el-Bint. — C appartient au groupe Ḥusruf. — F, E, E' répondent aux *Ksur Bethænah* du *Corpus*.



Héliog Dujardin

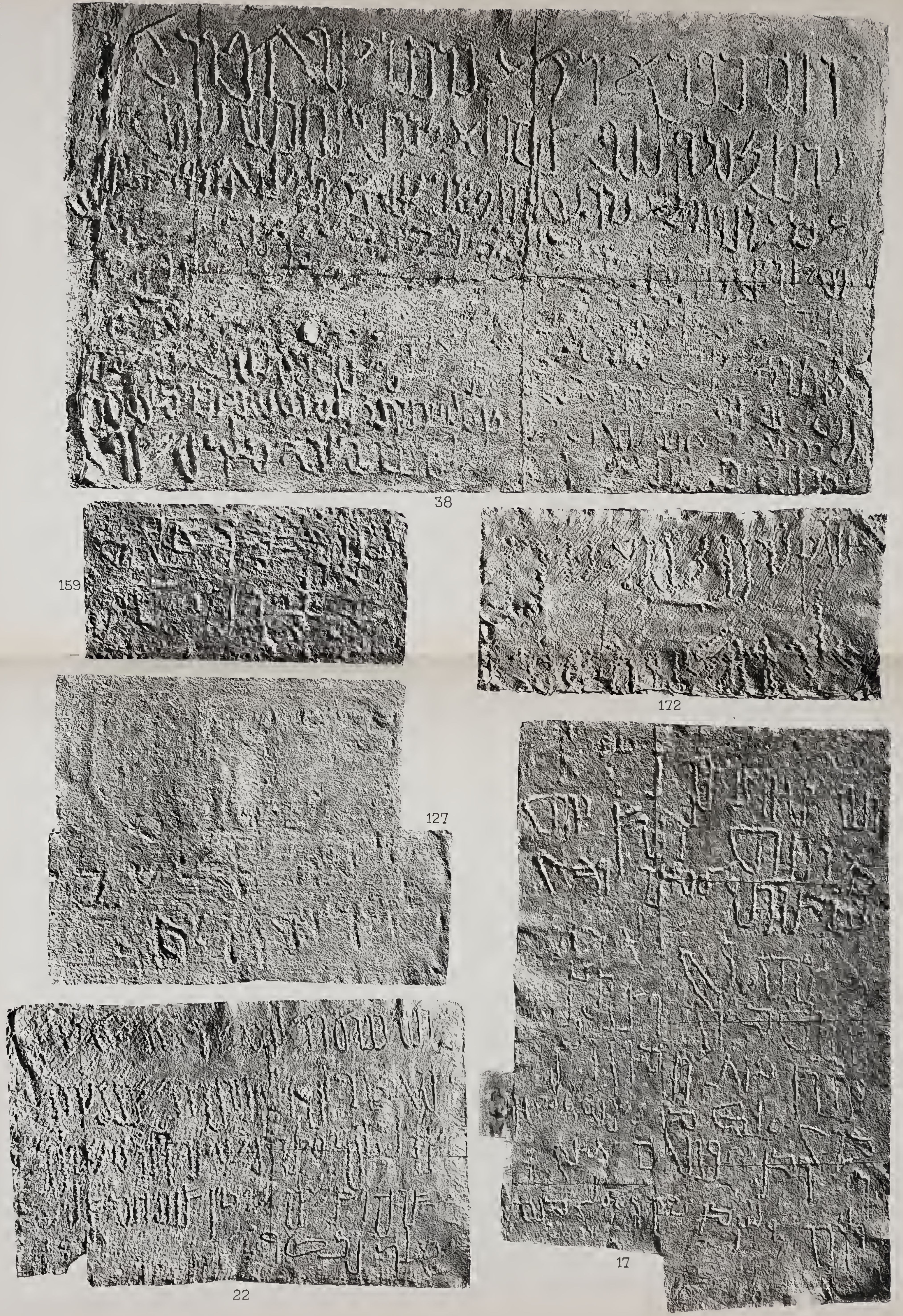
5



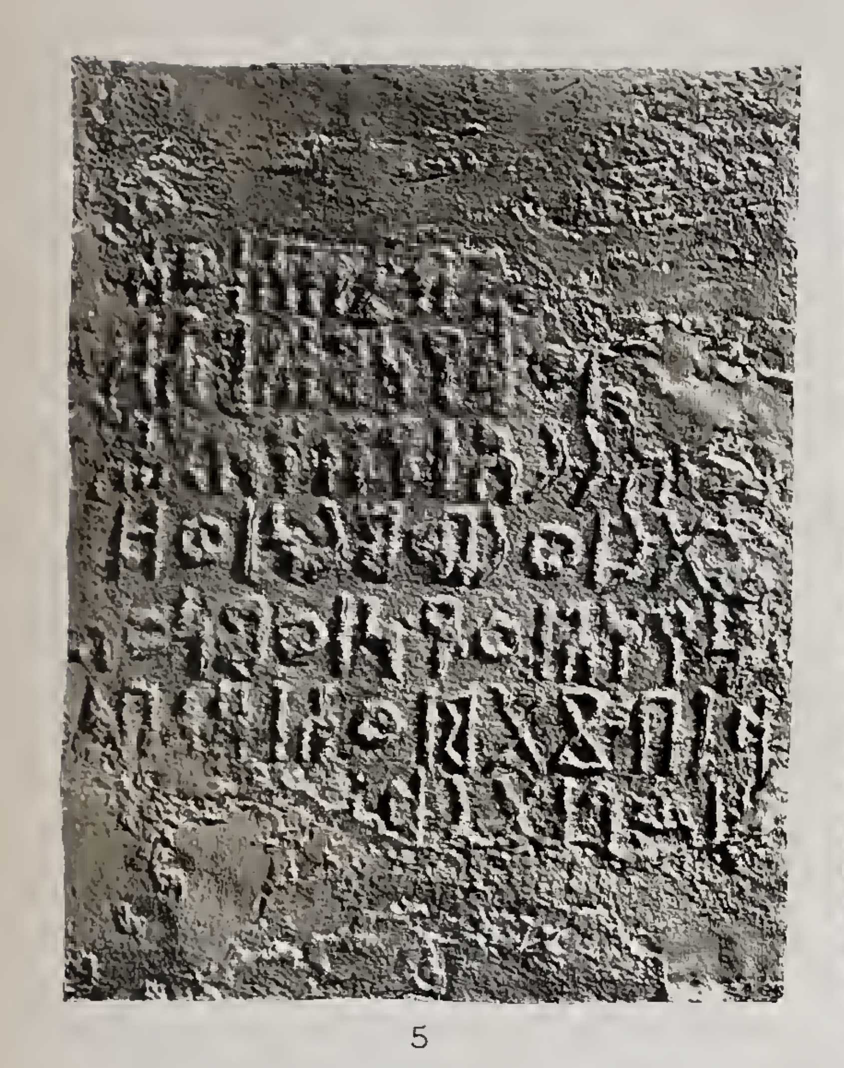
18



2



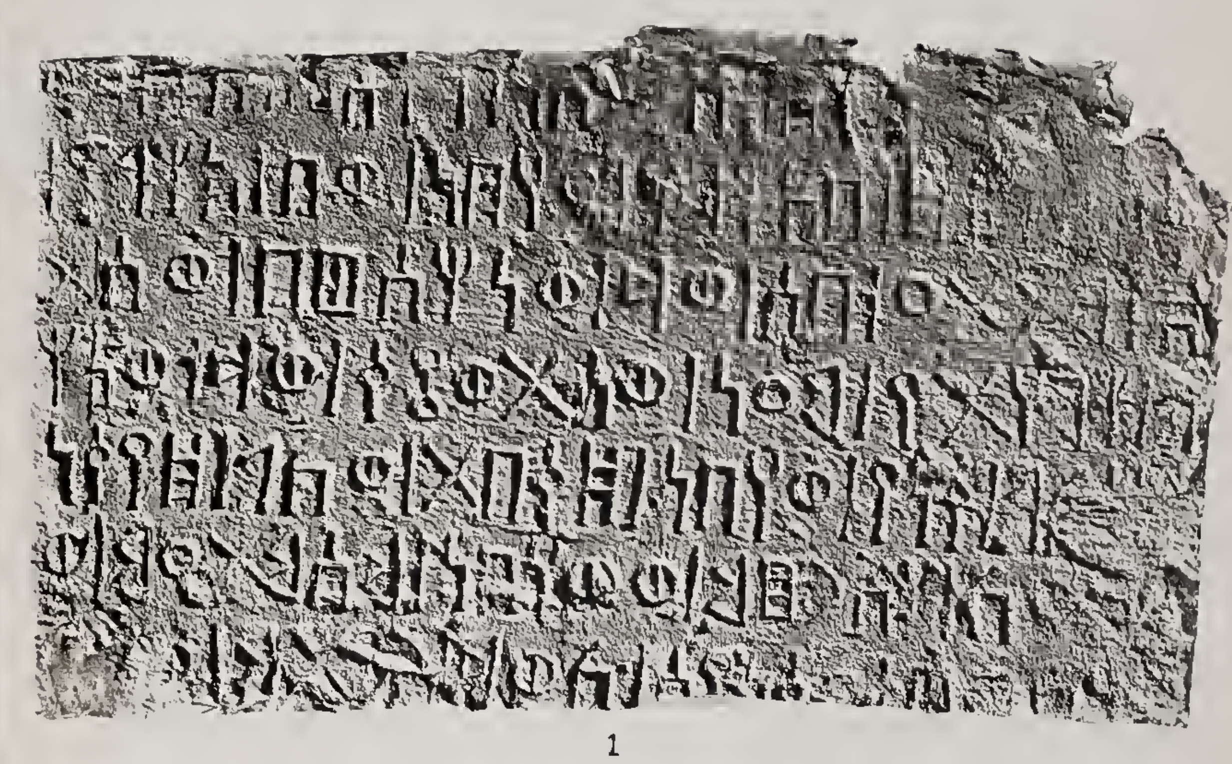
Heliog Dujardin



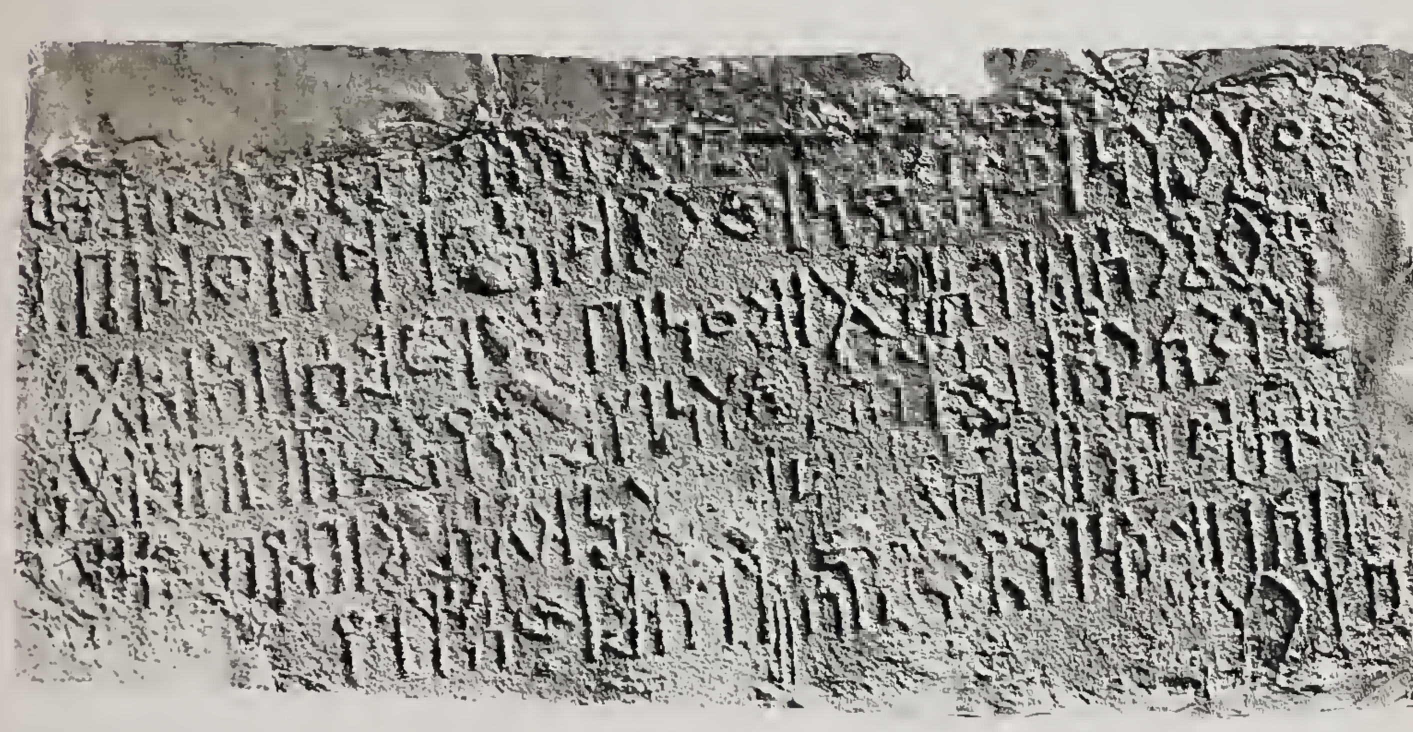
5



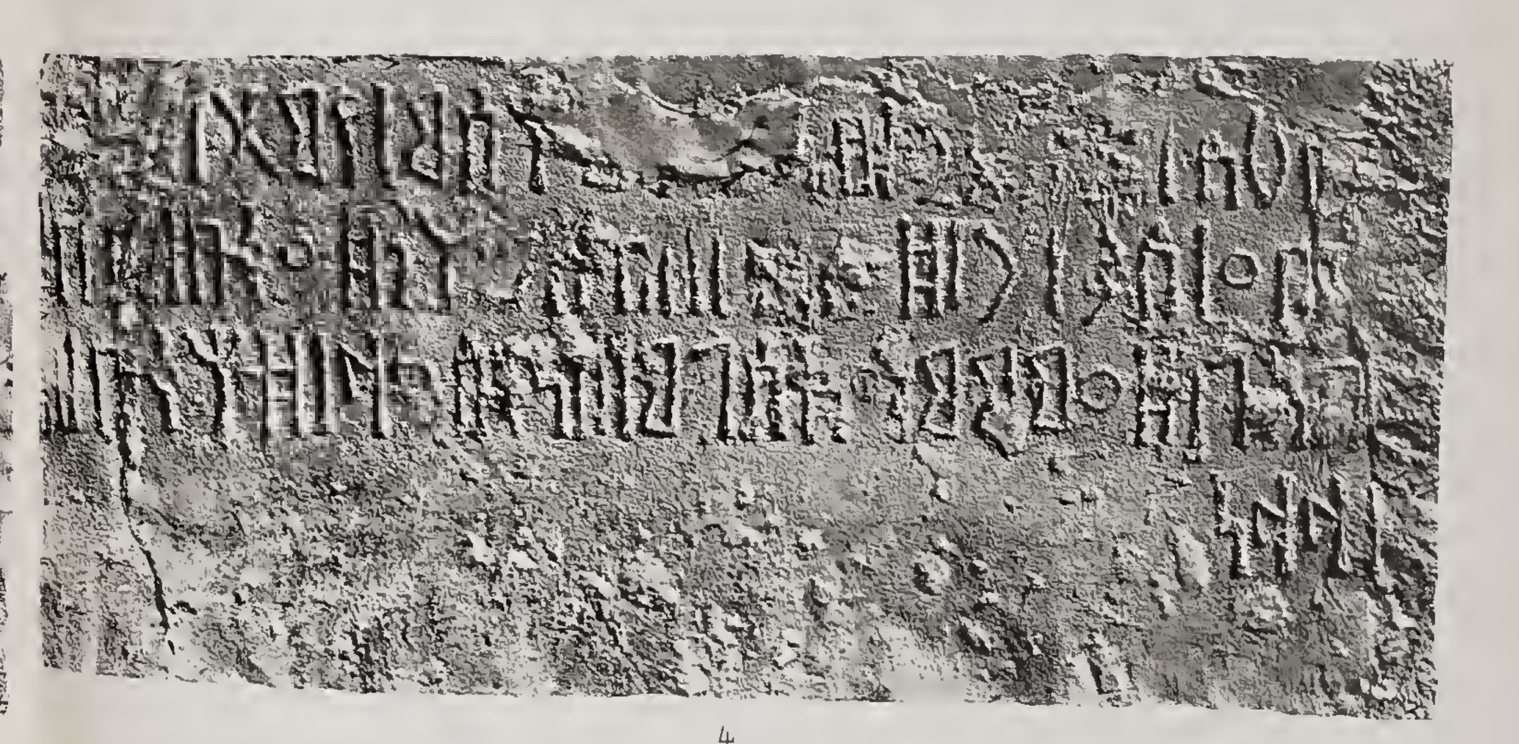
2



1

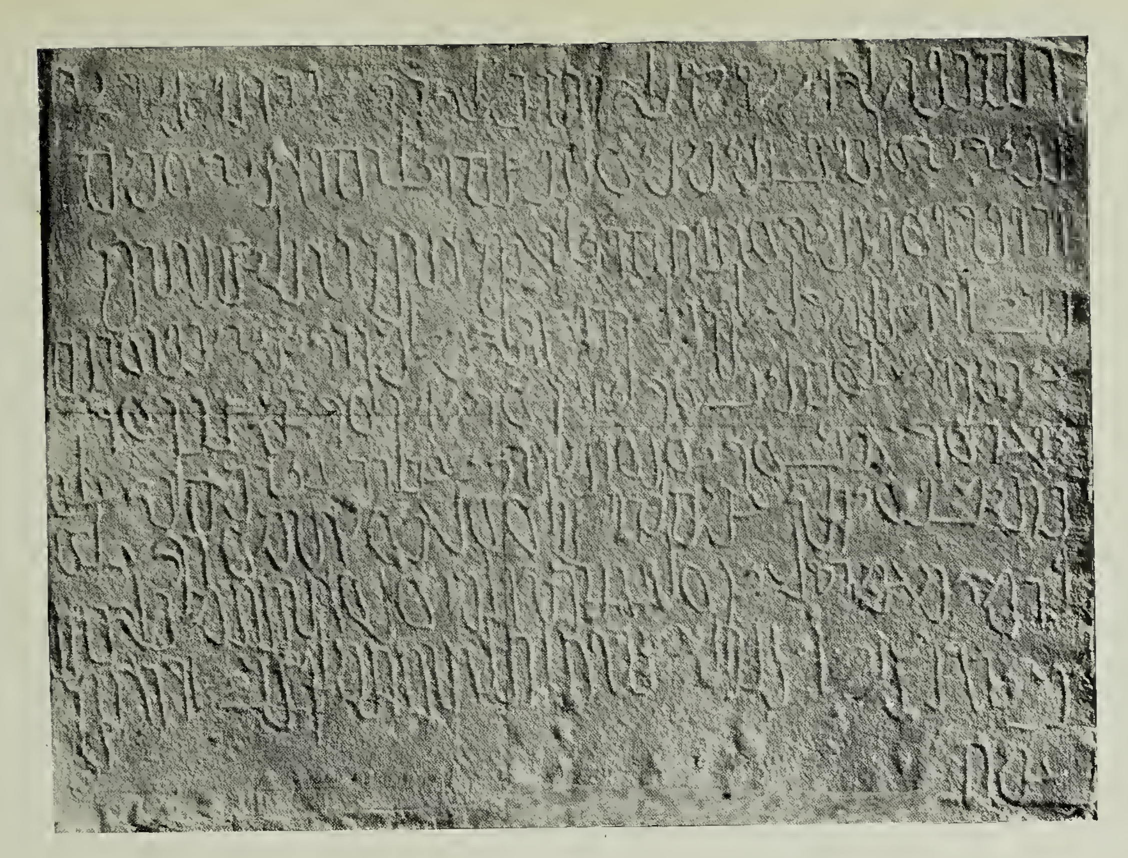


3

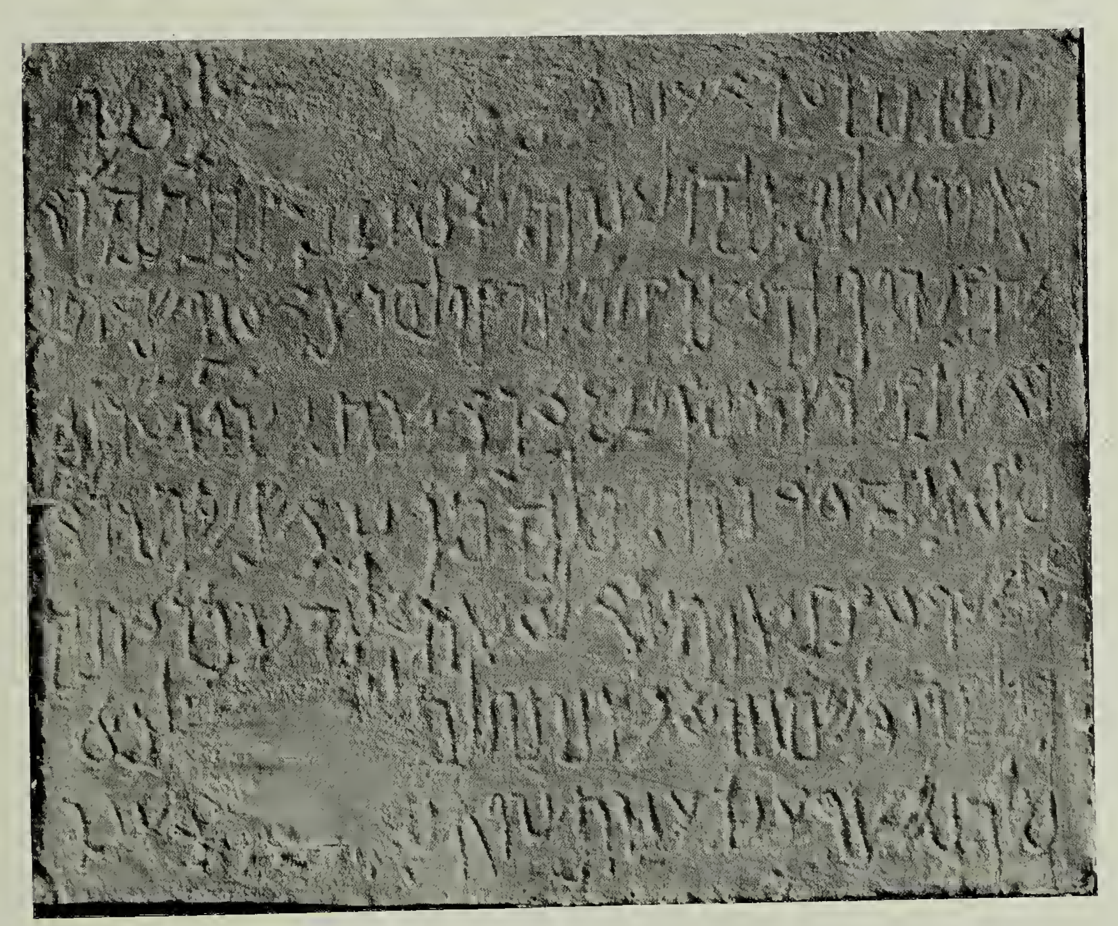


4

Heliog Dujardin



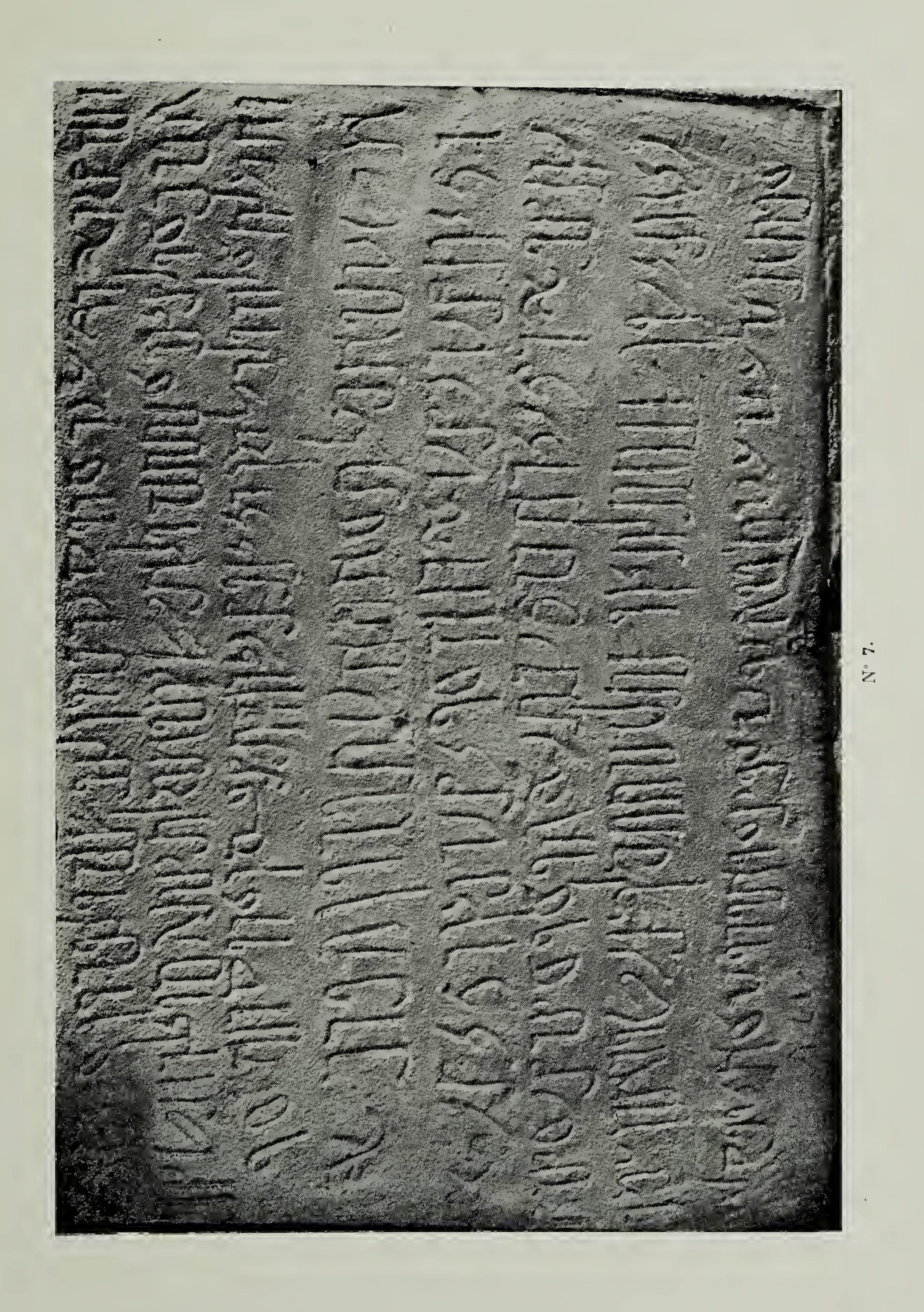
N° 1.



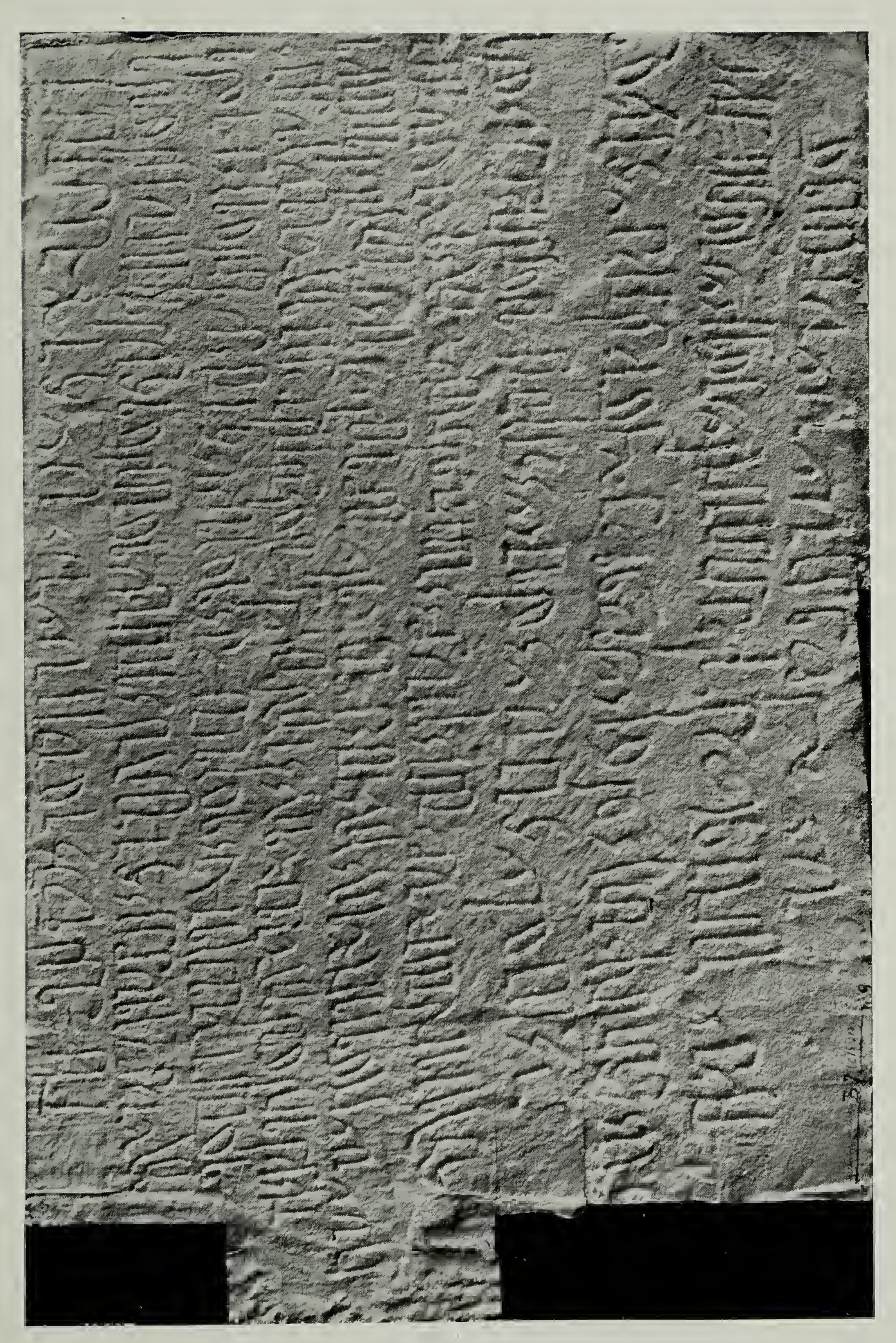
N° 4.

H. Demoulin, sc.

E. Leroux, Éd.



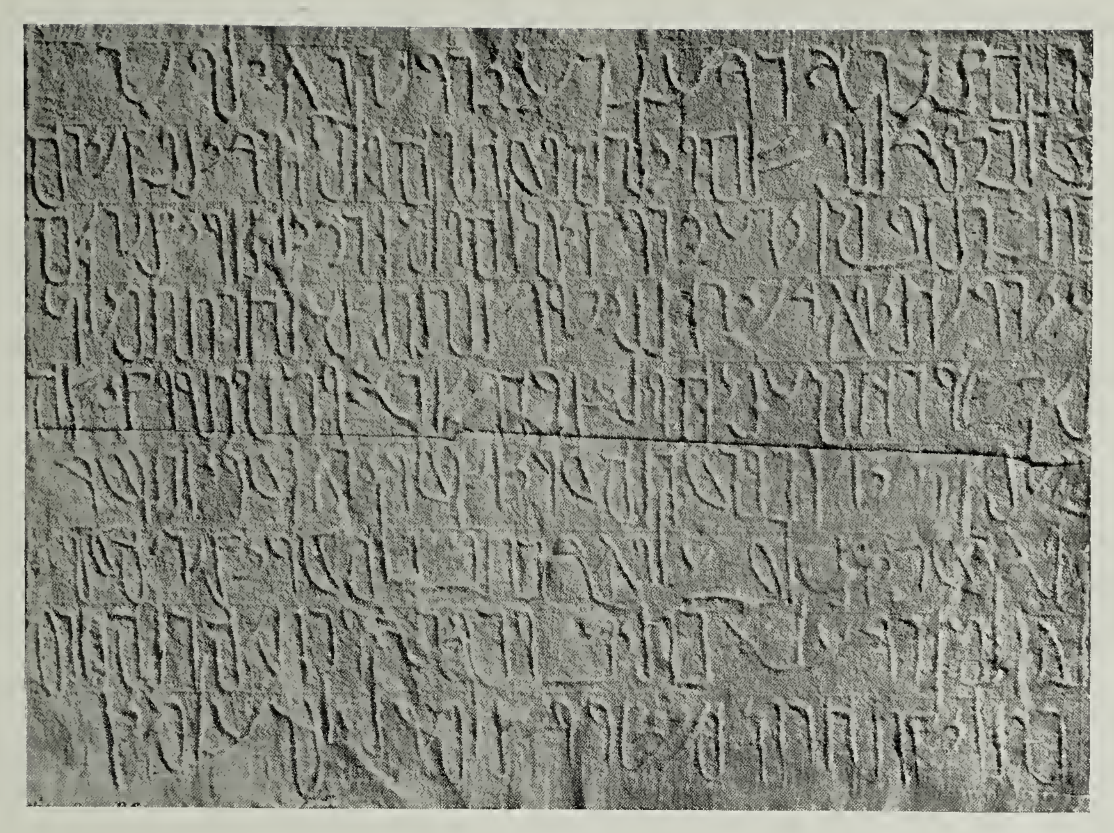
N° 7.



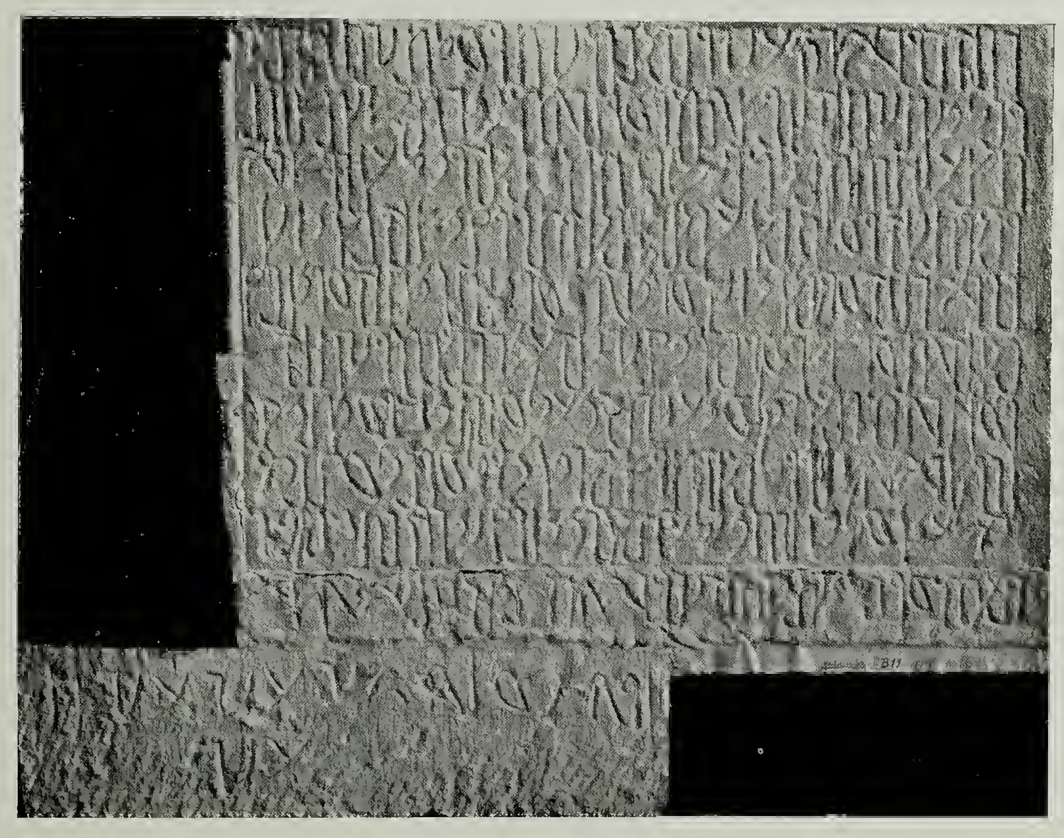
N° 9

E. Leroux, éd.

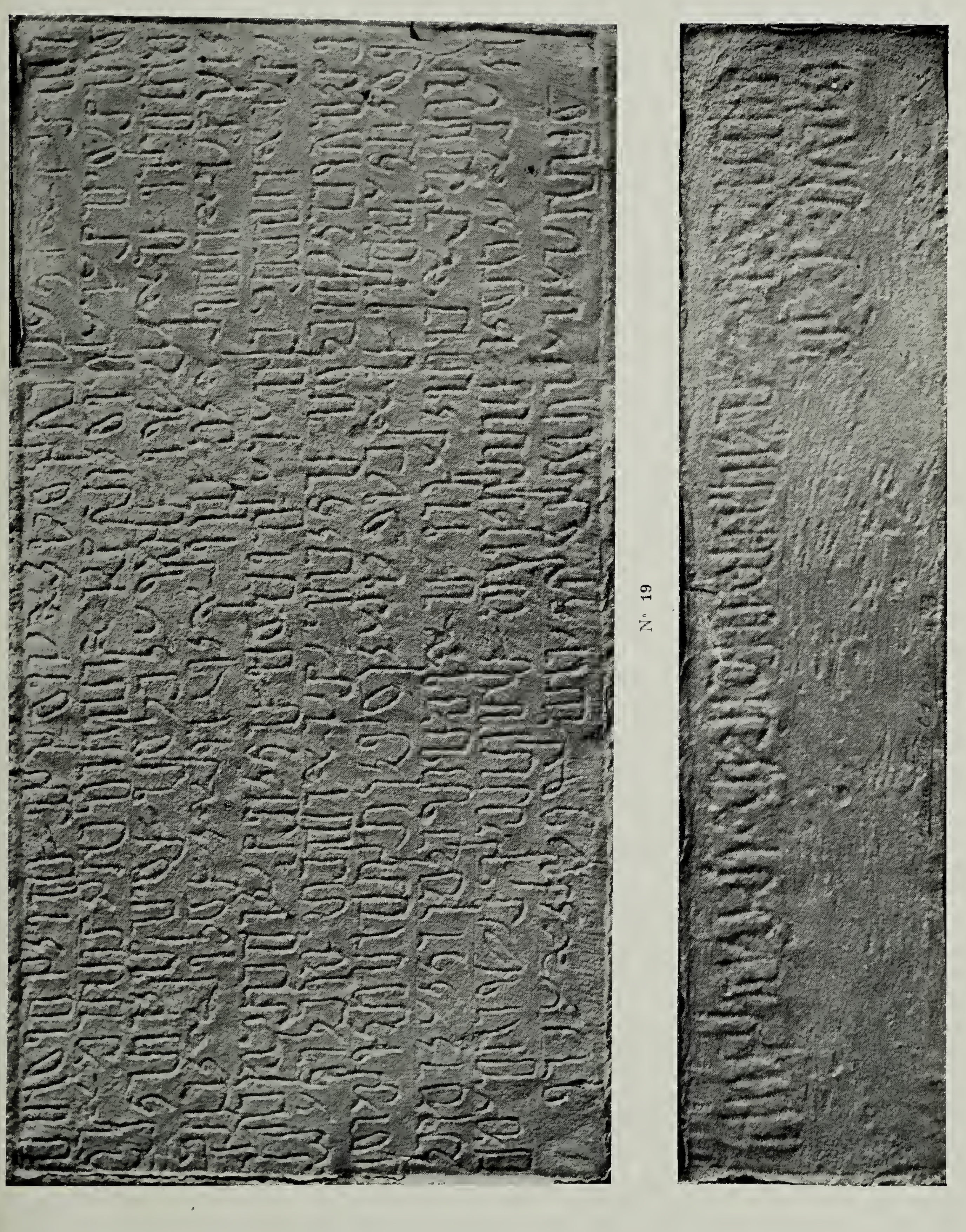
H. Demoulin, sc.



N° 8.



N° 16.

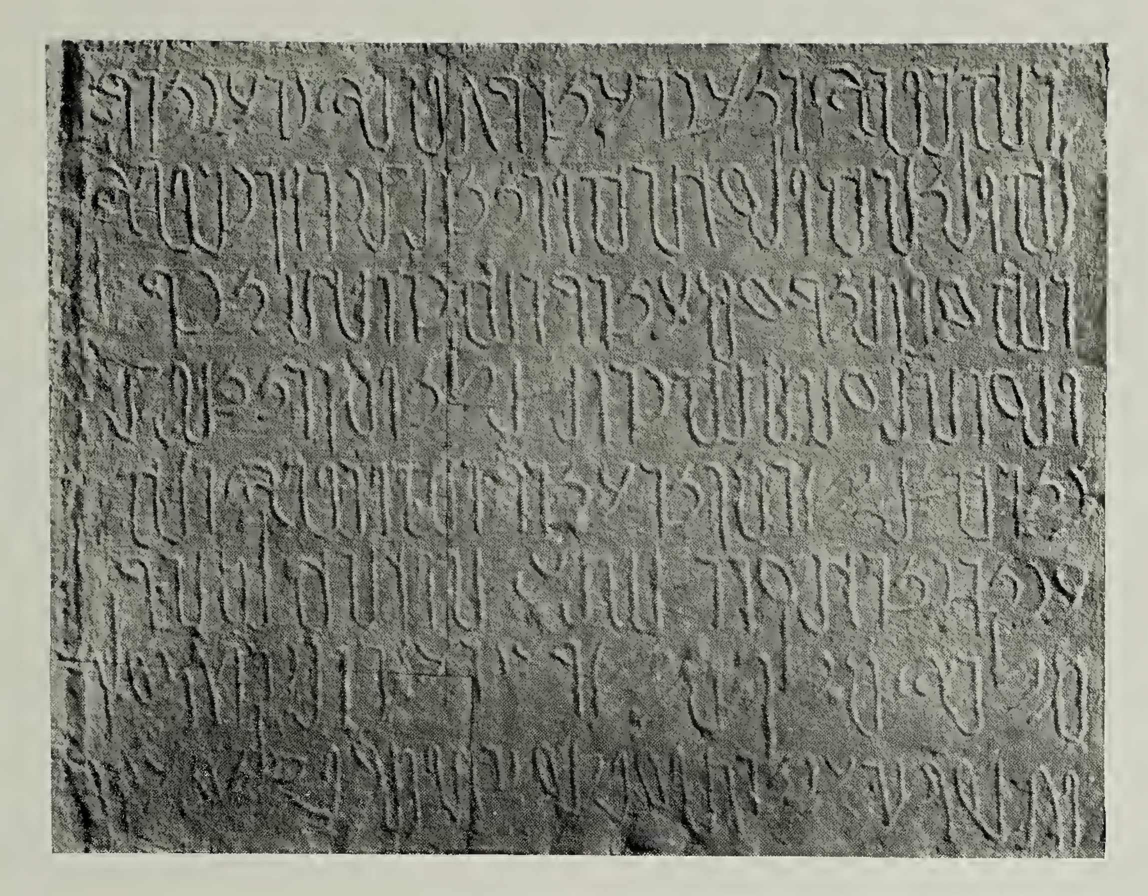


N° 19

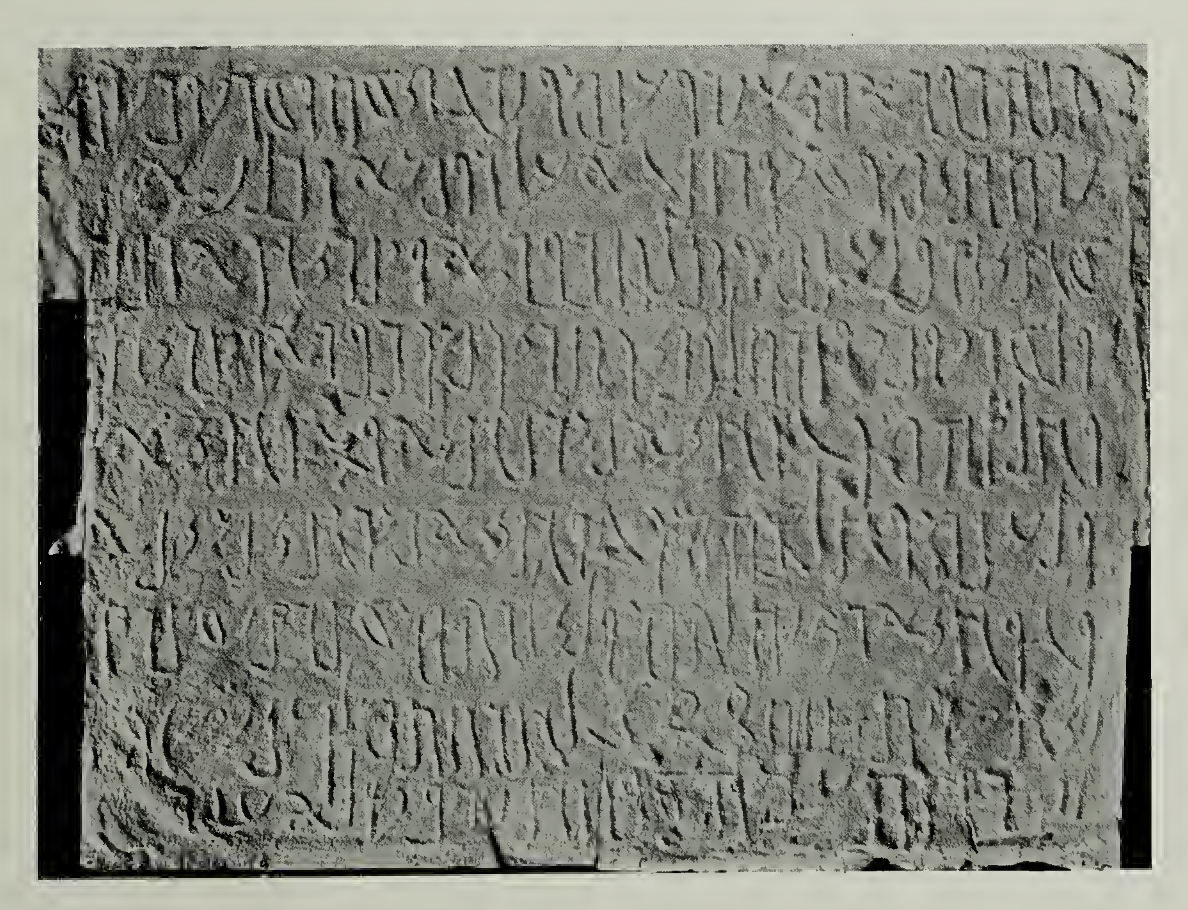
N° 23.

E. Leroux, éd

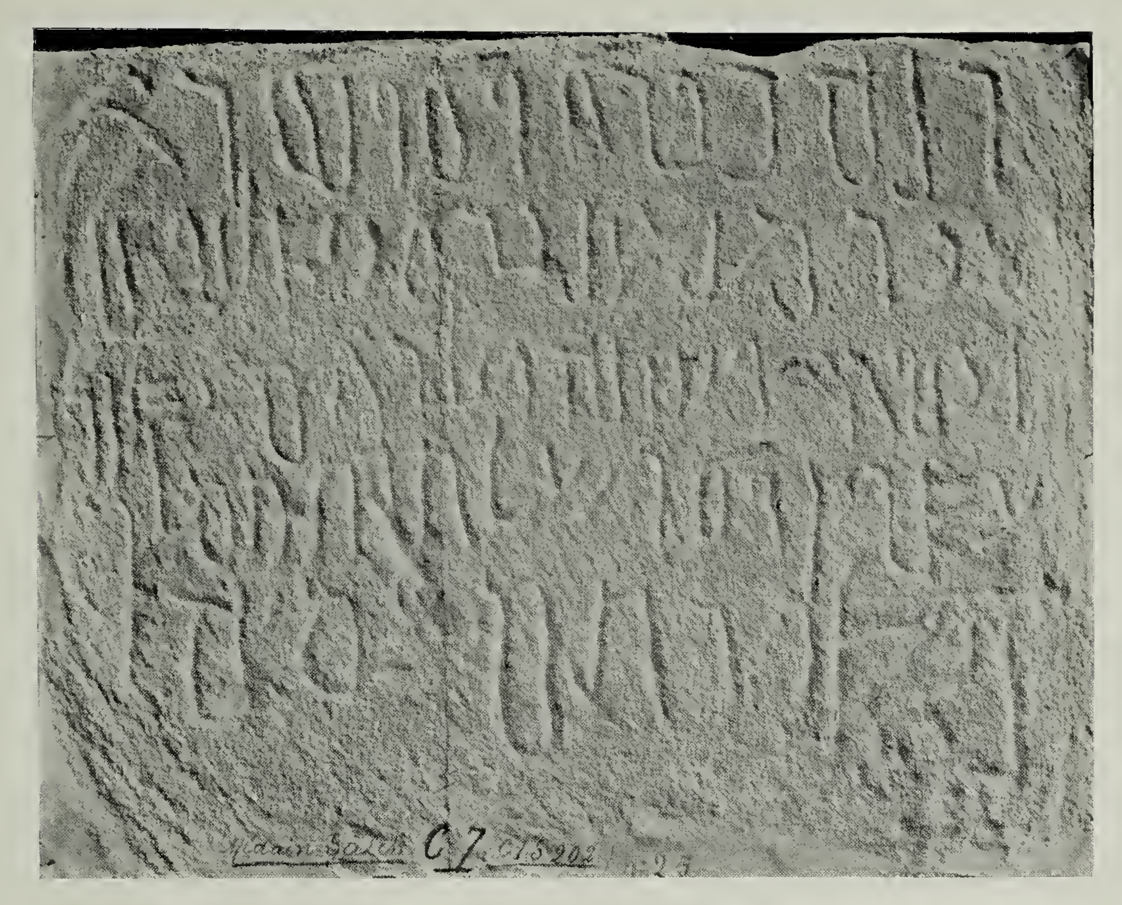
H. Demoulin, sc.



N° 20.



N° 24.

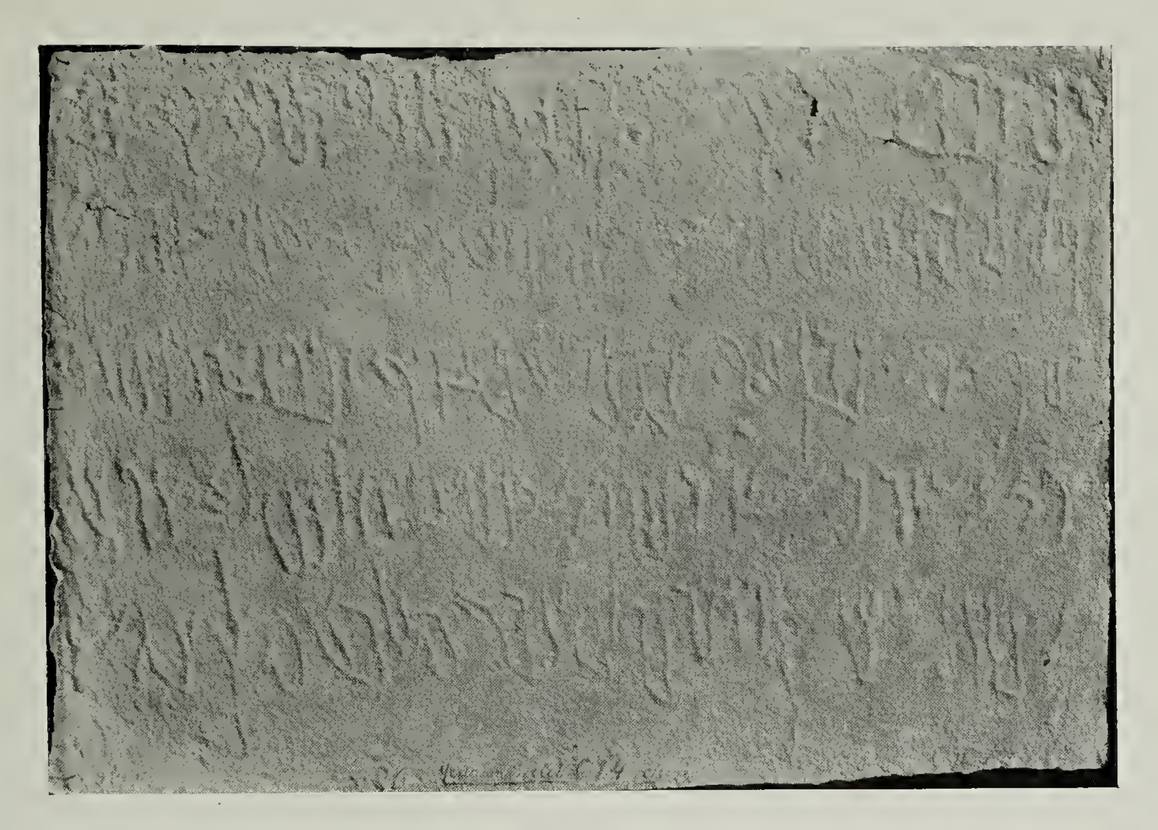


N° 25

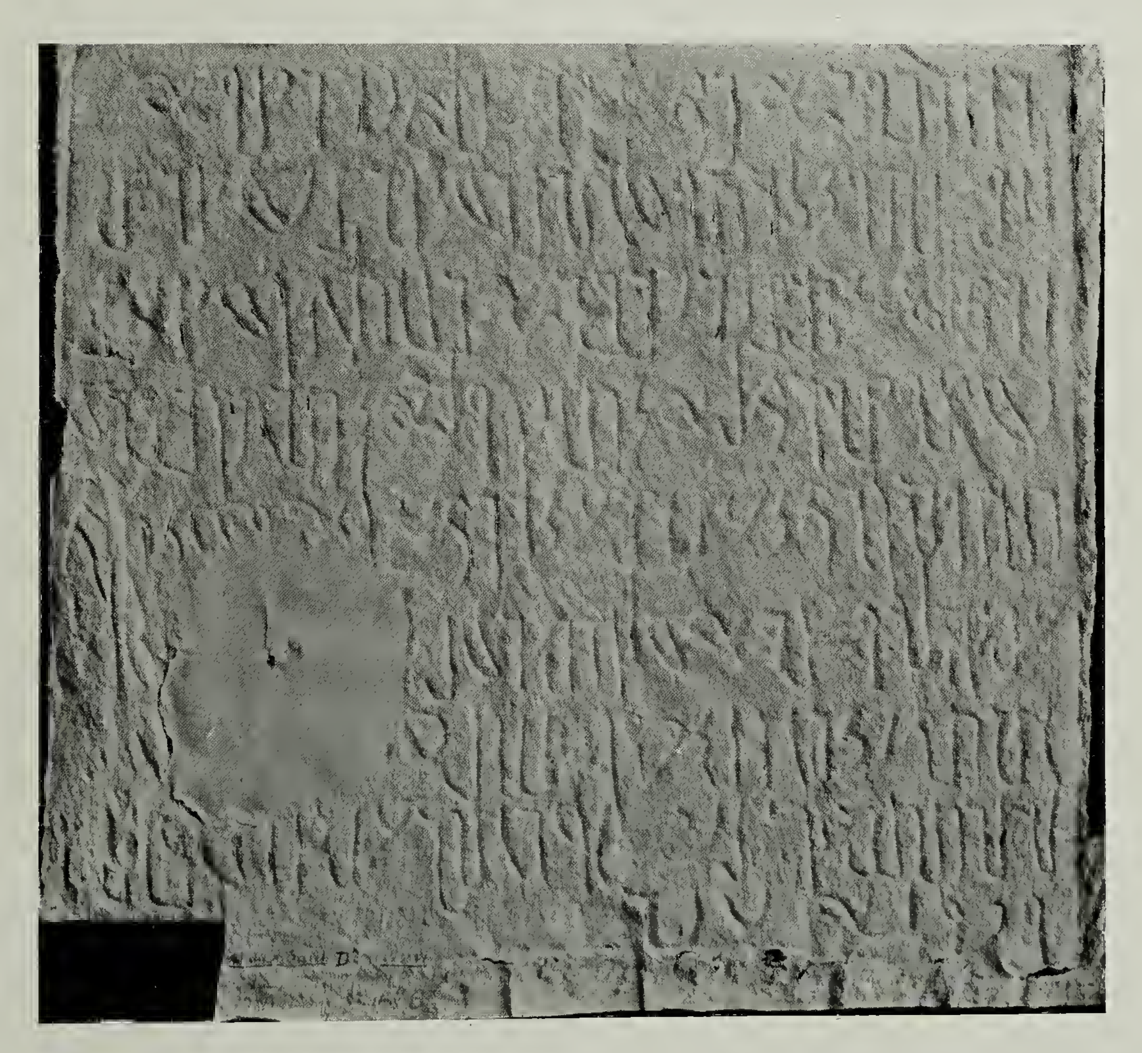
N° 27.

E. Leroux, éd.

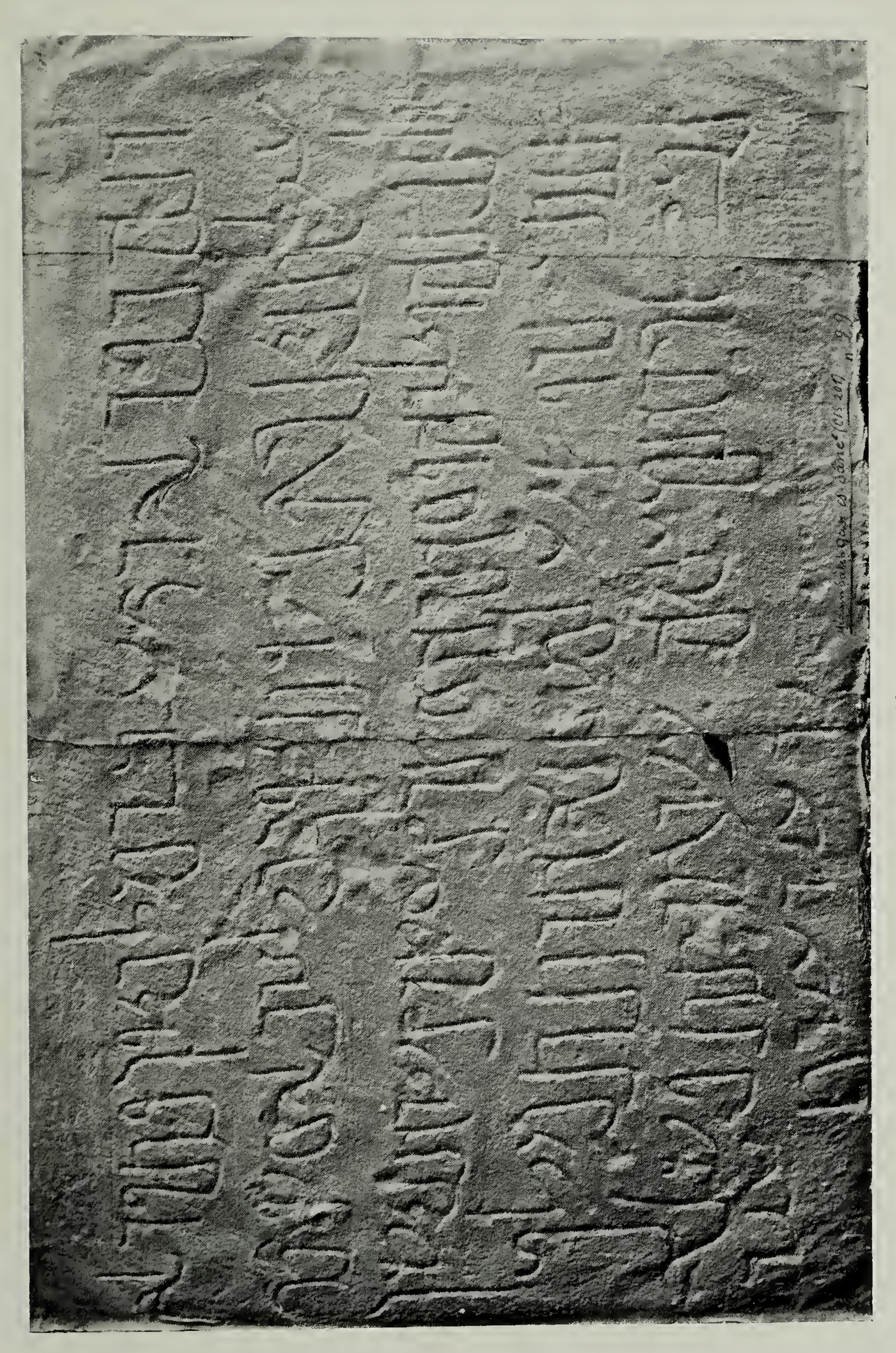
H. Demoulin, sc.



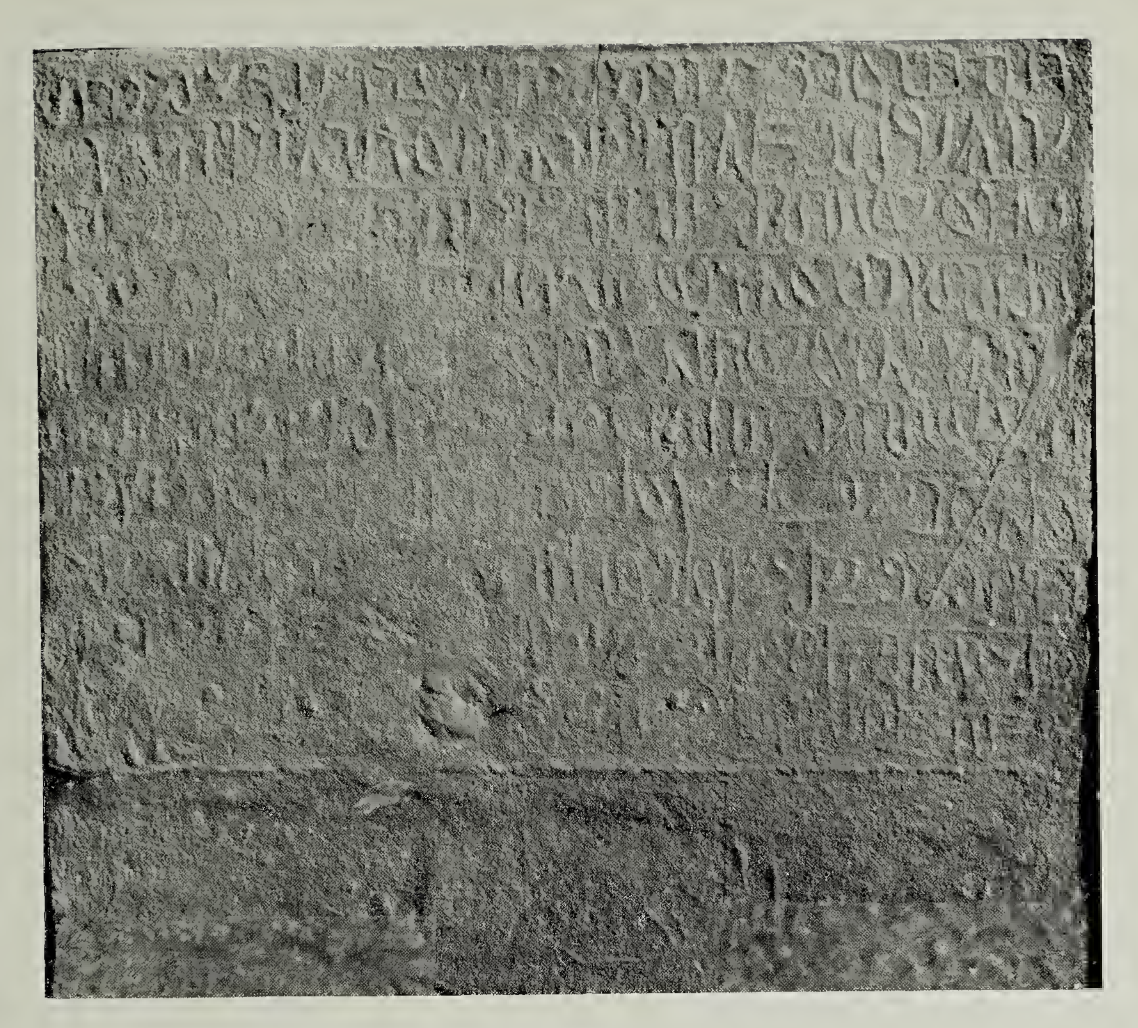
N° 26.



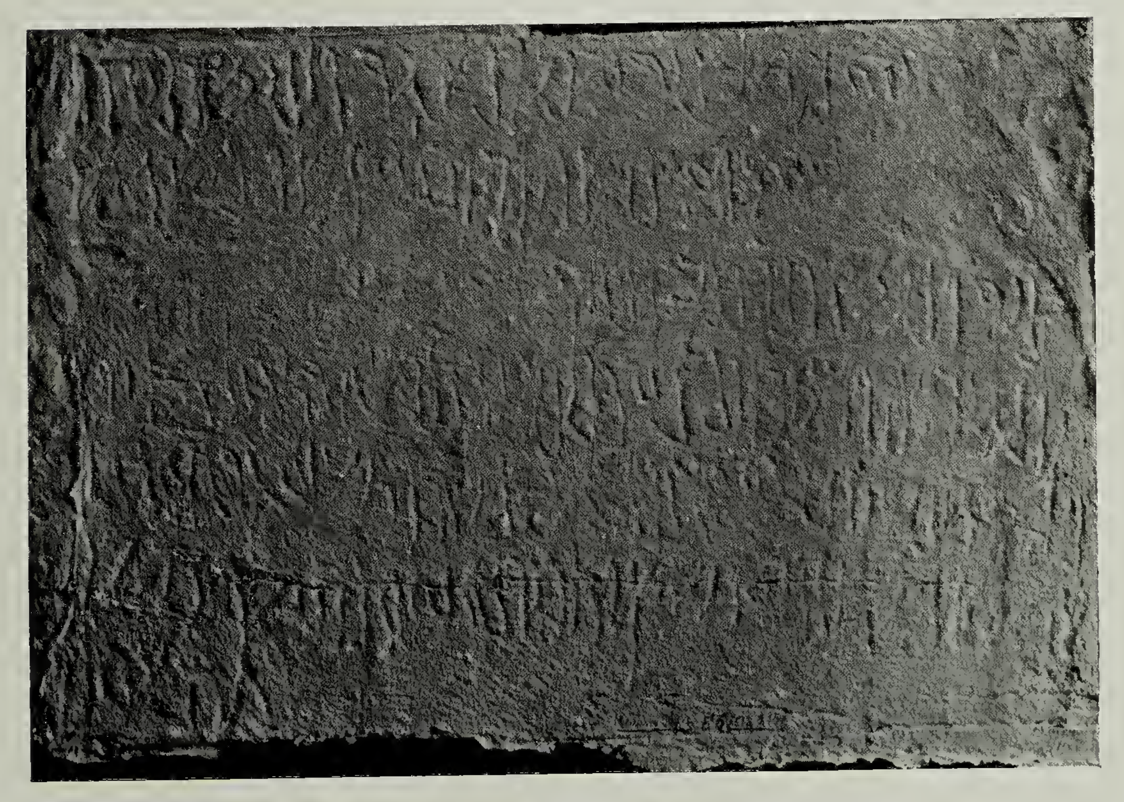
N° 28.



N° 29.



N° 30.

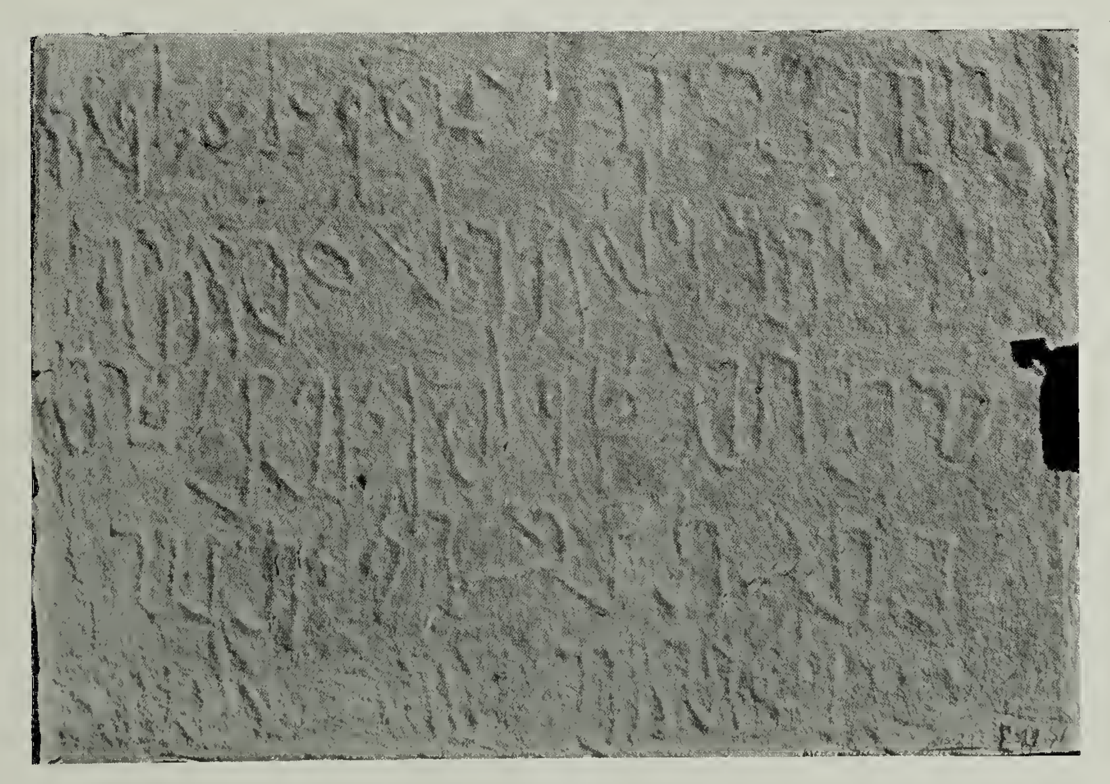


N° 33.

E. LEROUX ÉD.

H. Demoulin, sc.

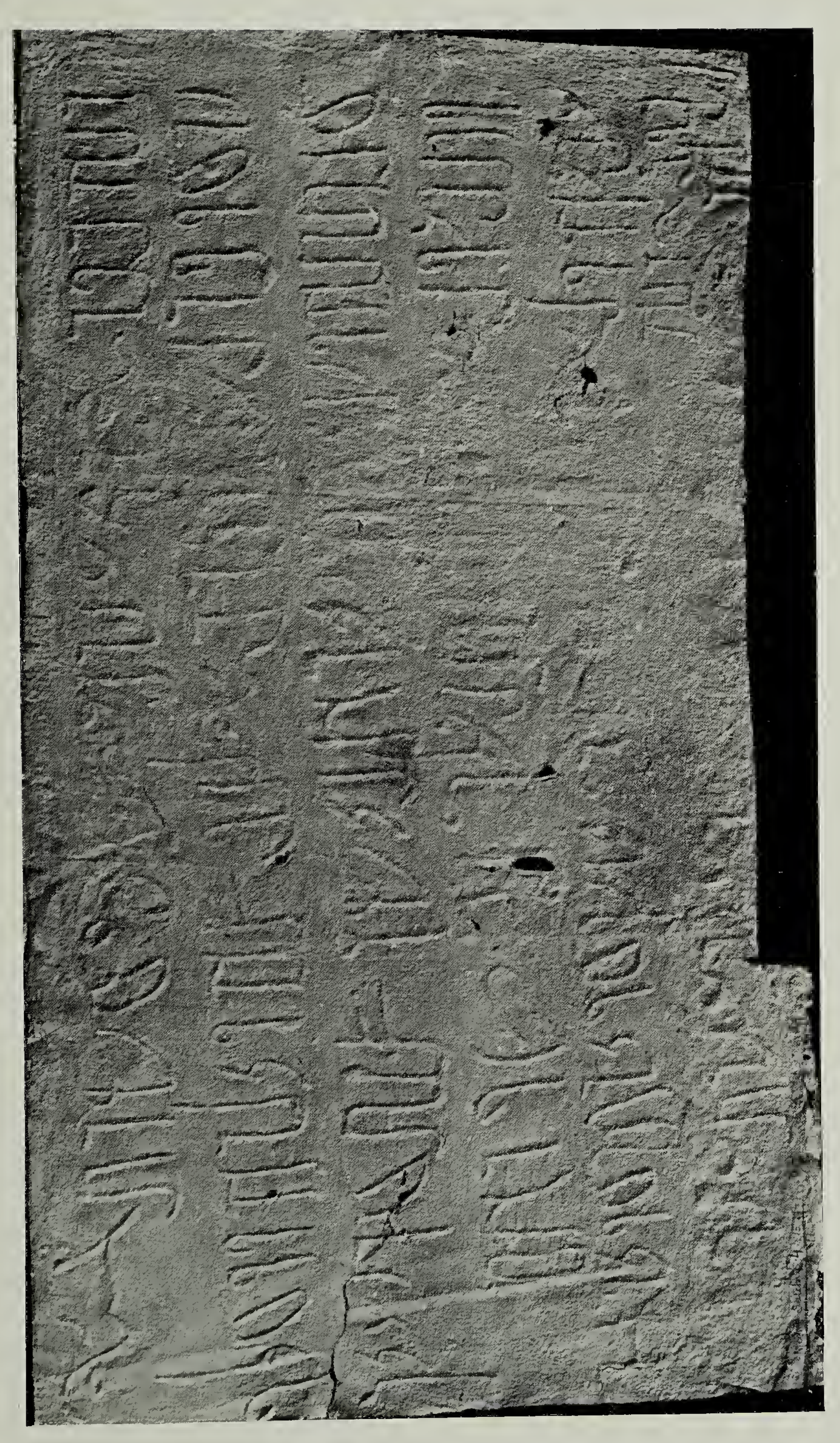
N° 31.



N° 37.

E. Leroux, éd.

H. Demoulin, sc.

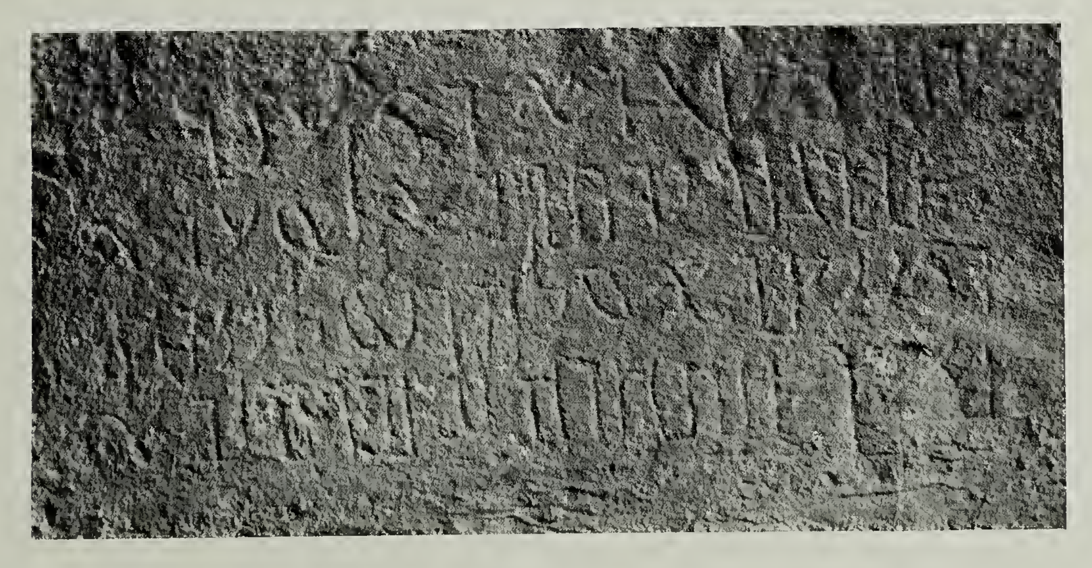


N° 32.

E. Leroux, Éd.

H. Demoulin, sc.

N° 34.

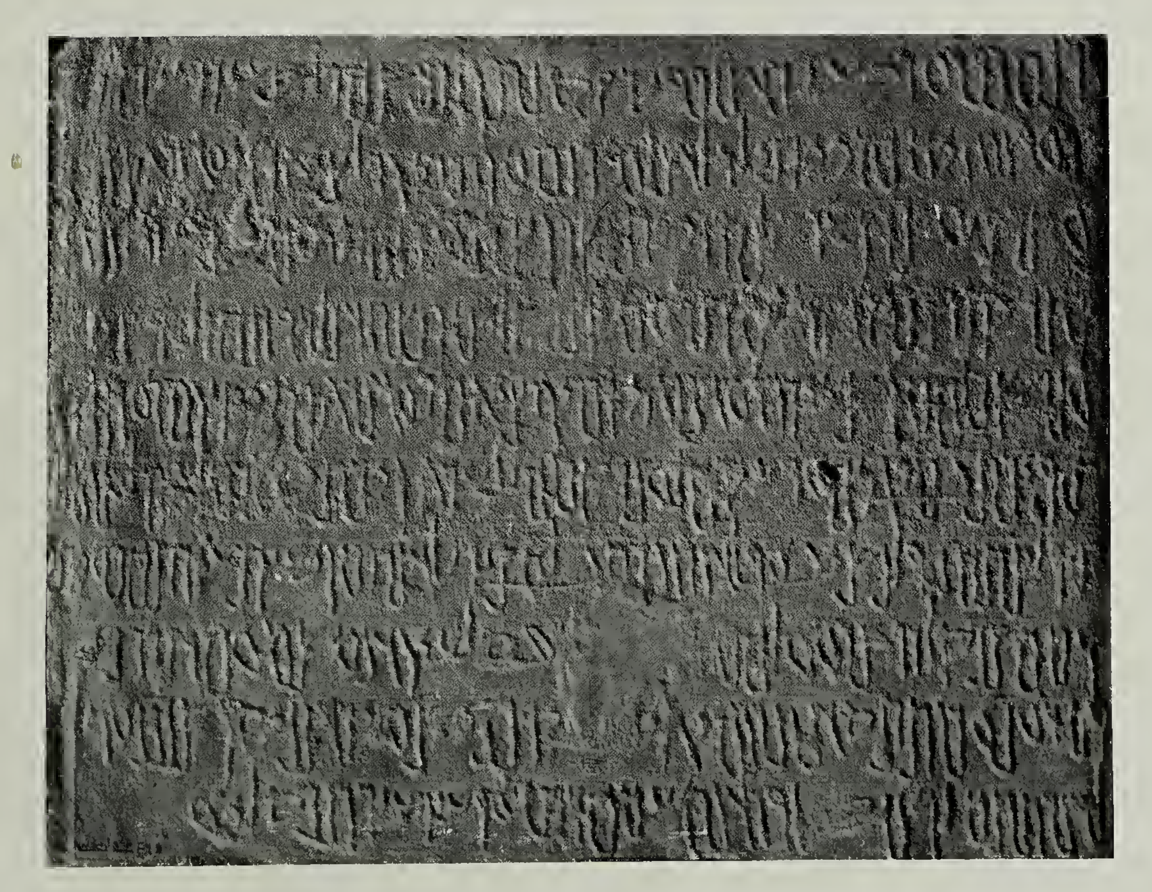


N° 39.

E. Leroux, éd. H. Demoulin, sc.



N° 35.



N° 36.

43

41

42

17

44

45

46

47

49

18

50

51

52

48

53

54

56

55

Médaïn-Sâleh. Inscriptions nabatéennes : Graffites de Qasr el-Bint.

58

60 — 59

68 — 66 — 65

71 — 70 — 69

72 — 73

87 — 83

86 — 88 — 89

94 — 93 — 92

96 — 95

100 — 99

Médâin-Sâleḥ. Inscriptions nabatéennes : Graffites aux abords du Diwân et à l'intérieur du Gebel Ethlib.

103 102 101

108 105 104

109

110

113 112 111

114 115

116

120 119 bis 119

121

122

124

123

125

126

127

135 129

130

Médâin-Sâleḥ. Inscriptions nabatéennes : graffites a l'intérieur du Ğebel Etlib.

138 137 136

140 141 142

145 144 143

148 146

150 149 147

156 155 154

159 158 157

161 160

163

164 169

166 167 168

174 170

Médâin-Ṣâleḥ. Inscriptions nabatéennes : graffites au sud du Ǧebel Etlib et sur divers autres points de la localité.

175 171

177 176 172

178

181 180 179

183 182

185 184

187 186

189 188

191 190

193 192

195 194

197 196

INSCRIPTIONS NABATÉENNES : N° 171-172, MÉDÂIN-ṢÂLEḤ ; N° 175-196, MABRAK EN-NÂQAH ; N° 197-201, AU NORD DE MABRAK EN-NÂQAH.

7

6

9

8

10

12

11

13

16

15

14

17

19

18

20

23

22

21

26

25

24

27

31

30

29

28

GRAFFITES LIḤYANITES ET MINÉENS : N° 6-16, MÉDÂIN-ṢÂLEḤ ; N° 17-31, MABRAK EN-NÂQAH.

(*N. B.* — Un oubli a fait omettre les deux mots rejetés au-dessous de la l. 7, dans l'inscr. n° 6).

1 bis · 2 · 3 · 4 · 5 · 6 · 7 · 8 · 9 · 10 · 11 · 12 · 13 · 14 · 15 · 16 · 17 · 18 · 19 · 20 · 21 · 22 · 23 · 24 · 25 · 26 · 27 · 28 · 29 · 30 · 31 · 32 · 33 · 34 · 35

Graffites tamoudéens : n° 1-15, Médâin-Ṣâleḥ ; n° 1-18, Ǧebel Ḥuḳeireh ; n° 19-24, Šaqq el-'Aǧouz ; n° 25-35, Ḥešem Ṣana'.

GRAFFITES TAMOUDÉENS : ḤEŠEM ṢANAʿ.

Graffites tamoudéens : Ḥešem Ṣana'.

143 141 140 139 138 137

144 142

147 146

149 148 145

150

152 151

156 155 154

157 153

158

164 163

162

161 160 159

165

172

171

170 169

173

168

167 166

174 178

175

177

179 180

176

Graffites tamoudéens : n° 137-175, Ḥešem Ṣanaʿ; n° 176, ouady Hanzîreh; n° 177-180, Tebouk.